BIBLIOTHEQUE
DE PHILOLOGIE GERMANIQUE
Fondée par A. JOLIVET et F. MOSSE

XX

Introduction à la Runologie

par Lucien MUSSET
Professeur à la Faculté des Lettres de Caen

En partie
d'après les notes de
Fernand MOSSE
Professeur au Collège de France
Directeur d'Etudes
à l'Ecole pratique des Hautes Etudes

AUBIER MONTAIGNE

INTRODUCTION

A LA RUNOLOGIE

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOLOGIE GERMANIQUE
Collection fondée par A. JOLIVET et F. MOSSÉ
XX

INTRODUCTION A LA RUNOLOGIE

par
Lucien MUSSET
Professeur à la Faculté des Lettres de Caen

En partie d'après les notes
de
Fernand MOSSÉ
Professeur au Collège de France
Directeur d'Études à l'École pratique
des Hautes Études

Ouvrage publié avec le concours du
Centre National de la Recherche Scientifique

PARIS
AUBIER-MONTAIGNE
1965

© Aubier-Montaigne 1965.

AVERTISSEMENT

Le présent ouvrage est le résultat d'une collaboration posthume entre un maître et un disciple. Le maître, Fernand Mossé, fut un linguiste et un philologue de premier ordre, angliciste avant tout, mais également armé d'une compétence hors de pair dans tous les domaines de la germanistique. Le disciple, signataire de ces lignes, n'est, de profession, qu'un historien du Moyen Âge, spécialement attiré par le monde scandinave. Des compétences inégales, des goûts différemment orientés sont donc l'explication des aspects, parfois divergents, de l'œuvre commune.

F. Mossé avait entrepris, dès 1949, lorsqu'il y avait assumé la succession d'Ernest Tonnelat, de donner un cours hebdomadaire au Collège de France sur l'écriture runique, ses origines et son histoire. Poursuivi jusqu'en 1953, cet enseignement devait devenir la matière de l'un de ces solides volumes de la Bibliothèque de Philologie germanique dont il avait le secret. Une mort brutale, survenue le 10 juillet 1956, l'empêcha de donner suite à ce projet. Mais il laissait derrière lui une quantité considérable de notes et de documents : Madame Mossé me confia alors le soin de les dépouiller et, dans la mesure du possible, de les mettre en œuvre. C'est maintenant chose faite, et je ressens une grande joie d'avoir pu ainsi acquitter une dette de reconnaissance contractée envers F. Mossé depuis que, voici plus de quinze ans, je fus son élève à l'École des Hautes Études.

La responsabilité du plan et de l'ordonnance de cet ouvrage m'incombe entièrement, ainsi que celle des chapitres IV et V et de l'anthologie qui clôt le volume; seuls quelques détails, quelques lignes au plus, y sont l'œuvre de F. Mossé, qui n'avait pas eu le loisir d'aborder dans son enseignement l'étude approfondie de cette période. Les trois premiers chapitres sont fondés, pour moitié environ, sur ses notes; mais celles-ci ne comprenaient

aucun début de rédaction et, sauf quelques brèves citations empruntées à des articles ou aux résumés des cours donnés par l'Annuaire du Collège de France, je suis seul responsable de la forme. Pour la doctrine, j'ai toujours tenu le plus grand compte de l'opinion de F. Mossé, quand j'ai pu la reconstituer; mais on verra que, sur plusieurs points notables, j'ai cru devoir m'en écarter légèrement, à la lumière de recherches plus récentes ou sous l'effet d'une conviction personnelle : j'ai signalé en note les plus importantes de ces divergences. Ainsi c'est à moi seul que les critiques devront s'adresser.

Telle qu'elle sort aujourd'hui des presses, cette Introduction *n'est évidemment pas celle que F. Mossé avait rêvée. Elle est sûrement plus historique et moins linguistique que son projet initial. Je veux tout de même espérer qu'elle ne trahira pas sa mémoire et qu'elle pourra rendre quelques services.*

Il m'est impossible de clore cet avertissement sans dire également toute la respectueuse gratitude que je dois à Madame F. Mossé qui, collaboratrice de chaque jour de son mari, en connaissait mieux que quiconque la pensée, et sans laquelle je n'eusse pu songer à entreprendre ce travail. C'est à elle, en particulier, que sont dues beaucoup des figures au trait qui l'illustrent; et son aide, dans le domaine bibliographique surtout, m'a toujours été d'un grand secours.

Lucien MUSSET.

P.-S. *Ce m'est également un agréable devoir de remercier ici M. J. Fourquet, professeur à la Sorbonne, qui a accepté de défendre la cause de cet ouvrage devant le C.N.R.S. et m'a fait profiter de quelques précieuses observations. Enfin j'ai contracté une grande dette de reconnaissance envers M^lle^ S. d'Ardenne, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de Liège, qui a bien voulu relire les pages consacrées à la runologie anglaise et m'a suggéré plusieurs rectifications.*

AVANT-PROPOS

Bien des points de vue peuvent être adoptés par le rédacteur d'un ouvrage de runologie. Il peut se vouloir historien de l'écriture, épigraphiste, linguiste, historien des civilisations, archéologue enfin. Spécialiste des anciennes écritures, il cherchera avant tout à scruter les origines, puis l'évolution des caractères runiques. Épigraphiste, il s'intéressera surtout à la forme et au style des inscriptions, aux principaux types de monuments inscrits. Linguiste, il sera attiré par les aperçus que les inscriptions runiques seules autorisent sur le passé des langues germaniques. Historien, il verra dans les textes runiques le reflet des modes de pensée et des institutions des peuples qui les ont gravés. Archéologue enfin, il replacera l'art des sculpteurs de runes dans son contexte matériel, déterminera leurs techniques, les influences artistiques qu'ils ont subies. Chacune de ces disciplines est utile au parfait runologue, et, s'il ne peut faire preuve en toutes d'une égale compétence, aucune ne doit lui être totalement étrangère. C'est dire le caractère composite que revêt, de toute nécessité, un livre comme celui-ci : une introduction à la runologie, loin de poser des œillères au chercheur, doit lui ouvrir le plus de fenêtres possible sur les branches les plus variées du savoir. Elle ne saurait non plus, évidemment, satisfaire tout le monde : n'adoptant jamais pour longtemps un point de vue exclusif, elle ne peut prétendre épuiser aucune question. Elle n'est pas un manuel de runologie — et l'on peut d'ailleurs se demander si cette science serait mûre, dès à présent, pour autoriser la composition, en français surtout, d'une pareille synthèse.

ABRÉVIATIONS
ET CARACTÈRES SPÉCIAUX

1. *Dans le texte*

acc.	accusatif.
adj.	adjectif.
all.	allemand moderne.
ang.	anglais moderne.
cf.	comparez.
dan.	danois.
fém.	féminin.
g. c.	germanique commun.
got.	gotique.
i.-e.	indo-européen.
isl.	islandais.
pl.	pluriel.
sg.	singulier.
suéd.	suédois.
n. d'h.	nom d'homme.
norv.	norvégien.
v. ang.	vieil anglais.
v. h. a.	vieux haut allemand.
v. irl.	vieil irlandais.
v. nord.	vieux nordique.
v. nor.	vieux norrois (nordique occidental).
v. suéd.	vieux suédois.
*	placé devant un mot : forme restituée, non attestée.
[ ]	encadre les caractères manquants par suite d'un accident survenu au texte et restitués.
( )	encadre les caractères omis dans le texte, à suppléer.
þ	spirante interdentale sourde (ang. *thin*).
đ	spirante interdentale sonore (ang. *that*).
ƀ	spirante bilabiale sonore.
ŋ	nasale vélaire (all. *Sang*).

ƕ	spirante labio-vélaire sourde.
ą	*a* nasal.
ǫ	(isl.) = *ö*.
E	variante de *e*, dont la portée exacte est discutée (voir § 45).
R	*r* « runique », proche de *z*.

On n'a pas jugé utile d'indiquer ici les divers caractères propres à l'orthographe de chacune des langues scandinaves actuelles; ils sont présumés connus du lecteur.

Les chiffres précédés du signe § renvoient aux paragraphes du présent ouvrage; ceux précédés de « N° » renvoient à l'anthologie placée à la fin du volume.

2. *Dans les notes et références* [1]

Aarbøger	Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie, Copenhague.
A. N. F.	Arkiv för nordisk Filologi.
A. Ph. Sc.	Acta Philologica Scandinavica, Copenhague.
A. Z.	ARNTZ et ZEISS, *Die einheimischen Runendenkmäler des Festlandes*, Leipzig, 1939.
BÆKSTED, *Målruner*	A. BÆKSTED, *Målruner og Troldruner*, Copenhague, 1952.
DEROLEZ, *R. M.*	R. DEROLEZ, *Runica Manuscripta*, I, Bruges, 1954.
D. R.	L. JACOBSEN et E. MOLTKE, *Danmarks Runeindskrifter*, Copenhague, 1941-1942.
ELLIOTT	R. W. V. ELLIOTT, *Runes*, Manchester, 1959.
I. R.	A. BÆKSTED, *Islands Runeindskrifter*, Copenhague, 1942.
K.	W. KRAUSE, *Runeninschriften im älteren Futhark*, Halle, 1937.
M.	C. J. M. MARSTRANDER, *De nordiske runeinnskrifter i eldre alfabet*, Oslo, 1953.
MARQUARDT	H. MARQUARDT, *Bibliographie der Runeninschriften nach Fundorten*, I, *Britische Inseln*, Göttingen, 1961.

[1] Voir les références détaillées des ouvrages à la bibliographie qui suit.

N. Æ. R.	S. BUGGE et M. OLSEN, *Norges Indskrifter med de ældre Runer,* Christiania, 1891-1924.
N. T. S.	Norsk tidsskrift for sprogvidenskap, Oslo.
N. Y. R.	M. OLSEN, *Norges innskrifter med de yngre runer,* Oslo, 1941-1960.
Ög.	E. BRATE, *Östergötlands runinskrifter,* Stockholm, 1911-1918.
R. I. G. B.	M. OLSEN, *Runic Inscriptions in Great Britain...,* Bergen, 1954.
RUPRECHT	A. RUPRECHT, *Die ausgehende Wikingerzeit im Lichte der Runeninschriften,* Göttingen, 1958.
Sm.	R. KINANDER, *Smålands runinskrifter,* Stockholm, 1935-1961.
Sö.	E. BRATE et E. WESSÉN, *Södermanlands runinskrifter,* Stockholm, 1924-1936.
STEPHENS	G. STEPHENS, *The old-northern Runic Monuments of Scandinavia and England,* Londres et Copenhague, 1866-1901.
U.	E. WESSÉN et Sv. B. F. JANSSON, *Upplands runinskrifter,* Stockholm, 1940-1958.
Vg.	E. SVÄRDSTRÖM, *Västergötlands runinskrifter,* Stockholm, 1940-1958.
Z. f. dt. Ph.	Zeitschrift für deutsche Philologie.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I. Recueils de textes

A. DANEMARK.

Danmarks Runeindskrifter, éd. Lis JACOBSEN et Erik MOLTKE, Copenhague, 1941-1942, 3 vol. [*exhaustif*].

B. NORVÈGE ET DÉPENDANCES.

Norges Indskrifter med de ældre Runer, éd. Sophus BUGGE et Magnus OLSEN, Christiania-Oslo, 1891-1924, 4 vol. [*en grande partie dépassé; voir maintenant* § F].

Norges innskrifter med de yngre runer, éd. Magnus OLSEN, Oslo, 1941-1960, 5 vol. [*complet, un supplément est prévu*].

Runic Inscriptions in Great Britain, Ireland and the Isle of Man, éd. Magnus OLSEN, in : *Viking Antiquities in Great Britain and Ireland,* VI, Bergen, 1954, p. 153-233 [*ne comporte pas les textes de Maeshowe*].

C. ISLANDE.

Islands Runeindskrifter, éd. Anders BÆKSTED, Copenhague, 1942 (Bibliotheca Arnamagnaeana, II) [*complet*].

D. SUÈDE.

Sveriges runinskrifter. I. *Öland,* éd. Sven SÖDERBERG et Erik BRATE, 1900-1906; – II. *Östergötland,* éd. Erik BRATE, 1911-1918; – III. *Södermanland,* éd. Erik BRATE et Elias WESSÉN, 1924-1936; – IV. *Småland,* éd. Ragnar KINANDER, 1935-1961 [*inachevé*]; – V. *Västergötland,* éd. Hugo JUNGNER et Elisabeth SVÄRDSTRÖM, 1940-1958 [*inachevé*]; – VI à IX. *Uppland,* éd. Elias WESSÉN et Sven B. F. JANSSON, 1940-1958; — XI. *Gotland,* éd. Sv. B. F. JANSSON et E. WESSÉN, 1961 [*inachevé*]; — XIII. *Västmanland,* éd. Sv. B. F. JANSSON, 1964 [*les autres provinces ne sont pas parues*].

E. EUROPE CONTINENTALE.

Die einheimischen Runendenkmäler des Festlandes, éd. Helmut ARNTZ et Hans ZEISS, Leipzig, 1939 (Gesamtausgabe der älteren Runendenkmäler, I) [*les autres volumes prévus dans la collection n'ont jamais paru*].

F. TEXTES EN ANCIEN *futhark.*

Runeninschriften im älteren Futhark, éd. Wolfgang KRAUSE, Halle, 1937 (Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft, 13. Jahr, Geisteswissenschaftl. Kl., H. 4) [*choix de textes classés selon leur contenu*].

De nordiske runeinnskrifter i eldre alfabet. Skrift og språk i folkevandringstiden, éd. Carl J. S. MARSTRANDER, *in* Viking (Oslo), XVI, 1953, p. 1-277 [*concerne seulement le Danemark et la Suède*].

G. TEXTES ANGLAIS.

Pas de recueil de textes, mais voir à l'alinéa III ci-dessous la bibliographie de Hertha MARQUARDT. Wilhelm VIËTOR, *Die northumbrischen Runensteine, Beiträge zur Textkritik, Grammatik und Glossar,* Marburg, 1895, est vieilli. Le chapitre VII (p. 76-109) de ELLIOTT, *Runes* (ci-dessous, alinéa II) constitue une anthologie des principaux textes anglais.

II. Manuels

a. *Exposés scientifiques d'ensemble.*

ARNTZ (Helmut), *Handbuch der Runenkunde* (Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, Bd 3), 1re éd. Halle, 1935; 2e éd. Halle, 1944 [*confus mais indispensable; les deux éditions sont utiles*].

FRIESEN (Otto VON) et autres, *Runorna* (Nordisk Kultur, VI), Stockholm-Oslo-Copenhague, 1933 [*le plus complet pour les runes scandinaves*].

ELLIOTT (Ralph W. V.), *Runes, an Introduction,* Manchester, 1959 [*bref, insiste surtout sur les origines et sur les runes anglaises*].

b. *Exposés de bonne vulgarisation.*

BÆKSTED (Anders), *Runerne, deres Historie og Brug,* Copenhague, 1943 [*manuel élémentaire pour le grand public, mais rempli d'observations judicieuses*].

KRAUSE (Wolfgang), *Was man in Runen ritzte,* 2e éd., Halle, 1943 [*bref mais solide*].

c. *Aperçus par pays.*

FRIESEN (Otto VON), *Runorna i Sverige, en kortfattad översikt,* 3e éd., Uppsala, 1928 [*solide vulgarisation*].

BRATE (Erik), *Sveriges runinskrifter,* 2e éd., Stockholm, 1928 [*même caractère*].

JANSSON (Sven B. F.), *The runes of Sweden,* Stockholm, 1962; – éd. suédoise : *Runinskrifter i Sverige,* Stockholm, 1963.

LAUR (Wolfgang), *Runendenkmäler in Schleswig-Holstein,* Neumünster, 1961 [*vulgarisation, guide des pierres exposées au musée de Slesvig*].

III. Ouvrages généraux divers

ARNTZ (Helmut), *Bibliographie der Runenkunde,* Leipzig, 1937 [*par noms d'auteurs*].

Bibliographie der Runeninschriften nach Fundorten, hrsg. von Wolfgang KRAUSE. I. *Die Runeninschriften der Britischen Inseln,* von Hertha MARQUARDT (Abhandlungen der Akad. der Wissenschaften in Göttingen, Phil. Hist. Klasse, 3. Folge, Nr. 48), Göttingen, 1961 [*seul fascicule paru, comprenant à la fois les textes anglais et les textes scandinaves*].

JOHANNESSON (Alexander), *Grammatik der urnordischen Runeninschriften* (Germanische Bibliothek, I, 11), Heidelberg, 1923 [*vieilli, mais non remplacé*].

DEROLEZ (R.), *Runica manuscripta. The English tradition* (Rijksuniversiteit te Gent, werken uitg. door de Faculteit van Letteren, 118), Bruges, 1954.

RUPRECHT (Arndt), *Die ausgehende Wikingerzeit im Lichte der Runeninschriften* (Palaestra, Bd. 224), Göttingen, 1958.

DICKINS (Bruce), *Runic and Heroic Poems of the Old Teutonic Peoples,* Cambridge, 1915.

SCHNEIDER (Karl), *Die germanischen Runennamen. Versuch einer Gesamtdeutung,* Meisenheim-am-Glan, 1956 [*aventureux*].

BÆKSTED (Anders), *Målruner og Troldruner, runemagiske Studier* (Nationalmuseets Skrifter, Arkæologisk-historisk Række, IV), Copenhague, 1952 [*problème de la magie runique*].

IV. Périodiques

Un seul périodique, éphémère, a été consacré à la runologie : *Runenberichte,* dont il n'a paru qu'un tome, I, 1939-1942.

Ceux qui offrent le plus fréquemment des articles de runologie sont A.N.F., A.Ph.Sc., N.T.S. et Aarbøger (voir la liste des abréviations), ainsi que la plupart des périodiques archéologiques de Scandinavie.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES DE L'ÉCRITURE RUNIQUE ET LES PREMIERS TEXTES

I. PRÉLIMINAIRES

Qu'est-ce que l'écriture runique?

1. — On entend par « écriture runique » l'écriture, d'abord et surtout épigraphique, qui servit, antérieurement à l'alphabet latin, puis concurremment avec lui, à transcrire diverses langues germaniques à partir du IIIe (peut-être du IIe) siècle de notre ère et jusque vers le XIVe siècle (pour ne pas tenir compte d'emplois épisodiques postérieurs). C'est une écriture alphabétique c'est-à-dire qu'elle s'efforce de rendre, dans la mesure de ses moyens, chaque son par un caractère [1]. Elle comporte deux variantes principales : l'une, plus ancienne, compte 24 signes (runes) et a été en usage, à des degrés divers, dans presque tout le monde germanique à l'époque des Grandes Invasions et à l'époque mérovingienne; l'autre, réduite à 16 signes, n'a servi que dans le monde scandinave, à partir du IXe siècle. La première (ancien *fuþark*) n'est représentée que par un petit nombre de textes, fort brefs pour la plupart, mais d'un intérêt linguistique considérable, en raison de leur ancienneté. La seconde (nouveau *fuþark*) a servi pour plusieurs milliers de textes, également

[1] Mais nous éviterons de la nommer « alphabet », car l'ordre de ses caractères est radicalement différent de celui, emprunté par les Grecs aux Phéniciens, puis par les Romains aux Grecs, qu'implique ce vocable. La suite des caractères runiques se dénomme *fuþark*, des six premiers signes de la série.

brefs en général, mais susceptibles d'offrir, outre leur intérêt proprement philologique, des indications historiques importantes.

Notre connaissance des textes runiques repose presque uniquement sur des documents de caractère archéologique. Il n'y a pratiquement ni pièces d'archives, ni livres écrits en runes (au moins avant l'ultime période de leur emploi). Tous les textes runiques sont des inscriptions, soit directement apparentes (sur des rochers, des pierres dressées, etc.), soit venues au jour à la suite de fouilles ou de découvertes fortuites (sur des pierres, des bijoux, des armes, des outils, des monnaies, etc.). La runologie n'est donc pas uniquement une science philologique; c'est aussi, dans une large mesure, une branche de l'archéologie ancienne et médiévale. La plupart des datations de textes runiques resteraient très vagues sans l'étude archéologique précise de leur contexte.

L'immense majorité des inscriptions runiques que nous connaissons a été tracée au burin, à la pointe ou au couteau sur une matière dure, capable de se conserver, telle qu'os, ivoire, métal ou surtout pierre. Mais il y a aussi, presque dès les origines, un petit nombre de textes tracés sur des matériaux périssables, principalement sur bois; leur préservation ne résultant que de circonstances archéologiques très exceptionnelles, on est incapable d'apprécier quelle a pu être l'importance réelle de ce groupe d'inscriptions. Il n'est pas invraisemblable de croire que ces textes ont dû primitivement constituer une majorité. La place qu'il convient de leur assigner dans l'histoire de l'écriture runique et de ses divers emplois (en particulier utilitaires ou littéraires) reste un des problèmes les plus controversés et les moins solubles de la runologie. C'est toutefois un fait établi que les textes sur pierre n'apparaissent qu'au bout d'un ou deux siècles d'emploi des runes, et qu'ils ne deviennent absolument prépondérants, parmi le matériel dont nous disposons, que vers la fin de l'époque mérovingienne.

Cette lacune forcée dans la documentation, jointe à l'obscurité générale de beaucoup des plus anciens textes, toujours laconiques, parfois mal transcrits, et de plus rédigés dans une langue dont l'interprétation est malaisée, en raison de son archaïsme, explique que tant

de problèmes fondamentaux de la runologie soient encore l'objet de discussions très vives. Il en va ainsi, d'abord et surtout, de la question des origines des runes, puis de celle des fins que poursuivaient les premiers utilisateurs du *fuþark* : fins essentiellement pratiques — comme celles de nos écritures modernes — ou fins surtout religieuses et magiques? Aucune réponse définitive n'est encore possible, bien que chaque runologue ait sur ces points son opinion très arrêtée. La runologie reste, dans une large mesure, une science conjecturale, et, comme les runologues sont assez peu nombreux, le profane a trop souvent l'impression d'une succession de thèses personnelles, voire de modes, lancées par quelques grands noms et s'usant à mesure que leurs auteurs vieillissent. On verra, à la lecture de la présente *Introduction,* que l'accord substantiel des spécialistes est, au fond, réalisé sur la plupart des points; mais, naturellement, on parle surtout de ceux que l'on discute encore.

2. — Nous évoquerons plus loin dans le détail (chap. II) la structure du *fuþark* et les différentes formes des runes au cours de leur histoire. Mais il importe à l'intelligence de ce qui va suivre d'avoir dès à présent sous les yeux un tableau sommaire du *fuþark* à 24 signes et du *fuþark* à 16 signes (fig. 1) :

Le mot « rune »

3. — Le mot «rune» est, dans le langage scientifique moderne, un emprunt fait au scandinave à partir du XVIIe siècle. Le vocable scandinave (dan. *rune*, suéd. *runa*, v. nor. pl. *rúnar*) est spécialisé depuis le Ve siècle au moins dans le sens de « caractère runique »; les premiers exemples paraissent être l'inscription norvégienne

d'Einang (K. 46), vers 400 : *dagar þar runo faihido* « (moi) Dagr, j'ai coloré les runes », et les inscriptions suédoises de Järsberg (K. 41, M. p. 234) : *...runoR waritu* « a gravé les runes », vers 550 (?) et de Noleby (K. 52, M. p. 207) : *runo fahi raginakudo* « je colore les runes de nature divine », vers 600 (?) [1]. La tradition est ensuite unanime et continue jusqu'à l'époque moderne; jamais les runes n'ont reçu d'autre dénomination spécifique [2].

En germanique continental *runa* figure vers 550 sur la fibule allemande de Freilaubersheim (A. Z. 15) : *boso wraet runa* « Boson a écrit les runes », mais le mot fait défaut dans les sources littéraires actuellement disponibles. Son existence ancienne n'est d'ailleurs pas douteuse : on le trouve, dans la transcription latine *rhuna*, sous la plume du poète italien fixé à Poitiers, Venance Fortunat, à la fin du VI^e^ siècle : *barbara fraxineis pingatur rhuna tabellis* « que la rune barbare soit peinte sur des tablettes de frêne » [3], et le mot n'a pu lui être transmis que par le milieu franc ou que par sa protectrice, la Thuringienne Radegonde. En vieil anglais le mot est bien attesté par la tradition littéraire au sens de « caractère d'écriture (runique) » [4].

Mais *runa* existe également avec des acceptions différentes dans la plupart des langues germaniques anciennes : got. *rūna* « mystère, secret, décision réfléchie »; v. ang. *rūn* « secret, mystère, consultation, chuchotement »; v. h. a. *rûna* « secret, conversation »; le v. isl. pl. *rúnar* peut également avoir le sens de « secret, conférence mystérieuse », ce qui montre bien l'identité absolue des termes. A côté de ces formes nominales existent des verbes : v. ang. *rūnian* « parler bas, chuchoter »; v. h. a. *rûnen* même sens (d'où ang. *to round*, all. *raunen*); isl. *rýna* « mener une

---

[1] Viendraient ensuite sans doute la bractéate de Tjurkö, les inscriptions d'Istaby et de Stentoften, etc.

[2] Pour *stafr*, voir ci-dessous § 41.

[3] FORTUNAT, *Carmina*, VII, 18, 19 (éd. F. LEO, *M.G.H., Auct. Antiq.*, t. IV, 1, p. 173). La graphie avec *h* n'est qu'un pseudo-hellénisme pédant.

[4] La littérature latine médiévale d'inspiration anglo-saxonne connaît le mot *runa* (fém. sg. ou pl. neutre) au sens de « rune », ainsi que divers composés en *-runa* désignant des systèmes cryptographiques; *litterae* est d'ailleurs d'un emploi plus fréquent.

conversation secrète » [1]. Il semble donc que l'idée fondamentale du g. c. **rūnō-* ait été « secret », d'où « chuchotement » ou « mystère ». Le radical i.-e. est peut-être **wṛ-w-ənâ*, que l'on a supposé être apparenté aux noms divins Varuna et Ouranos [2].

Le terme se retrouve en celtique (v. irl. *rūn* « secret, mystère, intention secrète ») et en finnois (*runo* « chant épique ou magique »); il s'agit, certainement dans le deuxième cas, et très probablement aussi dans le premier, d'emprunts très précoces faits au germanique [3].

Il est remarquable qu'aucun dialecte germanique n'ait appliqué le mot aux caractères grecs, latins ou dérivés, pour lesquels, depuis le gotique de Wulfila, on s'est adressé au radical *bok-*; got. *bōka*, v. ang. *bōc-stæf*, v. h. a. *buoh-stab;* cf. § 41. On ressentait donc, entre les deux systèmes d'écriture, une profonde différence de nature.

II. LES ORIGINES DE L'ÉCRITURE RUNIQUE

Le contexte européen

4. — Quelles langues étaient écrites, et au moyen de quels alphabets, dans les régions de l'Europe voisines du monde germanique au cours des derniers siècles précédant l'ère chrétienne et des premiers siècles de celle-ci? Une brève revue géographique est nécessaire.

Avant les conquêtes romaines, les *Iles Britanniques* ignoraient l'écriture. La *Gaule* utilisait en principe l'alphabet grec; mais, en fait, celui-ci n'était guère connu de l'épigraphie que dans le Midi méditer-

---

[1] Ce paragraphe doit beaucoup à l'excellent article de Terence H. WILBUR, *The word « runes »*, Scandinavian Studies, XXIX, 1957, p. 12-18.

[2] Cf. G. DUMÉZIL, *Mythes et dieux des Germains,* 1re éd., Paris, 1939, p. 24, n. 3.

[3] Sur la portée, magique ou non, du « secret » exprimé par le nom des runes, voir ci-dessous § 78.

ranéen, la vallée du Rhône et ses prolongements, où quelques objets d'importation l'avaient porté très tôt, sous son aspect occidental (par exemple le cratère de Vix, du VI^e^ s. av. J.-C.). César signale par deux fois l'emploi de l'écriture grecque pour l'usage courant, notamment chez les Helvètes, limitrophes de la Germanie [1]. Elle n'avait pénétré dans le reste du pays que sous la forme de légendes monétaires, imitées des statères macédoniens, et souvent incomprises; encore faut-il noter que quelques populations de l'actuel Languedoc usaient de l'écriture ibérique, non alphabétique.

En *Italie du Nord,* divers alphabets, plus ou moins dérivés de celui des Étrusques — et par là se rattachant au grec occidental — étaient en usage parmi des peuples fort variés : Gaulois Cisalpins (qui écrivaient peu et se servaient aussi des caractères grecs), Vénètes, Illyriens, peuples lépontiques, rhétiques, etc.; leur rayonnement s'étendait à tout le massif des Alpes. Les textes conservés sont assez nombreux pour que l'on puisse admettre un usage courant de ces écritures, ou du moins de certaines d'entre elles, jusqu'aux environs de l'ère chrétienne [2]. Ces alphabets ne furent jamais normalisés et quatre variétés principales en ont vécu côte à côte. Les trois premières forment un « groupe subalpin » (le type dit de Lugano, qui s'étend sur tout le Nord-Ouest à partir d'un foyer voisin des lacs Majeur et de Lugano; — le type de Bolzano/Bozen, sur le haut Adige et dans le Tyrol; — le type de Sondrio, beaucoup moins important, dans la région de l'Adda supérieur). La dernière réunit les alphabets vénètes, dans toute la Vénétie orientale, des monts Euganéens (Este et Padoue) à la frontière de Carinthie (Cadore, Würmlach). La *Rhétie* et le *Norique* ne semblent guère avoir connu l'écriture, quoique Tacite signale — par on-dit — des tumulus portant des inscriptions grecques, vers la limite septentrionale de la Rhétie [3]. Au Nord du Danube, les *Boïens* (peuple celte de Bohême) utilisaient parfois le grec pour leurs légendes monétaires; l'alphabet latin triomphe chez eux au cours du I^er^ siècle av. J.-C., juste avant leur élimination par les Marcomans. Plus loin vers le Sud-Est, le monde *illyrien* n'écrivait guère, et les Balkans étaient tout pénétrés

---

[1] César, *De bello gallico,* I, 29, 1 et VI, 14, 3.

[2] On les nomme, selon les auteurs, nord-italiques ou nord-étrusques; nous retiendrons ce dernier vocable, à l'exemple de J.-G. Février, *Histoire de l'écriture,* Paris, 1948, p. 445-450.

[3] Tacite, *Germania,* III. Il s'agit sans doute de textes nord-étrusques.

d'influences helléniques; celles-ci régnaient sans concurrentes dans le bassin de la mer Noire depuis fort longtemps déjà.

A partir des grandes conquêtes romaines, l'alphabet latin envahit, sans contestations prolongées, tout l'Occident au Sud du Rhin et du Danube, et à l'Ouest d'une ligne allant du Bas-Danube à la haute Macédoine et à l'Adriatique, au-delà de laquelle dominent, non moins absolument, la langue et l'alphabet grecs. Mais les anciennes écritures restent encore quelque temps un moyen d'expression des milieux indigènes. En Gaule, les caractères latins étaient apparus (au moins sur des légendes monétaires) dès le IIe siècle av. J.-C.; mais les lettres grecques se maintinrent sur quelques inscriptions jusqu'au milieu du Ier siècle ap. J.-C. En Italie du Nord et dans les Alpes, et surtout dans l'aire des écritures vénètes, une proportion considérable des inscriptions non latines connues est postérieure à la conquête romaine, du Ier siècle avant notre ère ou même plus tardive; l'extinction complète n'a dû survenir que vers la fin du Ier siècle ap. J.-C. et après une « période transitoire où se manifestent diverses contaminations entre langue et écriture locales et langue et écriture latines » [1].

Ainsi, les Germains ont pu se trouver, pendant une période assez longue, en contact avec trois types d'écritures : l'écriture grecque à l'Ouest et à l'Est; l'écriture nord-étrusque au Sud; et partout, un peu plus tard, l'écriture latine. Chacune des trois a été utilisée pour transcrire des langages germaniques, à des époques et en des régions différentes. L'alphabet grec est à la base de l'écriture inventée au IVe siècle par l'évêque Wulfila pour faire du gotique une langue littéraire (cf. § 37); l'alphabet latin a été appliqué au vieil anglais au VIIe siècle, au vieil allemand au VIIIe et au scandinave à partir du XIe siècle; quant aux alphabets nord-étrusques, ils ont été mis à contribution par certains Germains, dès les premières années de notre ère (casque de Negau, § 5) et sans doute les runes leur doivent-elles beaucoup.

---

[1] Michel LEJEUNE, *Contribution à l'histoire des alphabets vénètes*, Revue de Philologie, 1957, p. 169-182, à la page 169, note.

La progression de l'écriture chez les Germains. Les inscriptions pré-runiques

a. *Le casque de Negau.*

5. — Depuis la conquête de la Gaule par César, les Germains se sont trouvés au contact permanent de l'alphabet latin. D'importants territoires germaniques ont été dans la suite plus ou moins profondément romanisés, et on y a trouvé de très nombreuses inscriptions. Mais jamais l'écriture latine n'a été vraiment appliquée à l'expression d'une langue germanique avant l'ère mérovingienne ou même carolingienne. L'époque romaine n'a laissé aucun texte suivi, seulement quelques noms propres incorporés à des textes latins [1]. Si des tentatives ont été faites en ce sens, c'est loin du *limes*, vers la plaine polonaise, et relativement tard; encore le fait reste-t-il fort obscur (cf. § 6). L'enquête apporterait — au moins avant le IVe siècle — des résultats tout aussi négatifs en ce qui concerne l'alphabet grec.

En revanche, on a la surprise de constater que les écritures moribondes de l'Italie du Nord ont servi au moins une fois, avant d'expirer, à transcrire une phrase certainement germanique. Cette preuve, d'une importance capitale, est administrée par le casque de Negau, découvert en 1811, mais versé seulement en 1925 au débat concernant les origines du *fuþark* [2]; il date des environs du début de l'ère chrétienne.

---

[1] Le caractère germanique (ou même runique) de la « pierre des Teutons » de Miltenburg-am-Main est un mythe pseudo-scientifique de l'ère nazie. Elle est toute latine, et la seule influence non latine que l'on y discerne est celtique (dans la graphie *Toutones*).

[2] L'honneur de cette découverte revient au grand runologue norvégien C.J.S. Marstrander, *Les inscriptions des casques de Negau,* Symbolae Osloenses, III, 1925, p. 37-64. La meilleure étude récente est celle de Hellmut Rosenfeld, *Die Inschrift des Helms von Negau,* Zeitschrift f. dt. Altertum u. Literatur, LXXXVI, 1955-1956, p. 241-265. Pour la bibliographie postérieure, voir une note d'E. Polomé, *Latomus,* XXII, 1963, p. 113.

Un paysan de Negau, près de Radkersburg en Styrie, découvrit, en 1811, 26 casques de bronze constituant évidemment un dépôt, sans doute une offrande. Quatorze étaient dépourvus de toute inscription, 7 portaient des signes distinctifs et 2 des textes en alphabet nord-étrusque sur le rebord externe. Les archéologues y ont reconnu des

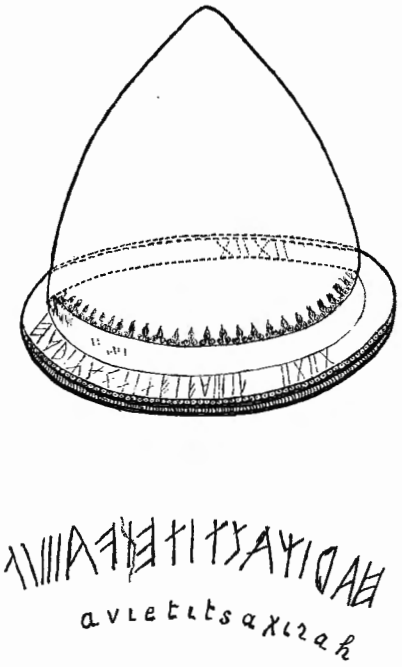


Fig. 2 — Casque B de Negau

casques d'auxiliaires de l'armée romaine, appartenant peut-être à des soldats recrutés pour combattre le grand soulèvement illyrien des années 6-9 de notre ère. Quoi qu'il en soit, ils paraissent être d'époque augustéenne. La langue de l'inscription A reste incertaine (il s'agit sans doute de noms d'hommes rhétiques); celle de l'inscription B a été reconnue pour du germanique par Marstrander et Kretschmer, dont la lecture et l'interprétation n'ont jamais été sérieusement mises en doute (voir fig. 2).

Le texte consiste en 14 caractères nord-étrusques (plus quelques traits sans doute ornementaux), qui se lisent de droite à gauche *hariχastiteiva; hariχasti* représente un anthroponyme germanique bien connu, *Harigast; teiva* est sans doute le datif d'un g. c. **teiwaz* « dieu », correspondant à l'i.-e. **deiwas*, et aussi au nom du dieu scandinave de la guerre, *Týr*. Ainsi l'inscription paraît être une dédicace rédigée en germanique très archaïque (1).

A cette donnée générale, ajoutons des observations de détail, également importantes : *a. Graphie* : le *g*, manquant en étrusque, a été remplacé par le signe du *k* aspiré (noté ici par le χ grec); le *t* de *teiva* peut figurer aussi bien un *t* qu'un *d*, qui manque aussi à l'étrusque; *b. Nature du texte* : les deux noms peuvent être au datif : « au dieu Harigast (= qui a l'armée pour hôte) »; le premier peut être au nominatif : « Harigasti[z] au dieu » ou « à Tyr ». *Harigast-* appartient à une couche onomastique bien attestée à l'époque des grandes migrations : *HlewagastiR* (corne de Gallehus, v. 400), *Arbogast* (personnage mort en 394); le nom Harigast lui-même est porté par un moine de Rhénanie au Xe siècle. On a proposé (H. Rosenfeld) de tenir compte des traits suivant *teiva* pour reconstituer un second nom d'homme, tel que **teiva(vulf)il(an)*; cela reste extrêmement douteux; *c. Date* : les casques étaient jusqu'en 1950 datés par les archéologues du IIIe ou du IIe siècle avant notre ère, ce qui laissait un hiatus considérable entre notre inscription et les premières runes; la date indiquée ci-dessus a été établie par P. Reinecke, *Der Negauer Helmfund*, 32. Bericht der röm.-germ. Kommission, 1942 [paru 1950], p. 117-198.

On a beaucoup discuté pour savoir à quel peuple germanique devait être attribuée l'inscription. Pendant longtemps les linguistes ont cru à l'existence d'*Alpengermanen* qui auraient fort bien fait l'affaire; mais cette hypothèse est aujourd'hui abandonnée (2). La région de Negau était au Ier siècle illyrienne (ou partiellement celtisée). Le casque a toutes chances d'être un dépôt

(1) Les graphies de Negau heurtent quelque peu les conceptions généralement reçues sur l'évolution phonétique du germanique : la conservation de *ei* dans *teiva* paraît nettement plus archaïque que la forme *hari* pour **harja-*.

(2) Voir en dernier lieu E. Schwarz, *Germanische Stammeskunde*, Heidelberg, 1956, p. 45-46.

occasionnel fait (peut-être à la suite d'un combat) par un individu ou une bande isolée. La nationalité de l'auteur de l'inscription reste donc totalement ignorée, ce qui importe d'ailleurs assez peu : l'essentiel est que le casque B de Negau offre le plus ancien texte germanique connu, et que ce texte soit écrit avec un alphabet nord-étrusque.

Mais le lieu de la trouvaille — qui reste tout à fait isolée — n'est pas indifférent. C'est par les Alpes orientales que passait le principal itinéraire d'Italie vers l'Europe centrale, depuis l'époque de Hallstatt, tandis que les Alpes centrales sont restées longtemps un obstacle infranchi. Cette route, qui part d'Aquilée, passait évidemment à proximité de Negau avant d'atteindre le Danube [1]. On verra (§ 11) qu'elle se prolongea dès l'époque d'Auguste jusqu'à la mer Baltique et à la Scandinavie.

b. *Les urnes silésiennes.*

6. — On a voulu compter au nombre des monuments runiques deux urnes trouvées en 1931 et 1934 dans des tombes des IIIe et IVe siècles de la Haute-Silésie, dans un contexte archéologique probablement vandale [2]. La plus ancienne porte, gravés sur la panse, outre un signe en forme d'échelle neuf fois répété, deux caractères ressemblant vaguement, l'un à la lettre (ou à la rune) B, l'autre à la rune *j* (ᛃ); cette dernière analogie est extrêmement lointaine. La plus récente — dont seul un fragment a été retrouvé — n'a pas de décor et paraît réellement porter une inscription; mais le caractère runique de celle-ci est assez incertain : on lirait aussi bien les capitales romaines RDBHVBDA que les runes ᚱᚦᛒᚺᚠᛒᚢᚨ; seul le cinquième signe se laisse mieux interpréter par le *fuþark* que par l'alphabet; de toute façon l'inscription est inintelligible. Ce groupe reste isolé; à aucune autre époque on ne semble avoir gravé de runes sur des vases en

---

[1] Cf. entre autres, Karl CHRIST, *Zur römischen Okkupation der Zentralalpen...*, Historia, VI, 1957, p. 416-428.

[2] Urnes de Niesdrowitz (parfois appelée de Neubrücken), A. Z., n° 3, p. 42 et de Sedschütz, A. Z., n° 5, p. 97; K., 30, pour les désigner par les noms allemands des localités polonaises d'où elles proviennent.

céramique, alors que les poteries romaines [1] portaient fréquemment des signatures ou des légendes alphabétiques. Il paraît donc prudent de voir dans ces graffites silésiens, non de véritables textes runiques, mais (au moins pour l'urne de Sedschütz) simplement la preuve que certains milieux de la Germanie orientale connaissaient l'écriture latine et cherchaient à l'adapter à leurs besoins. Il se peut que cette tentative explique certaines des formes aberrantes rencontrées dans les premiers textes runiques des régions voisines (cf. § 30). Sa portée paraît en tout cas fort limitée.

Les premières traces du fuþark

Récentes acquisitions de l'archéologie scandinave

7. — Les dernières recherches archéologiques ont profondément modifié l'opinion que l'on pouvait se former sur les plus anciens emplois certains des runes. En 1937 Wolfgang Krause recensait (urnes silésiennes non comprises) 12 textes vraisemblablement antérieurs à la fin du IIIe siècle après J.-C. : 3 de provenance continentale, 3 norvégiens, 5 danois, 1 de Gotland. Vingt-cinq ans plus tard, le tableau se présentait comme suit : continent 3 (sans changement); Norvège 3 (sans changement); Danemark 10 à 12 [2]; Gotland 1; total 17 à 19. On voit l'accroissement remarquable du matériel danois, qui représente aujourd'hui presque les deux tiers du total, et qui comporte à coup sûr quelques-unes des pièces les plus anciennes : la seconde fibule de Himlingøje, publiée en 1951 seulement, et qui provient d'un tombeau daté avec une quasi-certitude des environs de

---

[1] Poteries dont le type est d'ailleurs absolument différent : toute imitation directe est exclue.

[2] En comptant comme danoise la fibule trouvée à Gårdlösa en Scanie, province qui fut danoise jusqu'au XVIIe siècle. L'incertitude porte sur la flèche de Nydam (entre 250 et 500) et sur l'*umbo* du bouclier de Torsbjerg (entre le IIe et le Ve s.).

200 après J.-C. [1]; la fibule de Værløse, pratiquement identique et d'une époque très voisine, publiée en 1945; enfin la bouterolle de Torsbjerg, connue depuis un siècle, mais dont la date exacte (vers 200-250) n'a pu être déterminée que récemment [2]. Seul le fer de lance norvégien d'Øvre Stabu et la statuette de Frøihov (dont l'inscription se réduit à une rune unique) peuvent rivaliser d'ancienneté avec ces trouvailles danoises. Les plus anciens textes du continent (Kowel, Dahmsdorf, Rozwadów, cf. § 29) paraissent plus récents d'une ou de deux générations.

Sans doute, ni les considérations statistiques (surtout quand elles portent sur d'aussi petits nombres), ni les datations archéologiques (quand on leur demande une précision à quelques dizaines d'années près, dans des contextes d'ailleurs très différents) ne peuvent créer une certitude [3]. Mais il en résulte une présomption : le Danemark a de fortes chances d'avoir été l'un des premiers foyers où l'on utilisa l'ancien *fuþark*, sinon même absolument le premier [4].

Ces nouveaux textes autorisent aussi une seconde conclusion de la plus grande importance : dès les environs de l'an 200,

---

[1] Il contient même une monnaie de Titus, évidemment beaucoup plus ancienne que la tombe elle-même. Les références précises des textes évoqués au cours de ce paragraphe seront données ci-dessous, dans l'anthologie, N^os^ 1 à 4.

[2] Il faut probablement rapprocher de ce groupe la nouvelle fibule de Nøvling ou de Lundegårde (au Sud d'Aalborg) avec son texte de 19 runes, *biđawarijaR talgidai* « (moi), Bedver, j'ai gravé »; cf. Erik MOLTKE, *Runeindskriften på rosetfibulen fra Nøvling* Kuml, 1963, p. 37-41.

[3] Le problème fondamental est de savoir quand se place, en chronologie absolue, la césure archéologique entre « l'ancien âge romain du fer » et « l'âge romain du fer récent » des savants scandinaves. On admettait, jusque vers 1940, que c'était vers l'an 200; depuis, les recherches de H. Norling Christensen ont amené à proposer une date sensiblement plus haute (entre 150 et 200), à laquelle beaucoup de spécialistes se sont ralliés. Dans cette nouvelle chronologie, certaines des premières inscriptions runiques (notamment celle d'Øvre Stabu) pourraient appartenir à l'extrême fin du II^e^ siècle de notre ère.

[4] L'auteur de cette constatation capitale est le grand runologue danois Erik MOLTKE, *Er runeskriften opstaaet i Danmark?*, Fra Nationalmuseets Arbejdsmark, 1951, p. 47-56.

l'écriture runique apparaît toute formée, avec des caractères très fermement dessinés, sans formes de transition ou hésitations. Les textes danois du début du IIIe siècle présentent déjà ce que les runologues, bien avant de les connaître, tenaient pour l'aspect « normal » de l'ancien *fuþark*. Tout indique donc qu'en Scandinavie le *fuþark* ne s'est pas constitué par approximations successives, mais qu'il a été emprunté, ou créé, tout d'un coup, sous son aspect définitif.

Les trois textes continentaux — qui, on l'a vu, ne sont pas parmi les plus anciens — présentent en revanche quelques variations qui seront étudiées au § 42. Leur existence pose un problème ardu : s'agit-il de formes primitives, antérieures à la formation définitive du *fuþark*, et préservées par le conservatisme d'un milieu utilisant peu les runes? Ou s'agit-il de déviations secondaires, développées au cours de l'expansion, à partir d'un foyer nordique, vers le Sud-Est de l'Europe? Ces trouvailles continentales sont trop limitées en nombre et en étendue, trop monotones aussi (un seul genre y est représenté : les fers de lances et d'épieux) pour autoriser des conclusions solides.

L'hypothèse danoise et ses implications logiques

8. — Posons ici en postulat qu'une écriture alphabétique européenne ne peut être que d'origine méditerranéenne (nous y reviendrons au § 13). Comment cette thèse peut-elle se concilier avec celle, que nous venons d'avancer, d'un foyer de formation nordique, et plus précisément danois, pour le *fuþark?* Le Danemark est à plus de 1.100 kilomètres à vol d'oiseau de la Méditerranée. Il est donc nécessaire qu'il y ait eu, d'un milieu à l'autre, des intermédiaires.

Leur rôle peut être envisagé de différentes façons. Ont-ils transmis au Nord un matériel de caractères déjà très modifiés, pratiquement réduits en runes, matériel que le Danemark n'aurait eu qu'à organiser et à systématiser? Ou au contraire le Nord a-t-il reçu un alphabet méditerranéen encore intact, et a-t-il opéré, à lui seul, sa transformation en *fuþark?* Les deux hypothèses sont

également raisonnables. On peut seulement penser — si l'on admet que le casque de Negau est bien un jalon valable — que ces intermédiaires habitaient quelque part entre la Styrie et le Slesvig, et que leur rôle s'est joué entre le règne d'Auguste et celui de Septime Sévère.

Mais il faut bien avouer que ce maillon hypothétique, nécessaire pour la logique, n'a guère laissé de traces palpables. Malgré les immenses progrès de la recherche archéologique, le casque de Negau reste isolé depuis sa trouvaille en 1811. Sauf l'éphémère floraison de l'État marcoman sous Marbode, on ne pressent guère l'existence, du côté des Alpes orientales, d'une culture germanique assez étoffée pour avoir senti le besoin d'une écriture. On sait en revanche, de science certaine, que le Danemark possédait aux Ier et IIe siècles une aristocratie très riche, avide d'objets de luxe romains, en contacts fréquents avec Rome. Le milieu qui a reçu et apprécié les magnifiques tasses d'argent trouvées en 1920 à Hoby (dans l'île de Lolland), ces tasses qui, au témoignage d'une inscription, avaient appartenu au légat de Germanie supérieure C. Silius A. Caecina Largus (un contemporain de Tibère), et qui figurent des scènes de l'Iliade, n'était-il pas mieux préparé à adapter ou à créer une écriture que les tribus obscures — et minées en partie par la romanisation — qui peuplaient l'actuelle Autriche ou l'actuelle Bohême?

D'autre part, il semble que si le Danemark avait imité directement une écriture méditerranéenne, au Ier ou au IIe siècle de notre ère, il n'aurait eu aucune raison de s'adresser à une autre source que l'écriture latine (ou, à la rigueur, grecque). Or le *fuþark*, on le verra bientôt, paraît bien plus proche des écritures nord-étrusques que de l'écriture latine (§ 18). Le seul facteur qui semble susceptible d'avoir orienté les Danois vers ces écritures obscures et moribondes serait l'emploi préalable de celles-ci (sous des formes plus ou moins modifiées) par quelques éléments germaniques de l'Europe Centrale.

9. — Un raisonnement assez simple permet de concilier ces déductions apparemment contradictoires. Mettons-le en forme, avant de le soumettre aux vérifications archéologiques nécessaires.

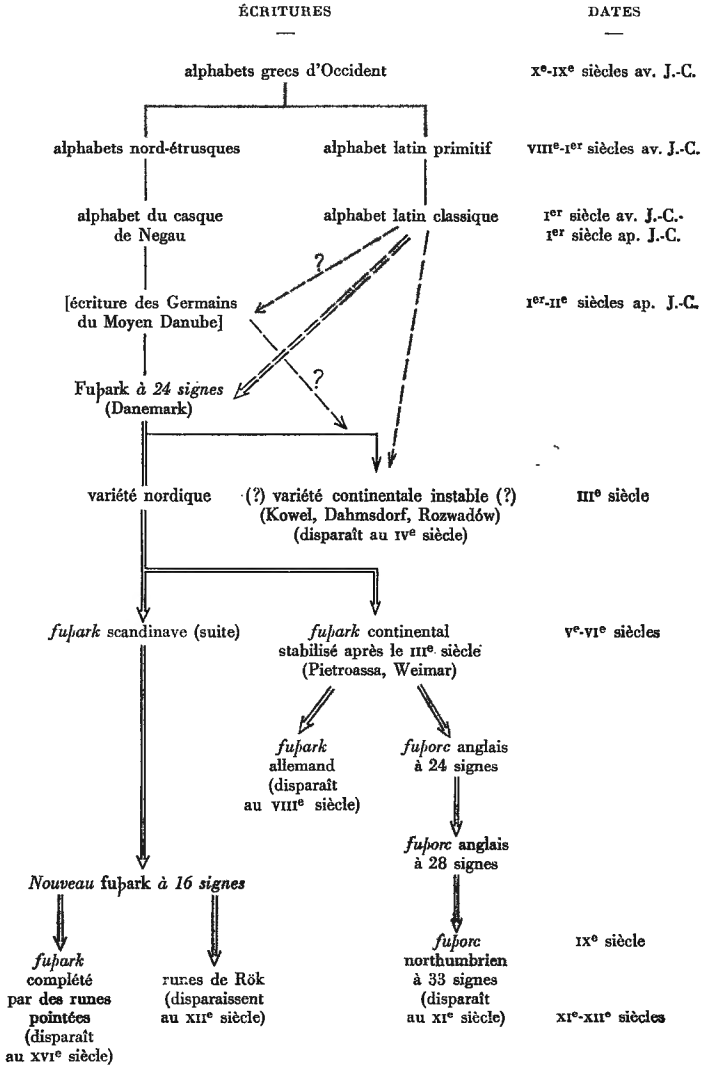
Pour tout éclairer, il suffirait donc d'admettre que le *fuþark* a été créé en deux temps. Le premier temps aurait été marqué par l'adoption, au sein d'une tribu germanique proche du moyen Danube, d'une écriture empruntée à des voisins méridionaux, habitant par exemple la Styrie et utilisateurs d'un alphabet nord-étrusque ou vénète. Le casque de Negau permettrait de placer cette étape, au plus tard, sous le règne d'Auguste. Cette écriture se serait ensuite diffusée vers le Nord (par exemple dans l'État marcoman de Marbode avant sa destruction en 18 après J.-C.), mais sans trouver beaucoup d'emplois, faute d'un support social et intellectuel suffisant; elle aurait cependant pu laisser à certains des peuples voisins (et partiellement héritiers de l'État marcoman) des souvenirs durables. Des réfugiés, ou simplement des commerçants, l'auraient apportée en Danemark au cours du I^er^ siècle, et là, dans l'entourage de cette aristocratie qui a laissé tant de tombes au mobilier éblouissant, qui connaissait l'écriture latine et en savait l'utilité, ne serait-ce que par les objets d'importation (voir § 12), un esprit brillant — ou un groupe de talents — en aurait fait le *fuþark*, peut-être parce que, mal informé, il voyait dans ces écritures d'origine italique quelque chose de plus germanique que dans l'alphabet latin pur et simple [1]. L'exemple danois aurait été suivi de très près en Norvège et en Suède, où aucune tradition d'écriture n'existait. Il aurait été suivi aussi par ceux des Germains continentaux qui, le long de l'Oder ou de la Vistule, voyaient passer le trafic entre Rome et la Baltique; mais ici la tradition d'une écriture antérieure et très voisine — celle des urnes silésiennes — comme la proximité relative des garnisons romaines, pourraient contribuer à rendre compte des tâtonnements que l'on croit constater (§ 30), qui consistent à la fois en formes archaïques et en formes toutes latines [2] (voir le tableau fig. 3).

---

[1] Cette hypothèse « nationaliste », peut-être un peu outrée, a déjà été soutenue par A. Bæksted, *Målruner*, mais dans un autre contexte.

[2] Mais on aura la sagesse de se souvenir que le continent n'a fourni que trois textes (16 runes sûres) pour cette époque! On ne s'embarrassera donc pas outre mesure de leurs formes apparemment hésitantes.

Fig. 3. — Filiation du *fuþark*
Hypothèse L. Musset



Bien entendu, une telle hypothèse ne peut être évoquée qu'à titre de possibilité, et une *Introduction* comme le présent ouvrage ne peut être construite tout entière autour d'elle. Nous garderons donc sans cesse toutes les portes ouvertes sur d'autres interprétations, également possibles et raisonnables, en suivant la seule méthode sage, qui consiste à adhérer d'aussi près que possible aux faits constatables.

10. — En tout état de cause, le caractère aristocratique de l'écriture runique à ses commencements — comme d'ailleurs durant la majeure partie de sa carrière — paraît attesté par la nature même des monuments inscrits et le contexte archéologique dans lequel on les rencontre. Les fibules de Himlingøje, de Vædløse, de Næsbjerg et de Lundegårde sont en argent doré, et la tombe de femme où fut trouvée la première — la seule qui ait été l'objet d'une fouille vraiment scientifique — était d'une richesse exceptionnelle, la plus riche peut-être d'une civilisation qui a déjà révélé d'importants trésors. Celle de Gårdlösa est également en argent, mais associée à un mobilier plus modeste, sans être pauvre. Les textes d'Øvre Stabu, de Mos, de Kowel, de Dahmsdorf, de Rozwadów, sont gravés sur des armes de luxe, incrustées d'argent. Sans doute d'autres textes sont-ils tracés sur des matières plus viles, os (peignes de Vimose et de Nordre Hov) ou même bois (Torsbjerg, flèche de Nydam, plus tard boîte de Stenmagle). Mais ils sont en nette minorité, et surtout nous ignorons le milieu qui leur a donné naissance, et qui n'était pas forcément humble : on ne fait pas de flèches d'argent!

Ces nouvelles trouvailles ont aussi un aspect très important dans un autre contexte : dans la mesure où les inscriptions ne sont pas trop détériorées (ce qui est le cas de la fibule de Næsbjerg par exemple), elles viennent accroître la proportion des textes intelligibles à première lecture et dépourvus apparemment d'arrière-pensées magiques ou incantatoires [1].

De la Méditerranée à la Baltique : itinéraires archéologiques

11. — Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, le lieu où apparaissent les premiers documents runiques est paradoxal pour une

---

[1] Constatations parallèles pour les textes continentaux, ci-dessous § 30. M., p. 85, veut voir un « système cryptique » dans le texte de Næsbjerg; vu l'incertitude actuelle du déchiffrement, il est difficile de le suivre.

écriture dont le caractère alphabétique proclame le lien intime avec le monde méditerranéen. L'on possède près de vingt textes antérieurs à l'an 300, et les plus proches de la Méditerranée se rencontrent en Volhynie, en Brandebourg ou en Slesvig! Comment expliquer un fait aussi surprenant? Le seul moyen est de s'adresser à l'archéologie.

A l'époque qui nous intéresse, entre le Ier siècle avant notre ère et le IIIe siècle après, le monde germanique a emprunté, outre les runes, beaucoup d'éléments aux civilisations classiques. Par quelles voies et à quelles dates? La question a été heureusement étudiée à fond par des archéologues dépourvus de préoccupations runologiques, ce qui rend leurs conclusions d'autant plus objectives [1].

Cinq séries de trouvailles ont pu être assez exactement cartographiées : les monnaies; les objets d'orfèvrerie et les vases en bronze; les vases en verre et en céramique de luxe (sigillée). Elles ne concernent sans doute que la classe supérieure; mais c'est précisément celle où les runes ont dû naître. Sauf celles des monnaies et de la céramique, ces cartes coïncident sur un point : c'est dans le Sud de la Scandinavie, principalement dans les îles danoises, le Jutland et le Sud-Ouest de la Norvège que la densité des objets d'importation romaine est la plus grande, bien supérieure à ce qu'elle est dans la Germanie propre (et spécialement le long des frontières du Rhin et du Danube).

---

[1] La bibliographie du sujet est énorme; retenons seulement quelques titres récents et importants : G. Ekholm, *Handelsvägarna mellan Skandinavien och det romerska riket,* Scandia, X, 1937, p. 149 et suiv.; *En västlig och en östlig importgren i Nordens järnålder,* Viking, XX, 1956, p. 71-96; *Handelsförbindelser mellan Skandinavien och det romerska riket,* Stockholm, 1961; H. J. Eggers, *Der römische Import im freien Germanien,* Hambourg, 1951; H. C. Broholm, *Danmark og Romerriget,* Copenhague, 1952; O. Klindt-Jensen, *Foreign Influences in Denmark's early Iron Age,* Copenhague, 1950; Mortimer Wheeler, *Rome beyond the Imperial Frontiers,* Londres, 1954, chap. v; Berta Stjernquist, *Simris,* Lund, 1955 (pour les coutumes funéraires); W. Holmquist, *Germanic Art during the first millenium A. D.,* Stockholm, 1955 (pour l'art).

Un centre secondaire (il n'est vraiment important que pour les monnaies) se rencontre dans l'île de Gotland. La Thuringe et la Westphalie constituent des foyers plus diffus.

C'est dire que la concordance avec les premiers foyers d'emploi du *fuþark* est remarquable. On constate aussi que ce centre d'attraction pour les importations méditerranéennes ne s'est constitué en Scandinavie méridionale qu'après l'effondrement du royaume marcoman de Bohême, en 18 de notre ère; mais il s'est développé très vite, et s'est ensuite maintenu jusqu'au Bas-Empire.

La provenance des objets importés est assez exactement connue; sauf pour la verrerie (qui ne commence à compter vraiment qu'au III^e^ siècle, et qui est surtout italienne et orientale), l'évolution est la suivante : approvisionnement en Italie dominant au début du I^er^ siècle de notre ère, en Gaule et en Italie ensuite. La principale route d'importation est d'abord un itinéraire partant du Danube moyen (Carnuntum, entre Vienne et Bratislava), passant par la Moravie, la Silésie et la côte polonaise en suivant l'Oder ou la Vistule; à partir du II^e^ siècle s'établit un itinéraire concurrent, partant du Nord-Est de la Gaule et gagnant le Danemark par terre ou par mer. L'existence d'une voie purement orientale, de la mer Noire à la Baltique, est probable, mais elle ne semble avoir été réellement importante qu'à partir de la fin du III^e^ siècle.

Ajoutons que l'examen des coutumes funéraires a conduit certains des archéologues les plus récents (B. Stjernquist) à cette conclusion que le monde scandinave entretenait beaucoup plus de contacts avec le milieu provincial romain au Sud et à l'Ouest de la Germanie qu'avec la culture mixte (grecque, iranienne et gotique) des rives de la mer Noire. Et les historiens de l'art (W. Holmquist) pensent aujourd'hui que les styles du monde romain, adoptés d'abord par les Marcomans de Bohême, ont joué un rôle décisif dans le Nord, tandis que le style scytho-sarmatique des rives de la mer Noire n'aurait eu qu'une influence plus tardive, transmise en partie par l'intermédiaire des territoires romanisés du Danube.

Certains archéologues soutiennent sans doute encore que la

route du Sud-Est, de la mer Noire à la Baltique, a pu être assez précocement parcourue pour servir de voie de pénétration aux runes. Mais, dans l'ensemble, les conclusions obtenues paraissent assez convergentes pour servir de cadres à la recherche runologique : il y a de très fortes chances pour que les runes, dont la provenance méditerranéenne est certaine, soient venues dans le Nord, sous le Haut-Empire, par un itinéraire Italie - Bohême (ou Moravie) - Danemark, en même temps que tant d'autres importations. Un emprunt réalisé sur les rives de la mer Noire ou le long du *limes* rhénan n'apparaît guère probable, du moins avant le IIIe siècle : or on a vu que l'écriture runique est solidement constituée dès l'an 200 à peu près. A cette époque, la grande route du Nord par Carnuntum avait son point de départ à Aquilée, c'est-à-dire précisément dans la région où l'inscription de Negau nous a amenés à rechercher le point d'articulation entre runes et alphabets méditerranéens.

12. *Remarques.* — 1° L'archéologie ne permet naturellement pas de répondre aux questions posées au § 8. Elle permet seulement de reconnaître que la pénétration de textes alphabétiques jusque dans le Nord n'a rien d'impossible. Si l'on n'a trouvé en Scandinavie, ni en Germanie, aucun texte nord-étrusque ou italique, on a exhumé en Danemark et en Suède un certain nombre de textes latins (légendes monétaires; marques de fabrique ou de propriété, dédicaces, etc., sur des armes, des vases en bronze ou en terre) et même grecs (sur des verreries tardives). La Frise a donné des inscriptions plus étendues sur pierre (à Domburg) et même sur bois (tablettes portant un contrat). Rien de tout cela n'est d'ailleurs bien significatif.

2° L'archéologie a aussi mis en évidence — notamment à propos du chaudron d'argent de Gundestrup en Jutland — des relations directes Gaule-Danemark au Ier siècle avant l'ère chrétienne; elles paraissent peu intenses, et l'usage de l'écriture est si médiocrement attesté dans les milieux indigènes de Gaule (§ 4) qu'il n'est guère vraisemblable que ces échanges aient pu servir de support à la transmission des runes.

3° Il ne faut pas perdre de vue les limites de l'archéologie géographique : la carte des trouvailles est aussi, dans une large mesure, celle des recherches entreprises (et ceci désavantage nettement, par rapport à l'Allemagne et à l'Europe centrale, les pays jalonnant la

route mer Noire - Baltique). Comme il s'agit essentiellement de trouvailles faites dans des tombes, la diversité des coutumes funéraires se répercute sur les cartes de répartition au moins autant que la dispersion vraie des objets étudiés (et ceci avantage le Danemark et la Germanie orientale, où le mobilier des « tombes de chefs » du type de Lübsow était alors particulièrement soigné). On s'abstiendra donc de demander à cette science autre chose que des probabilités.

4° Si la composition des trouvailles d'où proviennent les plus anciens textes runiques ne peut être considérée comme administrant des preuves, elle fournit du moins des indices. Or, selon les archéologues, le mobilier funéraire d'Øvre Stabu paraît indiquer des influences venues de chez les Marcomans; la bouterolle de Torsbjerg appartient à un type bien attesté sur le *limes* du Rhin et d'Écosse; la fibule de Værløse a été trouvée avec un attirail de buveur de provenance romaine occidentale, sans doute gauloise; celle de Himlingøje voisinait avec une monnaie de Titus et de nombreux autres objets d'importation romaine.

La controverse sur les origines de l'écriture runique

13. — Après avoir ainsi exposé l'idée que les plus récentes trouvailles archéologiques permettent, à notre sens, de se former des origines de l'écriture runique, il n'est que juste d'évoquer les thèses explicatives qui ont été précédemment avancées et dont beaucoup gardent une valeur partielle et un intérêt considérable [1].

Ces hypothèses sont de deux types : celles qui considèrent le *fuþark* comme une création autonome et spontanée du seul génie germanique (ou même indo-européen), et celles qui le font dériver

---

[1] A la différence des paragraphes précédents, dont L. Musset porte la responsabilité exclusive, celui-ci repose, pour l'essentiel, sur des notes de F. Mossé, et surtout sur son admirable aperçu *L'origine de l'écriture runique. État présent de la question,* Conférences de l'Institut de linguistique de l'Université de Paris, X, 1950-1951, p. 43-58.

d'un alphabet antérieur du monde méditerranéen, lui-même dérivé, en dernière analyse, de l'alphabet phénicien.

Les hypothèses du premier type sont anciennes; elles ont connu un net, mais éphémère, regain de faveur auprès des runologues allemands à l'époque du nazisme et ont alors trouvé accès à certains des manuels les plus utilisés [1]. Elles sont aujourd'hui généralement abandonnées. Si leurs fondements idéologiques ou sentimentaux apparaissent clairement, il est difficile de leur découvrir des bases solides dans le monde des faits.

Les deux points sur lesquels il a été surtout insisté sont les suivants :

a. La continuité qui existerait entre les gravures rupestres préhistoriques de Scandinavie (et aussi d'autres régions, comme les Alpes centrales) et les premiers textes runiques. Figures rupestres et inscriptions runiques ne seraient que deux moyens successifs d'exprimer une même réalité substantielle, typiquement germanique; entre ces deux moyens existeraient de nombreuses formes de transition. On verra plus loin (§ 27) que les textes rupestres — qui ne sont d'ailleurs pas les plus anciens à être tracés en runes — n'offrent guère de continuité avec les figurations préhistoriques; de plus, il est bien certain que celles-ci n'ont rien d'essentiellement germanique (elles se retrouvent, par exemple, dans la péninsule ibérique); les « formes de transition » alléguées apparaissent le plus souvent illusoires ou inconsistantes. Rien de tout ceci ne peut rendre compte ni du caractère méthodique de l'élaboration du *fuþark* ni des nombreux parallélismes qu'il offre avec les alphabets méditerranéens.

b. Antérieurement à l'apparition d'un *fuþark* cohérent, il existerait, dans le monde germanique, plusieurs manifestations de l'emploi de certains signes plus ou moins semblables à des runes, avec une valeur symbolique évidente (*Sinnbilder*). Les urnes silésiennes (§ 6) en seraient des exemples; quelques marques gravées sur des armes ou des objets usuels auraient la même valeur.

---

[1] Nous songeons à la seconde édition (1944) du manuel de H. Arntz.

A juger sainement de ces diverses observations, elles se ramènent à peu près à ceci : à savoir que le monde germanique — tout comme beaucoup d'autres milieux préhistoriques — avait, en traçant toutes sortes de figures qu'il nous est impossible d'interpréter comme une vraie écriture, rencontré chemin faisant quelques-unes des formes les plus simples qui seront utilisées dans le *fuþark*. Il n'y a rien là de bien surprenant, ces formes découlant presque inévitablement de la technique employée pour la gravure (cf. § 40).

14. — Les hypothèses du second type — celles qui rattachent d'une manière ou d'une autre le *fuþark* à l'un des alphabets méditerranéens — sont les seules qui méritent vraiment considération. Elles n'ont pu prendre une forme convaincante que du jour où l'on eut définitivement établi l'antériorité du *fuþark* à 24 signes sur celui à 16, notion qui ne triompha qu'avec les recherches des Danois Bredsdorff (1822) et surtout Ludvig F. A. Wimmer (1874) [cf. § 202]. En gros, les partisans de ces hypothèses ont exploré trois directions de recherches : la première fait dériver le *fuþark* de l'alphabet latin (Wimmer, Holger Pedersen, Sigurd Agrell, Fritz Askeberg); la seconde le rattache à l'alphabet grec (Otto von Friesen); la troisième (de laquelle se réclame l'exposé qui précède) tire les runes, pour l'essentiel, des alphabets nord-étrusques (Carl J. S. Marstrander, Magnus Hammarström). Pour en départager les mérites, il faut se souvenir que, dans un alphabet de type géométrique, le nombre des combinaisons de traits et de courbes étant assez limité, l'emprunt ou la parenté ne peuvent être considérés comme vraisemblables que dans la mesure où il y a identité ou ressemblance suffisante, non seulement pour le signe, mais encore pour le son qu'il exprime.

Pour Wimmer [1], l'écriture runique a son prototype dans la capitale latine de l'époque impériale; elle a pris naissance vers la fin du IIe ou le début du IIIe siècle, et ce sont les Gaulois de la Haute-Italie qui ont dû servir d'intermédiaires entre Rome et les

---

[1] Ludvig F. A. WIMMER, *Runeskriftens Oprindelse og Udvikling i Norden*, Copenhague, 1874, et *Die Runenschrift*, Berlin, 1887.

Germains du Sud de l'Allemagne actuelle. Le point de départ de cette hypothèse est une constatation évidente. Les runes ᚠ, ᚱ, ᚲ, ᚺ, ᛁ, ᛏ, ᛒ ressemblent de façon frappante aux lettres latines F, R, K, H, I, T, B qui expriment sensiblement les mêmes sons. La rune ᚢ revêt souvent la forme ᚨ et peut donc être un V renversé; ᚦ est proche de D; ᚨ ressemble à A, ᛖ à E incliné, ᛗ à M, ᛚ à L inversé, et peut-être aussi ᚾ à N et ᛟ à O. Cela fait 16 signes sur 24. Wimmer croit même pouvoir aller au-delà, rattacher ᚷ à G, ᛈ à P et ᛩ à Q; en admettant que les signes d'Y et de Z, inutiles, aient été affectés à ᛉ et à ᛊ, on atteint un total de 21 signes. Seuls ᚷ, ᛜ et ᛞ seraient des créations de l'inventeur du *fuþark*.

Plusieurs de ces rapprochements, et notamment les quatre premiers, restent incontestables; aucun n'est absurde ou tout à fait gratuit; la thèse, dans son ensemble, est d'une simplicité satisfaisante pour l'esprit. La seule difficulté grave est d'ordre chronologique : le versement au débat de l'inscription de Negau, la découverte de textes runiques scandinaves relativement abondants dès le IIIe siècle obligent à réviser la conception que se faisait Wimmer des premiers contacts entre le monde germanique et les écritures italiques. Mais, avec certaines retouches, l'hypothèse de Wimmer apparaît encore valable à plusieurs des principaux runologues du XXe siècle [1]; nous avons dû nous-même en retenir quelques aspects. Et l'on peut dire que son idée fondamentale — chercher en Italie l'origine des premières runes — est toujours solide. Les progrès récents de l'archéologie scandinave, en insistant sur l'importance de l'ancien itinéraire commercial Aquilée - Baltique, sont venus en quelque sorte la confirmer.

Otto von Friesen [2] crut modifier la thèse de Wimmer en tenant compte des derniers progrès de l'archéologie scandinave lorsque, reprenant une suggestion du Norvégien Sophus Bugge de 1893, il proposa en 1904 de faire dériver les runes de la cursive

---

(1) Avant tout Holger PEDERSEN, *L'origine des runes,* Mém. de la Soc. roy. des Antiquaires du Nord, 1920-1925, p. 88-136, et Fritz ASKEBERG, *Norden och kontinenten i gammal tid,* Uppsala, 1944.

(2) *Om runskriftens härkomst,* Uppsala, 1904.

grecque, et de voir dans les Gots installés au Nord de la mer Noire et sur le bas Danube les intermédiaires dans leur transmission. C'est que le grand archéologue Bernhard Salin, son compatriote, venait de mettre en évidence, dans le style d'ornementation zoomorphique des Germains, des influences venues, non de Rome, mais de l'Europe du Sud-Est.

Pour von Friesen, les mercenaires gots servant dans l'armée romaine ont pu se familiariser avec les deux langues officielles de l'Empire et apprendre l'usage de l'écriture alphabétique. Pour transcrire les sons de leur langue, c'est d'abord au grec qu'ils eurent recours, et seulement là où le grec ne leur donnait pas satisfaction, à l'alphabet latin. Au prix de beaucoup de dextérité, von Friesen parvient à tirer du grec cursif les formes de 16 runes (ᚦ = φ; ᚷ = χ; ᚹ = ligature de ου; ᚾ = ν; ᛋ = ει; ᛕ = π; ᛇ = ε; ᛠ = ψ, à condition de lui supposer — gratuitement — une autre valeur phonétique primitive; ᛉ = ζ ou ξ; ᛏ = τ; ᛗ = η; ᛘ = μ; ᛚ = λ; ᛜ = γγ; ᛟ = ο; ᛞ = θ). Les emprunts au latin se réduiraient à ᚠ, ᚢ et ᚺ; quant à ᚱ et ᛁ, ces runes peuvent se tirer indifféremment de l'un ou de l'autre des alphabets classiques.

Cette argumentation parut à la majeure partie des contemporains extrêmement séduisante et fit la loi chez la plupart des runologues pendant toute une génération; von Friesen — qui vécut jusqu'en 1942 — n'y renonça jamais. Ses faiblesses, pourtant, sont grandes, ainsi que le souligna dès 1923 le Danois Holger Pedersen. D'abord, comment croire que l'on ait été chercher une écriture cursive, manuscrite, pour en tirer une écriture épigraphique, alors que le latin et le grec offraient pour cet usage des capitales si admirablement adaptées à leurs fins [1]? Puis rien ne prouve qu'avant la conversion des Gots de Mésie au christianisme, au cours du IVe siècle, les Gots aient été à ce point imprégnés de civilisation grecque : c'est un fait que, mis à part les termes savants de la langue religieuse, les mots d'emprunt en gotique sont presque tous tirés du latin. Enfin les délais

[1] Le Suédois S. Agrell a pourtant eu aussi recours à l'hypothèse d'une cursive, mais en se plaçant dans le cadre latin.

assignés à la transmission des runes apparaissent aujourd'hui beaucoup trop courts : les Gots ne sont pas signalés sur les rives de la mer Noire avant 238, au mieux avant le début du IIIe siècle; or les premiers textes runiques aujourd'hui connus sont, au plus tard, exactement contemporains, et ils viennent de Scandinavie. Quant aux arguments archéologiques empruntés à B. Salin, la plupart ne sauraient plus aujourd'hui être admis sans de considérables retouches qui leur enlèvent l'essentiel de leur poids [1]. Aussi l'hypothèse de von Friesen n'a-t-elle plus guère de partisans déclarés.

Le heurt des thèses opposées de Wimmer et de von Friesen ne laissait cependant pas que des ruines. Vers 1925, il était clair que l'idée d'un rapprochement entre *fuþark* et alphabets méditerranéens restait valable, à condition : 1° de trouver en Italie un prototype relativement voisin de la capitale romaine, mais plus anciennement répandu sur les confins du monde germanique, et peut-être aussi plus proche du grec que ne l'était l'écriture latine officielle; 2° de ne pas repousser *a priori* l'idée que le créateur du *fuþark* avait pu puiser à plusieurs sources, et aussi qu'il avait pu se sentir assez libre en face de ses modèles pour leur infliger quelques déformations arbitraires.

15. — Déjà en 1856 l'Allemand Karl Weinhold avait pensé à l'alphabet étrusque, et en 1873 Sophus Bugge s'était demandé si les Germains n'avaient pas adopté l'alphabet par l'intermédiaire d'une des tribus celtiques des Alpes. Mais ces suggestions étaient restées sans écho pendant longtemps; ce n'est qu'en 1885 que le livre fondamental de Carl Pauli, *Die Inschriften nord-etruskischen Alphabets*, rendit vraiment accessible le matériel nord-italique

---

[1] Ceci a été fortement souligné par W. HOLMQUIST, *Germanic Art during the first millennium A. D.*, Stockholm, 1955, p. 13; voir aussi Berta STJERNQUIST, *Simris*, Lund, 1955, p. 163-164 : « The oriental stylistic features that spread to Scandinavia came — at least until the final phase — mainly via the Roman Empire », et non par un intermédiaire gotique supposé. Ces réserves ne s'adressent qu'en partie à la thèse de F. Askeberg, qui fait venir les runes de l'alphabet latin, par le truchement des Gots de la Vistule, car ceux-ci ne devaient pas avoir encore reçu les influences orientalisantes dont il est question.

(qui a d'ailleurs continué à s'enrichir depuis). D'autre part, l'absence de tout intermédiaire connu entre cette culture à faible rayonnement et le monde germanique semblait un obstacle difficile à surmonter : quoique découverte depuis plus d'un siècle, l'inscription de Negau restait inconnue des runologues.

C'est au savant norvégien Carl J. S. Marstrander, celtisant et runologue, que revient le mérite d'avoir, en 1925, tiré le premier parti de ce document capital [1], puis en 1928 d'en avoir fait le point de départ d'une interprétation globale vraiment nouvelle [2]. Il essayait de démontrer que l'écriture runique dérive d'un alphabet subalpin fortement latinisé, transmis probablement vers le Nord par l'intermédiaire des Marcomans de Bohème, qui formaient précisément vers les débuts de l'ère chrétienne l'un des premiers États organisés que l'on connaisse bien chez les Germains. L'emprunt aurait eu lieu vers le dernier siècle av. J.-C. Cette doctrine fut presque aussitôt reprise et développée, avec beaucoup d'arguments nouveaux, par le Finlandais Magnus Hammarström [3]. On peut dire, sans exagération, qu'elle est depuis lors restée maîtresse du terrain, et c'est elle qui, pour l'essentiel, est exposée dans cet ouvrage.

Sous sa forme première, elle n'était pas exempte de points faibles. Outre l'inscription de Negau, Marstrander invoquait un bref texte gravé sur un os trouvé en Carinthie, à Maria Saalberg, en 1924, texte que l'on démontra vite être un faux moderne. Puis l'importance accordée aux Marcomans parut à beaucoup être exagé ée [4] ; il serait sage, en l'absence de documents précis, de ne pas désigner quelles tribus germaniques ont pu jouer le rôle, d'intermédiaires (mais celles que l'on a proposées à la place des Marcomans, avant tout les Cimbres et les Teutons, ne paraissent

---

[1] *Les inscriptions des casques de Negau*, Symbolae Osloenses, III, 1925, p. 37-64.

[2] *Om runene og runenavnenes oprindelse*, N.T.S., I, 1928, p. 85-188.

[3] *Om runskriftens härkomst*, Studier i nordisk filologi utg. genom H. Pipping, XX, Helsingfors, 1930, p. 1-67.

[4] Mais certains archéologues actuels tendent à la réhabiliter (par exemple W. Holmquist).

pas mieux qualifiées). Enfin Marstrander était disposé à faire jouer aux Gots, dans la propagation ultérieure du *fuþark*, un rôle important [1] que rien n'est venu confirmer depuis.

Mais il reste que Marstrander et Hammarström ont mis en évidence des faits que l'on ne saurait guère discuter. Du point de vue typologique, la ressemblance générale des alphabets nord-étrusques avec le *fuþark* est frappante (cf. § 18). Dans les alphabets de Lugano et de Rhétie, en particulier ceux de Sondrio et de Bolzano, sur le haut Adige, on trouve des signes dont l'analogie avec les runes est trop grande pour être fortuite (cf. § 19). Sans doute cela ne fournit pas la clef de tout le *fuþark;* mais le nombre des signes qui font difficulté est réduit à un minimum : en admettant un alphabet subalpin ayant déjà emprunté au latin les lettres D, R, <, B (comme à Sondrio) et en outre F, T et E (ce qui n'est pas attesté, mais n'a rien d'invraisemblable), on n'est pas loin du *fuþark* complet. Et il faut tenir compte des lacunes, encore importantes, que présente, malgré le développement récent des recherches, notre connaissance des écritures, des langues et du milieu nord-italiques. Relevons enfin que le système d'explication de Marstrander et Hammarström, bien que très antérieur aux découvertes des années 1940-1950, qui ont profondément modifié le tableau des premiers textes runiques, n'a besoin d'aucune retouche pour en admettre les conséquences : ce qui constitue à coup sûr une présomption favorable.

16. — Toutes ces hypothèses, y compris la dernière, ont suscité des réserves, allant parfois jusqu'au scepticisme, auprès des runologues scandinaves contemporains, précisément en raison de leur caractère trop complet, trop systématique, qui entraînait en revanche de véritables engouements auprès de beaucoup d'érudits allemands.

Il faut, en effet, tenir compte des limites logiques de toute tentative d'explication. L'étude comparée des diverses « créations » d'écritures dans l'Europe post-classique et médiévale est, à cet égard, fort instructive. Aucune de ces créations — ni l'ogam irlandais (§ 96), ni l'écriture gotique de Wulfila (§ 37), ni l'écriture glagolitique des saints

---

[1] *De gotiske runeminnesmerker,* N.T.S., III, 1929, p. 25-157; voir ci-dessous § 37.

Cyrille et Méthode, ni le cyrillique — ne sont des calques serviles de leurs modèles, même quand ceux-ci sont relativement très proches, comme le grec sous-jacent au gotique et au cyrillique. Et il en va de même de la plupart des créations de l'époque moderne, hors d'Europe. Chaque fois, l'initiative personnelle du créateur, connu ou anonyme, de l'écriture nouvelle, paraît avoir eu un jeu plus libre que la plupart des runologues ne l'ont admis. Une fois le cadre général établi, le système assimilé, bien des variations sont possibles; certaines sont même presque nécessaires, du fait que la nouvelle écriture tient toujours à affirmer son originalité face à son prototype. Dans le cas des runes, l'étude de l'ordre des caractères et celle de leurs noms (§ 52, 75) obligent à reconnaître que le créateur (ou les créateurs) du *fuþark* ont fait usage d'une ample liberté : pourquoi le dessinateur (ou les dessinateurs) des signes auraient-ils été d'une servilité si complète qu'ils eussent été incapables d'imaginer eux-mêmes des caractères aux tracés aussi simples que la plupart des runes [1]?

Il n'est donc pas indispensable qu'elle rende compte à tout prix de la forme individuelle de chaque rune par un prototype pratiquement identique pour qu'une hypothèse explicative soit recevable. Il n'est pas non plus absolument nécessaire que tous les modèles viennent d'une source unique : dans les régions de culture mixte, comme l'était l'Italie du Nord au temps probable de la création du *fuþark*, comme l'étaient les pays du Danube inférieur au temps de Wulfila, l'idée de puiser dans plusieurs écritures à la fois n'a rien d'absurde [2]. Ce fut celle de Wulfila quand il créa l'alphabet gotique (cf. § 37). On peut donc battre en retraite sur certains points d'une hypothèse, renoncer à l'explication d'une ou de deux runes par un alphabet donné, sans que cela entame véritablement la portée du système explicatif proposé.

17. — En l'absence de documents, il est vain de vouloir déterminer si le *fuþark* est né d'une initiative individuelle ou de plusieurs initiatives se relayant. Mais l'hypothèse d'une formation spontanée ou collective, lentement étagée sur plusieurs générations, ne cesse de

---

[1] Cette réaction s'affirme avec vigueur sous la plume du runologue danois Erik Moltke, A.N.F., LVI, 1942, p. 107.

[2] Cela a pourtant paru un obstacle insurmontable à beaucoup de runologues qui avaient songé, avant Marstrander, à l'explication nord-étrusque, par exemple Wimmer ou Holger Pedersen. Il leur fallait à tout prix une source unique et pratiquement complète, ce qui est faire fi des parallèles historiques les plus vraisemblables.

perdre du terrain [1]. Seul des runologues contemporains, H. Arntz, l'admettait encore en 1944. On verra plus loin qu'elle est indéfendable en ce qui concerne le classement des runes à l'intérieur du *fuþark* ou la création de leurs noms. Pour la forme des caractères, des indices intrinsèques sont évidemment moins faciles à découvrir; mais, ici encore, l'étude comparative des créations d'écritures en Europe au cours du premier millénaire de l'ère chrétienne peut être d'un certain secours. Et la remarquable adaptation des premières runes au phonétisme germanique (cf. § 46) ne peut guère résulter que de l'intervention méthodique d'une intelligence pénétrante.

Autour de l'hypothèse nord-étrusque

18. — Il serait à coup sûr exagéré de tenir l'hypothèse nord-étrusque de Marstrander et Hammarström pour une vérité démontrée. On peut croire que les découvertes archéologiques des prochaines générations amèneront au moins à la retoucher. Mais c'est, sans nul doute, la plus satisfaisante qui existe pour rendre compte des faits actuellement connus. Il est donc nécessaire de lui consacrer un examen plus détaillé.

Rappelons que l'on appelle nord-étrusques ou nord-italiques (§ 4) toute une série d'écritures alphabétiques relativement voisines par leurs formes de l'alphabet étrusque de Toscane, qui ont servi entre le V^e^ siècle avant notre ère et le I^er^ siècle de notre ère à noter les idiomes très variés en usage dans la partie orientale de la plaine du Pô et sur le versant voisin des Alpes. Leurs principales variétés paraissent être (en laissant de côté l'écriture « felsinienne » qui, connue surtout par des trouvailles faites à Bologne, note sans doute un dialecte étrusque et ne paraît pas avoir été en contact avec le monde extérieur) :

a. Les écritures subalpines, assez diverses, dites de Lugano, de Sondrio, de Bolzano et de Magré, qui ont noté des dialectes

---

[1] Cette constatation est brillamment développée par R. Derolez, *Richtingen in de Runenkunde...*, Rev. belge de philologie et d'histoire, XXX, 1952, p. 5-49.

celtiques, ligures (?) et rhétiques (donc en partie non indo-européens).

b. Les écritures vénètes, connues surtout par les trouvailles faites à Este et à Padoue, qui notent un dialecte « illyrien », donc indo-européen, le vénète [1].

Toutes sont assez peu représentées (moins de 500 textes, la plupart très brefs, au total). Elles dérivent d'un alphabet grec de type occidental, très proche de celui qui a servi de source à l'alphabet étrusque de Toscane. Elles en ont les faiblesses : l'alphabet étrusque n'ayant pas de signes pour les sonores (*b, d, g*), les adaptateurs de cette écriture aux diverses langues de l'Italie du Nord — et notamment au vénète — durent avoir recours à des artifices variés pour les exprimer, soit des variantes graphiques des sourdes, soit des labiales, des dentales ou des dorsales devenues inutiles. C'est ainsi que le *b* se rend en vénète par le φ étrusque, le *g* par le χ étrusque [2]. Ces méthodes très souples d'adaptation d'un alphabet d'emprunt à une langue nouvelle pouvaient n'être pas totalement oubliées lorsque naquit le *fuþark* et ont pu dans une certaine mesure inspirer ses créateurs. Le style général de l'écriture reste le même qu'en étrusque, et annonce déjà celui du *fuþark :* lettres anguleuses, aisées à graver au couteau, préférant d'ailleurs les angles aigus à l'angle droit, assez médiocrement calibrées. Certains textes arrivent même à la limite à être susceptibles d'une « lecture » en runes pour la presque totalité de leurs caractères (par exemple ᛘᛜᚨᚷᚨᚴᛜᛊ, texte vénète de Valle [3], à lire *goltanos*, et dont pratiquement tous les signes pourraient être pris pour des runes). La plupart des textes conservés sont des dédicaces fort brèves.

Après une carrière assez courte, ces écritures subirent l'assaut de l'alphabet latin à partir du IIe siècle avant notre ère. La majorité

---

[1] On trouvera un bon rappel des notions d'ensemble dans James-G. FÉVRIER, *Histoire de l'écriture*, Paris, 1948, p. 445-450.

[2] Michel LEJEUNE, *Contribution à l'histoire des alphabets vénètes*, Rev. de Philologie, 1957, p. 169-182 (à la p. 171).

[3] En fait, écrit de droite à gauche.

succombèrent avant 100 av. J.-C.; d'autres — et notamment l'écriture vénète — se défendirent assez longtemps, en passant par une période transitoire de contamination entre tracés indigènes et tracés latins [1], pour ne mourir tout à fait qu'au premier siècle de l'Empire romain.

Parmi ces écritures, les runologues ont en général retenu surtout, comme prototypes possibles du *fuþark*, celles de Sondrio et de Bolzano, malheureusement représentées par des textes très peu nombreux, non indo-européens et originaires de la Valteline, des abords du lac de Garde, de la vallée de l'Adige et du Tyrol. Mais il n'y a pas de raisons catégoriques pour exclure de la comparaison l'alphabet de Lugano, dont les témoins, groupés autour du lac Majeur, sont apparemment rédigés dans des dialectes celtiques ou celtisés. Seule leur position géographique, plus proche des grandes routes des Alpes orientales, place les deux premières écritures sous un éclairage décidément plus favorable. Même les écritures vénètes (dont la pénétration vers la Carinthie est intéressante) ne doivent pas être exclues *a priori*, malgré certaines innovations dans l'expression des sonores dont le *fuþark* ne porte pas la trace.

19. — Le tableau (fig. 4, p. 52) montre l'étendue des correspondances possibles. Elles sont spécialement convaincantes pour la lettre *a* : on voit mal en effet comment, sans une régression difficile à justifier, il aurait été possible de passer de l'A capital étrusque ou latin à la rune ᚨ, tandis que le passage de l'*a* de Sondrio et de Lugano (ᒉ) à la rune ᚨ s'explique par un simple retournement dont l'histoire de l'alphabet grec offre de multiples exemples.

Sans doute ces écritures ne possèdent en aucune façon les prototypes des runes ᚠ, ᚦ, ᚱ, ᚲ, ᛏ, ᛒ, ᛇ. Mais on se souviendra que les sonores *d*, *g*, *b* font complètement défaut dans les écritures subalpines, et que les formes ᚦ, ᚲ, ᛒ sont précisément de celles qui, dans le *fuþark*, font le mieux penser aux capitales

---

[1] Pour le vénète, cf. Michel LEJEUNE, *in* Studies presented to Joshua Whatmough, 1957, p. 149-153.

Fig. 4. — Alphabets nord-étrusques et runes

Runes		Alphabets nord-étrusques		Alphabet vénète	Lettres latines	
		Sondrio	Bolzano		dans l'alphabet de Sondrio	dans le *fuþark*
f	ᚠ....	.....	.....	.....	.....	F
u	ᚢ....	ᚢ				
þ	ᚦ ...	.....	.....	.....	ᚦ	(D)
a	ᚨ....	ᚨ	ᚨ			
r	ᚱ ...	.....	.....	.....	ᚱ	(R)
k	ᚲ....	.....	.....	.....	ᚲ	(C)
g	ᚷ....	.....	.....	.....	.....	X (?)
w	ᚹ....	.....	ᚹ, ᛩ (?)			
h	ᚺ ...	.....	ᚺ			
n	ᚾ....	.....	ᚾ			
i	ᛁ....	ᛁ	ᛁ			
j	ᛃ....	.....	.....	.....	.....	G (?)
E	ᛇ....	.....	.....	.....	.....	Z (?)
p	ᛈ....	.....	ᛈ (?)	.....	.....	B (?)
R (*z*)	ᛉ....	ᛉ				
s	ᛊ....	ᛊ	ᛊ			
t	ᛏ....	.....	.....	.....	.....	T
b	ᛒ....	.....	.....	.....	ᛒ	(B)
e	ᛖ....	ᛖ	ᛖ			E (?)
m	ᛗ ...	.....	.....	.....	ᛗ	M (?)
l	ᛚ....	ᛚ				
ŋ	ᛜ					
d	ᛞ ...	(ᛞ)				
o	ᛟ....	.....	.....	◇,◊		

latines D, C, B : un emprunt au latin pour combler cette lacune est non seulement une probabilité logiquement satisfaisante, mais encore un fait qui, à en juger par le cas très voisin des écritures vénètes, était presque inclus dans l'évolution normale des alphabets nord-étrusques [1]. L'absence de signe pour *f* est commune à toute les variétés anciennes de l'écriture étrusque et a dû évidemment conduire à l'emprunt du F latin, soit à la fin de l'histoire des alphabets subalpins, soit au moment de la création des runes. Les cas de ᛏ et de ᛇ peuvent s'expliquer par une extension de ce procédé d'emprunt (cf. fig. 5).

	Emprunt	Emprunt ou invention		Invention pure
		Par utilisation	Par différenciation	
Latin.....	ᚠᚱᚲᚺᛊᛗ		ᚦ (de D)	
Latin ou grec..	ᛏᛒᛗ	ᛇ (= Z)?	ᛈ (de ᛒ)	
Subalpin.....	ᚨᚢᚴᛟ	ᛉᛞ	ᚹ (de ᚨ)	
Indifférent....	ᛁᛊᛋ	ᚷ	ᛇ (de ᛁ)?	ᛜ (□)

Fig. 5. — Origine probable des signes runiques.

20. — Mais il y a peut-être plus important encore que ces coïncidences formelles. Les analogies entre *fuþark* et alphabets nord-étrusques s'étendraient à l'esprit même de l'écriture, parfois aussi à certaines formules stylistiques employées de part et d'autre dans les plus anciennes inscriptions [2]. Le créateur du *fuþark*

---

[1] Dans le cas spécial de <, Michel LEJEUNE, *Problèmes de philologie vénète*, Rev. de Philologie, 1951, p. 224-229, a montré que l'emprunt du C au latin par les écritures vénètes tardives du Cadore, dont plusieurs auteurs étaient convaincus, n'est sans doute qu'une illusion, il s'agirait d'une variante de *i*. Mais cela n'interdit pas de croire que d'autres écritures aient pu l'emprunter lors de leur romanisation partielle, ou que le créateur du *fuþark* l'ait incorporé à son système.

[2] Nous invoquerons surtout le cas du vénète, le mieux étudié, celui aussi qui offre le plus grand nombre de textes.

aurait d'abord emprunté à l'Italie du Nord (ou à ses élèves d'Europe centrale) l'idée d'un système de traits fort simples destinés à rendre les sons fondamentaux d'un dialecte germanique. Le pas à franchir n'avait rien d'exorbitant; les alphabets nord-étrusques servaient déjà à transcrire des idiomes appartenant à au moins quatre groupes linguistiques radicalement différents (étrusque, celtique, rhétique, illyrien) : leur extension à un cinquième groupe posait en soi peu de problèmes vraiment nouveaux. Mais il aurait aussi acquis au contact de l'Italie toute une série d'habitudes de graphie et de pensée; si cette conjecture vraisemblable se vérifiait, cela serait d'une extrême importance. On n'a en effet invoqué aucune correspondance analogue entre le *fuþark* et l'une ou l'autre de ses sources supposées, grecque ou latine [1]. Toutefois, en ce domaine très délicat, ils semble prématuré d'apporter des affirmations.

Les concordances que l'on peut invoquer portent sur cinq points, d'inégale importance :

a. La variabilité des directions de l'écriture. Depuis Hammarström on a noté que les inscriptions nord-étrusques, tracées en majorité de droite à gauche, parfois de gauche à droite, parfois *boustrophédon*, avaient des parallèles évidents dans les premiers textes runiques (cf. § 43). Il n'y a sans doute pas lieu d'attacher trop de poids à cette remarque [2]. Il s'agit, dans les deux cas, d'un trait de primitivisme, révélant une certaine maladresse en face du recours aux signes écrits. Tout au plus pourrait-on y trouver un argument pour combattre l'idée d'un emprunt direct au grec ou au latin classiques, dont la direction de gauche à droite est rigoureusement fixée.

b. L'orthographe runique présente au moins une concordance avec celle des différents dialectes nord-italiques : la simplification des consonnes doubles (cf. § 47).

c. Le mode de ponctuation, à l'aide de points superposés, au nombre de 2 ou 3, ou de barres verticales (cf. § 44), est commun aux écritures

---

[1] La recherche de ces correspondances a été entreprise pour la première fois avec méthode par G. Baesecke, *Vorgeschichte des deutschen Schrifttums*, Halle, 1940, p. 96.

[2] Cf. F. Askeberg, *Norden och kontinenten...*, p. 63-64.

nord-étrusques et aux runes. Il se retrouverait sans doute aussi ailleurs, mais il manque en grec et en latin classiques.

d. La rédaction de certaines inscriptions. E. Ploss a insisté sur la fréquence parallèle du type « *N. me fecit* » parmi les plus anciennes inscriptions italiques, parmi les textes vénètes et parmi les premiers textes runiques, alors qu'il semble manquer dans le domaine celtique [1].

e. Enfin on peut alléguer la fréquence relative, dans le domaine vénète (Este) et étrusque d'une part [2], et dans le domaine runique de l'autre (cf. § 50), d'inscriptions consistant en la seule suite des caractères de l'alphabet ou du *fuþark*. De tels textes ne semblent pas se rencontrer dans le domaine celtique; mais ils abonderont à l'époque du triomphe de l'écriture latine. Il est notable qu'on les rencontre parfois en Étrurie (à Colle, près de Sienne) et en Scandinavie (à Kylver) dans un contexte funéraire, à première vue un peu surprenant, mais qui s'explique sans doute par la valeur apotropaïque que l'on attribuait à des signes chargés de force expressive.

On voit qu'il s'agit d'un faisceau de présomptions intéressantes, mais non encore de preuves vraiment démonstratives.

Géographie sommaire de l'emploi des runes anciennes

21. — Les textes en ancien *fuþark* se répartissent en deux groupes principaux : le groupe scandinave et le groupe continental (dont les premiers textes anglo-saxons ne sont à tout prendre qu'un appendice). C'est dire que l'emploi des runes s'étendit assez rapidement à la majeure partie du monde germanique. Il importe pourtant de préciser sans plus attendre cette géographie, face à celle de l'alphabet latin.

En Scandinavie, le problème est très simple : dès la période la plus ancienne, les runes sont connues et utilisées, sans concur-

---

[1] Emil Ploss, *Der Inschriftentypus « N. N. me fecit »*, Z. f. dt. Ph., LXXVII, 1958, p. 25-46.

[2] Cf. Jacques Heurgon, *La vie quotidienne chez les Etrusques*, Paris, 1961, p. 271-272.

rence d'une autre écriture, dans les pays qui verront bientôt naître et se développer les trois grands peuples, Danois, Norvégiens et Suédois.

Mais sur le continent, la question devient vite fort complexe. Nul doute que le *fuþark* ait été connu de bien des peuples du groupe westique; mais l'a-t-il été de tous, et dans quelle mesure? Si les indices sont clairement positifs pour les peuples restés dans la Germanie indépendante, à l'Est du Rhin, qui ne disposèrent jusqu'au VII^e siècle d'aucun autre moyen d'expression écrite, ils le sont beaucoup moins pour ceux qui prirent part aux grandes migrations vers l'Ouest et au dépècement de la *Romania*, domaine d'élection de l'alphabet latin. Il paraît prouvé que les Alamans et les Burgondes ont connu et utilisé le *fuþark* (cf. § 33); pour les Francs [1] et les Lombards, il est tentant de croire à une connaissance primitive des runes, vite oubliée hors des foyers du plus dense peuplement germanique et devant le triomphe de l'alphabet latin. Deux textes seulement, tous deux sur des objets de très petites dimensions, proviennent de territoires restés fidèles aux langues romanes [2]. Seuls les conquérants de la Grande-Bretagne ont fait des runes un usage véritablement suivi (cf. chap. III).

Quant au groupe ostique — dont l'assise fondamentale est constituée par les Gots —, il pose l'un des problèmes les plus délicats et actuellement les plus discutés de la runologie. Nous l'aborderons à la fin de ce chapitre (§ 37-38). Au mieux, l'emploi des runes ne peut être supposé que pour les branches de ces peuples restées hors du sol romain.

Donc, même à la faveur de l'immense mouvement de peuples des grandes invasions, le *fuþark* n'a nulle part, sauf en Angleterre, gagné durablement du terrain sur l'alphabet. C'est un indice palpable de son infériorité sur celui-ci comme instrument de culture intellectuelle, infériorité que ses liens avec le paganisme

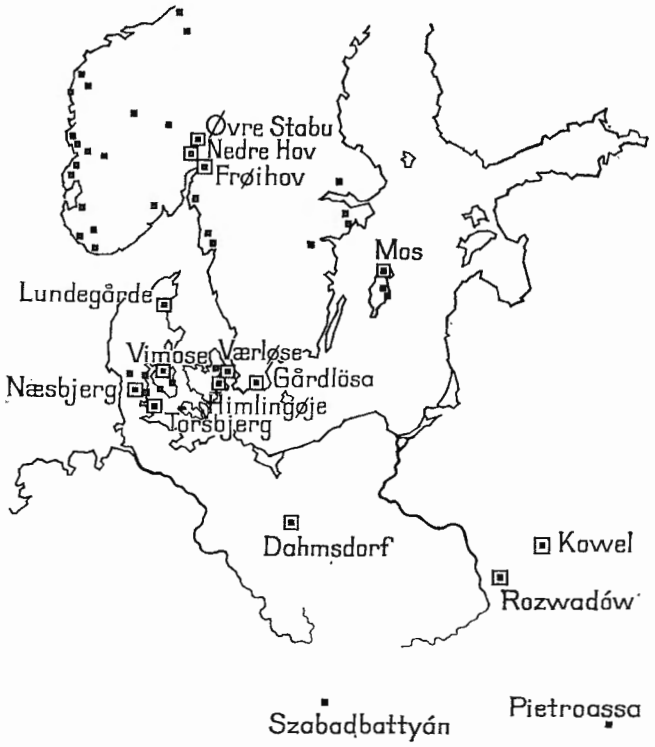
---

[1] Le texte de Fortunat, cité § 3, peut faire allusion à des pratiques du milieu franc, mais il s'agit plutôt de faits thuringiens.

[2] Fibule de Charnay (§ 35), caillou d'Arguel (N° 38).

Carte 1

Les plus anciennes inscriptions runiques



▣ *Inscriptions du III^e siècle*

▪ *Inscriptions des IV^e V^e siècles*

(Chaque site n'a été marqué que d'un seul signe, quel que soit le nombre des textes trouvés.)

ne pouvaient que renforcer aux yeux des Germains installés en pays chrétien.

La connaissance des runes chez la plupart des tribus qui, mêlées aux grands assauts contre l'Empire romain, perdirent leur individualité avant la disparition de celui-ci, restera naturellement un problème insoluble. Plusieurs auteurs allemands ont cru toutefois découvrir des runes plus ou moins caractérisées sur les enseignes de divers corps d'auxiliaires barbares, cantonnés sur la frontière du Rhin, telles qu'on les voit reproduites par les manuscrits (malheureusement tous tardifs) de la *Notitia dignitatum utriusque imperii*, cet annuaire officiel du Bas-Empire. La médiocrité de la tradition manuscrite de la *Notitia* rend cette conjecture à peu près invérifiable; mais l'on se souviendra que le Bas-Empire — hors de toute influence germanique — aimait fort les signes symboliques, à commencer par le fameux monogramme constantinien. Des chefs de corps peuvent en avoir imaginés, sans qu'il soit nécessaire qu'ils aient emprunté au *fuþark* ces formes très simples.

III. LES TEXTES SCANDINAVES EN ANCIEN FUÞARK

Vue d'ensemble

22. — Il est relativement aisé de répartir les plus anciens textes scandinaves en trois grandes périodes nettement individualisées : la période romaine (III^e siècle), la période des grandes migrations (IV^e-V^e siècles), la période mérovingienne (VI^e-VIII^e siècles). Elles se distinguent non seulement par l'arrière-plan qu'offre l'histoire européenne, mais encore et surtout par la répartition géographique et la typologie des inscriptions elles-mêmes.

Les témoins du premier siècle de l'écriture runique sont, on l'a vu (§ 7), au nombre d'une quinzaine, qui se répartissent approximativement ainsi : Danemark [1], 12 (Jutland, 5; Fionie, 4;

[1] Dans ses limites médiévales, c'est-à-dire y compris la Scanie, le Halland et le Blekinge, aujourd'hui suédois, et l'ensemble du Slesvig. Il en ira de même dans toutes nos statistiques.

Sjælland, 2; Scanie, 1); — Norvège [1], 3 (tous dans l'arrière-pays du fjord d'Oslo); — Suède, 1 (dans l'île de Gotland). Ainsi, on ne les rencontre que dans les régions maritimes, qui ont accueilli le plus largement les influences romaines (§ 11), et dont le niveau de civilisation était le plus élevé; la prépondérance du Danemark est très nette. Tous ces textes sont gravés sur des objets mobiliers de petites dimensions (6 sur des armes, 5 sur des fibules, 2 sur des peignes, etc.).

Avec les IVe et Ve siècles, cette répartition commence à changer : le Danemark ne donne qu'une dizaine de textes (Sud du Jutland 2, Fionie 5, Sjælland 2, Lolland 1, Scanie 1), mais la Suède en fournit 7 (Götaland 2, Svealand 3, Gotland 2), et surtout la Norvège en présente environ 25 (8 dans le Sud, 17 dans l'Ouest). Le centre de gravité se déplace vers le Nord-Ouest : la côte norvégienne de l'Atlantique groupe environ 40 % des textes (carte 1) [2]. D'autre part, la nature matérielle des inscriptions se transforme tout aussi profondément : sauf au Danemark (dont tous les textes restent gravés sur des objets mobiliers), les inscriptions sur pierre dominent : 6 sur 7 en Suède, 20 environ sur 25 en Norvège (dont 3 sur des parois de rocher).

Enfin, du VIe au VIIIe siècle, le renversement de la situation se confirme : le Danemark propre n'offre plus aucun texte; seul le Blekinge, son annexe baltique assez excentrique, en compte 5, formant un groupe très localisé dans l'espace et dans le temps (vers 650-750; cf. § 25); — la Suède en présente une dizaine (dont la moitié en Götaland, 2 à Gotland, le reste en Svealand); et la Norvège domine nettement, avec une vingtaine d'inscriptions (dont 5 pour le Sud, 15 pour l'Ouest et le Nord). La prépondérance norvégienne s'affirme, mais le rythme d'emploi des runes semble se ralentir; le nombre moyen des textes par siècle, qui était de

---

[1] Y compris le Bohuslän, aujourd'hui suédois.

[2] On trouvera une bonne carte de la localisation des plus anciennes inscriptions norvégiennes connues en 1936 à la fin de Magnus Olsen, *Runestenen på Barmen i Nordfjord*, Bergens Museums Årbok, 1936, Hist.-Ant. rekke, nº 1; pour l'ensemble de la Scandinavie, carte d'O. von Friesen, *Runerne* (Nordisk Kultur, VI), carte I, p. 80 (date de 1933).

15 au IIIe siècle, de 22 aux Ve-VIe siècles, retombe à 17 [1]. La quasi-totalité des inscriptions est maintenant tracée sur pierre, et l'on voit clairement apparaître le type de la « stèle runique » qui dominera tout à fait à l'époque des Vikings.

23. — Cette « périodisation » des textes scandinaves en ancien *fuþark* se laisse facilement raccorder à ce que l'on sait de l'histoire générale de l'Europe et de celle du Nord en particulier. Esquissons les grandes lignes de cette corrélation [2].

Le IIIe siècle, c'est la fin du haut Empire romain. Depuis Auguste, le monde germanique vit, dans une large mesure, à l'ombre de Rome, contenu sur ses marges méridionales par l'organisation supérieure des légions, dominé de très haut et comme irradié par la gloire de la civilisation romaine. De cette situation profite surtout le Danemark, trop éloigné pour subir les chocs armés, mais assez proche pour bénéficier du commerce italien. Les archéologues y discernent vers 250 une « Hochkonjunktur » (J. Werner) qui correspond à la première étape de l'histoire du *fuþark* scandinave.

Mais, depuis le dernier tiers du IIIe siècle, les Germains découvrent que Rome n'est pas invulnérable, et ils commencent à exploiter cette situation : ils passent en masse au service de l'Empire ou l'attaquent en masse, ils s'enrichissent de ses dépouilles ou des soldes et des tributs qu'ils le contraignent à payer. Un flot d'or continu irrigue le Nord, surtout dans la région baltique. Cette prospérité permet le développement de nouveaux foyers de civilisation indigène, particulièrement en Norvège. Les archéologues aperçoivent au IVe siècle le début d'un lent déplacement du centre de gravité des cultures scandinaves, de la rive baltique vers les côtes occidentales de la Norvège (N. Åberg), tandis que la prospérité des îles danoises prend fin vers le début du Ve siècle. Tel est l'aspect nordique de l'âge des migrations.

A partir du VIe siècle, l'arrière-plan continental se présente avec une physionomie entièrement nouvelle. Rome n'est plus, et l'État

---

[1] On ne doit pas accorder trop de confiance à ces précisions statistiques : l'archéologie, qui est le seul instrument de datation, n'est en mesure d'établir ni vers 300, ni vers 500 des coupures rigoureuses. Certains des chiffres ci-dessus ont été arrondis; ils ne comprennent pas les bractéates (cf. § 91), dont la localisation est très incertaine.

[2] Cet aperçu s'inspire d'assez près de l'ouvrage suggestif, quoique souvent sujet à revision, du grand archéologue suédois Nils Åberg, *Den historiska relationen mellan folkvandringstid och Vendelstid,* Stockholm, 1953.

dirigeant — qui exerce un rayonnement infiniment moindre — est le royaume mérovingien de Gaule. La route Adriatique-Baltique, qui a joué un tel rôle, est définitivement coupée peu après 568 par la migration des Lombards, l'implantation des Avars au cœur de l'Europe et celle des Slaves entre Vistule et Elbe. Le Nord ne communique plus avec le reste du monde germanique (et le monde méditerranéen) que par le Sud-Ouest, le long de la côte allemande de la mer du Nord. L'équilibre interne de la Scandinavie du Sud a été bouleversé aux alentours de l'an 500 : le Jutland méridional s'est vidé (peut-être par le départ des Angles), les Danois ont pris possession des îles qui portent aujourd'hui leur nom, les Érules ont disparu de l'histoire, l'âge d'or des îles baltiques a pris fin sur de brusques catastrophes (vers 490 à Öland, vers 550 à Gotland).

Mais, en relations avec l'Angleterre nouvellement colonisée par les Germains, la Norvège continue à se développer, et la civilisation dite de Vendel atteste la naissance de la puissance suédoise; Gotland même, après une nette coupure, retrouvera sa prospérité. Seul le Danemark traverse, du VI^e^ au VIII^e^ siècle, une période extrêmement obscure et les trouvailles archéologiques y font à peu près défaut. La répartition des textes runiques traduit assez directement cet état de choses.

La période prend naturellement fin par les premiers mouvements des Vikings en Occident, des Varegues en Orient, au cours du VIII^e^ siècle, et par la grande réforme qui réduit le *fuþark* de 24 à 16 signes.

Les grands traits de l'évolution

24. — La typologie des inscriptions scandinaves et les divers emplois des runes en milieu nordique seront étudiés en détail au chapitre II (§ 76 à 94). Mais il faut évoquer ici les principales étapes de l'évolution, les jalonner par l'examen de quelques monuments illustres et en faire sentir les variétés locales.

On a déjà souligné (§ 10) le caractère toujours mobilier et souvent somptuaire de l'épigraphie runique à ses débuts, caractère qui restera celui de la branche continentale jusqu'à son extinction et qui dominera l'épigraphie danoise jusqu'au IX^e^ siècle. La petite dimension des supports matériels n'autorisait que des inscriptions très brèves, une dizaine de runes au maximum, dans la plupart des cas. Le texte le plus long — d'ailleurs inin-

telligible — celui du rabot en bois de Vimose (*D. R.* 206), ne dépasse pas 40 runes. Au total, nous avons donc encore affaire à un stade très rudimentaire, sinon pour la technique même de l'écriture (qui apparaît, dès l'origine, presque parfaite), du moins au point de vue linguistique et littéraire. Les textes intelligibles ne dépassent pas quelques mots aux IIIe et IVe siècles, et l'on est le plus souvent incapable d'en discerner la structure grammaticale. Le Ve siècle, tout en restant fidèle à ce cadre d'une épigraphie mobilière, accuse un net développement. Nulle part il n'apparaît mieux que sur la célèbre corne d'or de Gallehus, en Slesvig, trouvée en 1734, qui fut l'un des points de départ de la recherche runologique (N° 7). Cet objet de grand luxe, provenant sans doute du trésor d'un temple, suscite toujours des controverses passionnées, surtout au sujet de son décor figuré, mais aussi à l'occasion de son inscription. On la date communément des alentours de l'an 400; elle marque à coup sûr l'apogée de l'art des runes en sa première période. En même temps, c'est la première inscription qui offre une phrase verbale complète — sujet, apposition, verbe, complément d'objet [1]. Sa valeur linguistique est donc égale à son intérêt archéologique et runologique.

25. — Mais plus tard l'écriture runique cessa d'être réservée à des objets mobiliers; elle accéda lentement à la monumentalité, à l'épigraphie publique. Capital à cet égard, le groupe des premières stèles runiques présente aussi un intérêt particulier en raison de la fortune que connut durant la période suivante ce type de monuments inscrits. Cette conquête d'un nouveau domaine où la surface à écrire n'est plus aussi strictement limitée, autorise la rédaction de textes dépassant le stade élémentaire des inscriptions sur bijoux. A partir des pierres de Tune et de Rö, au Ve siècle, commencent les textes juxtaposant plusieurs propositions. Puis on voit apparaître les premiers indices de forme littéraire, allitérante ou métrique, à l'époque mérovingienne,

---

[1] La pierre d'Einang (N° 11), un peu plus ancienne sans doute, offrait probablement une phrase de type voisin, mais son début est aujourd'hui mutilé.

notamment sur les inscriptions du Blekinge [1]. Il est vrai qu'à mesure que les textes se perfectionnent, ils deviennent plus obscurs pour nous, et les plus longs, comme la pierre d'Eggjum, posent à chaque pas des problèmes encore à peu près insolubles.

Deux foyers surtout semblent avoir été les centres d'origine de la coutume d'élever des stèles runiques, en liaison sans doute avec des usages funéraires nouveaux que l'on discerne à partir du IVe siècle (cf. § 89). Le foyer norvégien, dans le Sud du pays, est le plus ancien; après des débuts assez informes [2], il adopte — sans qu'elle devienne exclusive — une forme bien caractéristique, celle de pierres hautes et relativement étroites, où l'écriture est disposée en lignes verticales. Le type apparaît vers le début du Ve siècle avec la pierre de Tune (No 14) et se prolonge, dans une certaine mesure, jusqu'à l'époque des Vikings (§ 161); les jalons intermédiaires sont d'ailleurs plutôt rares (pierres de Kjølevik, No 17), mais la dispersion des monuments sur une vaste région indique sans doute une coutume assez largement pratiquée.

L'autre foyer au contraire, celui du Blekinge, est très étroitement localisé; les monuments sont issus en majorité d'un même lignage et cantonnés dans une petite péninsule de la côte baltique. On croit être en présence de l'initiative de quelques chefs (Nos 25 à 28).

Les inscriptions trouvées dans un secteur relativement restreint du Blekinge, les unes autour de Sölvesborg (Listers härad), les autres autour de Karlskrona (Medelstads härad), forment un groupe cohérent et remarquable : *a.* Leur aspect matériel constitue l'un des premiers et des plus sûrs jalons de l'évolution qui aboutira aux stèles runiques de l'âge des Vikings (§ 141); *b.* Leur date en fait un groupe de transition, assurant à travers une époque pauvre en inscriptions la continuité entre les plus anciennes runes nordiques et les textes de l'âge des Vikings; *c.* Le *fuþark* qui y est employé présente de

---

[1] Mais le premier cas probant est un texte sur bractéate (Tjurkö, No 22); il est plus incertain de relever la multiplicité des *h* initiaux dans le texte de Gallehus (No 7).

[2] La stèle la plus ancienne est probablement la pierre d'Einang (No 11).

nombreuses innovations (cf. § 127), dont les plus frappantes sont les formes ᛋ (Gummarp, Istaby) ou ✱ (Björketorp, Sölvesborg) pour la rune A; *d.* Leur graphie présente des traits conservateurs (abondance des voyelles, vraisemblablement non prononcées) et quelques innovations (traces de métaphonie, comme *gestumR* de l'inscription de Stentoften) qui témoignent d'une rapide évolution phonétique; *e.* Enfin par leur contenu, ces textes sont étroitement apparentés entre eux : la même formule de malédiction figure sur les pierres de Björketorp et de Stentoften; les mêmes personnages reviennent sur les textes du Listers härad et paraissent s'ordonner en une généalogie continue à quatre générations : HaþuwolafR I (Gummarp, Stentoften), père de HariwolafR (Stentoften, Istaby), père lui-même de HaeruwolafR (Istaby), père à son tour de HaþuwolafR II (Istaby) [1].

Dans le reste du monde scandinave, il ne s'agit que de tâtonnements qui n'ont nulle part fait école. Deux ou trois pierres suédoises s'apparentent au type norvégien (Järsberg, Rävsal), une paraît s'inspirer d'un modèle romain (Möjbro, cf. § 89) et quelques autres, grossièrement arrondies (où la largeur vaut environ la moitié de la hauteur), annoncent les formes dominantes à l'époque des Vikings (Berga, en Södermanland; Rö, en Bohuslän). Le Danemark semble rester tout à fait en dehors du mouvement, également ignoré des Germains du continent et de Grande-Bretagne.

26. — Un groupe intermédiaire entre les inscriptions mobilières et les textes monumentaux est constitué par la série, peu abondante, des inscriptions funéraires cachées dans les tombes et destinées, en principe, à rester toujours invisibles. Elle apparaît au IVe siècle et comprend deux textes de la plus haute importance, ceux de Kylver et d'Eggjum [2].

---

[1] Schéma proposé par KRAUSE, p. 94.

[2] Sur la situation de ces inscriptions, voir, pour plus de détails, le § 89.

La pierre de Kylver fut trouvée dans l'île de Gotland (Stånga socken) à l'intérieur d'une tombe que les archéologues datent de la fin du IVe ou du début du Ve siècle. Il s'agit d'une dalle de calcaire, très probablement la paroi d'un coffre funéraire en pierres plates; la gravure était tournée vers l'intérieur du coffre. Dans un contexte archéologique très voisin, mais sans doute un peu plus ancien (vers 250-350), la tombe de Smiss (Eke socken) présente

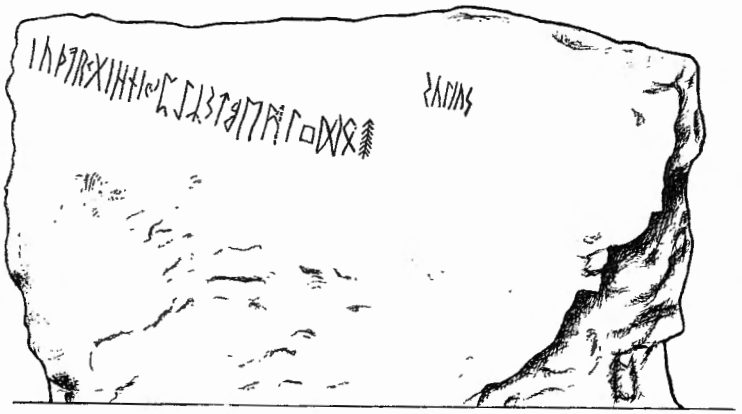


Fig. 6

un dessin au trait figurant un navire : les rôles du décor et de l'inscription étaient sans doute assez voisins et de caractère apotropaïque. La pierre de Kylver porte deux textes runiques distincts : *a.* En une courte ligne, en haut et au milieu, le palindrome *sueus*, dont le sens (probablement en partie magique) échappe complètement (cf. § 79); *b.* En une longue ligne, tracée de gauche à droite sur le côté gauche de la pierre, la suite des 24 caractères de l'ancien *fuþark*, dont c'est la première apparition, dans leur suite désormais immuable (cf. § 49) [fig. 6].

La pierre d'Eggjum [1], trouvée en 1917, appartenait à un caveau funéraire déjà très démoli, et n'était évidemment pas, dans sa position primitive, visible de l'extérieur. Elle porte la plus longue inscription connue en ancien *fuþark*, environ 200 runes, disposées en trois lignes inégales séparées par une gravure figurant une tête de cheval stylisée. La date du monument a été très controversée : les archéologues, se fondant sur l'aspect du tombeau et le style de la gravure, songent au VII^e siècle; les runologues, tenant compte de la présence de runes de transition et de formes linguistiques relativement jeunes, parlent du VIII^e siècle, certains même du IX^e. Le seul fait certain est que l'inscription se place à la charnière de deux époques et qu'elle emploie, à côté d'une écriture relativement archaïque, une langue déjà fort évoluée et bien différente de celle des textes du Blekinge [2].

Quelle est la signification et la portée de ce long texte? Seul le début est clair : *nis solu sot uk ni sAkse stAin skorinn* « (la pierre) n'est pas éclairée par le soleil, la pierre n'a pas été taillée par le couteau » (ou : « par la hache », si on lit *ni's Akse*). La suite recèle encore bien des difficultés; on y distingue une mise en garde contre l'acte de découvrir la pierre, puis, peut-être, des indications sur le mode de mort du défunt (exprimées sans doute au moyen d'une kenning), et enfin un texte semi-poétique : *huwAr ob kąm harsi ą hi ą ląt gotnA* « qui est revenu ici sur la terre des hommes? », formule qui se prolonge par des allusions encore mal éclaircies aux poissons et aux oiseaux. L'interprétation de l'ensemble reste extrêmement incertaine. Impressionnés par le dernier mot du texte (*misurki*[*R*] « criminel »), certains pensent soit à une conjuration, soit à une pierre rappelant une exécu-

---

[1] N.Æ.R., III, 77-197; K., n° 54. Pour la bibliographie, considérable, de cette inscription, on se contentera de renvoyer à Lis JACOBSEN, *Eggjumstenen*, Copenhague, 1931; Herbert REIER, *Der Eggjumstein, ein Schandstein*, A. Ph. Sc., XXI, 1952, p. 73-86; P. M. BOER-DEN-HOED, *hin wArb nAseu mąR*, A. Ph. Sc., XXIII, 1955, p. 139-146; Gert HØST, *Eggjainnskriften i ny tolkning*, N.T.S., XIX, 1960, p. 489-554; Vilhelm KIIL, *Nye Kommentarer til Eggja-runene*, A.N.F., LXXIX, 1964, p. 21-30; Eggjum, Sogndal, Sogn og Fjordane fylke, Norvège.

[2] Sur la datation, voir notamment des aperçus de B. NERMAN, Fornvännen, XLII, 1947, p. 119-126; H. ANDERSEN, A.N.F., XLII, 1947, p. 225-226; K. M. NIELSEN, A.N.F., LXXV, 1960, p. 43 et suiv.

tion (Schandstein), et non à une simple épitaphe. La valeur du texte est, au moins en partie, magique; mais la nature des opérations effectuées nous reste inaccessible.

Une figure de cheval se retrouve, sans raison apparente plus claire, sur l'inscription très brève, restée tout à fait obscure, de Roes, dans l'île de Gotland.

Les formes des runes employées, fort analogues à celles du peigne de Setre, que l'on date notamment du milieu du VII^e siècle, seront étudiées plus loin § 127.

27. — Les inscriptions rupestres — généralement sur des parois de rocher bordant le littoral d'un fjord — forment un groupe relativement ancien, mais sans cohérence; elles sont peu nombreuses (une demi-douzaine au plus) et, à une exception près, une exclusivité norvégienne. Cet emploi des runes ne cessa jamais complètement en Scandinavie tant que le *fuþark* y resta en usage (cf. § 141).

Pour leur contenu intelligible, les textes rupestres n'apparaissent pas originaux; la majorité consiste en anthroponymes suivis d'un titre et précédés du pronom personnel de la première personne; cette *jeg-formel* des runologues danois se retrouve sur toutes sortes d'autres supports matériels.

Le principal intérêt de ces textes est de poser le problème d'une éventuelle continuité entre la pratique des inscriptions runiques et celle, qui remonte à l'âge du Bronze, des gravures rupestres (*helleristninger*). Les partisans, nombreux à l'époque du nazisme, d'une invention « autochtone » du *fuþark* en milieu germanique, faisaient naturellement le plus grand cas des rares rapprochements possibles. Les plus frappants sont ceux qu'autorisent les inscriptions de Kårstad en Norvège (N° 12), où un texte runique est clairement associé à des gravures rupestres du type le plus courant (navires, croix gammée), et de Himmelstadlund en Suède (Östergötland), où un court texte est juxtaposé à une image de navire [1]. On peut aussi invoquer — mais elle n'est guère probante — la similitude des techniques de gravure ou celle des emplacements. Au fond, les différences l'emportent de

[1] Encore est-il probable que gravure rupestre et inscription ne sont pas absolument contemporaines (cf. M., p. 233).

beaucoup sur les ressemblances : alors que les gravures rupestres sont un phénomène courant, attesté partout où le roc affleure, de Bornholm au Norrland, les inscriptions rupestres sont rares et très localisées (Norvège occidentale). Les symboles les plus fréquents dans le vocabulaire iconographique des gravures (roue solaire, empreintes de pieds, mains, croix) manquent absolument dans le *fuþark*. Et les analogies d'intentions n'apparaissent que si l'on tient à accorder *a priori* à tout texte runique cette valeur magique que le mutisme des gravures rupestres n'interdit pas de leur supposer. Cette voie d'investigation n'apparaît donc pas très féconde [1].

28. — Au terme de cette rapide revue, il apparaîtra que l'intérêt majeur des inscriptions scandinaves en ancien *fuþark* est d'ordre linguistique. C'est par elles seulement que nous atteignons le plus ancien état du nordique, un état qui, pour les premiers textes, ceux du IIIe siècle, se trouve en même temps être le plus ancien état connu d'une langue germanique [2], puisque le gotique n'a pas de témoin antérieur à la bible de Wulfila, rédigée au milieu du IVe siècle. C'est dire que ce petit nombre de textes, d'abord difficile, de contenu décevant, revêt une importance primordiale pour la philologie germanique tout entière.

Il est à peu près vain de chercher, parmi les textes scandinaves en ancien *fuþark*, des indices de la différenciation qui mènera bientôt à la formation des langues individualisées que seront, au début de la période suivante, le scandinave occidental (norvégien et ses dérivés) et le scandinave oriental (danois, suédois). C'est pourquoi les linguistes groupent assez souvent sous la rubrique de « runique » tous les documents nordiques relatifs aux IIIe-VIIIe siècles. Il est à peine besoin de souligner que cette appellation ne désigne nullement un dialecte, mais un stade de l'évolution de la langue nordique, remarquablement archaïque et marqué, notamment, par la conservation des voyelles non accentuées, l'absence de métaphonie et de fracture, etc.

---

(1) Voir A. Nordén, *Felszeichnungen und Runenschrift*, Runenberichte, I, 1939-1942, p. 51-75. Il conviendrait de souligner aussi que l'épigraphie latine n'ignore pas non plus, tant s'en faut, les inscriptions rupestres.

(2) En mettant à part, bien entendu, les mots germaniques que l'on peut glaner dans la littérature et l'épigraphie gréco-latines, ainsi que l'inscription de Negau.

Si la répartition dialectale des textes ne mène à peu près à rien dans l'état actuel de la recherche, leur répartition en tranches chronologiques est, en revanche, des plus instructives. Malgré les embûches que pose à chaque pas une orthographe extrêmement conservatrice — par exemple dans les textes du Blekinge — on aperçoit nettement le sens de l'évolution. La langue de l'inscription d'Eggjum est déjà tout autre que celle des premiers textes.

L'étude phonétique et grammaticale des sources runiques n'a été qu'exceptionnellement l'objet de travaux d'ensemble. Nous citerons, malgré sa date déjà trop ancienne (1923), la petite *Grammatik der urnordischen Runeninschriften* de l'Islandais Alexander Jóhannesson. Fondée en grande partie sur des lectures aujourd'hui abandonnées, elle serait à refondre entièrement. On peut remédier en partie à cette lacune par l'aperçu grammatical de W. Krause (K., p. 234-247), et surtout par la courte récapitulation morphologique insérée au tome I des *D. R.*, col. 749-766 par K. M. Nielsen (1942). Mais les études de détail abondent, surtout au Danemark, sous la plume de Harry Andersen et de K. M. Nielsen. Pour le vocabulaire, le seul instrument de travail cohérent reste le si utile glossaire des *D. R.*, par K. M. Nielsen (col. 625-748). Il est vrai que toutes les histoires et tous les dictionnaires étymologiques des langues scandinaves font largement appel aux données des textes runiques.

IV. LES RUNES CHEZ LES GERMAINS DU CONTINENT

L'époque des Grandes Invasions

29. — Les premiers emplois des runes sur le continent sont à peine postérieurs aux plus anciens monuments scandinaves. Mais le nombre des textes conservés est infime : si l'on met à part les urnes silésiennes, dont le caractère runique est douteux (cf. § 6), ils sont au nombre de quatre, ou peut-être cinq, pour la période comprise entre 250 et 500, le dixième environ du chiffre atteint en Scandinavie! Chose remarquable, ils proviennent tous de l'Europe de l'Est, et plus précisément des régions que les

Germains durent abandonner aux Slaves ou aux Finno-Ougriens dès le VI^e siècle. Cette localisation pose de graves problèmes, avant tout celui des rapports entre ces textes et le peuple got [1].

Il vaut donc la peine de décrire sommairement chacun des textes en question. Le fer de lance dit de Kowel, trouvé en 1858 dans un champ du village de Suszyczno en Volhynie et perdu depuis, mesurait 16 centimètres de long; on ignore tout de son contexte archéologique; il appartenait probablement au milieu du III^e siècle. La lame est incrustée de fils d'argent qui dessinent sur une face et sur la moitié de l'autre des signes non interprétés (cercles ponctués, V emboîtés les uns dans les autres, etc.); sur la partie gauche d'une face on lit huit caractères où la plupart des runologues déchiffrent le mot *tilarids* [2].

Le fer de lance de Dahmsdorf a été trouvé dans une tombe à incinération du III^e siècle en établissant en 1865 la gare de ce nom, dans le cercle de Lebus en Brandebourg. Une de ses faces est ornée en incrustations d'un croissant, d'une croix gammée et d'un triscèle; l'autre, outre des signes analogues, porte cinq caractères que l'on lit *ranja* [3]. Malgré les 700 kilomètres qui séparent les deux trouvailles, elles offrent une analogie évidente.

Le fer d'épieu de Rozwadów, trouvé en 1932 dans une tombe à incinération du III^e siècle dans cette localité de Galicie, au Sud de Lublin, présente également sur les deux faces des dessins incrustés de même type; on lit de plus sur un des côtés, malheureusement très détérioré, les caractères *rla*, dont le premier et le dernier ressemblent à des capitales latines plus qu'à des runes; la présence d'autres caractères (qui entraîneraient la lecture *krlas*) est moins certaine [4].

L'anneau d'or (ou le collier) trouvé en 1837, avec un important trésor d'orfèvrerie, à Pietroassa, département de Buzău, en Valachie (entre Bucarest et Galats), est perdu depuis 1916; dépourvu d'ornementation, il portait, assez profondément gravées, 15 runes dont la lecture la plus probable (mais toujours très discutée, cf. § 30) est

---

[1] Déjà évoqué sous un autre aspect au § 11, le problème des rapports entre le peuple got et les runes sera traité plus loin au § 37.

[2] Seul Marstrander propose une autre lecture; mais il s'est trouvé aussi un auteur pour contester le caractère runique du texte et y voir le nom illyrien (?) *Tilarios*. Références : K., n° 8; A. Z., n° 2; anthologie, N° 31.

[3] Références : K., n° 9; A. Z., n° 1.

[4] Comme l'est aussi la correction de l'A latin en ᚿ runique (lecture : *krlus?*); référence : K., n° 9 *bis;* A. Z., n° 41.

gutaniowihailag. Le contexte archéologique, très proche d'autres trésors découverts en Transylvanie, en Russie du Sud et dans le Sud-Ouest de la Sibérie, et la forme de l'anneau paraissent indiquer le milieu ou le troisième quart du IVe siècle [1].

Enfin la plaque-boucle en argent provenant de Szabadbattyán, entre Székesfehérvár et le lac Balaton, au centre de la Hongrie, est connue depuis 1927. Son contexte archéologique est ignoré, mais son analogie avec certaines pièces du trésor sarmatique d'Airan (Calvados) indique la première moitié du Ve siècle. Six runes (dont la dernière est peu distincte) sont finement gravées au revers; on les lit *marŋsd* [2].

Au total, ces cinq textes offrent au maximum 39 runes, représentant 16 ou 17 signes différents du *fuþark*.

30. — Du point de vue formel, on notera sur les inscriptions du IIIe siècle des tâtonnements inconnus en milieu scandinave. Les textes de Kowel et de Rozwadów offrent quelques formes pratiquement semblables aux capitales latines : le *t* de Kowel (T), le *r* de Rozwadów (R), sans compter l'*a*, discuté, de cette même inscription. On n'examinera pas ici si c'est à cause de la proximité des sources du *fuþark*, ou parce qu'il y a eu influence venue de Rome sur les peuples entre Dnjepr et Oder — auquel cas l'urne silésienne de Sedschütz, du IVe siècle, représenterait un maillon intermédiaire (cf. § 9). Les autres formes sont nettement runiques, mais parfois un peu aberrantes (le *d* carré de Kowel n'est pas attesté ailleurs). Pietroassa et Szabadbattyán, plus tardifs, n'ont plus trace d'hésitations : le *fuþark* continental devait donc être stabilisé dès le milieu du IVe siècle. Les textes de Kowel et de Dahmsdorf, les plus anciens sans doute, présentent encore la direction rétrograde, indice évident d'archaïsme.

Nul ne doute que la langue de ces textes (Rozwadów, mutilé, étant mis à part) soit germanique. Ils paraissent tous susceptibles d'une interprétation au moins approximative ou fragmentaire par des racines germaniques bien connues [3]. Ils constituent donc

---

[1] Références : K., nº 75; A. Z., nº 4; anthologie, Nº 32. La trouvaille comprenait un autre bracelet inscrit, perdu dès l'origine.

[2] Références : K., nº 96; A. Z., nº 32.

[3] Ce qui fait un contraste frappant avec les textes d'époque mérovingienne : l'opposition est donc la même qu'en milieu nordique entre les deux périodes.

les plus anciens témoins directs du germanique continental.

Les inscriptions des fers de lance donnent sans doute le nom de l'arme (mais on peut aussi songer à des noms de personnes) : *a.* Kowel *tilarids*, interprété comme **tilariþs*, cf. got. *til* « but » et **reiđan* (cf. all. *reiten*) « chevaucher », soit « l'assaillant », avec le *s* des nominatifs gotiques (on rapproche aussi du nom d'homme v. ang. *Tilred*); — *b.* Dahmsdorf *ranja*, correspondant à got. **rannja*, nom d'agent, du verbe **rannian* « faire courir », soit « le coureur, le rapide » [1].

Le texte de Pietroassa paraît être une dédicace. L'objet lui-même a été rapproché avec beaucoup de vraisemblance des anneaux d'autel, sur lesquels on prêtait serment, et qui sont bien attestés par la tradition nordique (isl. *stallahringr*); son caractère religieux semble certain. La lecture du texte est assurée, sauf sur un point (la 8e rune est-elle bien un ᚹ suivi d'un ᛁ, ou faut-il lire ᛗ, ou encore <ᛗ ?), mais la coupure des mots est très controversée. On s'accorde en général à penser que le début contient, sous une forme ou sous une autre, le nom des Gots, **Gutan(s)* [2], et que le dernier mot est **hailag(s)* « invulnérable, sacré » [3]. Le sens de l'ensemble reste douteux (cf. anthologie, N° 32).

La boucle de Szabadbattyán semble porter un nom propre, *Māring*, attesté notamment en milieu lombard, de la racine *māri* « illustre », cf. v. nor. *mærr* (qui a donné un dérivé *Mæringr*, attesté sur la pierre de Rök au IXe siècle, et v. ang. *Mæringa*, dans la Plainte de Deor). Les deux runes terminales n'ont pas encore reçu d'interprétation satisfaisante.

31. — L'archéologie autorise quelques conclusions. Typologiquement, les trois armes à damasquinures runiques font partie d'un ensemble dont le centre de gravité va de la Poznanie à la

---

[1] Malgré la différence probable d'étymologie, on ne peut s'empêcher de rapprocher l'inscription de la lance d'Øvre Stabu (*raunija* ou *-jaR*).

[2] Non attesté en gotique littéraire, où l'on a *Gut-þiuda*.

[3] Également non attesté dans la langue de Wulfila; cf. v. nor. *heilagr* « sacré, saint ».

Basse-Lusace, avec des prolongements dans le domaine scandinave (fers de lance runiques d'Øvre Stabu en Norvège et de Mos à Gotland, tous deux du IIIe siècle) [1]. Les signes symboliques qui accompagnent les runes de ces trois inscriptions appartiennent à un horizon bien connu sur les bords de la mer Noire (Panticapée, Tanaïs, Olbia, certains kourgans roumains), mais également attesté — par des analogies d'ailleurs plus lointaines — dans la trouvaille danoise de Vimose. Bref, tout oriente la recherche vers l'une des tribus qui, au IIIe siècle, occupaient l'isthme Baltique-mer Noire : Gots et Vandales surtout, ou bien l'un de leurs satellites, Ruges, Skires Bastarnes, etc. Il est impossible de préciser davantage.

L'anneau de Pietroassa et la boucle de Szabadbattyán appartiennent à un tout autre contexte : celui des trésors d'orfèvrerie laissés par les peuples de la steppe, des Scythes aux Huns. On peut les attribuer à l'une des tribus qui, entre l'effondrement de l'empire sarmate et la consolidation de l'empire avar, nomadisèrent dans l'espace danubien : Ostrogots, Gépides, Ruges, Erules, Lombards, etc.

Seuls des indices linguistiques permettraient une discrimination plus poussée. Mais, de tous les dialectes en cause, un seul nous est connu, le gotique de Wulfila, langue d'ailleurs profondément normalisée pour en faire un moyen d'expression littéraire. Certains auteurs, constatant qu'aucun des mots fournis par les textes runiques n'est directement attesté en gotique, refusent d'assigner à cette langue aucun de nos documents (J. Marchand, cf. § 37). D'autres, élargissant la notion de gotique à toutes les tribus culturellement et politiquement dominées par les Gots, attribuent à ceux-ci toutes nos inscriptions, sauf peut-être celle de Szabadbattyán (C. Marstrander) [2]. Ces deux attitudes nous paraissent trop absolues. Il serait quasi miraculeux que sept ou huit mots pris au hasard — ceux de nos textes — se retrouvent

---

[1] Cet ensemble se prolonge même jusqu'à l'ère des Vikings (pointe de lance de Svenskens, à Gotland); cf. § 175.

[2] Dans le grand article, aujourd'hui dépassé, *De gotiske runeminnesmerker*, N.T.S., III, 1929, p. 25-157.

exactement dans les lambeaux conservés de la bible de Wulfila. En revanche, il est singulier qu'un mot aussi essentiellement religieux que **hailag*, qui figure à Pietroassa, manque absolument au vocabulaire de Wulfila [1]. On ne peut ni exclure, ni démontrer que les runes aient été utilisées par les Gots. Mais il est sûr qu'elles l'ont été au moins dans leur entourage, par des Germains subissant leur influence : sauf celui de Dahmsdorf, tous nos textes proviennent de territoires qui, à un moment ou à un autre, ont été dominés par les Gots.

Ajoutons que les considérations de géographie politique ne doivent pas trop impressionner ici : des objets mobiliers de luxe, armes ou bijoux, se déplacent aisément en un temps où les peuples eux-mêmes, brassés par les courants incessants des grandes invasions, changeaient fréquemment de résidence.

Au terme de tant de conjectures, une conclusion semble tout de même s'imposer : la pénétration des runes chez les Germains du continent, à partir du IIIe siècle, s'est faite d'Est en Ouest (à partir des régions de l'Oder et de la Vistule, et non à partir de celles du Rhin) et du Nord au Sud (à partir des rives de la Baltique, et non de celles du Danube), ce qui paraît confirmer l'hypothèse d'une origine scandinave du *fuþark*, sous sa forme définitive.

L'époque mérovingienne

32. — Vers le début du VIe siècle, et pour une période d'environ deux siècles, qui correspond à l'apogée des royaumes issus des Grandes Invasions, l'emploi du *fuþark* pour écrire sur des matières durables se répand quelque peu chez les Germains d'Occident, ou du moins chez certains d'entre eux. En même temps se redresse, au profit du continent, l'équilibre entre textes scandinaves et textes continentaux : le Nord, qui offrait à l'époque des Grandes Invasions dix fois plus de monuments runiques que le continent,

---

[1] A moins qu'il n'ait paru au bon évêque trop chargé de valeurs païennes.

ne dépasse plus celui-ci que de quelques unités (il est vrai que les inscriptions scandinaves sont généralement beaucoup plus étoffées). Cette « époque runique », entre 500 et 700 à peu près, a laissé une trentaine de textes. Cela ne l'empêche pas de rester fort obscure : à la seule exception du poète Fortunat (§ 3), la tradition littéraire contemporaine ignora les runes; les conciles et les missionnaires, acharnés à christianiser les Germains, n'en ont soufflé mot. C'est que les runes ne sont jamais devenues le moyen d'expression écrite des milieux dirigeants, ralliés dans tous les royaumes catholiques à la culture latine, et tiraillés, dans les États ariens, entre la culture gotique — qui, depuis Wulfila, disposait d'une écriture alphabétique — et la culture latine. A en juger par les supports matériels des textes runiques (armes de luxe, bijoux de valeur, boîte en ivoire, etc.), elles n'ont pas été non plus le patrimoine des masses, restées évidemment dans un analphabétisme total. Les runes ne semblent avoir servi qu'à des milieux limités et sans avenir, sur les marges des États organisés, là où l'influence de l'Église et celle des cours princières sont restées longtemps insignifiantes. Les grands de l'État mérovingien ou du royaume ostrogotique, sans cesse au contact de ce qui subsistait de la classe sénatoriale romaine, ont ignoré ou voulu ignorer les runes [1]. C'est autour des chefs de tribus restés en Germanie même, ou près de celle-ci, que les rares textes runiques se rencontrent.

33. — Ceci explique la répartition géographique des textes connus. On n'en trouve aucun dans les royaumes ayant perdu tout contact avec la Germanie, Espagne visigotique ou Afrique vandale. L'État de Théodoric n'en offre qu'un, sur ses marges les plus extrêmes (si même il ne lui est pas étranger) : la colonnette de Breza en Bosnie, près de Sarajevo. De même, l'État lombard avec les deux fibules de Bezenye [2], tout près du Danube, au Sud de Bratislava. Le royaume burgonde a donné deux textes,

---

[1] A l'exception peut-être du roi Chilpéric, qui en fut méprisé; cf. § 39.

[2] Bezenye, comitat de Moson, est souvent désigné par le nom allemand de la localité, Pallersdorf.

les seuls venant d'une région de langue romane : la fibule de Charnay, le caillou d'Arguel (N° 38). Tout le reste du matériel disponible vient du royaume mérovingien : trois ou quatre des territoires récemment germanisés de la rive gauche du Rhin, et les autres — une vingtaine — de la Germanie propre, entre Rhin et Elbe [1], dont on sait que, jusqu'au VIII^e siècle, elle ne fut qu'une zone de protectorat, unie au reste de l'État franc par des liens très lâches. Les pays d'au-delà de l'Elbe, qui avaient fourni les textes les plus anciens, sont maintenant à peu près évacués, et les Slaves les pénètrent de plus en plus : ils n'offrent plus un seul texte runique sûr [2].

A l'intérieur de la Germanie dominée par les Francs, toutes les nationalités n'ont pas utilisé les runes; seuls paraissent y avoir recouru les Francs de la région Rhin-Main, les Alamans et les Thuringiens. Hors de ces trois foyers, on n'a que des inscriptions isolées, sans contexte permettant une attribution ethnique, comme l'amulette de Hainspach en Bohême, la fibule de Beuchte près de Goslar ou celle de Soest en Westphalie. Le groupe du Rhin moyen et du Main inférieur a donné 7 fibules inscrites : le groupe Alémannie-Souabe-Bavière occidentale 5 fibules, 3 armes et 2 petites boîtes; la Thuringe 2 fibules, 1 boucle et 1 perle d'ambre, provenant tous d'un cimetière de Weimar [3]. On constate avec curiosité que ces régions sont précisément celles que pénétra surtout l'évangélisation pré-bonifacienne : preuve, une fois de plus, que les runes n'avaient pas partie très étroitement liée avec le paganisme germanique [4].

---

[1] Aucun texte ne vient de la Saxe indépendante; les « runes de la Weser », qui ont fait couler beaucoup d'encre entre 1930 et 1940, sont aujourd'hui généralement tenues pour des falsifications.

[2] Le caillou de Zirchow, près de Köslin (Poméranie), paraît scandinave (H. ARNTZ, Runenberichte, I, p. 14-24).

[3] Cette répartition est indiquée d'après les lieux de trouvailles, seuls indiscutables; si la statistique portait sur les lieux de fabrication vraisemblable des objets, elle avantagerait un peu plus les pays du Rhin moyen. L'authenticité des trouvailles de Weimar reste discutée.

[4] Comparer la carte donnée par A. Z. en fin de volume (trouvailles runiques) et celle donnée par L. MUSSET, *Histoire universelle des Missions*, I, Paris, 1957, p. 109 (zones évangélisées avant 700).

De fait, les inscriptions païennes sont la minorité; seules celles de Nordendorf A (N° 37), du VII^e siècle, et d'Arguel (N° 38) invoquent explicitement des divinités. Aucune n'est intrinsèquement chrétienne, mais les trouvailles de Weimar, les plus anciennes sans doute (peu après 500), sont déjà associées à une inscription en caractères latins, d'origine évidemment chrétienne (qui serait le nom de la reine *Basena*, tante de sainte Radegonde) sur une cuiller en argent.

On aura remarqué la prépondérance écrasante (près des deux tiers) des fibules de différents types dans ce matériel. C'est l'originalité la plus frappante de l'épigraphie runique allemande. Au reste, toutes les inscriptions sont tracées sur des objets mobiliers de petites dimensions, à l'exception du graffite de la colonnette de Breza et, s'il s'agit bien de runes anciennes, du rocher du Kleines Schulerloch, près de Kelheim en Souabe. Seule l'Alémannie a donné des armes inscrites. Le témoignage de Fortunat (cf. § 3) assure qu'il y avait des tablettes runiques de bois, aucune n'est venue jusqu'à nous.

34. — La chronologie de ces textes peut être établie avec une certaine précision grâce aux études des archéologues sur la forme et le décor des fibules [1]. On s'accorde à placer vers le début du VI^e siècle les trouvailles de Weimar, vers 550 la fibule de Charnay et peut-être celle de Nordendorf A, vers 600 la masse des fibules rhénanes, vers 650 les couteaux de Steindorf et Heilfingen; les derniers textes, comme la fibule d'Osthofen près de Worms, se plaçant peut-être dans la seconde moitié du VII^e siècle.

Après cette époque, c'est le silence complet, et très certainement l'oubli survint bientôt [2]. Sans doute le changement des coutumes funéraires après la conversion explique-t-il la raréfaction subite des fibules, runiques ou non, à partir de 700. Mais surtout le

---

[1] Du fait que plusieurs des premières fibules allemandes signalées présentaient des analogies nordiques frappantes, on a souvent conclu, à la suite de l'archéologue B. Salin, à une importation en Allemagne des runes scandinaves à une date relativement basse. La découverte de nombreuses fibules de style nettement méridional infirme cette thèse.

[2] Le dernier témoignage de la tradition continentale, avant la réimplantation des runes par les clercs insulaires, paraît être la suite de runes, classée dans l'ordre de l'alphabet, tracée au VIII^e ou au IX^e siècle sur un manuscrit détruit en 1945, provenant de Fulda et ayant sans doute appartenu à saint Boniface (DEROLEZ, *R. M.*, p. 270-273). Elle présente déjà la trace d'une décomposition avancée.

support social de la « culture runique » avait disparu : depuis la fin du VII^e siècle l'aristocratie des pays transrhénans s'était mise à jouer un rôle croissant dans la vie de l'État franc et avait adopté la culture latine et ecclésiastique de l'entourage royal. L'empire carolingien aura beau accorder beaucoup plus de poids que son devancier aux régions rhénanes et transrhénanes, il n'y trouvera plus d'emploi vivant des runes. Charlemagne s'efforça de revigorer la littérature d'expression germanique, il ne songea jamais à rappeler les runes à la vie. Et l'importation du *fuþorc* insulaire par quelques clercs anglais sur le sol allemand à l'époque carolingienne (cf. § 114) resta sans aucune conséquence pratique. L'écriture latine, réintroduite en Germanie par les missions, triompha entièrement.

L'écriture gotique de Wulfila, sans doute en raison de la suspicion qui la frappait comme moyen d'expression de l'arianisme, ne semble avoir jamais été reçue au Nord des Alpes. C'est sous l'influence anglo-saxonne que des runes se trouvent, très rarement, et durant une très courte période du début du IX^e siècle, dans des manuscrits de langue allemande, pour exprimer des abréviations (cf. § 116), comme dans la *Wessobrunner Gebet*, où la rune ✱ exprime la syllabe *ga* (vers 814). Le manuscrit de Kassel F 54 du *Hildebrandslied* (vers 810-820) utilise de même à l'occasion la syllabe ᚹ pour *w*, comme il recourt parfois au caractère alphabétique anglais *đ* : on croit qu'il a été écrit à Fulda, centre d'influences anglo-saxonnes, tout comme les *Basler Rezepte*, qui ont aussi la rune ᚹ [1].

35. — Les caractères utilisés à l'époque mérovingienne sont bien connus, grâce à deux inscriptions donnant la suite des signes du *fuþark* : la fibule de Charnay [2], d'origine burgonde,

---

[1] Sur ces questions, cf. DEROLEZ, *R. M.*, p. 388-390.

[2] Fibule d'argent arquée à tête carrée, trouvée vers 1857 dans un grand cimetière sans doute burgonde à Charnay (Saône-et-Loire, cant. Verdun-sur-le-Doubs); l'inscription, au revers de la tête, forme une ligne horizontale (*fuþark*) et deux lignes verticales (imparfaitement interprétées); K., n° 5; A. Z., n° 11, p. 173; elle est conservée au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

au milieu du VI^e siècle; la colonne de Breza, gravée sans doute par des Germains en garnison sur les frontières orientales de la Dalmatie, vers la même date ou légèrement plus tôt [1]. Ni l'une ni l'autre n'indiquent de division en *ættir* (cf. § 53), en sorte que nous ignorons si cette répartition des runes a été connue sur le continent.

Le *fuþark* de Charnay, incomplet (la ligne est trop courte) présente les formes suivantes :

5 10 15 20
ᚠᚢᚦᚨᚱ<ᚷᚹᚺᚾᛁᛃᛇᛈᛉᛊᛏᛒᛖᛗ
fuþarkgwhnijEpRstbem

La rune 5 n'a pas en haut de boucle nettement fermée, elle diffère peu de la rune 2; la rune 9 a deux barres obliques, comme dans la majorité des textes continentaux d'époque mérovingienne; la rune 12 a la même forme que sur le caillou d'Arguel (N° 38); la forme de la rune 14 est isolée, mais dérive sans doute de celle attestée à Breza; la rune 15 est normalement pourvue d'une seule paire de rameaux divergents (en haut), mais la forme de Charnay prolonge directement celle de Kylver (cf. § 42) et paraît se retrouver sur la fibule de Balingen (A. Z., n° 7).

Celui de Breza, également incomplet à droite (la pierre est brisée), apparaît très voisin dans ses grandes lignes :

5 10 15 20
ᚠᚢᚦᚨᚱ ᚲᚷᚹᚺᚾᛁᛃᛇᛈᛉᛊᛏᛗᛗᛚ
fuþar k gwhni j EpRst eml

---

[1] Colonnette de 56 cm de haut, trouvée en 1930 dans les ruines d'une église paléochrétienne, à 22 kilomètres au Nord de Sarajevo. Le style du bâtiment est étroitement apparenté à celui de la cathédrale arienne de Salone (E. Dyggve) : ce fut peut-être l'église d'une garnison entretenue soit par les derniers rois gots d'Italie (dont la Dalmatie dépendit jusqu'en 536), soit par l'empereur Justinien. Les runes forment une ligne horizontale, gravée à la pointe au-dessous d'une moulure. D'autres pierres de même provenance portent, aussi gravés à la pointe, un alphabet latin et deux mots latins. On a parfois tenu pour des runes — à tort, nous semble-t-il — les marques de tâcherons relevées sur d'autres éléments architecturaux (A. Z., pl. VI *b*). Références : K., n° 4, p. 13; A. Z., n° 8, p. 143.

La rune *b* manque curieusement entre *t* et *e*; la rune 20 est incomplète. Noter les formes des runes 6 (se trouve aussi à Bezenye, N° 36); 10 (voir Charnay); 12 (se retrouve à Bezenye et à Krogsta); 14 (forme non attestée ailleurs). On voit que les formes aberrantes paraissent indiquer une parenté avec les fibules de Bezenye : d'où l'attribution, souvent proposée, de la colonnette de Breza à des Lombards au service byzantin; mais le problème des runes gotiques est encore trop obscur (cf. § 37) pour que l'on puisse exclure une troupe au service de l'État ostrogotique.

Les autres inscriptions permettent de compléter ces séries par les runes *ŋ* (◇ à Arguel), *d* et *o*; pour le reste elles n'offrent guère de signes divergents. A quelques détails graphiques près, il semble que l'on puisse parler d'un *fuþark* commun parmi les Germains du continent. Il diffère d'ailleurs peu de celui en usage chez les Scandinaves. Seule la rune *h* présente nettement une forme méridionale (et plus tard anglaise) ᚻ, parfois inversée, opposée à la forme nordique ᚺ, encore qu'il y ait des exceptions[1] : ᚻ paraît bien être une innovation continentale de l'époque mérovingienne [2].

L'écriture est en général fort régulière pour des graffites, et tracée en lignes horizontales superposées. Les fibules de Balingen et de Bülach sont seules à offrir une écriture dirigée de la droite vers la gauche. Faut-il voir une influence de l'épigraphie latine dans cette relative uniformité des textes continentaux, en si vif contraste avec la fantaisie dont font preuve les textes nordiques (cf. § 43)? Les ligatures sont peu nombreuses et toutes d'une interprétation discutée. D'assez nombreux textes placent entre les mots des signes de division formés de points ou de traits superposés.

---

[1] On trouve sur le continent le signe à barre unique à Pietroassa, Arguel et peut-être Hailfingen; aucun texte nordique n'offre, à notre connaissance, le signe à deux barres.

[2] Opinions contraires dans A. Z., p. 181 (cf. ARNTZ, *Handbuch*[2], p. 38) et K., p. 2. La présence du signe à simple barre à Pietroassa nous paraît décisive. Tout au plus peut-on dire que la forme à barre double retrouve, à un demi-millénaire de distance, la forme attestée à Negau : c'est un bien long hiatus!

36. — Le contenu des inscriptions est le plus souvent très sommaire, obscur et apparemment d'un faible intérêt. Un dénombrement de 1939 estime que tous les textes continentaux (y compris ceux de la Frise) n'offrent que 39 mots certains, dont au moins 23 sont des anthroponymes [1]. Les trouvailles plus récentes ont à peine modifié cette impression. L'anthologie qui termine ce volume réunit à peu près tous les textes susceptibles d'une interprétation solide : on verra leur monotonie. Dédicaces de bijoux, noms d'armes, formules plus ou moins magiques : le domaine continental ne se distingue pas sensiblement du scandinave. C'est pourquoi la typologie des textes en ancien *fuþark* sera l'objet d'un examen d'ensemble ci-dessous (§ 76 et suiv.). Relevons cependant que deux de ces textes ont l'intérêt de contenir certaines des plus anciennes mentions des dieux Wotan et Donar (Nos 37 et 38), ce qui en fait des documents de premier ordre pour l'histoire des religions germaniques.

Les runes et l'écriture gotique

37. — Les relations des Gots avec l'écriture runique posent un triple problème : les Gots ont-ils connu et pratiqué les runes? L'écriture créée à leur intention par l'évêque Wulfila vers le milieu du IVe siècle comporte-t-elle quelques éléments empruntés au *fuþark?* La nomenclature des caractères runiques fournie par un manuscrit venu de Salzbourg est-elle vraiment d'origine gotique? Ce troisième aspect de la question sera étudié plus loin (§ 58); les deux premiers forment un tout indissoluble.

Il avait été admis à peu près sans discussion que les Gots (et les autres peuples ostiques) connaissaient les runes, et même que certains textes runiques du IIIe siècle (Dahmsdorf, Kowel, Pietroassa) étaient issus d'un milieu gotique [2], malgré les divergences de détail entre leur langue et celle de Wulfila, divergences dont la différence des dates et des contextes (païen ou chrétien) pouvait d'ailleurs rendre

---

(1) A. Z., p. 5.

(2) Marstrander a tenté d'élargir considérablement cette liste en y ajoutant plusieurs textes des IIIe-IVe siècles trouvés en Scandinavie (*De gotiske runeminnesmerker,* N.T.S., III, 1929, p. 25-157); il n'a pas été généralement suivi.

compte. Mais récemment James W. MARCHAND (*Les Gots ont-ils vraiment connu l'écriture runique?*, Mélanges F. Mossé, Paris 1959, p. 277-291, et *Hatten die Goten vor Wulfila eine Schrift?*, Beiträge zur Gesch. der deutschen Sprache und Literatur, LXXXI, 1959, p. 295-302) a conclu que cette thèse était « incertaine et improbable ». Les divers éléments de sa démonstration sont inégalement convaincants. Il a raison de montrer combien sont fragiles les motifs linguistiques allégués pour attribuer aux Gots les trois inscriptions runiques qu'on vient de citer; ses doutes sur le caractère gotique de la nomenclature runique de Salzbourg sont en grande partie fondés; l'absence d'un vocabulaire spécialisé de l'écriture runique chez Wulfila est vraisemblable, mais sans grande valeur probatoire [1]; mais l'attaque contre l'emprunt par Wulfila de certains caractères au *fuþark* (poussée surtout dans le premier article) semble entachée d'hypercritique.

Les 27 signes de l'écriture wulfilienne (dont 2 n'ont qu'une valeur numérique et non phonétique) sont, pour la majorité, une copie assez conforme de l'alphabet grec, dont l'ordre a été également conservé. Deux (*h* et *s*) sont des emprunts certains au latin [2]. Il reste un résidu de 3 à 5 caractères difficilement explicables par ces deux alphabets. La part de l'invention personnelle paraissant infime (transfert du Ψ à la valeur *þ*, du Θ à la valeur *hw* [3]), et la pluralité des sources étant évidente (au moins grecque et latine), il n'y a aucune raison solide de mettre en doute le recours aux runes pour des cas aussi simples que *u*, got. 𐌿, runique ᚢ; *f*, got. 𐍆, runique ᚠ, ou surtout *o*, got. 𐍉, runique ᛟ. Le cas de *j* (got. 𐌾) et de *r* (got. 𐍂) est moins certain, mais un recours à ᛃ et ᚱ n'a rien que de probable, surtout pour le premier de ces deux caractères (*r* peut être un R latin déformé). On ne voit pas pourquoi dans le cas de ces lettres, et de celles-là

---

[1] Ainsi pourquoi constater que *runa*, chez Wulfila, ne veut jamais dire « rune » mais « mystère, conseil » : le texte biblique n'offrait évidemment aucune occasion d'employer la première acception!

[2] C'est sans doute aussi le cas du *q*, emprunté non à la majuscule, mais à l'onciale latine.

[3] Pour plus de détails, cf. F. MOSSÉ, *Manuel de la langue gotique*, 2e éd., Paris, 1956, p. 37-39. Marchand songe à un *þ* dérivé du Θ grec, à un *hw* fabriqué de toutes pièces par Wulfila.

seulement, Wulfila aurait recouru à des variantes graphiques aberrantes, alors que le reste de son alphabet s'inspire de l'onciale ou de la majuscule la plus courante.

Il ne serait point prouvé pour autant que les Gots connaissaient les runes : Wulfila, qui doit une bonne part de son inspiration à son ascendance gréco-cappadocienne et à ses séjours à Constantinople, peut avoir connu et fréquenté, dans la capitale, des Germains du Nord ou de l'Ouest auxquels les runes étaient familières. Mais cela ne peut être qu'une hypothèse assez gratuite.

Toute étude des origines de l'écriture gotique doit tenir compte du fait que nous n'avons pas de manuscrits remontant directement à l'époque wulfilienne; tous nos textes sont des Ve et VIe siècles, et pratiquement tous doivent être originaires du royaume ostrogotique d'Italie. Des modifications — sur lesquelles J. W. Marchand insiste — ont pu se produire entre temps.

38. — Si les Gots ont connu les runes, trois difficultés se lèvent sur les pas de l'historien; elles sont inégalement graves. *a.* Pourquoi Wulfila aurait-il créé un nouvel alphabet, au lieu de transcrire sa Bible en *fuþark?* Deux réponses ont été proposées : parce que les runes, écriture épigraphique, n'étaient pas appropriées à un texte manuscrit; ou parce que les runes étaient trop liées au paganisme pour servir à un texte chrétien. Aucune de ces explications n'a grande valeur et l'objection garde une certaine force. *b.* Pourquoi n'a-t-on absolument aucune trace de runes ni chez les Ostrogots d'Italie, ni chez les Visigots d'Espagne? La réponse, ici, serait aisée : l'écriture wulfilienne, et le latin, suffisaient à tous les besoins. *c.* Comment la transmission des runes du milieu nord-étrusque au milieu ostique se serait-elle effectuée? La route Aquilée-Danube moyen-Danemark, principal axe de pénétration de l'écriture vers le Nord, ne touchait pas le territoire gotique. L'objection est faible : la transmission de proche en proche entre Germains a pu en réalité jouer en sens inverse, de la Baltique à la mer Noire, par l'isthme Vistule-Dnjestr, à partir du Nord.

Le problème n'a donc pas encore reçu — et ne recevra peut-être jamais — de solution définitive. Il semble cependant établi que les Gots n'ont pas tiré du *fuþark* un moyen d'expression valable, ni un enrichissement intellectuel; s'ils l'ont connu, ils ne s'en sont servi que fugitivement.

Il faut rattacher au cas des Gots celui des autres peuples ostiques : Gépides, Vandales, etc., dont nous n'avons d'ailleurs aucun document épigraphique ou manuscrit en langue germanique.

39. — Parallèlement à la tentative wulfilienne, mais à une date plus tardive, il faut signaler celle, infiniment obscure, du roi mérovingien Chilpéric Ier (561-584); elle n'est connue que par un bref passage de Grégoire de Tours [1] : « Addit autem et litteras litteris nostris, id est ω sicut Graeci habent, ae, the, uui, quarum characteres hii sunt... ». Malheureusement, la tradition manuscrite ne permet guère de se représenter l'aspect exact des dessins explicatifs joints par Grégoire à son texte; les meilleures sources donnent des signes visiblement inspirés de l'alphabet grec (une sorte de Θ pour ω, un Ψ pour *ae*, Z pour *the*, Δ pour *uui*) [2] qui ne méritent guère confiance. Aucun de ces signes ne présente d'analogie évidente avec des runes (la vague ressemblance entre la rune anglaise ᛠ *ea* et le Ψ *ae*, entre la rune ᚹ *w* et le Δ *uui* n'est sans doute que fortuite), et rien n'indique que Chilpéric se soit intéressé à l'écriture germanique : ses autres préoccupations intellectuelles étaient d'« améliorer » l'exposition de la théologie de la Trinité ou d'écrire des vers latins; il n'a sans doute entendu faire ici qu'œuvre de pédant [3]. On retiendra pourtant cet exemple de la participation d'un Germain aux jeux des grammairiens de la décadence [4], instructif sans doute, malgré sa date, sur la genèse du *fuþark*, et ce souci de trouver une expression graphique pour des sons absents du latin classique. Mais tout indique que le

---

[1] Greg. Tur., *Hist. Franc.*, V, XXXII (44). Ce texte a été repris au xe siècle par Aimoin de Fleury.

[2] Manuscrit 624 de Cambrai, latin 17.665 de Paris, Vossianus lat. 4o 63 de Leyde.

[3] La meilleure notice sur cet épisode reste celle de Dom Tassin et Dom Toustain, *Nouveau Traité de Diplomatie*, t. II, Paris, 1755, p. 50 et suiv. Le rapprochement avec les runes remonte à Ole Worm (cf. § 201). On ne connaît aucun exemple d'emploi pratique des lettres de Chilpéric.

[4] Qui remontent, il est vrai, à l'âge classique : l'empereur Claude s'y était déjà adonné.

roi n'avait en vue que des manuscrits latins, car Grégoire ajoute : « et misit epistolas in universis civitatibus regni sui ut sic pueri docerentur, ac libri antiquitus scripti planati pumice rescribentur ». On croit impossible qu'il ait existé alors d'« antiques » manuscrits en francique.

CHAPITRE II

STRUCTURE ET EMPLOIS DU FUÞARK

I. LE STYLE DE L'ÉCRITURE

40. — Les caractères runiques sont, en grande majorité, anguleux et construits autour d'une ou de deux hastes verticales. Il est possible de les tracer presque tous à l'aide de traits verticaux ou inclinés à 45° sur la verticale. Même si, en pratique, chaque exemple épigraphique du *fuþark* comporte quelques traits courbes ou horizontaux (notamment pour les runes *u*, *j*, *ŋ*), le fait d'ensemble demeure : c'est une écriture qu'il est aisé de tracer soit au couteau sur une baguette de bois, soit au burin sur une pierre, donc une écriture essentiellement épigraphique. Par rapport aux prototypes nord-étrusques ou latins, l'élimination des courbes est l'un des résultats les plus évidents de l'action du créateur des runes [1].

De tels traits se rencontrent dans bien d'autres écritures. Ils sont poussés à leur paroxysme dans l'ogam irlandais qui, sauf pour les diphtongues, ne présente strictement que des tracés rectilignes (cf. § 96). On les trouve déjà, mais beaucoup moins systématiques, dans plusieurs alphabets de l'Italie du Nord. A l'intérieur du monde sémitique l'écriture sud-arabique (sabéenne), et à l'intérieur du monde turc l'écriture primitive des inscriptions de l'Orkhon et de l'Ienessei (VII^e^-VIII^e^ s.) présentent de remarquables similitudes avec les runes, à tel point que l'on appelle

---

[1] Et aussi le remplacement des traits horizontaux (de F par exemple) par des traits obliques, plus faciles à graver sur bois en raison de la présence de veines dures.

couramment la seconde « runes turques » [1]. Quand de telles tendances se manifestent, des rencontres de formes, qui sont purement fortuites, se produisent fréquemment : les inscriptions sabéennes offrent des signes pratiquement identiques aux runes ᚺ, ᛚ, ᛒ, ᛝ; celles de Sibérie ont des signes ᛇ, ᚴ, ᛏ, ᛟ, etc. De telles coïncidences ne signifient rien d'autre que l'analogie des techniques graphiques à certaines étapes de l'évolution des civilisations.

L'idée de ces signes linéaires et anguleux peut fort bien être antérieure à la composition du *fuþark* tel que nous le connaissons. Rien n'interdit d'y voir un héritage de « signes préruniques » attestés en divers points du monde germanique ou romain comme marques de propriété, signes symboliques ou de reconnaissance, instruments oraculaires, etc. Toute une école de runologues allemands, soucieux de détacher les runes du milieu méditerranéen, a beaucoup insisté sur cette possibilité. Tour à tour ont été évoqués les gravures rupestres (cf. § 27), y compris celles des vallées alpines, les signes distinctifs des corps de troupe germaniques au service romain (cf. § 21), les symboles tracés sur les manches des javelots de Nydam au Danemark (IIIe-IVe siècles), les inscriptions des urnes silésiennes (cf. § 6). Au total, tout ceci n'est guère plus instructif que les rapprochements avec les écritures simili-runiques d'Arabie ou de Sibérie : cela ne dépasse pas la constatation élémentaire que, les moyens graphiques étant les mêmes, les tracés obtenus sont voisins.

41. — Ce style de gravure rend compte d'une partie du vocabulaire appliqué à l'écriture runique. En dehors du mot « rune » lui-même (§ 3), la désignation la plus courante du caractère runique est en v. nord. *stabaR*, v. nor. *stafr* « bâton » (cf. all. *Stab*), attestée dès le VIIe siècle sur l'inscription de Gummarp (*D. R.* 358) et restée en usage jusqu'à la mort de l'écriture elle-même, soit seule, soit en composition avec le mot « rune » (v. ang. *rūnstæf* « lettre runique », latin médiéval *runstaba* [2]). *Stafir*

---

[1] C'est l'origine de l'écriture paléomagyare, souvent appelée « runes hongroises » (XIIIe s.).

[2] Dans le « de inventione litterarum » du IXe siècle (cf. § 115) : Derolez, *R. M.*, p. 354 et 358.

(au pluriel) peut se trouver en composition à peu près dans tous les cas où *rúnar* figure : c'est ainsi que l'on a des *launstafir* et des *launrúnar* « runes secrètes », des *bǫlstafir* et des *bǫlrúnar*, etc. Mais *rúnar* semble s'employer plutôt pour des signes favorables et *stafir* pour des signes redoutables [1].

La manière la plus usuelle d'exprimer la notion d'« écrire » est et restera (cf. § 147) de recourir au verbe « graver », rendu soit par le v. nord. **writan*, attesté dès le VI^e^ siècle dans tout le domaine des runes, et qui est devenu en anglais le seul moyen d'exprimer l'idée, soit, un peu plus tard (X^e^ siècle), dans le Nord, par le v. nor. *hǫggva* « tailler, sculpter », ou par le v. nor. *rista* « graver », qui survivront seuls à l'époque du *fuþark* récent. Mais, tout aussi anciennement, les runes pouvaient être dessinées — ou rehaussées — au moyen de la peinture. D'où l'emploi, attesté dès le V^e^ siècle (en Scandinavie seulement) du verbe v. nord. **faihian* « peindre », au sens de « tracer des runes » (Fortunat disait de même, en son latin, certainement très proche d'une expression germanique, *pingatur rhuna*, au VI^e^ siècle; cf. § 3); il sera plus tard supplanté — sans disparaître tout à fait [2] — par *stæina*, de même sens [3].

En revanche, aucun vocabulaire spécial ne semble désigner le support matériel du texte runique. Depuis Jacob Grimm, on a souvent rattaché au g. c. **bōkiz* « hêtre » le got. *boka* « lettre, caractère d'écriture » (et, par là, le thème **bōk* « livre », représenté dans toutes les langues germaniques modernes), en supposant que des tablettes de hêtre servaient à écrire les premiers textes runiques. Mais on a fait observer que dans la plupart des langues les mots « hêtre » et « livre » sont de genre différent; que le sens le plus ancien de *bōk* en v. isl. n'est ni

---

[1] Étude précise dans Finnur JÓNSSON, *Runerne i den norsk-islandske Digtning*, Aarbøger, 1910, p. 284-286; observations critiques de BÆKSTED, *Målruner*, p. 69-70. Voir aussi, en général, sur la terminologie : Hans KUHN, *Das Zeugnis der Sprache über Alter und Ursprung der Runenschrift*, Beiträge zur Runenkunde... G. Neckel, Leipzig, 1938, p. 53-73.

[2] On en a quelques exemples suédois isolés jusqu'au XII^e^ siècle.

[3] *faihian* a été très tôt employé aussi au sens général « écrire », même dans les cas où toute idée de peinture était exclue, comme sur les bractéates de Södra Åsum (N° 25), de Väsby et d'Eskatorp (*D. R.*, br. 66 et 74).

« hêtre », ni « livre », mais « étoffe figurée »; enfin et surtout que l'on a toujours ressenti une opposition nette entre **bōkstab* « lettre (de l'alphabet latin) » et **rūnstab* « rune », et qu'en v. isl. *bókmál* signifie « langue des livres, latin » [1]. Tous ces indices feraient penser que **bōk* appartint plutôt au vocabulaire de la nouvelle écriture imaginée par Wulfila et des écritures chrétiennes qu'à celui du *fuþark*.

Les termes qui désignent le « bâton runique », v. nor. *kefli* (cf. § 175) ou la « tablette à écrire », got. *spilda* (cf. v. isl. *spjald*, dont le sens est beaucoup plus large) ne semblent pas non plus liés d'ancienneté à l'histoire des runes. Il est cependant probable que les Scandinaves, comme les Germains du continent, ont usé de tablettes de bois analogues à celles qu'employaient les Romains (en les couvrant de cire) : ce seraient les *tabellae* qu'évoque Fortunat [2].

Il existe, dans les domaines scandinave et anglais, une expression technique pour désigner l'action de déchiffrer un texte runique : c'est le verbe g. c. **ređan*, v. nor. *ráđa*, « dominer, diriger, lire », qui a survécu en anglais, *to read* « lire ». Le domaine allemand n'offre pas de vocable correspondant (*lesan* « choisir, lire » n'est attesté par aucun texte runique et paraît un calque du latin *legere*, même sens), ni non plus le domaine gotique (où l'on a utilisé des calques du grec, ou bien le verbe *siggwan*, cf. v. nor. *syngva*, all. *singen* « chanter »).

Le vocabulaire technique de l'écriture runique est donc réduit, mais il paraît pur de tout emprunt extérieur, ce qui est sans doute un indice que le monde germanique s'assimila complètement cette écriture à une date très précoce.

42. — Un des caractères les plus remarquables du *fuþark* est sa relative fixité. Il n'y a pas de différence profonde de style, de *ductus* comme disent les paléographes, entre les plus antiques et les plus récents des textes en ancien *fuþark*, malgré les sept ou huit siècles qui les séparent. Si un certain nombre de signes — surtout ceux qui ne sont que très rarement employés — offre

---

[1] James W. MARCHAND, *Les Gots ont-ils vraiment connu l'écriture runique?* Mélanges F. Mossé, Paris, 1959, p. 283-288.

[2] G. EKHOLM, *Kragehulplattan, ett obeaktat rundokument*, A.N.F., LXXIV, 1959, p. 112-114.

des variantes dans le temps et dans l'espace, celles-ci ne permettent absolument pas de tracer, même à grands traits, une courbe générale d'évolution. On se contentera donc de quelques observations à propos de chaque rune.

1. ᚠ garde de bout en bout la même forme; la seule variante, attestée à toutes les époques, est que les traits latéraux peuvent être droits ou courbes.
2. ᚢ a tantôt une forme angulaire (ᚬ), tantôt un jambage arrondi à droite; plus rarement la haste de gauche dépasse vers le haut le point d'intersection des deux traits.
3. ᚦ a une panse tantôt arrondie, tantôt anguleuse.
4. ᚨ deviendra à l'époque du *fuþark* à 16 signes ᚬ, ᛅ, ᚭ.
5. ᚱ a tantôt la boucle fermée du R latin, tantôt une boucle ouverte vers le bas ᚱ, sur le *fuþark* de Charnay la forme est très proche de ᚢ.
6. ᚲ est invariablement plus petite que les autres runes; sur le *fuþark* de Breza et divers autres textes anciens, le sommet de l'angle est tourné vers le haut, en forme d'accent circonflexe. A l'époque mérovingienne, on trouve la forme ᚳ. Toutes ces formes disparaissent à l'époque du *fuþark* récent.
7. ᚷ n'a pas de variantes, mais disparaît dans le *fuþark* récent.
8. ᚹ a une boucle tantôt arrondie, tantôt anguleuse; disparaît dans le *fuþark* récent.
9. ᚺ a sa barre transversale tantôt oblique dans ce sens, tantôt dans le sens inverse. Sur les textes continentaux d'époque mérovingienne, cette barre est souvent double (cf. § 35). Toutes ces formes sont abandonnées dans le *fuþark* récent.
10. ᚾ présente assez rarement une barre transversale inclinée en sens inverse.
11. ᛁ forme fixe à toutes les époques.

12. ᚺ forme très instable, soit anguleuse ᛃ, soit arrondie ᚻ, soit en un seul tracé ᚼ, soit en deux, soit de format réduit (comme ᚲ), soit de hauteur normale. Disparaît dans le *fuþark* récent.

13. ᛇ présente exceptionnellement des crochets tournés en sens inverse. Son emploi est très rare. Disparaît dans le *fuþark* récent.

14. ᛈ forme instable; principales variantes : ᛒ (bractéate de Vadstena) et ᛔ (*fuþark* de Charnay). Ne se rencontre que dans les listes de signes. Disparaît dans le *fuþark* récent.

15. ᛉ a exceptionnellement les formes ᛦ (Kylver) ou ᚷ (Charnay), qui n'apparaissent pas dans les inscriptions intelligibles. Les traits du haut peuvent être courbes : ᛘ.

16. ᛊ forme assez instable sur les plus anciennes inscriptions, le nombre des segments de droite disposés à angle droit pouvant être de 4 (Kylver), 3 (Breza, Charnay), et même 8 (épieu de Kragehul). Le tracé peut être inversé. Exceptionnellement, les segments de droite peuvent être alternativement verticaux et horizontaux.

17. ᛏ forme fixe dans l'ancien *fuþark*.

18. ᛒ a parfois une haste dépassante en haut ou en bas, ou deux boucles nettement séparées. Les formes arrondies, proches du B latin, sont en majorité tardives.

19. ᛖ présente sur plusieurs textes danois antérieurs au VI^e^ siècle la forme ᛗ. Disparaît dans le *fuþark* récent.

20. ᛗ forme fixe dans l'ancien *fuþark*, sauf sur le fer de lance de Kowel, où le signe a la forme d'un rectangle dressé sur un petit côté (cf. § 30). Disparaît dans le *fuþark* récent.

21. ᛚ forme fixe à toutes les époques.

22. ᛜ forme instable : les côtés du carré peuvent être soit obliques, soit horizontaux et verticaux; le carré peut être traversé d'une haste verticale. Le format peut être réduit, comme celui de la rune 6, ou normal. Ne se

rencontre guère que dans les listes de signes. Disparaît dans le *fuþark* récent.

23. ᚺ a exceptionnellement la même forme que la rune 20. Disparaît dans le *fuþark* récent.

24. ᛟ peut avoir des formes anguleuses ou arrondies. Disparaît dans le *fuþark* récent.

43. — L'écriture runique n'a pas de direction privilégiée : de ses origines jusqu'à sa mort [1], elle se trace aussi bien de gauche à droite que de droite à gauche, de haut en bas que de bas en haut, en lignes verticales qu'en lignes horizontales, en courbes ou en spirales qu'en lignes régulières. Tout au plus peut-on discerner quelques tendances, qui varient avec le temps. La majorité des textes antérieurs au Ve siècle et des textes continentaux est gravée en lignes horizontales qui se lisent de gauche à droite; passé le Ve siècle, dans le Nord, les textes qui se lisent de droite à gauche dominent sans doute — mais de peu — jusque vers la fin de l'ancien *fuþark*. A l'époque des Vikings, les lignes verticales ou courbes sont beaucoup plus fréquentes que les lignes horizontales [2], et le sens de la lecture est le plus souvent de gauche à droite. A partir du XIIe siècle des modalités conformes à celles de l'écriture latine dominent absolument. Enfin, à plusieurs époques, on utilisa occasionnellement le système *boustrophédon* (une ligne de gauche à droite, la suivante de droite à gauche, et ainsi de suite).

Cette extrême liberté s'explique sans doute surtout par le caractère épigraphique de l'écriture, qui a toujours accepté avec une grande souplesse toutes les possibilités offertes par son support matériel. Elle peut aussi venir des alphabets nord-étrusques, qui la connaissaient déjà, quoique à un bien moindre

---

[1] Voir un exemple très tardif de texte écrit de droite à gauche (N° 180).

[2] Dont la réapparition sur la grande inscription de Jelling (N° 114) fait date dans l'histoire et l'épigraphie scandinaves, et résulte presque sûrement d'influences chrétiennes.

degré (la plupart des textes y sont tracés de droite à gauche) (cf. § 20). Enfin elle a sûrement été favorisée par le fait que beaucoup de runes (comme ᛁ, ᚷ, ᛉ, ᛏ, ᛗ, ᛞ, ᛟ, etc.) n'impliquent aucune direction déterminée, puisqu'elles sont symétriques de part et d'autre d'un axe vertical.

44. — Dans la grande majorité des textes les plus anciens il n'existe — pas plus que dans les plus anciens manuscrits grecs ou latins — aucune séparation régulière entre les mots. C'est souvent une tâche délicate pour le runologue moderne que de les distinguer, d'autant plus que l'extrême économie qui préside au travail de beaucoup de lapicides les a amenés à user fréquemment d'haplographies et de chevauchements, en sorte que le même caractère peut appartenir à la fin d'un mot et au début du mot suivant. A l'époque des Vikings, l'emploi de signes séparatifs, s'il n'est pas toujours bien judicieux, devient assez vite normal et même dominant.

Ces signes, lorsqu'ils sont employés — il y en a des exemples très précoces, comme la corne d'or de Gallehus (N° 7) ou la boîte de Stenmagle (N° 8) — se présentent d'abord sous deux formes principales : des points superposés ou des barres verticales. La première de ces formes, qui est aussi la plus fréquente, se rencontre aussi dans les écritures subalpines, la seconde en vénète (cf. § 20). A l'époque des Vikings, outre les points superposés, on utilise avec prédilection — mais sans aucune arrière-pensée religieuse — des croix obliques simples ou superposées.

L'emploi d'une ponctuation entre les phrases ou de signes diacritiques est inconnu à toutes les époques. Le cas de la pierre de Stentoften (N° 27), où le lapicide a fait concorder les coupures de sa gravure avec celles de la phrase et le rythme des vers, est tout à fait exceptionnel; en général les alinéas ne respectent même pas la division des mots. L'usage de lignes pour encadrer ou supporter les caractères runiques ne se répandit qu'à l'époque des Vikings, avant tout sous la forme hautement décorative du « serpent runique » (cf. § 148); on le trouve cependant déjà sur quelques inscriptions nordiques isolées en ancien *fuþark* (pierres de Möjbro, de Stenstad, de Tanem; tablette de Kinneved).

II. VALEUR PHONÉTIQUE DES RUNES ET ORTHOGRAPHE RUNIQUE

45. — Alors que la valeur phonétique des runes du *fuþark* récent nous est connue par une tradition pratiquement ininterrompue, celle des signes de l'ancien *fuþark* n'a été établie qu'au prix d'une recherche parfois délicate, dont les résultats ne sont pas toujours à l'abri de toute contestation. Notamment en ce qui concerne les runes *E* et *ŋ*, de longues discussions ne sont pas encore tout à fait éteintes. Les indications données ci-après sont celles sur lesquelles un *consensus* quasi universel paraît aujourd'hui réalisé.

1. ᚠ = *f*.
2. ᚢ = *u*, souvent employé pour *w*.
3. ᚦ = *þ*, son équivalent à l'anglais *th* dans *thin* (spirante interdentale sourde).
4. ᚨ = *a*, nasal ou non à l'époque de l'ancien *fuþark*, le plus souvent nasal (*ą*) à celle du *fuþark* récent (avant que le son n'évolue vers *o*).
5. ᚱ = *r*.
6. ᚲ = *k* et aussi parfois, à partir du VI^e^ siècle, la sonore correspondante *g*.
7. ᚷ = *g*, représente souvent une spirante vélaire sonore (néerlandais *wagen*).
8. ᚹ = *w*, semi-voyelle; en fait, on emploie plus souvent *u*.
9. ᚺ = *h*, souffle sourd (cas général) ou spirante vélaire sourde (all. *acht*).
10. ᚾ = *n*.
11. ᛁ = *i*.
12. ᛃ = *j*, semi-voyelle; a longtemps été transcrit *ng* ou *ŋ*, sûrement à tort. La lecture correcte a été établie par O. von Friesen.

13. ᛇ = *E* (souvent transcrit *ė*), représente sans doute une voyelle intermédiaire entre *ē* et *i*, héritée de *ei* plus ancien. A peut-être reçu dans le domaine anglais la valeur consonantique *hw* (cf. § 107). Non utilisée dans le domaine nordique.

14. ᛈ = *p*, est en fait remplacé dans l'usage épigraphique par ᛒ, *b*, qui exprime donc à la fois les occlusives sourde et sonore.

15. ᛉ = *R*, n'est pratiquement représenté que dans les textes nordiques où la rune exprime un son intermédiaire entre *z* et *r*, plus proche de *z* à l'origine (g. c. *-z*), de *r* dans la suite. Se trouve le plus souvent dans des désinences; était peut-être prononcé avec un *i* faible (*r* « mouillé »). La tradition anglaise est entièrement divergente (cf. § 107).

16. ᛊ = *s*, sifflante sourde.

17. ᛏ = *t*.

18. ᛒ = *b*, exprime à la fois la spirante bilabiale *b* et les occlusives sonore et sourde *b* et *p*.

19. ᛖ = *e*.

20. ᛗ = *m*.

21. ᛚ = *l*.

22. ᛜ = *ŋ*, exprime la nasale vélaire (all. *Sang*) ou le groupe *ŋg;* a longtemps été transcrit *ng*. Peu employé dans le domaine nordique. Sur les commentaires consacrés à ce son par les grammairiens antiques, cf. § 99.

23. ᛞ = *d*, exprime soit l'occlusive dentale sonore *d*, soit la spirante interdentale sonore *đ* (anglais *then*).

24. ᛟ = *o*.

46. — A première vue, les runes les plus anciennes paraissent donc remarquablement bien adaptées à l'expression du phonétisme germanique. Si on les compare à l'écriture gotique de Wulfila, on constate que seuls les sons labio-vélaires [k^{w}] et [χ^{w}], rendus en gotique par *q* et *hw*, n'ont pas d'expression simple et

directe en runique; en revanche la nasale vélaire [η] ne s'exprime en gotique que par des combinaisons fondées sur *g* (et imitées du grec), tandis que le runique lui réserve le signe ᛜ. L'alphabet de Wulfila a représenté à coup sûr un progrès graphique sensible (il s'applique infiniment mieux que les runes à l'écriture manuscrite), mais pour l'expression des sons germaniques, il se situe à peu près au même niveau que le *fuþark*. Cette haute qualité suppose très certainement, à l'origine du *fuþark*, une intervention classificatrice, individuelle ou collective, qui exclut l'idée d'une simple évolution spontanée. C'est la conclusion qui s'impose à la lecture du tableau de correspondance ci-après [1] :

Voyelles	*ă ĕ ĭ ŏ ŭ* (*Ē*?)	ᚨ ᛖ ᛁ ᛟ ᚢ (ᛇ)
Labiales	*b p f*	ᛒ ᛈ ᚠ
Dentales	*d t þ*	ᛞ ᛏ ᚦ
Vélaires	*g k h*	ᚷ ᚲ ᚺ
Liquides et nasales	*l m n r s*	ᛚ ᛗ ᚾ ᚱ ᛊ
Semi-voyelles	*w j*	ᚹ ᛃ
Phonèmes représentés seulement en position finale	*η R*	ᛜ ᛉ

Cependant, il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la perfection théorique de l'outil; à l'usage, d'assez sérieuses tendances à l'imperfection se sont développées. Voici les plus frappantes, qui iront en s'accentuant encore à l'époque du nouveau *fuþark* (cf. § 125) :

Consonantisme. — *a.* Instabilité relative dans l'emploi des semi-voyelles ᚹ et ᛃ, *w* et *j*, qui sont rapidement éliminées au profit des voyelles voisines, ᚢ et ᛁ, *u* et *i*.

b. Tendance à négliger l'opposition des sourdes et des sonores (en particulier par abandon de ᚲ au bénéfice de ᛒ pour exprimer *p*).

---

[1] Inspiré largement de R. Derolez, *Richtingen in de runenkunde*, Revue belge de philologie et d'histoire, XXX, 1952, p. 32.

c. Expression par un même signe des occlusives et des spirantes sonores considérées sans doute comme des variantes de position plus que comme des phonèmes distincts : *b* et *b*, *d* et *đ*, *g* et *g'* (mais la distinction reste nette pour les sourdes : *t* et *þ*, *p* et *f*, *k* et *h*).

Vocalisme. — L'expression du vocalisme est, en théorie, assez nuancée, puisque l'on dispose de 6 signes en principe, de 5 en fait (car *E* n'a pratiquement pas d'usage, au moins dans le domaine nordique). En réalité, elle est souvent beaucoup plus imprécise que l'instrument graphique utilisé ne l'autoriserait. Notamment le champ d'usage de ᚢ *u* empiète de plus en plus largement à partir du VI^e^ siècle sur celui de ᚬ *o*; la voyelle simple *a* est assez souvent employée à la place de la diphtongue *ai* dont elle est le premier élément (*fahide* en face de *faihido*, *hateka* en face de *haiteka*, etc.); l'expression de la nasalité n'intervient que pour *a*, et seulement à une époque tardive (avant tout sur les pierres du Blekinge, qui distinguent ᚨ, *a* nasal, et ᛅ, *a* non nasal; cf. § 127), etc. L'ancien *fuþark* reste toutefois constamment très supérieur au nouveau pour l'expression du vocalisme.

47. — L'orthographe runique n'offre guère de règles fixes. On notera pourtant les faits suivants :

a. Les consonnes doubles ne sont en général pas exprimées autrement que les consonnes simples; cette pratique reste constante jusqu'au XII^e^ siècle.

b. On renonce fréquemment à exprimer la nasale devant une occlusive dentale. Déjà la bractéate de Tjurkö écrit *kunimudiu* pour *kunimundiu;* la tendance deviendra générale à l'époque du nouveau *fuþark* (cf. § 132) et s'étendra aux nasales précédant les occlusives labiales et vélaires *b*, *g*, *k*.

c. On recourt parfois à des voyelles d'appui (*svarabhakti*) dans les groupes de consonnes, pratique qui ira en se développant à l'époque du nouveau *fuþark :* par exemple les pierres du Blekinge ont dès le VII^e^ siècle des formes comme *hAerAmAlAsaAR* = **hermlausR* et *bArutR* = **brutR;* plus tard on trouvera couramment *turutin* = *drottin* et *buruþur* = *bruþur.*

d. Il est normal de ne pas répéter le signe qui se trouve à la fois à la fin d'un mot et au début du mot suivant (haplographie), qu'il s'agisse d'une voyelle ou d'une consonne : par exemple sur l'inscription de Möjbro (N° 20) *ana hahai islaginaR*, à lire *is slaginaR;* et sur la pierre de Tune (N° 44) *arbijasijosteR*, à lire *arbija asijoster.* Cet usage persistera sur les inscriptions en nouveau *fuþark* (§ 132).

48. — Les inscriptions nordiques font, dès le III^e^ siècle (Torsbjerg Kragehul) un assez large usage des ligatures (dan. *Binderuner*), réunissant plusieurs runes en un seul caractère. C'était aussi une pratique courante de l'épigraphie latine impériale : il peut y avoir eu imitation consciente, tout comme il est assuré que les runes liées de l'époque romane représentent une imitation des lettres liées et incluses, alors en grande faveur dans l'épigraphie occidentale (§ 188). La période des grandes migrations et le bas Moyen Âge représentent en effet les deux maxima de fréquence des ligatures runiques. A la première de ces époques, elles affectent surtout les runes à deux hastes verticales (comme ᛘᚱ *er*, ᛘᚢ *mu*, ᚺᚨ *ha*) ou celles à deux hastes obliques (ᚷᚨ *ga*). Une variante spéciale de ces ligatures est constituée par les runes à haste commune (dan. *Samstavsruner*), où les runes, au lieu d'être juxtaposées de part et d'autre d'un trait qui leur est commun, sont placées l'une au-dessous de l'autre le long d'un trait vertical qui leur sert de haste; de rares exemples s'en rencontrent à l'époque des migrations (ᚴ + ᚨ à Torsbjerg) et à celle des Vikings (le cas le plus remarquable est l'inscription de Hedeby 1, N° 110). Les ligatures se rencontrent surtout sur des objets mobiliers; seule celle de ᛘ + ᚲ *ek* est fréquente sur les inscriptions monumentales.

III. L'ORDRE DES RUNES

49. — L'écriture runique ne consiste pas seulement en un ensemble de signes d'une nette originalité. Elle se caractérise aussi par un classement très particulier de ces signes en une série rigide, parallèle à celle de l'alphabet, mais radicalement différente:

le *fuþark*, comme on l'a nommé, d'après ses six premiers caractères. Cet ordre assigné aux runes n'est attesté qu'à partir du début du Ve siècle (pierre de Kylver, à Gotland, cf. § 26), soit un peu plus de deux siècles après les premiers emplois constatés des runes elles-mêmes. Il n'est donc pas absolument certain que l'écriture et l'ordre assigné à ses caractères aient été inventés en même temps. Un fait milite toutefois en faveur de la grande ancienneté de ce classement : sa rigidité immuable, dès ses premières manifestations. Tout un groupe de cinq inscriptions des Ve et VIe siècles consiste exclusivement dans la série plus ou moins complète, des signes du *fuþark;* elles sont réparties sur un espace immense, de Gotland (Kylver) et de la Suède centrale (bractéates de Vadstena et de Grumpan) à la Bourgogne (fibule de Charnay) et à la Bosnie (colonne de Breza) : elles n'offrent pourtant entre elles que des variantes presque insignifiantes. Cette uniformité suppose derrière elle une certaine tradition, qui peut fort bien s'être étendue sur deux siècles et remonter par conséquent jusqu'aux origines mêmes de l'écriture runique.

La pierre de Kylver offre l'ordre suivant :

1 5 10 15 20 24
fuþarkgwhnijpERstbemlŋdo

Les variantes des *fuþark* postérieurs sont les suivantes :

Vadstena : l'ordre des runes 12-16 se présente comme suit : *jEpRs*; la rune *d* manque (mais l'ordre *ŋ o d* est probable).

Grumpan : même ordre qu'à Vadstena pour les runes 12-16; la rune *o* manque.

Charnay : même ordre qu'à Vadstena pour les runes 12-16; la série s'arrête à *m* (cf. § 35).

Breza : même ordre qu'à Vadstena pour les runes 12-16; la rune *b* manque; la série s'arrête à *l* (cf. § 35).

On admettra donc comme normal (en supposant à Kylver une interversion entre les runes *p* et *E,* qui ont des formes voisines) l'ordre ci-après :

1 5 10 15 20 24
fuþarkgwhnijEpRstbemlŋdo (1)

(1) La seule hésitation possible est entre l'ordre *d o* et l'ordre *o d* pour les deux dernières runes.

50. — L'importance que les utilisateurs des runes attachaient à l'ordre des signes était certainement considérable. Tout au long de l'histoire de l'écriture runique, on rencontre un nombre appréciable d'inscriptions consistant dans la série des caractères du *fuþark*, d'abord à 24 signes, puis à 16 signes, ce qui pose à nos mentalités modernes un curieux problème. En fait, l'Antiquité méditerranéenne connaissait déjà un nombre considérable d'inscriptions sur céramique, plomb, pierre ou roc, constituées par la suite des lettres de l'alphabet. On en rencontre, notamment, dans le milieu étrusque et nord-italique [1], puis sur le *limes* germanique [2]; plusieurs ont été trouvées dans des temples de Jupiter Dolichenus, et en particulier à celui de Carnuntum, près de Vienne [3], l'un des points de départ les plus importants des routes commerciales romaines à travers le monde germanique.

Il ne paraît guère douteux que, chez les Étrusques, ces alphabets, parfois inscrits à l'intérieur d'un caveau funéraire (comme le *fuþark* de Kylver), « aient conjugué avec leur utilisation didactique une signification magique ou sacrée » [4], et qu'en milieu romain ils aient eu « une valeur magique et apotropaïque, dérivée des croyances astrologiques » [5]. Sans doute, il arrive que l'ordre normal des caractères soit bouleversé pour mieux exprimer ces notions mystiques ou pour mieux servir à des fonctions oraculaires [6], mais la suite normale A-Z ou A-Ω est, de loin, la plus fréquemment représentée. On admettra donc ici que les inscriptions limitées à la suite des runes du *fuþark* ont

---

[1] Voir § 20.

[2] Albert DIETRICH, *A-B-C Denkmäler*, Rheinisches Museum, LVI, 1901, p. 77-105; Franz DORNSEIFF, *Das Alphabet in Mystik und Magie*, 2e éd., Berlin, 1925.

[3] Pierre MERLIAT, *Répertoire des inscriptions et monuments figurés du culte de Jupiter Dolichenus*, Paris, 1951, nos 110 et 119.

[4] Jacques HEURGON, *La vie quotidienne chez les Étrusques*, Paris, 1961, p. 271.

[5] MERLIAT, *ouvr. cité*, p. 102 (cf. p. 367).

[6] Sigurd AGRELL, *Die spätantike Alphabetmystik und die Runenreihe*, Lund, 1932; G. BÆSECKE, *Vorgeschichte des deutschen Schrifttums*, Halle, 1940, p. 99-100.

eu même contexte et mêmes intentions [1], et que l'état d'esprit dont elles relèvent a pu être emprunté en Italie en même temps que la forme de la majorité des caractères runiques.

51. — Dès que l'on cherche à dépasser ces considérations générales — fixité de l'ordre du *fuþark*, importance qu'on lui accordait, parallélisme avec l'attitude mentale de certains milieux de l'Antiquité méditerranéenne — on commence à fouler un terrain très incertain. Deux écritures nées sur la périphérie du monde romain, le *fuþark* et l'ogam (cf. § 96), ont adopté un ordre absolument original pour leurs caractères. Pourquoi l'ont-elles fait? Et d'où provient cet ordre? Les hypothèses, depuis près d'un siècle, ont jailli en quantité considérable, la plupart très aventureuses, quelques-unes franchement absurdes, et leur multiplication même doit être pour nous une leçon de prudence et d'humilité.

Évoquons brièvement quelques hypothèses habiles, mais qui ne paraissent pas pouvoir être retenues :

1° A plusieurs reprises (depuis W. W. Skeat, 1890), on a pensé que le début du *fuþark* pouvait reproduire l'ordre des initiales de l'oraison dominicale *f*ader *u*nser *þ*u *a*n *r*adorum; mais les concordances satisfaisantes ne se poursuivent pas plus avant, et la date de l'inscription de Kylver paraît trop ancienne pour qu'on y admette une influence chrétienne.

2° De nombreux chercheurs ont tenté d'expliquer l'ordre des runes en partant de leurs noms (cf. § 73). Pour F. von der Leyen (1920), ces noms iraient par paires antithétiques : animaux domestique (*feu*) et sauvage (*ūr*); géant (*þuris*) et dieu (*ōs*), etc. Cela n'explique d'ailleurs point l'ordre choisi pour la succession de ces paires. Pour Erik Brate (1920), l'ordre des signes viendrait d'un poème mnémonique sur les noms des runes, avec classement par spécialité (par exemple *hagall* « grêle », *naud* « besoin », *is* « glace », *jar* « bonne récolte », noms des quatre runes *h n i j*, formeraient un groupe consacré aux conditions météorologiques de l'agriculture). Aucune de ces hypothèses ne peut être poursuivie jusqu'au bout sans supposer gratuitement tout un système de transpositions. Mais elles offrent une direction

[1] La question sera évoquée de nouveau au § 79.

de recherche intéressante pour un autre chapitre de la runologie : l'exégèse des poèmes acrostiches sur les noms des runes (cf. § 59-66). Pour notre actuel propos, elles paraissent conduire à une impasse en postulant que les noms soient plus anciens que l'ordre des signes.

3° Sigurd Agrell, à partir de 1927 [1], dans un contexte extrêmement vaste, qui sera évoqué plus loin (§ 73), a voulu partir des analogies incontestables déjà relevées entre inscriptions alphabétiques latines et *fuþark* épigraphiques pour voir, dans l'élaboration des runes — formes, noms et classement —, une conséquence de la mystique religieuse de certains milieux plus ou moins exotiques dans la Rome impériale (il insiste surtout sur les dévots de Mithra). Le détail, très complexe, de ses spéculations ne saurait être exposé ici. Il postule d'abord — et c'est une hypothèse bien dangereuse — que l'ordre mystique véritable était *uþark, f* étant en réalité à l'origine le 24e caractère, déplacé ensuite pour masquer aux non-initiés une vérité sacrée. Puis il cherche à interpréter les numéros d'ordre des caractères de son *uþark* par les spéculations astrales ou oraculaires de la basse Antiquité, ce qui l'oblige à recourir à tout un arsenal de notions iraniennes, hébraïques, helléniques, etc., qu'il exploite avec une remarquable virtuosité. Ce syncrétisme n'a en soi rien d'inacceptable dans l'atmosphère déréglée du Bas-Empire; mais il rend les contrôles presque impossibles [2]. Ajoutons que les interprétations numériques que S. Agrell a prétendu offrir de la plupart des très anciens textes runiques alors connus (et où il voyait une confirmation de son système) se sont effondrées sous les critiques d'A. Bæksted (1952) [3]. Cela n'empêche point qu'il y ait dans les thèses d'Agrell des parties séduisantes et peut-être valables; l'esprit systématique de leur auteur les a compromises par trop de suppositions gratuites surajoutées, mais une défaveur trop complète ne devrait peut-être pas les frapper [4].

---

[1] *Runornas talmystik och dess antika förebild,* Lund, 1927, et toute une série d'ouvrages postérieurs jusqu'en 1937.

[2] Il faut ajouter que l'on ne possède aucun indice de la pénétration du mithriacisme chez les Germains indépendants.

[3] A. Bæksted, *Målruner.*

[4] Fernand Mossé était moins réservé que moi à ce sujet; il disait dans son cours de 1953 que la solution d'Agrell pourrait peut-être se révéler un jour, en dépit de ses exagérations, comme celle d'un « génial précurseur », et ajoutait : « s'il y a vraiment un principe à la base de cet ordre inattendu, c'est bien une explication de ce genre qui pourrait en rendre compte ».

52. — On ne saurait proposer, au terme de cet examen décevant, que quelques remarques fort simples, dont on avoue tout de suite qu'elles sont incapables de conduire à une explication d'ensemble.

Il y a d'abord une coïncidence curieuse avec les alphabets italiques qui peut représenter, comme on l'a dit plusieurs fois [1], un « fossile » de l'alphabet conservé par le *fuþark* : la séquence *p R s t* est bien proche de l'ordre alphabétique p q r s t (d'autant plus que le *q* est ignoré de la plupart des écritures de l'Italie du Nord et n'a pas été utilisé par le créateur du *fuþark*).

Puis on observe à plusieurs reprises que des signes exprimant des sons apparentés ont été placés côte à côte dans le *fuþark* : ainsi *k* et *g*; *i, j* et peut-être *E*; *R* (z) et *s*. Cependant il paraît impossible de reconnaître dans l'ordre des runes la trace des préoccupations méthodiques d'un grammairien (au contraire de ce que l'on constate pour l'ogam, cf. § 99).

Peut-être a-t-on aussi groupé des runes offrant quelques similitudes graphiques : sur le *fuþark* de Kylver, les runes *p* et *E*, voisines, ont des formes analogues, et partout ᛗ et ᛘ, *e* et *m*, se suivent et se ressemblent fort.

Aucune de ces remarques ne fournit le moindre fil directeur, aucune ne peut être développée sans rendre nécessaire le recours à un jeu de périlleuses transpositions qui ne sont justifiées ni par une logique interne, ni par un comparatisme raisonnable [2]. Si l'ordre des runes s'explique autrement que par un choix arbitraire (réalisé par une personne seule ou par des moyens oraculaires), il n'existe pour le moment aucun espoir sérieux de découvrir les principes qui l'ont gouverné.

En revanche, on croit deviner assez bien pourquoi l'ordre gréco-romain n'a pas été purement et simplement adopté par les créateurs des runes et de l'ogam. Choisir un nouvel ordre était un moyen d'affirmer l'autonomie et l'originalité du système, aussi important que le choix de formes nouvelles.

---

[1] De G. HEMPL, Journal of Germanic Philology, II, 1898, p. 370-374 à G. BÆSECKE, *Vorgeschichte des deutschen Schrifttums*, Halle, 1940, p. 101.

[2] Comme dans l'hypothèse de Hempl, reprise par ARNTZ, *Handbuch*, 2e éd., p. 87-88.

53. — Les runes ne sont pas seulement disposées dans un ordre entièrement original; elles offrent aussi la singularité d'être réparties en groupes égaux à l'intérieur du *fuþark*, d'une manière qu'ignorent absolument les alphabets méditerranéens (mais qu'on retrouve dans l'ogam irlandais). Ces groupes furent toujours au nombre de 3; chacun comprenait donc 8 runes dans l'ancien *fuþark* et 6 ou 5 dans le nouveau. Le nom de ces groupes n'est attesté que très tardivement (XVII^e siècle), et seulement en isl. : *ætt* (pl. *ættir*), littéralement « famille », mais peut-être plutôt à l'origine « octade » de *átta* « huit ». La réalité de cette tripartition aux plus hautes époques ne peut toutefois être mise en doute, du moins en Scandinavie : dès le V^e siècle, les *fuþark* inscrits sur les bractéates suédoises de Vadstena et de Grumpan sont divisés en trois groupes par une ponctuation formée de deux points superposés. Dans la suite, plusieurs des systèmes les mieux attestés de la cryptographie runique scandinave reposent sur la place des runes à l'intérieur de ces groupes (§ 92). On ne possède pas de preuve directe de la division en *ættir* sur le continent ou en Angleterre, mais ce n'est sans doute que l'effet du hasard, puisque la cryptographie runique anglaise en fait également usage [1].

Sur la bractéate de Vadstena, leur plus ancien et meilleur témoin, les *ættir* apparaissent donc ainsi constitués : 1° fuþarkgw; 2° hnijEpRs; 3° tbemlŋo[d]. Les motifs qui ont entraîné leur formation sont aussi inconnus que ceux qui ont présidé au classement des caractères du *fuþark:* comme ceux-ci, ils sont vraisemblablement de nature extralogique. Rien n'empêche de croire que les deux opérations aient été contemporaines [2].

La tradition islandaise récente dénomme les trois *ættir*, d'après leurs premiers signes : *Freys ætt, Hagals ætt, Tys ætt.* Ces appellations n'ont aucun répondant ancien.

---

[1] Dans le système des *isruna*, il est fait allusion à une division semblable à celle des *ættir*, sous le nom latin de *versus;* cf. § 109 et § 115.

[2] Malgré l'opinion contraire exprimée par H. ARNTZ, A. Z., p. 181 (car cet auteur ne tient pas compte de l'allusion aux *ættir* dans l' « isruna tract »).

IV. LES NOMS DES RUNES

54. — Depuis le IX^e^ siècle au moins, les runes ont porté des noms acrophones (c'est-à-dire commençant par le son même que la rune exprime). Notre connaissance de ces noms a deux sources principales, l'une et l'autre d'un caractère érudit et nullement populaire, et toutes deux relativement tardives : aucun document sur la question n'est antérieur au début de la Renaissance carolingienne, aucun n'émane directement d'un milieu germanique païen. Ces deux sources sont, d'une part les listes de noms de runes, généralement jointes à une figuration du *fuþark*, qui se trouvent dans divers manuscrits du haut Moyen Âge (*runica manuscripta*), et d'autre part les poèmes runiques, dont l'ossature est constituée par l'énumération et la paraphrase des noms des runes.

Ces constatations marquent dès le début les limites d'une recherche raisonnable : il ne saurait être question, au moyen de documents du IX^e^ siècle, portant la trace évidente d'une rédaction par des clercs chrétiens, de remonter avec certitude à un état de choses préhistorique, avec toutes ses implications mythologiques, magiques, etc. Cette prudence a été perdue de vue par un trop grand nombre d'auteurs à toutes les époques.

D'autre part, ces dates tardives font que l'on n'atteint les runes de l'ancien *fuþark* qu'à travers sa version la plus aberrante, l'anglo-saxonne. Rien, dans la tradition scandinave, ne permet de remonter au-delà du nouveau *fuþark* à 16 runes. Quant à la tradition continentale, elle se limite à un seul document d'interprétation très malaisée : les noms « gotiques » des lettres du ms. 795 de Vienne (§ 58), dont on ne sait s'ils sont aussi authentiques et indépendants qu'ils le paraissent à première vue. Cette documentation passablement hétérogène est donc d'une mise en œuvre très délicate.

Il se peut que l'emploi de certaines runes comme symboles de leurs noms à l'intérieur d'un texte fournisse parfois des témoignages plus anciens que ceux des listes ou des poèmes. Mais la grande majorité des cas qui ont été allégués pour les plus hautes époques sont extrêmement hypothétiques, et c'est assez gratuitement que certains runologues ont cherché à les multiplier en interprétant les premiers textes (cf. § 67).

1. Les listes de noms

55. — Pratiquement tous les textes disponibles émanent de clercs anglo-saxons restés dans leur île ou émigrés sur le continent, ou de leurs disciples allemands. La grande curiosité d'esprit de ce milieu — souvent orientée vers les écritures exotiques ou secrètes — explique sans doute que les scribes aient assez souvent étendu leur enquête à des noms continentaux ou nordiques (bien que les dénominations anglaises restent en général à la base de leur notation) [1]. L'autorité de ces listes est très inégale. Les meilleures, au nombre d'une douzaine (remontant pour les plus anciennes au IX^e siècle), présentent les runes dans l'ordre du *fuþark*. D'autres s'efforcent de reclasser plus ou moins habilement les runes dans l'ordre de l'alphabet latin; bien qu'à peu près aussi anciennes, elles offrent évidemment une tradition beaucoup plus corrompue; on en compte environ une demi-douzaine. Dans un cas comme dans l'autre, le scribe n'a recherché aucune utilité pratique [2]; son souci dominant était d'ajouter à une collection d'alphabets réels ou imaginaires un numéro de plus. Nous nous bornerons à signaler ici les plus intéressants des manuscrits du premier groupe et à en présenter les données sous forme d'un tableau synthétique.

La datation des listes est d'autant plus malaisée que la plupart d'entre elles ont été insérées après coup sur des feuillets restés blancs de manuscrits déjà existants, et qu'elles sont rarement accompagnées d'un texte assez suivi pour permettre des observations paléographiques précises. Nous suivrons pour l'essentiel les conclusions de l'étude

---

[1] Toute la documentation anglaise est réunie et excellemment commentée par R. DEROLEZ, *R. M.;* pour les textes de source non anglaise, en attendant la suite de cet ouvrage, on recourra au premier chapitre de K. SCHNEIDER, *Die germanischen Runennamen,* 1956.

[2] Le seul usage auquel il ait parfois appliqué les runes — concurremment avec toutes sortes de signes imaginaires — est la composition de brefs traités de cryptographie d'une grande puérilité. . .

critique exemplaire que R. Derolez a menée à travers ces documents irritants.

Il importe de se défier encore davantage d'un groupe de sources qui ne sera mentionné ici que pour mémoire : les traités pseudépigraphes sur les écritures fabriqués au Moyen Âge et mis sous le patronage du mystérieux Aethicus Ister ou de Hraban Maur (*De inventione litterarum*). On en trouvera l'étude dans DEROLEZ, *R. M.*, I, p. 279 et suiv. Ils remontent aussi au IX^e^ siècle.

Dans presque tous les cas, les runes n'occupent, dans les préoccupations de ceux qui les ont notées, que la même place que les caractères « égyptiens », « chaldéens », « syriaques », etc., qui voisinent avec elles et sont de purs produits de l'imagination. De telles conditions n'offrent aucune garantie d'exactitude phonétique ou même graphique pour la transmission des noms de runes [1]. On appréciera donc chaque cas en s'efforçant de prendre la mesure exacte de la connaissance personnelle et vivante que le scribe pouvait avoir de la nomenclature runique. Les noms accompagnant des *fuþark* isolés inspirent *a priori* un peu plus de confiance que ceux qui s'insèrent dans un contexte suspect d'écritures fictives.

56. — Pour le *fuþorc* anglo-saxon, les meilleurs témoignages paraissent être ceux de trois manuscrits du IX^e^ siècle (ms. 270 de Saint-Gall et ms. 9565-9566 de Bruxelles, qui donnent les noms des runes en liaison avec un bref traité de cryptographie runique — l'*Isruna tract* de R. Derolez; cf. § 115, et ms. 9311-9313 de Bruxelles, où un *fuþorc* isolé suit un traité sur les notes tironiennes); — un manuscrit du X^e^ siècle (le n° 795 de Vienne, célèbre par ses notes sur l'écriture et la prononciation du gotique, cf. § 58); — enfin deux manuscrits anglais des X^e^-XI^e^ (British Museum, Cotton Domitian A 9) et XII^e^ siècles (Oxford, Saint John's College 17, avec des alphabets fictifs). Voici quelles sont leurs données [2] :

---

[1] Elles autorisent aussi les pires confusions, par simple transposition de colonne à colonne; le ms. 14.436 de Munich (début du XI^e^ s.) présente ainsi deux alphabets runiques et baptise le premier « syriaque » et le second « arabe »!

[2] Reclassées selon l'ordre du poème runique, généralement suivi par les runologues. Un tiret marque l'absence du nom correspondant. Un astérisque * indique les noms pour lesquels nous avons redressé une erreur de classement évidente. Nous avons éliminé sans indication spéciale diverses formes visiblement indues, dépourvues d'intérêt dans une *Introduction* comme celle-ci.

Rune		St. Gall	Brux. 9565	Brux. 9311	Vienne 795	Cotton Dom.	St. John's
1	*f*	feh	feh	fech	fech	feoh	feh
2	*u*	uur	uur	ur	ur	ur	ur
3	*þ*	dorn	dorn	thorn	ðorn	ðorn	þorn
4	*o*	oos	oos	os	os	os	os
5	*r*	rat	rat	rad	rada	rad	rad
6	*c*	cen	cen	ken	cen	cen	cen
7	*g*	gebo	gebo	geuo	geofu	gifu	gyfu, geofu
8	*w*	huun	huun	uung	uyn	wen	–
9	*h*	hagal	hagal	agal	haegil	hegel	hægel
10	*n*	nod	nod	not	naed	nead	ned
11	*i*	iis	iis	is	is	–	is
12	*ȝ*	ger	ger	iar, ger	gaer	gear	–
13	*j*	ih	ih	ih	ih	–	–
14	*p*	perd	perd	pert	peord	peorð	peorð
15	*x*	elux	elox	ilix	ilcs	–	ilx
16	*s*	sigi	sigi	sigil	sygil	*sigel	sigil, sigel
17	*t*	ti	ti	ti	ti	tir	tyr
18	*b*	berg	berg	berc	berc	berc	beorc
19	*e*	eh	eh	hec	eh	–	ech
20	*m*	man	man	man	mon	mann	–
21	*l*	lago	lagu	lago	lagu	lagu	lagu
22	*ŋ*	inc	inc	hinc	lug	inc	ing
23	*œ*	odil	odil	othil	oedil	eþel	oeþel
24	*d*	tag	tag	dag	daeg	deg	dæg
25	*a*	*ac	*ac	ac	ac	ac	ac
26	*æ*	*asc	*asc	e[ ]	aes	æsc	æsc
27	*y*	–	–	–	yr	yr	yr
28	*io*	–	–	–	eor	ior	–
29	*ea*	aer	aer	–	–	ear	ear
30	*k′*	–	–	–	–	calc	–
31	*g′*	–	–	–	–	gar	–
32	*q*	–	–	–	–	cweorð	–
33	*st*	–	–	–	–	stan	–

Remarques. — Sur le *fuþorc*, forme anglo-saxonne du *fuþark*, et sur les runes supplémentaires qu'il comporte, cf. plus loin, § 106 et suiv.

On observe que les deux premiers manuscrits — ceux de l'*Isruna tract* — offrent la trace d'une adaptation des noms anglais à la phonétique allemande; cette même trace se retrouve, à un moindre degré, sur le ms. 9311 de Bruxelles. Quoique plus tardives et plus remaniées, les listes anglaises des deux dernières colonnes donnent sans doute des noms plus corrects. Les voyelles redoublées, fréquentes dans les deux premières colonnes, sont un essai d'exprimer leur longueur.

57. — Le *fuþark* scandinave récent à 16 signes possède une nomenclature bien attestée, notamment par le ms. latin Voss 83 (4°) de Leyde, du x^e^ siècle, qui représente une tradition continentale et donne les noms en runes (col. I) et en lettres latines (col. II) [1]; puis par deux manuscrits anglais étroitement apparentés, ceux de Londres (Cotton Galba A 2, du x^e^-xi^e^ siècle) et d'Oxford (Saint John's College 17, début du xii^e^ siècle), ce dernier avec deux exemples (col. IV et V), qui représentent la tradition anglaise; enfin par le *Book of Ballymote* (de 1391, d'après un original du x^e^ siècle), qui représente la tradition irlandaise [2]. Naturellement, aucun de ces documents n'est d'origine directement nordique — ils se rapportent à une époque où l'écriture manuscrite s'introduisait à peine dans le Nord —; transmis par voie orale, les noms des runes courent de forts risques d'y être déformés.

On observe des influences anglaises évidentes sur certaines graphies des manuscrits de Londres et d'Oxford : *beorc, beor.* Le premier

---

[1] Le *fuþark* de ce manuscrit de Leyde présente un intérêt tout particulier; il est accompagné d'un très curieux essai de classement des runes en quatre groupes phonétiques (b k þ t; f l m n r R s; a i e u; h) qui indique un sens grammatical assez averti. La réunion des voyelles en un groupe final est une analogie avec l'ogam qui mérite mention.

[2] La mauvaise lecture des caractères du x^e^ siècle explique des erreurs manifestes (*a* pour *u* et inversement; *r* pour *s*) qui ont fait l'objet d'une correction dans les cas signalés par *. Éd. G. Calder, *Auraicept na n-Eces*, Edimbourg, 1917, p. 311. Le *fuþark* y est intitulé *ogom lochlandach* « ogam scandinave ».

fuþark du manuscrit de Saint John's College offre des formes plus archaïsantes que le second (*tiur, monr*) et les runes qui l'accompagnent

		Manuscrit de Leyde		Cotton Galba	St. John's College		Book of Ballymote
		I	II	III	IV	V	VI
1	*f*	fiu	fiu	fe	fe	fe	*feu
2	*u*	urR	urr	ur	ur	ur	*ur
3	*þ*	þurs	dhurs	þors	þurs	þors	turs
4	*a*	ąus	aus	os	[os]	os	*os
5	*r*	ræiþu	reidu	reð	reiðer	reð	raid
6	*k*	kąun	caun	con	coun	con	caun
7	*h*	hąkąl	hagal	hagol	hagol	hagol	hagal
8	*n*	nąuþr	naudr	noð	nou	noð	naun
9	*i*	is	is	is	is	is	is
10	*a*	ąr	ae	ar	ar	ar	ar
11	*s*	sulu	soulu	sol	sol	sol	sol
12	*t*	tiuR	iu (*sic*)	tyr	tiur	tyr	diur
13	*b*	biærkąn	biercan	beorc	bercon	beor	bergann
14	*m*	mąnR	manr	mander	monr	mander	mann
15	*l*	ląukr	laucr	locr	laur	loer	lagor
16	*R*	ir	ir	yr	–	yr	eir

sont aussi de formes plus anciennes. Dans les deux manuscrits anglais, on donne la valeur — sans aucun nom — de six runes pointées additionnelles d'invention tardive (cf. § 111).

58. — Enfin le ms. 795 de la Bibliothèque Nationale de Vienne (fin IX^e^ ou début X^e^ siècle) fournit la nomenclature d'un alphabet gotique, approximativement arrangé selon l'ordre latin; elle présente de remarquables similitudes avec les noms des runes. Les caractères qui l'illustrent sont ceux qui ont servi à écrire la bible de Wulfila, et les quelques remarques linguistiques qui l'accompagnent se rapportent également au gotique de Wulfila; les traductions et commentaires sont donnés en vieux haut

allemand. C'est, sous une forme rudimentaire, une « introduction au gotique » qu'un érudit allemand de l'époque carolingienne [1], dont la curiosité avait été éveillée par la vue de textes gotiques, aura recueillie dans des sources manuscrites plus anciennes. Comme le gotique a cessé d'être utilisé en Italie et en Espagne (le gotique de Crimée est ici hors de cause) sans doute au cours du VII^e siècle, ce matériel, s'il est authentiquement gotique, aurait un intérêt primordial : il pourrait représenter la tradition la plus ancienne que l'on connaisse sur les noms des runes et en même temps constituer le seul document sur la forme revêtue par ces noms dans un parler ostique.

Voici la nomenclature de Vienne dans l'état où elle nous est parvenue :

a	aza	*k*	chozma	*s*	sugil
b	bercna	*l*	laaz	*t*	tyz
g	geuua	*m*	manna	*w*	uuinne
d	daaz	*n*	noicz	*o*	utal
e	eyz	*u*	uraz	*x*	enguz
f	fe	*p*	pertra	*z*	ezec
j	gaar	*q*	quertra	*hw*	uuaer
h	haal	*r*	reda	*þ*	thyth
i	iiz				

Reclassée dans l'ordre traditionnel du *fuþark*, elle se présenterait ainsi [2] :

f	fe	*h*	haal	*b*	bercna
u	uraz	*n*	noicz	*e*	eyz
þ	thyth	*i*	iiz	*m*	manna
a	aza	*j*	gaar	*l*	laaz
r	reda	*p*	pertra	*ŋ*	enguz
k	chozma	*E*	ezec	*d*	daaz
g	geuua	*s*	sugil	*o*	utal
w	uuinne	*t*	tyz		

[1] Peut-être un Bavarois : le manuscrit provient de la cathédrale de Salzbourg.

[2] En admettant qu'on ait affecté aux lettres gotiques n'ayant pas d'homologue dans le *fuþark*, *z* et *x*, les noms des runes *E* et *ŋ* devenus inutiles (la forme de *E* était très voisine de celle de got. *z*).

Malheureusement, on peut douter de la pleine sincérité et du caractère gotique de cette nomenclature. Elle présente d'abord un trait anglo-saxon assez inquiétant : le nom du *q, quertra,* rappelle le nom anglais *cweord,* inconnu partout ailleurs, comme celui du *p, pertra,* est symétrique à *peord.* De plus, on y relève d'évidentes erreurs : les places de *o* et *u* ont été interverties. Enfin, certains noms sont tout à fait extraordinaires, notamment *k, chozma,* et *E, ezec.* Cela a conduit un certain nombre de philologues à rejeter catégoriquement le document — malgré son contexte plutôt rassurant — du dossier de la langue gotique [1], voire même à nier toute connaissance des runes chez les Gots [2]. Cependant une attitude moins radicale paraît raisonnable. Il paraît probable que cette nomenclature a subi des influences grecques qui seraient fort explicables dans le gotique wulfilien (le nom du *þ, thyth,* semble une transcription plus ou moins adroite du grec *thêta,* celui du *z, ezec,* rappelle le grec *zêta*); d'autre part, le *-z* de *uraz, tyz, laaz, daaz* paraît correspondre à la désinence du nominatif en gotique, cf. got. *dags* « jour ». Mais le gotique ne peut rendre compte de phénomènes singuliers, comme la chute du *g* intervocalique de *haal, laaz, daaz.*

Aussi s'orienterait-on volontiers vers l'hypothèse d'une nomenclature qui ne serait pas directement celle du gotique wulfilien, mais qui appartiendrait à quelque autre dialecte ostique, influencé par lui. Son abâtardissement à travers une tradition manuscrite médiocre est sûr. Beaucoup d'autres explications ont été également avancées (survivance d'un groupe gotique autour de Salzbourg, influencé par un entourage allemand; emprunt à des Gots de la France du Midi qui auraient hypothétiquement gardé leur parler jusque vers 800, etc.); aucune n'a reçu le moindre commencement de preuve.

Longtemps les érudits ont porté au compte d'Alcuin (ou de ses disciples) cette « introduction au gotique » du ms. 795 de Vienne, car le reste du volume est consacré à des œuvres d'Alcuin et a été transcrit dans son entourage vers 798; mais les plus récents examens paléographiques ont conduit à penser que le f° 20 v°, où figure notre texte, avait été écrit après coup, sans doute au x^e siècle [3]. Il faut donc renoncer à ce patronage illustre.

---

(1) J. Blomfield, *Runes and the Gothic Alphabet,* Saga-Book of the Viking Society, XII, 1941-1942, p. 177-194 et 209-231.

(2) C'est l'attitude de J. W. Marchand, cf. § 37.

(3) Derolez, *R. M.,* p. 54.

2. Les poèmes runiques

59. — L'existence de noms acrophones présentant un sens plus ou moins obvie et se prêtant à de multiples *kenningar* devait conduire, dès le haut Moyen Âge, à la composition de poèmes runiques. Malgré de très nombreuses études publiées depuis qu'en 1636 Ole Worm, le premier, les signala à l'attention des philologues, ils continuent à poser une infinité de problèmes souvent insolubles. On en possède quatre, dont les trois derniers forment un groupe assez cohérent.

Le plus ancien est l'*Abecedarium Nordmannicum*, connu par un manuscrit unique du milieu du IXe siècle (Saint-Gall, Stiftsbibliothek, ms. 878, fo 321), provenant sans doute de la cathédrale de Coire et, en dernière analyse, de Fulda. Au milieu de nombreux écrits grammaticaux de la basse antiquité et de l'époque carolingienne s'insère un très court poème, écrit sans doute en vieux saxon (continental), sur les noms des 16 runes du nouveau *fuþark* scandinave [1]. Sa nature métrique reste indéterminée; le texte est en tout cas corrompu.

Le poème vieil anglais n'était lui aussi connu que par un manuscrit unique (Cotton Otho B 10), détruit par un incendie en 1731; par chance, George Hickes en avait donné en 1705 une bonne édition, d'après une copie de Wanley. Il se compose de 29 courtes strophes consacrées à chacun des caractères du *fuþorc* anglais complété (cf. § 106). La date du feuillet portant le poème reste incertaine (XIe siècle?) [2].

Le poème norvégien est connu par diverses copies prises au XVIIe siècle d'un manuscrit unique détruit en 1728; son texte ne remonte sûrement pas au-delà de la fin du XIIIe siècle. Il se compose de 16 strophes de deux vers relatives à chacune des runes du nouveau *fuþark* scandinave [3].

---

[1] Voir le texte ci-dessous, § 61 (d'après DEROLEZ, *R. M.*, p. 78).

[2] L'édition qui fait autorité est celle de E. VAN K. DOBBIE, *The Anglo-Saxon Minor Poems*, New York, 1942, p. 28-30.

[3] L'édition la plus commode est celle de Bruce DICKINS, *Runic and Heroic Poems*, p. 24-27.

Le poème islandais est connu par quatre manuscrits de la collection Arnamagnéenne de Copenhague, dont le plus ancien remonte à la fin du XV^e^ siècle. Il se compose de 16 strophes de 3 vers relatives à chacune des runes du nouveau *fuþark* scandinave, sans compter des synonymes latins et islandais des noms des runes. Sa rédaction, au moins sous cette forme, n'est sans doute pas antérieure de beaucoup au premier manuscrit conservé [1].

Le témoignage des poèmes sur les noms des runes est naturellement plus riche que celui des listes : la forme métrique garantit dans une certaine mesure contre les corruptions et les *kenningar* présentent les premiers éléments d'une interprétation des noms.

60. — L'idée de composer des poèmes sur les noms des caractères d'une écriture était assez familière au haut Moyen Âge. Elle se relie certainement, par une longue tradition, aux psaumes alphabétiques de la Bible dont chaque hémistiche commence par l'une des lettres de l'alphabet hébraïque. Les livres sibyllins, selon Cicéron [2], contenaient des poèmes acrostiches; Ennius en fit d'autres — mais tous sont perdus. Il y en eut au Bas-Empire et à l'époque patristique — saint Augustin composa contre les Donatistes un hymne en strophes abécédaires, et Fortunat consacra un chant abécédaire à l'évêque Léonce. Ils se multiplièrent à l'époque carolingienne, et le monde byzantin ne les ignora pas. Mais la plupart du temps l'alphabet n'offrait qu'un cadre à l'intérieur duquel on disposait la matière de son choix : invectives ou louanges, déplorations ou méditations pieuses. Quelques-uns cependant, comme nos poèmes germaniques, prennent pour sujet l'alphabet lui-même.

L'un des exemples les plus intéressants de ce dernier cas, sans doute une œuvre anglaise ou irlandaise de la Renaissance carolingienne, connue par 4 mss du X^e^ siècle, a été éditée par Henri Omont (*Poème anonyme sur les lettres de l'alphabet,* Bibliothèque de l'École des

---

[1] Édition dans Bruce DICKINS, *ouvr. cité,* p. 28-33.
[2] *De divinatione,* II, 34.

Chartes, XLII, 1881, p. 429-441). Chaque lettre y a droit à trois vers, souvent énigmatiques, truffés de grec, faisant allusion à la forme de la lettre, au son qu'elle exprime, aux abréviations qu'elle sert à former, etc. sans négliger parfois les calembours. Un auteur anonyme crut bon d'y ajouter un commentaire, partiellement conservé. L'esprit est proche de celui des poèmes runiques, mais non identique : l'absence des noms acrophones pour les lettres latines y a sa part de responsabilité, et le latin ignore la *kenning*.

Le milieu vieux-slave vit éclore vers la même époque des tentatives voisines. Le prêtre Constantin, adaptant du grec en 894 des commentaires de l'Évangile, les fit précéder d'un abécédaire acrostiche inspiré du psaume CXVIII et, plus encore, de l'abécédaire acrostiche de Grégoire de Nazianze; mais il n'y fit pas allusion aux noms acrophones des 36 caractères glagolitiques qu'il utilisa (cf. § 74). L'inspiration en est uniquement religieuse, et la rédaction passablement laborieuse. Il y a beaucoup d'autres abécédaires — dont certains acrostiches — donnant les noms et les formes des lettres, mais ils sont plus tardifs, à partir du x^e^ siècle [1].

Les poèmes runiques n'épuisèrent pas la veine du monde germanique en ce domaine : on trouvera des suites assez tardives de métaphores diverses sur les lettres de l'alphabet, en v. h. a. et en latin, dans ARNTZ, *Handbuch,* 1^re^ éd., p. 110-112.

61. — L'*Abecedarium Nordmannicum* n'occupe, dans l'unique manuscrit connu, que trois lignes, consacrées chacune à peu près à l'un des *ættir*. Voici son texte :

1. ᚠ feu forman wreat — ᚢ ur after — ᚦ thuris thritten stabu — ᚨ os is themo oboro — ᚱ rat endos uuritan.

2. ᚲ chaon thanne cliuot — ᚷ hagal — ᚾ naut habet — ᛁ is — ᛃ ar — ᛋ endi sol.

3. ᛏ (tiu) — ᛒ brica — ᛖ endi man midi — ᛚ lagu the leohto — ᛉ yr al bihabet.

NOTES. — *wreat* (lecture discutée) est écrit en runes anglaises au-dessous des mots *feu forman.* — A côté de certaines runes scandinaves sont indiquées les formes anglaises : ᚻ à côté de ᚷ;

---

[1] F. Mossé avait rédigé une partie de ce paragraphe d'après des lettres de M. A. Vaillant de 1953.

ᚴ à côté de ᛏ; enfin une sorte de A majuscule, à côté de ᛦ, représente sans doute la rune anglaise ᚪ.

Comme on l'a dit, le *fuþark* qui sert de base à cet exercice verbal est à coup sûr le *fuþark* scandinave récent à 16 signes. Mais la langue du texte n'est pas nordique : c'est un mélange (ou un compromis) de formes qui paraissent appartenir à trois parlers différents, vieux saxon (continental), qui domine, nordique, vieux haut allemand. On peut sans doute risquer la traduction suivante :

« J'ai d'abord écrit ᚠ, ᚢ ensuite, ᚦ avec le troisième signe, ᚨ est suivant après lui, ᚱ (est) enfin écrit; — ᚴ ensuite adhère, ᚼ la grêle [1] a (= entraîne) le malheur (ou : le besoin), ᚾ [2], ᛁ, ᛏ et ᛋ; — ᛏ, ᛒ et ᛉ au milieu (du groupe), ᛚ la claire, ᛦ clôt le tout. »

Des formes comme *endi* « et » ne peuvent être que du vieux saxon; d'autres sont soit du v. ang., soit du v. sax., comme *forman* « d'abord »; d'autres sont des compromis approximatifs, comme *wreat* (cf. v. ang. *wrāt*, v. sax. *wrēt*), *thritten* (v. ang. *þridda*, v. sax. *thriddio*), *midi* « au milieu » (v. sax. *te middean;* adj. *middi* « moyen »). Les seuls éléments nordiques sûrs sont les noms des runes *thuris, naut, ar, sol, yr;* ils ne sauraient appartenir à aucun dialecte westique. Le caractère v. h. a. de *oboro, habet, bihabet* peut être débattu. De plus, les runes ᛉ, ᚺ, ᚴ, ᚪ sont nettement anglaises.

L'hypothèse la plus acceptable paraît être qu'il s'agit d'un texte d'origine danoise, transmis oralement en Allemagne du Nord à un scribe anglo-saxon plus ou moins habitué à s'exprimer dans la langue du pays, et peut-être finalement recopié par un Saxon.

On voit que ce « poème runique » est un texte mnémotechnique assez rudimentaire. Est-il même vraiment versifié? Il présente évidemment certaines allitérations (*feu forman; thuris thritten; man midi; lagu... leohto*). Mais c'est assez gratuitement qu'on a parfois tenté, au prix de nombreuses transpositions, d'en faire

---

[1] Jeu de mot sur le nom de la rune ᚼ, *hagal* « grêle ».
[2] Jeu de mot sur le nom de la rune ᚾ, *naut* « besoin, malheur ».

un poème à peu près régulier en un dialecte allemand cohérent [1]. La forme poétique — si, comme c'est probable, elle a bien existé — devait s'appliquer à un texte en vieux nordique, et nous reste inaccessible à travers le sabir dans lequel l'*Abecedarium* nous est parvenu.

On a tiré de ce texte insignifiant à tous égards — sauf par le témoignage qu'il porte sur les noms des runes — quantité de conséquences injustifiées. Arntz, dans la première édition de son *Handbuch* (1935), le voyait « von kultischem Gehalt erfüllt »; G. Baesecke y apercevait une preuve « dass auch die Runenkunde schulmässig gelehrt wurde », et voulait le rapprocher de l'activité d'Alcuin et de Hraban Maur [2]. C'est lui faire beaucoup d'honneur. Tout au plus peut-on y voir un indice de la curiosité d'esprit des clercs chargés de parachever la conversion de la Saxe et d'entrer en contact avec les Scandinaves et c'est peut-être encore dépasser les prémisses. Notons cependant que c'est, semble-t-il, le seul cas où un scribe médiéval ait entrepris de comparer une à une les formes anglaises et scandinaves de certaines runes [3].

62. — Le poème runique vieil anglais et les poèmes norvégien et islandais sont d'un caractère bien différent de l'*Abecedarium* et beaucoup plus élaborés. Ni leur forme métrique, ni leur portée, supérieure à celle d'une formule mnémotechnique, ne sauraient être mises en doute.

Donnons d'abord la traduction, strophe par strophe, du poème vieil anglais [4] :

1. *Feoh,* « richesse », est consolation pour tous les hommes; pourtant chacun doit la distribuer généreusement s'il veut s'assurer la gloire du Seigneur.

---

[1] Fr. VON DER LEYEN, *Zur Überlieferung des Abecedarium Nordmannicum,* Beiträge zur Runenkunde... G. Neckel, Leipzig, 1938, p. 103-105, et surtout *Die germanische Runenreihe und ihre Namen,* Zeitschrift für Volkskunde, N. F., II, 1930, p. 170-182.

[2] G. BAESECKE, *Das Abecedarium Nordmannicum,* Runenberichte, I, 1939-1942, p. 76-90.

[3] DEROLEZ, *R. M.*, p. 83.

[4] Par F. Mossé.

2. *Ur,* « l'aurochs », est intrépide et très bien encorné; c'est une bête très féroce, elle combat avec ses cornes; grand rôdeur des bruyères c'est un être impétueux.

3. *þorn,* « l'épine », est très pointue; la toucher est mauvais pour toute personne, extrêmement douloureux pour qui se repose parmi elles.

4. *Os,* (?) [1], est la source de tout langage, soutien de sagesse, consolation des sages, agrément et joie pour chaque homme bien né.

5. *Rad,* « la chevauchée », est, à la maison, confortable pour tout guerrier, et très ardue pour qui, sur le dos d'un robuste cheval, parcourt les grands chemins.

6. *Cen,* « la torche », est familière à tout être humain par sa flamme, pâle et brillante; elle brûle surtout dans les intérieurs où résident les princes.

7. *Gyfu,* « la générosité », est honneur et louange, soutien et dignité des hommes, et aussi aide et secours à tout être malheureux qui manque de tout le reste.

8. *Wenne,* il jouit de la « joie », celui qui ne connaît guère la souffrance, la douleur ni le chagrin et qui possède la prospérité, le bonheur et l'abondance (qui règne dans les) villes.

9. *Hægl,* « le grêlon », est le plus blanc des grains, il est projeté de la voûte céleste, lancé par les rafales du vent; ensuite, il fond en eau.

10. *Nyd,* « l'affliction », étreint la poitrine; néanmoins, elle est pour les enfants des hommes une source d'assistance et de salut s'ils y prêtent attention assez tôt (?).

11. *Is,* « la glace », est très froide, extrêmement glissante; elle brille aussi clair que le verre, semblable aux gemmes; c'est un parquet fait par le gel, beau à la vue.

12. *Ger,* « l'été », est la joie des hommes, (l'époque où) Dieu, le saint roi du ciel, permet à la terre de porter de beaux fruits pour les riches comme pour les pauvres.

13. *Eoh,* « l'if », est un arbre à l'écorce rude, dur et solidement planté en terre, le gardien du feu, soutenu par ses racines, la joie d'un domaine.

---

[1] Traduction incertaine, cf. § 71.

14. *Peord*, (?) [1], est toujours jeu et rire pour les grands [2], là où les guerriers sont assis ensemble, joyeux dans la salle du festin.

15. *Eolhxsecg*, « le roseau de l'élan » (?), a surtout pour habitat les marais; il pousse dans l'eau, fait une cruelle blessure, couvre (?) de sang tout guerrier qui le touche.

16. *Sigel*, « le soleil », fait toujours la joie des marins quand ils voyagent sur le bain des poissons (*kenning* = la mer) jusqu'à ce qu'ils amènent à terre le coursier des vagues (*kenning* = le navire).

17. *Tir*, (?) [3], est une étoile, elle est bien fidèle aux princes; elle poursuit toujours sa course au-dessus des brumes de la nuit et ne manque jamais.

18. *Beorc*, « le peuplier » [4] n'a pas de fruits; il produit cependant des drageons sans graine; il a des branches splendides, ses hautes frondaisons superbement ornées de feuillage atteignent au ciel.

19. *Eh*, « le cheval », fait la joie des princes en présence des nobles guerriers, le superbe coursier, avec ses sabots, quand les riches cavaliers en discutent; pour qui ne tient pas en place, c'est un réconfort constant.

20. *Man*, « l'homme » joyeux est cher à ses proches; cependant tout être humain doit quitter ses semblables, puisque le Seigneur, selon son décret, abandonnera la pauvre dépouille à la terre.

21. *Lagu*, « la mer », semble infinie aux hommes, s'ils se risquent sur la nef incertaine, que les vagues les terrifient grandement et que le courrier de l'Océan (= le navire) n'obéisse pas à leurs rênes.

22. *Ing*, [nom de héros], se montra d'abord aux hommes parmi les Danois orientaux [5], jusqu'à ce que plus tard il repartît vers l'Est [6] sur les flots, suivi par son char. Ainsi les Heardings [7] nommaient le héros.

---

[1] Sens inconnu, cf. § 71.

[2] Lacune d'un mot ou deux.

[3] Sans doute la planète Mars; cf. § 71.

[4] Le mot *beorc* signifie usuellement « bouleau », mais la description donnée convient mieux au peuplier, sens rare attesté par les glossaires (Bruce Dickins).

[5] Les *East-Dene*, « Danois orientaux », sont à rapprocher des *Suþ-Dene* du Widsiþ et du Beowulf. On ne les connaît pas autrement.

[6] Correction : le texte porte *eft*.

[7] Inconnus de la tradition anglaise; mais cf. v. nor. *Haddingjar* et le roi *Hadingus* cité par Saxo Grammaticus au Danemark. Peut-être ne s'agit-il que d'un substantif : « les braves, les guerriers ».

23. *Epel,* « un patrimoine », est très précieux à tout homme, s'il peut y jouir dans sa maison de tout ce qui est juste et convenable dans une prospérité constante.

24. *Dæg,* « le jour », est le messager du Seigneur, cher aux humains, grande lumière du Créateur, espoir et bonheur pour les riches et les pauvres, utile à tous.

25. *Ac,* « le chêne », est la nourriture de la chair (de porc) sur cette terre pour les enfants des hommes. Souvent il traverse le bain des fous de Bassan [1] (*kenning* = la mer), et l'océan éprouve si le chêne tient ses promesses avec honneur.

26. *Æsc,* « le frêne », est très haut et précieux pour l'homme, robuste sur ses bases, il tient bon, même si un grand nombre d'hommes combat contre lui.

27. *Yr,* « l'arc » (?), fait la joie et l'honneur de tout prince et noble personnage. Il est beau sur le coursier, on peut compter sur lui dans les expéditions, c'est une arme guerrière.

28. *Iar,* « l'anguille » (?), est un poisson de rivière, et cependant il se nourrit toujours sur la terre; il possède une belle demeure entourée d'eau où il vit dans les délices [2].

29. *Ear,* « l'argile » (?) [3] (*kenning* = la tombe?), est odieuse à tout noble personnage quand la chair se refroidit rapidement et choisit la terre blême comme compagne (de lit). La gloire s'éteint, la joie disparaît, le bonheur passe, les engagements tombent [4].

Remarque. — Il n'est pas probable que les noms des runes, en tête de chaque strophe, soient dus au copiste même du poème, qui les avait d'abord indiqués seulement par le caractère correspondant; d'où quelques divergences dans la forme donnée à ces noms dans les titres et dans l'intérieur des strophes (cf. DEROLEZ, *R. M.,* p. 24).

---

[1] Oiseaux de haute mer.

[2] Cette traduction repose sur une correction traditionnelle du verset 28, tel qu'il est donné par Hickes. Celui-ci imprime *Iar io byþ ea fixa.* Sur le sens possible de *ior* (au lieu de *iar*), cf. ci-dessous § 71.

[3] Sur ce sens, très discuté, cf. R. I. PAGE, *The Old English Rune Ear,* Medium Ævum, XXX, 1961, p. 65-79.

[4] Le poème anglais intervertit l'ordre courant des deux dernières runes, qui est *Ear - Iar,* peut-être pour trouver une conclusion plus acceptable et plus moralisante que celle qu'autorisait la paraphrase du nom de l'anguille...

63. — La valeur littéraire du texte n'est pas considérable; ses images manquent singulièrement de variété et d'originalité. A des clichés empruntés au répertoire le plus banal de la poésie héroïque s'ajoutent des allusions chrétiennes sans aucun élan. Il est vrai que le programme était ingrat et que l'intention de l'auteur anonyme était surtout de faire preuve de dextérité et d'érudition. Son texte n'offre pas de point d'appui solide pour une datation; on admet cependant en général, pour des raisons de style et de métrique, qu'il peut remonter au IX^e^ siècle et être légèrement postérieur à l'*Abecedarium Nordmannicum* [1]. On n'y trouve pas, en tout cas, la série complète des nouvelles runes imaginées en Northumbrie au VII^e^ siècle pour l'expression des gutturales — il n'y a que celles de Bewcastle, non celles de Ruthwell —, ni non plus celles que les manuscrits runiques ont ajoutées assez artificiellement au *fuþorc* (cf. § 108). Le poème ne paraphrase que les noms des runes effectivement employées dans l'épigraphie anglaise la plus courante.

64. — Le poème norvégien, quoique d'un grand laconisme, est plus limpide, et même un peu puéril. En voici une traduction [2] :

1. *Fé,* « la richesse », est une source de discorde entre proches; le loup vit dans la forêt.

2. *Úr,* « la scorie », provient du mauvais fer; le renne court souvent sur la neige glacée.

3. *Þurs,* « le Géant », rend les femmes malades [3] ; l'être enjoué est attristé par le malheur.

4. *Óss,* « l'estuaire », est la voie de la plupart des voyages; mais le fourreau (est) celle des épées.

5. *Ræid,* « la chevauchée », est, dit-on, le pire pour les chevaux; Reginn [4] forgea la meilleure des épées.

---

[1] Mais les appréciations varient fort selon les auteurs, du VII^e^ au XI^e^ siècle.

[2] Par F. Mossé.

[3] Allusion, non au nom de la rune, mais à l'emploi magique de celle-ci comme moyen de nuire aux femmes (cf. § 68).

[4] Forgeron mythique, père nourricier de Sigurd.

6. *Kaun,* « le furoncle », fait le malheur des enfants; le malheur rend l'homme pâle.

7. *Hagall,* « le grêlon », est le plus froid des grains; le Christ créa le (très) ancien monde.

8. *Naudr,* « la nécessité », ne laisse guère de choix; l'être nu est glacé par le froid.

9. *Íss,* « la glace », nous l'appelons « le large pont »; un aveugle a besoin d'être conduit.

10. *Ár,* « la récolte abondante », est une bénédiction pour les hommes; je dis que Frodi était généreux [1].

11. *Sól,* « le soleil », est la lumière des pays; je m'incline devant le jugement sacré.

12. *Týr* (nom d'un dieu), est manchot parmi les Ases; le forgeron doit souvent souffler.

13. *Bjarkan,* « le bouleau », a, parmi les branchages, le plus vert feuillage; Loki, par sa tromperie, a causé le malheur.

14. *Maðr,* « l'homme », est un surcroît de poussière; grande est la serre du faucon.

15. *Lǫgr,* « l'eau », est une cascade qui tombe d'une montagne; mais les ornements sont d'or.

16. *Yr,* « l'if », est le plus vert des arbres en hiver; quand il brûle il a coutume de pétiller.

On voit que chaque couplet se compose de deux parties qu'il est difficile de relier : une paraphrase du nom de chaque rune, puis une sentence semi-proverbiale. Quel rapport y a-t-il entre elles? Il semble le plus souvent ne s'agir que d'une association d'idées toute fortuite. Mais il y a peut-être aussi un certain souci de commencer par des constatations purement objectives pour finir ensuite au niveau du mythe païen ou de la religion chrétienne.

Au point de vue formel, le poème est constitué de couplets de vers rimés (ou assonancés, dans le cas du 15e) de six syllabes, présentant une allitération au premier vers et un enjambement du premier vers sur le second. Vu cette structure, typique du bas Moyen Âge, le poème

---

[1] Roi danois mythique, associé à l'idée d'un âge d'or.

ne peut remonter bien haut, du moins sous son aspect actuel : on le croit généralement de la fin du XIII^e^ siècle. Mais il réutilise sûrement en partie un matériel plus ancien. On est frappé par l'identité de certaines images dans les poèmes anglais et norvégien : « le grêlon est le plus blanc (ou : le plus froid) des grains » (*hægl byþ hwitust corna; hagall er kaldastr korna*) ; « la bonne récolte est une bénédiction (ou : une joie) pour les hommes » (*ger byþ gumena hiht; ár er gumna góði*). De plus l'image de la glace formant un pont est familière à la poésie anglo-saxonne (livre d'Exeter, vers gnomiques, 72; Andreas, 1259 : *is brycgian, is brycgade*).

65. — Le poème islandais reprend en grand nombre les images du poème norvégien (l'identité de la langue dans les deux textes le rendait presque inévitable), mais propose pour chaque rune, non plus deux idées assez lâchement associées, mais trois *kenningar* strictement construites :

1. *Fé,* « la richesse », c'est la discorde entre les proches, le feu de la mer [1] et le chemin du serpent [2].

2. *Ur,* « l'ondée », c'est les larmes des nuages, l'adversaire de la fenaison [3] et la haine du berger.

3. *Þurs,* « le Géant », c'est la torture des femmes, l'habitant des falaises et le mari de Varðrún (une géante).

4. *Oss,* « le dieu », c'est le vieux Gautr [4], le prince d'*Ásgarð* [5] et le seigneur de la Valhǫll [6].

5. *Reið,* « la chevauchée », c'est le plaisir du cavalier, le rapide voyage et la fatigue du cheval.

6. *Kaun,* « le furoncle », c'est le malheur des enfants, l'endroit douloureux (?) et la demeure de la purulence.

7. *Hagall,* « le grêlon », c'est le grain froid, l'averse de grésil et la maladie des serpents.

8. *Naud,* « la nécessité », c'est la tristesse de la serve, un pénible choix et un dur labeur.

---

(1) *Kenning* traditionnelle pour « or ».
(2) Autre *kenning* de même sens.
(3) Sens discuté, autre signification possible : « l'adversaire des banquises ».
(4) Un des noms d'Ódin.
(5) La demeure des Ases.
(6) Le « Walhalla » des auteurs allemands.

9. *Íss,* « la glace », c'est l'écorce des rivières, le toit de la vague et le danger pour les hommes destinés à la mort.

10. *Ár,* « la récolte abondante », c'est une bénédiction pour les hommes, un bon été et un champ couvert de récoltes.

11. *Sól* « le soleil », c'est le bouclier des nuages, un rayon brillant et le mortel souci des glaces.

12. *Týr* (nom d'un dieu), c'est l'Ase manchot, le reste (laissé par) le loup et le roi des temples.

13. *Bjarkan,* « le bouleau », c'est une branche feuillue, un petit arbre et un bois frais.

14. *Maðr,* « l'homme », c'est la joie pour l'homme, un surcroît de poussière et un orneur de navires.

15. *Lǫgr,* « l'eau », c'est une eau jaillissante, une vaste cuve et le sol des poissons.

16. *Ýr,* c'est un arc tendu, un fer fragile [1] et Fárbauti [2] de la flèche.

La forme poétique de ce texte est moins « moderniste » que celle du poème norvégien : il n'a pas de rimes et les allitérations entre le premier et le second vers, puis à l'intérieur du troisième, y jouent un rôle dominant. Le contenu aussi est résolument archaïsant, sans une seule allusion chrétienne, et tout à fait fidèle aux traditions de la scaldique islando-norvégienne. Les recoupements avec le poème norvégien sont multiples, notamment sous les runes *fé* (qualifiée de *frænda róg*), *þurs* (*kvinna kvillu, kvenna kvǫl*), *kaun* (*barna bǫl*), *hagall* (*kaldastr korna, kaldakorn*), *naudr* (opposition *naudr/kostr*), *ár* (*gumna góði*), *týr* (*æinendr ása, einhendr áss*), *bjarkan* (*laufgrønstr líma, laufgat lim*), *maðr* (*moldar auki*) [3]. Il est impossible de ne pas songer à une source commune, quoique certaines divergences soient très frappantes aussi : les noms *úr* et *óss* sont pris dans des sens radicalement différents; peut-être les mots auxquels se référait ici le poème norvégien n'étaient-ils plus compris usuellement en Islande au xv[e] siècle.

---

[1] Le poème donne à *ýr* deux sens successifs, « if » et « fer qui se brise aisément »; ce sont en réalité deux mots différents.

[2] Géant mythique, père de Loki.

[3] De plus, les métaphores bâties sur *reið* ont une idée commune (*rossom værsta, jórs erfiði*), et celles bâties sur *úr* et *ýr* concernent toutes deux les qualités du fer.

Dans l'un des manuscrits qui l'ont transmis (A M 687), le poème islandais s'accompagne d'équivalents latins pour les noms des runes. Il est utile de les signaler, malgré leur caractère approximatif :

fé = aurum	*ís* = glacies
úr = umbre (*sic;* lire imber?)	*ár* = annus
þurs = Saturnus	*sól* = rota
óss = Jupiter	*týr* = mars
reiđ = iter	*bjarkan* = abies
kaun = flagella	*maðr* = homo
hagall = grando	*lǫgr* = lacus
nauđ = opera	*ýr* = arcus

Le même manuscrit ajoute à chaque strophe un synonyme de « roi, prince », appartenant au langage poétique et commençant par la rune à laquelle la strophe est consacrée; ainsi *fé... fylkir; úr... visi; þurs... þengill,* etc.

Au total, le poème islandais, en dépit de la date tardive des manuscrits qui nous l'ont transmis, est une œuvre plus savante et plus raffinée que le poème norvégien. Tandis que ce dernier rappelle les « nursery rhymes » par le caractère lâche des associations d'idées, le premier est un catalogue de métaphores à l'usage des poètes et des érudits.

66. — Faut-il conclure des rapprochements institués plus haut entre les poèmes runiques anglais, norvégien et islandais qu'il a existé un « poème runique germanique commun », comme certains runologues n'ont pas hésité à l'affirmer [1]? Cela ne paraît guère vraisemblable. Mais les dénominations identiques (au moins pour l'essentiel), utilisées dans le même esprit, selon les recettes d'une poétique substantiellement invariable, ont donné naissance à des résultats voisins en Angleterre et en Scandinavie. Cette concordance d'ensemble a pu être renforcée sur quelques points précis par les nombreux contacts que *scōps* et scaldes

[1] Notamment R. M. MEYER, *Die altgermanische Runengedichte,* Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, XXXII, 1907, p. 67-84.

entretinrent du IXe au XIe siècle au moins (et sans doute plus tôt encore). Il serait risqué de proposer une date comme point de départ à ce mouvement convergent; mais le caractère encore si rudimentaire de l'*Abecedarium Nordmannicum* au IXe siècle incite à ne pas remonter sensiblement plus haut.

On a pu se demander si les poèmes runiques étaient nés tout armés du cerveau d'un seul auteur ou s'ils s'étaient constitués par agglomération spontanée autour d'un thème commun d'éléments de diverses provenances. Si des *kenningar* de ce type pouvaient s'enfiler indéfiniment les unes au bout des autres par le seul effet de la transmission orale, il est impensable que la forme stricte et le nombre toujours calculé des métaphores dans les poèmes écrits ne résulte pas de l'intervention de poètes-compilateurs au stade final de la rédaction. Ceux-ci ont d'ailleurs puisé à des sources assez différentes de part et d'autre : à demi populaires et à demi savantes en Angleterre, populaires surtout en Norvège, savantes surtout en Islande.

3. Emplois idéographiques des runes

67. — L'emploi de runes isolées comme abréviation ou symbole de leur nom peut être prouvé par de nombreux exemples à partir des environs de l'an 800, c'est-à-dire de l'époque même où les noms des runes commencent à être attestés par de nombreuses sources convergentes. La plupart des runologues pensent toutefois que cette pratique remonte beaucoup plus haut et qu'il serait ainsi possible de recueillir dès une époque, très reculée, des témoignages valables sur la signification (sinon toujours sur la forme exacte) des noms de runes. Bien que la chose soit en effet extrêmement probable, on ne saurait faire preuve, en cette matière, de trop de prudence. Le recours à ces « runes idéographiques » (all. *Begriffsrunen*, dan. *Begrebsruner*) n'a été trop souvent qu'un moyen désespéré de découvrir un sens à une inscription qui résistait à toutes les tentatives d'interprétation.

Le point de départ le plus sûr est offert, d'une part, par les « signatures » runiques du poète anglais Cynewulf (§ 116) et par les exemples, un peu plus tardifs, d'emploi de runes, dans des

manuscrits, comme abréviations de leur nom (§ 116 et 183), et de l'autre par divers monuments épigraphiques de l'époque des Vikings.

Les cas épigraphiques les moins discutables sont ceux qu'offrent : *a.* L'inscription suédoise d'Ingelstad (x^e siècle?), *Ög.* 43, où la rune ᛞ, appartenant à l'ancien *fuþark*, est insérée dans un texte en nouveau *fuþark* avec la valeur de son nom, *dagr* [1]. Ce recours à une rune ancienne indique vraisemblablement que l'emploi idéographique des runes existait déjà avant la réduction du *fuþark* de 24 à 16 signes ; *b.* La rame d'Oseberg (vers 850), où le texte *litil vis m* doit presque sûrement se lire *litil vísi maðr*, « homme peu sage », apparemment une *kenning* pour le nom d'homme v.-nor. *Óspakr*.

Pour des périodes plus anciennes, l'inscription de Stentoften (N° 27), du VII^e siècle sans doute, présente un exemple possible de la rune ᚴ avec la valeur *jāra* « bonne récolte » ; un cas semblable, sur la bractéate de Skodborg (*D. R.*, br. 8, col. 497), est déjà beaucoup moins sûr [2]. Quant aux nombreux exemples qu'ont cru déceler W. Krause et C. Marstrander, ils peuvent, en l'état actuel de la recherche, être considérés comme non démontrés. Dans la mesure où les textes allégués par ces runologues sont susceptibles d'interprétation, il peut s'agir aussi bien d'abréviations par suspension (un mot représenté par son initiale), de marques de propriété ou de symboles magiques ne reposant pas sur le nom de la rune (cf. § 79) [3]. Nous ne croyons absolument pas à un lien entre les « signes préruniques » (§ 40) et ces emplois idéographiques.

On remarquera que le nombre des runes qui paraissent susceptibles d'emploi idéographique est restreint ; cinq cas seulement sont à peu près prouvés, ceux de *w* (mss anglais), *j* (Stentoften, Skodborg?), *m* (mss anglais et islandais, Oseberg), *o* (mss anglais) et *d* (Ingelstad, mss anglais).

---

[1] Le texte est *salsi karþi sul d suk—ᛁᛚ—hiu*, « Salsi a fait ce soleil (?), Dagr (nom d'homme) a sculpté ceci sur le roc » (selon E. Brate).

[2] Evert SALBERGER, *An ideographic rune on the Skodborg bracteate*, A. Ph. Soc., XXIV, 1957, p. 18-32.

[3] Le point de vue contraire est surtout développé par Wolfgang KRAUSE, *Die Runen als Begriffszeichen*, Beiträge zur Runenkunde... G. Neckel, Leipzig, 1938, p. 35-53.

4. Autres documents

68. — Un petit nombre de textes scandinaves, de nature magique, donneraient en toutes lettres des noms de runes, si l'on en croit certains runologues. Les documents épigraphiques sont incertains : si W. Krause croit lire sur l'amulette de Sigtuna (XI[e] s.) le nom de la rune *i* au pluriel (*isiR*), si l'on y voit même parfois celui de la rune *n* (*naudir*), ces interprétations sont catégoriquement rejetées par d'autres auteurs [1]. Les sources littéraires sont un peu plus sûres, mais aussi plus tardives. Les *Skirnismál* (strophe 36) parlent de graver, au cours d'une opération magique, *þurs... ok þría stafi*, « (la rune) *þ*... et trois runes » (mais ceci est contesté par A. Bæksted, qui pense qu'il s'agit du mot *þurs* écrit tout au long) [2]. Les *Sigrdrífumál* (strophe 7) précisent que pour assurer le succès des *ǫlrúnar* (cf. § 81), il faut graver *á nagli naud*, « (la rune) *n* sur l'ongle ». Enfin un charme érotique islandais, d'époque moderne, parle de même de tracer *ása átta, naudir níu, þursa þrettán*, « 8 *a*, 9 *n*, 13 *þ* » (avec des nombres allitérants). Rien de tout ceci ne nous mène bien loin.

5. Interprétation des noms

69. — Partant de ces diverses sources, les runologues ont proposé des restitutions normalisées des noms de runes en germanique commun, gotique, nordique commun et vieil anglais. Si les deux dernières séries correspondent évidemment, à très peu de chose près, à une réalité concrète qui a existé à des moments donnés de l'histoire des runes, les deux premières sont peut-être des fantômes arbitrairement projetés en des temps et des milieux où ces dénominations étaient ignorées. Quoi qu'il en soit, ce tableau aura l'avantage de montrer

---

[1] Voir KRAUSE, *art. cité*, p. 43; Ivar LINDQUIST, *Religiösa runtexter. I. Sigtuna galdern*, Lund, 1932, p. 68; Magnus OLSEN, *Sigtuna amuletten*, Avhandl. utg. av det norske videnskaps akademi i Oslo, 1940, 3; BÆKSTED, *Målruner*, p. 224.

[2] BÆKSTED, *Målruner*, p. 75-80.

quels noms sont réductibles à un thème commun et quelles sont les formations autonomes des diverses langues [1].

Rune	Gotique commun	Gotique	Nord. commun	Vieil anglais
f	*fehu	faihu	*fehu	feoh
u	*ūruz	ūrus	*ūruR	ūr
þ	*þurisaz	*/eiþ* (?)	*þurisaR	*þorn*
a	*ansuz	ansus	*ansuR	ōs
r	*raidō	raida	*raiđu	rād
k	*kaunaz (?)	*kusma* (?)	*kauna	cēn
g	*gebō	giba		gyfu
w	*wunjō	winja		wyn
h	*hagalaz	hagl	*hagla	hægl
n	*nauþiz	nauþs	*naudiR	nȳd
i	*īsa-	eis	*īsaR	īs
j	*jēra-	jēr	*jāra	gēr
E	*eihwaz	*azet* (?)		ēōh
p	*perþ- (?)	pairþra		peorđ
R	*algiz		**ixwaR*	eolh (secg)
s	*sowelu	sauil	*sowelu	sigel
t	*teiwaz	teiws	*tīwaR	tīr
b	*berkana	bairkan	*berkana	beorc
e	*ehwaz	ai*/*veis		e(o)h
m	*mannaz	manna	*mannaR	man
l	*laguz	lagus	*laguR	lagu
ŋ	*inguz	iggws		ing
o	*ōþila	ōþal		ēþel
d	*đagaz	dags		dæg

[1] Tableau dressé d'après R. W. V. Elliott pour la première colonne, d'après F. Mossé pour les trois autres. On a souligné les noms qui ne peuvent se rattacher au thème commun porté dans la première colonne. On a délibérément

Quelles que soient les réserves qu'il suscite, ce tableau appelle les remarques suivantes :

1. Il y a une concordance substantielle satisfaisante de toutes les nomenclatures, ce qui suppose une communauté d'origine assez reculée (sans doute avant la fin des Grandes Invasions). Seuls les noms de *þ* et *R* (et aussi de *E* et *k*, si l'on tient compte du «gotique») présentent des divergences manifestes.

Les noms de la rune *þ* sont radicalement différents dans les trois groupes linguistiques; ce n'est que par une hypothèse arbitraire qu'on a reconstruit le nom g. c. sur le thème nordique de préférence aux deux autres. Le nom du *k* « gotique » est aberrant et peut reposer sur une tradition manuscrite corrompue. Celui du *E* « gotique » est également aberrant, peut-être grec (§ 58); en nordique il semble que l'on ait transporté à *R* le nom de *E* (à moins que la démarche inverse n'ait été faite par l'anglais).

2. Les seuls noms qui ne soient pas totalement acrophones sont ceux des runes qui ne sauraient occuper une position initiale, *R* et *ŋ*. Si le nom de *ŋ* comporte le son correspondant dès la première syllabe, celui de *R* ne le présente qu'à la finale et à titre de désinence (g. c. *-z*, v. nord. *-R*).

70. — Il faut évoquer ici, pour l'écarter, une question préjudicielle : le témoignage des poèmes runiques est-il recevable? Ou leurs auteurs avaient-ils totalement perdu le fil de la tradition germanique primitive sur les noms des runes? Le grand runologue norvégien C. Marstrander a savamment soutenu cette dernière opinion (*Om runene og runenavnenes oprindelse*, N. T. S., I, 1928, p. 147-188) : pour lui une interprétation erronée, fondée sur des noms communs, aurait été substituée, après les Grandes Invasions, aux significations primitives, liées à des appellations d'êtres semi-divins. Cette thèse, qui généralise certaines observations justifiées (cf. § 75), manque dans le détail de tout élément de démonstration convaincant, jongle avec des abstractions déifiées qu'elle imagine gratuitement, et décèle non moins gratuitement çà et là des influences celtiques ou gréco-latines (*is* serait le nom d'Isis,

---

renoncé à proposer des formes restituées v. nord. pour les runes absentes du nouveau *fuþark* à 16 signes, le seul pour lequel soit connue une nomenclature nordique, ou une forme gotique pour la rune *R*, non attestée dans la liste du ms. 795 de Vienne. Le cas des runes supplémentaires anglaises sera évoqué plus loin (§ 71 et § 111).

jēr celui d'Horus!). Nous partirons, comme tous les autres runologues, des données immédiates des poèmes runiques, sans renoncer pour autant à chercher ailleurs quand la chose paraîtra s'imposer.

71. — Avant tout essai d'interprétation d'ensemble, il est nécessaire, et prudent, d'examiner un à un les noms de chaque rune, tels que la tradition les a légués, et de les rapprocher des gloses dont les poèmes runiques les ont entourés.

ᚠ. L'unanimité des sources s'accorde sur le thème **fehu*, « bétail, bien meuble, richesse », cf. latin *pecus, pecunia*, « bétail, richesse mobilière ».

ᚢ. Les sources proposent trois interprétations divergentes. Le poème v. ang. suppose un sens non attesté autrement : « aurochs, bœuf sauvage », cf. latin *urus* (emprunt au germanique), animal aujourd'hui disparu de l'Europe occidentale mais bien attesté au haut Moyen Âge en Allemagne et en Angleterre (non en Scandinavie). Le poème norvégien suppose un sens « scorie » qui est assez hasardeux : en dehors de ce texte, le mot n'est connu que comme un terme dialectal islandais. L'interprétation du poème islandais « ondée, averse » est moins surprenante. Mais s'il y a désaccord profond sur le sens, il y a accord parfait sur la forme, qui remonte à g. c. **ūruz*.

ᚦ. Deux traditions entièrement divergentes (sans compter le « gotique ») : l'anglaise, qui part de *þorn* « épine », et la nordique, qui part de *þurs* « géant, ogre ». Elles sont irréductibles.

ᚨ. Cas voisin de celui de ᚢ : il y a accord pour la forme, remontant dans tous les cas à g. c. **ansuz*, mais divergence pour l'interprétation : « estuaire » pour le poème norvégien, « dieu (Ase) » pour l'islandais; la position de l'anglais est incertaine : le sens « dieu » y convient médiocrement, mais n'est pas à exclure; ses métaphores s'expliqueraient mieux par un recours au latin *os* « bouche ».

ᚱ. Accord parfait pour la forme, qui remonte à g. c. **raido;* le sens « chevauchée » convient partout, quoiqu'on l'ait fortement discuté en vieil anglais. Le sens « voiture », qui a été proposé (K. Schneider : cf. gaulois *reda* « voiture à quatre roues »), conviendrait aussi, mais n'est pas attesté en germanique.

ᚲ. Accord pour la forme (sauf en « gotique »), mais non pour le sens. Le v. ang. *cen* « torche » n'est pas directement attesté, mais se laisse aisément déduire de v. h. a. *kien, kēn* « branche de résineux, torche », et donne un sens parfait, qui paraît utilisé dans les signatures runiques de Cynewulf (Elene 1258, cf. § 116; les autres cas sont moins sûrs) [1]. Les sources nordiques s'accordent sur *kaun* « ulcère, furoncle, abcès ».

ᚷ. Accord de l'anglais et du « gotique » sur le thème **gebō* « don, générosité ».

ᚹ. Accord de l'anglais et du « gotique » sur le thème **wunjō* « joie, bien-être ».

ᚺ. Accord unanime des sources sur le thème **hagalaz* « grêlon ».

ᚾ. Accord unanime sur le thème **nauþiz* « besoin, détresse, contrainte ».

ᛁ. Accord unanime sur le thème **īsa-* « glace ».

ᛃ. Accord unanime sur le thème **jēra-* « été, année (favorable), [bonne] récolte ».

ᛇ. La tradition anglaise, seule disponible, donne le sens « if » bien que la forme normale du nom de cet arbre soit *iw*, non *eoh*.

ᛈ. Accord de l'anglais et du « gotique » sur la forme; le sens du mot *peorð* dans le poème v. ang. est inconnu, et il n'est pas attesté ailleurs. Aucune explication proposée n'est vraiment convaincante. Mais un rapprochement avec le nom du *q*, *cweorð*, et celui du *q* ogamique, *ceirt, qeirt* (§ 102), s'impose. La présence d'un *p* initial peut orienter vers l'hypothèse d'un emprunt au celtique continental.

ᛉ. Divergence totale des sources. La tradition anglaise repose sur *elox, eolhx*, que l'on rattache au nom de l'« élan », v. ang. *eolk*, ang. *elk* (+ désinence du génitif?), sans beaucoup de certitude; la métaphore du poème anglais est bâtie sur *eolhsecg* (= ang. **elk-sedge*) « sorte de plante à piquants ». La tradition nordique

---

[1] Ils pourraient offrir une variante *cēne* « hardi ».

repose sur un v. nord. *ixwaR* « if » (dont le même nom que celui donné en Angleterre à la rune ᛇ), avec la variante de sens « arc » et le recours, dans le poème islandais, à un homonyme « mauvais fer ».

ᛋ. Accord unanime des sources sur la forme et le sens « soleil », quoique le v. ang. *sigel* ne soit attesté, hors du poème runique, que dans une devinette (le thème *sōwelu* n'a survécu qu'en nordique, chassé par son rival *sunnō*).

ᛏ. Accord unanime sur la forme, et sans doute aussi sur le sens : le nom divin g. c. *Tīwaz*, v. nor. *Tyr*, tenu pour l'homologue de Mars romain (cf. dan. *Tirsdag*, ang. *Tuesday* « mardi »). Les listes de noms anglaises donnent en majorité *ti*, sans *-r*, qui est peut-être une forme indigène, *tir* pouvant être dû à une influence nordique.

ᛒ. Accord unanime sur la forme, et sans doute aussi sur le sens « (rameau de) bouleau » (avec quelques variantes sur la nature exacte de l'arbre désigné). Mais en v. ang. la forme normale du nom d'arbre est *birce*, *byrc*, et non *beorc*, en v. nor. *bjǫrk* et non *bjarkan*.

ᛖ. Accord de l'anglais et du « gotique » sur le thème g. c. **ehwaz;* le sens « cheval » donné par le poème anglais est très satisfaisant (cf. latin *equus*).

ᛗ. Accord unanime des sources sur le thème **mannaz* « homme ».

ᛚ. Accord unanime des sources sur le thème **laguz* « eau, mer »; cependant la nomenclature scandinave des manuscrits de Leyde et de Londres (§ 57) repose sur le thème v. nor. *laukr* « plante, oignon », qui paraît avoir joué d'autre part un rôle notable comme terme magique (cf. § 81) [1].

ᛜ. Accord de l'anglais et du « gotique » sur le thème **inguz*, qui paraît être le nom du héros éponyme du peuple des *Ingwine* (v. ang.) ou *Ingaevones* (Tacite); cf. le nom divin v. nor. *Yngvi*.

---

[1] Voir surtout W. KRAUSE, *Untersuchungen zu den Runennamen.* I. *Die Lauchrune*, 1947.

ᛟ. Accord de l'anglais et du « gotique » sur la forme (thème **ōþila*) et le sens « propriété foncière », cf. v. nor. *óðal*.

ᛞ. Accord unanime des sources sur le thème *dagaz* « jour ».

Runes supplémentaires anglo-saxonnes.

ᚪ. *Ac* « chêne ».

ᚫ. *Æsc* « frêne ».

ᚣ. *Yr* « arc » (mais on a discuté cette solution).

ᛠ. *Ear*. Le poème runique donne le sens « humus, tombe », mais le mot signifie usuellement « mer, vague ». Le nom forme visiblement couple avec le suivant (sur ces deux noms, voir aussi le § 111).

ᛡ. *Ior, iar*. Le poème runique suppose le sens « poisson d'eau douce », non autrement connu, qui reste très douteux. L'essentiel était sans doute de former couple avec la rune *j*, *ger* et avec la rune *ea*, *ear*. R. Elliott propose de voir dans *ior* un simple doublet de *ear* au sens de « mer » [1]. Ce terme est le dernier que glose le poème runique.

ᚳ. *Calc* « calice ».

ᚸ. *Gar* « épieu, lance ».

ᛢ. *Cweorð*. Aucun sens connu, semble destiné à faire couple avec *peorð*, peut-être en raison du voisinage de *p* et de *q* dans l'alphabet latin.

ᛋ. *Stān* « pierre ».

Cette première vue d'ensemble appelle quelques remarques :

1. Les divergences les plus profondes s'observent pour les noms qui ont pu avoir un sens païen prononcé : *þorn* face à *þurs; *ansuz* interprété comme « dieu » ou comme « estuaire », **teiwaz* revêtant en v. ang. une forme *tir*, éloignée de la forme phonétique normale *ti*. Tout cela fait soupçonner une intervention chrétienne consciente, en Angleterre surtout et aussi en Norvège, mais non en Islande : le *fuþark* a été expurgé. Il

(1) R. W. V. Elliott, *The runes in « The Husband's Message »*, Journal of Engl. and Germ. Philology, LIV, 1955, p. 4.

n'est pas exclu que cette *interpretatio christiana* ait également fait dévier, dans d'autres cas, l'unanimité ou la quasi-unanimité de la tradition (la conjecture est vraisemblable à propos de **laguz* face à *laukr*).

2. La forme a, dans tous les cas, plus de permanence que le sens. On a l'impression qu'un *scōp* ou un scalde habiles arrivaient, en jonglant avec les dialectes et les métaphores, à trouver un sens à n'importe quel mot ou presque; mais ils n'osaient pas bouleverser l'aspect phonétique d'un nom bien connu. Les flottements ont donc des chances de correspondre à des cas où le nom s'était conservé, mais où le sens s'était perdu et dut être l'objet d'une reconstitution plus ou moins arbitraire.

3. Dans toutes les langues, l'interprétation des noms fait appel à un certain nombre de mots rares, sortis de l'usage ou même étrangers. Cela peut n'être que la rançon du principe acrophonique; mais on peut aussi voir dans ce fait soit l'indice d'une antiquité reculée, soit celui d'une reconstitution à l'aveuglette, soit enfin le résultat de tous ces facteurs réunis. En v. ang., 12 noms sont inusités ou même inconnus en dehors des poèmes runiques (*ōs, ūr, cēn, gēr, eōh, peorð, eolh-secg, beorc, tir, yr, iar, ear*) et l'on a suggéré (notamment pour les noms en *-r*) la possibilité d'apports étrangers (nordiques) [1].

72. — Comme le reconnaissent la plupart des runologues, il est séduisant de classer les noms des runes par groupes de signification voisine : le monde du divin, avec les noms v. nord. *þurs, oss, Týr,* peut-être *ing;* celui de la végétation, avec **jēra* et **berkana* et les formes spécifiquement anglaises *þorn, eoh, āc, æsc;* celui des animaux, avec **uruz,* peut-être v. ang. *eolh,* et **ehwaz;* celui des phénomènes naturels, avec **hagalaz, isa, sowelu, laguz, ðagaz,* et peut-être les termes v. ang. *ior* et *stān;* celui de l'homme enfin, avec **fehu, *raiðo, *kaunaz* (?), **gebō, *wunjō, *nauþiz, *mannaz, *ōþila.*

---

[1] Les noms en *-r* sont tenus par Keller et Arntz pour des emprunts, mais Meroney les croit simplement le résultat d'une action analogique.

Ces groupes ont naturellement des limites assez incertaines. On peut, avec Marstrander et d'autres, être tenté d'élargir le premier en y incorporant **algiz* (*R*), qui correspondrait aux *Alces*, Dioscures germaniques connus par Tacite; **berkana*, qui serait le nom de la déesse Vercana, attestée par deux inscriptions latines de Rhénanie (si elle n'est pas plutôt gauloise) [1]; **mannaz*, qui serait un souvenir de l'ancêtre mythique des Germains, Mannus, cité par Tacite; en considérant le soleil comme un être divin; en voyant dans la forme *þorn* un travestissement du nom du dieu Thor (Donar), g. c.**þuranaz*. Nous ne nous arrêterons pas à ces spéculations, dont certaines sont cependant très séduisantes.

On observe que les concepts qui tiennent le plus de place dans le répertoire de la poésie héroïque germanique sont ici pratiquement absents : il n'est pas question du combat, de la navigation, des princes et de l'or (sinon par le truchement de **fehu* et **geƀō*). Cela pourrait être un indice d'antiquité : les noms seraient antérieurs au développement du compagnonnage militaire, des royautés tribales et des expéditions navales. Mais un tel raisonnement n'est évidemment valable que si l'on admet le caractère profane d'une importante partie au moins des noms de runes.

Le groupe du divin présente deux traits notables : l'absence des dieux essentiels de la période terminale du paganisme, Odin (Wodan) [2] et Thor (Donar), ainsi que celle de tous les Vanes (*Njǫrðr-Nerthus; Freyr* — s'il est distinct de Ing —; *Freyja*); la préséance donnée aux éléments magiques (notions de « bonne récolte », « bien-être », « fatalité », **jēra*, **wunjō*, **nauþiz*, auxquels il faut peut-être joindre *laukr*) sur les éléments proprement mythologiques et héroïques, dans le cercle de l'homme, qui va dans le même sens. On a l'impression d'une religiosité diffuse plus que d'une mythologie organisée. Cela peut correspondre soit à un stade très ancien de la religion germanique, soit à une interprétation personnelle du personnage ou du milieu qui ont choisi les noms des runes.

---

[1] *C.I.L.*, XIII, 4511 et 7667.

[2] On a suggéré (S. Nordal, W. Krause) qu'Odin pourrait se cacher derrière **algiz*, à cause des *kenningar* qui appellent le frêne Yggdrasill, où Odin se pendit, *elgjar galgi* « la potence de l'élan » ou « d'Elgr ». Cela n'est guère convaincant.

Le groupe végétal frappe par son analogie avec certains aspects de la nomenclature ogamique irlandaise, et notamment avec l' « ogam végétal » qui donne à la plupart des caractères des noms empruntés au règne végétal. Une influence irlandaise sur les runes, en ce domaine, n'est pas improbable (cf. § 102).

On pourrait aisément attribuer une signification quasi religieuse au choix des animaux du troisième groupe : l'aurochs et l'élan, par leur force exceptionnelle, le cheval, par l'usage cultuel de sa chair, bien attesté dans le paganisme scandinave, peuvent être considérés comme se tenant sur les franges des mondes naturel et surnaturel. Mais rien n'en donne une vraie preuve.

Dans la sphère de l'homme, des noms tels que **fehu*, **wunjō*, **nauþiz* « richesse, joie, détresse », présentent peut-être un caractère oraculaire et sont assez vraisemblablement liés aux plus anciennes méthodes germaniques de tirage des sorts (cf. § 85).

Enfin des groupes de portée plus restreinte peuvent être constitués autour de quelques idées plus précises : il y a des vocables liés à la métallurgie (*úr* dans le poème norvégien, *ýr* dans le poème islandais), d'autres se rattachant à l'arc et à l'if (*eoh*, **ixwaR*, *ýr*, cf. § 102) [1], un groupe enfin peut se former autour de la notion de propriété, mobilière (**fehu*) et immobilière (**ōþala*).

73. — Si l'on veut aller au-delà de ces considérations, deux voies s'ouvrent, également aventureuses. L'une cherche à réduire ces divers groupes à un dénominateur commun — et c'est naturellement le plus vague, celui du sacré, qui a été choisi par la quasi-totalité des auteurs, avec des modalités d'ailleurs extrêmement diverses. L'autre consiste à mettre l'accent sur l'existence possible de couples antithétiques (le plus net est *þurs* / *óss* dans la tradition nordique; cf. aussi **wunjō* / **nauþiz*, **īsa* / **sowelu*, ou même **fehu* « bétail domestique » et **ūruz* « animal sauvage »);

---

[1] Cf. R. W. V. Elliott, *Runes, yews and magic*, Speculum, XXXII, 1957, p. 250-261.

elle n'a été suivie jusqu'au bout que par Fr. von der Leyen, avec un succès limité.

La dernière grande tentative d'exégèse par le sacré (après celle de Marstrander, déjà évoquée § 70, et celle de Wolfgang Krause) [1], est due au runologue allemand Karl Schneider [2]; comme c'est aussi l'une des plus raisonnables et des plus respectueuses des données de la tradition, elle mérite une brève analyse. Pour lui, les noms des runes se répartissent en quatre groupes (vie rurale; culte funéraire et solaire; cosmogonie et anthropogonie; les Ases et le destin) qui composent un « monde de religiosité rurale ». Il aurait pris naissance dès l'époque du plus ancien *fuþark*, et aurait été encore compris par les Anglais quand ils eurent à baptiser les signes complémentaires ajoutés aux 24 runes primitives. Les concepts auraient été, dès l'origine, groupés par paires, et auraient déterminé l'ordre du *fuþark* primitif, très proche, dans l'opinion de M. Schneider, de celui qu'atteste la pierre de Kylver (§ 49). Le tout aurait constitué « un cosmos à l'ordonnance grandiose », remontant aux Cimbres, ou en tout cas à une Germanie très différente de celle des Grandes Invasions, et bien antérieure à elle.

On rappellera la tentative de S. Agrell pour rattacher ordre et noms des runes au culte mithriaque (§ 51); son « *uþark* » commencerait par *uruz*, parce que le bœuf est le premier être créé par Ahura Mazda; le 2e caractère serait voué aux démons (cf. nordique *þurs*) car dans la magie iranienne le nombre 2 entraîne le malheur; le 3e serait voué aux dieux (cf. nordique *óss*) car 3 est en Iran le nombre divin, etc.

74. — Il apparaît que ces significations n'ont en tout cas que peu ou pas de rapport avec la forme même des runes. Aucune dénomination n'est vraiment descriptive (la chose n'a pu être soutenue, sans vraisemblance, que pour la forme récente de la rune *m*, ᛘ, qui peut rappeler un personnage aux bras levés, et pour le nom anglais, sans doute refait, du *þ*, ᚦ, « épine »). Cela rejette dans un monde absolument différent des noms sémitiques (et grecs, par emprunt) des lettres de l'alphabet,

---

[1] W. KRAUSE, *Untersuchungen zu den Runennamen.* II. *Runennamen und Götterwelt*, Göttingen, 1948.

[2] K. SCHNEIDER, *Die germanischen Runennamen. Versuch einer Gesamtdeutung*, Meisenheim am Glan 1956.

qui sont en majorité clairement descriptifs. Mais cela rapproche une fois encore les runes de deux écritures issues des marges du monde gréco-latin, l'ogam (cf. § 102) et les écritures slaves.

En cyrillique (et sans doute déjà en glagolitique au IXe siècle), les lettres portent des noms acrophones, mais non descriptifs : *azŭ* « moi », pour *a*; *buky* « lettre », pour *b*; *vědě* « je sais », pour *v*; *glagoli* « parole », pour *g*; etc. [1]. L'idée en remonte probablement aux apôtres même des Slaves, Cyrille et Méthode, qui se souvenaient sans doute des noms acrophones grecs et hébraïques; mais le choix des noms paraît commandé uniquement par des intentions mnémotechniques (une phrase telle que « moi, je sais les lettres... », ou un vrai poème acrostiche, cf. § 60). Il ne faut pas exclure qu'aient agi, lors de la création des noms runiques à la périphérie du monde romain, des préoccupations analogues à celles qui se firent jour beaucoup plus tard sur celle du monde byzantin. Comme on le soulignera à propos de l'ogam, le latin aussi pouvait se prêter à des jeux analogues (cf. § 102).

Il se peut, inversement, que les noms des runes aient réagi sur leur emploi. On a suggéré que le nom divin *Ing* avait pu être victime d'un tabou qui aurait amené l'abandon par l'épigraphie de la rune *ŋ* [2]. L'absence de ᛈ dans les textes serait-elle due au fait que son nom *peorð* semble inexplicable? Et la survie, assez inutile, de *ą* dans le nouveau *fuþark* tiendrait-elle à ce que l'on n'a pas voulu en chasser le nom *ąs* « dieu »? Il serait imprudent de poursuivre ces conjectures.

75. — Au terme de cette étude, nous avancerons, avec précaution, les conclusions suivantes :

a. Les runes ont reçu leurs noms à une époque où le monde germanique présentait encore une relative unité et était encore unanimement païen, c'est-à-dire, sans doute, avant le VIe siècle.

b. On aperçoit au choix de ces noms deux facteurs déterminants, l'un de caractère purement mnémotechnique (acrophonie),

---

[1] André VAILLANT, *L'alphabet vieux-slave*, Revue des Études slaves, XXXII, 1955, p. 7-31.

[2] Harry ANDERSEN, A. N. F., LXII, 1947, p. 227.

l'autre sans doute religieux ou magique; le second n'a joué que dans la mesure où le premier l'autorisait.

c. Plusieurs de ces noms ont été amenés à changer de forme ou de sens sous l'influence de la conversion au christianisme et des modifications sociales et linguistiques. Listes et poèmes ne reflètent pas un état absolument primitif.

d. Rien n'oblige à voir dans les noms des runes une création unique et absolument originale du milieu germanique; le phénomène a eu des homologues, à des dates diverses, sur la périphérie du monde gréco-latin.

e. Comme le classement des runes, leur dénomination peut remonter aux origines même du *fuþark* (soit vers le début de l'ère chrétienne); mais il se peut aussi que les noms des runes, comme ceux des caractères de l'ogam, soient de quelques générations plus récents (soit vers la fin du Bas-Empire). En l'état actuel de la documentation, il est impossible de choisir entre ces deux hypothèses.

V. LES EMPLOIS ANCIENS DES RUNES

A. Les emplois magiques

76. — Ce problème, d'une importance capitale, a été résolu, selon les époques, de façons extrêmement diverses. C'est en raison de leur emploi magique, certain ou supposé, que, depuis la fin du XVI^e^ siècle au moins, et principalement en Islande, l'excommunication ecclésiastique est venue parfois frapper les derniers utilisateurs du *fuþark* [1]. La découverte au XVII^e^ siècle de l'Edda poétique, avec ses fréquentes allusions aux « runes divines », aux « très puissantes runes » (cf. § 77), ne fit que confirmer les doctes dans leur conviction. Le romantisme apporta sa pierre à l'édifice. Puis, pensant rester dans le domaine de la

---

[1] FINNUR JÓNSSON, *Runerne i den norsk-islandske Digtning...*, Aarbøger, 1910, p. 307.

science pure, à la fin du XIX^e et surtout au début du XX^e, toute une école de runologues crut découvrir dans les inscriptions runiques une savante « magie numérale » autour de laquelle les spéculations se multiplièrent imprudemment. Passé 1930, la cause paraissait entendue : presque partout où il y avait eu des runes — au moins à une date ancienne — il y avait eu, peu ou prou, de la magie. On admit (M. Olsen) que « les runes ont été créées, non pour servir d'expression dans la vie ordinaire, mais pour remplir une mission surnaturelle ». Puis vint la réaction, qui culmina avec un retentissant ouvrage d'Anders Bæksted, *Målruner og Troldruner* (1952) ; il niait le caractère magique d'une bonne partie des faits colligés par ses prédécesseurs et démontrait l'inanité absolue de la prétendue « magie numérale » qui les avait tant occupés.

En tout état de cause, le débat concerne à peu près exclusivement le milieu nordique. Même les partisans d'une « puissante floraison de la magie runique dans le Nord à l'époque mérovingienne » [1] admettent que les textes continentaux et anglais échappent à ce mouvement supposé.

Notre position, disons-le tout de suite, sera très proche de celle de Bæksted [2]. Comme lui, nous croyons que l'obsession magique de beaucoup de runologues s'explique plus par la psychologie des savants que par le contenu intrinsèque des inscriptions. Ces débats concernent en effet surtout les textes en ancien *fuþark*, dont une large part, en restant inintelligible, offre carrière à toutes les conjectures. Pour certains runologues, linguistes de profession, le recours à l'hypothèse magique fut comme un moyen — sans nul doute inconscient — de sauver leur honneur de savants face à un texte qu'ils ne comprenaient point ; pour d'autres, ce fut une sorte de compensation à l'insignifiance du contenu apparent d'une inscription qui les avait fait tant peiner ; pour presque tous, l'*aura* de mystère qu'ils supposaient au *fuþark* fut un attrait supplémentaire dans un labeur austère.

---

[1] Nous empruntons l'expression à S. GUTENBRUNNER, Festschrift D. Kralik, 1954, p. 84.

[2] Bien que nous n'admettions guère la possibilité d'éclairer les faits du haut Moyen Âge au moyen d'inscriptions de l'époque des Vikings, ou plus récentes encore, procédé auquel cet auteur recourt assez souvent.

Le plus difficile, en cette affaire, est de garder la tête froide et de n'accepter jamais pour vrai que ce qui est évidemment démontré, ou du moins hautement probable. Aucun chapitre d'une « Introduction à la runologie » ne saurait répudier plus décidément le recours à l'hypothèse gratuite.

77. — Le point de départ de toute enquête devra évidemment être offert par les textes runiques eux-mêmes et par la littérature contemporaine de leur rédaction.

1. Parmi les épithètes appliquées aux runes, y en a-t-il qui affirment, ou supposent, leur nature ou leur emploi magique? On allègue d'abord les deux textes du VII^e^ siècle (Björketorp, Stentoften, N^os^ 28 et 27) où se trouvent les mots *ginoronor, ginArunAr,* « les runes pleines de force », disent les uns (M. Olsen, L. Jacobsen, etc.), « les grandes runes (= bien sculptées) », disent les autres (I. Lindquist, A. Bæksted). Le contexte ne permet pas d'en décider; dans la langue islandaise classique, le préfixe *ginn-* (*ginnheilagr, ginnreginn,* etc.) n'exprime qu'un renforcement de l'idée principale. Sur les mêmes inscriptions, les runes sont qualifiées de *hAidr runo, hideR runono,* et cela n'est pas plus clair : on interprète le premier terme soit par v. nor. *heiðr* « honneur », soit par v. ang. *hador* « éclat », soit encore en en faisant un nom de dignité (sacerdotale?). Les seuls autres déterminants que l'on trouve en épigraphie accolés au mot « rune » sont des démonstratifs...

La littérature offre une plus ample moisson. C'est d'abord, dans l'Edda poétique, les épithètes de la strophe 142 des *Hávamál : stora stafi, stinna stafi* « les grandes lettres, les fortes lettres ». Puis et surtout, dans les *Sigrdrífumál,* les strophes 5 à 13 et 18, où la Valkyrie Sigrdrífa énumère toute une série de composés : *málrúnar* « runes (exprimant la) parole »; *hugrúnar* « runes de mémoire »; *sigrúnar* « runes de victoire »; *ǫlrúnar,* mot à mot « runes de bière » (cf. § 81); *bjargrúnar* « runes de secours »; *brimrúnar* « runes de ressac »; enfin *limrúnar* « runes de rameaux » [1]. Sauf les deux premières, qui paraissent

[1] Voir Birger NERMAN, *Runpartiet i Sigrdrífomál,* A. N. F., LXXVI, 1961, p. 61-64.

exprimer simplement l'emploi des runes comme moyen de communication de la pensée, ces noms impliquent l'utilisation des runes dans diverses opérations magiques : tracer sur une épée une formule garantissant la victoire, sur une corne à boire une formule protégeant contre l'infidélité féminine, sur la paume de la main une formule propre à assurer aux femmes en couches une prompte délivrance, etc. Les données des *Sigrdrífumál* sont partiellement corroborées par un texte poétique du XIV^e^ siècle, gravé sur un bâton runique récemment trouvé à Bergen (cf. § 199). Une conjuration y commence ainsi (transcription en graphie normalisée) : *Rist ek bótrúnar / rist ek bjargrúnar / einfalt við álfum / tvífalt við trollum / þrífalt við þursum...* « Je grave les runes d'amélioration, je grave les runes de secours, une fois contre les elfes, deux fois contre les trolls, trois fois contre les thurses (= sorte de géants) ». La suite du texte fait également intervenir une Valkyrie.

On notera la forme *bótrúnar* « runes d'amélioration », tandis que la strophe 18 des *Sigrdrífumal* a *bókrúnar* « runes de livre ». La forme du texte de Bergen est sans doute la meilleure, *bókrúnar* n'étant, selon l'heureuse hypothèse d'A. Liestøl, qu'une interprétation de lettré, favorisée par la similitude, en écriture latine courante du XIII^e^ siècle, des caractères *c* et *t*.

Les runes sont évidemment pour les auteurs de ces textes une écriture pouvant servir à toutes fins, magiques et non magiques; de ce que les premières seules intéressent les poètes, il ne faut pas conclure qu'elles dominent effectivement dans la pratique.

Et c'est bien là le résultat auquel conduit aussi l'examen des sagas, *Íslendingasǫgur* ou *Fornaldarsǫgur* (dont le témoignage est évidemment plus sujet à caution). L'emploi des runes comme moyen de communication de la pensée y apparaît assez souvent, mais sans donner lieu, en général, à des développements étendus. On le trouve dès les chants héroïques de l'Edda (*Atlamál :* Guðrún informe ses frères du danger qui les menace, *rúnar nam at rista* « elle se mit à graver des runes ») et il est inu-

tile de multiplier sur ce point les références [1]. En revanche, l'emploi magique des runes constitue un thème littéraire apprécié et fort exploité. Parmi les causes de l'amnésie de Guðrún, l'Edda poétique cite déjà des runes gravées sur une corne à boire (*Skirnismál*, str. 36) [2]. Plus tard, Egill Skallagrimsson en use et en abuse : il grave aussi des runes sur une corne à boire, et échappe ainsi au poison qu'on devait lui administrer [3] ; un paysan du Värmland grave des runes sur un fanon de baleine et fait tomber une fille malade d'amour ; Egill en grave alors d'autres et la guérit [4] ; Egill grave des runes sur une tête de cheval pour maudire Erik à la hache sanglante, etc. A l'occasion, les runes, au lieu d'être peintes par des moyens normaux (§ 41, 147), sont teintes du sang de leur auteur pour que l'incantation ait plus de force : Egill en éprouve le bienfait, mais Grettir Ásmundarson est ainsi irrésistiblement entraîné à sa perte [5].

78. — 2. Le nom même des runes (§ 3) a souvent paru plus décisif que tout contexte, car il implique l'idée de « mystère » ou de « secret » dans presque toutes les langues germaniques. Mais ce secret est-il de nature magique? N'est-ce point, au contraire, leur caractère de moyen de communication silencieux (le radical *rūnō-* signifie souvent « chuchoter »), par opposition à la parole, moyen de communication public, qui leur aurait valu ce nom? Ou peut-être celui de moyen réservé au petit nombre des « lettrés », par opposition encore à la parole, compréhensible à tous? Toutes ces solutions sont également plausibles.

Des arguments intéressants — mais non décisifs — ont été cependant apportés à l'appui de l'interprétation magique. L'un

---

[1] Voir ci-dessous, § 88.

[2] On a vainement spéculé sur le libellé précis de l'inscription ; cela n'importe guère ici.

[3] Tout le Moyen Âge a prêté à des textes alphabétiques des vertus semblables.

[4] L'Antiquité pratiquait fort les *defixionum tabellae* alphabétiques avec des intentions sensiblement identiques.

[5] Voir FINNUR JÓNSSON, *art. cité* au § 76, et BÆKSTED, *Målruner*, p. 72 et suiv.

des composés les plus anciennement attestés du radical *rūnō-* présente une nuance magique prononcée : dès le VI^e siècle, l'historien got Jordanès mentionne des *magas mulieres... patrio sermone haliurunnas* [1], « des femmes sorcières... en langue nationale *haliurunnas* ». Ce mot (got. *haljarunas*) correspond à v. ang. *helrun* « sorcière », v. h. a. *helliruna* « sorcellerie », et son premier terme est transparent (got. *halja* « enfer »). Mais le composé est trop isolé pour qu'on puisse en donner une interprétation sûre; ces pythonisses pouvaient être ainsi dénommées en raison de leur chuchotement plutôt que de leur mystère magique [2]. Des anthroponymes nordiques ont pour thème le radical *rún-* (le nom d'homme Rúnolfr, les noms de femmes Gudrún, Kristrún, Sigrún); quand on sait la place que les noms sacrés et les vocables magiques tiennent en onomastique, on ne songe guère à l'interprétation terre-à-terre par « caractère d'écriture »; elle n'est pas exclue, cependant.

79. — En pratique, parmi les documents runiques venus jusqu'à nous (une minorité, bien certainement) [3], quelle place occupe la magie? Il paraît impossible de l'exclure de cinq groupes de textes :

a. Ceux qui comportent la même rune plusieurs fois répétée sans que cela donne un sens rationnel.

Le cas le plus notable est l'inscription perdue de Gummarp en Blekinge (N° 26), qui se lisait sans doute *AftR HaÞuwolafA sate stAbA Þria fff.* Quel est le sens de cette rune *f* trois fois répétée? Sans doute un appel à la richesse (**fehu*). Mais la lecture reste discutée [4]. On invoquerait aussi l'amulette de Lindholmen, en Scanie (*D. R.* 261; K. n° 38; M. p. 99), dont la première face est clairement intelligible (N° 9), la seconde por-

---

[1] JORDANES, *Getica*, XXIV, 121.

[2] C'est l'avis de J. DE VRIES, *Altgermanische Religionsgeschichte*, 2^e éd., Berlin, 1956, t. I, p. 323.

[3] On observera que les circonstances ont dû favoriser les textes magiques, souvent enterrés ou cachés, aux dépens des autres.

[4] BÆKSTED, *Målruner*, p. 26-27.

tant répétées les runes *a* (8 fois), *t* (3 fois), *n* (3 fois) et *R* (3 fois), sans compter *bmu* et *alu* : cryptographie? ou charme érotique (à rapprocher du charme islandais cité § 68)? La seconde hypothèse est la plus acceptable (Bæksted le reconnaît lui-même). L'interprétation magique paraît s'imposer dans le cas du manche d'épieu de Kragehul (*D. R.* 196; K. n° 29; M. p. 26), qui, après un début clair, comporte un long texte inintelligible où la ligature de ᚷ + ᚨ, *ga*, est répétée trois fois [1]. Elle est enfin plausible pour la pierre d'Ellestad, en Östergötland (M. p. 226), dont la dernière ligne est constituée par la rune *k* répétée six fois et la rune *i* répétée quatre fois.

On a souvent rattaché à ce groupe les six inscriptions consistant exclusivement ou principalement en une suite de runes de l'ancien *fuþark* (§ 50 et, pour le texte anglais, § 106). Cette opinion a été combattue par A. Bæksted, peut-être avec plus d'énergie qu'il ne convenait. Les analogies constatées en milieu gréco-romain et étrusque paraissent, à les examiner sans idée préconçue, conduire aussi à des interprétations, sinon exactement magiques, du moins souvent religieuses. Bæksted s'est sans doute laissé trop impressionner par les *fuþark* du bas Moyen Âge, dont le contexte est tout autre, puisqu'ils appartiennent à un monde où l'écriture normale était l'écriture latine. Il a sans doute montré que les circonstances archéologiques des trouvailles ne conduisaient pas nécessairement à l'hypothèse magique, mais on ne saurait le suivre quand il invoque, comme seule explication, un « orgueil national » et le plaisir un peu puéril de montrer que l'on avait des lettres. Passe encore pour un graffite; mais non pour une bractéate ou une lame de scramasaxe, à usage exclusivement personnel. L'interprétation magique n'est pas prouvée; elle est cependant, et de loin, la plus vraisemblable.

b. Ceux qui, déchiffrés avec certitude, comportent des formules imprononçables ou incompréhensibles (*Utydesformler* des runologues danois), à la réserve, bien entendu, des textes cryptographiques dont nous n'avons pas la clef (cf. § 92). On citera par exemple les palindromes *sueus* sur la pierre de Kylver au v^e^ siècle, *sis* sur celle de Flemløse à l'époque des Vikings

[1] M. Olsen a proposé d'y voir *g(ibu) a(uja)* « je donne le bonheur ». C'est possible...

(*D. R.* 193); les mots comportant des répétitions sans valeur linguistique, comme *salusalu* sur la bractéate danoise de Lellinge (*D. R.*, br. 55) ou *tuwatuwa* sur la bractéate suédoise de Vadstena; enfin les séries de runes imprononçables de la fibule norvégienne de Fonnås (K. p. 190) [1].

c. Ceux qui, placés dans des tombes de telle sorte qu'ils devaient rester invisibles aux habitants de ce monde, comprennent de plus des formules inintelligibles ou des conjurations. Ce groupe se ramène en fait à deux pierres, celles de Kylver et d'Eggjum, l'une et l'autre également mentionnées sous d'autres rubriques de cette recension (on reviendra sur leur cas au § 89).

d. Ceux qui comportent, en clair, des formules de conjuration ou de malédiction. Ils sont assez rares avant le bas Moyen Âge [2]. On citera notamment l'inscription de Björketorp (N° 28) avec sa formule finale *uþArAbAsbA* « je prédis le malheur » ou « prédiction de malheur » (cf. v. nor. *úþarfi* « nocif, malfaisant »), et celle étroitement apparentée de Stentoften (N° 27); la fameuse pierre d'Eggjum (§ 26); dans une certaine mesure celle de Rök (§ 136) et, pour l'époque des Vikings, la navette de Lund (*D. R.* 311) et l'amulette de Sigtuna (§ 176), dont le texte est parallèle à celui d'une formule magique en danois conservée par un manuscrit anglais du XI^e^ siècle [3]. Une partie de ces formules, et notamment les plus anciennes, paraissent tournées contre les violateurs de sépultures; à l'époque des Vikings, elles visent parfois les destructeurs de pierres runiques (§ 153).

80. — *e.* Ceux dans lesquels l'auteur du texte se pare d'une épithète signifiant « prêtre », « magicien » ou quelque chose d'approchant. Mais la plupart des cas sont très incertains. Le moins

---

[1] Mais on a aussi proposé d'y voir un texte cryptographique (S. GUTENBRUNNER, *Die alte Niebelungendichtung im Lichte der Runendenkmäler*, Festschrift D. Kralik, Horn, 1954, p. 72-93, en a même hasardé une lecture).

[2] W. Krause s'en exagère sans doute le nombre (K., n^os^ 49 à 54); cf. L. JACOBSEN, *Forbandelsesformularer i nordiske Runeindskrifter*, Copenhague, 1935.

[3] Pour les périodes plus récentes, voir § 176.

discutable est sans doute l'inscription norvégienne de Nordhuglen (N° 16) *ek gudija ungandiR*, qui comporte à la fois le mot *gudija*, cf. v. nor. *goði* « prêtre païen » [1] et l'épithète *ungandiR* « qui ne peut pas être atteint par le *gandr* » (v. nor. *gandr* « pieu, bâton à usage magique ») [2].

Un vocable spécial a-t-il désigné le personnage (hypothétique) du « magicien runique »? C'est ce que l'on a souvent soutenu, en s'appuyant sur les sept textes qui, du VI^e^ au VII^e^ siècle, comportent, en apposition au nom de l'auteur de l'inscription ou au pronom personnel de la première personne *ek*, le mot *erilaR* [3]. On le rencontre dans les trois pays scandinaves, aussi bien sur des bractéates que dans des inscriptions rupestres. Trois hypothèses principales ont été émises à son sujet : *a*. Il s'agirait d'un nom ethnique, celui des Érules, qui habitaient le Danemark au temps des Grandes Invasions; *b*. Le mot serait identique au v. nor. *jarl* « chef de rang élevé, comte »; *c*. Ce serait la désignation d'un magicien ou d'un prêtre.

La première conjecture est peu acceptable : les plus anciens textes runiques n'offrent aucune autre désignation ethnique sûre (sauf peut-être celui de Kårstad, N° 12), et la dispersion géographique des inscriptions est assez déconcertante, en dépit du caractère remuant que l'on connaît aux Érules (aussi veut-on souvent que « Érule » n'ait pas ici son sens ethnique propre, mais un sens dérivé, que rien d'autre n'atteste). Restent les deux autres hypothèses. D'après le contexte, il paraît que le mot désigne une fonction, un état social bien délimité dont on pouvait tirer fierté. Celui de *jarl*, bien connu à partir du X^e^ siècle, conviendrait parfaitement; mais en trois ou quatre siècles, le sens du terme peut avoir évolué : n'avait-il pas d'abord une valeur religieuse, plus que civile? Phonétiquement, aucun argument décisif n'a encore détruit l'analogie fondamentale entre *erilaR* et *jarl* (bien qu'il n'y ait sans doute pas identité totale) [4].

---

[1] Mais les deux mots ne sont pas rigoureusement identiques; le premier comporte un suffixe *-ja*.

[2] Voir Terence H. WILBUR, *The Interpretation of Vǫluspá 22, 4 :* vitti hon ganda *in* Scandinavian Studies, XXXI, 1959, p. 129-136.

[3] Six sont édités par K., n^os^ 38 à 42 et 62; tous sont commodément réunis par K. SCHNEIDER, *Die germanischen Runennamen*, p. 539-547.

[4] *ErilaR* paraît remonter à g. c. **erilōz*, et *jarl* à g. c. **erlaz;* voir Harry ANDERSEN, *Om urnordisk erilaR og jarl*, Sprog og Kultur, XVI, 1948, p. 97-102. Le nom des Érules est une variante du même thème.

Seul un contexte sans ambiguïté donnerait un moyen de pousser plus loin. Rien n'autorise actuellement à déclarer magique toute inscription où *erilaR* figure. Dans notre matériel, un texte (Veblungsnes) n'est que l'affirmation d'un nom propre; trois sont des signatures d'artisans (sur une bractéate : Väsby) ou de graveurs (sur des pierres : Järsberg, By); un consiste dans les seuls mots *ek erilaR* (fibule de Bratsberg). Restent le manche d'épieu de Kragehul et l'amulette de Lindholmen, pour lesquels l'interprétation magique de la partie finale des textes est déjà très vraisemblable (cf. § 79 *a*). Cela ne suffit pas à établir une règle.

81. — *f.* Ceux enfin qui comportent l'un des « mots-clefs » de la magie nordique : *alu, laukaR* et peut-être *laþu-*, trois vocables assez mystérieux qui sont relativement fréquents dans les anciens textes. Une littérature considérable a été consacrée à leur exégèse [1].

alu constitue à lui seul le texte d'une demi-douzaine d'inscriptions nordiques (des bractéates en majorité) du V^e^ au VIII^e^ siècle; le même mot semble figurer au milieu d'un contexte suivi dans six ou sept autres cas. De plus, une variété de runes servant à des opérations magiques contre les trahisons féminines est baptisée *ǫlrúnar* dans un texte eddique, les *Sigrdrífumál* (strophe 6); enfin, le thème *alu* figure dans un certain nombre d'anthroponymes nordiques (Ǫlbjǫrn, Ǫlmódr, Ǫlrún, Ǫlvir) et allemands (Aluberht, Aluric). Phonétiquement, *alu* peut représenter le même mot que v. nor. *ǫl* « bière »; mais en dépit du rôle de la bière dans les libations cultuelles, ce sens n'est guère satisfaisant [2]. Sans obtenir des résultats bien probants, on a songé à got. *alhs*, v. h. a. *alah*, v. ang. *ealh* « sanctuaire » (mais le *h* fait difficulté). Beaucoup de runologues se sont alors rabattus sur l'idée d'un terme de magie prophylactique sans vraie signification. C'est avouer élégamment notre ignorance.

---

[1] Les textes connus en 1937 comportant ces trois mots sont commodément réunis au début de K., n^os^ 12 à 34. Pour *alu*, un recensement plus récent a été donné par A. Bæksted, Aarbøger, 1945, p. 86-88.

[2] Notons toutefois que les *ǫlrunar* se gravent *á horni* « sur une corne (à boire) ».

laukaR (variantes *lkaR*, *lauR*[?]) figure sur une demi-douzaine de textes du IVe au VIe siècle, soit seul (bractéate d'Aars), soit en liaison avec *alu* (bractéate de Skrydstrup) ou dans d'autres contextes peu clairs. De plus, *laukaR* peut, comme on l'a vu (§ 71), avoir été le nom primitif de la rune *l*. Phonétiquement, *laukaR* correspond au v. nor. *laukr*, dan. *løg* « oignon, poireau », ce qui paraît bien trivial à première vue. Un texte tardif, le *Vǫlsa þáttr* (XIVe siècle?), mentionne cependant, parmi les pratiques d'un culte rural de la fécondité, la conservation d'un sexe de cheval *lini... en laukum* « dans le lin et l'oignon », ce qui autorise un rapprochement avec la très ancienne inscription norvégienne du couteau de Fløksand, *linalaukaRf*. Et l'on rappellera que la première végétation apparue sur terre après la création fut constituée, selon la *Vǫluspá*, par *grœnum lauki* « un vert oignon (?) ». L'oignon, plante primordiale et plante sacrée? La chose n'est pas impossible; son nom peut donc avoir été considéré comme pourvu de vertus apotropaïques.

laþu n'apparaît que sur trois ou quatre bractéates, isolé ou juxtaposé à un nom d'homme [1]. Phonétiquement, le mot est identique à v. nor. *lǫð* « invitation ».

Ces trois termes disparaissent à l'époque du nouveau *fuþark* : ils se relient donc à une magie si ancienne qu'elle en est pour nous pratiquement impénétrable [2].

82. — La tentation d'expliquer (?) par la magie des textes incompréhensibles se présente fréquemment. Le nombre des inscriptions en ancien *fuþark* qui résistent encore aux efforts des runologues est élevé, spécialement parmi les légendes de bractéates, où elles constituent une forte majorité (les trois quarts environ). Quelques-unes de ces légendes livreront sans doute un jour leur secret, à la faveur de nouvelles trouvailles archéologiques. Mais il faut certainement abandonner l'espoir de jamais « comprendre » la plupart d'entre elles.

---

[1] Bractéate de Darum, *D. R.*, br. 9 : *frohila laþu*. La présence du mot sur un texte continental, le couteau alaman de Heilfingen (A. Z., nº 19), est très improbable. Sur une bractéate scanienne (*D. R.*, br. 67) *laþu* est juxtaposé à *laukaR*.

[2] On pourrait sans doute rattacher encore à ce groupe le palindrome *sueus* de la pierre de Kylver, mais il reste jusqu'ici isolé.

L'intention de leurs auteurs était-elle de rester incompris des humains pour exercer une influence surnaturelle? Ou, plus simplement, s'agit-il d'ignorants incapables de reproduire correctement un modèle? La seconde hypothèse paraît, de beaucoup, la plus acceptable, surtout quand on rapproche ces textes des inscriptions runiques sans signification de l'âge des Vikings (§ 150), et des légendes monétaires incompréhensibles de l'Europe (et spécialement de la Scandinavie) post-carolingienne. Que l'inscription qu'elle porte soit compréhensible ou non ne saurait, pour un illettré, changer la foi qu'il accorde aux vertus de son amulette [1].

De plus, le cas de certaines bractéates indéchiffrables s'expliquera sans nul doute par le désir qu'avaient les graveurs nordiques d'imiter des médailles antiques, alors qu'ils ignoraient l'alphabet latin (cf. § 91).

C'est tout aussi gratuitement que l'on a parfois postulé le caractère magique de la formule d'auteur à la première personne (*Jeg-formlen* des runologues danois, cf. § 87). Dans le monde germanique, comme dans le monde méditerranéen (§ 20), elle exprime la fierté, l'orgueil individuel, le désir de perpétuer son nom, et sans doute rien de plus, quand le contexte n'a pas déjà par lui-même une portée magique [2].

Il est tout à fait remarquable que, malgré la mention de *sigrúnar* gravées sur le pommeau des épées, dans un texte de l'Edda (§ 77), si peu des inscriptions runiques tracées sur des armes et venues jusqu'à nous (cf. § 87) aient un caractère magique. Ce sont surtout des noms d'hommes (de fabricants ou de propriétaires) ou les noms des armes elles-mêmes. Conjurations et formules apotropaïques sont d'une insigne rareté : on ne les rencontre guère que sur les armes de deux grands dépôts sacrificiels, ceux des marais danois de Kragehul (*D. R.* 196) et de Nydam (*D. R.* 13) [3]. Cette rareté des textes magiques dans un cas si favorable est symptomatique.

83. — Il faut rappeler en quelques mots le grand débat, aujourd'hui à peu près clos, sur la « magie numérale » des textes runiques. L'hypo-

---

[1] Erik MOLTKE, *Hvad er meningen med en meningsløs brakteatindskrift?* Historisk Samfund for Ribe Amt, X, 1942; *D. R.*, col. 790-792; Mogens B. MACKEPRANG, *De nordiske guldbrakteater*, Aarhus, 1952, p. 95-96.

[2] Voir S. GUTENBRUNNER, Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CXXII, 1955, p. 63.

[3] Le couteau de Fløksand (K., n° 17) n'est pas une arme; il vient d'une tombe féminine.

thèse, lancée en 1878 par L. Wimmer et S. Bugge, et fort étoffée depuis, notamment par Magnus Olsen, reposait sur deux fondements :

a. La constatation qu'un assez grand nombre de textes courts comptaient un nombre de runes correspondant, soit au nombre des runes du *fuþark* (24), soit à un chiffre communément tenu pour magique, comme 7, ou à un de ses multiples ;

b. La remarque qu'en certaines occasions des textes plus longs se laissaient diviser en groupes comptant chacun 24 runes (ou 16, ou un nombre « magique »).

Un grand nombre des calculs sur lesquels l'hypothèse reposait étaient faux, ou sollicités. Le nombre des chiffres « magiques » attestés ou imaginés pour les besoins de la cause était trop élevé (un Danois, Hans Brix, en utilisait un total de 23 ; des nombres inférieurs à 14, seul 1 n'était pas « magique »!). Enfin, toute allusion à de semblables pratiques fait défaut dans l'épigraphie comme dans la tradition littéraire. L'hypothèse qui, telle que Wimmer la proposait, méritait examen, a conduit finalement à une impasse. Elle n'a pas résisté au scepticisme de beaucoup de bons esprits, et surtout à l'assaut destructeur d'Anders Bæksted [1]. On ne pourrait la reprendre, avec d'infinies précautions, que dans des cas très particuliers, quand la nature magique du texte est prouvée par d'autres arguments.

Quant à l'hypothèse de Sigurd Agrell, qui attribuait gratuitement à chaque rune une valeur numérique, comme dans la « gématrie » hébraïque, elle n'a jamais reposé sur une base solide et les applications qu'il en a tentées reposent sur une infinité d'erreurs de fait.

84. — Rien n'est plus difficile, donc, que de se faire une idée juste de la magie runique. On tourne en partie dans un cercle vicieux — car l'on ne connaît la magie germanique aux époques pré-littéraires que par les textes runiques, et le problème est précisément de savoir si ces textes ont bien un contenu magique! En tout cas, une conclusion semble s'imposer : les runes, comme n'importe quels caractères d'écritures, peuvent servir de véhicule à des formules magiques. L'emploi qui a été fait d'elles en ce domaine ne paraît pas différer essentiellement de celui que l'on a pu faire, par exemple, des alphabets latin ou grec. Leur vocation

---

[1] Représenté avant tout par BÆKSTED, *Målruner*, chap. III, p. 173-315 : *Rune-talmagi*.

magique, dans la mesure où elle existe, paraît résulter surtout du fait qu'une minorité seulement savait les tracer et les interpréter; elle n'est pas inhérente à leur nature. Comme dans la généralité des textes magiques, ce n'est pas le moyen graphique qui a une vertu par lui-même, mais ce sont les intentions que l'on a et les rites que l'on observe en rédigeant l'inscription ou en l'employant ensuite qui lui communiquent cette vertu. Bref, les runes ne sont pas magiques, elles ont seulement parfois servi à la magie.

B. **L'emploi oraculaire**

85. — Les runes ont-elles eu un emploi oraculaire? Cette difficile question a été scrutée avec beaucoup d'attention par les runologues en raison d'un texte fameux de Tacite — qui ne cite d'ailleurs pas explicitement les runes — et aussi par écho des théories d'Agrell, qui rattachent le *fuþark* aux méthodes oraculaires de la basse Antiquité.

Tacite (*Germania,* X) parle de sorts tirés de la manière suivante : Sortium consuetudo simplex. Virgam frugiferae arbori decisam in surculos amputant, eosque notis quibusdam discretos super candidam vestem temere ac fortuito spargunt. Mox, si publice consuletur, sacerdos civitatis, sin privatim, ipse pater familiae, precatus deos caelumque suspiciens, ter singulos tollit, sublatos secundum impressam ante notam interpretatur, « La pratique des sorts est simple. Ils coupent un rameau d'un arbre fruitier, le divisent en tronçons et, les ayant distingués par certains signes, ils les sèment au hasard sur une étoffe blanche. Puis le prêtre du peuple — s'il s'agit d'une consultation publique — ou le père de famille — si elle est privée — après avoir prié les dieux, regarde le ciel, tire par trois fois un tronçon et interprète ce qu'il a tiré d'après le signe qui y a été tracé auparavant ». Tout ceci est fort clair. Mais ces *notae* sont-elles des runes? Divers textes émanant de la mission carolingienne en Allemagne parlent aussi de *characteres* ou de *scripturae* servant à des opérations magiques ou oraculaires, sans être plus précis sur leur nature [1]. Seul un écrit tardif, au plus tôt de

[1] W. Boudriot, *Die altgermanische Religion in der amtlichen kirchlichen Literatur...*, Bonn, 1928, p. 62, 65, 66.

la fin du IX^e siècle, le *De inventione litterarum* (cf. § 115), identifie explicitement ces signes aux runes [1].

Cette méthode de tirage des sorts, attestée chez de nombreux peuples indo-européens, n'implique ni l'existence d'une écriture germanique à l'époque de Tacite (les *notae* ne sont pas nécessairement des lettres, mais aussi bien des symboles), ni que, si elle existait, ses caractères possédaient en eux-mêmes une vertu surnaturelle (une mantique alphabétique est attestée dans le monde gréco-romain) [2]. Mais il n'est pas absurde de supposer que ces procédés oraculaires ont pu jouer un double rôle dans la formation du *fuþark*, une fois l'écriture adoptée par les Germains : ils ont pu avoir une influence sur le classement des signes (§ 51) et diriger le choix de certains noms qui paraissent s'appliquer fort bien à des signes divinatoires, comme **fehu* « richesse », **wunjō* « joie » ou **naupiz* « détresse « (§ 72), peut-être en raison de la ressemblance des runes avec les *notae* utilisées antérieurement avec cette signification.

Il est intéressant de noter — mais peut-être ne s'agit-il que d'une coïncidence — que des oracles alphabétiques fonctionnaient précisément dans le milieu italique d'où les caractères runiques paraissent provenir. On connaît surtout celui de *Fortuna Primigenia* à Préneste (Palestrina) dans le Latium, mais il en a existé aussi un dans le domaine des alphabets nord-italiques, à *Fons Aponus* près de Padoue.

L'emploi de runes dans la divination à l'époque des Vikings n'est pas mieux établi. On usait de morceaux de bois, mais rien n'indique qu'on y ait tracé des runes.

---

[1] DEROLEZ, *R. M.*, p. 354, 358-359 et 375; il peut s'agir d'une interpolation.

[2] Sur tout ceci, voir notamment BÆKSTED, *Målruner*, p. 50 et suiv.; J. DE VRIES, *Die geistige Welt der Germanen*, 2^e éd., Halle, 1945, p. 75 et suiv., et *Altgermanische Religionsgeschichte*, 2^e éd., II, Berlin, 1956, p. 432-435; ARNTZ, *Handbuch*, 2^e éd., p. 233-244; EHRENBERG, art. *Losung*, *in* PAULY-WISSOWA, *Realencyclopædie*, XIII, 2, col. 1455 et suiv.

C. Les emplois profanes

86. — A côté de ces emplois spéciaux, auxquels certains entraînements des runologues nous ont contraint de donner une place peut-être disproportionnée, les runes ont toujours eu une majorité d'emplois profanes, répondant aux services que nous exigeons de nos écritures actuelles. Comme il sera question d'eux de la première à la dernière page de ce volume, il est à peine besoin de leur consacrer une étude particulière, sinon pour poser les bases d'un classement des textes et dessiner les grandes lignes d'une évolution.

Le premier emploi connu des runes fut de graver de courts textes sur des objets mobiliers, principalement — jusqu'au VI^e siècle — sur des bijoux. C'est le cas, on l'a vu, de toutes les inscriptions du continent, de toutes celles du Danemark actuel qui sont antérieures au IX^e siècle, enfin des plus anciens textes norvégiens et anglais. Le *fuþark* eut donc d'abord des emplois de caractère privé. Il ne devint que lentement une écriture publique : on n'a d'inscriptions sur des stèles de pierre qu'à partir de la fin du IV^e siècle (Einang, Vetteland), et les textes rupestres n'apparaissent qu'au début du V^e siècle. Même alors, la plupart des écrits runiques ne peuvent intéresser par leur contenu qu'un cercle de lecteurs extrêmement restreint. Ce n'est que tardivement, et d'une manière toujours un peu rudimentaire, que l'on songea à utiliser les runes pour porter à la connaissance d'un public étendu des faits d'intérêt général. Ce trait est sans doute celui qui oppose le plus fortement l'écriture germanique aux écritures méditerranéennes, qui ont servi dès leurs origines à notifier aux contemporains et à la postérité les décisions juridiques et les hauts faits historiques. La cité antique ne se conçoit guère, et en tout cas n'aurait pu se développer, sans un recours constant aux actes écrits, perpétués par des monuments gravés; l'État germanique n'en eut cure : jusqu'au X^e siècle, tous les textes runiques sont tracés par des particuliers à l'usage exclusif d'autres particuliers; même ensuite, les documents intentionnellement « historiques » restent une minorité infime.

Marques de propriété et signatures d'artisans

87. — Tout un groupe, parmi les plus anciens textes nordiques (il remonte jusque vers l'an 200), se réduit à un seul mot, un nom propre au nominatif, masculin (*widuhudaR*, fibule 2 de Himlingøje, vers 200; *harja*, Vimose) ou féminin (*alugod*, Værløse, déb. du IIIe s.; *lęþro*, Straarup), gravé sur un objet d'orfèvrerie. Dans la plupart des cas, ce nom doit être celui du propriétaire (p. ex. quand un nom féminin est gravé sur un bijou typiquement féminin); dans les autres cas, ce peut être celui du donateur ou de l'artiste. Cette pratique est de tous les temps et de tous les pays [1].

Un autre groupe est formé par les noms propres inscrits sur des armes. Il continue, à coup sûr, un usage romain : un certain nombre de manufactures de l'époque impériale apposaient sur les épées le nom de l'entreprise, et plusieurs armes ainsi signées ont été retrouvées en Scandinavie [2]. Cette pratique, à peu près abandonnée à l'époque mérovingienne, fut reprise à l'époque carolingienne par des ateliers du Nord de la Gaule. Plusieurs milieux germaniques l'adoptèrent : on en a des exemples en Scandinavie dès le IIIe siècle (Øvre Stabu, Mos, cf. § 10), peu après parmi les tribus ostiques (§ 29), puis chez les Alamans, à partir du VIIe siècle seulement (§ 33), et chez les Anglais vers la même époque. Ces deux pulsations correspondent assez bien à celles de l'Occident latin. Mais tandis que les textes latins sont tous des marques de fabrique, les inscriptions runiques ont une portée très variable. Les noms donnés aux armes elles-mêmes (notamment aux pointes de lances) l'emportent sur ceux des propriétaires ou

---

[1] On reste assez pensif devant le groupe des textes de Weimar (A. Z., nos 33 à 36), qui se composent chacun de plusieurs noms gravés sur un seul objet. Leur authenticité n'est pas indiscutée.

[2] Voir Ramsey Mac Mullen, *Inscriptions on armor and the supply of arms in the Roman Empire*, American Journal of Archaeology, LXIV, 1960, p. 23-40.

des artisans [1]. La littérature, depuis le Beowulf, multiplie les témoignages sur les deux catégories d'inscriptions. Ce double usage se prolongea — mais avec beaucoup moins d'audience — à l'époque des Vikings (cf. § 175).

Les signatures d'artisans ou de lapicides comportent deux variantes principales : le signataire se borne à affirmer son nom, ou il indique explicitement l'opération qu'il accomplit (écriture, gravure, peinture). Dans les deux cas, il peut s'exprimer à la première personne, et le schéma est tantôt « moi, je me nomme N. », tantôt « moi, N., j'ai fait ceci »; dans le second cas, on trouve plus souvent des phrases à la troisième personne : « N. a fait ceci ». Les textes à la première personne (*jeg-formlen* des runologues danois) ne se rencontrent avec certitude qu'en Scandinavie et durant une période assez brève, du Ve au VIIe siècle; les meilleurs exemples en sont l'amulette de Lindholmen (N° 9) pour la formule affirmative, la corne d'or de Gallehus (N° 7) pour la signature. Les textes à la troisième personne, avec les verbes « faire » (*tawide* : Stenmagle, N° 8), « écrire » (*warait*; *D. R.* 359, Istaby), « peindre » (*faihido* : Einang, N° 11), « tailler » (*talgiđai* : fibule de Lundegârde), etc., sont sans doute, dans une large mesure, une imitation de l'usage romain et italique. Il est notable qu'ils soient particulièrement bien attestés dans le domaine vénète (§ 20). Leur fortune, à l'époque du *fuþark* récent, sera presque illimitée.

Assez souvent enfin, la formule de signature s'élargit en une formule de donation, de consécration ou de dédicace. Quand le destinataire est humain, cela peut s'accompagner d'une expression d'amour ou d'un souhait — cas particulièrement fréquent sur les inscriptions continentales (p. ex. M., n° 1 Weimar; M., n° 3 Schretzheim; M., n° 4 Bezenye; M., n° 5 Nordendorf). Quand il est divin, la consécration prend une forme plus solennelle, et l'on rejoint les origines même du *fuþark*, puisque le texte prérunique de Negau est sans doute une dédicace. En revanche,

---

[1] Øvre Stabu, Kowel, Dahmsdorf, peut-être Chessel Down, donnent des noms d'armes; Steindorf (?) et Gilton des noms de propriétaires ou d'artisans.

les invocations de la protection divine, si usuelles à l'époque chrétienne (cf. § 153), sont tout à fait exceptionnelles en ancien *fuþark* [1].

Lettres, messages, usages littéraires

88. — Sur l'emploi épistolaire de l'écriture runique, il n'y a guère de documents archéologiques avant le bas Moyen Âge (cf. § 199). Une tablette runique en bois fut trouvée à Kragehul au Danemark; mais elle est perdue. Quant aux témoignages littéraires, ils sont fort minces et concernent presque uniquement l'âge des Vikings (cf. § 175). Seules les données de l'Edda peuvent remonter plus haut — et elles se résument à peu près dans le fameux message de Guðrún à ses frères. Ce texte a été très discuté (beaucoup d'auteurs le tiennent pour une interpolation tardive) et a donné lieu à des conjectures trop hardies [2].

Le texte se trouve dans les *Atlamál* (str. 4-12), et est repris dans la *Vǫlsunga saga*. Atli se prépare à faire tomber Gunnar et Hǫgni dans un guet-apens; Guðrún leur envoie un message en runes pour les mettre en garde — *rúnar nam at rista* —, mais le messager d'Atli, Vingi, le dénature — *rengði þær Vingi*. Kostbera, femme de Hǫgni, trouve le texte si corrompu qu'elle doit renoncer à l'interpréter, mais le tout l'inquiète fort. On discerne que Vingi a dû ajouter des traits aux runes de Guðrún ou en effacer, en sorte que leur valeur en est transformée; mais on ne saurait utilement aller plus loin. L'auteur du récit se représentait les Germains du temps des Invasions comme usant de messages runiques : est-ce souvenir authentique? ou report arbitraire dans le

---

[1] La fibule A de Nordendorf (A. Z., nº 24) et le caillou d'Arguel (Nº 38) en sont les seuls exemples continentaux à peu près sûrs; aucun texte nordique n'invoque nommément une divinité avant le xᵉ siècle (Gravendrup, Nº 124).

[2] Voir notamment G. Neckel, *Beiträge zur Eddaforschung*, 1908, p. 239 et suiv.; M. Olsen, *Grimhilds og Gudruns runeinnskrifter*, Avh. utg. av det norske Videnskaps Akademi i Oslo, 1943, I; Bæksted, *Målruner*, p. 99-100; S. Gutenbrunner, *Die alte Niebelungendichtung im Lichte der Runendenkmäler*, Festschrift Kralik, Horn, 1954, p. 72-93.

passé de l'usage du *rúnakefli* bien attesté au XIII^e^ siècle? On l'ignorera toujours [1]. De toute façon, il s'agit d'un message très laconique.

Hors d'Angleterre, il y a fort peu de textes à saveur littéraire écrits avec l'ancien *fuþark*. Cependant on rencontre très tôt en Scandinavie des textes à forme métrique plus ou moins caractérisée. Le plus ancien est celui de la bractéate de Tjurkö (N° 23) : il paraît composé de deux vers et comporte une *kenning* (métaphore poétique) typique, *walhakurna* « le grain des Romains » = « l'or, la bractéate (?) ». Il est vraisemblable que le début de l'inscription de Stentoften (N° 27) présente également une coupe poétique; il contient sûrement un effet de style (parallélisme) et une allitération voulue : *niu hAborumR, niu hagestumR.* La pierre d'Eggjum (VIII^e^ siècle?) multiplie parallélismes et allitérations, mais ne paraît pas à proprement parler versifiée. Mais il faut attendre le IX^e^ siècle et l'inscription de Rök (§ 136) pour trouver en Scandinavie une strophe entière, de caractère épique, transcrite en runes, et ce n'est qu'à l'époque des Vikings que l'on assistera à l'épanouissement — tout relatif — de la poésie runique (§ 178). En Angleterre, le mouvement a débuté sensiblement plus tôt avec la croix de Ruthwell, qui est du commencement du VIII^e^ siècle (§ 119); mais nous sommes déjà en pleine période chrétienne.

Textes funéraires

89. — Seules des inscriptions sur pierre ont un caractère funéraire : c'est dire qu'avant le X^e^ siècle on n'en trouve guère qu'en Scandinavie. Ces textes funéraires, contrairement à ce que verra l'époque du nouveau *fuþark* (§ 141), ne sont encore qu'une faible minorité. On en connaît, quant à l'aspect matériel, deux types : les stèles dressées sur la tombe même ou à proximité

---

[1] Signalons, à titre de pure curiosité, quelques hypothèses : Gudrún aurait écrit ᛏᚾᚢᚦ « mort », Vingi en aurait fait ᚦᚾᚢᚦ « invitation » (Ohrt); ou *illúd* « mauvaises intentions », converti en *lǫd* « invitation » (Olsen).

immédiate, visibles de tous, qui sont le plus grand nombre; et les pierres enfouies dans la chambre sépulcrale, réservées par conséquent aux morts ou aux démons, qui sont fort rares, mais présentent souvent un vif intérêt. Une statistique approximative donne, pour 43 pierres dont l'origine est connue, 25 et sans doute 33 pierres dressées et 7 enterrées (mais parmi ces dernières sont les si importantes inscriptions de Kylver, d'Eggjum et de Noleby) [1].

A. Nordén a rapproché les inscriptions enterrées de l'usage, attesté en Suède et en Norvège du IIIe au Ve siècle, des tombes à décor gravé intérieur. La remarque est pertinente (*Runenberichte,* I, 1939-1942, p. 51-75, spécialement p. 53). Mais sa portée ne doit pas être exagérée : le monde étrusque et gréco-romain a connu les mêmes pratiques.

Les inscriptions sur pierres apparentes mettent naturellement en vedette deux noms, celui du défunt et — en général sur un plan encore plus avantageux — celui de l'auteur de l'inscription. Elles n'ont que rarement la simplicité — et la monotonie — qui s'imposeront à l'âge des Vikings. Rares sont les textes qui, comme à Rävsal (N° 30), se contentent de dire « pierre de N. », ou, comme à Istaby (N° 29) : « à la mémoire de N., Y fils de Z a gravé ces runes ». Tout aussi rares sont les indications précises concernant le défunt; presque jamais on ne donne les rapports de parenté entre le défunt et l'auteur du texte (la plus notable exception est la pierre norvégienne de Kjølevik), ni les circonstances de la mort (on n'en parle que sur la pierre de Möjbro, N° 20). En revanche, des formules complexes, d'une interprétation délicate, s'ajoutent presque toujours aux deux noms qui constituent le pivot du texte; on a coutume de les déclarer magiques, mais la chose n'est à peu près sûre que lorsqu'il s'agit de menaces contre les violateurs de sépultures (cf. § 79 *d*).

La pratique des stèles funéraires de pierre peut être d'origine méditerranéenne. Mais, comme on l'a vu, il n'y a aucune concordance entre le contenu des textes nordiques et les épitaphes gréco-romaines.

---

[1] Anders Bæksted, *Begravede Runestene,* Aarbøger, 1951, p. 63-95.

Seule, la pierre de Möjbro présente, par ses figurations (mais non par son inscription), d'incontestables réminiscences romaines. Les analogies avec les stèles de cavaliers du *limes* avaient frappé tous les archéologues; mais la découverte récente, sous la figure du cavalier, de deux quadrupèdes, oriente plutôt vers les scènes de chasse de l'art du Bas-Empire, qui ne sont pas funéraires. La pierre paraît dater de 450-550 [1].

On ne sait trop s'il faut compter parmi les monuments funéraires les inscriptions qui ne citent pas le nom du défunt, mais seulement celui de l'auteur du texte, comme celles d'Einang (K, n° 46) ou de Barmen (K, n° 47), quoiqu'elles aient souvent été trouvées à proximité de tumulus ou de tombes. Les tenants de la vertu magique intrinsèque des runes n'en doutent point : la force du texte écrit devait à elle seule protéger le tombeau [2]; nous avons quelque peine à le croire.

Les inscriptions non apparentes, destinées à des lecteurs qui ne sont pas de ce monde, font évidemment encore moins de place aux indications objectives concernant le défunt; 3 ou 4 donnent son nom, qui manque sur les autres; une (Kylver) se contente du *fuþark* et d'un palindrome probablement magique (cf. § 26), une se répand en conjurations prolixes, mais pour nous fort obscures (Eggjum, § 26), une dernière enfin insiste sur la peinture des runes, mais est d'ailleurs inintelligible (Noleby). Cette diversité n'autorise aucune conclusion solide.

Textes historiques

90. — On n'en parlera que pour mémoire, car, en fait, il n'en existe pas d'antérieurs au x^e^ siècle en Scandinavie, au VII^e^ en Angleterre; le continent n'en a jamais donné. Aucun souverain n'a fait dresser de pierre runique pour lui ou pour les siens avant Gorm l'Ancien (§ 157), et le premier qui figure sur une inscription en runes (monnaies mises à part) est déjà chrétien : c'est le roi anglo-saxon Alcfrith, sur la croix

---

[1] Voir notamment Sv. B. F. JANSSON, *Möjbrostenens ristning*, Fornvännen, 1952, p. 124-127 et W. HOLMQUIST, *Ryttaren från Möjbro*, *ibid.*, p. 241-262.

[2] Cette opinion est exprimée avec une grande force par Magnus OLSEN, *Om trollruner*, p. 6.

de Bewcastle, à la fin du VII^e siècle (§ 113), selon une interprétation d'ailleurs discutée.

Cependant la tradition épique danoise, consignée par écrit vers 1200 par Saxo Grammaticus, n'a pas manqué de faire honneur à quelques grands souverains mythiques d'inscriptions commémorant leurs exploits. Saxo a même érigé gratuitement en principe que les Danois, imitant les Romains, avaient gravé sur pierre des poèmes, par besoin de laisser derrière eux des documents historiques (cf. § 197). C'est là méconnaître complètement l'atmosphère intellectuelle du Nord préchrétien (cf. BÆKSTED, *Målruner*, p. 92-94).

Bractéates

91. — Une catégorie très importante, parmi les textes runiques scandinaves en ancien *fuþark*, est constituée par les légendes tracées sur les bractéates d'or [1].

On appelle bractéates, depuis le XVII^e siècle, des monnaies ou objets monétiformes minces, présentant sur une seule face un décor généralement estampé. Celles qui nous intéressent appartiennent à l'époque des Grandes Invasions et ont été fabriquées en Scandinavie pendant 150 ans environ, entre la fin du V^e et le milieu du VII^e siècle, après le grand afflux de l'or venu de Rome. Leur modèle fut incontestablement offert par les médaillons d'or que frappaient les empereurs romains du IV^e siècle; ils pénétrèrent assez vite dans le Nord et y furent imités. On en connaît quatre types principaux. Un groupe A copie d'assez près les effigies impériales; un groupe B imite, de plus loin, une Victoire debout; un groupe C a pour motif central un cavalier, bientôt réduit à son cheval, puis à un pullulement de figures animales; un groupe D paraît absolument non-figuratif. Au total, on connaît environ 760 bractéates (représentant 467 types), dont 280 trouvées au Danemark — qui paraît avoir été le premier et le principal centre de frappe — 186 en Suède, 157 en Norvège, 90 hors de Scandinavie (surtout en Allemagne du Nord).

---

[1] Les publications essentielles, qui dispensent de la bibliographie antérieure, sont Herje ÖBERG, *Guldbrakteaterna från Nordens folkvandringstid*, Uppsala, 1942, et surtout Mogens B. MACKEPRANG, *De nordiske Guldbrakteater*, Aarhus, 1952; voir aussi *D. R.*, col. 790-793.

Le décor des bractéates pose deux problèmes parallèles : l'évolution des figures, qui s'éloignent très vite du modèle romain, se désorganisent et se recomposent selon une esthétique extrêmement déroutante (retenons seulement ici que l'intrusion de la mythologie nordique, qu'on avait cru y discerner, est sans doute imaginaire) ; et l'évolution des inscriptions. Tous les médaillons romains avaient une légende ; la plupart des bractéates renoncent à les imiter sur ce point. Une quinzaine, cependant, s'efforcent plus ou moins maladroitement de reproduire des caractères latins où l'on reconnaît parfois des débris de la titulature impériale. Mais 128 (représentant 96 types différents) ont remplacé la légende latine par une légende runique. La grande majorité des bractéates runiques provient du Danemark et relève du type C.

Ces légendes runiques sont, pour les trois quarts, incompréhensibles (cf. § 82). Le quart restant consiste en textes assez variés : le *fuþark* (2 cas), des noms d'hommes, des signatures d'artisans (N° 25) et, assez fréquemment (une quinzaine de fois), des mots « magiques » comme *alu, laukaR, laþu, auja* (§ 81). Comme le décor présente aussi des signes que l'on croit magiques (triscèle, croix gammée, etc.), les bractéates sont généralement tenues pour des amulettes — et ceci d'autant plus que les médaillons d'or romains devaient à la présence du portrait impérial une valeur comparable. Quelques bractéates cependant pourraient n'être que des bijoux [1]. Quoi qu'il en soit, on doit aux bractéates des témoignages de premier ordre pour l'histoire de l'écriture runique.

S'il est évident que les bractéates n'ont pas eu de véritable emploi monétaire, certaines ont servi d'obole à Charon, placée dans la bouche du mort. Dans les trésors, les bractéates sont assez souvent associées à des monnaies d'or romaines. Mais la grande majorité ont été trouvées isolément et sans contexte.

Aucune légende runique ne transcrit ou ne traduit, de près ou de loin, les légendes monétaires latines, preuve que les Scandinaves

---

[1] Discussion approfondie de ce point dans BÆKSTED, *Målruner*, p. 124-131.

n'attachaient aucun intérêt au sens de celles-ci, mais seulement à leur aspect matériel.

Le nom v.-nord. des bractéates était-il *walhakorna*, mot qui apparaît sur la bractéate de Tjurkö (N° 23), ou n'est-ce qu'une *kenning* typique? « le grain des Romains », pour désigner l'or venu de l'Empire? On en discute depuis que O. von Friesen a lancé la première hypothèse en 1916. Personnellement, nous pencherions pour la *kenning*, en raison du caractère métrique du texte (cf. § 88).

Malgré leur aspect monétiforme, les bractéates runiques semblent absolument indépendantes des monnaies runiques, qui n'apparaissent qu'après un hiatus de plus de quatre siècles (cf. § 194).

La cryptographie runique

92. — On possède quelques indices assez ténus de l'existence d'une cryptographie runique dès les origines du *fupark* [1]. Leur principal intérêt est de montrer l'antiquité de la voie qui sera suivie à l'époque des Vikings (cf. § 140). Ils se résument en quelques exemples d'inversion de runes (*lua* ou *lau* pour *alu*) et peut-être deux ou trois cas où des signes présentent une analogie — qui peut n'être que fortuite — avec les « runes en branches » utilisées en Angleterre (*hahalruna*, § 115) et plus tard aussi en Scandinavie. Rien de tout cela n'est très probant; mais si ces cas sont bien à retenir, les plus anciens exemples de cryptographie se placeraient dès le V^e^ siècle (flèches de Nydam, pierre de Kylver). Vers la même époque se situe l'inscription encore très mystérieuse de Tørvika B, qui présente, outre de nombreuses ligatures, toutes les apparences d'un texte cryptique, où les runes seraient défigurées par l'adjonction de traits supplémentaires à la base ou au sommet de la haste principale [2]. Enfin, il est fort possible qu'une partie d'un important texte du VI^e^ siècle, la pierre suédoise de Noleby (N° 21), présente également un caractère cryptique, mais ce n'est encore qu'une hypothèse pour justifier notre impuissance à l'interpréter [3].

---

(1) Tout l'essentiel sur ce point est dans DEROLEZ, *R. M.*, p. 137-140.

(2) Tørvika, Jondals sogn, Hardanger; cf. Gerd HØST, *Om innskriften på den yngre runehellen fra Tørvika*, N.T.S., XVII, 1954, p. 454-483.

(3) Notons que les pierres de Tørvika et de Noleby étaient enterrées dans des tombes, donc invisibles pour les vivants.

Conclusion

93. — Si l'on récapitule tous les emplois auxquels s'est prêté l'ancien *fuþark*, on ne peut s'empêcher d'être frappé par leur médiocre importance, leur médiocre utilité pratique surtout. A moins de postuler gratuitement que les textes runiques sur bois, perdus en majorité, étaient d'une nature radicalement différente de la minorité qui a survécu [1], il faut admettre que les runes n'ont jamais servi qu'à un nombre infime d'individus; qu'elles n'ont jamais représenté un moyen efficace de communication ou de conservation de la pensée; que leur seul emploi positivement utile a été l'apposition de marques de propriété ou de fabrication; que leurs emplois « surnaturels » eux-mêmes n'ont eu qu'une audience restreinte. Cette utilité pratique paraît même avoir plutôt décru de l'invention de l'écriture à sa disparition : la proportion des marques de propriété et des signatures d'artisans est plus grande parmi les rares textes du IIIe siècle que parmi ceux du VIe, du moins en Scandinavie. Seul un petit pays, le Blekinge, saura, à une date tardive (VIIe siècle), donner à l'ancien *fuþark* un emploi monumental. Et les peuples germaniques qui se sont donné très tôt une littérature — les Gots avant tout — n'ont pas songé à l'écrire en runes.

En somme, tout se passe comme si le *fuþark* avait été une invention prématurée, peu utile, à demi avortée [2]. Lancé et organisé — sinon créé — à une époque où tout le monde germanique vivait dans l'ombre de Rome, où les princes danois (comme celui de Ladby) faisaient carrière dans la clientèle des légats impériaux, il répondit quelque temps sans doute à un vœu de la classe dirigeante : ne pas paraître trop inférieure aux civilisations méridionales. Mais l'Empire renonça bientôt à la pénétration profonde en Germanie, et l'intérêt qui s'était éveillé un instant

---

[1] Et qui n'est pas absolument négligeable : manche de javelot de Kragehul, boîte de Stenmagle, inscriptions frisonnes enfin (§ 121).

[2] Nous rejoignons ici quelques-unes des idées directrices de Fritz Askeberg, *Norden och kontinenten i gammal tid*, Uppsala, 1944, et de Bæksted, *Målruner*.

pour l'écriture s'assoupit rapidement, sauf sans doute dans quelques milieux très restreints, aux tendances d'ailleurs variées (dessinateurs de bractéates aux Ve-VIIe siècles, lignages aristocratiques du Blekinge au VIIe siècle, amateurs de magie à un peu toutes les époques). Finalement, l'écriture runique faillit mourir pour tout de bon au VIIIe siècle : sauf dans la lointaine Angleterre — où ce n'était d'ailleurs plus qu'une écriture d'appoint — personne ne s'y intéressait plus sérieusement. Sur le continent, où le *fuþark* n'avait jamais fait beaucoup d'adeptes, cette désaffection fut définitive : les runes n'y eurent plus accès que comme curiosité de clercs. En Scandinavie, sans doute après un bref hiatus (qui correspond en gros au VIIIe siècle), il se trouva au IXe siècle qu'un milieu danois non autrement déterminable y reprit un vif intérêt. Le phénomène est analogue à celui qui s'était produit un ou deux siècles plus tôt en Blekinge, mais beaucoup plus ample et plus profond. Remis sur pied, au prix d'une réforme qui le bouleversa, le *fuþark* reprit, pour quatre ou cinq siècles, une vie nouvelle, qui fut infiniment plus féconde que l'ancienne (cf. § 124 et suiv.).

94. — La profondeur du *hiatus* entre l'ancien et le nouveau *fuþark* est très discutée. Selon la thèse qui pose le plus nettement le problème, celle de Bæksted, elle varia selon les champs d'application de l'écriture runique. Elle fut particulièrement longue en ce qui concerne les objets d'orfèvrerie, bractéates non comprises : de 500 à 900 à peu près, longue également pour les armes inscrites, mais beaucoup plus brève et moins complète pour les pierres inscrites. Au Danemark, Blekinge mis à part, cette période de silence s'étendit à peu près de 650 à 750; en Norvège, elle se place également entre le milieu du VIIe et la fin du VIIIe siècle; en Suède, elle dura de 600 à 800 environ, avec de rares jalons intermédiaires (cf. aussi § 129) [1].

La transition fut cependant assurée sur quelques points : par le petit groupe des pierres du Blekinge; par quelques pierres du Västergötland (Rävsal, cas douteux), de Gotland (Roes) et de Norvège (Eggjum, mais sa date est controversée); sans doute enfin par certains objets mobiliers. Mais le meilleur indice que l'on possède de la

[1] Voir BÆKSTED, *Målruner*, p. 140-146.

continuité d'une tradition runique paraît être l'emploi sporadique de runes anciennes dans des textes en nouveau *fuþark* (§ 127).

On soupçonne que le facteur principal de la renaissance runique du IXe siècle a pu être l'imitation du monde franc, comme l'imitation du monde romain avait été celui de la diffusion de l'ancien *fuþark*. Mais en l'état présent de nos connaissances, il ne s'agit que d'une hypothèse de travail, que très peu de faits précis viennent étayer (on en découvrirait presque uniquement dans les domaines, fort restreints, des armes inscrites et des monnaies runiques). En tout cas, le type dominant des monuments runiques de la nouvelle floraison ne doit rien à l'extérieur : rarement les stèles funéraires ont été aussi peu nombreuses en Occident qu'à l'époque carolingienne; elles n'ont donc pu servir de prototypes aux pierres runiques. On se trouve en face d'un des problèmes les plus obscurs de la runologie. Seule l'archéologie pourra peut-être l'éclairer un jour.

Appendice : la mythologie des runes

95. — Il est un point sur lequel la tradition nordique — la seule dont on dispose — est unanime : les runes sont de création divine; jamais aucun inventeur humain n'est invoqué. Cette tradition est attestée à une date très précoce, dès les environs de l'an 600, par le témoignage sans ambiguïté de la pierre de Noleby en Västergötland (N° 21) : *runo fahi raginakudo* « je peins les runes qui viennent des dieux ». Cette expression resta longtemps liée comme une épithète de nature au nom des runes : on la retrouve sur une seconde inscription, celle de Sparlösa (VIIIe siècle), *runar þaR rakinukutu*, puis dans un chant de l'Edda, les *Hávamál*, *rúnum ... hinum reginkunnum* (au datif) « les runes venues des dieux » [1].

Dans les mêmes *Hávamál*, tout un chapitre, que l'on appelle *Rúnaþáttr Óðins* (strophes 138-145), expose comment, par un procédé dramatique de sacrifice de soi-même, Odin se rendit maître des runes : le dieu s'est pendu à l'arbre du monde « neuf nuits

---

[1] *Hávamál*, strophe 80.

entières, blessé par l'épieu et sacrifié à Odin — moi-même à moi-même!», sans manger ni boire, « j'épiais au-dessous de moi; je fis monter les runes, je le fis en les appelant, et alors je tombai de l'arbre » (strophe 138, trad. G. Dumézil). Tout n'est pas clair dans ce texte fameux. Il en ressort du moins que les runes, quoique révélées par Odin, étaient préexistantes; que leur acquisition a pour premier résultat de permettre au dieu de composer des « chants puissants » par leur vertu magique, et qu'ainsi le dieu jouit de la plénitude de la sagesse [1].

Cependant une autre strophe du même chapitre montre qu'Odin n'avait pas le monopole des runes : les elfes, les nains, les géants les connaissaient aussi (strophe 143). Ces deux données se retrouvent ailleurs dans l'Edda : la 13e strophe des *Sigrdrífumál* rappelle la gravure et l'acquisition des runes par Hroptr — un autre nom d'Odin —, tandis que les 42e et 43e des *Vafþrúðnismál* parlent par deux fois des *jǫtna rúnum*, des « runes des géants ». Faut-il voir dans ces réticences évidentes à donner Odin comme inventeur direct des runes un indice de l'apparition tardive du culte d'Odin dans le Nord, comme on l'a soutenu? Cela n'est guère probable.

Ce caractère divin des runes n'est pas une preuve certaine de leur lien primitif avec la magie; mais il ne peut qu'avoir renforcé la croyance en l'efficacité surnaturelle de leur emploi.

VI. RUNES ET OGAM

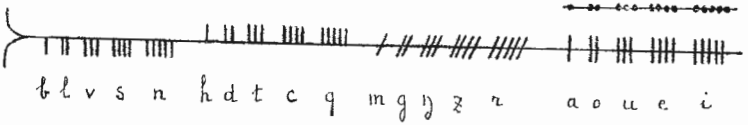
96. — Il importe de traiter sommairement d'un problème qui n'est pas sans importance pour l'histoire des origines de l'écriture runique et de sa constitution en un système cohérent : le *fuþark* a-t-il un lien, et de quelle nature, avec un autre système

---

[1] Voir, au milieu d'une littérature immense, Bæksted, *Målruner*, p. 57-61; J. de Vries, *Altgermanische Religionsgeschichte*, 2e éd., t. II, Berlin, 1957, p. 74-75; G. Dumézil, *Les dieux des Germains*, Paris, 1959, p. 40-46.

graphique très original, né comme lui sur la périphérie du monde romain, l'*ogam*, écriture des Celtes insulaires [1]?

L'*ogam* [2] n'est pas une écriture par signes individualisés : elle n'utilise que des coches de différentes longueurs ou inclinaisons, tracées de part et d'autre d'une arête médiane (ou, plus tard, d'un trait médian), soit sur un morceau de bois, soit sur une pierre, un os, etc.; ce n'est que très exceptionnellement et tardivement que le procédé a été employé, à titre de curiosité, pour l'écriture sur parchemin. L'alphabet ogamique se compose d'abord de quatre groupes (irl. *aicme* « famille, espèce ») de cinq lettres chacun : *b l f s n, h d t c q, m g ŋ z r, a o u e i* [3]. Au premier groupe sont affectés les traits à droite (ou en dessous) de l'arête médiane, au second les traits à gauche, au troisième les traits transversaux obliques, au quatrième les traits transversaux perpendiculaires, chaque lettre ayant un nombre de traits correspondant à son rang dans son *aicme* respectif (ne dépassant donc jamais cinq) :



A ces vingt lettres, on ajouta postérieurement un groupe complémentaire (irl. *aicme forfid* ou *forfeda* « lettres supplémentaires ») de cinq signes plus compliqués exprimant les diphtongues :

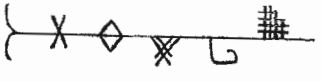


Fig. 7. — Alphabet ogamique [4]

(1) Outre les divers articles qu'on trouvera cités en référence ci-après, renvoyons une fois pour toutes à R. THURNEYSEN, *Zum Ogom*, Beiträge zur deutschen Sprache und Literatur, LXI, 1937, p. 188-208, et à H. ARNTZ, *Das Ogom, ibid.*, LIX, 1935, p. 321-413.

(2) On dit aussi *ogham, ogom.*

(3) On n'a pas de documents très anciens sur l'ordre des caractères; la plupart des spécialistes croient qu'il a dû être fixé en même temps qu'était créé l'*ogam* lui-même.

(4) A la première ligne, lire : *b l f s n...*

A chaque lettre est affecté un nom acrophone; la plupart de ceux qui ont un sens évident sont empruntés au règne végétal (*ogom craobh* « ogam-arbre ») : ainsi, pour le premier groupe, *bethe* « bouleau »; *luis* « ? »; *fern* « aune », *sail* « saule », *nin* « fourche ». De ces noms, l'alphabet ogamique a reçu la dénomination de *bethe-luis-nin*.

97. — Cette écriture très spéciale a eu un domaine d'application assez étendu. A en juger par les documents épigraphiques, seuls vraiment sûrs [1], elle a été surtout populaire dans le Sud-Ouest de l'Irlande : l'Ouest de l'ancien Munster (comtés de Kerry, Cork, Waterford) a donné 249 textes sur les 316 provenant d'Irlande. Elle a servi aussi dans le Pays de Galles (40 textes), la Cornouaille et le Devon (8 textes), l'île de Man (6), l'Écosse (2), et même dans l'Angleterre actuelle avant son occupation par des peuples germaniques : on a trouvé un texte sur une croix en Yorkshire, un autre sur une pierre jetée dans le puits d'une maison romaine de Silchester en Hampshire [2] et un sur un manche de couteau à Weeting en Norfolk [3]. A ces inscriptions, rédigées en irlandais pour la quasi-totalité, il convient d'adjoindre une quinzaine de textes non interprétés et sûrement non celtiques provenant de l'ancien royaume picte d'Écosse; c'est évidemment sous une influence irlandaise que les Pictes sont venus à l'écriture. La majorité des textes ogamiques de Galles et d'Angleterre occidentale sont bilingues (celtique et latin). Presque tous sont extrêmement laconiques et de caractère funéraire.

---

[1] Voir avant tout R.A.S. Macalister, *Corpus inscriptionum insularum celticarum*, I, Dublin, 1945, à compléter par Kenneth Jackson, *Notes on the ogam inscriptions of Southern Britain*, dans : The early cultures of North-West Europe, Cambridge, 1950, p. 197-213 et, du même, *Language and History in early Britain...*, Edimbourg, 1953, p. 151 et suiv. Cf. aussi F. Mac White, *Contributions to a study of ogam memorial stones*, Zeitschrift für celtische Philologie, XXVIII, 1961, p. 294-304.

[2] Macalister, n° 496, p. 473.

[3] R. Rainbird Clarke, *An ogham inscribed knife-handle*, Antiquaries Journal, XXXII, 1952, p. 71-73.

Autant que l'on puisse en juger — mais les datations précises manquent — les plus anciennes inscriptions sont du IV^e^ ou du V^e^ siècle, plus probablement du V^e^; la grande majorité se situe entre 450 et 600; ensuite quelques textes assez espacés s'étendent jusqu'au XII^e^ siècle (notamment en Irlande et à Man, où l'on a des bilingues ogam-runes, cf. § 171). Il n'y a guère de doute que l'ogam est né en milieu irlandais, soit en Irlande même, soit parmi les colonies irlandaises qui se multiplièrent en Grande-Bretagne du III^e^ au V^e^ siècle et qui furent mieux à même de saisir quels avantages comporte pour une civilisation la possession d'une écriture. Les plus anciens textes ne comportent pas les caractères supplémentaires du dernier groupe (*forfeda*) et, sauf en milieu picte, les caractères *h* et *z* manquent en épigraphie.

98. — Ces indications sommaires montrent déjà quelques analogies frappantes avec le *fuþark*, malgré la différence fondamentale des deux systèmes graphiques. Les deux écritures sont essentiellement épigraphiques; elles sont les seules de l'Europe occidentale où les caractères portent des noms acrophones, les seules aussi dont les lettres soient classées dans un ordre radicalement différent de celui des alphabets méditerranéens; elles répartissent enfin leurs signes en « familles » (tel est le sens d'*aicme* comme d'*ætt*), ici de 5 et là de 8 caractères. Elles comportent l'une et l'autre des lettres de médiocre utilité pratique, dont la présence résulte plutôt d'un système préconçu que d'une nécessité. Les époques où elles se sont développées sont voisines, bien que, dans l'état actuel des recherches, le *fuþark* semble jouir d'une priorité certaine.

Ces concordances paraissent déjà trop nombreuses pour que l'hypothèse d'une rencontre purement fortuite soit vraisemblable. Et l'impression se confirme encore lorsque l'on constate que certains systèmes de cryptographie runique, assez tardivement attestés il est vrai, reposent sur un principe voisin de celui de l'ogam, la rune étant remplacée par un numéro de position à l'intérieur du groupe, exprimé à l'aide d'encoches parallèles (cf. § 140). Bref, il n'apparaît pas douteux qu'il existe des relations

entre *fuþark* et *ogam* [1], mais s'agit-il d'une source commune d'inspiration, d'une action des runes sur l'*ogam*, ou de celle d'un pré-*ogam* hypothétique sur les runes?

99. — D'un examen plus approfondi, il appert que l'invention de l'ogam n'a guère pu être le fait que d'un grammairien assez au fait des spéculations qui avaient cours dans les écoles du monde romain [2]. C'est de là que vient, d'abord, l'idée de réunir en fin de série les cinq voyelles, groupement conforme à la doctrine de tous les maîtres [3]; la présence des lettres *h* et *z*, inutiles à l'irlandais, aurait la même origine. Il n'est pas jusqu'à la présence d'un caractère pour *ŋ* qui ne puisse s'expliquer ainsi (comme dans le *fuþark*, d'ailleurs) : les grammairiens grecs et latins dissertaient depuis longtemps sur l'*agma*, qui correspond à la nasale vélaire par position, en ajoutant, à leur regret, « cujus forma nulla est » (Varron); il n'est pas invraisemblable qu'un de leurs disciples ait entrepris, en créant une nouvelle écriture, de combler cette lacune [4]. Ainsi l'ogam pourrait avoir suivi une voie bien attestée pour d'autres composantes de la plus ancienne culture intellectuelle irlandaise : celle qui vint des écoles de la Gaule du Sud-Ouest au IVe et au Ve siècle [5], sans doute avec une étape

---

(1) C'est une opinion personnelle aux auteurs de cet ouvrage. D'autres runologues ont varié brusquement d'avis sur ce point : H. Arntz, qui consacrait au problème runes-ogam un important chapitre de son *Handbuch*, en 1935 (p. 109 et suiv.), le réduisait à quelques lignes en note en 1944...

(2) Cela a été montré avec toute la netteté souhaitable par J. Vendryès, *L'écriture ogamique et ses origines*, Études celtiques, IV, 1, 1941, p. 83-116.

(3) Groupement qui a été aussi tenté pour le *fuþark* par au moins un clerc de la renaissance carolingienne : l'auteur des notes runiques du ms. de Leyde Vossius latin, 83, in-4°.

(4) Sur l'*agma*, cf. L. J. D. Richardson, *Agma, a forgotten greek letter*, Hermathena, LV, 1940, p. 57-69, qui renvoie à Priscien, *Institutiones Grammaticæ*, éd. H. Keil, II, 30. Richardson a même voulu, dans un article ultérieur, faire dériver *ogam* d'*agma*, ce qui paraît abusif.

(5) Cette influence des *rhetorici* gaulois sur l'Irlande a été observée, dans un tout autre domaine, par N. K. Chadwick, *Intellectual contacts between Britain and Gaul in the fifth century*, Studies in early British history, Cambridge, 1954, p. 188 et suiv.

auprès des dernières écoles de la Bretagne romaine. L'intermédiaire pourrait avoir été un Irlandais appartenant à l'une des colonies établies en Bretagne (hypothèse de K. Jackson). Cet itinéraire, sans doute, ne recoupe nulle part celui du *fuþark;* mais leurs points de départ sont tous deux dans le monde romain, à des dates que deux ou trois siècles séparent, au moins.

100. — Pourvu des principes généraux qu'il devait à sa formation grammaticale, l'inventeur de l'ogam les a appliqués à remodeler un système d'expression sans doute immémorial, l'écriture par encoches, en l'assortissant d'un mode de calcul naturel, le compte sur les cinq doigts. Cela lui a sans doute permis, à partir de la constatation qu'un groupe de 5 voyelles s'imposait, de modifier les groupes de lettres que distinguaient traditionnellement dans l'alphabet les grammairiens antiques, et de remplacer les 7 *semi vocales* et les 9 *mutae* par trois groupes de 5 lettres, en éliminant *k*, *p* et *x*, inutiles en irlandais [1], et en ajoutant *η*. L'opération mentale était analogue à celle qu'avait accomplie l'inventeur du *fuþark*, et, comme elle, s'inspirait peut-être assez peu de considérations utilitaires. Son absence de simplicité n'était pas pour rebuter un contemporain de ce Virgile de Toulouse dont les extravagances n'ont pas encore été percées à jour. L'abondance des bilingues prouve en tout cas que beaucoup des premiers graveurs d'ogam connaissaient parfaitement le latin.

Le lien entre l'ogam et la comptabilité par tailles a été étudié de manière approfondie par L. Gerschel [2]. On pourrait à la rigueur supposer que, comme nous avons des runes-lettres et des runes-chiffres, il y a eu un ogam-lettres et un ogam-chiffres, ce dernier seul conservé. Mais ce serait pousser un peu loin l'amour du parallélisme et de la conjecture sans appui matériel. Il n'en reste pas moins que, dans son ensemble, l'ogam ressemble plus à une cryptographie qu'à

---

[1] L'idée de « lettres superflues » dans l'alphabet latin était familière aux grammairiens : Varron en désignait 6, dont précisément *k* et *x*. On sait que le son *p* manque en irlandais.

[2] Lucien GERSCHEL, *L'ogam et le nombre. Préhistoire des caractères ogamiques,* Études celtiques, X, 1962, p. 126-166.

une vraie écriture, et que sa création présuppose un modèle d'une autre nature. La plupart des celtisants admettent, à la suite de Thurneysen et de Vendryès, que ce modèle fut l'alphabet latin, mais d'autres ont songé à un alphabet nord-italique (cf. § 103) ou à une écriture gauloise (druidique) perdue. Ces dernières hypothèses postulent une longue période préparatoire que rien, dans le matériel disponible, ne vient confirmer. Nous admettrons donc, sans pouvoir le démontrer, que la création de l'ogam était relativement récente lors de ses premiers emplois connus, à la fin du IV^e^ ou au début du V^e^ siècle.

C'est par une démarche d'esprit analogue que furent imaginés plus tard les caractères supplémentaires des *forfeda :* la réflexion grammaticale devait amener à reconnaître l'existence des diphtongues et à leur attribuer des signes spéciaux. Il est hautement remarquable que cette idée — ainsi que celle de placer ces caractères en fin d'alphabet dans un groupe spécial — soit née presque simultanément en milieu celtique et en milieu anglo-saxon (cf. § 110) : c'est sans doute la preuve de contacts intellectuels plus profonds qu'on ne le pense couramment entre Irlandais et Anglo-Saxons. Graveurs d'ogam et graveurs de runes se sont vite reconnus pour cousins [1]. Quant aux formes de ces *forfeda,* elles peuvent, comme l'ont pensé Thurneysen et Macalister, dériver de caractères grecs (soit χ et φ, écrits d'abord au-dessus, puis au-dessous de la ligne; soit χ, θ, π, φ). D'autres *forfeda,* connus seulement par l'épigraphie, servirent à rendre les sons étrangers, comme *p* dans la transcription des mots latins ou *ch* dans celle des mots grecs.

101. — Nés dans des conditions intellectuelles assez voisines, utilisés dans des sociétés de structure relativement proche, présentant tous deux peu d'aptitudes pour un usage quotidien, ogam et *fuþark* furent affectés à des emplois qui présentent plus d'une similitude. Dans les deux domaines, les textes funéraires dominent à l'époque de la plus grande vitalité, et les amusements

[1] Comme le firent sans doute aussi les spécialistes de la magie médical des deux peuples, selon les exemples convaincants cités par H. Meroney *Irish in the old-english charms,* Speculum, XX, 1945, p. 172-182.

d'érudits à l'ère de la décadence. Il y aura une latinité ogamique au XII^e siècle [1], comme il y aura une latinité runique (§ 198). Mais surtout une même atmosphère de relatif mystère enveloppe les deux écritures. Si l'origine du nom de l'ogam est obscure [2], il est de fait que, comme le mot « rune », celui d'« ogam » peut comporter une nuance « signification cachée » (gaélique d'Écosse *oigheam*), « manière secrète d'écrire ». La tradition littéraire irlandaise parle de l'ogam comme d'un moyen d'apposer des marques de propriété ou d'inscrire le nom d'un mort sur sa tombe, mais surtout comme d'un instrument magique. Le manuel des lettrés *Auraicept na n-Eces* cite plusieurs épisodes où le fait de tracer un texte ogamique sur une pierre ou une baguette entraîne des effets immédiats et redoutables, ou bien sert à des pratiques divinatoires.

Ces récits prétendent se placer à une époque très antérieure à celle où l'épigraphie ogamique apparaît effectivement, mais la créance à leur accorder est évidemment limitée.

Écriture chiffrée, donc secrète, comprise d'abord seulement des initiés, l'ogam participe donc de la même *aura* qui, à certaines époques, fut accordée aux runes (cf. § 77).

102. — L'esprit compliqué des clercs irlandais du Moyen Âge s'est complu à imaginer toutes sortes de variations [3] sur les noms des caractères de l'ogam (c'est le *briathar ogam* « ogam de mots »). Mais le nom de *bethe-luis-nin*, couramment employé pour désigner la suite des lettres, indique que l' « ogam végétal » est le seul qui ait eu une existence réelle. Sans doute, sous la forme qu'il revêt dans les écrits des grammairiens, est-il, dans

---

[1] Par exemple les Annales d'Inisfallen pour 1193 (éd. S. Mac Airt, Dublin, 1951, p. 318) donnent, au milieu d'un texte irlandais écrit en caractères latins, deux vers latins écrits en ogam.

[2] L'étymologie la plus vraisemblable rattache *ogam* au héros épique Ogme et peut-être au dieu gaulois de la parole Ogmios (cf. R. Thurneysen, *Zum Ogom, art. cité*, p. 196).

[3] Une liste en compte jusqu'à 90.

une large mesure, le résultat d'une systématisation : on a voulu donner à tout prix à chaque nom de lettre un sens végétal [1]. Comme pour les noms de runes, il est souvent fait appel à des mots non attestés ailleurs, ou déformés, spécialement dans les deux derniers groupes (voyelles et diphtongues). Les noms proprement végétaux sont sans doute liés au rôle, encore obscur, des arbres et du bois dans la vie juridique et cultuelle des plus anciens Irlandais. Certains noms, pris d'abord en leur sens ordinaire (comme *h* : *(h)uath* « crainte » ou *t* : *tinne* « lingot »), ont été ensuite détournés par l'esprit trop ingénieux des lettrés. Le résultat, fort hétéroclite, inspira d'autres imaginations — comme cette glose qui voyait dans les 25 noms acrophones ceux des 25 disciples d'un maître en poésie, Fenius Fearsaidh. Au total, un monde encore plus obscur et plus déroutant pour nous que celui des noms acrophones du *fuþark*.

Mais l'état d'esprit est bien le même. Dans les deux cas, on se plaît à construire des métaphores et des périphrases, de vraies *kenningar*, sur les noms des lettres. Et il y a quelques concordances singulières : le nom ogamique du *q*, v. irl. *ceirt*, *qeirt*, de sens obscur, rappelle le nom v.-ang. de la rune correspondante, *cweorð*, qui n'a pas non plus de sens connu, et encore plus le nom « gotique » du *q*, *qertra*, ainsi que leurs homologues respectifs pour le *p* (qui n'existe pas en irlandais), *peorð* et *pertra*. Dans ce cas, une influence relativement tardive du celtique sur l'anglais n'est pas improbable (cf. § 71). Il n'en va pas de même des coïncidences que voici : le nom acrophone ogamique de *u* est *úr* « humus », curieusement proche de celui de la rune *u*, v. nor. *úr* « aurochs »; celui de *s*, *sail* « saule », rappelle le nom de *s* runique en v. nor., *sól* « soleil », et celui de *m*, *muin* « estime », fait songer au nom runique de *m*, v. nor. *maðr*, v. ang. *man* « homme ». Sans doute ces ressemblances sont-elles purement phonétiques; mais quand on sait quelles distorsions furent imposées, chez les Celtes comme chez les Germains, aux noms acrophones primitifs des caractères écrits, la concordance des sons

---

[1] Voir avant tout l'article de Howard Meroney, *Early Irish letter-names*, Speculum, XXIV, 1949, p. 19-43.

apparaît la plus importante. Il existe d'ailleurs aussi au moins une coïncidence de sens, entre les noms du *b*, v. irl. *beithe*, v. ang. *beorc*, v. nor. *bjarkan*, qui signifient tous « bouleau ». D'une manière plus générale, il faut aussi souligner que l'ogam et le *fuþark* sont les seules écritures à donner à plusieurs de leurs signes des noms végétaux [1].

Faut-il faire remonter très haut l'origine de ces concordances? Nous ignorons la date où se sont formés les noms acrophones des runes ou des caractères ogamiques; ils ne sont pas attestés solidement avant l'époque carolingienne. En tout cas, rien n'oblige à la fixer plus haut que les IIIe-IVe siècles. Les deux séries n'ont-elles pas pu prendre naissance parallèlement dans une tradition latine aberrante et oubliée? Il n'est peut-être pas tout à fait vain de remarquer que l'on pouvait, en latin déjà, former sur *b* et sur *s* des noms acrophones voisins de ceux que nous rencontrons, comme *betulus* ou *salix*, *sol*, ou même *urus* pour *u* et *mas* pour *m*.

On foule un terrain plus solide en insistant sur la coïncidence toute particulière qui existe entre les noms végétaux de l'ogam et les noms également végétaux attribués à certaines des runes complémentaires du v. ang. (*āc* « chêne », *æsc* « frêne »).

103. — L'ogam d'une part, et certains aspects du *fuþark* de l'autre (surtout le classement et la dénomination des signes) paraissent donc avoir des sources en partie communes. Si les deux écritures sont issues du monde méditerranéen à des dates très différentes et par des voies indépendantes, elles ont toutes deux subi l'influence des spéculations grammaticales de certains milieux romains. Leur développement a connu un certain parallélisme, dû en partie à la similitude des milieux sociaux, en partie aussi peut-être à des interactions. L'ogam, quoique plus récent que le *fuþark*, a néanmoins exercé une action sur l'évolution de celui-ci à diverses reprises, notamment quand, chez les Anglo-Saxons, on dut imaginer un groupe de caractères complémentaires

---

[1] Il y a peut-être encore d'autres concordances. Si le nom ogamique de *h*, (*h*)*uath*, a d'abord signifié « épine » (et non « crainte, peur »), comme le conjecture H. Meroney, il serait identique au nom v. ang. de la rune *þ*, *þorn* « épine ». Le nom de l'*i* ogamique, *idad* « if », a même sens que le nom v. ang. de la rune *E* et que le nom v. nor. de la rune *R*.

pour les diphtongues, puis quand, en milieu anglais et anglo-scandinave [1], certaines formes de cryptographie runique prirent leur essor [2].

Il y eut également un contact runes-ogam au niveau des *runica manuscripta* (cf. § 114) : 6 manuscrits au moins présentent, à partir du IXe siècle, des modèles plus ou moins directement juxtaposés d'ogam et de *fuþark*. Il y en eut certainement aussi en matière de cryptographie épigraphique : la croix de Hackness en Yorkshire (N. Riding), du VIIIe ou du IXe siècle, porte à la fois des textes latin, ogamique et runique, ces deux derniers cryptographiques et non encore déchiffrés (cf. en dernier lieu, P. GROSJEAN, *L'inscription latine de Hackness*, Analecta Bollandiana, LXXIX, 1961, p. 340-343).

Runes et ogam ont été d'ailleurs des tentatives prématurées pour introduire l'écriture chez les Germains et chez les Celtes : accaparées par des magiciens ou, au mieux, limitées à des marques de propriété ou à des inscriptions funéraires, ces écritures sœurs ont été sans influence profonde sur la civilisation païenne, qui est demeurée orale. Ni chez les Celtes, ni chez les Germains cette écriture épigraphique n'a donné naissance à une cursive, parce que l'on n'en ressentait pas encore vraiment le besoin. Après la conversion, l'écriture latine les élimina l'une et l'autre lentement, sans jamais en laisser totalement oublier le secret.

---

[1] Il importe de noter ici que les archéologues constatent des contacts indirects entre Celtes et Scandinaves, relativement actifs dès le haut Moyen Âge, bien avant l'âge des Vikings (cf. J. E. FORSSANDER, *Irland-Oseberg*, Kungl. humanistiska vetenskapssamfundet i Lund, Årsberättelse, 1942-1943, p. 294-404, pour le VIIe s.).

[2] Nous nous séparons ici de F. Mossé, qui envisageait, pour le *fuþark* et l'ogam, le modèle commun d'un alphabet nord-italique fortement latinisé, entre le Ier siècle av. J.-C. et le IIIe siècle ap. J.-C. Cela nous paraît supposer des cheminements trop longs et trop obscurs entre une écriture provinciale, presque oubliée dès le Ier siècle, et la lointaine Irlande, comme aussi une discordance trop profonde entre les préoccupations de grammairien du créateur de l'ogam et le choix d'un modèle aussi peu classique. Le contexte intellectuel de l'ogam nous paraît caractéristique du Bas-Empire. Et, faute d'exemples gaulois, il est difficile de croire à une transmission effectuée par le milieu celtique seul, de la Cisalpine à l'Irlande : *tous* les textes non latins de Gaule sont en alphabet grec (ou ibérique). Il n'existe pas d'itinéraire plaine du Pô - Irlande comparable à la route Aquilée-Carnuntum chez les Germains.

CHAPITRE III

LES RUNES ANGLAISES

I. INTRODUCTION

104. — La place que tinrent les runes dans le monde anglo-saxon apparaît à première vue fort limitée, bien moindre en tout cas que celle qu'elles eurent dans le monde scandinave. Pratiquement toute la littérature du vieil anglais s'exprime en caractères latins, les inscriptions sont pour la plupart de très médiocre intérêt, enfin l'usage des runes de type anglais a disparu relativement tôt, sans doute au XI^e^ siècle. Il ne faudrait cependant pas sous-estimer leur valeur : elles constituent, avec l'épopée, l'un des témoignages les plus évidents de la participation des peuples anglais, dès l'origine, aux préoccupations intellectuelles communes du monde germanique; elles ont occupé, jusque bien après la conversion, l'esprit d'une foule de lettrés anglo-saxons, dans leur île ou sur le continent; enfin plusieurs des termes les plus courants du vocabulaire anglais de la vie intellectuelle remontent directement à l'usage des runes.

Il n'existe malheureusement pas encore de *corpus* des textes runiques anglais qui soit comparable à ce dont on dispose pour les documents continentaux ou scandinaves [1]. Beaucoup d'inscriptions ne sont connues que par des éditions anciennes

---

[1] Le recueil le plus commode reste celui de Stephens (voir la bibliographie générale), dont l'absence de critique est proverbiale. Le volume de R. W. V. ELLIOTT, *Runes,* Manchester, 1959, apporte beaucoup de documents utiles (notamment photographiques), mais ne prétend pas être complet. Voir aussi, à la bibliographie générale, la bibliographie de Hertha Marquardt (qui englobe également les textes de langue scandinave).

ou médiocres; leur langue est imparfaitement éclaircie et leur datation archéologique laisse souvent à désirer. Seules les runes manuscrites ont fait récemment, par les soins de M. R. Derolez, l'objet d'un examen pratiquement exhaustif [1]. On ne s'étonnera donc point que les paragraphes qui suivent restent souvent sur la réserve ou dans de prudentes généralités : le temps n'est pas encore venu de vulgariser avec toute la solidité désirable ce chapitre de la runologie.

La runologie a cependant trouvé des adeptes dès le début du XVII^e siècle parmi les érudits anglais [2]. La première inscription runique d'Angleterre (celle, d'ailleurs scandinave, de Bridekirk) fut publiée par Camden dès 1607, et des contacts furent bientôt établis avec les runologues scandinaves. Ils permirent de rapides progrès. Humphrey Wanley et George Hickes publièrent d'importantes collections de textes et de listes de caractères. Mais le XIX^e siècle n'a guère poursuivi cet effort; en dehors des publications incorporées par G. Stephens à son recueil monumental, *The Old-northern Runic inscriptions,* 4 vol., 1866-1901, on n'a guère à enregistrer que des articulets infiniment dispersés. Les recherches du XX^e siècle, encore trop peu coordonnées, ont du moins permis un progrès capital : l'établissement d'un système à peu près définitif de translittération par le professeur Bruce Dickins en 1932 (*A system of transliteration for old English Runic inscriptions,* Leeds Studies in English, I, 1932, p. 15-19).

105. — Dès ses premières manifestations, l'écriture runique utilisée par les Anglo-Saxons présente des formes nettement différentes du *fuþark* continental et nordique; elle porte la trace d'une adaptation consciente de celui-ci aux sons du vieil anglais. On donne à la suite des caractères anglais le nom de *fuþorc.* Cette tendance à une adaptation toujours plus exacte de l'écriture aux sons de la langue s'est poursuivie jusqu'au IX^e siècle, où les runes anglaises connurent leur plus complet développement. Du point de vue phonétique, le *fuþorc* atteignit même à un véritable raffinement, dont les nuances subtiles n'avaient

---

[1] R. DEROLEZ, *R. M.* (1954).
[2] Voir ci-dessous, § 202.

peut-être pas grande portée pratique. Mais il ne fut pas porté remède à l'infériorité graphique qui frappait, en face de l'alphabet latin, toute écriture dépourvue de formes cursives. En Angleterre comme ailleurs, les runes durent s'effacer quand s'imposa une civilisation du manuscrit.

II. LES FORMES ET LE NOMBRE DES RUNES

106. — Un seul monument archéologique fournit la suite des caractères du *fuþorc* pour une époque relativement ancienne : un scramasaxe retiré du lit de la Tamise en 1857, près de Londres. Les runes, encadrées d'entrelacs, y sont tracées en incrustations d'or et d'argent près du dos de la lame. Ce n'est pas un document de premier ordre : sa date est assez incertaine (VIII[e] s. sans doute) et il présente diverses anomalies non encore expliquées [1]. Ses données peuvent heureusement être contrôlées et complétées par les nombreux *fuþorc* manuscrits de l'époque suivante.

Voici la suite de caractères qu'offre le scramasaxe :

ᚠᚢᚦᚹᚱᚳᚷᚹ ᚻᚾᛁᛃᛇᛈᛉᛋᛏᛒᛖᛜᛞᛚᛗᛟᚫᛠᚣᛡ [2]

fuþorcgwhnijᛇpxstbeŋdlmœaæyea

1 5 10 15 20 25 28

Les anomalies de ce *fuþorc* par rapport aux autres sources anglaises sont :

1° L'ordre des runes 20-24; la série se présente normalement comme... *tbemlŋdœa...*;

---

[1] Le *fuþorc* est suivi du mot *beagnoþ*, presque certainement un nom propre, nettement séparé de la suite des runes par des entrelacs; photo dans ELLIOTT, *Runes*, pl. III, fig. 7. Une date beaucoup plus précoce (seconde moitié du VI[e] s.) a été préconisée pour le scramasaxe par B. NERMAN, *The dating of the runic-inscribed scramasax from the Thames*, Antiquaries Journal, XXXIX, 1959, p. 289-290; elle n'est pas acceptée par la plupart des archéologues.

[2] Nous transcrivons la rune 6 par *c*, afin de lui conserver la même valeur dans toutes nos transcriptions de runes anglaises; en réalité, dans le *fuþorc* à 28 runes, elle cumule les valeurs *c* et *k*, qui ne seront distinguées que plus tard (§ 108).

2° La forme de la rune 12, attestée aussi par une bractéate danoise de Sjælland, mais inconnue de tous les autres documents anglais;

3° Celle de la rune 16 — qui est exceptionnelle, mais non unique — et celle de la rune 24 — qui est généralement attribuée à la rune 12.

L'un des plus anciens *fuþorc* manuscrits est celui du manuscrit 795 de la Bibliothèque Nationale de Vienne, d'origine sans doute salzbourgeoise (IX^e-X^e siècles); il comporte également 28 runes (comme c'est aussi le cas de trois autres *fuþorc* manuscrits) :

ᚠᚢᚦᚹᚱᚳᚷᚹᚺᚾᛁᛃᛇᛈᛉᛋᛏᛒᛖᛗᛚᛜᛞᛟᚪᚫᛠᚣ

fuþorc gwhnijᛇpxstbemlŋdœaæeay

1 5 10 15 20 25 28

Si aucune forme de ce *fuþorc* n'est anormale, l'ordre des caractères présente certaines particularités que ne reproduisent pas d'autres mss plus récents; leur ordre usuel est pour les runes 22-28 le suivant :

ŋ, œ, d, a, æ, y, ea

Enfin le poème runique anglais (§ 62) postule un *fuþorc* de 29 signes arrangés selon l'ordre :

fuporcgwhnijᛇpxstbemlŋœdaæy io ea

1 5 10 15 20 25 29

Sauf en ce qui concerne la rune 28, *io*, on peut tenir cette série pour la série normale des plus anciennes runes anglaises.

Ainsi une tradition archéologique, manuscrite et littéraire, prouve l'existence, à un stade assez ancien, d'un *fuþorc* à 28 signes, comprenant : *a.* les 24 caractères de l'ancien *fuþark*, conservés dans leur ordre primitif, avec des formes voisines et des valeurs proches de celles qu'ils avaient sur le continent; *b.* un groupe de 4 runes nouvelles, placées à la fin de la série, et présentant des formes nouvelles, dont on aperçoit d'ailleurs assez nettement la dérivation. C'est avec cette écriture que paraissent tracées toutes les inscriptions antérieures au milieu du VII^e siècle, et beaucoup d'inscriptions récentes ne font pas appel à d'autres caractères. On peut donc tenir ce *fuþorc* à 28 runes pour le *fuþorc* vieil anglais normal.

107. — Des 24 signes du *fuþark* original, 15 n'ont subi aucun changement notable de forme ou de valeur (ᚠᚢᚦ . ᚱ . ᚷᚹ . ᚾᛁ... ᛈ . ᛋᛏᛒᛖᛗᛚ...) et 3 ont vu des formes un peu exceptionnelles se généraliser : ᚴ est une variante des formes longues de la rune ᚲ, apparues en plusieurs points du monde germanique à une assez haute époque (cf. § 42); la présence de deux barres transversales à la rune 9, *h* (ᚺ au lieu de ᚻ) se rencontre déjà sur la quasi-totalité des inscriptions du continent à l'époque mérovingienne; l'allongement des hastes verticales de 24, *d*, de ᛞ en ᛞ, est une transformation graphique très simple déjà attestée au VI^e^ siècle sur la fibule de Freilaubersheim (n° 34); elle ne se généralisa d'ailleurs pas aussitôt en Angleterre [1]. Les six caractères restants ont subi des transformations plus considérables; voici les principales modifications à relever :

La rune 4 a changé de valeur; sans doute parce que son nom (**ansuz*) est devenu *os* en v. ang., elle a pris la valeur *o*. Cette modification s'est répercutée sur sa forme, que l'on a transformée légèrement par adjonction aux barres obliques de terminaisons formant angle droit (ᚩ).

La rune 12 *j*, jadis ᛃ, a été modifiée par l'adjonction d'une haste verticale ᛇ; elle revêt la forme ᛇ sur les inscriptions de Thornhill III et de Douvres.

La rune 13, ᛇ, a conservé sa forme ancienne, mais non sa valeur; ce n'est plus qu'un « fossile », dont la valeur varie selon les emplois, tantôt *h* et tantôt *g* (la valeur primitive était peut-être *h*), plus rarement *i*; nous la transcrivons par le *g* anglais, ȝ (*yogh*).

La rune 15, ᛉ, ne figure plus que pour ordre dans le *fuþorc*, afin de n'en pas troubler l'ordonnance : le son *R* n'a pas d'équivalent en v. ang.; des esprits ingénieux l'ont utilisée tardivement pour rendre la lettre latine *x* (par exemple sur le cercueil de saint Cuthbert, ᛉᛈᚴ = xps = Christus).

La rune 16, ᛋ, *s*, a conservé sa forme ancienne et sa valeur dans la plupart des textes, mais on a parfois employé également des

---

[1] Le coffret de Mortain (N° 40) a encore la forme ᛞ.

formes parallèles à celles dont la Scandinavie faisait alors l'essai (§ 127), comme ᚾ, ᚺ, ᚴ, etc.

La rune 22, ᛝ, résulte d'une simple évolution graphique de ᛜ, par prolongation des traits obliques; sa valeur n'a pas changé (*ŋ*).

La rune 23, ᛟ, a gardé sa forme, mais non sa valeur — puisque *o* était déjà exprimé dans le nouveau système par la rune 4 —; elle a pris la valeur *œ*, en conséquence de la métaphonie par *i* intervenue à l'initiale de son nom (devenu *œþel*).

On voit que les changements principaux subis par la série traditionnelle des runes consistent, soit en répercussions des développements phonétiques propres au vieil anglais (runes 4 et 23), soit du désir de supprimer l'inconvénient des caractères de trop petite taille (adjonction de hastes verticales aux runes 6 et 12; allongement de la rune 22). Ces modifications graphiques ne sont pas le résultat d'une innovation brusque et isolée du domaine anglais : la disparition des runes courtes a également été recherchée par les Scandinaves (§ 127), et les variantes adoptées pour les runes *c*, *h*, *s* ont des parallèles et des antécédents sur le continent.

Le *fuþark* ainsi modifié se trouvait évidemment incomplet : la voyelle *a* en avait disparu, et l'expression du vocalisme anglais était très imparfaite, celui-ci ayant subi depuis le temps du germanique commun de profondes transformations : les sons nouveaux issus de la métaphonie n'y avaient pas leur place. On choisit donc — et il n'est guère douteux qu'il s'agit ici d'une décision délibérée — d'ajouter après la série normale des runes un signe nouveau pour *a* et trois autres pour les nouvelles voyelles æ, *y* et *ea*. La rune 25 ᚠ est tirée de la rune 4 ᚨ de l'ancien *fuþark* par la même méthode que l'on avait utilisée pour en tirer la nouvelle rune 4 ᚩ, *o*. La rune 26 est purement et simplement l'ancienne rune 4, ᚨ, devenue disponible et dont la valeur en germanique commun (*a*) est devenue æ en v. ang. La rune 27, ᚣ, modification métaphonique de *u*, ᚢ, est celle-ci pourvue d'un point ou d'un trait supplémentaire [1]. Seule la rune 28 ᛉ paraît

[1] Ce trait est sans doute une schématisation de la rune ᛁ, *i*.

être une création *ex nihilo* dont on n'aperçoit pas les sources [1].

On voit que l'Angleterre — à l'inverse de la Scandinavie de l'âge des Vikings (cf. § 127) — ne s'est pas orientée vers une simplification graphique des formes de l'ancien *fuþark* : les formes nouvelles qu'elle a créées sont presque toutes relativement complexes, comportant jusqu'à 5 traits. Elle poursuivra sur cette voie [2].

108. — Relativement tôt, sans doute avant la fin du VII^e^ siècle, ce *fuþorc* à 28 signes fut complété par l'adjonction de 3 runes destinées à exprimer les nuances des gutturales anglaises. C'était un raffinement un peu gratuit et qui ne fut jamais indispensable. Face aux runes 6 et 7, ᚳ et ᚷ, exprimant les gutturales palatales *c* et *g*, on inventa les runes 29 et 30, ᚵ et ᚸ, *k* et *g'*, pour les vélaires correspondantes, et 31, ᛝ, pour une autre nuance de *k* vélaire (*k'*), par exemple à Ruthwell *k'yniŋc*. Ces innovations, qui exigeaient une acuité peu commune dans l'observation phonétique, ne pouvaient être le fait que de milieux lettrés : on ne les rencontre guère que dans des textes issus directement de la main de clercs (croix de Ruthwell, de Bewcastle; surtout manuscrits runiques). Les formes choisies ne demandèrent pas un grand effort d'imagination : la rune 29 est la rune 15, devenue presque inutile et retournée; les runes 30 et 31 sont construites sur la rune 7, ᚷ.

Cette finesse dans l'analyse des gutturales, unique dans le domaine linguistique indo-européen, est poussée à un point extrême par le graveur de la croix de Ruthwell, qui en compte jusqu'à six : ᚳ *c*, ᚷ *g*, ᚿ ȝ, ᚵ *k*, ᛝ *k'*, ᚸ *g'*, là où l'ancien *fuþark* se contentait de deux, ᚲ *k* et ᚷ *g*, et là où les Scandinaves, passé le IX^e^ siècle, n'emploieront plus que la notation ᚴ *k*. De si subtiles graphies ne pouvaient évidemment être que d'un usage éphémère.

---

[1] Cf. toutefois R. I. PAGE, *The Old English Rune ear,* Medium Aevum, XXX, 1961, p. 65-79 (combinaison de *a* et *o?*).

[2] Sur les digraphes, cf. R. I. PAGE, *The use of double Runes in O. E. Inscriptions,* Journ. of English and German Philology, LXI, 1962, p. 897-907.

Le *fuþorc* ainsi complété ne semble avoir eu d'emploi épigraphique régulier qu'en Northumbrie. La tradition manuscrite connaît d'une manière usuelle deux des nouveaux signes (ᚪ et ᛟ); elle y ajoute en général trois runes artificielles qu'aucune inscription ne paraît utiliser [1], ✱ *io*, intercalée entre ᚻ et ᛉ [2], une rune aux formes incertaines (en général voisines de ᛉ) pour la valeur *q*, et ᛝ qui exprime la combinaison *st*, sans compter d'autres signes totalement arbitraires, issus de la seule fantaisie des copistes. Il arrive d'ailleurs très souvent que ceux-ci soient incapables de donner des transcriptions latines correctes des dernières runes, à partir de ᛉ [3]. Runes imaginaires mises à part, les *fuþorc* longs des manuscrits comptent donc une moyenne de 33 runes.

109. — Les Anglo-Saxons ont bien connu la division du *fuþorc* en sections de 8 runes : leurs systèmes de cryptographie runique en font constamment état [4]. Mais ils ne semblent pas avoir jamais réussi à organiser les runes complémentaires qu'ils avaient créées en une quatrième section de 8 runes, symétrique des trois premières, et aussi stable qu'elles. Seule l'inscription cryptographique (et non décryptée) de Hackness en Yorkshire paraît indiquer une tentative en cette direction. Pour le reste, on a vu à quel point l'ordre et le nombre des signes supplémentaires varient selon les documents. La réforme du *fuþark* accomplie en Angleterre n'a pas eu le caractère systématique et brusque de celle qui, en Scandinavie, a donné naissance au nouveau *fuþark* : réalisée par approximations successives, elle semble n'avoir jamais entraîné en tous ses aspects l'adhésion universelle, ni même celle de tous les lettrés. Leur *consensus* n'allait pas au-delà des limites du *fuþorc* à 28 runes.

---

[1] Sauf le texte frison de Westeremden (cf. § 122).

[2] Et connue, par ailleurs, du poème runique anglais (§ 62); sa forme n'est qu'une variante de celle de la rune 12 (comme l'est peut-être aussi son nom).

[3] A laquelle sa dernière place dans le *fuþorc* à 28 signes a fait souvent attribuer la valeur *z*, par symétrie avec l'alphabet latin.

[4] Sous le nom de *versus*, dans la notice sur les *isruna* (§ 115); on ignore leur nom indigène; cf. DEROLEZ, *R. M.*, p. 120.

III. QUESTIONS DE CHRONOLOGIE [1]

110. — On ne saurait douter que le noyau du *fuporc* dérive de l'ancien *fupark* à 24 signes, tel qu'il était utilisé vers l'époque des grandes invasions en Germanie continentale (c'est-à-dire avec des variantes souvent bien distinctes de celles employées en Scandinavie). Malheureusement, nous n'avons absolument aucun texte runique provenant du domaine des « Germains de la mer du Nord », à une époque voisine de celle du départ des Angles, des Saxons et des Jutes : aussi ignorons-nous si certaines des innovations constatées entre le *fupark* à 24 runes et le *fuporc* à 28 runes existaient en germe sur le continent, ou si elles ont toutes été imaginées dans l'île britannique. La seule certitude est que les premières modifications de forme ont eu lieu à une époque où la communauté anglo-frisonne était encore fortement sentie (§ 123) : les premières des runes de complément se retrouvent sur des textes frisons (mais il n'est pas certain que ce ne soit pas sous des influences venues d'Angleterre !), et d'autres innovations témoignent, on l'a vu, d'une certaine communion de pensée avec le reste du monde germanique et même parfois la Scandinavie (cf. § 107).

Aucune inscription n'est datée, et les deux seuls repères historiques sûrs que l'on avait cru trouver grâce à la présence de noms connus sur des inscriptions viennent d'être vigoureusement ébranlés, comme on le verra dans la suite (il s'agissait du nom du roi Peada de Mercie sur une monnaie, et de celui d'Alcfrith, fils d'Oswiu, roi de Northumbrie, sur la croix de Bewcastle). La plus grande prudence s'impose donc.

Les faits les mieux établis sont : 1° que la rune ᛟ, avec la valeur *o*, a dû être utilisée encore quelque temps après la migration, ainsi qu'en témoigne le sou *scanomodu* (cf. § 120) ; 2° que la rune ᚠ

---

[1] Voir Wolfgang KELLER, *Zur Chronologie der a. e. Runen*, Anglia, LXII, 1938, p. 24-32 ; DEROLEZ, *R. M.*, p. XXII ; et surtout R. I. PAGE, *Language and dating in O. E. Inscriptions*, Anglia, LXXVII, 1959, p. 385-406.

— sans doute avec la valeur *a* — a été inventée vraisemblablement avant la fin du VI^e^ siècle (sou *hada*, cf. § 120); 3° que la rune ᛉ doit être plus tardive que celles qui la précèdent, car les sceattas *pada* (cf. § 120), de la seconde moitié du VI^e^ siècle [1], utilisent ᚠ et non ᛉ pour transcrire *ea* du nom *Peada*; 4° la linguistique ne permet pas une datation assez précise des métaphonies pour que cela puisse être de quelque secours pour le runologue; mais les voyelles transformées (æ, dont la forme n'est d'ailleurs pas nouvelle, *y* et *ea*) se rencontrent peut-être avant la fin du VII^e^ siècle sur la croix de Bewcastle. Plusieurs runologues les tiennent, à cette date, pour une innovation récente; 5° la forme ᚻ de la rune *d* ne détrône tout à fait ᚻ qu'après le VIII^e^ siècle, date probable du coffret de Mortain.

Le *fuþorc* à 33 runes n'est certainement guère plus récent que les dernières de ces innovations, si même il n'a pas été imaginé en même temps par des clercs plus exigeants de la Northumbrie : ᚪ et ᛟ apparaissent sur le même monument que les dernières voyelles modifiées, la croix de Bewcastle, et ᛝ se trouve bientôt après sur la croix de Ruthwell. Quant à ᛐ et à la rune *q*, ce sont des créations artificielles, non attestées en épigraphie, et que l'on peut négliger aussi bien que les runes arbitraires des *fuþorc* manuscrits.

On a suggéré que les premières adjonctions faites au *fuþark* avaient pu être inspirées par l'exemple des *forfeda* de l'ogam (§ 100), qui groupent également en fin de série des voyelles diphtonguées; les noms adoptés de part et d'autre présentent aussi des similitudes. Le fait que les runes supplémentaires anglaises apparaissent d'abord en milieu northumbrien, c'est-à-dire dans un pays dont toute la culture intellectuelle portait l'empreinte de la mission irlandaise, donne à cette hypothèse une réelle vraisemblance (voir en dernier lieu, H. MERONEY, *Early Irish letter-names*, Speculum, XXIV, 1949, aux p. 42-43).

---

[1] Vers 655, s'il s'agit bien du roi Peada de Mercie, cité par Bède, ainsi qu'on le pense communément; vers 680, si l'on se rallie aux thèses de certains numismates contemporains, qui attribuent la monnaie à un personnage autrement inconnu. L'argument est d'ailleurs contesté par PAGE, *art. cité* (p. 187, n. 1).

111. — Le milieu anglais était, on l'a vu, fort attaché aux noms acrophones des runes : il créa donc rapidement des noms nouveaux pour les runes supplémentaires, en les coulant dans le même moule que les noms des runes anciennes. Comme pour les signes eux-mêmes, cette création s'opéra sans doute en deux temps.

Le poème runique fournit des noms acrophones parfaitement incorporés au système préexistant pour les runes 25 à 29, ᚠ, ᚨ, ᚪ, ᛇ et ᛉ. Les trois premiers sont des noms communs, d'un usage courant et d'une signification évidente, peut-être inspirés des « noms végétaux » de l'ogam : *āc* « chêne », *æsc* « frêne », *ȳr* « arc » — ce dernier cas restant d'ailleurs discuté [1]. *Iar* et *ear*, qui suivent, forment évidemment un couple, mais sont très obscurs; les sens que suggère le poème runique (§ 62 et 71), « poisson d'eau douce » et « tombe », ne sont pas autrement connus. On a songé pour *iar* (ᛇ) à un emprunt au nom scandinave de la rune *a*, *ár*, plus anciennement **jar*, ou à un doublet purement mécanique du nom de la rune anglaise *j*, *gēr* « année, récolte »; cette dernière hypothèse est vraisemblable. Pour *ear* (ᛉ), le sens le mieux attesté est « mer, vague » et il est probable que c'est le sens primitif, qui aura subi ensuite une distorsion pour des motifs inconnus [2]. On notera que pour *y* (ᛦ), les signatures runiques de Cynewulf (§ 116) fournissent un autre nom, *yfel* « mal, misère », inconnu à toutes les listes, preuve qu'en ce domaine des runes additionnelles l'imagination conservait une certaine liberté.

Les noms des runes 30 à 33 — les deux gutturales ᚳ et ᚷ, la rune artificielle *q*, ainsi que la combinaison ᛝ *st* — ne figurent que

---

[1] Le sens « arc » a peut-être été doublé par un autre, beaucoup plus rare; cf. R. W. V. Elliott, *Runes, yews and magic*, Speculum, XXXII, 1957, p. 250-261; H. Meroney, *art. cité* (§ 110) et F. P. Magoun, *in* Modern language Quarterly, VI, 1945, p. 378-380. On a proposé une influence scandinave, qui paraît peu probable, car la rune ᚳ n'a pris que tardivement la valeur *y* dans le Nord.

[2] R. W. V. Elliott, dans *The Runes in the Husband's Message*, Journal of English and German Philology, LIV, 1955, p. 4, propose diverses solutions assez tentantes.

dans des *fuþorc* manuscrits; ce sont (avec de nombreuses variantes graphiques) *calc* (ᚳ), *cweorð* (ᛢ), *gār* (ᚷ), et *stān* (ᛋ). Trois de ces noms sont clairs : *calc* « calice », *gār* « épieu, lance », *stān* « pierre »; quant à *cweorð*, il semble s'agir d'un nom arbitraire choisi pour former couple avec *peorð* (ᛈ), *p*, qui le précède immédiatement dans l'ordre de l'alphabet latin [1]. On ignore si la troisième gutturale de Ruthwell, ᛝ, a jamais reçu un nom, car la tradition manuscrite la passe sous silence; il ne s'agissait d'ailleurs plus que de jeux de clercs sans portée réelle.

112. — En règle générale, les textes runiques anglais sont écrits de gauche à droite, par lignes horizontales, ce qui reflète certainement une influence de l'écriture latine. Seul le coffret d'Auzon présente des inscriptions tracées dans les deux sens. Les lignes ne sont pas encadrées et il n'y a pas de signes de ponctuation. Quand des textes runiques et des textes alphabétiques sont juxtaposés, comme sur la pierre funéraire de Falstone en Northumberland, leur présentation est exactement identique.

Les Anglais ont fait un usage assez modéré des ligatures runiques; il s'agit presque toujours de la réunion d'une rune à deux hastes verticales (ᛗ, ᛗ, ᛗ) et d'une rune à haste simple, qui utilise comme support la haste de droite de la rune précédente.

L'emploi de systèmes de cryptographie runique est bien attesté par la tradition littéraire (§ 115) et par l'inscription de Hackness en Yorkshire (elle offre, outre un texte latin, et un texte runique en clair, deux textes cryptiques de types différents dont nous n'avons pas la clef). Dans le même ordre d'idées, il y a lieu de signaler l'emploi de runes arbitraires pour représenter les voyelles sur la face droite du coffret d'Auzon. Un de ces signes est à peu près la consonne *c* (ᚳ) détournée de sa signification usuelle pour désigner *a* [2]; un autre est à peu près la rune *s* de l'ancien *fuþark* et représente ici un *i*; de même l'une des formes du *k* de l'ancien *fuþark* sert pour æ; les signes de *e* et *o* sont de pures fictions.

---

[1] Sur un lien probable avec le nom irlandais du *q*, cf. § 102.

[2] Le *g'* est constamment employé au lieu du *c* sur cette face.

Il s'agit d'une démonstration de virtuosité runique, dont on n'a pas d'autre exemple anglais [1].

113. — Pratiquement aucun des textes runiques anglais (sauf peut-être quelques monnaies) ne semble remonter bien au-delà des premières missions chrétiennes. Ils reflètent donc en majorité un état de civilisation déjà profondément affecté par les influences irlandaises dans le Nord, romaines dans le Sud. Si l'on ne tient pas compte d'un texte inintelligible de 6 runes, gravé sur un osselet de mouton, trouvé à Caistor-by-Norwich (Norfolk) dans une tombe à incinération que les archéologues datent de la fin du Ve siècle [2], les plus anciens documents sont peut-être de la fin du VIe ou du début du VIIe siècle : c'est dire qu'il existe, entre l'invasion anglo-saxonne et les premières runes conservées, une lacune d'environ trois siècles, pendant laquelle se place l'évolution qui a conduit de l'ancien *fuþark* germanique commun au *fuþorc* spécialement anglais.

Malgré les incertitudes de leur chronologie, esquissons une énumération, dans l'ordre, des plus anciens textes. En tête viendraient la monnaie *scanomodu* (cf. § 120) ; la garniture d'épée de Chessel Down, trouvée dans un cimetière encore païen de l'île de Wight et dont les 7 runes n'ont pas encore reçu une interprétation certaine ; le pommeau d'épée de Gilton en Kent (VIIe siècle), qui donne le nom d'un certain Sigimer [3] ; enfin les *sceattas* (piécettes d'argent) portant le nom *pada* [4]. On placerait

---

[1] Mais l'esprit est proche de celui qui, un peu plus tard, animera le graveur suédois de la pierre de Rök (§ 136) quand il recourra à des runes cryptiques tirées de l'ancien *fuþark*.

[2] Ce bref texte (R. Rainbird CLARKE, *East Anglia*, Londres, 1960, pl. 43) n'offre en tout cas aucune forme caractéristique du *fuþorc* anglais ; il pourrait aussi bien être continental ou scandinave. C. L. WRENN, *Magic in an anglo-saxon cemetery*, dans *English and Medieval Studies presented to J. R. R. Tolkien*, Londres, 1962, p. 306-320, propose d'y voir un texte magique, peut-être lié à des pratiques divinatoires.

[3] Selon R. W. ELLIOTT, *Two neglected runic inscriptions*, Mélanges... F. Mossé, Paris, 1959, p. 140-147, le texte doit être lu *eic sigimer nemde* « Sigimer named the sword ».

[4] Sur son attribution éventuelle à Peada de Mercie, cf. § 110, note.

ensuite, par exemple, la pierre de Sandwich (Kent), portant sans doute le nom d'homme *ræhæbul* (avant 680, selon Bruce Dickins) [1]; et les noms du Christ et de trois évangélistes qui sont tracés en runes (à côté de textes latins) sur le cercueil de saint Cuthbert, fabriqué en 698 à Lindisfarne (Northumberland).

Le groupe principal parmi les textes épigraphiques, celui des croix northumbriennes, n'est susceptible que de datations stylistiques forcément assez imprécises. La plus ancienne peut-être d'entre elles, celle de Bewcastle (Cumberland) se placerait vers 670-680 si son inscription, fort abîmée, commémorait bien Alcfrith, fils d'Oswiu de Northumbrie, et sa femme Cyneburg, fille de Penda de Mercie; mais cette interprétation traditionnelle est vigoureusement combattue à l'heure actuelle et l'on songe de plus en plus à dater la croix du début du VIII^e siècle [2]. La popularité des croix runiques paraît culminer au VIII^e siècle, et leur usage se prolonge jusqu'au XI^e. C'est sans doute aussi au VIII^e siècle qu'appartient l'objet mobilier le plus considérable, le coffret d'Auzon (§ 119).

La floraison — toute relative — des runes anglaises ne fut pas interrompue par les invasions danoises avant le dernier tiers du IX^e siècle et leur usage mit encore près de deux siècles à disparaître entièrement. Certaines des épitaphes runiques de Lindisfarne ont été trouvées en même temps qu'une sculpture représentant des Vikings et doivent donc appartenir au IX^e siècle; la croix d'Urswick (Westmoreland) paraît être de 850-870, et les derniers textes, dans le Nord précisément, sont peut-être du XI^e siècle.

---

[1] Bruce DICKINS, *The Sandwich runic inscription ræhæbul*, Beiträge zur Runenforschung..., G. Neckel, Leipzig, 1938, p. 83-85. R. ELLIOTT, *Runes*, p. 81, la croirait volontiers d'époque païenne, mais sans apporter de preuves très convaincantes. La lecture peut être discutée (notamment l'*h*).

[2] Le nom *kyniburug'* est trop commun pour autoriser une identification sûre; le titre royal du personnage de la face principale est devenu illisible; le nom d'*alcfrith*, impossible à vérifier sur une pierre très dégradée, est contesté par R. I. PAGE, *The Bewcastle Cross*, Nottingham Medieval Studies, IV, 1960, p. 36-57. Cet auteur accepterait volontiers une date beaucoup plus récente (vers 750-850) pour des raisons linguistiques; mais il est peu probable que les archéologues puissent y souscrire; cf. toutefois Eric MERCER, *The Ruthwell and Bewcastle Crosses*, Antiquity, XXXVIII, 1964, p. 268-276.

Il se peut que la connaissance plus ou moins superficielle qu'ils reçurent en Danelaw des runes scandinaves ait incité certains Anglais à se servir encore de leur vieille écriture nationale. Les derniers textes en runes anglaises sont d'ailleurs corrompus et en fait inintelligibles, comme les 7 runes à ligatures gravées au revers de la broche en argent de Sutton, fabriquée vers 1025-1050, au dire des archéologues, sans doute en Danelaw [1].

IV. LES EMPLOIS

114. — La majorité des textes runiques anglais, épigraphiques ou manuscrits, sont juxtaposés à des textes alphabétiques latins ou anglais, ou même transcrivent directement en runes des mots latins. On ne saurait avoir de preuve plus palpable que le développement maximum des runes anglaises n'est aucunement le fait d'un milieu « national » anglo-saxon fermé sur lui-même: les runes ont presque toujours, sinon toujours, été l'instrument de clercs, parfaitement instruits de l'écriture savante et même de la langue savante. Quel était donc le public auquel ils s'adressaient?

L'examen des *runica manuscripta* (pour reprendre l'expression de R. Derolez) apporte à cet égard les indications les plus précieuses. Il existe, entre runes épigraphiques et runes manuscrites, un sérieux décalage chronologique : les plus anciennes de ces dernières ne sont pas antérieures à l'extrême fin du VIII^e^ siècle et la plupart appartiennent aux IX^e^ et X^e^ siècles. Le décalage géographique est à peine moins sensible : alors que — sauf quelques monnaies et les coffrets d'Auzon, Mortain et Gandersheim — tous les textes épigraphiques proviennent directement du territoire anglais, une très considérable proportion des runes manuscrites a été transmise par des volumes écrits sur le continent, et plus précisément en Basse-Lorraine et en Allemagne [2].

---

[1] R. L. S. BRUCE-MITFORD, *Late Saxon Disc-brooches,* Dark Age Britain, Londres, 1956, p. 193.

[2] Les deux études essentielles sur le sujet sont dues à R. DEROLEZ, *R. M.* et *Die « hrabanischen » Runen,* Z. f. dt. Ph., LXXVIII, 1959, p. 1-19.

Ce fait est évidemment lié à l'activité des missions anglaises en Germanie, depuis Wilfrid et saint Willibrord (fin du VII^e siècle) et surtout saint Boniface (première moitié du VIII^e siècle), comme au rôle tenu par les clercs anglais dans la Renaissance carolingienne du début du IX^e siècle. On l'a souvent mis en rapport avec le personnage le plus connu de cette « diaspora » ecclésiastique anglaise, Alcuin, abbé de Saint-Martin de Tours et ami de Charlemagne, à tort semble-t-il : les artisans de cette diffusion paraissent n'avoir été que des clercs obscurs. Leur travail a commencé dès la fin du VIII^e siècle (vers 779-797 : ms. 876 de Saint-Gall; en tout cas avant 806) et s'est poursuivi jusque vers la fin de l'ère carolingienne [1].

L'immense majorité de ces *runica manuscripta* anglais se borne à la suite des caractères runiques, rangés tantôt dans l'ordre du *fuþorc*, tantôt et plus souvent dans celui de l'alphabet. Le contexte montre que leurs scribes n'avaient pas d'intentions pratiques : juxtaposées souvent à des alphabets hébraïques, arabes, grecs ou imaginaires, ces runes étaient tout au plus prétexte à des exercices cryptographiques (alors fort prisés des lettrés et tenus pour une vraie science, en dépit de leur puérilité). Beaucoup de ces *fuþorc* de savants ont un aspect passablement artificiel et sont complétés de runes artificielles jusqu'à 35 et même 42 caractères! Ils sont en général accompagnés d'une translittération alphabétique et souvent aussi par les noms des runes, plus ou moins correctement reproduits.

Rien ne permet de croire que les *runica manuscripta* aient servi à une véritable réintroduction en Germanie de l'écriture runique, totalement disparue depuis plusieurs générations (§ 34). Dans un seul cas (ms. 9311-9319 de Bruxelles, IX^e s.), les noms des runes ont subi un début d'adaptation à la phonétique allemande (cf. § 56) : cela est bien insuffisant pour qu'il soit permis de croire à une « germanisation » des runes anglaises [2].

---

[1] Certains des *fuþorc* du IX^e siècle ont trouvé une postérité inattendue qui vécut jusqu'à la fin du Moyen Âge, en l'espèce du prétendu « alphabet sarrasin » de l'archi-menteur Mandeville, inséré dans le récit de son voyage imaginaire; il dérive en dernière analyse, comme R. Derolez l'a montré, d'un alphabet runique.

[2] Sur quelques usages des runes anglaises par des copistes allemands, cf. § 34.

115. — Deux écrits portent la trace d'une connaissance plus approfondie de l'écriture runique parmi les clercs anglais copistes de manuscrits. C'est d'abord une brève notice, représentée par cinq manuscrits du IXe au XIe siècle, qui donne la clef d'un certain nombre de systèmes de runes cryptiques : *iisruna* [1], *lagoruna*, *hahalruna*, *stopfruna* et *clopfruna* [2]. Il ne s'agit pas d'inventions gratuites, car plusieurs de ces systèmes correspondent assez exactement à ceux que l'on rencontre dans l'épigraphie scandinave (§ 140), dès le IXe siècle, et la croix de Hackness en offre sans doute un exemple authentique en Angleterre même (cf. § 103). On ne peut donc douter que le rédacteur de cette notice ait conservé un contact étroit avec un milieu où se perpétuait une connaissance vivante des runes. Peut-être se trouve-t-on à la charnière des cryptographies ogamique, anglaise et scandinave.

L'autre traité, sans doute plus tardif, le *De inventione litterarum* (ou : *linguarum*), souvent attribué sans motif au grand érudit du IXe siècle que fut Hraban Maur, est représenté par une douzaine de manuscrits. Il est beaucoup plus scolaire : il recense, avec le même esprit qu'Isidore de Séville, un certain nombre de systèmes d'écriture et de cryptographie et, parmi eux, fait place aux runes, sous le nom de « lettres dont se servent les Normands ». Malgré cette déclaration de principe, formes et noms sont bien anglais dans la plupart des cas, mais des éléments isolés prouvent que l'auteur avait quelque connaissance des runes nordiques, obtenue sans doute par l'intermédiaire de la mission carolingienne en Scandinavie (ou, moins probablement, par celui des Vikings).

Il est donc certain que, dans la tradition anglaise, les runes faisaient partie du bagage indispensable de l'érudit, au même titre que les notions de grammaire, de chronologie, d'histoire naturelle, etc., qui voisinent avec le *fuþorc* dans les manuscrits et qui représentent, pour leur part, un héritage des manuels du Bas-Empire. L'emploi des runes pouvait donc, contrairement à ce

---

(1) D'où le nom d'*Isruna tract*, sous lequel R. DEROLEZ, *R. M.*, le désigne.

(2) Dans ce dernier cas, il s'agit, non d'une écriture, mais d'un mode de transmission auditive analogue au Morse; les *clopfruna* sont attestées par un autre texte de Saint-Gall.

que l'on croirait à première vue, être une preuve de culture livresque.

116. — Dans un certain nombre de manuscrits anglais, les runes figurent aussi à un titre autre que celui de curiosité graphique. Assez souvent, elles sont utilisées comme signes d'abréviation, représentant non seulement leur valeur alphabétique, mais encore leur nom tout entier, conformément à une pratique dont on trouve sans doute des exemples dès le temps de l'ancien *fuþark* (§ 67). La rune ᛟ signifie ainsi *eþel*, soit comme mot isolé, soit comme élément d'un composé, dans les manuscrits du Beowulf, du Waldere, de la traduction d'Orose par le roi Alfred. Il y a cinq ou six exemples de ᚹ à la place du mot *wynn* et plus encore de ᛞ pour *dæg* et de ᛗ pour *monn* [1].

Certains scribes ont employé des runes pour numéroter les cahiers d'un manuscrit (mais dans l'ordre de l'alphabet!); d'autres — Anglais sur le continent ou leurs disciples francs — ont utilisé les runes pour insérer leur nom au colophon de leurs manuscrits (mais souvent en langue latine, ou en mêlant aux runes des lettres latines). Parfois ce sont des formules d'adieu, des sentences morales ou des légendes d'illustrations, également latines, et souvent assaisonnées de quelque raffinement cryptographique. Ces distractions de *scriptorium* n'offrent qu'un médiocre intérêt.

A un niveau à peine supérieur se placent les énigmes, régal des lettrés de l'ère carolingienne. Quatre de celles du « Livre d'Exeter » font appel aux runes pour évoquer la solution, soit par des mots écrits en runes rétrogrades au milieu du texte alphabétique (énigmes 19 et 75), soit par des signes runiques dispersés dans ce texte (énigmes 24 et 64). D'autres énigmes du même recueil recourent à des cryptographies alphabétiques. On retrouve les runes dans le « premier dialogue de Salomon et de Saturne », à propos d'un exercice sur le texte du *Pater* décomposé en ses

---

[1] DEROLEZ, *R. M.*, p. 397 et suiv.; cf. aussi C. I. WRENN, *Late Old-English Rune Names*, Medium Aevum, I, 1932, p. 24-34, à la p. 26.

lettres constitutives; elles n'ont pas ici la valeur de leur nom ancien, mais servent simplement à la place des lettres latines correspondantes.

De véritables œuvres littéraires font parfois appel aux runes dans le même esprit. Il s'agit d'abord et surtout des quatre signatures runiques du poète Cynewulf (fin du VIII^e ou début du IX^e siècle) dans ses œuvres : Christ (II), Elene, Juliana, le sort des Apôtres, telles qu'elles sont conservées par des manuscrits du X^e siècle. Si le divertissement du poète anglais est ici substantiellement semblable à ceux que pratiquaient ses confrères latins de la même époque, il a l'intérêt de prouver qu'un auditoire était en mesure de comprendre et d'apprécier de très subtils exercices sur le *fuþorc* [1].

Dans un cas (Sort des Apôtres, 96-98), la signature est précédée d'un appel à la perspicacité du lecteur qui est bien dans la tradition des graveurs de runes (cf. pour la Scandinavie, § 150); ailleurs, elle est mêlée, plus ou moins habilement, à la trame même du poème. Les runes y ont un double rôle : celui de caractères servant, avec leur valeur phonétique, à écrire le nom « cynewulf » (ou « cynwulf »), et celui de symboles figurant leur nom qui, comme mot indépendant, entre dans la composition de la phrase et lui donne son sens immédiat [2]. Outre leur intérêt pour l'authentification de l'œuvre, ces signatures fournissent donc, indépendamment du poème runique, les noms de 8 runes et certaines interprétations possibles de ces noms obscurs (§ 111).

Le « Message du mari », poème conservé par le Livre d'Exeter, comporte également, peu avant sa fin, un « chiffre runique » de 5 caractères, dont le déchiffrement est encore incertain. Il paraît contenir précisément le « message » annoncé par le titre (et d'ailleurs déjà exprimé en toutes lettres par trois vers du poème) [3].

---

[1] Voir les articles de Ralph W. V. ELLIOTT, *Cynewulf's Runes in Christ II and Elene*, English Studies, XXXIV, 1953, p. 49-57; *Cynewulf's Runes in Juliana and Fates of the Apostles*, ibid., p. 193-204.

[2] Seule la signature de *Juliana* paraît conçue selon un autre plan, non encore parfaitement élucidé; les runes semblent y écrire des mots de trois lettres à incorporer dans le texte tels quels.

[3] C'est l'interprétation de R. W. V. ELLIOTT, *The Runes in « The Husband's Message »*, Journal of English and Germanic Philology, LIV, 1955, p. 1-8.

Ainsi, dans des cadres presque toujours directement issus de la culture des écoles latines, formée sous le Bas-Empire et perpétuée à travers tout le haut Moyen Âge, scribes et écrivains anglo-saxons ont su insérer un matériel indigène. Des runes leur ont servi là où la tradition des savants jeux d'esprit requérait des caractères latins. Et cet usage, à plusieurs reprises, — ce qui exclut le hasard — témoigne de réminiscences de la plus authentique tradition runique, telle qu'on la trouve soit en Germanie à l'époque de l'ancien *fuþark*, soit en Scandinavie au temps du nouveau. Comme dans d'autres domaines de plus grande importance, le monde anglo-saxon a fait preuve ici d'une remarquable capacité de fusion et de compénétration des éléments indigènes et des héritages de la culture latine commune à l'Occident médiéval.

117. — Pour parfaire la transcription de leur langue en caractères latins, réalisée aussitôt après la conversion (c'est-à-dire à partir de 597), les clercs anglais furent amenés à emprunter au *fuþorc* deux signes représentant des sons inconnus au latin. Le ᚹ (*wynn*), avec la valeur *w*, apparaît au milieu du VIII^e^ siècle[1], mais il resta longtemps en concurrence avec d'autres transcriptions (*u*, *uu*). Le ᚦ (*þorn*), avec la valeur *th*, ne s'introduisit qu'au IX^e^ siècle (d'abord dans une charte de 811) et mit longtemps à partager avec *đ* selon des règles précises l'expression des spirantes dentales. Les formes runiques subirent naturellement de légères transformations pour être tracées à la plume au milieu de caractères latins. D'Angleterre, le *þ* fut transmis au XI^e^ siècle aux peuples scandinaves (cf. § 183); sur place, il se maintint jusque vers le XIV^e^ siècle, tandis que le ᚹ avait disparu des manuscrits au XIII^e^ siècle. Ces deux caractères ont aussi été employés en épigraphie, pour les textes en langue indigène et en écriture latine antérieurs au XII^e^ siècle.

Les autres variantes particulières à l'écriture des manuscrits anglais du haut Moyen Âge (notamment pour *đ*, *f*, *g*, *r* et *s*) ne doivent rien à

---

[1] On allègue souvent une charte de 692-693, mais il ne s'agit sans doute pas d'un original (cf. K. SISAM, Proceedings of the British Academy, XXXIX, 1953, p. 310-311).

l'influence des runes; elles reposent exclusivement sur des bases latines. L'emploi de *y* à la place de *th*, resté fréquent jusqu'au XIX^e^ siècle (surtout dans les graphies *y^e^* = *the* et *y^t^* = *that*) s'explique par une altération de l'ancien *þ* en *y*.

Le vocabulaire de l'écriture runique n'est pas mort avec elle, grâce à cette volonté constante qui a conduit à transposer en langue indigène tant de textes supportant la culture latine. Il a simplement été transféré à l'écriture latine. C'est ainsi que les termes techniques s'appliquant à la gravure des runes (sur bois) et à leur interprétation, perdus par l'allemand, ont toujours survécu en anglais : *to write*, *to read* (cf. v. nor. runique *raþa*) [1].

Les documents épigraphiques

118. — Le domaine de l'épigraphie runique anglaise est, au total, assez restreint : à peine plus d'une trentaine de textes gravés sur pierre, à peu près autant de brèves inscriptions sur des objets mobiliers de métal ou d'os, et quelques monnaies runiques en petit nombre. Cette épigraphie n'est cependant pas, pour autant, monotone : elle offre une grande variété de types et nous a transmis, à l'occasion, des textes d'une réelle importance.

La répartition géographique des inscriptions (carte 2) révèle l'existence de trois provinces bien distinctes. La première, constituée par la Northumbrie ancienne et ses annexes occidentales jusqu'à la mer d'Irlande (elle déborde donc quelque peu sur le Sud-Ouest de l'Écosse actuelle), est, de beaucoup, la plus riche : on y compte environ 25 textes sur pierre et 15 sur objets mobiliers, soit plus de la moitié de l'ensemble. La seconde correspond à peu près au cœur de l'ancienne Mercie et n'a donné que 3 ou 4 inscriptions sur pierre et autant sur objets mobiliers [2]. Le

---

[1] Il est inutile de revenir sur le cas de *book*, commun à tout le domaine germanique (§ 41).

[2] On peut y rattacher l'urne runique, encore inédite, du cimetière de Loveden Hill, Lincolnshire (VII^e^ s.?), qui porte également des signes non runiques (magiques?); cf. C. L. WRENN, *Anglo-Saxon Poetry and the Amateur Archaeologist*, Chambers Memorial Lecture, Londres, 1962, p. 19.

royaume de Kent formerait la troisième, avec 2 textes sur pierre, 3 sur bijoux et sans doute le scramasaxe de la Tamise (§ 106). Le reste compte peu et est très disséminé : un os gravé en Norfolk (à Caistor-by-Norwich), une broche runique dans l'Isle of Ely (Sutton), une monture d'épée à Chesseldown (île de Wight), un os gravé trouvé dans les fouilles de Hamwich (aujourd'hui Southampton, Hampshire), quelques petits objets métalliques en Buckinghamshire (Aylesbury) ou en Sussex (Selsey), enfin un ou deux objets de provenance apparemment londonienne. L'absence sur cette liste des régions qui formèrent le centre du royaume de Wessex est particulièrement frappante. Les runes épigraphiques paraissent n'avoir de vrai rôle culturel que dans le domaine northumbrien, où le contact avec la civilisation celtique et la mission irlandaise entretint, jusqu'à la ruée des Vikings, une originalité profonde. L'Angleterre évangélisée de Rome ou de la Gaule connut sans nul doute aussi les runes, mais elle ne leur accorda pas la même importance [1].

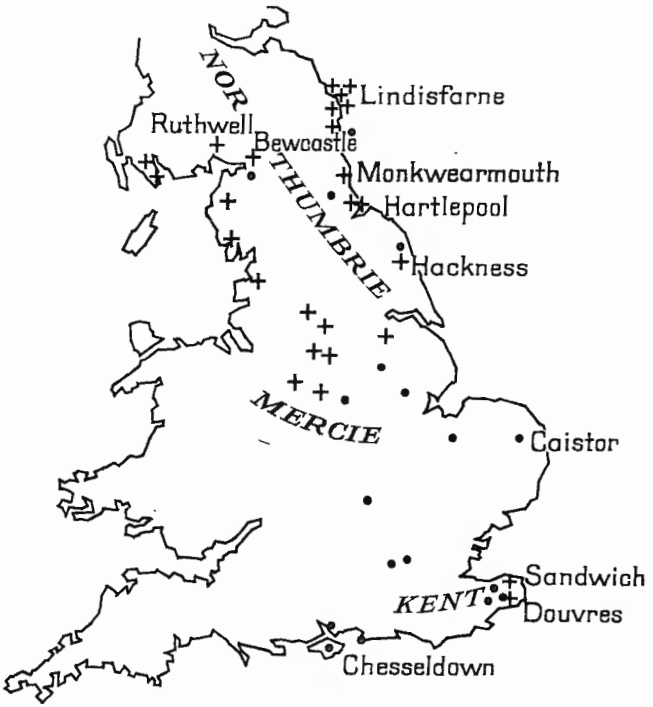
Parmi les monuments runiques anglais, le type le plus caractéristique est représenté par les croix et hampes de croix de la Northumbrie et du Nord de la Mercie. Leur forme générale doit beaucoup à la tradition irlandaise, leur décor a subi des influences méditerranéennes, mais les textes runiques qu'elles portent sont une spécialité bien anglaise; ces croix runiques sont au nombre de 15 ou 16 (nombre d'autres ont des inscriptions alphabétiques). Puis viennent les stèles funéraires, en général de très petite taille (et donc profondément différentes des pierres runiques scandinaves), soigneusement taillées, souvent ornées d'une croix gravée; on en compte une douzaine, dont 8 proviennent des cimetières monastiques de Hartlepool (co. Durham) et de Lindisfarne (Northumberland) — ces dernières rédigées à la fois en runes et en lettres latines —, et une trouvée dans le cimetière de la plus ancienne peut-être des églises du Kent, Saint-Martin le Grand, à Douvres.

---

[1] On a récemment souligné (Vera Evison) que plusieurs des inscriptions sur objets mobiliers trouvées dans l'Angleterre du Midi pouvaient être en réalité importées du continent.

Carte 2

Les inscriptions runiques
Anglaises



\+ *Pierre inscrite*

• *Objet mobilier localisé*

Parmi les objets mobiliers dominent les anneaux (mais le texte qu'ils portent, apparemment prophylactique, est le plus souvent inintelligible) [1]. Trois coffrets northumbriens, dont deux au moins d'usage liturgique, ont été retrouvés à l'étranger : l'un (« Franks casket » des archéologues anglais) à Auzon (Haute-Loire), près de l'église de pèlerinage de Saint-Julien de Brioude; le second à la collégiale de Mortain (Manche), où il est peut-être venu après la conquête de 1066; le dernier à l'abbaye de Gandersheim (Basse Saxe; aujourd'hui à Brunswick) [2]. Enfin, comme à l'époque de l'ancien *fuþark*, on trouve de brefs textes sur des pommeaux, des gardes ou des lames d'épées (Gilton, Chesseldown, scramasaxe de la Tamise), au revers de broches ou de fibules [3], sur des fragments d'os d'usage indéterminé [4] ou sur des peignes (Whitby). On voit que, sauf dans le cas des croix et des coffrets liturgiques, ces emplois restent absolument conformes à ceux qui avaient cours chez les Germains du continent lors des Grandes Invasions. Le monde anglais, à cet égard, fut plus conservateur que le monde scandinave.

119. — Il est remarquable que ce mince matériel nous offre deux textes littéraires d'importance considérable : celui de la croix de Ruthwell et celui du coffret d'Auzon. Tous deux permettent d'apprécier à quel point la civilisation anglaise admit la compénétration des traditions latine et chrétienne d'une part, germanique et indigène de l'autre. A Ruthwell, le support matériel de l'inscription comme son thème sont profondément

---

[1] Cf. D. M. Wilson, *A group of Anglo-Saxon amulet rings*, dans *The Anglo-Saxons, Studies presented to Bruce Dickins*, Londres, 1959, p. 159-170.

[2] L'authenticité de son inscription a d'ailleurs été discutée.

[3] Broche de Sutton; — broches et fibules Stephens, I, 386; IV, 55; — R. Jessup, *Anglo-Saxon Jewellery*, Londres, 1950, pl. XIX, n° 6 et p. 111; — broche de Buckland Estate, Kent; — broche de Douvres : Vera I. Evison, *The Dover rune-brooch*, The Antiquaries Journal XLIV, 1964, p. 242-245. — Étude d'ensemble de R. I. Page, *The Inscriptions*, dans Anglo-Saxon ornamental metalwork, ed. by D. H. Wilson, Londres, 1964, p. 88 et suiv.

[4] A Caistor (Norfolk); en Derbyshire : Stephens, IV, 47; à Hamwich (où l'éditeur, Maitland-Muller, le tient pour un os magique).

chrétiens, mais la langue choisie est l'anglais et l'écriture est le *fuþorc*. Sur le coffret d'Auzon, les scènes de l'histoire juive et de l'Évangile sont juxtaposées à celles de la légende germanique, le latin et l'anglais sont employés côte à côte, Romulus voisine avec Vǫlundr, et les deux écritures apparaissent ensemble. Ici, comme dans le domaine des *runica manuscripta*, on rencontre dès avant l'époque carolingienne ce paradoxe qu'est une latinité runique, c'est-à-dire qu'on est à un point où la Scandinavie n'atteindra que vers le XII^e^ ou le XIII^e^ siècle (§ 198). Le contraste avec le sort que connurent les runes en milieu allemand est éclatant.

La croix de Ruthwell (Écosse, co. Dumfries) doit appartenir à la fin du VII^e^ ou au début du VIII^e^ siècle. Encore presque complète, elle mesure environ 6 mètres de haut [1]. Sa hampe verticale, de section carrée, remarquablement conservée, porte sur ses faces Nord et Sud des scènes évangéliques, sur ses faces Est et Ouest de simples rinceaux de vigne. Les marges de ces sculptures (c'est-à-dire les angles de la hampe) portent des inscriptions en caractères serrés, entièrement écrites en runes sur les faces Est et Ouest, en majeure partie rédigées en latin sur les faces Nord et Sud. Tout le contenu en est religieux ou allégorique. Le texte runique, bien que mutilé, conserve les débris de 18 vers d'un poème vieil-anglais bien connu, sous une forme dialectale légèrement différente, par la tradition manuscrite, « le songe de la Croix » (*The Dream of the Rood*), qui narre la Passion en termes particulièrement émouvants.

A un niveau beaucoup plus élémentaire, la croix de Bewcastle, en Cumberland, malgré sa mutilation, garde quelques éléments d'un commentaire des scènes religieuses qui y étaient figurées (sur le haut, disparu, *ricæs dryhtnæs;* au-dessus du Christ debout, + *gessus kristtus*). Les inscriptions runiques du cercueil de saint

---

[1] Bibliographie : E. van Kirk DOBBIE, *The Anglo-Saxon minor Poems*, New York, 1942, p. CLXXIV-CLXXVI; ELLIOTT, *Runes*, p. 90-96; cf. aussi l'article d'E. MERCER, cité p. 194, n. 2. Pour le Songe de la Croix, *The Vercelli Book*, éd. G. P. KRAPP, New York, 1932, p. 61-65; B. DICKINS et A.S.C. ROSS, *The Dream of the Rood*, 4^e^ éd., Londres, 1954.

Cuthbert sont de même nature (à côté d'une Vierge à l'enfant, *ihs xps* = Jhesus Christus; au-dessous des symboles des évangélistes, *matheus*, *marcus*). Sur le coffret de Mortain les noms des personnages sont en capitales latines.

C'est aussi sous la forme de légendes en marge de scènes figurées que se présentent les inscriptions du coffret d'Auzon. Cette boîte rectangulaire en os de baleine, fabriquée sans doute en Northumbrie au début du VIII^e^ siècle et retrouvée en Auvergne au XIX^e^, comporte quatre panneaux sculptés formant côtés et un cinquième formant couvercle. Elle est aujourd'hui partagée entre le British Museum et le Musée national de Florence. Les figures, taillées en relief plat très peu accusé, relèvent d'une iconographie curieusement composite : histoire de Rome (Romulus et Remus, la prise du Temple par Titus), histoire sainte (Adoration des Mages) et légende héroïque germanique (Egil se défendant; Vǫlundr le forgeron et le fils de Nidhad; la mort de Sigurd). Les inscriptions consistent soit en noms de personnages en anglais (*ægili*) ou en latin (*mægi*), soit en légendes explicatives anglaises (*her fegtaþ titus en giuþeasu*) ou latines (*hic fugiant hierusalim*, en capitales latines, *afitatores* — pour *habitatores?* — en runes). Autour des figures de Romulus et Remus le commentaire est déjà plus étoffé et presque littéraire (texte N° 39 *a*). Mais sur la face avant et le côté droit se lisent des textes d'un tout autre intérêt : il s'agit de deux vers sur une baleine, qui n'est pourtant pas représentée (mais le coffret lui-même est en os de baleine!) [texte N° 39 *b*], et de trois vers, assez obscurs (d'autant plus qu'ils sont écrits en runes cryptiques, cf. § 112), qui paraissent extraits d'un récit héroïque rapportant la mort de Sigurd, scène figurée au milieu du panneau.

La plupart des textes runiques des autres croix northumbriennes consistent soit en de simples noms propres (*tidfirth*, Monkwearmouth), soit en des formules de dédicace plus ou moins étendues (croix de Thornhill, texte N° 42), soit en demandes de prières pour un défunt (Lancaster), soit enfin en signatures d'artisans (*eoh worohte*, Kirkheaton). Les stèles funéraires portent en général un simple nom, accompagné souvent de sa transcription alphabétique (p. ex. ᚩᛋᚷᚤᚦ *Osgyth* à Lindisfarne). Rares sont les

textes plus explicites, comme celui d'Overchurch (N° 41) ou celui de Falstone en Northumberland (épitaphe et prière dans les deux écritures).

Les objets mobiliers portent de même soit un nom d'homme, soit une « signature d'artiste », soit une prière au bénéfice du propriétaire; ces éléments sont parfois combinés, comme sur le coffret de Mortain (N° 40). Mais un assez grand nombre de textes de ce genre n'ont pas encore trouvé une explication définitive : c'est le cas de la plupart des inscriptions d'anneaux et de celle, répétée deux fois, du coffret de Gandersheim. Dans plusieurs cas, il faut sans doute songer à un usage magique des runes, encore que les documents anglais sur cette pratique soient très minces [1].

120. — Comme la Scandinavie, mais bien avant elle, l'Angleterre a utilisé un moment les runes pour la rédaction des légendes monétaires. L'imitation des types romains a certainement été ici, comme dans le cas des bractéates (§ 91), le point de départ du mouvement.

Il est impossible d'attribuer avec certitude à l'Angleterre ou à la Frise — tant, du point de vue numismatique comme du point de vue runologique, les deux milieux étaient proches — les *solidi* d'or aux légendes *scanomodu* (ᛋᚳᚨᚾᛟᛗᛟᛞᚢ) et *hada* (ᚻᚨᛞᚨ), l'un conservé à Londres (son origine est inconnue) et l'autre trouvé à Harlingen en Frise. L'hypothèse anglaise est cependant la plus probable, pour des raisons d'histoire numismatique. Le premier imite une pièce d'Honorius (395-423) et le second des frappes de Théodose Ier (379-395), mais tous deux n'ont sans doute été émis qu'au Ve ou au VIe siècle. Le sou *hada* est, de plus, très proche des plus anciennes monnaies du Kent, de la fin du VIe siècle, c'est-à-dire du moment qui précéda immédiatement la conversion [2]. Les deux mots, écrits en runes et juxtaposés à des imitations maladroites de légendes latines,

---

[1] Cf. Jane CRAWFORD, *Evidences for witchcraft in Anglo-Saxon England*, Medium Aevum, XXXII, 1963, p. 99-116.

[2] P. LE GENTILHOMME, *Le monnayage dans les royaumes barbares en Occident*, Revue numismatique, 1943, p. 74 et 80; A. Z., I, n° 21, p. 257-262.

sont sans doute des noms de personnes (vraisemblablement de monétaires).

Le sou qui porte le nom de *pada* (ᛈᚨᛞᚨ), en grosses runes bien lisibles inscrites dans un cartouche, est connu par de nombreux exemplaires (dont 5 trouvés en France); il appartient sûrement au VII^e^ ou au début du VIII^e^ siècle, mais n'est peut-être pas l'œuvre du roi de Mercie Peada (655-656), comme on le dit communément [1]. On attribue au roi Aethelred de Mercie (675-704) une monnaie à la légende *æþiliræd*. Le roi d'Estanglie Beonna, vers 758, marquait ses pièces dans un mélange de runes et de caractères latins, comme le fit son successeur Aethelberht (mort en 794); Lul, monétaire de ce dernier, signait en runes (texte N° 46). La série se termine par les signatures runiques du monétaire Wihtred sur des pièces d'Eanred de Northumbrie (807-841). Notons enfin que le type *pada* a sans doute été imité par des monétaires de la Gaule mérovingienne à l'époque où les *sceattas* anglais circulaient largement dans ce pays [2].

Annexe : les runes frisonnes

121. — L'existence probable d'une variété d'écriture runique, proche du *fuporc* anglais, chez les Frisons des actuels Pays-Bas n'a été établie qu'en 1899 par l'archéologue néerlandais P.C.J.A. Boeles. Le nombre des monuments qui l'attestent est très restreint, et l'authenticité de plusieurs parmi les plus importants n'est pas à l'abri de tout soupçon. Pour d'autres se pose — en une région qui, durant tout le haut Moyen Âge, a été l'un des centres commerciaux les plus actifs de l'Europe — le problème

---

[1] Le texte *pada* est généralement au revers; le droit porte soit le même texte, soit les majuscules latines TOT, dérivées des monnayages de Licinius. Des pièces contemporaines, d'attribution incertaine, portent les runes *epa* ou *apa*.

[2] Un denier de Rezé (Loire-Atlantique) porte les runes ᛈᚨ (la seconde incomplète de sa barre inférieure) suivies de caractères non déchiffrés : M. Prou, Revue numismatique, 1907, p. 393, n° 210 (qui n'a pas reconnu l'imitation de la légende *pada*).

d'une importation possible, d'Angleterre ou de Scandinavie. La question est donc très complexe à tous égards et ne pourra recevoir ici qu'un traitement sommaire [1].

Le matériel runique provenant de Frise a été entièrement révélé par les fouilles des *terps*, ces collines artificielles nées de la longue superposition des habitats dans la zone côtière depuis la fin de l'époque romaine. Sauf le *solidus* d'or de Harlingen, discuté au paragraphe précédent, et probablement d'origine anglaise, il se compose uniquement d'objets de bois et d'os de fort petites dimensions, au nombre de sept : une épée en bois d'if, longue de 24 cm, trouvée en 1895 à Arum et portant sur la lame 7 runes et 1 sur sa poignée, est le document le plus certainement authentique (A. Z., n° 6); deux bâtons et une navette, également en bois d'if [2], proviennent des *terps* de Britsum et de Westeremden; une amulette d'os et une plaquette d'os viennent de Hantum et de Wijnaldum et un étui de peigne a été trouvé en 1916 à Fenwerd. Il faut sans doute y joindre une plaque de bronze décorée d'un Christ et de 3 runes, au musée Frison, et un peigne de provenance inconnue du musée Curtius de Liège. Tout cela est mince, et W. Krogmann va jusqu'à écrire « je crois avoir suffisamment montré combien reste douteux le droit que l'on peut avoir de parler d'inscriptions runiques frisonnes » (*art. cité*, p. 8).

122. — Les plus anciennes inscriptions (Britsum, Wijnaldum, Arum) paraissent appartenir à la fin du VI^e^ siècle ou au début du VII^e^ [3]; les plus récentes sont d'âge carolingien (IX^e^ siècle : Hantum, qui offre à côté de 4 runes les 3 capitales latines ABA).

---

[1] La bibliographie utile du sujet est constituée par A. Z., I, n^os^ 6, 9, 14, 20, 21, 37, 38, 39, 43; P. C. J. A. Boeles, *Zu den friesischen Runendenkmälern*, Runenberichte, I, 1939-1942, p. 116-122 et *Friesland tot de elfde eeuw*, La Haye, 2^e^ éd., 1951, p. 338-358; Willy Krogmann, *Zur Frage der friesischen Runeninschriften*, Estrikken (Groningue), fasc. II, 1953; P. Sipma, *Eat oer fryske runen*, Fryske studzjes oanbean J. H. Brouwer, Assen, 1960, p. 67-76.

[2] Le choix du bois d'if révèle peut-être des intentions magiques : cf. R. W. V. Elliott, *Runes, yews and magic*, Speculum, XXXII, 1957, p. 250-261, à la page 256.

[3] P. Sipma propose, assez gratuitement, des dates voisines de 200 pour les premiers textes (Wijnaldum); son argumentation n'est pas convaincante.

Toutes sont très courtes, sauf celles de Westeremden, qui comptent respectivement 17 et 42 runes (mais la plus longue n'a pas reçu d'interprétation acceptable).

Du point de vue runologique, les textes frisons se répartissent en trois groupes très nets. Le bâton de Britsum et l'os de Wijnaldum n'utilisent que des runes de l'ancien *fuþark* à 24 signes, mais les caractères y sont tracés, non avec des traits simples, mais à l'aide de deux ou plusieurs traits parallèles, comme sur l'amulette danoise de Lindholm (*D. R.* 261), qui est également du VI^e^ siècle. L'aspect matériel des deux textes frisons évoque également l'amulette de Lindholm. Pour toutes ces raisons, on peut légitimement se demander si l'on n'est pas en présence d'objets importés de Scandinavie, et ce d'autant plus que le sol frison a donné d'autre part 6 bractéates de provenance nordique (dont une runique) et d'époque voisine, tandis que la tradition historique et épique (Grégoire de Tours, Beowulf) atteste des raids danois en Frise au début du VI^e^ siècle.

L'épée d'Arum, la navette et le bâton de Westeremden, le peigne de Liège (et, si on le tient pour frison, le sou de Harlingen) attestent l'emploi de runes de complément semblables à celles qu'utilisent les Anglo-Saxons. De ces inscriptions, c'est celle d'Arum qui paraît le plus décidément anglo-frisonne : le texte de la lame, sur 7 runes ᛗ ᛞ ᚹ ᛒ ᚠ ᛞ ᚠ, en offre deux (ᚠ très certainement, et ᚠ dont la lecture est moins assurée) qui sont étrangères au *fuþark* normal et qui se retrouvent en Angleterre. ᚠ reparaît deux fois sur le bâton de Westeremden, ᚠ deux fois sur ce même bâton et une fois sur le peigne de Liège. Il est plus surprenant de rencontrer les runes tardives ᛯ et ᛝ sur le bâton de Westeremden II, sans pouvoir d'ailleurs déterminer leur valeur phonétique.

Un troisième groupe, sans intérêt particulier, serait constitué par les textes de Fenwerd et de Hantum qui n'offrent aucune rune nouvelle et ne présentent d'affinités marquées ni avec la Scandinavie ni avec l'Angleterre.

Les seuls passages susceptibles d'interprétation paraissent contenir des noms de personnes (*edæboda* à Arum, *mura* à Fenwerd, *adugislu* et *gisuh(i)ldu* à Westeremden I); leur carac-

tère spécifiquement frison n'est d'ailleurs pas établi [1]. On attribue, comme de coutume, aux textes inintelligibles une vertu magique qui, vu la nature de leur support matériel, n'est pas à exclure. La petite épée de bois d'Arum pourrait aussi avoir joué un rôle analogue aux flèches de bois, ayant l'apparence de celles de fer, qui servaient en Scandinavie de messages symboliques pour convoquer à l'armée [2].

Ces textes sont trop brefs et trop insignifiants pour qu'on puisse en esquisser une typologie. Il faut noter seulement que l'inscription de Fenwerd est tracée de droite à gauche et que les ligatures runiques sont bien représentées sur Westeremden I.

123. — On voit que l'intérêt essentiel des documents frisons réside dans les « runes de complément » qui apparaissent sur les textes du second groupe. Mais faut-il y voir une preuve de la communauté anglo-frisonne (qui a existé dans le domaine linguistique, à une époque antérieure à la migration anglo-saxonne), ou, au contraire, un indice de la pénétration en Frise d'influences venues de l'île anglaise? Les opinions sont très partagées. D'une manière générale, on professe maintenant un assez vif scepticisme envers la théorie d'une communauté « ingvéonique » qui aurait élaboré sur le continent, avant la migration, la série entière des runes de complément. On admet que les runes ᚼ et ᛇ de Westeremden II sont des importations anglaises tardives, du VIII^e^ siècle, ou plus tardives encore (pour autant que le texte soit authentique). Reste le cas des runes attestées par l'épée d'Arum, ᚠ et surtout ᚹ : la vieille rune ᚸ a-t-elle été remplacée simultanément en Frise et en Angleterre par ᚹ? C'est possible; mais des raisons phonétiques font penser [3] que le frison n'avait nul besoin d'une rune æ

---

[1] Ni non plus, au moins pour les deux premiers, leur lecture exacte...

[2] On invoque en ce sens un texte de Saxo Grammaticus, et l'on propose souvent de rapprocher *-boda* du v. frison *boda* « messager » : en ce cas, il ne s'agirait pas d'un nom propre, mais d'un substantif signifiant quelque chose comme « messager en retour ».

[3] C'est la thèse de W. Krogmann : æ avait très tôt été réduit à *e*, que la rune ᛖ exprime parfaitement. Le frison aurait plutôt eu besoin d'une rune *ü*, dont on n'a nulle trace.

à côté d'une rune *a* : en ce cas ᚨ serait une importation anglaise, et ᚪ pourrait fort bien en être une autre. Ce serait d'autant moins étonnant que l'exploration archéologique de la Frise a livré nombre d'objets de provenance anglaise, à commencer par des monnaies (*sceattas*), dont certaines runiques.

Bref, plus que la source et la racine du *fuþorc* anglais, la Frise peut fort bien n'avoir été qu'un « melting pot » où sont venues confluer (et peut-être se succéder) des influences scandinaves et anglo-saxonnes. De ces éléments reçus, elle n'a jamais rien tiré de vraiment original [1], et les runes n'ont joué dans la civilisation de ce pays si riche qu'un rôle tout à fait secondaire.

---

[1] Si la nature des inscriptions (sur bois ou sur os) apparaît originale, cela est dû uniquement aux conditions exceptionnelles de conservation offertes par l'argile des *terps* frisons.

CHAPITRE IV

LE NOUVEAU FUÞARK SCANDINAVE : L'ÂGE DES VIKINGS

I. LA NOUVELLE ÉCRITURE

124. — Un fait évident s'impose au runologue : vers le début du IXe siècle [1], un groupe d'une douzaine d'inscriptions danoises révèle l'apparition d'une nouvelle forme d'écriture runique, caractérisée par la réduction du nombre des signes de 24 à 16, par le changement de forme de nombreuses runes et par un remaniement de la structure du *fuþark*. On appelle cette écriture le nouveau *fuþark* ou les runes récentes (dan. *yngre fuþark*, *yngre runer*).

Par chance l'un des monuments les plus importants (mais non les plus anciens) de ce groupe, la pierre de Gørlev, trouvée en 1921 dans le Nord de l'île de Sjælland, offre, inclus au milieu de son texte, un *fuþark* complet (*D. R.* 239). Le voici :

ᚠᚢᚦᚬᚱᚴᚼᛁᚾᛅᛋᛏᛒᛘᛚᛦ

f u þ ą r k h n ia s t b m l R

1 5 10 15

A quelques variantes minimes près, cette série est confirmée par un texte manuscrit du milieu du IXe siècle, l'*Abecedarium*

---

[1] Cette date est présentée avec toutes les réserves que suscite une absence presque complète de contexte archéologique; en fait, certains de ces textes peuvent remonter au VIIIe siècle.

Nordmannicum du ms. 878 de Saint-Gall (cf. § 61), originaire sans doute de l'Allemagne du Nord. Sauf quelques hésitations concernant la forme des runes *q* et *m*, c'est, tout constitué, le *fuþark* qui sera utilisé en Scandinavie jusqu'au XII^e siècle et au-delà [1].

Si cette écriture est facile à connaître et à transcrire — puisque la valeur de ses signes a été transmise jusqu'à notre époque par une tradition pratiquement ininterrompue —, sa formation pose un grand nombre de problèmes extrêmement délicats, sur lesquels les runologues sont encore fort loin d'avoir fait l'unanimité. Nous les évoquerons avec prudence, en partant des plus simples.

Constatations phonétiques

125. — Une écriture à 16 caractères ne saurait être une transcription phonétique aussi précise de la langue qu'une écriture à 24 signes. Certaines nuances ont dû être abandonnées, des choix rigoureux ont dû s'opérer. Un examen du nouveau *fuþark* va permettre de discerner assez rapidement les conditions de ces choix qui, c'est manifeste, n'ont pas été laissés au hasard. Ce sont des catégories phonétiques entières qui ont vu se modifier leur expression graphique.

Les semi-voyelles *j* ᛃ et *w* ᚹ ont été éliminées au profit des voyelles voisines *i* ᛁ et *u* ᚢ. La disparition de *j* ᛃ concorde remarquablement avec l'évolution même des langues nordiques, qui ont alors vu disparaître le son *j* à l'initiale.

Parmi les consonnes, le principal changement affecte les occlusives et les spirantes. L'ancien *fuþark* était capable, au moins en théorie, de rendre avec une certaine finesse le système phonologique du nordique commun; le nouveau n'en présente

---

[1] Voir ci-dessous § 127.

plus qu'une approximation beaucoup plus lointaine. Le tableau ci-après en administrera la preuve :

		Labiales	Dentales	Vélaires
Système phonologique du nordique commun	sonores	*b* (*b̥*)	*d* (*d̥*)	*g* (*g'*)
	sourdes	*p* *f*	*t* *þ*	*k* *x* (*h*)
Ancien *fuþark*		ᛒ ᚴ (ᛒ) ᚠ	ᛗ ᛏ ᚦ	ᚷ ᚠ ᚺ
Nouveau *fuþark*		ᛒ ᛒ ᚠ	ᛏ ᛏ ᚦ	ᚠ ᚠ *

On constate que l'opposition des sourdes et des sonores, qui s'effaçait déjà pour le couple *b*/*p* dans l'ancien *fuþark* [1], a complètement disparu; seule subsiste celle des occlusives et des spirantes sourdes. Il y a évidemment là un choix conscient, qui témoigne d'un certain sens phonétique. Mais il est curieux de noter que c'est tantôt la sourde (ᚴ) et tantôt la sonore (ᛗ, ᚷ) de l'ancien système qui a disparu : la transformation n'a pas été très méthodique.

Il en va à peu près de même pour le vocalisme. L'ancien *fuþark* disposait d'une série assez nuancée pour exprimer l'ouverture des voyelles du nordique commun :

	Fermeture	Maximale	Moyenne	
Avant	*i* ᛁ		*e* ᛖ	(E ᛇ?)
Arrière	*u* ᚢ	*a* ᚨ	*o* ᛟ	

[1] On en a des exemples nets sur les pierres de Björketorp (*sbA* = *spa*) et surtout d'Eggjum (*warb* = *warp*; *kAiba* = *kæipa*).

Le nouveau *fuþark* a renoncé à exprimer le degré d'ouverture : *i* servira pour toute voyelle non arrondie, excepté *a* (soit pour *i, e, æ* et aussi la semi-voyelle *j*) ; *u* servira pour toute voyelle arrondie (soit *o, y, ö,* et aussi la semi-voyelle *w*) ; tout se passe comme si la position des lèvres était le trait dominant et avait priorité sur l'articulation linguale. Le choix des caractères subsistants apparaît ici un peu plus méthodique que dans le cas des occlusives [1].

Mais si des simplifications draconiennes ont été ainsi opérées (amputation de 2 semi-voyelles, 3 occlusives, 2 voyelles), des nuances qui nous paraissent assez secondaires continuent à s'exprimer ou même ont été introduites. L'opposition *r*/*R*, que nous saisissons souvent mal à ce stade d'évolution de la langue, s'est perpétuée, et l'on a établi, pour *a* seulement, une expression de la nasalité : ᚨ *ą*, à côté de ᚬ *a*. Cette dernière nuance avait déjà été notée sporadiquement, par d'autres moyens, au cours de la dernière phase d'évolution de l'ancien *fuþark* (§ 127).

Ce bouleversement, qui heurte nos habitudes d'usagers de l'alphabet, gêne aussi profondément les linguistes (les textes en *fuþark* récent sont des documents très imprécis en matière de vocalisme, de flexion, etc., à une époque où les langues nordiques subissent dans ces domaines une évolution rapide). Il ne rend pourtant pas la lecture des textes aussi ardue qu'on le penserait à première vue : c'est un fait qu'il n'y a guère d'inscription rédigée avec soin en *fuþark* récent qui soit indéchiffrable (alors que tant de celles qui sont écrites avec les 24 signes restent des énigmes). Sans doute notre meilleure connaissance d'un état plus récent de la langue y est-elle pour beaucoup ; mais c'est aussi une démonstration de la valeur pratique du système.

De cet examen sommaire résultent au moins deux conclusions. La réduction n'a pas été imposée par des considérations phoné-

---

[1] Disons tout de suite que, dans la pratique, de nombreux digraphes (*ai, au,* etc.) sont venus largement remédier à la disparition des runes *e* et *o*, au moins à une certaine époque (§ 132).

tiques [1], puisque nul ne doute que sonores et sourdes, voyelles tendues et relâchées soient restées parfaitement distinctes dans la langue parlée, mais elle n'a pas été opérée en dehors de tout sens phonétique. Elle a été incomplètement systématique, sans doute, mais nullement arbitraire, et elle a laissé subsister un instrument fort utilisable.

La réduction du nombre des signes

126. — La disparition complète de 8 signes, telle qu'elle apparaît si l'on compare, par exemple, les *fuþark* de Kylver, de Charnay ou de Breza avec celui de Gørlev, n'est en partie qu'une illusion. Les statistiques de fréquence des runes dans des inscriptions suivies montrent que depuis longtemps deux ou trois signes ne servaient pratiquement plus; ce n'étaient que des ornements, maintenus pour ne pas détruire l'ordonnance des trois « familles » du *fuþark*. ᛈ ne figure dans aucun texte, et le son *p* était toujours en fait rendu par la rune ᛒ *b*. La rune ᛜ *ŋ* n'apparaît que dans cinq ou six textes, et la rune ᛇ *E* n'est guère plus fréquente. Si l'idée d'une réduction du *fuþark* se présentait, il est manifeste que ces runes devaient disparaître les premières. Et l'usage déjà ancien de ᛒ à la place de ᛈ pour *p* devait, par ricochet, suggérer la réduction générale du couple sourde-sonore à l'un de ses termes. Peut-être l'abandon de ᛇ *E* en milieu nordique pour exprimer un son intermédiaire entre *e* et *i* pouvait-il attirer l'attention sur la proximité de ces deux dernières voyelles. La simple réflexion sur l'ancien *fuþark*, dans l'état réel où il se présentait, avec ses 21 signes d'usage pratique, pouvait donc, dans une certaine mesure, faire naître l'idée d'une réduction.

Une autre considération pouvait militer dans le même sens : amputé des trois runes inutilisées, le *fuþark* devenait boiteux; ses trois sections, au lieu de s'équilibrer avec 8 runes chacune, n'en comptaient

[1] Sauf sans doute ce qui concerne le dédoublement de l'*a*.

plus que 8, 6 et 7. Si l'on voulait rétablir son harmonie, une intervention s'imposait. Beaucoup de runologues ont pensé que si l'on abandonnait le chiffre 24 et ses vertus, le chiffre 16 était en lui-même assez attirant pour guider vers ce total le réformateur. Nous ne croyons guère à la force contraignante d'une telle considération, car le fait que 16 n'est pas divisible par 3 nous paraît l'affaiblir beaucoup. Si l'auteur de la refonte tenait tant à l'équilibre des « familles », il fut un singulier maladroit : le nouveau *fuþark*, à cet égard, resta toujours boiteux!

Mais, ceci dit, il reste un fait brutal : le saut de 21 à 16 caractères, par élimination de *e*, *o*, *d*, *g* et *w*, n'a pas été accompli par étapes, par usure ou abandon progressif de ces runes (elles sont abondamment représentées sur les dernières inscriptions en ancien *fuþark*). Si, en ce qui concerne les formes nouvelles attribuées aux runes, on peut déceler des transitions, des échelons intermédiaires (§ 127), il n'y a ici rien de tel. Il paraît nécessaire de supposer l'intervention d'une résolution bien arrêtée, mise à exécution brusquement. Qu'il soit l'œuvre d'une seule personne ou d'un groupe, le second *fuþark* est né de l'action d'une volonté consciente.

Les formes nouvelles

127. — Le nouveau *fuþark* présente incontestablement des avantages graphiques sur l'ancien. Les formes ont été simplifiées et régularisées.

Les deux runes d'un calibre aberrant, ᚲ et ᛜ ont été éliminées, la première par un remaniement complet qui, en la pourvoyant d'une haste, la rapproche des normes : ᚴ ; certains textes continentaux et le *fuþorc* anglais avaient déjà accompli ce pas (§ 42 et 107) ; la seconde a été purement et simplement supprimée. La majorité des runes les plus complexes, à 4 traits ou davantage, ont disparu (et notamment toutes les runes à deux hastes verticales) : ᚺ, ᛈ, ᛗ, ᛗ, ᛞ, ᛟ. Des 16 caractères subsistants, 12 sont conformes au type le plus simple (une haste verticale avec un ou deux traits sécants), tandis que dans l'ancien *fuþark* 9 caractères seulement sur 24 appartenaient à ce type. Bref, on

tend vers une normalisation de l'aspect graphique de l'écriture, évidemment très avantageuse pour le graveur. L'opération, cependant, n'a pas été menée jusqu'au bout; on n'a pas éliminé toutes les formes arrondies, au moins au début : on rencontre souvent ᚦ pour ᚦ et ᛈ a précédé ᛇ (par exemple à Gørlev); et, en tout état de cause, il subsiste un caractère assez complexe, à 5 traits, ᛒ.

Au total, 10 caractères n'ont pratiquement pas été modifiés, 3 ont subi un remaniement plus ou moins important (ᛊ a été réduit définitivement à trois traits et redressé; ᚲ a été pourvu d'une haste; la rune ᛉ qui hésitait entre plusieurs formes a été réduite à ᛦ, son tracé ancien étant ultérieurement affecté à *m*), enfin 3 sont des créations graphiques nouvelles : ᚼ, ᚾ, ᛈ.

Les formes remaniées existaient déjà pratiquement comme variantes locales à l'époque de l'ancien *fuþark*. Quant aux formes nouvelles elles n'ont pas triomphé d'un coup, ni peut-être été toutes imaginées en même temps. Dans le domaine graphique, l'innovation n'a donc qu'une place très étroitement mesurée.

Parmi les dernières inscriptions en ancien *fuþark*, deux des plus intéressantes, celles d'Eggjum et de Roes (§ 26), qui sont peut-être du VIII^e^ siècle (mais la date est très discutée), offrent déjà plusieurs formes annonçant le nouveau *fuþark* : *k* a la forme ᚴ, *s* les formes ᛋ et ᛊ, et une rune nouvelle est employée pour une variété d'*a* (transcrite par *Ą*, mais équivalant sans doute parfois à un *a* nasal, *ą*) ᚼ, forme qui sera finalement spécialisée dans la valeur *h*. Le peigne de Setre, qui est peut-être du milieu du VII^e^ siècle, distingue lui aussi deux *a*, ᚨ et ᚼ. La pierre de Rävsal a un *s* aberrant qui annonce le ᛊ [1]. Les inscriptions du Blekinge (§ 25), qui doivent se placer vers la même époque, ont également plusieurs caractères nouveaux :

ᛊ = *A* (Istaby, Gummarp),
ᚼ = *A* (Björketorp, Sölvesborg), } à côté de ᚨ.
ᛉ = *k* (Björketorp).
ᛏ = *R* (Stentoften).
ᛊ = *s* (Stentoften, Gummarp).

[1] N° 30; mais on ne sait trop s'il faut placer ce texte à la fin de l'ancien *fuþark* ou au début du nouveau.

Plus ancienne encore, l'inscription de Noleby connaît aussi les signes ᚴ (avec la valeur *j*) et ᛉ (*k*). Tout indique donc que, dès le VI^e siècle sans doute, les runes de calibre inférieur à la normale étaient souvent remplacées par des formes nouvelles; au VII^e siècle la distinction de deux *a* était devenue fréquente et de nouvelles formes étaient dans l'air, surtout ᚴ et ᛋ, qui se fixèrent peu après dans leurs valeurs définitives, *h* et *s*.

De même, une fois accompli le saut de l'ancien au nouveau *fuþark*, l'élimination des formes anciennes mit quelque temps à se parfaire. Plusieurs des inscriptions contemporaines du *fuþark* de Gørlev – celles que les runologues danois classent dans « le groupe de Helnæs et Gørlev » — conservent des formes comme ᛘ *m* (à Helnæs), ᚺ *h* (à Helnæs, Snoldelev, Høje Taastrup), et surtout ᚴ avec la valeur *A* (6 exemples), tout comme durant la période de transition. A Sparlösa enfin, vers 800 (cf. § 136), on constate, à côté d'un emploi isolé de ᛘ, de nombreux exemples de ᚴ *A*. La limite entre les deux *fuþark* peut même devenir d'une détermination délicate pour quelques textes brefs, comme celui de Sölvesborg [1]. Ce n'est qu'après 900 qu'on peut considérer les formes nouvelles comme définitivement fixées et adoptées.

L'élaboration graphique du nouveau *fuþark* s'étend donc sur une longue période; elle commence bien avant et continue bien après la brusque révolution qui a réduit de 24 à 16 le nombre des signes. L'innovation a surtout consisté ici en un choix entre plusieurs formes déjà essayées sporadiquement; rien n'indique qu'il s'agisse d'une décision individuelle appliquée en une seule fois.

Le nouveau *fuþark* n'a guère évolué entre l'inscription de Gørlev et la fin de l'âge des Vikings. Le principal changement fut le remplacement de ᛕ par ᛉ (cf. § 138). Le reste n'est que variantes infimes (comme lorsque les barres transversales de ᚨ

---

[1] *D. R.* 356 le classe dans le nouveau *fuþark* (avec formes archaïques) et M., p. 157, dans l'ancien. Notons aussi la survivance de la rune ᛞ *d* dans un texte en runes de Rök sur la paroi de roc d'Ingelstad en Östergötland, mais avec des intentions peut-être idéographiques.

descendent du sommet vers le milieu de la haste verticale), styles locaux d'écriture ou hésitations de lapicide. Seules les « runes de Rök » (§ 133) marquent une volonté affirmée de réforme.

Le passage de la valeur *j* (Noleby) à la valeur *A* (inscriptions du Blekinge, etc.) pour le signe ᚼ est facile à expliquer : il se produit à l'époque où les langues scandinaves perdent le son *j* à l'initiale ; le nom ancien de la rune *j*, *jāra*, se réduisit donc à *ara*, et le signe correspondant fut, en vertu du principe d'acrophonie, attribué à une variété du son *a*. La forme ᚼ peut elle-même dériver de celle du *j* de l'ancien *fuþark*, par substitution de traits droits aux éléments courbes de ᚺ. Mais l'attribution finale de ce signe à *h* paraît n'être qu'une décision arbitraire.

Classement et noms

128. — Réduit du tiers, le *fuþark* conserva cependant l'essentiel de sa structure ancienne. Ni l'ordre des caractères, ni la répartition de ceux-ci en trois « sections » ne furent bouleversés. La rune *R* fut simplement transférée de la deuxième à la fin de la troisième section, et les sections comptèrent désormais 6, 5 et 5 runes. Quant aux noms, ils ne subirent, lors de l'élaboration de la nouvelle écriture, d'autres modifications que celles qu'imposait l'évolution générale de la phonétique scandinave. Les noms des signes abandonnés tombèrent simplement dans l'oubli.

Les noms des runes jouèrent un certain rôle dans les décisions du créateur du nouveau *fuþark*. C'est évidemment en raison de son nom que la rune ᚨ fut attribuée au son *ą*, car l'évolution phonétique avait fait de la voyelle initiale de *ansuR* une voyelle nasale. On vient de voir (§ 127) que le nom ancien de la rune *j*, *jara*, s'était réduit à *ara* : d'où l'attribution faite à la nouvelle rune ᛅ *a* de l'emplacement et du nom de l'ancien *j*.

Le nom de *R* n'est pas attesté dans le Nord à l'époque de l'ancien *fuþark* ; à l'époque des Vikings, c'est *yr*, qui a peut-être

été hérité de l'ancienne rune *E* (§ 71). Ce nom orientera plus tard le signe correspondant, ᛦ, vers la valeur *y* (§ 186).

On a suggéré que l'adoption de la forme ᛘ au lieu de ᛗ pour la rune *m*, *maðr* « homme », pouvait être liée à l'idéogramme enfantin qui représente l'homme par le signe ᛘ.

Portée et origine de la réforme

129. — S'il est relativement aisé de se mettre d'accord sur tous les faits qui précèdent, leur interprétation continue à diviser profondément les runologues contemporains [1]. Pour les uns (M. Olsen, K. G. Ljunggren), le nouveau *fuþark* n'est qu'un instrument très médiocre, qui n'a pas pu prendre naissance à une époque où l'ancien, beaucoup plus parfait, était encore largement connu et utilisé; il aurait été créé, après une sorte de hiatus, par des gens qui avaient perdu contact avec l'ancienne écriture, par exemple en Norvège occidentale, où les monuments inscrits sont très rares pendant la période de transition. Pour d'autres en revanche (H. Andersen, E. Wessén), le nouveau *fuþark* marque un net progrès sur l'ancien, non sans doute du point de vue du phonéticien, ou même du lecteur, mais de celui du graveur; et ce progrès, dans le sens d'une sorte de tachygraphie, n'a pu être réalisé qu'à une époque et dans un milieu où l'usage des runes était fort courant, sinon sur pierre, du moins sur bois.

Entre ces positions extrêmes, que nous présentons volontairement sans nuances, la conciliation comme le choix sont difficiles; les inscriptions sur bois, postulées par la seconde hypothèse, sont trop périssables pour survivre, et la chronologie des textes est trop incertaine pour permettre de nier ou d'affirmer l'existence, entre ancien et nouveau *fuþark*, de l'hiatus que postule la première...

---

[1] Voir notamment Harry ANDERSEN, *Det yngre Runealfabets Oprindelse*, A.N.F., LXII, 1947, p. 203-227; Elias WESSÉN, *Om vikingatidens runor* (Filologiskt Arkiv, 6), Stockholm, 1957.

Personnellement, nous soutiendrions volontiers une tierce doctrine, voisine de celle d'Anders Bæksted [1], qui emprunterait aux deux précédentes quelques-uns de leurs arguments. Si l'on renonce à l'hypothèse, invérifiable actuellement, d'une vaste « littérature runique » sur bois entièrement disparue, et si l'on s'en tient aux données chronologiques couramment admises, nous croyons que l'on peut parler, non peut-être d'un vrai hiatus, mais au moins d'une sérieuse raréfaction dans l'usage des runes au cours du siècle précédant la création du nouveau *fuþark*. Mais, d'autre part, l'élaboration de celui-ci témoigne d'une réflexion trop approfondie sur l'ancienne écriture pour être le fait d'un ignorant. Le créateur des runes nouvelles connaissait bien les anciennes. Le demi-abandon où l'ancienne écriture était tombée déblayait le terrain pour une réforme éventuelle, qui dut prendre naissance dans l'un des milieux limités où leur connaissance subsistait [2]. Le nouveau *fuþark* aurait été fait plus simple que l'ancien, non pour permettre à d'hypothétiques sténographes d'accomplir plus aisément leur tâche, mais bien pour qu'un « runomane » (qu'on nous passe le mot) puisse l'apprendre moins difficilement à des graveurs illettrés.

Il reste évidemment impossible de découvrir les motifs psychologiques qui ont pu inspirer cet éventuel apôtre de l'écriture dans le Nord. Les relations de l'Europe septentrionale avec le monde méditerranéen — qui se faisaient principalement par la route Baltique-Adriatique — s'étaient trouvées rompues par l'invasion des Avars à la fin du VI^e^ siècle : ce n'est donc pas du Sud qu'une impulsion avait pu venir. Mais la Scandinavie gardait des contacts maritimes avec l'Ouest. Est-ce l'essor de la civilisation écrite en Angleterre ou en Gaule franque, les relations établies par l'intermédiaire du commerce frison, qui auraient induit notre homme à ranimer l'antique écriture? Certains auteurs

---

[1] A. Bæksted, *Målruner*, p. 140-147.

[2] Et cette connaissance subsista quelque temps encore après l'adoption généralisée du nouveau *fuþark*, ainsi qu'en témoigne l'emploi cryptique des runes anciennes sur la pierre de Rök (§ 136) ou leur emploi idéographique sur la pierre d'Ingelstad (cf. § 127, n. 1).

(notamment Bæksted) ne sont pas loin de le penser. On remarque en tout cas que le second *fuþark*, comme le premier, a pris naissance en un temps où débutaient de grandes invasions, où les trouvailles archéologiques deviennent plus riches, après une période d'effacement, et s'accompagnent d'un développement artistique remarquable [1]. Tous deux ont pris leur essor en des périodes de haute civilisation pour l'Europe du Nord.

130. — Il est extrêmement probable que c'est du territoire danois qu'est parti le nouveau *fuþark*. On a vu que c'est en Blekinge, alors danois, que les nouvelles formes de certaines runes s'étaient manifestées avec le plus d'insistance (§ 127). Et les inscriptions du « groupe de Helnæs et Gørlev », où la nouvelle écriture apparaît pour la première fois toute formée, sont toutes originaires du Danemark (pour la plupart des îles). Enfin c'est à proximité du territoire danois, en Götaland, que naîtront, presque aussitôt, les runes de Rök (§ 133), qui prolongent et développent l'idée du réformateur. Malheureusement, la chronologie du mouvement est beaucoup plus incertaine que sa géographie.

L'inscription d'Eggjum, en Norvège occidentale, paraît vraiment trop isolée pour qu'on puisse en faire, avec Harry Andersen, le point de départ de tout le mouvement. Quant à la perle runique de Lousgård, à Bornholm, qui paraît porter un texte en nouveau *fuþark* et provient d'une tombe datée par les archéologues de la fin du VII^e^ siècle, au plus tard des environs de 700, elle reste trop discutée pour permettre une revision profonde des dates proposées ci-dessus. Elle prouve seulement que la période qui précéda l'éclosion de la nouvelle écriture ne fut pas absolument ignorante des runes.

Tout ceci rejoint une constatation qui sera développée plus loin (§ 141), à savoir que c'est aussi du sol danois que partit, pour se généraliser, l'usage des pierres runiques dressées à la mémoire d'un défunt. Les pierres du Blekinge montrent que cette cou-

---

[1] Point de vue bien mis en lumière par H. WIDÉEN, *Västsvenska Vikingatids Studier*, Göteborg, 1955, p. 91, n. 4.

tume est certainement un peu antérieure à la diffusion du nouveau *fuþark*, mais elle ne se répandit vraiment qu'avec lui. Nous penserions donc volontiers que le nouveau *fuþark* a pris naissance dans un milieu danois où se développait l'emploi des pierres runiques et qu'il a pu être créé pour permettre de multiplier celles-ci; le lien entre les deux phénomènes paraît en tout cas peu discutable.

Lecture et interprétation des textes

131. — Lorsque l'on se trouve en face d'une inscription en runes récentes, la translittération offre en général peu de difficultés. Les deux problèmes qui exigent le plus d'efforts sont celui de la coupure des mots et, surtout, celui de la signification phonétique exacte des signes employés.

La séparation des mots est indiquée par un signe (soit une croix ou une série de croix superposées, soit un point ou une série de points superposés, soit enfin, mais beaucoup plus rarement, une barre verticale), jamais par un espace. Dans les plus anciens textes, continuant en ceci l'ancien usage, la séparation est rarement indiquée : la pierre de Rök ne le fait qu'une douzaine de fois et celle de Sparlösa deux. Vu la forme archaïque de la langue, l'obstacle opposé à notre compréhension de ces textes est souvent très grave. Mais à partir du x^e^ siècle, l'emploi de signes séparatifs devient absolument général, sauf sur quelques textes suédois (ils manquent encore sur l'anneau de Forsa, du xii^e^ s.). Naturellement, on ne doit pas en attendre un emploi linguistiquement rigoureux : il arrive assez souvent que les mots étroitement liés (substantif et démonstratif, par exemple) ne soient pas séparés, tandis qu'un signe peut séparer les éléments étymologiques d'un mot composé. Enfin, l'emploi des signes séparatifs est beaucoup plus régulier sur les textes monumentaux que dans les inscriptions sur objets mobiliers ou les graffites. Sur les inscriptions peintes, la variété des couleurs aidait assez souvent, semble-t-il, à individualiser les mots ou les membres de phrases; deux ou trois exemples suédois en offrent la preuve.

132. — Le problème de l'orthographe est beaucoup plus délicat. On sait que les principes mêmes qui ont présidé à l'élaboration du nouveau *fuþark* impliquent la polyvalence des occlusives et des spirantes. D'autre part, par un élargissement d'une pratique ancienne (§ 47), les nasales ne sont plus notées en général devant les occlusives, par exemple *trik* = *dræng*; *statR* = *standR*; *kubl* = *kumbl*. Enfin le *g'* (spirante vélaire sonore) est rendu tantôt par *k* (au IX^e^ siècle surtout) et tantôt par la spirante sourde *h* (surtout en Suède à partir du XI^e^ s.), par exemple *hauk* = *høg*; *mihel* = *Michael*; *dahum* = *dagum*.

Voici, pour les textes danois et suédois de l'époque des Vikings, un tableau sommaire des modes d'expression du consonantisme :

ᚠ = f, v
ᚦ = þ, đ
ᚱ = r
ᚴ = k, g, g', nk, ng
ᚼ = h, g'
ᚾ = n
ᛋ = s
ᛏ = t, d, nt, nd
ᛒ = b, p, mb, mp
ᛘ = m
ᛚ = l
ᛦ = R (y ap. XI^e^ s.)

L'expression du vocalisme est, en principe, extrêmement rudimentaire, d'autant plus que les semi-voyelles ont été ramenées aux voyelles les plus voisines; voici un tableau sommaire basé, comme le précédent, sur l'ordre du *fuþark* :

ᚢ = u, ü; o, ö; w.
ᚭ = ą (o après le milieu du XI^e^ siècle).
ᛁ = i, j; e, æ.
ᛅ = a, æ.

Cette situation avait trouvé assez vite un remède dans l'emploi de digraphes (qui souvent n'expriment aucunement des diphtongues, mais bien des voyelles simples). Mais ce remède, déjà complexe — ces digraphes étaient en général polyvalents —, fut encore compliqué par un facteur dû à l'évolution phonétique du scandinave : à l'époque même où ces graphies rencontraient un certain succès se produisit la métaphonie (dan. *omlyd*, suéd.

omljud, all. *Umlaut*), qui modifia la qualité d'un grand nombre de voyelles. Prenons le cas du danois (celui du suédois est d'ailleurs peu différent) et exposons-le avec quelque détail pour faire saisir l'économie de la question [1].

L'ancien *fuþark* n'avait, en gros, à exprimer que 5 voyelles — a, e, i, o, u — et il y parvenait au moyen de 5 runes correspondantes — ᚨ, ᛖ, ᛁ, ᛟ, ᚢ [2] (cf. § 125). Le nouveau devait exprimer 9 voyelles — les 5 anciennes, plus les 4 nouvelles voyelles issues de la métaphonie *ǫ*, *æ*, *ö* et *ü* (écrites aujourd'hui *ø* et *y*) — et il ne disposait pour ce faire que de 3 runes, ᛏ, ᛁ et ᚢ (sans compter ᚨ, dont le cas est différent). On conçoit la complexité et surtout l'imprécision des notations qui purent être tentées. Relevons ici les principales :

a est rendu par les runes *ą*, *a*.
e par *i*, *ai*, *a* (ex. : *raisa*, *risa* = resa; *risþi*, *rasþi*, *raisþi* = resþi).
i par *i*.
o par *u*, *au* (ex. : *auk*, *uk* = ok).
u par *u*.
ǫ par *au*, *u* (ex. : *tanmaurk* = Danmǫrk; *hukua* = hǫggwa).
æ par *ai*, *ia*, *i* (ex. : *aiftiR*, *iftiR* = æftiR; *iaft* = æft).
ö par *u*, *y* (ᛦ), *au* (ex. : *bruþr* = brøþr; *bryþra* = bröþra).
ü par *u*, *y* (ᛦ), *i* (ex. : *sturimatr* = styrimandr).

Inversement, les digraphes peuvent exprimer des sons fort variés. Voici, selon K. M. Nielsen, les principales possibilités qui s'offrent en danois runique :

ai peut correspondre aux sons *æi*, *æ* (métaphonie de a par i), *e*.
au peut correspondre aux sons *au*, *öy*, *ǫ* (métaphonie de *a* par *u* ou *w*), *ö*, *ō*.
ia peut correspondre aux sons *ia*, *e*, *æ*.

---

[1] Voir avant tout K. M. Nielsen, *Til runedanskens ortografi*, A.N.F., LXXV, 1960, p. 1-77, que nous abrégeons fortement.
[2] Sans compter ᛇ *E*.

La distinction entre les nuances est souvent fort délicate et entraîne bien des discussions parmi les phonéticiens.

Ajoutons que la longueur des consonnes ou des voyelles n'est jamais exprimée par leur duplication et reste donc sans expression graphique. Comme au temps des runes anciennes, il est assez fréquent de rencontrer des haplographies (on n'exprime qu'une seule fois la consonne qui, terminant un mot, se trouve également commencer le mot suivant), par exemple *D. R.* 248 Snoldelev : *kun. uAltstAin.* (on observera la ponctuation au milieu du mot) = *Gunwalds stæin.* L'anthologie placée à la fin de ce volume fournira au surplus un grand nombre d'exemples pratiques.

Dans l'ensemble, l'orthographe apparaît plus conséquente dans les premiers textes en nouveau *fuþark* que dans ceux qui sont postérieurs à 900. Les plus anciens graveurs adoptent en général un système de transcription des sons et s'y tiennent d'un bout à l'autre du texte; les plus récents, en face d'une phonétique en pleine évolution, témoignent de nombreuses hésitations, surtout lorsqu'il s'agit de mots pour lesquels il n'existe point de véritable tradition écrite. La confusion culmine à Bornholm où, à ces difficultés générales, s'ajoutent de fortes influences suédoises. Cependant, jusque vers le milieu du XI^e^ siècle, les véritables fautes d'orthographe, résultant non d'une incertitude dans l'appréhension des formes, mais d'une ignorance ou d'une négligence évidentes, restent relativement rares.

II. LES RUNES DE RÖK ET LES AUTRES VARIANTES DU FUÞARK RÉCENT

Les runes de Rök

133. — L'intelligence créatrice qui avait élaboré le *fuþark* à 16 signes n'arrêta pas là son effort. A peu près à l'époque où celui-ci prenait sa forme définitive, au début du IX^e^ siècle, toute une zone de la Scandinavie moyenne, allant de la Norvège occidentale à l'île de Gotland, tentait une autre expérience : celle d'une écriture runique, limitée aux 16 mêmes caractères, disposés dans

le même ordre, mais de formes légèrement simplifiées. C'est ce que l'on nomme soit les « runes suédo-norvégiennes » (mais cette désignation est trompeuse, la grande majorité des inscriptions des deux pays étant écrite dans l'autre version du *fuþark* récent), soit les « runes de Rök », du nom de l'inscription la plus célèbre qui y ait eu recours. Nous retiendrons ici cette dernière appellation.

Sur la pierre de Rök, ce *fuþark* se présente ainsi :

ᚠᚢᚦᛅᚱᚴ ᚼᚾᛁᛅᛋ ᛏᛒᛘᛚᚱ
f u þ ą r k *h n i a s* *t b m l R*

On voit que 7 caractères seulement diffèrent du *fuþark* récent ordinaire d'une manière appréciable (car on peut considérer les formes de *u* et de *þ* comme de simples variantes graphiques propres au lapicide de Rök). Ces 7 modifications constituent toutes des simplifications par rapport aux formes normales, réduisant certaines runes de 3 traits à 2 (ᚼ au lieu de ✳ *h*; ᛏ pour ↑ *t*) ou même à un seul (ᛁ au lieu de ᛋ *s*; ᛁ pour ᛦ *R*), remplaçant des courbes par des traits droits (ᛒ au lieu de ᛒ *b*), ou enfin renonçant à prolonger à gauche de la haste principale les traits qui la recoupent (ᚾ au lieu de ᚾ *n*; ᚱ pour ᚬ *a*). Il n'y a là aucune réminiscence de l'ancien *fuþark*, dont les runes de Rök sont sensiblement plus éloignées que le *fuþark* récent ordinaire. Tout indique donc qu'il s'agit d'une création secondaire, d'une simplification poursuivant celle qui avait donné naissance au nouveau *fuþark*, faite d'ailleurs à partir de celui-ci, et nullement d'une invention parallèle.

Pourquoi opéra-t-on cette simplification? L'hypothèse du runologue suédois Elias Wessén paraît la plus acceptable : les runes de Rök représenteraient une sorte de cursive, issue de l'écriture monumentale que fut à l'origine le *fuþark* récent normal; elles auraient été destinées surtout à tracer des textes sur bois, pour lesquels l'économie de traits constitue un avantage appréciable [1].

---

[1] Elias Wessén, *Om vikingatidens runor* (Filologiskt Arkiv, 6), Stockholm 1957.

Sans doute cette conjecture souffre-t-elle de l'absence presque totale de textes gravés sur bois utilisant cette écriture, comme du laconisme de ceux qui sont conservés [1], mais elle semble confirmée par la disposition des lignes sur l'inscription même de Rök, qui paraît s'inspirer des procédés en usage sur les tablettes de bois.

Dans une forte proportion des inscriptions où elles sont attestées, les runes de Rök ne sont pas utilisées comme un système cohérent d'écriture, s'imposant de bout en bout au graveur; elles n'apparaissent qu'épisodiquement, mêlées à des caractères du *fuþark* normal, comme si elles n'étaient qu'imparfaitement connues ou si elles constituaient des erreurs ou des négligences du lapicide. Rares sont les textes rédigés avec un maîtrise totale de cette écriture, comme la pierre de Rök. A Sparlösa, par exemple, sans compter quelques survivances de l'ancien *fuþark* (ᛗ apparaît encore une fois pour *m* à côté de ᛘ), on relève côte à côte 10 exemples de ᛋ et 4 de ᛌ pour *s*, 6 exemples de ᛦ et 1 de ᛁ pour *R*, 2 de ᛒ et 3 de ᚹ pour *b*, etc.

134. — Pures ou mêlées à d'autres formes, les « runes de Rök » n'ont guère été employées que sur une trentaine d'inscriptions, en forte majorité suédoises. Mais elles ne sont pas pour autant un phénomène dépourvu de portée : deux variantes importantes du *fuþark* récent en découlent et connurent une assez large diffusion.

Ce sont d'abord les runes du type « Jæder-Man », ainsi nommées de la province de Norvège occidentale [2] et de l'île de la mer d'Irlande où elles trouvèrent aux Xe et XIe siècles leurs principaux emplois (l'un des meilleurs exemples est offert par l'inscription *N.Y.R.* 223-224 Njærheim). Elles retiennent en particulier la forme ᛅ ou ᚼ pour *b* et adoptent la plupart des variantes à trait transversal raccourci.

Puis ce sont les « runes à branches courtes » (*kortkvistruner*) qui, sans retenir toutes les innovations du type de Rök, conservent

---

[1] Il faut se contenter du fragment d'Oseberg, cité ci-dessous, § 135.

[2] Jæder ou Jær, près de Stavanger.

celles qui affectent *n*, *a*, *s* et *t*. Adoptées par tout un groupe de grandes inscriptions norvégiennes du XI^e^ siècle (*N. Y. R.* 84 Vang, 68 Dynna, 102 Hønen, etc.), elles ont exercé à l'époque suivante une profonde influence sur l'évolution du *fuþark* médiéval dans toute la Scandinavie (cf. § 185) : la plupart de leurs formes spéciales y passèrent purement et simplement.

Ni l'une ni l'autre de ces deux formes ne fut adoptée d'une manière plus systématique que les runes de Rök elles-mêmes. Parmi les principales inscriptions présentant des *kortkvistruner* au XI^e^ siècle, une seule, celle de Vang, vers 1000-1030, offre des graphies relativement cohérentes (ᚦ, ᛅ, ᛁ, ᛏ); ailleurs, les dosages entre signes des deux séries sont très variables (à Dynna, en Hadeland, vers 1040, *t* est rendu par ᛏ et ᛏ, *s* par ᛋ, ᛊ et ᛁ). On remarque que les formes « normales », considérées comme les plus monumentales, sont en général plus fréquentes dans les premières lignes, et les formes cursives « de Rök » sont mieux représentées dans le corps du texte. L'image frappante de Wessén, comparant leurs rôles respectifs à ceux des capitales et des minuscules à notre époque, apparaît donc recevable.

135. — Les runes de Rök et les deux variantes qui en sont issues n'ont guère été en usage que pendant trois siècles, de 800 à 1100 environ. Les premiers exemples s'en rencontrent vers 800 sur la pierre de Sparlösa, en Västergötland; puis, avant le milieu du IX^e^ siècle, elles pénètrent en Norvège méridionale (la rame d'Oseberg, *N. Y. R.* 137, est sans doute antérieure à 850). Au cours du X^e^ siècle, elles font quelques apparitions en Södermanland (*Sö.* 176 Kärnbo), en Uppland (*U.* 4 Björkö) et surtout à Gotland (Tjängvide, Pilgårds). En Norvège, leur développement fut plus tardif (deux ou trois exemples seulement au X^e^ siècle), mais elles prirent solidement racine dans plusieurs cantons de l'Ouest, dont elles devinrent en quelque sorte l'écriture nationale; c'est de là qu'elles passèrent dans l'île de Man (runes de Jæder-Man, cf. § 171). En Suède, elles devinrent particulièrement populaires dans certaines régions du Nord, surtout en Hälsingland, où elles servirent pour l'importante inscription juridique de l'anneau de Forsa (cf. § 180) et où elles devinrent évidemment

le prototype des *hälsingerunor* (§ 137). Au Danemark, deux ou trois textes, gravés sans doute par des Suédois, présentent des runes à barres transversales incomplètes (*D. R.* 6 Slesvig, 105 Laurbjerg). Ces diverses données paraissent suggérer un foyer de diffusion situé dans le Sud de la Suède, peut-être vers la limite du Götaland (le seul Östergötland a donné 6 textes) et de la Norvège. Il est fort possible que cette création ait un lien avec la floraison littéraire que les pierres de Rök et de Sparlösa nous font entrevoir en Götaland.

136. — La minceur de ce matériel permet à peine d'esquisser une typologie, d'autant plus que les textes du premier âge des Vikings sont loin de présenter la même régularité un peu monotone que ceux des X^e^-XI^e^ siècles. L'érection d'une pierre runique n'est pas encore devenue un rite, un signe de distinction sociale.

Les plus importantes sont des textes à tous égards exceptionnels. Par leur étendue d'abord : l'inscription de Rök, avec ses 725 runes, est la plus longue qui ait jamais été gravée, et celle de Sparlösa compte 276 caractères. Mais surtout par leur contenu, si peu conforme à des canons rigides, si inattendu même parfois que les runologues éprouvent souvent encore une peine infinie à en rendre compte. Si des pierres tardives comme celles de Björkö ou de Pilgårds sont des inscriptions funéraires tout à fait transparentes, il est déjà plus délicat de classer et d'interpréter les textes de Gursten et d'Oklunda en Östergötland, bien qu'ils concernent aussi des défunts. Et l'on a pu écrire des volumes entiers sur les inscriptions de Rök et de Sparlösa sans les élucider complètement.

L'inscription de Rök, illustre entre toutes, est connue (du moins pour l'une de ses faces) depuis le début du XVII^e^ siècle. C'est un bloc de granit, présentant deux faces aplanies, haut de 2,50 m au-dessus du sol et large de 1 à 1,50 m [1]. On en lit parfaitement

---

[1] Sur la pierre de Rök, les trois publications essentielles sont O. VON FRIESEN, *Rökstenen,* Stockholm, 1920; Elias WESSÉN, *Runstenen vid Röks kyrka,* Stockholm, 1958 et Lis JACOBSEN, *Rökstudier,* A.N.F., LXXVI, 1961, p. 1-50.

le texte, même là où la virtuosité du graveur s'efforce de le rendre mystérieux, soit par l'emploi de runes de l'ancien *fuþark* (9 lignes), soit par celui de runes chiffrées relevant de différents systèmes (cf. § 140). En revanche, l'ordre où l'on doit lire les lignes, l'idée directrice et la logique interne du texte nous échappent encore dans une large mesure.

Quelques points peuvent cependant être considérés comme acquis (voir les extraits donnés N° 47). Les deux premières lignes, en prose rythmée, expliquent que le texte a été gravé (ou, plus exactement, peint, comme disent la plupart des inscriptions de cette époque) par un père, Varin, à la mémoire de son fils Væmod (*uamuþ*). La présence, dans la suite, d'allusions à des mythes héroïques, paraît prouvée, d'abord par l'emploi d'un vocabulaire nettement poétique (*goti* « cheval », *skati* « chef », etc.), puis et surtout par quatre vers célébrant, dans un style assez proche de celui de l'Ynglingatal, un personnage nommé Þjodrikr le Hardi (*þiaurikr hin þurmuþi*) qui chevauche sur son palefroi, le bouclier accroché au côté : la très grande majorité des interprètes admet qu'il s'agit ici de Théodoric le Grand, tel que le Nord pouvait le connaître par la statue équestre transportée en 801 de Ravenne à Aix-la-Chapelle par Charlemagne [1]. Le reste est fort incertain; signalons toutefois, comme la moins improbable, l'hypothèse d'Elias Wessén, qui y aperçoit un catalogue de récits épiques comparable à celui que recèle, en vieil anglais, le Widsiþ; son rôle serait, toutes proportions gardées, voisin de celui tenu par les figurations graphiques de mythes épiques sur d'autres pierres plus récentes (Ramsundsberget, Hunnestad). La fin du texte donne sans doute le nom du graveur des runes, Sibbi, le « gardien du sanctuaire » (*uiauari*), selon l'interprétation vraisemblable de Lis Jacobsen.

---

[1] La seule interprétation divergente de quelque poids nous paraît être celle de Kemp MALONE, *The Theodoric of the Rök inscription*, A. Ph. Sc., IX, 1934, p. 76-84, qui veut y voir le roi mérovingien Thierry Ier, vainqueur du premier débarquement de Vikings en Frise vers 520. Lis Jacobsen s'y est ralliée. Ce serait alors dans la tombe (ou la Valhǫll) que le personnage chevaucherait; et son assaillant serait le roi danois Chlochilaicus/Hygelac, connu par Grégoire de Tours et le Beowulf.

La lecture du texte de Sparlösa [1], connu dans son intégrité depuis 1937 seulement, est beaucoup moins assurée, et son interprétation n'est encore qu'à ses débuts; en dehors de trois noms d'hommes — *Aiuls, Alrikr* et *Airikr* — et d'une douzaine de mots isolés, l'accord des runologues n'a encore pu se faire à son sujet. Le décor sculpté, diligemment étudié par les archéologues, permet du moins d'avancer une date : vers 800. La langue témoigne que le processus de réduction du vieux nordique est achevé; le style des runes n'indique pas un maître du même niveau que celui de Rök. Il semble que le texte contienne aussi des allusions poétiques, notamment aux «runes révélées par les dieux», ce qui est presque un lieu commun [2], et que son style rythmé et allitérant témoigne également de préoccupations métriques, d'un vif intérêt pour l'histoire littéraire. Il paraît raisonnable d'y voir, comme dans la pierre de Rök, le monument de l'orgueil d'un lignage puissant.

En revanche, il est hasardeux d'y découvrir, avec C. J. S. Marstrander (*Om innskriften på Sparlösa-stenen,* N.T.S., XVII, 1954, p. 503-535), dans les mots de la troisième ligne *sat faþiR ubsal* (?) et dans la similitude des noms propres avec ceux des rois d'Uppsala (Alrik, Erik et Adils), un indice de l'extension en Götaland d'une famille royale qui ne semble avoir eu d'autorité qu'en Svealand. A. Nordén croit qu'*Aiuls* est le même personnage que celui de la pierre de Kälvesten en Östergötland, un chef de Varègues à l'Est; ce n'est guère plus probable.

Les hälsingerunor

137. — Les *hälsingerunor* « runes du Hälsingland » (dénommées aussi parfois *svenska runor* « runes suédoises », ce qui est assez malencontreux, vu leur extrême isolement territorial) sont

---

[1] *Vg.* 119; voir notamment Ivar Lindquist, *Religiösa runtexter.* II. *Sparlösa-stenen,* Lund, 1940; Hugo Jungner, *Sparlösa-stenen. Västergötlands Rök,* Fornvännen, 1938, p. 193-229; Arthur Nordén, *Sparlösa och Kälvesten,* ibid., 1961, p. 256-270.

[2] *runaR ſaR rakinukutu,* cf. § 95.

de toute évidence une sorte de tachygraphie runique, née probablement du désir de simplifier les « runes de Rök » pour obtenir une écriture plus rapide, mais peut-être surtout du souhait de rester inaccessible au commun des lecteurs de runes [1]. Le système est en effet peu pratique, si bien que la clef s'en perdit et ne fut retrouvée qu'à la fin du XVIII[e] siècle par Magnus Celsius. Comme celles de Rök, les runes du Hälsingland ont dû surtout être employées sur bois. Nous ne possédons plus qu'une dizaine de textes sur pierre ou métal, appartenant presque tous au XI[e] siècle et répartis dans toute la Suède du Nord, du Södermanland au Norrland, avec un centre de gravité assez net en Hälsingland, autour de Hudiksvall.

Le principe de la simplification opérée, très systématique, est de supprimer toutes les hastes verticales des runes de Rök : ainsi le ᚦ *þ* se trouve réduit à sa panse courbe ᛁ, le ᚾ *n* à la moitié droite de sa barre transversale ᛋ, de même que *a* ᛅ, *t* ᛏ ou *l* ᛚ ; quelques modifications plus arbitraires affectent *f*, *k*, *m* et *R*.

Ainsi traité, le *fuþark* prend la physionomie d'une suite d'accents répartis en mots par des traits verticaux de séparation. Les textes sont sans doute d'une gravure aisée, mais leur lecture est incommode et prête à de nombreuses erreurs. De fait, leur emploi relève souvent d'intentions cryptiques évidentes en Södermanland — soit pour donner à un texte clair un complément de mauvais augure (*Sö.* 148 Innberga : les mots *han uas antaþr* « il est mort » sont en runes du Hälsingland), soit pour introduire quelque incise poétique (*Sö.* 154 Skarpåker porte en runes du

[1] Voir avant tout Sven B. F. JANSSON, *Hälsingerunorna*, dans *Hälsingland en hembygdsbok*, 1947, p. 9-17.

Hälsingland la formule de saveur eddique *iarþ sal rifna uk ubhimin* «la terre se fendra et le ciel au-dessus»). Mais le Hälsingland n'hésite pas à graver entièrement avec ces caractères incommodes de longs textes historiques ou généalogiques (comme l'inscription de Malsta et celle de Sunnå, cf. § 155 et N° 88).

Autres variétés du fuþark récent

138. — Outre les deux variantes nettement individualisées que furent les « runes de Rök » et les « runes du Hälsingland », il faut mentionner brièvement quelques formes particulières, locales ou tardives, revêtues par les runes de la série normale. Plusieurs sont dues à l'influence des runes de Rök, tandis que d'autres ne sont que de simples variations graphiques. Les modifications phonétiques intervenues dans les langues nordiques avant le XII^e^ siècle n'ont eu que peu de répercussions sur l'évolution de l'écriture; nous indiquons ci-dessous les plus notables.

La 4^e^ rune, ᚬ ou ᛒ dans le *fuþark* récent commun, présente usuellement en Norvège des barres transversales complètes (prolongées sur la gauche). Dès avant la fin de la période des Vikings, et d'abord à Man, elle prend souvent la valeur *o* au lieu de *ą*.

La 8^e^ rune *n* offre un peu partout à la fin de l'âge des Vikings une barre unilatérale à droite au lieu de la forme complète ᚾ.

La 11^e^ rune, *s*, est de toutes la plus instable; à côté de la forme courante ᛋ existe très fréquemment une forme inverse ᛌ; la variante ᛘ est plutôt rare. Partout, mais surtout en Norvège, la rune de Rök ᛎ tend à prendre sa place dans les textes les plus tardifs.

La 12^e^ rune *t* ᛏ est très tôt concurrencée en Norvège par la rune de Rök ᛐ, qui pénétra aussi au Danemark dans la suite.

La 14^e^ rune *m* n'a que sur les plus anciennes inscriptions danoises la forme attestée à Gørlev, ᛘ; très tôt la forme ᛦ (qui existe déjà sur *D. R.* 248 Snoldelev, de la même époque) se développe à côté d'elle. ᛦ subsiste seule à partir du XI^e^ siècle.

Enfin, l'ordre des runes de la dernière section du *fuþark* — qui est normalement *t b m l R* — est assez souvent modifié dans les textes

les plus tardifs, épigraphiques (comme *D. R.* 101 Mønsted 1) ou surtout manuscrits : on a alors la suite *t b l m R*, où l'on voit une influence de l'ordre alphabétique latin. Mais l'interversion de *m* et *l* remonte parfois très haut, et n'est pas un fait uniquement scandinave : on la remarque déjà sur le scramasaxe de la Tamise (§ 106).

Mais l'innovation la plus importante fut celle — encore fort timide à l'époque des Vikings — qui conduisit certains graveurs à distinguer, par adjonction de points, les diverses valeurs (*i* et *e*) de la rune ᛁ et celles (*k* et *g*) de la rune ᚴ. Elle apparaît pour la première fois vers l'an mil, à Hedeby, au contact du monde allemand, sur la fameuse « pierre d'Erik » (N° 110). Il y avait là en germe une idée pratique qui pouvait conduire à une amélioration profonde du *fuþark* : elle fut reprise et généralisée durant la période suivante, où l'on usera fort des « runes pointées » (dan. *stungne runer;* cf. § 186).

Les ligatures runiques

139. — L'usage des ligatures runiques est nettement moins répandu au temps du nouveau *fuþark* qu'il ne l'était au temps de l'ancien. Ces ligatures se présentent sous deux aspects : tantôt deux runes voisines ont une haste verticale commune (*binderuner*), tantôt deux ou plusieurs runes sont alignées sur le même axe vertical et se lisent de haut en bas (*samstavsruner*). Les premières sont un simple moyen de gagner de la place; peu usuelles à l'époque des Vikings, elles connaissent un regain de faveur après le XII^e^ siècle, certainement sous l'influence de l'épigraphie latine médiévale (cf. § 188). Les secondes témoignent surtout du désir de dérouter le lecteur et constituent déjà une sorte de cryptographie; le plus remarquable exemple en est la « pierre d'Erik » à Hedeby (N° 110).

Les runes cryptiques

140. — Les « runes secrètes » (dan. *lønruner*) constituent une véritable écriture chiffrée. Elles reposent sur deux systèmes principaux; l'un, d'origine romaine, consiste à remplacer la rune attendue par celle qui la suit immédiatement dans l'ordre du *fuþark;* l'autre, continuant les procédés utilisés à l'époque des

runes anciennes et dans le milieu anglo-saxon (§ 115), consiste à remplacer chaque rune par un dessin où la répétition d'un élément donne le numéro de la section du *fuþark* à laquelle elle appartient, tandis que la répétition d'un second élément indique le numéro de la rune à l'intérieur de cette section. Ce second système est le mieux représenté.

La pierre de Rök (§ 136) illustre parfaitement les différents types de runes secrètes. La première ligne de « runes de Rök » au sommet de la face postérieure est écrite en runes de substitution : *airfbfrbnhn...*, ce qui doit se lire : *sakumukmini...* Sur le côté gauche, une série de hastes verticales porte un nombre d'échelons variant de 1 à 6, signifiant, s'ils sont à gauche, le numéro de la section, et s'ils sont à droite, celui de la rune; ainsi 2/5, 2/4, 3/6, 3/2, 1/3, 3/2, 3/6, 1/3, 2/3, 2/2, 2/3 doit également se lire *sakumukmini*. Deux autres systèmes analogues à celui-ci sont encore utilisés sur la même inscription, l'un faisant appel à des sortes de croches, l'autre à des croix. Et l'emploi de runes anciennes au milieu de ce texte en runes récentes accentue encore l'impression d'une recherche voulue de la difficulté.

La tradition de ces runes secrètes vécut longtemps au Danemark et surtout en milieu norvégien; on la retrouve sur les graffites norvégiens de Maeshowe aux Orcades (cf. § 170) comme sur l'amulette danoise de Roskilde (*D. R.* 246), et encore sur le graffite norvégien de Rødven en Romsdal, en plein Moyen Âge. Ce sont en général, semble-t-il, des exercices de virtuosité pure, sur des textes qui ne cachent en réalité rien d'important ou de mystérieux. Le caractère magique qu'on leur a souvent prêté ne se justifie guère dans la plupart des exemples monumentaux ou des graffites; il n'existe sans doute que dans le cas, rare, d'objets destinés à un emploi prophylactique (comme précisément l'amulette de Roskilde) [1]. Les runes cryptiques sont beaucoup plus rares en Suède [2].

---

[1] On trouvera les meilleurs aperçus sur la cryptographie runique anglaise et scandinave dans DEROLEZ, *R. M.*, p. 138-145 et 165-169.

[2] Le seul exemple épigraphique notable (runes remplacées par un numéro de position) est la signature du graveur *airikr* sur la pierre de Rotbrunna, *U.* 1165 = N° 76.

Ajoutons que, dans des cas relativement nombreux, les runologues modernes ne sont pas parvenus à décrypter avec certitude les « runes secrètes » des inscriptions médiévales. C'est, par exemple, le cas des six caractères qui terminent la fameuse inscription grønlandaise de Kingigtorssuaq (§ 173) et des cinq caractères, appartenant visiblement au même système, qu'on lit à la fin de la signature du sculpteur Sven sur les fonts baptismaux de Norum en Bohuslän.

En Islande, la connaissance pratique des divers types de cryptographie runique s'est maintenue bien au-delà du Moyen Âge. Un manuscrit moderne de Flatey (1752) les décrit encore en termes très voisins de certains traités anglais de l'époque carolingienne (§ 115); cf. Ivar LINDQUIST, *En skinnhandskrift från Flatey som beskrivar Rökstensrunor,* Göteborgs högskolas årsskrift, XXIV, 1920, p. 114-121.

III. LES MONUMENTS RUNIQUES DE L'ÂGE DES VIKINGS

Les pierres runiques

141. — La très forte majorité des inscriptions runiques scandinaves tracées à l'aide du nouveau *fuþark* consiste en pierres runiques (dan. *runestene,* suéd. *runstenar*), plantées en terre de manière plus ou moins apparente. La Suède centrale et la Norvège possèdent également, en petit nombre, des inscriptions gravées à même le roc, sur le rivage ou sur le bord d'un chemin et qui ne se distinguent guère des précédentes par l'aspect extérieur ou par le contenu.

Très tôt, sans doute dès l'âge du bronze, les peuples nordiques avaient pris l'habitude de dresser des blocs de pierre, bruts ou retouchés, pour signaler une sépulture, un lieu de culte ou d'assemblée, etc.; ces pierres jouant le rôle de signal (dan. *bautastene*) restèrent d'un usage extrêmement courant jusqu'à l'époque des

Vikings; elles étaient assez souvent groupées en alignements, présentant notamment la forme de navires (dan. *skibssætninger*, suéd. *skeppssättningar*), sans doute en raison de l'idée que le mort devait accomplir une traversée vers l'au-delà [1].

L'idée de graver des textes runiques sur certains de ces blocs apparut sporadiquement, on l'a vu (§ 25, 89), à l'époque de l'ancien *fuþark*. Mais elle ne prit un véritable essor qu'à partir de 800 environ, d'abord dans le Sud de la Norvège et dans les provinces méridionales, alors danoises, de la Suède actuelle. Le groupe des inscriptions du Blekinge (Nos 24 à 26; cf. § 25), presque toutes dues à un même lignage, montre que certains cantons ont commencé dès le VIIe siècle à tenir cette pratique pour normale. De ce premier foyer, l'usage des pierres runiques gagna rapidement le Danemark; il atteignit le Götaland vers le milieu du Xe siècle, mais ne devint vraiment populaire en Svealand qu'après l'an mil. La Norvège resta toujours relativement réticente. L'usage ne sortit pratiquement pas du monde scandinave et de quelques-unes des colonies fondées par les Vikings. L'Allemagne et la Frise — où l'emploi de l'écriture runique avait déjà pris fin — l'ignorèrent complètement. Parmi les colonies d'outre-mer, seules Man et les Orcades l'adoptèrent vraiment. Ni la Russie des Varègues, ni la Finlande, ni la Normandie, ni le Danelaw, ni l'Irlande ne possèdent de vraies stèles runiques, et l'Islande n'y vint que très tardivement (vers le XIVe siècle).

L'habitude de dresser des pierres inscrites ne mit pas fin pour autant à l'usage des *bautastene*, notamment au Danemark, où plusieurs des monuments runiques les plus illustres de l'époque des Vikings sont associés à des alignements de pierres brutes : les grandes inscriptions de Bække, de Tryygevælde et de Glavendrup font partie de *skibssætninger*, les stèles royales de Jelling sont associées à l'enceinte d'un sanctuaire païen (*vi*). Plusieurs inscriptions du XIe siècle suédois sont, comme celle de Badelunda (Västmanland), des éléments d'un ensemble de pierres dressées délimitant un emplacement d'assemblée (*tingsplats*).

---

[1] La meilleure étude sur ces alignements en forme de navires reste celle d'Åke Ohlmarks, *Gravskeppet*, Stockholm, 1946.

142. — Un essai de statistique des pierres runiques, pour la période allant des origines à la fin du XIII^e^ siècle, donne approximativement les résultats suivants :

Svealand : au total environ		1.700	
dont :			
Uppland, environ	1.200		
Södermanland, environ	400		
Hälsingland, environ	50		
Autres pays, environ	50		
Götaland : au total environ		550	*2.360*
dont :			
Östergötland, environ	300		
Västergötland, environ	150		
Småland, environ	100		
Iles de la Baltique : au total environ		110	
dont :			
Gotland, environ	40		
Öland, environ	70		
SUÈDE, ensemble, environ			2.400
+ aire d'expansion des Varègues suédois			2
Scanie, Halland, Blekinge, environ		85	
Bornholm, environ		40	*305*
Iles (Sjælland, Fyn, etc.), environ		45	
Jutland, environ		135	
DANEMARK, ensemble, environ			305
+ aire d'expansion des Vikings danois			5
NORVÈGE *propre*, environ			50
+ aire d'expansion des Vikings norvégiens			90
dont :			
Écosse et îles adjacentes, environ		6	
Ile de Man		32	
Irlande		1	
Fær-Øer, environ		3	*90*
Islande, environ		(1) 47	
Angleterre du N. W., Galles		1	

(1) Exceptionnellement, pour l'Islande, les chiffres concernent la période du XIII^e^ au XVII^e^ siècle.

Ces chiffres — arrondis en ce qui concerne les plus élevés — suffisent à mettre en pleine lumière un fait capital : la prépondérance écrasante du Svealand, en général, et plus particulièrement de la province d'Uppland.

143. — La répartition géographique des textes runiques en nouveau *fuþark* dépend de deux facteurs principaux : les habitudes nationales, la densité du peuplement.

Le premier de ces facteurs est le plus frappant, et celui dont l'historien éprouve le plus de mal à rendre compte. Pourquoi par exemple, le milieu norvégien, après un départ favorable, est-il devenu à l'époque des Vikings si réticent? Seules des conjectures sont possibles, toutes fort incertaines. La classe sociale qui, ailleurs, recourt aux graveurs de runes, n'y est ni moins nombreuse, ni moins riche, ni moins orgueilleuse que dans les autres pays nordiques : les sagas en sont la preuve. Faut-il penser qu'on ne grava de runes que sur bois (le seul emploi que connaissent — mais non pour des textes funéraires — les sources islandaises)? ou que les lignages de l'aristocratie rurale préférèrent d'autres moyens de commémoration funèbre (des poésies scaldiques par exemple, sous la forme de l'*erfidrápa*)? ou enfin que persistèrent des habitudes lointaines, remontant au grand hiatus des VIII^e^ et IX^e^ siècles (§ 129)? — Pourquoi le milieu suédois, plus réticent encore jusqu'à l'aurore du XI^e^ siècle, changea-t-il si brusquement et si complètement d'attitude? Nous le devinons encore moins. — En revanche, on s'explique un peu mieux la mince faveur que connurent les pierres runiques dans la plupart des sociétés coloniales : l'inscription runique, à l'époque du *fuþark* récent, n'est pas un acte gratuit, elle exige pour naître une ambiance favorable, des graveurs experts et ayant tout leur temps, des lecteurs possibles, connaissant la langue et l'écriture, capables de s'intéresser aux morts et à leur généalogie, enfin, et peut-être surtout, des traditions de famille. Or les Vikings ne devaient guère traîner de « lettrés » à leur suite [1], et les tra-

[1] Il y a des exceptions (cf. § 178), mais à l'époque des grandes « armées », non à celle des raids de pirateries.

ditions pouvaient se rompre vite en terre étrangère. Les colons venaient pour une bonne part de Norvège, où l'usage des pierres runiques était, on vient de le voir, peu répandu (c'est le cas pour le Cumberland, l'Irlande et l'Islande), et d'autres avaient quitté la Scandinavie avant que cet usage s'y généralisât (c'est le cas pour la Normandie, le Danelaw, la Russie).

144. — Si les cadres généraux de la répartition géographique restent passablement mystérieux, on a beaucoup moins de peine à s'expliquer, à l'échelle locale, la densité des inscriptions.

Au Danemark [1] comme en Suède [2], on superpose sans trop de surprises, pour les Xe et XIe siècles, une carte du peuplement, telle que l'archéologie permet de la tracer, et une carte des inscriptions. Les vides coïncident — Jutland occidental, Småland oriental, Värmland, par exemple — et aussi les zones de forte densité, avec cependant des nuances qu'il importe de noter. Les îles baltiques présentent toutes des densités très élevées; il en va de même des rives des grands lacs (sauf au Nord du Väner) et des principaux fleuves de la Suède centrale. Les plus anciennes villes, celles qui furent les métropoles économiques de l'âge des Vikings, ne sont pas des foyers de grande activité épigraphique, au moins en ce qui concerne les pierres dressées, car les textes sur objets mobiliers, en général plus récents, y sont bien représentés. Il est évident que l'usage des stèles runiques a surtout pris racine en milieu purement rural.

Pour ce qui est des villes, il importe de distinguer entre deux générations. La première — Birka, Hedeby, Skiringssal — fut très réticente : le territoire urbain de Birka n'a donné que 5 textes, et celui des deux autres villes aucun [3]; c'étaient des *emporia* de caractère très international. Il en va tout autrement des villes de la seconde génération, beaucoup plus nationales dans leur peuplement (en dépit de la

---

[1] *D. R.*, t. II, cartes 1-8.

[2] Carte de Sven B. F. Jansson, *De foro dristigt...*, Svenska turistföreningens årsskrift, 1949, p. 104, reprise par A. Ruprecht, carte 7, et ici-même, carte 3, p. 277.

[3] Les environs de Hedeby ont livré quatre pierres (*D. R.*, 1 à 4), mais aucune n'émane directement du milieu citadin.

présence attestée de Frisons à Sigtuna) et déjà largement ouvertes aux influences missionnaires. Si Lund n'a donné que 2 inscriptions sur pierre, Sigtuna et Uppsala, au cœur de la contrée la plus fidèle à l'usage des runes, ont donné respectivement 28 et 21 inscriptions (ou fragments d'inscriptions), toutes du XI^e siècle. Mais, en Jutland, la ville fouillée au Nord d'Aalborg par Th. Ramskou, assez tardive cependant, n'a pas donné une seule pierre inscrite dans son immense cimetière (et les textes sur objets mobiliers y sont aussi assez rares).

La densité la plus élevée du monde scandinave se rencontre dans l'intérieur de la province suédoise d'Uppland [1], au Nord et au Nord-Est du lac Mälar. C'est le härad de Lyhundra qui présente les chiffres les plus considérables : les seuls environs de l'église de Husby-Lyhundra, ancien domaine royal, ont donné 20 inscriptions entières ou fragmentaires, et l'ensemble du härad, 46. Nous sommes très proches du centre de gravité de l'ancienne monarchie suédoise, et cette coïncidence n'est sûrement pas un hasard : la royauté traditionnelle des Svear devait s'appuyer sur les mêmes milieux d'aristocratie rurale que ceux qui ont senti le besoin de recourir aux pierres runiques et, un peu plus tard, ont servi de support à la nouvelle église de Suède [2].

145. — L'appartenance sociale des auteurs et des bénéficiaires de stèles runiques ne peut être ici l'objet d'un examen approfondi. Les études statistiques que l'on a tentées sont quelque peu hasardeuses, en raison de l'inégale répartition des textes et des dates variables auxquelles se place, selon les régions, la plus grande popularité des runes [3]. Il n'y a point de doute, toutefois, que nos textes ne concernent que les couches supérieures de la société. Sans doute l'art runique, à la différence de celui des scaldes, n'est pas un art aulique : rois et membres de leur *hirð*

---

[1] Le relèvement du terrain, sous l'effet des mouvements isostasiques, explique l'absence d'inscriptions dans la zone côtière, encore largement submergée à l'époque des Vikings.

[2] Sur le lien entre les pierres runiques les plus récentes et la christianisation, cf. § 163.

[3] Nous songeons surtout à Ruprecht; cf. notre critique détaillée *in* Études germaniques, XIV, 1958, p. 239-242.

n'apparaissent ici qu'assez rarement [1]. Mais, dans les inscriptions, ni les esclaves [2], ni les simples paysans n'ont évidemment place.

Ceci dit, la détermination des rangs sociaux est souvent difficile. Il est rare que les inscriptions assignent aux personnages qu'elles mentionnent une place précise dans l'échelle sociale [3] : si le roi (et, très exceptionnellement, le jarl, sur *U.* 617) est parfois appelé par son titre, le vocabulaire social des inscriptions se borne en général à des termes assez vagues — *bóndi, landmannr* ou *mannr* tout court ; il ne devient précis qu'en ce qui concerne les rapports de compagnonnage ou de recommandation (cf. § 155).

Sous ces réserves, le milieu social dont traitent les inscriptions paraît correspondre en gros à celui où se recrutent, en Scandinavie occidentale, les héros des sagas : celui de chefs de famille maîtres d'un village entier, capables d'équiper un navire, de s'armer pour la guerre. Nous le connaissons surtout en Suède centrale. Comme on le verra bientôt, le tableau qu'ils dressent d'eux-mêmes ne manque ni de vigueur, ni d'ostentation. Il est souvent digne d'être comparé aux plus belles pages de la littérature islandaise, d'autant plus que, pour immortaliser ses mérites, le héros runique est souvent célébré alternativement en prose et en vers, comme l'est aussi bien fréquemment le héros des sagas.

146. — La grande majorité des textes en *fuþark* récent est de nature funéraire. Mais cela n'implique pas qu'ils soient exclusivement groupés sur les lieux de sépulture. D'ailleurs la situation primitive des pierres runiques est souvent mal connue et a donné lieu à beaucoup d'interprétations hasardeuses. Un très grand nombre d'entre elles ont été déplacées [4], soit par curiosité d'antiquaire, soit pour chercher un trésor ou une tombe, soit et surtout

---

[1] Les indications concernant ces personnages seront récapitulées § 157, 160, 164.

[2] Exceptionnellement des affranchis : *D. R.* 58 Hørning.

[3] Qui n'a d'ailleurs pas à cette époque, et surtout en Scandinavie orientale, la rigueur que lui attribueront au XIII^e^ siècle les lois norvégiennes. Un *hersir* n.e se rencontre que sur un texte perdu, de lecture incertaine : *Sö.* 136 Aspa.

[4] La menace était ressentie dès le X^e^ siècle; cf. N^os^ 125 et 128.

pour servir tout simplement de matériaux de construction. Au Danemark, sur 240 pierres runiques actuellement existantes, une dizaine seulement sont toujours restées en place, 100 environ se trouvent dans des églises ou des bâtiments annexes, et plus d'une cinquantaine ont été incorporées à des édifices profanes; en Suède, la proportion en faveur des églises serait encore plus forte.

Contrairement à une croyance jadis répandue, seules de très rares pierres runiques (et toujours en ce cas de médiocres dimensions) ont eu primitivement leur place sur un tumulus; rarissimes sont celles qui ont été trouvées à l'intérieur d'une tombe [1]. Plus fréquentes sont les inscriptions placées simplement à proximité d'un tumulus, mais 3 textes danois et 2 suédois seulement font une allusion explicite à la construction d'un tertre funéraire, un seul parle d'un alignement en forme de navire [2]. En grande majorité, les pierres runiques étaient dressées près de lieux de passage : chemins, gués, ponts, etc., comme l'atteste déjà, pour les *bautastene*, un passage de l'Edda [3]. Le siège du *þing*, l'assemblée de canton, fondement de l'organisation juridique et politique de la Scandinavie médiévale, était naturellement aussi un emplacement recherché.

Une notable proportion des textes funéraires se présentent explicitement comme des cénotaphes, érigés à la mémoire d'hommes morts au loin. Certaines familles de l'Uppland eurent, semble-t-il, pour coutume de dresser des monuments doubles, l'un près du domicile du défunt, l'autre près de son *þing*.

---

[1] Le seul exemple sûr au Danemark est *D. R.* 9, Nørre Brarup, de très petite taille; sur les précédents, à l'époque de l'ancien *fuþark*, cf. § 89.

[2] Relation avec un tumulus : relevé par K. M. NIELSEN, Aarbøger, 1954, p. 256 (Danemark : *D. R.* 29, 34, 230; Suède : *U.* 135 et 269); avec un cairn (*hrauR*, v. isl. *hreyr*) : *Sö.* 176; avec un alignement en forme de navire : *D. R.* 230 = N° 125. Sur des exemples archéologiques de connexion entre pierres runiques et alignements, cf. § 141.

[3] Hávamál, 71, 4-6 : « *sjaldan bautasteinar standat brautu nær, nema reisi nidr at nið* ». C'est le style même des textes runiques : on retrouve sur *Sö.* 34-35 Tjuvstigen l'expression *brautu næsta*.

La multiplicité des pierres runiques autour des églises s'explique aisément. Beaucoup d'églises et de cimetières chrétiens ont pris la succession de lieux déjà sacrés à l'époque païenne, où des épitaphes runiques avaient tout naturellement leur place. Mais surtout un grand nombre de pierres datent d'une époque où le Nord était déjà chrétien : elles ont souvent été dressées, dès l'origine, dans un cimetière consacré par l'Église (*i kirkiugardi*, *U.* 170), soit comme nos modernes pierres tombales, soit comme élément d'un coffre funéraire (*hvalf*, *U.* 170 et N° 109 Berezanj). Enfin, lorsque les églises en bois de l'ère des missions furent remplacées par des édifices de pierre, on fit main basse sur toutes les pierres équarries disponibles dans un certain rayon. Certains monuments runiques tout récents furent même brisés et réduits en moellons avec un extraordinaire irrespect, comme si les constructeurs d'églises s'étaient dépêchés d'en faire disparaître le souvenir [1].

Dans l'aristocratie upplandaise, ce fut une mode un moment florissante d'élever les pierres runiques par couples, soit que le même texte soit répété sur deux pierres avec une légère variation dans les formules, soit qu'un texte unique continue, en un seul développement, sur deux pierres toutes voisines.

147. — Les pierres runiques se présentent sous des apparences très variables. Certaines sont des monuments imposants : la grande pierre de Jelling (N° 115) a 2,43 mètres de haut et 2,90 mètres de large; d'autres sont fort petites. Sauf cas exceptionnels (et la pierre de Jelling en est un), on a pris le premier bloc erratique venu offrant une surface utilisable, au besoin après un rapide dégrossissement [2]. Les stèles taillées sur toutes les faces sont très rares, sauf à Gotland, où le calcaire local à grain fin permettait depuis longtemps de tailler de hautes

---

[1] C'est ce qui a permis de constater sur quelques fragments, vite soustraits aux intempéries, des traces nettes de peinture; cf, § 147.

[2] Parfois on a remployé une pierre sacrée de la préhistoire, comme à Glavendrup (N° 124) : la stèle runique y est une pierre à cupules de l'âge du bronze.

pierres planes et régulières. En Suède continentale, on utilise souvent les parois lisses du roc en place, telles que les a dégagées la fonte des glaciers quaternaires, comme le faisaient depuis l'âge du bronze les auteurs de gravures rupestres. Le graveur de l'inscription se plie plus souvent à son cadre qu'il ne cherche à le modifier; il resserre ou élargit ses tracés au gré des circonstances : on reste aux antipodes des habitudes issues de l'Antiquité méditerranéenne.

La roche choisie est le plus souvent du granit ou du gneiss, sortes de pierre qui dominent largement parmi le matériel disponible, mais qui sont rebelles à toute sculpture raffinée. On remarque en certaines régions une sorte de répugnance à utiliser d'autres roches, même quand elles sont répandues et plus faciles à travailler, ainsi le grès en Suède occidentale.

La pierre était d'abord dressée, et foule d'inscriptions comportent la formule *N. risþi stin þansi* « N. a dressé cette pierre » ou *sati stin þansi* « a placé cette pierre » [1]. L'inscription était ensuite gravée au ciseau, ce que l'on rend en général par les verbes *hoggwa* ou surtout *rista;* les traits sont rarement profonds et échappent aisément à la vue. C'est pourquoi, très souvent, les inscriptions étaient peintes. Il arrive que les textes distinguent gravure et peinture: *esbirn risti auk ulfr stainti* « Esbirn a gravé et Ulf a peint » (*Sö.* 347). Quelques rares débris offrent encore des traces de polychromie, le plus souvent en noir, blanc et rouge [2]; une inscription précise qu'elle était rehaussée de rouge (*Sö.* 206). Ces couleurs facilitaient puissamment la lecture des textes (cf. § 131) et la compréhension des diverses figures qui les accompagnaient [3].

---

[1] Cette formule est si stéréotypée qu'on la retrouve même sur des rocs en place; cf., par exemple, *U.* 266, *Sö.* 324, 327, etc.

[2] Fragments de l'église de Köping (Öland), trouvés en 1953-1954, éd. Sv. B. F. Jansson, *Om runstensfynden vid Köping på Öland,* Fornvännen, 1954, p. 83-89; pierre tombale de l'église Saint-Laurent de Linköping, trouvée en 1957.

[3] La plupart des pierres conservées dans les musées y ont été pour la même raison rehaussées de peinture.

Ces opérations diverses étaient accomplies souvent par le même personnage, qui se contente alors d'indiquer qu'il a « dressé » la pierre; c'est la *rejserformel* des runologues danois, extrêmement usuelle : « A a dressé cette pierre à (la mémoire de) B ». Les diverses phases ne sont distinguées en général que quand intervient, comme graveur, un artiste en renom : « A a dressé cette pierre à (la mémoire de) B, et C l'a gravée ». La pierre était-elle, en ce cas, travaillée dans l' « atelier » de l'artiste et transportée ensuite? ou l'artiste se déplaçait-il? On inclinerait à admettre la seconde hypothèse, mais on sait que certaines pierres ont été façonnées au loin [1].

La pierre runique est le plus souvent désignée par le simple nom de « pierre » (*stin, stain,* etc.), parfois, surtout en Svealand, par celui de « monument » (*mærki*); mais on rencontre aussi, assez fréquemment, surtout au Danemark et en Götaland, le vocable *kuml,* qui n'a pas laissé de postérité dans les langues scandinaves modernes. Ce mot, employé au singulier ou au pluriel, paraît désigner à la fois la pierre runique et, le cas échéant, l'ensemble monumental (alignement, tumulus, etc.) auquel elle appartient; la traduction « monument » paraît la plus prudente [2]. Le verbe le plus souvent employé avec *kuml* est *gørwa* « faire », qui n'ajoute guère de précisions; on trouve aussi, plus rarement, *resa* « dresser ». Dans plusieurs textes funéraires suédois, on voit les auteurs d'un monument vanter sa qualité et l'honneur qu'il fait au défunt, et ceci souvent en vers : *ma ægi brautaR kuml bætra verða* « il ne saurait y avoir de meilleur monument », à propos d'une chaussée (*U.* 323 Sälna), ou *munu ægi mærki mæiRi verða* « il ne peut y avoir de plus grand monument » (*U.* 225 Bällsta).

148. — Les textes ainsi gravés furent d'abord présentés de la manière la plus simple. Dès l'époque des runes anciennes (Möjbro, Tanem) l'écriture était parfois dirigée par des lignes

[1] Le cas le plus curieux est *U.* 414 Norrsunda : pierre taillée à Gotland, inscrite et ornée en Uppland.

[2] Cf. l'article de K. M. Nielsen, *Kuml,* dans la revue Kuml (Århus), III, 1953, p. 7-14.

— verticales dans presque tous les cas. L'habitude d'encadrer les runes de traits perpendiculaires à leurs hastes devint assez générale à l'époque des Vikings. Ces lignes sont assez souvent parallèles les unes aux autres, soit verticales (c'est le plus fréquent), soit horizontales (ce qui est rare et dénote souvent une influence étrangère, comme sur la grande pierre de Jelling), soit enfin simplement parallèles à un bord de la pierre. Mais plus souvent encore ces lignes sont sinueuses, épousant le contour de la pierre ou ondulant à sa surface.

C'est de cette dernière pratique que naquit peu à peu l'idée du décor runique, dont nous ne pourrons dire ici que quelques mots. Son élément essentiel est le « serpent runique » (*runslangen*) : encadrée des deux traits qui la guident, la ligne écrite se mue en un long corps de serpent, vite pourvu d'une tête et d'une queue. Les plus anciens exemples s'en rencontrent vers l'an mil; le motif resta rare au Danemark et dans le monde norvégien, il ne devint absolument dominant que dans le courant du XI^e^ siècle et en Suède centrale. Sur les monuments antérieurs au milieu du XI^e^ siècle (c'est-à-dire dans la plupart des exemples danois, norvégiens ou de la Suède occidentale), ce serpent garde une allure fort simple, se bornant à suivre les contours de la face inscrite ou se repliant une ou deux fois. Mais en Suède centrale, après 1050 [1], le serpent devient le point de départ d'un développement artistique exubérant : le monstre, qui s'effaçait jusque-là devant le texte écrit, le domine désormais tout à fait; la bande écrite s'enroule, se noue et se contourne à l'infini avec lui, pour occuper presque toute la surface disponible : les graveurs ont maintenant horreur du vide. Enfin la présence du serpent suggère le recours à d'autres éléments de décor animalier, notamment de grands quadrupèdes aux formes graciles; mais en général, le texte écrit n'envahit point leur corps et reste cantonné sur celui du serpent.

La gravure des textes runiques devint donc, surtout en Svealand, l'une des branches les plus actives de l'art, et l'auteur, fier

---

[1] En tout cas après le groupe des pierres qui commémorent l'expédition d'Ingvar (§ 167), que l'on place communément vers 1040.

de son œuvre, tint à la signer. Tandis que dans le monde norvégien (sauf à Man) les signatures d'artistes manquent à peu près, qu'elles restent rares au Danemark (6 exemples) et dans l'Ouest de la Suède (6 cas également), elles abondent en Uppland, où l'on peut établir un répertoire des artistes et de leurs styles, infiniment précieux pour la chronologie (cf. § 151).

Mais cette floraison fut brève : au début du XII^e siècle, la présentation des textes redevient vite très simple; quand les figures et les entrelacs subsistent, les runes sont rejetées en marge (c'est le cas des tombes suédoises du « type d'Eskilstuna », § 189); mais plus souvent encore l'inscription perd toute qualité artistique et devient même à l'occasion fort maladroite. La grande époque de l'art runique avait coïncidé avec l'apogée du pouvoir et de la richesse d'une certaine aristocratie rurale upplandaise qui ne sut pas se maintenir longtemps au premier rang [1].

149. — En marge de l'inscription et indépendamment d'elle, la pierre runique porte assez souvent quelque image ou quelque motif symbolique. La tradition doit s'en rattacher, sinon directement aux gravures rupestres de l'âge du bronze, du moins à certaines manifestations artistiques du haut Moyen Âge, comme les grandes stèles ornées (et anépigraphes) de Gotland, qui culminent au VIII^e siècle.

Plaçons-nous à l'époque de l'ancien *fuþark* : la rencontre de la figure et du texte est en quelque sorte accidentelle (§ 27). Plusieurs siècles séparent souvent leur exécution, comme à Sparlösa, où une inscription du XI^e siècle fut surajoutée à un décor et à un texte des environs de l'an 800. Ailleurs, décor et texte sont sans doute contemporains, mais nous ne pouvons pas percevoir leur lien. Les cas où texte et figures s'éclairent mutuellement sont très rares (stèle de Möjbro, N° 20, pierre de Krogsta, *U.* 1125).

---

[1] Il est remarquable que, en plein apogée de cet art runique, les milieux urbains lui soient restés réfractaires : la plupart des textes qui en proviennent ignorent toute élégance, notamment ceux de Sigtuna (par exemple *U.* 379 et 391).

L'ère des Vikings poursuit ces pratiques anciennes, et le lien qui unit figure et texte écrit y reste souvent bien difficile à saisir. La plupart des figures sont empruntées au monde animal, et suivent les distorsions que leur impose l'évolution des styles dans le Nord. C'est ainsi que le lion, emprunté évidemment au monde méditerranéen, devient la « grande bête » des historiens de l'art anglo-scandinave, et se trouve, plein de force et de complexité, sur tout un groupe de monuments : à N. Åsarp et Lyrestad en Västergötland (*Vg.* 181 et 14), à Saint-Paul de Londres et surtout à Jelling dans le domaine danois (*D. R.*, 412 et 42), à Hunnestad et Tullstorp en Scanie (*D. R.*, 285 et 271). Les figurations nautiques ne sont pas rares non plus (à Tullstorp et sans doute aussi sur la grande pierre de Jelling, elles sont juxtaposées précisément à la « grande bête »). L'homme est en général beaucoup plus mal traité; il peut se réduire à une tête de *troll* cornue et barbue [1], s'insérer dans des scènes de chasse ou de navigation, ou faire partie d'un ensemble plus complexe : sa présence a presque toujours une valeur religieuse ou mythique. On assiste ainsi à la pêche de Thor sur la pierre d'Altuna en Uppland (*U.* 1161), sur la croix de Gosforth en Cumberland et sur un monument anépigraphe jutlandais (Hørdum, en Thy) [2] : la scène se passe fort bien à l'occasion de commentaire écrit. La légende de Sigurd Fáfnisbani occupe le champ central des deux grandes gravures rupestres de Ramsundsberget (*Sö.* 101) et de Gök (*Sö.* 327), sans doute copiées l'une sur l'autre; elle se retrouve aussi sur des pierres à Ockelbo (Gästrikland) et à Drävle et Stora Ramsjö en Uppland (*U.* 1163 et 1175), avec moins de netteté; dans plusieurs cas (Gök, Ramsjö), les textes d'accompagnement sont dépourvus de sens. A Hunnestad en Scanie (*D. R.* 284), monument marqué du signe de la croix, une femme chevauche un loup,

---

[1] Pierre runique d'Århus, *D. R.* 66; *bautastene* de Sjellebro en Jutland et de Leksberg en Västergötland, par exemple, dont le dessin est presque identique, etc.

[2] Johannes BRØNDSTED, *Thors fiskeri,* Fra Nationalmuseets Arbejdsmark, 1955, p. 92-104. Il faut sans doute rattacher aussi à ce thème l'une des scènes de la stèle anépigraphe d'Ardre (Gotland).

comme Hyrrokkin dans la *Gylfaginning*. La pierre de Ledberg en Östergötland a peut-être une scène du Ragnarök. En revanche, les épisodes empruntés au monde réel sont d'une grande rareté : on cite péniblement les scènes de chasse de Böksta et Balingsta (*U.* 855), peut-être aussi la croix de Kirk Andreas à Man; elles peuvent dériver aussi de cycles légendaires.

Les symboles proprement païens — avant tout le marteau de Thor — n'apparaissent que tardivement, au XI^e^ siècle, par réaction anti-chrétienne, face à la croix; ils sont peu fréquents (6 ou 7 exemples seulement pour tout le Danemark). Mais l'élimination des scènes et des symboles du paganisme ne se fit qu'assez lentement : certains marteaux de Thor sont peut-être du XII^e^ siècle, et des scènes de l'Edda sont juxtaposées à des motifs chrétiens sur les croix runiques de l'île de Man, comme sur celle de Gosforth en Cumberland. L'évolution des styles fit bientôt disparaître la « grande bête »; quant au serpent runique, ce n'est pas la foi nouvelle qui l'atteignit dans sa vitalité : il fut simplement cantonné d'une croix plus ou moins ornée, surtout en Svealand. Il est très rare que des épisodes de l'histoire sainte prennent la place des scènes païennes (la grande crucifixion de Jelling, tout à fait exceptionnelle, est de conception et peut-être même d'exécution étrangère). C'est que les motifs eddiques étaient susceptibles d'une *interpretatio christiana* plus ou moins orthodoxe : la victoire de Sigurd sur Fáfnir peut symboliser aussi la victoire du Christ sur les forces infernales...

150. — Avant d'aborder le contenu des inscriptions, il faut mentionner, au moins brièvement, une catégorie de textes assez surprenante : ceux qui n'offrent aucune signification apparente. Le problème qu'ils posent rejoint sans doute celui des bractéates à texte purement ornemental (§ 82). En effet, une faible minorité seulement de ces monuments doit cacher un texte magique ou chiffré que seule notre ignorance des anciens usages ne nous permet pas de décrypter. La majorité sont simplement des inscriptions pseudo-runiques, gravées, par esprit d'imitation, par des gens ignorants du *fuþark*. Il n'y faut probablement voir qu'une preuve du prestige social dont jouissaient les pierres runiques dans le milieu suédois. La plupart de ces textes énigmatiques proviennent en effet de l'Uppland, où l'on en compte plus d'une quin-

zaine [1], d'ailleurs assez groupés. Ils sont sans doute tardifs, d'une époque où l'art des graveurs de runes commençait à dégénérer.

Des exemples patents de cet esprit d'imitation sont offerts par deux monuments que l'on vient de mentionner (§ 149) : l'inscription rupestre de Gök (*Sö.* 327), qui ne se contente pas de reproduire assez médiocrement le décor du rocher de Ramsundsberget (*Sö.* 101 = N° 82), mais y joint un texte à peu près inintelligible; et celle de Stora Ramsjö (*U.* 1175), qui imite de très près le décor de la pierre de Drävle (*U.* 1163), en l'encadrant d'un texte en caractères indéchiffrables, qui ne sont même pas vraiment runiques.

C'est d'un état d'esprit inverse que relèvent les inscriptions chiffrées : le désir de faire étalage de science et d'intriguer, voire de dérouter le lecteur. Il faut en rapprocher l'invitation à lire et à interpréter qui figure fréquemment en tête des inscriptions d'une certaine complexité [2] : le graveur de runes a compté sur l'effet de curiosité que produirait son travail; Balle, l'un des grands artistes qui travaillaient vers 1050 sur les confins sud-ouest de l'Uppland fut certainement effleuré par cette pensée [3].

La datation des textes

151. — La datation des inscriptions en *fuþark* récent est à peine moins délicate que celle des plus anciens textes. Le contexte archéologique — mobilier funéraire par exemple — n'existe que dans des cas très rares; les premiers runologues n'y ont généralement pas prêté attention et l'ont trop souvent bouleversé. La critique moderne se montre, à juste titre, d'une extrême prudence et renonce souvent à proposer des dates absolues.

---

[1] Notamment *U.* 427, 466, 468, 483, 487, 522, 529, 811, 888, 902, 1000, 1170, 1175, 1178-1180; *Sö.* 225, etc. L'une de ces inscriptions sert de « légende » à la plus ancienne image d'une cérémonie chrétienne en Suède, celle du rocher dit Sikahällen à Frötuna, près de Norrtälje (*U.* 529).

[2] Par exemple *raþu* au début de la très longue inscription de Hillersjö (*U.* 29), qui détaille des rapports de parenté passablement embrouillés; la formule se retrouve sur *U.* 11 (*raþu runaR* « toi, interprète les runes ») et sur *Sö.* 213 (*raþi saR kuni* « que celui qui est capable interprète »).

[3] Cf. *U.* 729 Ågersta (formule en vers) = N° 67.

Aucune inscription runique de l'âge des Vikings n'est datée, et très rares sont les textes qui comportent une référence indiscutable à un événement de date à peu près connue. Au Danemark, trois textes citent les rois de Jelling Gorm et Harald, ainsi que le roi de Hedeby Gnupa, tous du x^e^ siècle [1], quatre semblent se rattacher aux précédentes [2], et tout le reste doit être replacé par rapport à ces coordonnées par les seules ressources de la comparaison épigraphique, stylistique et linguistique (ce qui est rendu encore plus difficile du fait que tous les jalons sûrs concernent une seule province, le Jutland). En Suède, outre une pierre au nom du roi Håkon (*U.* 11), qui régnait vers 1073-1085, il faut surtout compter sur deux groupes de textes, totalisant une trentaine d'inscriptions. Le premier est formé de pierres relatant la participation de Suédois à la conquête de l'Angleterre par Knut le Grand, vers 1014-1018; le second, de celles qui commémorent les Varègues morts dans l'expédition d'Ingvar en Russie et en pays musulman, datée, grâce à des annales islandaises, de 1041 environ [3]. Les textes norvégiens, peu nombreux au demeurant, offrent au moins trois références chronologiques précises, à Knut le Grand et à Olaf le Saint [4]. Telle est la mince charpente sur laquelle reposent toutes les datations proposées.

Heureusement, dans les régions où l'usage de signer les inscriptions est répandu (Svealand et île de Man avant tout), et là où le contexte décoratif — serpent runique et croix — est assez étoffé pour permettre d'opérer des classements stylistiques et de distinguer des factures personnelles, l'étude attentive des sculptures peut apporter un critère chronologique extrêmement précieux. Les résultats ainsi obtenus sont très importants, et l'accord des runologues est à peu près réalisé à leur sujet.

---

[1] *D. R.* 41, 42, 4.

[2] *D. R.* 2, 26, 29, 55 (les trois dernières sont toutefois rejetées par l'hypercritique de Lis Jacobsen; cf. *D. R.*, texte, col. 1013).

[3] Voir ci-dessous, § 167.

[4] *N.Y.R.* 252 Stavanger III (Olaf le Saint et Knut le Grand), 184, Galteland (Knut le Grand), 210 Oddernes (Olaf le Saint).

Les runologues suédois sont parvenus à identifier un nombre appréciable de sculpteurs du XIe siècle, à cataloguer leurs œuvres et à en opérer la répartition par générations [1]. Ils ont d'abord pu localiser le graveur Ulf de Bårresta, dont nous avons l'inscription funéraire (*U.* 343-344 Yttergärde = N° 56) : il avoue lui-même avoir participé à plusieurs expéditions à l'Ouest, dont celles de Thorkell le Haut et de Knut le Grand, ce qui place sa jeunesse tout au début du XIe siècle; chrétien, au moins à la fin de sa vie, il fut sans doute l'un des premiers grands artistes de l'âge runique en Svealand. On connaît de lui deux textes signés, *U.* 161 et *U.* 336. Puis ils ont pu reconnaître dans Eskil (*askil, U.* 778) le graveur attitré des victimes de l'expédition d'Ingvar originaires de la région du Mälar; ils ont pu identifier presque sûrement cinq de ses œuvres et leur proposer ainsi une date approximative.

De proche en proche, tout un cadre de datation relativement précis a fini par enserrer la majorité des inscriptions à décor du Svealand. Les principales étapes sont jalonnées par les noms d'Åsmund Kareson, de Balle et d'Öper. Åsmund Kareson (*osmuntr karasun*) a signé explicitement vingt inscriptions dans la région voisine d'Uppsala, et on lui en attribue une quarantaine en tout, exécutées vers 1020-1040; ses tracés sont simples, marqués par de grandes croix dominant tout le champ inscrit; il est le créateur du style classique des pierres upplandaises. Balle (*bali*) travaillait dans le troisième quart du XIe siècle aux confins de l'Uppland, du Västmanland et du Södermanland; ses serpents runiques se contournent indéfiniment en forme de 8 pour couvrir toute la surface à décorer. Öper enfin (*ybir, ubiR*), qui portait aussi le surnom d'Ufejg (*ofaigr*), fut le plus fécond : on lui attribue environ 70 inscriptions, dont plus de 45 signées; il travailla surtout entre Uppsala et Stockholm, pendant presque toute la seconde moitié du XIe siècle. Avec lui, le serpent runique atteint un raffinement extraordinaire, enlaçant plusieurs spirales, les unes larges, les autres minces, les unes dans les autres, avec une sûreté de main parfaite. Autour des grands artistes gravitent des écoles, qui avouent parfois en toutes lettres leur filiation : c'est ainsi que sur la pierre d'Altuna (*U.* 1161) Balle et Frösten se réclament de leur commun maître Lifsten.

Malgré tout, les critères intrinsèques — style, écriture, langue, influences chrétiennes, etc. — constituent encore bien souvent la

---

[1] Voir avant tout l'ouvrage, déjà ancien, mais toujours fondamental, d'Erik BRATE, *Sveriges runristare*, 2e éd., Stockholm, 1928.

seule ressource du runologue. Quel que soit son flair, celui-ci doit alors se souvenir que le conservatisme d'un individu ou d'un canton peut entraîner des anomalies de plusieurs dizaines d'années.

Le style et le contenu des inscriptions

152. — Les textes rédigés dans le nouveau *fuþark* sont, pour la plupart, fort brefs. Aucun n'approche de l'inscription de Rök, avec ses 725 runes. La plus longue inscription de l'Uppland, celle de Hillersjö (*U.* 29), n'a que 284 runes conservées (300 environ dans son état complet), et dépasse de peu l'inscription de Sparlösa (276 runes conservées). Au Danemark, le plus long texte de l'époque des Vikings est la pierre de Glavendrup, à Fionie, avec 210 runes; la grande inscription royale de Jelling ne compte que 125 caractères, et le plus long texte norvégien, Alstad I (*N. Y. R.* 61) n'a que 97 runes. C'est dire que l'épigraphie runique ne saurait, à aucun moment, se mesurer avec l'épigraphie latine pour la richesse des informations que l'on en peut attendre.

On a vu que, sans être à proprement parler des épitaphes, la grande majorité des pierres runiques est consacrée à la commémoration d'un défunt, ou de plusieurs défunts apparentés. D'où une certaine monotonie dans la composition et le style. Le genre eut vite ses règles, assez tyranniques.

La concision, si appréciée des anciens écrivains scandinaves, a fait ici des ravages particulièrement étendus : nos inscriptions appartiennent pour la plupart, comme on l'a dit avec humour, « à ce genre de monuments qui font savoir à la postérité, d'un personnage d'ailleurs inconnu, que ce qu'il a fait de plus notable dans sa vie, c'est de mourir » [1].

Les textes à la première personne, commençant par *ek*, si remarquables aux temps de l'ancien *fuþark*, ont totalement disparu; le domaine funéraire leur convenait d'ailleurs peu. Pratiquement, toutes les inscriptions sont à la troisième personne.

---

[1] La formule est de Joseph Vendryès, et s'applique aux inscriptions ogamiques (Études celtiques, IV, 1, p. 88); on en a proposé de voisines pour les inscriptions runiques (Arntz, *Handbuch*, 1re éd., p. 223).

La plupart désignent d'abord le survivant (constructeur du monument, graveur des runes, etc.), le nom du défunt, objet de l'action ne venant qu'ensuite (*rejserformel* des runologues danois, ou *risterformel* quand le graveur seul est cité, ce qui est très rare au Danemark, un peu plus fréquent en Suède). Beaucoup plus rares, presque exceptionnelles sont les inscriptions qui débutent par le nom du mort, du type « A la mémoire de N., X. a fait », ou celles qui présentent le nom du mort au génitif, suivi de la désignation du monument : « Pierre de N. » (*genitivstypen*). En règle générale, l'épigraphie de l'âge des Vikings ignore aussi bien la formule chrétienne qui triomphera au XII^e^ siècle « Ici repose N. » que la formule moderne, se limitant au nom du défunt. Le schéma de la très grande majorité des textes est donc « X. a élevé cette pierre à (la mémoire de) N., son (parent, camarade, etc.) ». Quand plusieurs morts sont commémorés à la fois, leur lien de parenté est presque toujours indiqué.

On remarquera la disparition presque complète des formules qui, aux époques plus anciennes, assuraient par quelque conjuration magique la protection du tombeau. Tout au plus rencontre-t-on sur un groupe d'inscriptions danoises (*D. R.* 83, 209, 230, 338) des menaces à l'adresse des destructeurs ou des usurpateurs éventuels du monument. Ce changement est peut-être un indice du caractère plus profane de la société à l'âge des Vikings.

Peu ou point de formules de deuil ou de regret : sur les milliers de textes conservés, c'est à peine si l'on en trouve deux exemples au Danemark et deux ou trois en Suède, d'ailleurs fort brefs, et d'époque chrétienne [1]. Pas d'indications d'âge, de jour du décès, ni non plus, sauf de rarissimes exceptions, de domicile. Mais les formules d'éloge et de fierté à l'adresse du mort sont relativement fréquentes; l'usage danois les sépare nettement des indications relatives au nom et à la parenté du mort, tandis qu'en Suède et à Bornholm elles leur sont immédiatement juxtaposées. Il s'agit bien souvent d'expressions stéréotypées, dont l'intérêt

---

[1] Cf. les exemples cités par E. WESSÉN, A.N.F., LXXIX, 1964, p. 1.

est faible, comme *goþr* « bon », *harþa goþr* « très bon », *harþa goþr bondi* « très bon chef de famille », *goþr drængr*, *goþr þegn* « bon jeune guerrier » [1], *landmænnr goþr* « bon habitant du pays, bon compatriote », ou encore, en Suède, l'adverbe *trikila* (*drængila*) « virilement, courageusement », appliqué aux actes du défunt dans les textes versifiés [2]. Mais d'autres éloges sont plus précis, indiquant par exemple la situation enviable du mort dans la *liđ*, la *hirđ* ou l'armée navale (§ 155), les guerres ou les expéditions illustres auxquelles il a pris part (§ 158, 165-166), sa richesse ou les moyens par lesquels il l'avait acquise (§ 154), sa générosité et sa libéralité (§ 154), plus rarement ses talents divers, d'orateur ou de pilote par exemple. A l'aide de ces brèves indications, tout un tableau des valeurs éthiques dans l'aristocratie scandinave à la fin de l'âge des Vikings peut aisément être dressé; il est d'ailleurs le plus souvent monotone : le style épigraphique est tel que la majorité des morts restent pour nous des fantômes exsangues.

Pour que sa figure prenne quelque relief, il faut que le défunt ait péri d'une façon un peu exceptionnelle : en ce cas, les textes deviennent, sinon prolixes (ils ne le sont jamais), du moins plus explicites, et se chargent parfois d'un contenu affectif qui, pour être sobrement exprimé, n'en est que plus vibrant. Il s'agit le plus souvent d'une mort lointaine, comme Viking ou comme Varègue [3], ou plus tard comme pèlerin, et ces indications, dont la parenté du mort tire une évidente fierté, sont une des sources les plus précieuses dont on dispose pour écrire l'histoire de cette

---

[1] Sur les nuances particulières de certains de ces termes, cf. § 155; ces formules sont à peu près inconnues en Norvège (la plus notable exception étant *N.Y.R.* 244 Helland II : *harþa kuþan man*), et en revanche singulièrement abondantes en Västergötland.

[2] Exemples rassemblés par Evert SALBERGER, *Eftermälet på Apelbodastenen*, Kungl. human. vetenskapssamfundet i Lund, Årsberättelse, 1956-1957, p. 145-158.

[3] Mais il faut noter que « Viking » et « Varègue » comme épithètes de personnages ne se rencontrent pas en épigraphie runique; un seul texte danois (*D. R.* 216 Tirsted) parle de Vikings en général, dans un contexte très obscur; le mot fém. *viking* « expédition de Vikings » est rare (*D. R.* 330 et 334, textes scaniens; *Vg.* 61).

période (cf. § 164 à 167). Parfois, c'est une mort par trahison, un assassinat, qui est commémoré [1], sans nul doute pour attirer une vengeance sur les coupables [2], et aussi peut-être en raison de l'usage immémorial, point totalement disparu de nos jours, de dresser une pierre, un cairn, un amas de branches, etc., sur le lieu d'une mort tragique. Ou bien c'est une noyade dans une mer exotique (*U.* 214 = N° 54), ou quelque autre circonstance exceptionnelle.

Quand le hasard, ou un esprit d'aventure particulièrement développé ont multiplié ces destins hors série, alors — mais alors seulement — les inscriptions atteignent à la valeur littéraire, à la grandeur épique (§ 178). Les auteurs même des monuments en ont eu nette conscience : la grande majorité des inscriptions poétiques concernent des Vikings morts au loin [3].

153. — Sur les dernières inscriptions païennes, le mort part généralement pour l'au-delà sans bénédiction ni prière; les formules telles que *þor viki þasi runaR* (ou *þisi kuml*) « que Thor bénisse ces runes (ce monument) » sont très rares, presque uniquement danoises, et, comme les symboles graphiques du paganisme, semblent plutôt issues d'un « anti-christianisme » que d'une tradition polythéiste authentique. Mais à partir du milieu du XI^e^ siècle, sous l'influence des missions anglaises et allemandes, les formules chrétiennes se font abondantes, pour souhaiter le salut de l'âme du défunt : *kuþ hialbi salu hans* (ou *ant hans*) « que Dieu aide son âme (son esprit) » se trouve à des centaines

---

[1] Par exemple *U.* 691, *æftiR Styrbiorn, sun sinn myrðan;* cf. aussi, l'inscription de Sjonhem à Gotland, N° 92. Au total, les mentions de trahison seraient au nombre de 4 en Uppland, 1 à Gotland, 1 à Bornholm, 1 à Man (E. Wessén, sous *U.* 691).

[2] Cf. *U.* 1028 Lena : *kuþ sviki þar iR ha sviku* « que Dieu trahisse ceux qui l'ont trahi ».

[3] Une courte statistique, concernant le Södermanland, suffit à le montrer : sur quinze inscriptions de cette province comportant au moins une demi-strophe en *fornyrðislag* (§ 178), onze concernent des Vikings, dont deux qui comptent assurément parmi les plus remarquables des inscriptions poétiques (*Sö.* 34-35 et 338).

d'exemplaires et est sans doute un héritage direct de la dévotion anglo-saxonne [1]. Moins fréquemment, on demande pour le mort l'aide de la mère de Dieu ou de l'archange saint Michel (p. ex. Nos 104, 124 *bis*) et, plus rarement encore, on rencontre des formules développées, témoignant d'une connaissance plus profonde des conceptions chrétiennes [2], voire de véritables prières [3]. Sur d'assez nombreux textes suédois, il est précisé que le défunt a été atteint par la mort « dans les habits blancs » (*i hvitavaðum*) c'est-à-dire *in albis*, dans le costume du baptême — indice d'une conversion tardive, mais aussi motif supplémentaire d'espérer la clémence divine (p. ex. Nos 61, 65).

Certains milieux, suédois principalement, éprouvent le besoin d'exalter les bonnes œuvres accomplies par le défunt ou pour le salut de son âme (*til sialubotaR*, *U.* 347). La forme de bienfaisance le plus souvent alléguée, en Suède et dans le Danemark oriental, est la construction d'un pont ou d'une chaussée (le même terme, *bro*, a toujours désigné les deux notions dans les langues scandinaves). Cet acte semble s'être haussé, vers la fin du XIe siècle, au rang de dévotion typiquement nordique, peut-être parce qu'elle rejoignait certaines conceptions païennes sur les voyages de l'âme vers l'autre monde. Quelques-uns de ces « ponts » ont laissé des traces encore visibles sur le terrain, tels ceux édifiés par la famille du chef upplandais Jarlabanke autour de Täby (*U.* 164, 165; cf. § 168) ou celui de Sigrid à Ramsundsberget (*Sö.* 101), etc. Chose curieuse, la construction d'une église n'est presque jamais citée [4], mais les hommes pieux élèvent à

---

[1] Le vocabulaire suffit à le montrer : 1° le terme « âme » paraît être au Danemark un emprunt frison ou saxon, en Suède un emprunt anglais; 2° le verbe *hjalpa* « aider » est sans doute un calque du vieux saxon et v. ang. *helpan*.

[2] Ainsi à Folsberga (*U.* 719)ᵛ: *kristr lati kumo ot tumo i lus yk i þon em besta kristnum* « que le Christ fasse venir l'esprit de Tummi dans la lumière et dans ce monde meilleur pour les chrétiens ».

[3] On trouve le *Pater* sur quelques textes tardifs du Västergötland (*Vg.* 76, 81, etc.).

[4] Aucun exemple en Suède; au Danemark, pour l'époque des Vikings, cas unique de l'inscription de Lund 2 (*D. R.* 315) qui rappelle la construction de l'une des églises de la métropole par un certain Toke.

l'occasion un quai de débarquement (*laðbro*, *U.* 114 Runby), un gué (N° 72), ou encore une « maison pour l'âme » (*saluhus*, N° 72), c'est-à-dire sans doute un abri pour les pèlerins et voyageurs. Parfois, plus intéressés par la vie politique, ils aménagent un emplacement de *þing*, comme l'attestent par exemple les pierres upplandaises où l'on voit sur le vif la rivalité de deux grands lignages, celui d'Ulv de Skålhamra et celui de Jarlabanke de Täby, pour donner un *þingstað* bien disposé au härad de Vallentuna [1].

Cette christianisation n'atteignit pas l'onomastique avant une époque avancée du XII^e siècle ; et même alors elle resta fort superficielle : la mode des noms théophores (avant tout ceux composés sur *þórr*), si caractéristique de l'âge des Vikings (les textes en ancien *fuþark* l'ignoraient à peu près), imprègne toute la grande époque des inscriptions en runes récentes [2].

On pourrait naturellement approfondir ces indications fort sommaires et montrer en particulier par quelles nuances la sensibilité religieuse de l'époque païenne se prolonge à l'occasion en pleine ère des missions. Ainsi l'on trouve à cinq ou six reprises, en Suède et au Danemark, la formule *kuþ trutin hialbi otu hans* « que Dieu le seigneur aide son esprit » (p. ex. *U.* 627 et 1143, *Vg.* 127, *D. R.* 380), qui dénote un emprunt caractéristique (*drottinn*) au vocabulaire de compagnonnage nordique (§ 155). Une étude plus complète a été esquissée pour la Suède par Sven Ulric PALME, *Kristendomens genombrott i Sverige*, Stockholm, 1959, p. 87-96.

154. — Plus souvent que l'humilité chrétienne, c'est une certaine ostentation que révèlent les pierres dressées par les grands lignages à la fin de l'époque des Vikings, principalement dans la Suède centrale. L'un des textes où elle s'étale le plus naïvement

---

[1] Les inscriptions en question sont celles de Bällsta, *U.* 225-226 (*þæir gærðu hiar þingstað*) et de Vallentuna, *U.* 212 (= N° 78 *d*).

[2] Les anthroponymes vraiment chrétiens sont très rares sur les inscriptions antérieures au XIII^e siècle ; l'un des premiers attestés est *ion*, *iuan* « Jean » (par exemple *U.* 216).

donnera bien le ton : cette pierre d'Aspa bro en Södermanland, où l'on dit des deux défunts qu'elle commémore *uaru rikiR o rauniki ak snialastiR i suiþiuþu* « ils étaient riches à Röninge (leur canton) et les plus hardis de la Suède » [1].

La fierté de la propriété s'étale sur un assez grand nombre d'inscriptions, surtout en Suède et en Scanie : le mort est célébré parce qu'il possédait à lui seul un village, tel le fameux Jarlabanke (§ 168) qui était le seul maître de Täby (*han ati ain by þina, U.* 331 Snottsta), ou parce qu'il « avait une ferme à Torsholma et un équipage de navire à Rolsta » (*an ati bo i þorsulmi ok i rolstam skibliþ, U.* 348 Näs). Parfois, comme à Malsta, en Hälsingland, les limites de la propriété sont indiquées; plus souvent quelques détails viennent prouver que cette richesse n'est ni statique ni uniquement terrienne. Il s'agit d'une aristocratie conquérante en pleine expansion : beaucoup de défunts reçoivent des éloges pour s'être enrichis — souvent grâce à un *danegeld* —; plusieurs déclarent, sans nulle fausse honte, que la soif de l'or était le grand motif de leurs expéditions [2]. Divers personnages se parent de surnoms affirmant leur richesse, comme encore le héros de l'inscription de Malsta (N° 88), Fé-Gylfi (*fi kiulfi*) «Gylfi le Riche ». Ces richesses leur servent à acheter des terres : Torsten, qui élève une pierre à la mémoire de son fils, se vante d'avoir « acheté cette ferme et acquis (cette richesse) à l'Est en Russie » (*auk (k)aubti þinsa bu auk aflaþi austR i karþum,* N° 53 = *U.* 209 Veda), tandis que, à Ulunda, Karr recourt à des vers pour dire que son père « partit plein de courage et acquit des richesses au loin en Grèce pour son héritier» (*for hæfila fea R aflaþi / ut i grikkium arfa sinum,* N° 69 = *U.* 792). Les questions d'héritage revêtent d'ailleurs une réelle importance dans les inscriptions, et plusieurs d'entre elles constituent de vrais titres de succession (cf. § 180).

---

[1] Sven B. F. Jansson, *Sörmländska runstensfynd,* Fornvännen, 1948, p. 286-290; cf. Ruprecht, n° 83.

[2] Par exemple *Sö.* 179 Gripsholm (N° 77 *e*) : *þaiR furu trikila fiari at kuli* « ils partirent hardiment au loin à la recherche de l'or ».

Les textes danois sont, dans l'ensemble, beaucoup plus réservés [1] : point de mentions de propriétés foncières ni d'héritages, mais seulement deux fois la possession d'un navire (*D. R.* 68, 335) — et c'est plutôt pour indiquer une copropriété qui crée une sorte de compagnonnage militaire. Si les Danegelds ont dû, comme leur nom l'indique, profiter abondamment aux Danois, ils ont eu la pudeur de n'en rien dire, et l'or n'apparaît que dans un texte, à l'occasion du rachat d'un captif (*D. R.* 58). Il y a certainement, derrière cette opposition, une différence d'attitude mentale, une différence de richesse aussi peut-être [2], en tout cas plus de conservatisme et de stabilité au Danemark, et plus de dynamisme et d'appétit de grandeur en Suède.

Certains indices, d'ordre onomastique surtout, paraissent révéler que, dans plusieurs régions de la Suède, au cours du XI^e^ siècle, l'aristocratie attachée aux runes, usée peu à peu par les pertes énormes des expéditions lointaines, fut lentement envahie par de nouveaux lignages de souche paysanne [3]. Mais ceux-ci se stabilisèrent vite à leur tour. L'on a observé, à juste titre, qu'il existe une coïncidence d'ensemble entre les cantons où les inscriptions clament le plus haut la richesse d'une classe dirigeante fière de son succès et ceux où les premiers textes diplomatiques (XII^e^-XIII^e^ siècles) attestent la présence d'une noblesse active, bien nantie et favorable aux fondations ecclésiastiques [4].

Contrepartie obligée de la richesse, la générosité des trépassés s'affirme aussi sur les pierres runiques, mais avec infiniment plus de réserve. Le contraste est vif entre la place que sagas et poésies scaldiques font sans cesse à ces qualités, et le rôle extrê-

---

[1] Renvoyons une fois pour toutes à l'article de H. A. KOEFOED, *The heroic age in Scandinavia in light of the Danish inscriptions in the younger runes*, Scandinavian Studies, XXXV, 1963, p. 110-122, d'ailleurs assez superficiel.

[2] Les trésors monétaires retrouvés en Suède sont effectivement beaucoup plus importants que ceux qui proviennent du Danemark.

[3] RUPRECHT, p. 49-50.

[4] C. I. STÅHLE, *in* Namn och bygd, XXXVI, 1948, p. 132, n. 38. Il n'est cependant guère possible de tracer une généalogie continue des héros de nos inscriptions aux lignages nobles de la Suède médiévale.

ment discret qu'elles jouent sur nos textes, où la simple épithète *góðr* « bon » suffit à peu près à tout. Quatre ou cinq défunts à peine reçoivent la qualification de *mildr mataR* « généreux en nourriture » [1]. C'est dire tout l'espace qui sépare le style et le milieu des graveurs de runes de ceux des scaldes. Ceux-ci hantent les suites princières et vivent de leur prodigalité, tandis que ceux-là fréquentent plutôt des paysans trop fiers de leur patrimoine pour le disperser.

155. — Les inscriptions funéraires sont en général très précises en ce qui concerne les liens de famille, soit qu'elles exposent — ce qui est rare — la généalogie du défunt à travers plusieurs générations [2], soit qu'elles indiquent les liens qui unissent le mort à ceux qui ont dressé son monument. Naturellement, le cas le plus fréquent est celui de la pierre placée par le fils, naturel ou adoptif, à la mémoire de son père, par un frère à la mémoire de son frère ou par une femme à celle de son mari. Mais on doit faire observer que les conditions très particulières de l'époque des Vikings se répercutent curieusement, en certaines régions, sur ces pratiques : si au Danemark — bien assagi déjà à la grande époque des inscriptions runiques — on compte seulement 9 pierres placées par un père à la mémoire d'un fils prédécédé (contre 35 élevées par un fils à son père), en Suède le rapport se modifie nettement : en Västergötland, face à 24 pierres élevées par le fils au père, il y en a 22 élevées par le père au fils [3], preuve que la mort violente des jeunes hommes y restait singulièrement

---

[1] Les textes sont énumérés par RUPRECHT, p. 109, n. 82.

[2] Sept générations sur la pierre de Sandsjö en Småland, six à Malsta en Hälsingland (N° 88), en ligne masculine; quatre, en ligne féminine, sur la pierre de Kärnbo (*Sö.* 176). Ces textes généalogiques, qui ne se rencontrent guère qu'en Suède dans des familles de premier plan, sont à rapprocher des généalogies si fréquentes dans les « sagas de familles », mais ce sont aussi parfois des documents juridiques (§ 180). Seule l'indication du nom du père est presque de règle.

[3] *D. R.*, col. 916-917; H. WIDÉEN, *Västsvenska vikingatids studier*, p. 131. En Södermanland (*Sö*, p. LV) les chiffres seraient : 124 inscriptions du fils pour le père, 41 du père pour le fils.

fréquente à l'époque, cependant plus tardive, de la plus grande activité épigraphique.

Inversement Ruprecht a calculé que le nombre des célibataires était au Danemark 56 % de celui des défunts, 50 à 55 % en Götaland et 36 % seulement en Uppland, indice qu'il a interprété comme une preuve que les inscriptions suédoises émanaient d'un milieu plus pacifique que les danoises (*op. cit.*, p. 44). Nous n'en croyons rien; ne s'agirait-il pas plutôt d'une différence dans les coutumes matrimoniales, et notamment dans la fréquence relative des unions légitimes, seules signalées, et des concubinats plus ou moins reconnus?

Les femmes n'interviennent guère qu'à défaut de parent mâle du défunt, le plus souvent pour honorer leur mari ou leur fils. Elles ont cependant droit, elles aussi, en certaines occasions, et surtout à la fin de la période [1], à des inscriptions funéraires : il y a dans les *corpus* runiques de 5 à 7 % de textes dédiés à des femmes. Certaines inscriptions suédoises montrent que des femmes ont pu tenir un rôle de vrai chef de famille pendant plusieurs générations, par suite de morts précoces (p. ex. *U.* 29 Hillersjö = N° 48).

A défaut de proches parents, le mort est célébré par ses compagnons ou ses fidèles, et les inscriptions runiques constituent notre source la plus authentique sur les modalités et le vocabulaire du compagnonnage et de la recommandation nordiques à l'époque des Vikings, sujet que nous ne pouvons aborder ici que très brièvement.

Certains termes évoquent sans doute une situation de « vassalité » envers le pouvoir royal, récompensée par une inféodation consécutive; c'est du moins ainsi qu'un travail récent tend à interpréter le titre de *landmannR,* qui a fait couler tant d'encre [2], et à rendre compte de certaines formules de propriété qui paraissent dépasser la mesure

---

[1] Voir RUPRECHT, p. 171-172.

[2] Voir en dernier lieu K. G. LJUNGGREN, *Landman och boman i vikingatida källor,* A.N.F., LXXIV, 1959, p. 115-135, qui modifie les thèses antérieurement proposées par Lis JACOBSEN, *Wimmer's Farmer-stones,* A. Ph. Sc., I, 1926, p. 207-243.

(comme lorsque, sur *U.* 212 Vallentuna, Jarlabanke se déclare propriétaire de tout le *hundari* de Täby). Quoi qu'il en soit, ce lien n'a jamais amené un fidèle à élever une stèle à son roi, ni inversement. Nous ne nous en occuperons donc point davantage.

Les compagnonnages évoqués par les inscriptions paraissent être de deux types, l'un surtout militaire et naval, l'autre plutôt civil et peut-être même parfois commercial. Le premier se noue au sein de la *lið* des inscriptions, qui correspond sans doute en partie à la *hirð* des textes norvégiens des XII^e^ et XIII^e^ siècles; cette troupe, liée au prince par un rite de recommandation, est formée de jeunes guerriers (dont le nom est *þægn* ou *drængR*) et de gardes armés (*huskarl;* on emploie aussi au Danemark le mot *hempægi*) [1], dirigés par des chefs (que l'on appelle *trutin* sur *D. R.* 131, *þiakna furstr* « le premier des guerriers » sur *D. R.* 277, ou *lis furuki* « le chef de la garde » sur *Sö.* 338). Tous les membres de ce corps sont étroitement unis et s'honorent de lui avoir appartenu, même et surtout quand le prince dont elle dépend est un roi étranger, l'empereur grec par exemple (*U.* 112 Ed) ou un chef russe (*Sö.* 338 Turinge). Le chef de navire (*skipari*) [2] et le pilote (*styrimaðr*) se glorifient de même d'avoir conduit au combat leur équipage (*skibara*) [3], pour leur propre compte ou au service d'un prince, anglais (*Sm.* 42) ou suédois; c'est ainsi que nous connaissons 5 des pilotes de la grande expédition d'Ingvar en Orient (cf. § 167).

L'autre type, plus pacifique, de compagnonnage, est caractérisé par l'emploi du mot *félagi* (dan. *fælle*), sur lequel on a beaucoup discuté. Le mot signifie sûrement « compagnon », mais s'agit-il d'associés dans une expédition de Vikings ou d'associés pour un voyage commercial? Dans la réalité comme dans le vocabulaire, ces deux faces de l'activité scandinave devaient se distinguer assez malaisément. Qui dira pourquoi deux de ces

---

[1] Sur le sens de tous ces mots, très discuté, voir *D. R.*, col. 643 et 730, et l'article de K. M. NIELSEN, Aarbøger, 1945, p. 111-121.

[2] Sur ces termes nautiques, cf. RUPRECHT, p. 72 et suiv.

[3] *Sö.* 171 Esta, ou *skipan U.* 349.

« compagnons » étaient, par exemple, venus jusqu'en Ukraine au témoignage de la pierre de Berezanj (N° 109) ? D'autre part, les inscriptions runiques suédoises constituent l'une des sources les plus anciennes et les plus sûres pour l'histoire des guildes dans le monde germanique.

Les textes principaux proviennent de la ville de Sigtuna, où ils relatent l'existence à la fin du XI^e siècle d'une guilde des Frisons (*U.* 379 = N° 58 et *U.* 391), et de deux localités rurales de l'Östergötland, Bjälbo, près du centre commercial ancien de Skänninge (N° 96) et Törnevalla, près de Linköping (pierre trouvée en 1960). Les membres des guildes sont appelés *kiltar*, mais aussi *trikiaR* (*drængiaR*) et *felahaR*. Il est vraisemblable que ces associations avaient, au moins en partie, un caractère commercial. Cf. Sv. B. F. JANSSON, *A newly discovered rune-stone in Törnevalla church, Östergötland,* dans *Early English and Norse Studies presented to H. Smith,* Londres, 1963, p. 110-119.

Enfin, une coutume tardive, très rare au Danemark et en Götaland, mais nullement exceptionnelle en Uppland (25 exemples environ) autorise à dresser de son vivant une pierre destinée à perpétuer sa propre mémoire et à rappeler ses propres bonnes œuvres. Elle fut apparemment inaugurée par un certain Ale, contemporain de Knut le Grand (*U.* 194 Väsby = N° 52), puis l'orgueilleux lignage de Jarlabanke (§ 168) la pratiqua longuement (p. ex. *U.* 127, 164-165). Cette démesure ne se trouve dans le reste de la Suède que sous des influences upplandaises.

IV. LES PROVINCES DE L'ÉPIGRAPHIE RUNIQUE

156. — Le style laconique en honneur chez les graveurs de runes fait que le contenu historique des inscriptions est plus mince qu'on ne l'attendrait à première vue. La critique du XX^e siècle a d'ailleurs singulièrement freiné le zèle des runologues anciens à reconnaître dans nos textes des personnages ou des événements cités par les sagas. On leur doit cependant quelques

données de première importance pour l'histoire de l'âge des Vikings, en Scandinavie et outre-mer. Aucun ouvrage de runologie ne peut manquer de les passer en revue, au moins sommairement [1]. Cette étude doit se faire pays par pays, ce qui donnera l'occasion d'apercevoir, chemin faisant, l'originalité profonde de chaque domaine à l'époque la plus importante de l'histoire des runes scandinaves.

Le Danemark

157. — Parmi les inscriptions danoises, les deux pierres de Jelling (*D. R.* 41 et 42, N^os^ 114 et 115) tiennent assurément le premier rang; mais ces deux éléments d'un même monument royal constituent un cas unique dans le domaine de la runologie [2]. Les fouilles d'Ejnar Dyggve ont assez bien éclairci leur contexte archéologique. Jelling, sur le versant oriental du Jutland, fut d'abord un lieu de culte païen aménagé vers 930 par le roi Gorm l'Ancien : une vaste enceinte triangulaire de *bautastene* aboutissait à un énorme tumulus destiné à servir de sépulture au roi et à sa femme, disposition qui paraît d'un archaïsme voulu. Une brève inscription (*D. R.* 41), sans caractère religieux, fut placée au milieu par le roi à la mémoire de sa femme prédécédée, Thyre. Plus tard, vers 960, Harald à la dent bleue, fils de Gorm, devenu chrétien, établit au centre de l'enceinte une église et un cimetière chrétien; dans l'axe même de l'ancien sanctuaire païen, il dresse un monument agressivement chrétien, figuré et inscrit : la « grande pierre de Jelling », qui se trouve

---

[1] On trouvera de très précieux aperçus sur cette question dans le commode petit livre d'Arndt RUPRECHT, *Die ausgehende Wikingerzeit im Lichte der Runeninschriften*, Göttingen, 1958, qui comprend notamment une anthologie des inscriptions « historiques » relatives aux Vikings et aux Varègues (à l'exception de celles qui ont trait à l'expédition d'Ingvar).

[2] Il est inutile — et impossible — de donner ici une bibliographie des inscriptions de Jelling, qui ont fait couler des flots d'encre; il suffira d'un renvoi à *D. R.*, col. 65-74 et aux références données à l'anthologie ci-après, N^os^ 114 et 115. Un fragment d'une troisième inscription a été trouvé à Jelling en 1964; il paraît sans rapport avec le monument royal étudié ici.

toujours à son emplacement primitif. En même temps, il élève un second tumulus, sur la valeur duquel on s'interroge toujours, en face de celui de son père, et fait sans doute inhumer ses parents en terre consacrée.

Le premier texte, écrit en lignes verticales très simples sur un petit bloc équarri, est d'un style aussi laconique qu'impersonnel, tout à fait dans la tradition des pierres runiques ordinaires. Les seuls problèmes qu'il pose sont dus à notre médiocre connaissance de la syntaxe danoise du x^e siècle (voir le commentaire du N° 114). Le second est aussi impressionnant par ses dimensions que par son décor, sa disposition épigraphique et son contenu même, tous ces éléments étant également exceptionnels.

C'est l'une des plus énormes pierres runiques connues (2,43 m de haut, base triangulaire de 2,90 m × 1,62 m × 1,58 m). Toutes ses faces sont couvertes de sculptures; sur une face — la plus large — c'est la partie principale de l'inscription, disposée, contrairement à toute la tradition runographique, en quatre lignes horizontales, encadrées par des entrelacs; il est hors de doute que cette composition anormale a été voulue, imitée de textes chrétiens, c'est-à-dire, vraisemblablement, de manuscrits anglais en lettres latines. La seconde face comporte, comme figure centrale, un lion, figuré selon l'esthétique alors en vigueur dans le monde anglo-saxon, occupé à lutter contre un serpent (probablement un symbole du triomphe de la foi nouvelle sur le paganisme); une ligne de texte l'accompagne. Sur la troisième face est représenté le Christ en croix, au milieu d'entrelacs complexes qui, comme sur une page de manuscrit enluminé, occupent toute la surface disponible; la dernière ligne du texte est placée au-dessous. Tout cela témoigne de contacts remarquables, et voulus, avec le monde chrétien et plus précisément anglo-saxon, qui a fourni sinon le sculpteur lui-même — la chose est possible — du moins un grand nombre de ses éléments d'inspiration. La grande pierre de Jelling n'a pas fait école : les auteurs de monuments runiques ne cherchèrent pas dans la suite à se rapprocher aussi étroitement des traditions étrangères; même chrétiens, ils poursuivirent la voie tracée à l'époque païenne, ou renoncèrent aux runes. Cette occasion unique de voir naître un « style runique chrétien » ne fut point saisie.

La valeur littéraire et historique de l'inscription est considérable. Sa forme est recherchée : jeu d'allitérations, formules

aussi orgueilleuses dans leur brièveté que rares dans l'épigraphie runique servent à mettre en vedette l'unification et la christianisation du Danemark ainsi que la conquête — partielle, mais cela n'est pas dit — de la Norvège. Au total, le monument est digne de ce qu'il est : l'acte de naissance de la monarchie danoise.

D'autres textes émanent également des rois de Jelling et de leur entourage. Ils sont infiniment moins instructifs. Quoique cela ait été discuté, les inscriptions de Bække (*D. R.* 29), de Læborg (*D. R.* 26 = N° 113) et de Horne (*D. R.* 34) paraissent contenir des allusions à la reine Thyre, femme de Gorm l'Ancien. Celle de Sønder Vissing (*D. R.* 55 = N° 116) est l'œuvre de la femme du roi Harald à la dent bleue, Tove, fille du prince vende Mistivoj, morte vers 990. Ensuite les souverains danois renoncèrent aux inscriptions runiques, et même, jusqu'à Valdemar le Grand, à toutes les inscriptions. On est incapable de rendre compte des motifs qui ont pu amener, pendant moins d'un demi-siècle, cette brève floraison d'inscriptions royales.

158. — Pour retrouver des textes d'intérêt historique, il faut s'adresser aux marches méridionales du Danemark ou descendre jusqu'à la génération de Knut le Grand.

Le Slesvig, isthme étroit disputé entre Danois, Saxons et Slaves, était par surcroît l'une des issues principales de la Baltique en un temps où l'on redoutait la circumnavigation du Jutland. Il vit naître un centre commercial de première importance aux VIII^e^, IX^e^ et X^e^ siècles, Hedeby (*haiþabu*, all. Haddeby), au Sud-Est de la ville moderne de Slesvig (all. Schleswig), qui fut l'enjeu de nombreuses rivalités politiques. Une dynastie suédoise s'y installa un moment, dans la première moitié du X^e^ siècle. Son histoire, qui ne se laisse entrevoir que fort obscurément à travers l'annalistique allemande, est éclairée par deux groupes d'inscriptions runiques. Les unes commémorent le roi Sigtrygg, fils de Gnupa (et l'on sait, par Widukind, que ce Gnupa fut contraint en 934 par Henri I^er^ l'Oiseleur à recevoir le baptême) ; les autres sont relatives à un roi Sven et au siège qu'il mit devant Hedeby : s'agit-il de Sven à la barbe fourchue (mort en 1014)

ou de son petit-fils Sven Estridsen (mort en 1074)? La première solution est la plus vraisemblable (cf. Nos 110 et 112).

Les textes danois relatifs aux Vikings sont peu nombreux; ils manquent tout à fait dans l'île qui devait être le principal foyer de la culture médiévale danoise, Sjælland, tandis que leur densité la plus forte se rencontre au xe siècle en Jutland (alors sans doute siège de la royauté), au xie siècle en Scanie (qui semble avoir été la province la plus liée à Knut le Grand). Trente-cinq inscriptions sont à retenir; la plupart ne citent pas le but des expéditions; quand celui-ci apparaît, c'est le plus souvent l'Angleterre (4 exemples, dont un cite Londres, *D. R.* 337) ou, assez curieusement, la Suède (4 cas aussi, dont 2 relatifs à Uppsala) et Gotland (2 cas). L'Ouest, sans plus, est cité une fois, le Nord une fois et l'Est une fois. Un texte de Bornholm (*D. R.* 380) parle d'un combat (naval?) à l'île d'Utlängan, près de la côte de Blekinge. En somme, pour 14 destinations connues, 5 sont occidentales, et 9 dans le monde baltique, proportion qui est assez surprenante.

Il est non moins remarquable de ne trouver qu'une seule mention, très indirecte, des entreprises de Knut le Grand (*D. R.* 345 Simris), tandis que deux inscriptions (*D. R.* 295 Hällestad = Nos 128 et 279 Sjörup) font une allusion précise, mais pour nous mystérieuse, à un combat livré au cœur de la Suède, à Uppsala : leurs héros « qui n'ont pas fui à Uppsala » (*saR flu aigi at ubsalum*) semblent avoir appartenu à la troupe d'un certain Toki, tombé dans l'entreprise. S'agit-il du combat de Fyrisvalla, livré, selon la tradition, à la fin du xe siècle, sous le commandement de Harald Gormsson (ceci d'après la très mythique *Knytlinga saga*) ou d'une autre rencontre inconnue? [1]. Quant à la victime du combat d'Utlängan, elle appartient à une famille qu'une source de meilleur aloi (la *Jómsvíkinga saga*) montre mêlée aux événements de l'extrême fin du xe siècle dans le Sud de la Baltique.

159. — Les recoupements qu'autorisent un certain nombre d'inscriptions permettent de se faire une idée assez vivante de

---

[1] Le combat de Fyris est aussi cité par une inscription suédoise, *Ög.* 81 Högby = No 97.

quelques lignages de l'aristocratie danoise. A la différence des textes suédois, ils remontent jusqu'à une époque où le paganisme était encore fortement organisé. C'est ainsi que quatre pierres de l'île de Fionie concernent le même Rolf, *goði* (prêtre et chef civil) des habitants de la péninsule de Helnæs, dont le neveu, sans doute un Viking, trouva la mort par noyade [1]; sa famille avait un graveur de runes attitré, Åver (*quaiR*), qui connaissait et utilisait encore plusieurs des runes de l'ancien *fuþark*. Trois inscriptions, dont deux exceptionnellement longues, nous renseignent sur les alliances d'une puissante dame du début du x^e^ siècle, Ragnhild (*raknhiltr*), fille d'Ulv, d'abord femme d'un chef du Sud-Est de Sjælland, Gunnulv fils de Nærve, puis remariée à Alle, chef de la *lið, goði* des sanctuaires du Nord de Fionie, et païen dévôt — son inscription, incorporée à un alignement en forme de navire, est une des rares qui invoquent explicitement la protection de Thor; elle aussi avait son graveur attitré, Sote (*suti*), un virtuose de son art, dont nous connaissons également la famille [2]. Le vocabulaire de ces textes archaïques est parfois d'une interprétation difficile, car nous n'avons pas d'autre moyen d'introduction dans cette société très imprégnée encore de concepts païens [3].

Le niveau artistique des inscriptions danoises est très inégal. Face à une grande majorité de textes où ne se manifeste aucune préoccupation décorative, on trouve quelques monuments d'un très grand intérêt, surtout dans trois régions : le Jutland oriental, de Randers à Århus et Jelling — province artistique qui semble avoir eu quelques contacts avec le Götaland —; la Scanie, et l'île de Bornholm — ces deux dernières régions parfois influencées par des courants venus du Svealand [4]. Le Danemark n'a pas

---

[1] *D. R.* 189, 190, 192, 193.

[2] *D. R.* 209 Glavendrup = N° 124; 230 Tryggevælde = N° 125, et, pour la famille de Sote, *D. R.* 202 Rønninge = N° 123.

[3] Cf. le commentaire des N^os^ 124 et 125 et les articles de Harry ANDERSEN dans A. Ph. Sc., XX, 1950, p. 312-333 et XXV, 1960, p. 1-30.

[4] Sur tout ceci, voir Harald WIDÉEN, *Västsvenska vikingatids-studier*, Göteborg, 1955, et surtout Hans CHRISTIANSSON, *Sydskandinavisk stil, studier i ornamentiken på de senvikingatida runstenarna*, Uppsala, 1959.

établi le même lien que la Suède entre les figurations religieuses ou épiques et l'épigraphie runique. Il n'a guère accordé à la croix la place prééminente qu'elle connut à la fin du XI^e siècle sur le décor des pierres du Svealand, et les scènes eddiques y sont également plus rares (elles se résument presque dans la femme qui chevauche un loup sur la pierre de Hunnestad *D. R.* 284, sans doute Hyrrokkin).

La Norvège

160. — Dans le domaine norvégien, où de toute façon les pierres runiques proprement dites sont rares, nous n'aurons à relever que fort peu de textes d'intérêt historique pour l'âge des Vikings.

La province la plus riche en pierres inscrites est celle, très petite, de Jæder (Jæren), près de Stavanger; elle n'en compte que 16, de la fin du X^e et au début du XI^e siècle. Leur graphie les apparente nettement aux textes de l'île de Man (§ 171). De plus, cinq sont gravées sur des croix — toujours comme à Man — ou portent une croix comme motif central : il paraît évident que nous tenons ici l'un des points de départ du mouvement qui répandit l'épigraphie runique chrétienne dans le monde norvégien. Partout ailleurs, les pierres runiques gardent un caractère d'exception.

Aucune inscription n'émane des souverains ni de leur entourage. Le Jämtland — alors plus norvégien que suédois — offre cependant un texte qui rend un son assez comparable à celui de la grande pierre de Jelling : son auteur, un chef du pays, Östman Gudfastsön, s'y glorifie d'avoir introduit le christianisme dans la région, *hąn lit kristną eątaląnt* [1]. Les pierres élevées à la mémoire de Vikings sont elles-mêmes fort rares; la plus explicite, celle d'Alstad III, commémore assez curieusement un Varègue,

---

[1] Inscription de Frösö, N° 151; cf. O. VON FRIESEN, *Runorna i Sverige*, Stockholm, 1928, p. 66. Le contexte — construction d'un pont, signatures des graveurs — peut indiquer des influences suédoises.

Torald, qui trouva la mort entre Vitaholm (lieu inconnu, sans doute sur la côte de Lettonie) et la Russie; elle date du début du XI^e siècle [1]. Les autres font allusion au Danemark (Stangeland, *N.Y.R.* 239) et à l'Angleterre au temps de Knut le Grand (Galteland, *N.Y.R.* 184). Un anneau d'argent de Senja (Troms fylke) mentionne, vers 1025, dans un texte métrique, une expédition en Frise. Enfin une inscription depuis longtemps perdue, et très abondamment discutée, celle de Hønen (Buskerud fylke, *N.Y.R.* 102), également métrique, a paru aux meilleurs runologues (S. Bugge, M. Olsen) contenir une mention du Vinland (mais la lecture est très incertaine, *uinlat* ou *uinkalt*), et, plus sûrement, celle des pays inhabités (*ubukþ*, v. isl. *óbygð*) de la côte orientale du Grønland; elle paraît dater de la première moitié du XI^e siècle.

Il existe, en revanche, quelques textes relatifs à des épisodes connus de l'histoire politique du royaume. Une croix de pierre, érigée près de Stavanger (*N.Y.R.* 252 = N° 148) semble, si l'on suit le déchiffrement proposé par Aslak Liestøl, commémorer le combat naval livré en 1028 par Erling Skjalgsson au roi Olaf le Saint. Un madrier de l'église de Vinje en Telemark (*N.Y.R.* 170 = N° 141) porte un texte gravé au temps des grandes guerres civiles (sans doute en 1197) par l'un des chefs du parti des Baglar, Sigurðr Jarlsson, et rappelant tous ses griefs contre le roi Sverre, meurtrier de sa famille.

161. — La typologie des textes norvégiens sur pierre est bien différente de celle des inscriptions danoises et suédoises. Beaucoup des principaux monuments de l'âge des Vikings, au lieu d'être des blocs assez massifs et à peine dégrossis, sont des pierres très hautes et relativement étroites, aux faces bien aplanies; les textes sont souvent gravés sur la tranche, en une ou deux longues lignes allant de bas en haut : l'inscription d'Oddernes II (*N.Y.R.* 210) comporte ainsi 50 runes en une seule ligne, large de 10 cm et s'étirant sur plus de 3 m [2]. Certains des monuments les plus

[1] *N.Y.R.* 62 = N° 138.
[2] Sur les origines de ce type, cf. § 25.

fameux ont une forme très caractéristique en aiguille ou en obélisque (Dynna, Alstad). Six pierres norvégiennes seulement présentent un décor de quelque importance, disposé en général en plusieurs registres superposés sur les faces larges du monument; les plus célèbres sont les pierres d'Alstad (qui portent deux textes de date différente), de Dynna (*N.Y.R.* 68) et de Vang (*N.Y.R.* 84), gloires du musée universitaire d'Oslo; leurs figures appartiennent au style dit « du Ringerike », typique de la première moitié du XI^e siècle. Sauf dans le pays de Jæder, les signes chrétiens sont très rares, même si le texte est intrinsèquement chrétien. On ne rencontre guère de « serpents runiques » ni même d'entrelacs. Le libellé de ces textes monumentaux s'éloigne en général assez peu de ce que l'on rencontre en Suède.

L'originalité principale de l'épigraphie norvégienne réside sans doute dans le très grand nombre des textes gravés sur bois ou sur objets mobiliers. Ils nous montrent, chez les charpentiers constructeurs des églises en bois (*stavkirker*), chez les fondeurs de cloches, chez les forgerons de village (Rauland, *N.Y.R.* 179 = N° 183) une solide connaissance des runes à peu près ininterrompue de l'âge des Vikings au XIV^e siècle. De la rame du navire d'Oseberg, au IX^e siècle (*N.Y.R.* 137) à la huche de Bondi, de l'extrême fin du Moyen Âge (*N.Y.R.* 133 = N° 182), la tradition n'a cessé d'être vivante dans les campagnes norvégiennes de graver en runes sur des objets familiers marques de propriété ou signatures d'artisans. Cette tradition a également pénétré très tôt en milieu urbain, dès le X^e siècle à Kaupang (Skiringssal), et elle s'y est maintenue longuement (cf. § 199).

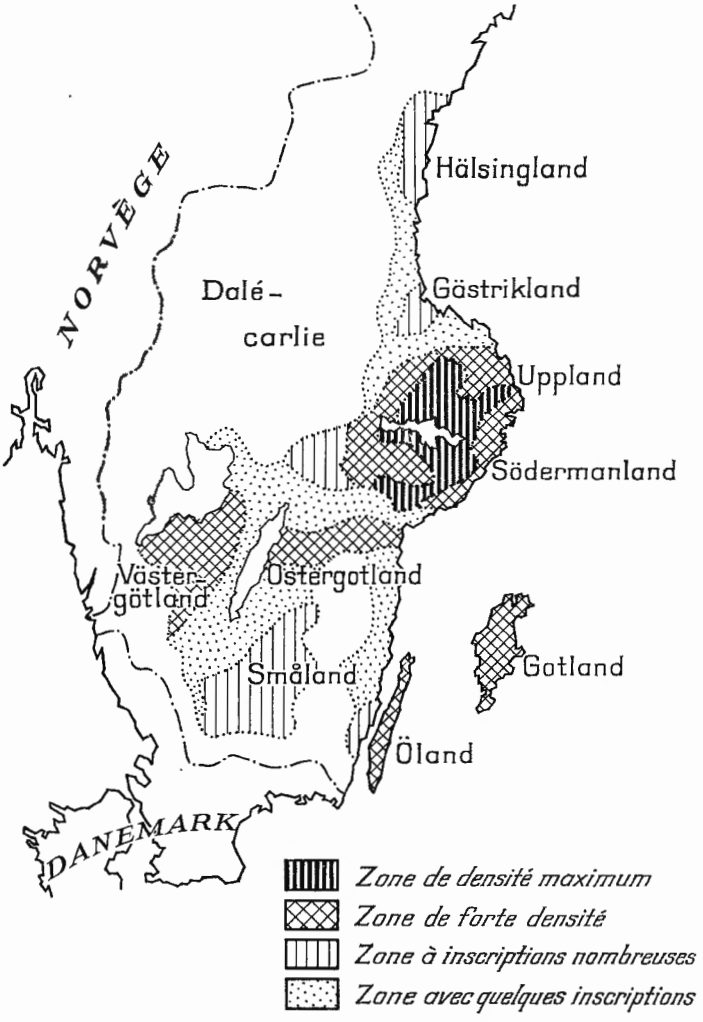
Au total, donc, il ne serait peut-être pas trop aventuré de dire que l'usage des runes a été en Norvège plutôt moins aristocratique et plus populaire qu'en Danemark et surtout en Suède.

La Suède

162. — L'épigraphie runique suédoise se divise en deux provinces, bien tranchées, correspondant en gros à l'ancienne division politique du pays : Svealand et Götaland, auxquelles s'ajoute, fort originale, l'île de Gotland. Le premier domaine

Carte 3

Répartition des inscriptions runiques
en Suède
(limites médiévales)
simplifiée d'après Sv.B.F. Jansson
(Sv. Turistföreningens Årsskrift, 1949, p. 104)



est, sans comparaison, le plus riche en inscriptions et le plus intéressant par la variété de leur contenu. C'est en Svealand que l'épigraphie du nouveau *fuþark* a atteint ses sommets, à la fois du point de vue artistique et du point de vue littéraire, et plus particulièrement en Uppland. Le Götaland — dont les textes sont en général plus anciens — est nettement plus pauvre, presque rustique (voir carte 3).

Les textes runiques du Svealand sont l'expression d'un milieu aristocratique entreprenant, conscient de sa supériorité et l'exprimant volontiers. Beaucoup ont un style incomparable qui en fait de petits chefs-d'œuvre. La tradition de sculpter et décorer les pierres runiques y remontait sans doute à un passé assez lointain, dont la pierre de Möjbro (§ 89) est peut-être le premier jalon. Mais elle ne prit vraiment son essor qu'au XI^e^ siècle, peut-être, comme l'a conjecturé von Friesen, dans un milieu de Vikings ayant fréquenté l'Angleterre. En tout cas l'un des premiers maîtres en ce domaine fut un vétéran des routes de l'Ouest, Ulf de Bårresta (cf. § 151). Bientôt triomphèrent le « serpent » et la « bête » runiques, aux savants entrelacs, que l'on s'empressa, après la conversion, de sommer de la croix, représentée des centaines et des centaines de fois; même quand la virtuosité graphique atteint son paroxysme, la figure n'est traitée que comme accompagnement et encadrement du texte écrit.

L'art runique gotlandais a des origines et un rôle bien différents. Le décor gravé sur pierre préexiste ici à l'inscription. Dès avant l'âge des Vikings, au VII^e^ siècle sans doute, l'usage se répandit dans l'île de dresser de hautes stèles, soigneusement taillées, portant sur leur face antérieure un décor en très faible relief, jadis colorié, figurant en plusieurs registres superposés des scènes de combat, de navigation, de sacrifice, etc. Leur caractère funéraire n'est guère douteux. Plusieurs d'entre elles sont d'admirables réussites; mais elles sont pratiquement toutes anépigraphes. Ce n'est qu'à l'extrême fin de leur histoire que, sur quelques pierres, on joignit aux figures un bref texte runique, mais sa place reste toute subordonnée et accessoire, comme sur les stèles, malheureusement mutilées, de Tjängvide et de Levide.

L'esprit des pierres ornées du Svealand et de Gotland est donc fort différent. On ne peut, entre elles, esquisser de rapprochement que dans les cas où le décor, en Suède continentale, s'inspire de l'épopée ou de la mythologie (§ 149). Encore le style et la composition restent-ils absolument distincts : la mesure et le sens du cadre qui caractérisent si hautement l'art gotlandais restèrent toujours choses inconnues aux artistes du Svealand.

Le style du Svealand n'est pas resté tout à fait cantonné dans ce cœur de la Suède : par delà le Götaland, où le style des pierres runiques rappelle en général plutôt le Danemark, il a profondément influencé l'île danoise de Bornholm.

163. — La prodigieuse fortune de l'épigraphie runique dans l'aristocratie rurale de l'Uppland, durant trois ou quatre générations, entre 1020 et 1100 environ, n'est évidemment pas sans relations avec les deux grands événements qui transformèrent alors ce milieu : son enrichissement, par l'accumulation du butin pris à l'Est comme à l'Ouest, et sa conversion au christianisme. Si la première de ces relations de cause à effet est à peu près évidente, la nature des liens entre la mission et la mode des inscriptions runiques reste très discutée. Les pierres runiques ont-elles été élevées pour marquer l'attachement d'une société à ses traditions sociales, alors qu'elle perdait ses traditions religieuses ? Affirment-elles, quand elles sont marquées d'une croix, une opposition aux tentatives de réaction païenne parties du temple d'Uppsala ? Le caractère de cénotaphe, qu'elles ont souvent, marque-t-il le désir de conserver quelque lien avec un lieu de sépulture ancien, tandis que les corps étaient inhumés autour de l'église ? On a avancé toutes ces hypothèses sans arguments vraiment décisifs [1]. Quoi qu'il en soit, il faut souligner que, parmi les graveurs et les bénéficiaires des pierres runiques, il y eut infiniment plus de chrétiens néophytes que de conservateurs païens, et il serait à peine paradoxal de voir en elles une innovation d'un milieu en plein

[1] On trouvera un résumé des positions adoptées par les spécialistes dans Sven Ulric PALME, *Kristendomens genombrott i Sverige*, Stockholm, 1959, p. 87-96 et 144-145; cf. aussi RUPRECHT, p. 97-110.

bouleversement (l'innovation est incontestable dans le domaine numérique — il s'agit d'une mode qui fait boule de neige — et dans le domaine artistique) plutôt qu'une preuve d'attachement à des traditions immémoriales (elles existent sans aucun doute, mais ne représentent à tout prendre qu'un fil bien ténu) : c'est peut-être aux environs mêmes du sanctuaire païen d'Uppsala que la proportion des textes chrétiens est la plus élevée, 80 % pour les 5 härad les plus voisins [1].

164. — Les inscriptions suédoises de l'âge des Vikings sont les plus riches en notations historiques [2]. Peu d'entre celles-ci concernent l'histoire intérieure suédoise; l'essentiel de leur apport est relatif aux entreprises d'outre-mer.

Parmi les documents d'intérêt purement suédois, citons la seule pierre qui mentionne un souverain, celle de Hovgården (*U.* 11). Elle concerne un certain ToliR, administrateur du domaine d'Adelsö pour le roi Håkon (v. 1073-v. 1085), et c'est le roi qui a ordonné sa gravure (*hakun baþ rista*). La dynastie d'Uppsala et celles qui lui succédèrent paraissent pour le reste s'être entièrement désintéressées des inscriptions. Si Ingvar est bien un parent de la famille royale, c'est uniquement à sa mort lointaine, et non à son ascendance, qu'il doit les pierres qui le commémorent. Quant aux grands « lignages runiques », comme celui de Jarlabanke (§ 168), on n'aperçoit aucun lien entre eux et la monarchie suédoise — si l'on peut employer un vocable aussi ambitieux.

Sans les inscriptions runiques, nous saurions bien peu de choses des Varègues suédois, et moins encore des Vikings suédois que les sources occidentales ou islandaises mentionnent à peine. Par chance, alors que les textes danois indiquent rarement le but des expéditions, les suédois sont volontiers explicites

---

[1] Selon le calcul de RUPRECHT, p. 99.

[2] Pour l'Uppland, voir le livre fondamental d'Elias WESSÉN, *Historiska runinskrifter*, Stockholm, 1960.

sur ce point. Il y a là matière à toute une géographie historique du plus vif intérêt [1].

Souvent le but n'est indiqué que par référence aux points cardinaux (on sait que les Scandinaves ont été les maîtres de toute l'Europe en matière d'orientation) : vers l'Est (*austr, austarla, i austrviki*), vers l'Ouest (*vestr, vestarla, a vestrvakum*), plus rarement vers le Sud (*i suþr, sunnarla*), exceptionnellement vers le Nord. Mais fréquemment un nom de pays ou de lieu vient compléter cette première donnée. On peut aisément établir une géographie des destinations dominantes selon les lieux de départ; elle révèle [2] que les Götar se dirigeaient principalement vers l'Ouest (17 ou 18 cas, contre 9 vers l'Est) : le Göta älv leur servait d'issue. Les Svear préféraient les routes de l'Est, trois fois plus fréquentées environ que celles de l'Ouest (82 départs vers l'Est, 32 vers l'Ouest); il en allait de même des gens des îles baltiques d'Öland et de Gotland (5 départs à l'Est, 1 à l'Ouest) : la mer dont ils étaient riverains les entraînait naturellement. Mais on ne saurait parler de déterminisme, tant les choix individuels gardaient de liberté. Il arrive que la même famille se partage entre plusieurs directions (comme celle de la fameuse inscription de Högby, *Ög.* 81 = N° 97) et même qu'un Viking essaie successivement les deux directions au cours de sa carrière (p. ex. *Sö.* 173 Tystberga, *U.* 504 Ubby).

165. Nous détaillerons d'abord les destinations orientales [3]. Ce sont à peu près tous les pays, proches ou lointains, avec lesquels l'historiographie nous apprend que les Varègues ont eu des relations. Ce sont

---

[1] Voir Sven B. F. JANSSON, *Om främmande länders och orters namn i svenska runinskrifter,* Ortnamnssällskapets i Uppsala årsskrift, 1954, p. 32-55, et surtout l'admirable vulgarisation du même auteur : *De foro dristigt..., runstenarna berättar om vikingarnas färder,* Svenska Turistföreningens Årsskrift, 1949, p. 101-129.

[2] D'après les commodes relevés de Ruprecht. Voici les chiffres par provinces : Vg., Ouest 5, Est 4; Ög., Ouest 5, Est 4; Sm., Ouest 7 ou 8, Est 1; Sö., Ouest 18, Est 36; Västmanland, Ouest 3, Est 3; U., Ouest 11, Est 42; Gästrikland, Est 1; Gotland, Ouest 1, Est 4; Öland, Est 1.

[3] La plus ancienne allusion à cette route de l'Est est peut être *Ög.* 8 Kälvesten, inscription, qui emploie encore les runes de Rök pour célébrer un certain *auils* qui « tomba à l'Est », *sa fial austR.* Sa date est difficile à établir : si l'écriture est archaïque, les formules sont très proches de celles du XI^e^ siècle, et le IX^e^ siècle proposé par A. Nordén paraît très improbable.

en premier lieu deux îles appartenant au monde scandinave, Gotland (*a kutlanti, U.* 614 Torsätra, qui y mentionne la levée d'un tribut, et *Sö.* 174 Aspö, qui a trait à une opération militaire) et peut-être Bornholm (*Ög.* 81 = N° 97). Puis, sur la rive orientale de la Baltique, nous rencontrons deux fois la Finlande (*o finlonti, U.* 582 Söderby-Karl et Rute, à Gotland), c'est-à-dire le Sud-Ouest du pays que nous nommons aujourd'hui ainsi (Varsinais Suomi des Finnois) et une fois le Tavastland (Häme en finnois : *a tafstalonti,* Söderby en Gästrikland). L'Estonie propre apparaît au moins une fois (*i estlatum, Vg.* 181 Frugården) et son annexe orientale le Virland (Virumaa en este) au moins trois fois (*a uirlanti, U.* 346 Frösunda, *U.* 356 Ängby, *U.* 533 Roslags-Bro). Deux régions de l'actuelle Lettonie sont citées : la Livonie (*a liflanti,* deux textes : *Sö.* 39 Åda et *U.* 698 Veckholm) et la Sémigallie (*til simkala, Sö.* 198 Mervalla); mais on trouve également trace du cap Domesnäs, qui ferme le golfe de Riga (*tumisnis, Sö.* 198 Mervalla), du port de Ventspils (all. Windau), s'il se cache bien derrière la graphie *a uitau* (Sjonhem, Gotland), peut-être même de l'île de Runö (*runo,* sur la pierre d'Ulvsta en Västmanland?). Seule la côte méridionale manque à l'appel : nulle trace des rivages poméraniens ou polonais, et tout au plus une mention douteuse des habitants du Samland en Prusse Orientale (sur la boîte de cuivre de Sigtuna, § 176).

Sur le « chemin de l'Est » (*i austruiki,* 5 mentions), qui est la grande route fluviale des Varègues du golfe de Finlande au lac Ladoga et à la mer Noire, par la Volga ou le Dnjepr, l'épine dorsale de la Russie kiévienne, les indications topographiques deviennent plus générales et moins précises. Les noms que l'on cite sont pour la plupart ceux de très vastes régions : avant tout le *Garðariki* « l'État des villes », c'est à-dire la Russie, mentionnée six ou sept fois (*i karþum, i karþa*), et plus loin la Grèce et le pays des Sarrasins, sur lesquels nous reviendrons. Deux étapes seulement de cette longue route sont expressément mentionnées : Holmgarðr, « la ville de l'îlot », c'est-à-dire Novgorod la grande (*i hulmkarþi,* sur trois textes : *Sö.* 171, Esta, *U.* 687 Sjusta et Hallfreda à Gotland), et les rapides du Dnjepr inférieur, les fameux *porogi,* dont l'un, Aifur, est cité sur la pierre gotlandaise de Pilgårds (N° 90). Chose assez singulière, Kiev même (Kænugarðr) n'apparaît point.

De Russie, l'on se dirigeait surtout vers Byzance — mais celle-ci non plus n'est jamais citée par son nom (Mikligarðr). Trente textes mentionnent, en termes généraux, le pays des Grecs (*i krikum, a kriklati,* p. ex. N^os^ 49, 51 et 97). On pouvait y faire belle carrière : comme Harald le Sévère dans la saga, le Suédois Ragnvald occupa un

temps le poste honorifique entre tous de chef de la garde varangienne du Basileus (*uas lis forunki, U.* 112 Ed = N° 50). Dans les rangs de l'armée byzantine, on se heurtait aux Valaques de l'intérieur des Balkans (le héros de l'inscription gotlandaise de Sjonhem, N° 92, mourut trahi par les *blakumen*), comme aux peuples de l'Italie du Sud — c'est-à-dire, sans doute, au moins dans certains cas, aux Normands venus de Normandie : le thème byzantin de Longobardie est mentionné trois fois (*a lankbarþalanti, Sö.* 65 Djulefors, *U.* 141 Fittja et sans doute le texte récemment découvert de Lagnö en Södermanland). Enfin la Grèce devait être une étape pour gagner Jérusalem (Jórsalir), citée deux fois, dont l'une dans un texte singulièrement proche du début de la mission (*U.* 136 Broby; l'autre est *U.* 605 Stäket) : la dévotion pouvait couronner une carrière aventureuse.

Au-delà des terres slaves et grecques, on pouvait tenter de gagner une sorte d'Eldorado, le Serkland — ce qui signifie sans doute « le pays de la soie » — désignation courante du domaine de l'Islam asiatique par où transitait le commerce d'Extrême-Orient, bien connu par les trouvailles archéologiques. Le Serkland est mentionné plusieurs fois (*serklat, a serklanti*), notamment à propos de la grande expédition d'Ingvar (§ 167). Peut-être entrevoit-on même une terre encore bien plus lointaine, le Khwarezm ou delta de l'Amou-Daria sur la mer d'Aral, mais la lecture du texte n'est pas assurée, et il pourrait s'agir tout simplement de la Russie (*i karusm,* Stora Ryttern = N° 79). Nous serions à 3.200 kilomètres à vol d'oiseau d'Uppsala [1].

166. — Les destinations occidentales, moins fréquentes, sont aussi bien moins souvent détaillées par les inscriptions. Peut-être en tirait-on moins de prétextes à s'enorgueillir, peut-être seulement connaissait-on moins bien leur géographie.

Il s'agit avant tout de l'Angleterre, mentionnée 27 fois (*a eklati, a onklanti,* p. ex. N^os^ 52, 56), presque toujours sans autre précision; un seul texte cite peut-être la ville de Bath (*i baþum,* RUPRECHT n° 49). Ni l'Irlande, ni les autres terres situées au-delà de l'Angleterre n'apparaissent. La France (Valland) et la Normandie en particulier (où les

---

(1) Sur toute cette question, voir J. T. ARNE, *Austr i Karusm och Särklandsnamnet,* Fornvännen, 1947, p. 290-305; il propose de rattacher le nom du Serkland au latin *serica* « soie (de Chine) ».

attaques scandinaves avaient, pour l'essentiel, pris fin avant l'ère des inscriptions) manquent totalement [1]. L'Allemagne est évoquée une fois : un certain Gudver, après avoir été en Angleterre, où il toucha sa part de Danegeld, alla attaquer « les châteaux de la Saxe » (*burkiR a sahkslanti, Sö.* 166 Grinda = N° 84). La Frise n'est point citée.

Les Suédois eurent aussi des relations, tantôt guerrières et tantôt pacifiques, avec les pays scandinaves de l'Ouest. Un certain Vråe, de Sävsjö en Småland, fut *stallari* (sénéchal) au service d'un jarl Håkon, qui doit être le fameux Håkon Jarl de Lade en Norvège (inscription de Kromsta). Au Danemark, nous rencontrons d'abord une mention du Jutland comme étape sur la route de l'Angleterre (*a iutlati, U.* 539 Husby-Lyhundra), puis un Smålandais, Lifsten, qui périt, lors d'une expédition autrement inconnue, à Gårdstånga en Scanie (*i karþstokum,* inscription de Forsheda). Nous ne savons en quelles circonstances deux Suédois enfin allèrent mourir à Hedeby en Slesvig, car ils semblent avoir vécu bien après la disparition de la dynastie suédoise qui régna au x^e^ siècle sur ce port (*i haiþaby, Sö.* 16 Kattnäs et *U.* 1048 Björklinge).

Aux mentions explicites des lieux visités ou des lieux de mort, il faut évidemment joindre le témoignage porté par les surnoms en *-fariR* qui expriment la fierté des lointains voyages. On connaît deux « voyageurs en Angleterre » (*iklatsfari, U.* 978 Gamla Uppsala et *U.* 1181 Råsbo), surnom d'ailleurs bien attesté par la littérature islandaise. Un « voyageur en Estonie » est peut-être cité dans un texte mutilé (*U.* 446 Droppsta) et l'on connaît enfin deux visiteurs de la Grèce (*krikufari, U.* 270 Smedby et *U.* 956 Vedyxa).

167. — La discussion entre les historiens sur la nature exacte de la plupart de ces voyages lointains est souvent vive. On ne saurait douter que les visites à Jérusalem soient des pèlerinages, que les participations à la levée des Danegelds ne soient affaire de mercenaires. Mais il reste une majorité de cas pour lesquels on peut légitimement se poser le problème : s'agit-il de guerre

---

[1] L'interprétation de Brate *o ualtu* « en Valland » sur *Ög.* 83 Högby est fort improbable et a été rejetée par les interprètes les plus récents. La mention de Dundee en Écosse sur l'inscription voisine *Ög.* 81 (N° 97) est presque aussi incertaine.

et de piraterie exclusivement, ou aussi, et dans quelle mesure, d'entreprises commerciales ?

Autant que l'on puisse s'en rendre compte, les voyages de Suédois vers l'Ouest furent presque tous liés à des expéditions armées, menées par des bandes dont le nom technique semble avoir été *liᵭ* (*liþ*). Les inscriptions permettent d'en distinguer cinq principales. Trois sont inconnues des sources narratives et par conséquent assez difficiles à dater : les expéditions d'Ulf Hákonarson (*meþ ulfi suni hakunar, Sö.* 260 S. Betby) et de Tosti (*tusti, U.* 344 Yttergärde, antérieure à 1012) en Angleterre, et celle de Guᵭver en Angleterre et en Saxe (*i liþi kuþuis, Sö.* 217 Berga, cf. *Sö.* 166 Grinda). Les sagas et la chronique anglo-saxonne permettent de placer en 1012 l'expédition de Thorkell le Haut (*þurktil, U.* 344 Yttergärde). Quant à la conquête de Knut le Grand, citée trois fois, elle mérite une particulière attention. Tjälve, sur la pierre de Landeryd, se vante simplement d'avoir « été avec Knut » (*aR uaR miR knuti, Ög.* 111); mais Alle et Ulf disent qu'ils ont pris part à sa distribution d'argent, sans doute quand il licencia ses auxiliaires en 1018 (*hon tuk knuts kialt anklanti, U.* 194 Väsby; cf. *U.* 344 Yttergärde). Il faut en rapprocher une mention de la *thingaliᵭ*, à la fois armée soldée et garde du corps de Knut et de ses successeurs jusqu'en 1066 : un certain Gera « resta à l'Ouest dans la thingaliᵭ » (*uestr sat i þikaliþi, U.* 668 Kålsta = N° 63). Dans tous ces cas, c'est le côté rentable de l'aventure guerrière qui paraît surtout avoir été envisagé; elle pouvait même se transformer en métier, comme sans doute pour ce Tummi qui fut, à une époque où il n'y avait plus de conquêtes à faire, « chef de navire du roi Harald », probablement Harald Harfot, fils et successeur de Knut en Angleterre (*skibari hrhls kunuks, Sm.* 42 Tuna).

A l'Est, deux expéditions seulement sont citées, celle de la *liᵭ* de Frøygæir (*i liþi frekis, U.* 611 Tibble) et celle, incomparablement plus importante, de la *liᵭ* d'Ingvar (*i ikuars liþ, U.* 778 Svinnegarn et *Sö.* 254 Vansta); leur caractère militaire n'est pas douteux. L'armée de Frøygæir, mentionnée par quatre inscriptions (trois en Uppland, *U.* 518, 611, 698, et une en Gästrikland, Söderby, RUPRECHT n° 187), paraît s'être dirigée vers la Finlande et les pays baltes : l'un de ses membres mourut en Tavastland, un second en Livonie, un autre peut-être à Ösel en Estonie; elle est totalement inconnue de l'historiographie médiévale.

Quant à l'expédition d'Ingvar, ses buts lointains et sa fin tragique lui confèrent une grandeur presque épique. Vingt-cinq textes au moins

la mentionnent [1]; elle partit des rives du lac Mälar et des cantons avoisinants du Södermanland, fit route vers l'Est par l'Estonie (*U.* 439), puis s'enfonça en Russie, obliqua vers le Sud (*sunnarla, Sö.* 179) à la recherche de l'or (*ibid.*), pour aboutir au Serkland (*ibid.* et *Sö.* 131) et y disparaître. Les données épigraphiques se réduisent à peu près à ceci, aux noms des compagnons d'Ingvar qui périrent avec lui dans la catastrophe finale et à quelques renseignements sur la structure de son armée, où nous connaissons nominativement cinq chefs de navires [2]. Heureusement, les annales islandaises n'ignorent pas l'épisode, auquel elles proposent une date (1041), et de plus une saga tardive et légendaire, rédigée en Islande vers le XIV^e^ siècle, l'*Yngvars saga viðfǫrla*, lui est en principe consacrée. De toutes ces sources, on a pu conclure [3] qu'Ingvar appartenait à une grande famille du Södermanland, sans doute apparentée à la dynastie royale, et qu'il était fils d'un certain Emund; qu'il forma une flotte — de trente navires selon la saga — où figurait notamment son frère Harald (*Sö.* 179); qu'il traversa pacifiquement le royaume de Jaroslav le Sage et alla périr avec le gros de ses gens en terre d'Islam — on songe volontiers aux pays alors musulmans de la Basse-Volga et de la Caspienne : la saga assure que ce fut à l'âge de 25 ans et dans une épidémie [4].

Le caractère principalement militaire — mais nullement désintéressé — de ces grandes entreprises collectives est donc assuré. Ce n'est qu'à propos des isolés, d'ailleurs nombreux, que le doute est réellement possible; le plus souvent les textes sont trop laconiques pour autoriser

---

[1] Le dernier inventaire des textes relatifs à Ingvar est celui de Elias WESSÉN, *Historiska runinskrifter,* Stockholm, 1960, p. 30; il est suivi d'un excellent commentaire (p. 30-45) qui doit être la base de toute étude. Sept textes viennent de l'Uppland, 15 du Södermanland, 1 du Västmanland, 2 de l'Östergötland.

[2] Holmstain (*Sö.* 335), Gunnleif (*U.* 654), Banke (*U.* 778), Sæbjörn (*U.* 439) et enfin Ingvar lui-même. Les textes énumèrent 26 participants : c'est sans aucun doute l'événement historique quantitativement le mieux attesté par l'épigraphie runique; le peu que nous en savons, en dernière analyse, suffit à mesurer les possibilités limitées de cette voie d'enquête.

[3] La bibliographie de l'expédition est très considérable; outre Wessén, déjà cité, renvoyons à F. BRAUN, *Hvem var Yngvarr enn viðfǫrli ?* Fornvännen, 1910, p. 99 et suiv.; O. VON FRIESEN, même titre, *ibid.*, p. 199-209; E. WESSÉN, *Om Ingvar den vittfarne, en sörmländsk vikingahövding,* Bidrag till Södermanlands äldre kulturhistoria, XXX, 1937, p. 3 et suiv.

[4] Wessén a fait observer que les pierres d'Ingvar et de ses compagnons sont d'un caractère plus conservateur et moins chrétien que celles relatives à des morts tombés à l'Ouest.

à leur sujet même une hypothèse; dans quelques cas, l'examen au microscope du vocabulaire ouvre quelques lueurs, rarement décisives (§ 155). Au total, nous ne sommes en mesure d'établir le caractère principalement commercial d'aucune entreprise, même individuelle.

168. — Certains groupes d'inscriptions constituent d'extraordinaires documents d'histoire sociale. Nous avons déjà évoqué la multitude des textes qui glorifient les formes diverses de la réussite matérielle (§ 154). Pour montrer l'ampleur et la variété du tableau, il nous reste à camper deux figures fort différentes : un roi de la mer, au sens où les scaldes emploient l'expression, et un riche paysan, propriétaire de la Suède centrale, un *bóndi* à la fortune bien assise, à la prospérité volontiers ostentatoire.

La pierre de Karlevi, dans l'île d'Öland (N° 94), se dresse sur la rive du détroit de Kalmar pour commémorer un certain Sibbe le Bon, fils de Foldar, tombé en combattant, dit la strophe scaldique qui clôt le texte, sur *aintils iarmunkruntar* (c'est-à-dire, en graphie normalisée, *Endils iarmungrundar*) « le vaste domaine d'Endil », selon une *kenning* typique qui désigne la mer. Rien n'y est suédois que le lieu de la trouvaille : le poème affirme que le mort n'aura point son égal au Danemark, et la forme des runes est bien danoise; le style est au contraire typiquement norvégien, comme le sont aussi certains traits de graphie et de phonétique. Que faisait ce chef danois dans les eaux d'Öland, en compagnie d'un scalde norvégien (ou islandais) et d'un graveur de runes sans doute danois [1] ? Un texte de Snorri Sturluson, judicieusement invoqué par Magnus Olsen, permet de proposer l'hypothèse d'un Danois qui se serait joint à l'un des raids que les jarls norvégiens Eirik et Håkon effectuèrent en Baltique, dans les dernières années du x^e^ siècle, à partir d'une base située au Danemark [2].

---

[1] La question se complique encore si l'on tient compte de quelques caractères latins gravés sur une autre face de la pierre. Voir un commentaire plus approfondi sous le N° 94 de l'anthologie.

[2] SNORRI, *Heimskringla*, Óláfs saga Tryggvasonar, § 90 et suiv. La thèse de M. Olsen est discutée plus bas dans l'anthologie.

Le lignage de Jarlabanke (*iarlabaki*) peut être pris pour modèle de ces grandes familles, restées à peu près étrangères au mouvement des Vikings, qui firent la force de l'ancien Uppland. Seize pierres au moins (et peut-être vingt) le commémorent. Malgré la démesure des éloges qu'il se décerne à lui-même, Jarlabanke n'était pas un parvenu : son nom implique sans doute qu'il comptait un jarl parmi ses ascendants. Son premier ancêtre connu — son grand-père, Östen — était mort en Grèce au début du XI^e siècle, au cours d'un voyage à Jérusalem, le premier pèlerinage scandinave en Terre Sainte qui soit attesté (*U.* 136 Broby) : c'est dire que la famille avait adhéré au christianisme parmi les premières. Ingefast, fils de cet Östen, est célébré par trois inscriptions; Ingvar et Gag, frères d'Ingefast, en ont chacun une; Jarlabanke en a six, toutes érigées par lui-même; Sven, fils de Jarlabanke, en a une, due à son père, et divers membres de la famille — oncle, cousin, belle-mère — se partagent le reste. Nulle famille n'a tenu davantage à transmettre son souvenir à la postérité. Jarlabanke était surtout fier de ses possessions à Täby et aux alentours : sur plusieurs pierres il se vante d'être l'unique propriétaire de tout ce village (p. ex. N° 78 *c*); une fois même il va jusqu'à se présenter comme détenteur de tout un canton (*auk ain ati alt huntari þita, U.* 212 = N° 78 *d*). Il multiplie les ensembles monumentaux : un emplacement de *þing* à Vallentuna (*U.* 212; cf. § 153), plusieurs ponts, dont un cantonné du même texte répété quatre fois (deux exemplaires subsistent, *U.* 164 et *U.* 165) [1].

D'autres lignages, tel celui de Sigrid fille d'Orm, qui fit construire le pont et graver l'inscription célèbre de Ramsundsberget (*Sö.* 101) et dont un membre périt avec Ingvar (*Sö.* 105) [2], ou celui de Gylfe le riche en Hälsingland (N° 88) mériteraient une étude parallèle, même si leur gloriole est un peu plus discrète.

---

[1] La bibliographie de la famille de Jarlabanke est représentée surtout par Sune LINDQVIST, *Jarlabankesläktens minnesmärken,* Nordiska arkeologmötet i Stockholm, 1923, p. 123-143 et par E. WESSÉN, commentaire à *U.* 142.

[2] L'étude en a été faite par RUPRECHT, p. 113-124.

V. SUR LES ROUTES DES VIKINGS : GÉOGRAPHIE DES INSCRIPTIONS RUNIQUES HORS DE SCANDINAVIE [1]

a. Le secteur danois

169. — Les colonies danoises d'Angleterre ont sans nul doute connu et pratiqué l'épigraphie runique jusqu'à la conquête normande de 1066, mais elles n'ont laissé après elles que fort peu de textes. Il faut les attribuer tous à la seconde vague du mouvement des Vikings, celle de Knut le Grand, au XI^e^ siècle. Ce sont une magnifique épitaphe de l'ancien cimetière Saint-Paul de Londres, flanquée d'une très belle figure de monstre (N° 133); un infime débris, également exhumé dans la Cité de Londres; un peigne en os trouvé à York et un autre en Lincolnshire, enfin une formule prophylactique copiée avant 1073 sur un manuscrit du British Museum provenant de Canterbury sans doute.

L'activité danoise en mer d'Irlande, concurrente de celle des Norvégiens, paraît avoir laissé un document runique important dans l'île de Man, l'inscription dite de Michael III, voisine de l'an mil, sur une croix de type irlandais (N° 155). Quant aux colonies danoises de Normandie, elles n'ont laissé ni un indice archéologique, ni un texte littéraire permettant de croire que l'art des runes y ait jamais été pratiqué [2]. Il en va de même des établissements moins durables fondés par des Vikings

---

[1] Voir carte 4.

[2] Le fameux « coffret de Mortain » est un objet anglais, sans doute importé en Normandie après 1066 (§ 118); sur un témoignage littéraire imaginaire, cf. Lucien MUSSET, *Sur la connaissance du grec et de l'écriture runique en Normandie sous Richard II : une erreur d'attribution*, Annales de Normandie, III, 1953, p. 84-87.

danois en Frise, en Bretagne et ailleurs : tous avaient disparu, ou perdu leur caractère nordique, avant le temps de Knut le Grand.

b. Le secteur norvégien

170. — Les établissements norvégiens des îles britanniques ont usé très inégalement des runes, et presque toujours assez tardivement, sauf celui de l'île de Man [1].

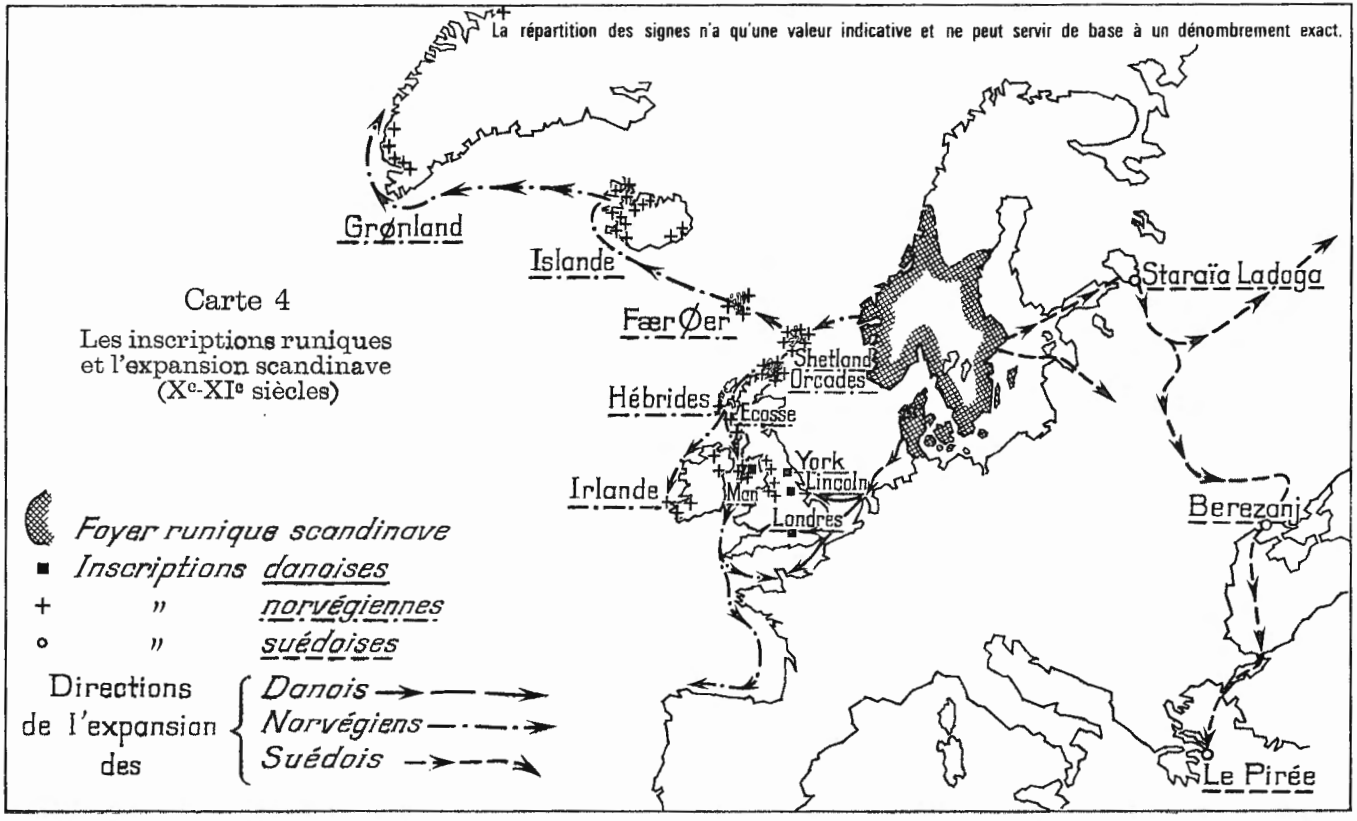
Les colonies norvégiennes d'Irlande, les plus importantes sans doute, n'ont laissé que 5 textes : sur une épée à Grennmount (co. Louth, N° 160); sur une croix à Killaloe (co. Clare, N° 161) qui porte également un texte ogamique [2]; sur des débris de pierres aux îles de Beginish et de Blasket (co. Kerry) et à l'abbaye de Nendrum en Ulster. Tout cela paraît tardif (XI^e^ et même XII^e^ siècle), en tout cas postérieur à la fin des raids des Vikings.

Les îles du Nord et de l'Ouest de l'Écosse ont eu en revanche une culture runique profonde et durable, qui nous a laissé quelque 55 textes : 5 aux Shetland, 32 aux Orcades, 9 aux Hébrides et 6 sur le continent écossais lui-même. Aucune de ces inscriptions ne paraît remonter sensiblement plus haut que l'an mil; les deux principaux groupes de textes sont fort tardifs : 6 des 8 inscriptions gravées par les pieux visiteurs de la chapelle de saint Molaise (Holy Island, Arran, co. Argyll) sont des XII^e^ et XIII^e^ siècles (l'une N° 157, de 1263, est l'œuvre du *stallari* du roi de Norvège Hâkon IV Hâkonarson); les 24 textes de Maeshowe aux Orcades

---

[1] On trouvera réunis la plupart des textes de ce groupe (sauf ceux de Maeshowe, de St. Molaise et d'Angleterre) dans *R.I.G.B.;* une réédition des textes de Maeshowe sera donnée dans *N.Y.R.*, t. VI.

[2] C'est l'un des deux bilingues runes-ogam (l'autre étant la croix de Kirk Michael à Man); il date du XI^e^ siècle, cf. R.A.S. MACALISTER, *Further notes on the runic inscription in Killaloe cathedral,* Proceedings of the Royal Irish Academy, XXXVIII, C, 1929, p. 236-239, et C. MARSTRANDER, *Killaloekorset og de norske kolonier i Irland,* N.T.S., IV, 1930, p. 378-400.


La répartition des signes n'a qu'une valeur indicative et ne peut servir de base à un dénombrement exact.
Carte 4
Les inscriptions runiques et l'expansion scandinave (Xe-XIe siècles)
Foyer runique scandinave
Inscriptions danoises
" norvégiennes
" suédoises
Directions de l'expansion des
Danois
Norvégiens
Suédois
Grønland
Islande
Færøer
Shetland
Orcades
Hébrides
Ecosse
Irlande
Man
York
Lincoln
Londres
Staraïa Ladoga
Berezani
Le Pirée

(Mainland), gravés sur les parois de la chambre funéraire d'un tumulus préhistorique, sont tous du XII^e siècle (certains sont l'œuvre d'étrangers de passage, Croisés ou Islandais, cf. N° 159). Les derniers graveurs de runes des Orcades connaissaient toutes les subtilités de leur écriture; on leur doit quelques-uns des plus beaux textes en runes secrètes (Maeshowe XVI et XVIII, Brodgar I, cf. § 140) et l'un d'eux se vante d'être « l'homme qui s'y connaît le mieux en runes à l'Ouest de la mer [de Norvège] » (*sa maþr er runstr er fyrir væstan haf*, Maeshowe XVIII) [1]. L'expression de tels sentiments, vers l'an 1150, appartient bien au milieu assez exceptionnel dont est issu le jarl Rögnvald Káli, qui se glorifiait dans ses vers de sa science runique (§ 197).

Les établissements norvégiens d'Angleterre (principalement en Cumberland et en Lancashire) n'ont pas été particulièrement actifs : 7 ou 8 textes seulement, d'ailleurs médiocrement étudiés et sans doute tous assez tardifs. Notons toutefois comme monuments linguistiques importants — ils attestent la survivance du v. nor. jusque vers 1100, dans des milieux proches de l'Église — le fragment bilingue du cadran solaire de Skelton (Yorkshire), le tympan de l'église de Pennington (Lancashire) et une inscription de la cathédrale de Carlisle (Cumberland). Enfin les curieux fonts baptismaux de Bridekirk (Cumberland) portent un texte en anglais, d'époque normande, gravé en runes scandinaves de médiocre qualité, avec de nombreuses ligatures, peut-être au XII^e siècle (STEPHENS, I, p. 489).

171. — Mais le principal foyer et le paradis de la culture runique en Occident fut certainement l'île de Man, au centre de la mer d'Irlande : elle a donné 32 textes. Ils sont relativement anciens : 16 paraissent être du X^e siècle (à partir de 930 environ), 14 du XI^e, 2 du XII^e. Et surtout ils constituent l'un des ensembles les plus intéressants du monde norvégien par leur graphie, leur

---

[1] Cf. M. OLSEN, *Rúnar er ristu rýnastir menn*, N.T.S., V, 1932, p. 168-188; Anthologie, N° 159.

typologie, leur langue et leur contenu [1]. Leur abondance est probablement due à l'influence du milieu celtique indigène qui, sous des formes diverses (ogamique ou latine), connaissait fort bien l'usage des inscriptions funéraires.

Les runes manx du x^e siècle s'apparentent nettement au *fuþark* utilisé dans le Sud-Ouest de la Norvège (type de Jæder, § 134), avec les formes caractéristiques ᚼ pour *h* et ᛏ pour *b*, parfois aussi l'emploi archaïsant de ᚠ pour *a* et de ᚡ pour *ą*. Quelques-unes de ces particularités se retrouvent sur certains textes écossais.

Presque toutes les inscriptions de Man sont tracées sur des bases ou des bras de grandes croix funéraires en pierre, à décor sculpté en faible relief. La forme de ces croix — généralement nimbées — comme le caractère des dessins qui les couvrent, sont empruntés à la tradition celtique; l'idée d'y graver des inscriptions est également irlandaise (Man a 7 croix à inscriptions ogamiques) [2]. Cependant l'apport scandinave s'exprime aussi par certains aspects du décor : on rencontre des scènes inspirées de l'Edda (cf. § 149).

L'étude linguistique révèle qu'en ce milieu très mélangé, sans doute largement bilingue, certains aspects phonétiques du v. nor. se modifient (chute de *h* initial, de *-r* à la désinence de beaucoup de nominatifs, de *-u* à celle de certains accusatifs) tandis que la syntaxe calque parfois celle de l'irlandais. Mais, hors du domaine de l'onomastique, il n'y a pas d'emprunts directs au celtique.

---

[1] Outre l'étude fondamentale de M. Olsen dans *R.I.G.B.* et l'article de Lars Alfvegren, *Om de nordiska runinskrifterna på Isle of Man*, A.N.F., LXXIV, 1959, p. 218-226, il faut toujours utiliser P. M. C. Kermode, *Manx Crosses*, Londres, 1907 (où les problèmes runologiques sont traités par E. Brate). Certains historiens de l'art (W. Holmquist) ont récemment remis en cause, comme trop anciennes, les dates traditionnelles, que nous avons encore conservées.

[2] Il faut sans doute aussi invoquer comme précédent les croix runiques anglaises (§ 118); croix de Man et croix northumbriennes dérivent en dernière analyse d'une source commune : la tradition chrétienne celtique. On retrouve des croix comme support de textes runiques dans les autres domaines norvégiens des îles Britanniques (Killaloe en Irlande; Inchmarnock, Kilbar et Thurso en Écosse) sous la même influence.

Le contenu des textes est très simple et très proche de celui des pierres runiques de Scandinavie. On notera la présence de six signatures d'artistes (Gautr Bjarnarson et Þorbjǫrn au Xe siècle, Jean le Prêtre au XIIe) : avec la comparaison des styles, elle autorise des datations aussi précises que celles obtenues en Uppland. Une invocation aux saints Malachie, Patrick et Adamnan donne une saveur nettement exotique à l'un de ces documents (Maughold II, XIIe siècle). L'onomastique est pénétrée d'emprunts irlandais : dès le Xe siècle, on s'appelle aussi bien Mailbrikti, fils d'Apakan ou Truian, fils de Tufkal qu'Ófeig ou Gautr.

172. — Des îles Britanniques, suivons, vers le Nord, les itinéraires de l'aventure maritime norvégienne. Aux Fær-Øer, première étape, on ne fit jamais grand usage des runes : on n'y connaît que trois inscriptions, du Xe au XIIIe siècle, et une seule est entièrement déchiffrable, celle de Sandavágr, dans l'île de Vágoy. En une graphie ramassée, où les ligatures se multiplient, elle est sans doute l'œuvre d'un Norvégien du Rogaland, vers 1200; c'est la première pierre d'une maison [1].

L'étape suivante conduit en Islande, atteinte, comme l'on sait, vers 860, et colonisée bientôt après. Elle ne fit pas non plus à l'épigraphie runique une place considérable : sans doute fut-elle colonisée trop tôt, à une époque où la Norvège elle-même ne gravait guère d'inscriptions suivies. Le matériel islandais est tardif — le premier texte (sur la porte en bois de l'église de Valþjófsstadir, N° 162) n'est pas antérieur à 1200 —, peu abondant — 47 pierres et 6 objets mobiliers antérieurs au XVIIe siècle — et, au total, d'un intérêt limité. Il s'agit principalement, pour les inscriptions sur pierre, de textes funéraires des XIVe et XVe siècles, répandus surtout dans l'Ouest et dans le Nord, là où existe un matériau favorable (prismes basaltiques de la montagne de

---

[1] Johannes BRØNDUM-NIELSEN, *Sandevåg Runestenen*, Aarbøger, 1923, p. 111-122. Essai de lecture d'une seconde inscription (Kirkjubø) par M. Ingerslev SIMONSEN. A. Ph. Sc., XXIV, 1959, p. 107-124 (traits également norvégiens).

Baula); très secs, ils ne donnent en général que le nom et la filiation du mort (cf. N° 164). Les inscriptions sur objets mobiliers sont surtout de caractère magique. L'usage des runes s'est prolongé, sur pierre, jusqu'en 1681, et sur bois jusqu'au XIX^e siècle.

Tout semble indiquer qu'il n'y a pas de continuité véritable entre les textes conservés et la tradition runique de l'âge des Vikings. Le *fuþark* des inscriptions islandaises ne dérive pas de celui qu'ont pu apporter les colons des IX^e et X^e siècles, mais bien de celui qui était en usage au XIII^e siècle en Norvège occidentale : il en présente presque toutes les innovations et, comme lui, s'efforce de calquer les nuances de l'alphabet latin. La tradition runique antérieure au XIII^e siècle n'a laissé, en Islande, que des traces littéraires. Et c'est sans doute, pour une large part, à la littérature et aux grammairiens qu'est due la renaissance runique du XIII^e siècle [1].

173. — La médiocrité du matériel islandais rend plus remarquable encore ce que l'on constate au Grønland, colonisé seulement en 985 par Erik le Rouge : l'usage des runes y prit vite racine et y vécut longtemps, aussi longtemps sans doute que la colonie scandinave elle-même. Nous avons une quarantaine d'inscriptions grønlandaises, sur pierre ou sur bois, échelonnées du XII^e au XIV^e siècle. Les principaux groupes de textes ont été découverts par les fouilles danoises dans les cimetières de Herjólfsnes/Ikigait, Brattahlíð/Kagsiarssuk, Gardar/Igaliko (la cathédrale) et Sandnes/Kilaussarfik. Outre quelques objets mobiliers (fuseaux, p. ex.), ils comprennent surtout des textes prophylactiques ou magiques, enterrés et conservés par le sol gelé (on les évoquera à nouveau § 193 et 198). Il y a quelques épitaphes sur pierre; certaines sont en « runes pointées » (§ 186), ce qui prouve que ce pays isolé continuait à suivre l'évolution générale de la Scandinavie. Notons aussi l'émouvant bâton runique, trouvé dans un cercueil vide, qui évoque une femme nommée Gudveg, jetée par-dessus bord dans la mer du Grønland (N° 165),et surtout

---

[1] Nous suivons les vues exposées par A. Bæksted dans l'introduction des *I. R.*; sur les rapports des runes et des grammairiens islandais, cf. § 196.

le fameux caillou runique de Kingigtorssuaq, extraordinaire témoignage de la plus lointaine expédition médiévale des Scandinaves, trouvé par 72° 55′ lat. Nord; il comporte des runes secrètes, encore mal éclaircies, et constitue le message laissé par un groupe de trois hommes après un hivernage sur les rives du golfe de Baffin (N° 167). Il n'y a pas de vraies stèles runiques au Grønland : comme à Bergen, la plupart des textes conservés étaient tracés sur des baguettes.

Ici s'arrêtera également notre périple runographique. Il serait inutile d'ajouter que les rapides reconnaissances poussées à partir du Grønland vers la mystérieuse côte américaine du Vinland n'ont laissé aucune trace locale dans l'épigraphie runique, si une retentissante falsification, due à un colon suédois du Minnesota, n'avait longtemps accrédité l'opinion qu'un groupe de Scandinaves avait en 1362 gravé une stèle au cœur de l'Amérique du Nord [1].

c. Le secteur suédois

174. — Les domaines de l'activité suédoise sont encore plus avares d'inscriptions runiques que ceux touchés par les Norvégiens ou les Danois. Ils n'ont, très exactement, fourni que trois textes, qui jalonnent d'ailleurs bien les étapes des Varègues : 1° le bâton runique de Staraïa Ladoga (*Aldejgjuborg* des sources nordiques), trouvé en 1950 et publié en 1957; quoique non encore déchiffré de façon tout à fait convaincante, il constitue un témoignage capital à verser au débat, toujours très animé, sur le rôle des Scandinaves et de leur civilisation dans les origines de l'État russe; ses signes paraissent s'apparenter au « type de Rök » [2];

---

[1] Le mécanisme de la fraude paraît avoir été définitivement éclairci par Erik WAHLGREN, *The Kensington Stone, a Mystery solved,* Madison, 1958.

[2] Il faut surtout consulter dans une littérature déjà considérable : Aslak LIESTØL, *Runene fra Gamla Ladoga,* Kuml, 1958, p. 133-137; A. STENDER-PETERSEN, *Runestaven fra Ladoga,* ibid., p. 117-132; A. BALTIN-KOLSKIJ, *Om runinskriften från Staraja Ladoga,* Skandinaavia Kogumik (Tallinn), IV, 1959, p. 19-22; V. I. RAUDONICAS et K. D. LAUSJKIN, *Om upptäckten av en*

2° le coffre funéraire trouvé en 1907 dans la petite île de Berezanj sur le bas Dnejpr (texte N° 109); 3° enfin le serpent runique, du plus pur style upplandais de la seconde moitié du XI^e siècle, qu'un Varègue au service du Basileus grava au Pirée sur le flanc d'un lion de marbre antique et que Morosini emmena en 1687 à l'arsenal de Venise, où il se trouve encore (le texte est tellement dégradé qu'il en est pratiquement indéchiffrable) [1].

Pour évaluer à leur juste portée les découvertes runiques de Russie, il faut tenir compte des résultats des fouilles récentes de Gnezdovo et de Novgorod : elles ont montré que le milieu où prit naissance l'aristocratie suédo-slave qui donna sa forme à l'État russe utilisait plutôt la langue et les caractères slaves, et cela dès le X^e siècle. Seuls des individus gardant un contact personnel avec la Scandinavie ont dû continuer à connaître les runes.

VI. LES INSCRIPTIONS MOBILIÈRES

175. — S'il est relativement aisé de dresser un tableau d'ensemble des pierres runiques, il n'en va assurément pas de même des textes gravés sur des objets mobiliers. L'extrême variété des inscriptions, leur habituelle brièveté, l'absence usuelle de tout contexte identifiable, en rendent, même à l'époque du *fuþark* récent, l'interprétation souvent hasardeuse. Sans évoquer ici les monnaies (qui seront examinées au § 194), les principales catégories d'objets susceptibles de porter des textes runiques sont

---

runinskrift på trä i Staraja Ladoga, ibid., p. 23-43; Gerd Høst, *Innskriften fra Gamla Ladoga*, N.T.S., XIX, 1960, p. 418-488; W. Krause, *Die Runeninschrift von Alt Ladoga*, ibid., p. 555-563; V. Kiil, *Runepinnen fra Gamla Ladoga*, A.N.F., LXXIX, 1964, p. 31-42.

[1] La principale tentative de lecture, celle d'Erik Brate, *Pireus-lejonets runinskrift*, Antikvarisk tidsskrift för Sverige, XX, 1914, reste fort discutable; l'étude en a été reprise par Sv. B. F. Jansson.

toujours les armes, les bijoux, les objets de toilette ou de parure, les divers ustensiles de la vie quotidienne, enfin les amulettes et les instruments d'incantations magiques.

Les bâtons de message (v. nor. *bodkefli*, v. suéd. *bupkafle*) apparaissent souvent dans les textes législatifs; ils servent à convoquer soldats ou matelots à l'armée, les hommes libres au *þing*, les corvéables à leurs prestations, parfois à répandre une alerte, à faire arrêter un coupable. Ces bâtonnets de bois, taillés au couteau, ont une forme symbolique qui suffit en général à exprimer le message dont ils sont chargés (on peut, par exemple, les tailler en forme de flèche, durcir au feu une de leurs extrémités. y attacher une cordelette, etc.). Des runes venaient-elles à l'occasion en préciser la teneur? La chose est fort possible, mais les confirmations archéologiques manquent; aucun des assez nombreux bâtons runiques mis au jour ne paraît présenter ce caractère; la plupart ont eu un emploi magique.

Les sources littéraires attestent l'emploi de « messages runiques », textes gravés en runes sur des bâtons (v. nor. *rúnakefli* [1]), et ce jusqu'en plein XIII^e^ siècle. On les utilisait pour porter une communication urgente en temps de guerre et peut-être aussi pour certains actes juridiques exceptionnels (accomplis par des muets). Les sagas — point toujours les plus historiques — recourent volontiers à ce procédé; à ces emplois, elles ajoutent naturellement des messages amoureux. A-t-on aussi usé de tablettes de cire, selon l'usage occidental, pour tracer des brouillons runiques susceptibles d'être effacés? On n'en a d'indices, assez ténus, que pour le XII^e^ siècle [2]. En dépit de l'absence de documents archéologiques, on ne saurait guère douter que de tels emplois aient été relativement courants dans certains milieux islando-norvégiens; mais il s'agit sans doute pour une bonne part d'une imitation des pratiques de l'Europe Occidentale [3].

---

(1) Cf. FINNUR JÓNSSON, *Runerne i den norsk-islandske Litteratur*, Aarbøger, 1910, p. 290 et suiv.

(2) Un prêtre islandais se serait servi de ce moyen en 1189 pour apprendre à la postérité le sort d'une expédition morte de froid et de faim sur la côte sud-est du Grønland (Sturlunga saga). Pour le XIII^e^ siècle, les trouvailles de Bergen ont offert une tablette préparée pour cet emploi et couverte de runes.

(3) Excellente mise au point de BÆKSTED, *Målruner*, p. 96-99; voir aussi, pour une époque antérieure, § 88 et ARNTZ, *Handbuch*, 2^e^ éd., p. 250-252.

Les armes de l'âge des Vikings sont très rarement inscrites, et les textes qu'elles portent sont le plus souvent des signatures d'armuriers occidentaux, en caractères latins. Un seul fer de lance porte un texte runique, celui de Svenskens à Gotland [1], qui paraît appartenir au début du XI^e siècle : c'est une marque de propriété, suivie de la signature du graveur (N° 89). Parmi les épées, la plus remarquable est celle de Greenmount (Irlande, co. Louth, N° 160), dont nous n'avons qu'un fragment : elle porte le nom, typiquement irlando-norvégien, de son propriétaire Domnall Tête-de-phoque (*tomnal selshofoþ*). On a également décelé quelques runes gravées après coup, vers 900, sur la poignée d'une épée de fabrication anglaise à Långtora (Uppland). Eu égard à l'importance infiniment plus considérable des trouvailles, l'âge des Vikings offre donc, à cet égard, un contraste frappant avec la période de l'ancien *fuþark*.

Sur les bijoux et les objets de toilette, également, l'habitude de graver des runes est en net recul. Signalons cependant la fibule de bronze de Viborg (*D. R.* 100 *b*), du début du X^e siècle, qui porte un très court texte prophylactique, et la magnifique broche de Hunterston (N° 156, Écosse, co. Ayr), qui porte le nom de sa propriétaire, l'Irlandaise Maelbrigda (*malbriþa*). Les peignes runiques sont relativement fréquents en milieu norvégien ou danois, spécialement dans les établissements d'outre-mer (York, Lincoln) ; leurs inscriptions offrent peu d'intérêt.

176. — Les amulettes runiques datent pour la plupart de la dernière période de l'emploi des runes ; mais certains exemplaires notables appartiennent à l'âge des Vikings : citons au IX^e siècle la plaque d'argent de Birka, gravée de 4 lignes encore mystérieuses, et au XI^e siècle la plaque de cuivre de Sigtuna qui porte, écrite sur ses deux faces, une formule de conjuration païenne, dirigée sans doute contre la maladie, et très proche de celle qu'atteste,

[1] Hanna RYDH, *Kring en vikingatida spjutspets med runinskrift*, Runer og Rids, Festskrift til L. Jacobsen, Copenhague, 1952, p. 27-32.

vers 1070, un texte transcrit en Angleterre [1]. Un certain nombre de haches en pierre néolithiques ont été converties, à l'époque des Vikings ou plus tard encore, en amulettes runiques; les très brèves inscriptions qu'elles portent ne sont pas en général susceptibles d'interprétation [2].

Il n'est pas contestable qu'un assez grand nombre de petits textes runiques sur objets mobiliers ont eu un caractère d'incantation ou d'imprécation magique. Sur de petits objets propres à être portés sur soi ou dissimulés dans un lieu consacré (sanctuaire, cimetière), on lit des menaces de mort (peson de Lund, *D. R.* 311) ou des charmes amoureux (les plus beaux exemples, norvégiens, sont postérieurs au XI^e^ siècle) [3]. Mais la plupart des inscriptions de cette nature restent d'une exégèse fort délicate. La boîte à balances en cuivre du début du XI^e^ siècle trouvée à Sigtuna mérite toutefois une mention spéciale [4]. Son texte runique comprend à la fois le nom du propriétaire, une indication de provenance (le Samland, sans doute, plutôt que la Sémigallie), la signature du graveur, et enfin deux vers imprécatoires en *dróttkvætt*, dirigés contre d'éventuels voleurs : *fuhl ualua slait faluon / fonk auk onos auka*, à lire (graphie normalisée) *fugl vælva slæit falvan / fann'k gauk á nás auka* «l'oiseau a déchiré le voleur pâli (de terreur), j'ai vu comment le coucou charognard [5] engloutissait ».

Enfin des propriétaires, inquiets ou satisfaits, ont gravé leur nom sur toutes sortes d'objets : boîtes, aiguilles d'os, pesons de filets, rames, etc. Il est inutile de s'y appesantir, ni d'alléguer les textes littéraires qui confirment cet usage.

---

[1] Bibliographie abondante; voir surtout Magnus OLSEN, *Sigtuna-amuletten, nogen tolkningsbidrag*, Oslo, 1940 et Gerd HØST, *Til Sigtuna og Canterbury formlene*, N.T.S., XVI, 1952, p. 342-347. La formule de Cantorbéry est dans *D. R.* 419.

[2] Liste pour le Danemark, à titre d'exemple : *D. R.*, col. 82, n. 2.

[3] Voir § 181.

[4] RUPRECHT, n° 173; cf. Sv. B. F. JANSSON, *The runes of Sweden*, p. 33 et 123-124.

[5] Coucou charognard = *kenning* pour « corbeau ».

VII. LES TEXTES RUNIQUES ET LA VIE INTELLECTUELLE DU NORD À L'ÉPOQUE DES VIKINGS

177. — Les contacts entre inscriptions runiques et poésie scandinave ne peuvent être ici, en dépit de leur extrême intérêt, évoqués que d'une manière sommaire. On indiquera des directions d'étude plus qu'on n'exposera systématiquement des résultats.

Il faut d'abord insister sur les décalages chronologiques et géographiques qui séparent les inscriptions en *fuþark* récent et les productions des scaldes. Les « pères de la scaldique » — pour reprendre l'expression de S. Gutenbrunner — se placent dans la première moitié du IX^e^ siècle; nos textes, pour leur énorme majorité, sont postérieurs au milieu du X^e^ siècle. La poésie scaldique fut surtout cultivée dans le domaine nordique occidental, en Norvège, puis et surtout en Islande : or ce sont précisément les régions où les pierres runiques sont les moins abondantes. Il existe enfin un décalage social : prouesse formelle extrêmement complexe, le poème scaldique s'adresse à un auditoire de connaisseurs que l'on ne rencontre guère hors de la *hird* des princes; et l'on a vu que les textes runiques provenant de ce milieu étaient fort rares. On ne doit cependant pas s'exagérer ces différences, qui n'ont jamais formé un fossé infranchissable : graveurs de runes et scaldes ont longtemps coexisté, Egill Skallagrimsson et les grands scaldes islandais ont vécu en un temps où l'art des stèles runiques commençait à atteindre ses sommets; ils ont connu les runes et voyagé hors des terres norvégiennes; peut-être enfin ont-ils eu plus de collègues qu'on ne le pense en Scandinavie orientale (les œuvres y ayant péri en raison des conditions différentes de la transmission orale et écrite).

178. — Dans la mesure même où le graveur de runes cherche à donner à son texte une forme brève, frappante et propre à intriguer le lecteur, il fait œuvre littéraire et par là rejoint certaines des préoccupations du poète. L'écriture runique — au moins tracée sur pierre — n'a jamais dû être un moyen normal de conservation ou de transmission pour la poésie. Mais bien des textes runiques comportent des vers, extrêmement précieux pour l'histoire littéraire, puisque venus à notre connaissance sans avoir subi aucun des accidents que cause si souvent la tradition manuscrite. Les inscriptions peuvent également offrir à l'histoire littéraire, par les datations relativement sûres qu'elles autorisent, un secours appréciable, notamment dans le domaine de la stylistique.

Nous n'avons de témoignages précis sur les contacts entre poésie scaldique et épigraphie runique que pour le XI^e^ siècle, durant les dernières générations païennes et surtout les premières générations chrétiennes. Le plus net est administré par l'inscription upplandaise de Hillersjö (*U.* 29 = N° 48) : l'auteur, Torbjörn, qui est un des graveurs de runes les plus féconds de la région, y prend lui-même le titre de scalde (*þurbiurn skalt risti runar*); s'il n'a pas donné à son texte une forme métrique (ce document généalogique n'y incitait guère!), il n'a pas omis, au commencement, une significative invitation au lecteur sagace (*raþu*); d'autres textes de son atelier nous apprennent qu'il était chrétien (*U.* 532, Roslags-Bro). Un homonyme a signé l'inscription norvégienne de Stangeland (*N. Y. R.* 239) où l'on croit déceler des éléments rythmiques. Un Grimr skald est connu en Uppland, un Uddr skald en Västergötland. Plus hypothétiquement, on a cru découvrir, dans la superbe strophe scaldique qui clôt l'inscription de Karlevi à Öland (N° 94; cf. § 168), d'époque chrétienne également, la main d'un poète connu, le Norvégien Vígfús Vígaglumsson, habitué de la *hirð* des jarls de Lade Eirik et Håkon [1]. Mais à défaut d'indications explicites, les contacts que nous cherchons à définir sont clairement attestés par la stylistique.

---

[1] Hypothèse de Magnus OLSEN, *Karlevi-stenen*, Avh. utgitt av det norske vid. Akademi i Oslo, II, H. F. Kl., 1956, n° 1 (Oslo, 1957).

L'art de la *kenning* — cette périphrase caractéristique de l'ancienne poésie germanique, aux résonances souvent mythologiques — fut assez largement pratiqué par les graveurs de runes, jusque dans des textes en prose. On en trouve peut-être des indices dès l'époque de l'ancien *fuþark* (§ 88); pour l'âge des Vikings les exemples les plus frappants s'en rencontrent sur la strophe de Karlevi, déjà citée, puis, toujours au XI^e siècle, aussi bien dans les incantations nettement païennes encore de l'amulette de Sigtuna (§ 176) — où Thor est qualifié de *þursa dróttinn* (*þorsa trutin*) « roi des géants » — que dans la prière chrétienne qui termine un texte découvert en 1951 à Uppsala : *[k]uþ sikni ys kumna ualtiR hailakR turuin* (graphie normalisée : *guð signi oss, gumna valdr, hælagr dróttinn*) « que Dieu nous bénisse, le chef des hommes, le saint souverain » [1]. Des *kenningar* telles que *gumna dróttinn, himna valdr,* etc., sont usuelles dans la poésie chrétienne du XI^e siècle. Ailleurs, à Skarpåker en Södermanland (*Sö.* 154 = N° 83), une inscription funéraire en prose comporte un paragraphe final en « runes du Hälsingland » qui évoque la fin du monde en une demi-strophe singulièrement parallèle, pour la forme et pour la pensée, à certains vers scaldiques, ou plus encore à certains passages de l'Edda (*Vǫluspá*) : *iarþ sal rifna uk ubhimin* (graphie normalisée : *jǫrð skal rifna ok upphiminn*) « la terre doit s'entrouvrir et le ciel au-dessus de toutes choses [également] » [2].

Par cet exemple, nous nous acheminons vers une catégorie beaucoup plus importante, celle des textes à forme rythmique, métrique ou versifiée. En règle générale, ces inscriptions juxtaposent une introduction en prose, exprimant les faits essentiels

---

[1] *U.* 942 = N° 70: cf. Sv. B. F. JANSSON, *Runstenen i Bredgränden,* A.N.F., LXV, 1950, p. 154-159; *The runes of Sweden,* p. 132-134. Notes utiles de W. LANGE, *in* Z. f. dt. Altertum, LXXXVII, 1957, Anzeiger, p. 99, n. 1 et *Studien zur christlichen Dichtung der Nordgermanen,* Göttingen, 1958, p. 213-214.

[2] Sommes-nous pour autant en plein paganisme? Rien n'est moins certain, cf. W. LANGE, *Studien* (cité note précédente), p. 38.

— noms du mort et de l'auteur — et un paragraphe poétique consacré à la louange du mort, à la perpétuité de son souvenir, à la douleur ressentie de sa disparition ou à quelque idée voisine; la prose reparaît parfois *in fine* pour la signature du graveur [1]. L'usage de ces textes ne fut jamais très répandu au Danemark, mais en Suède il fut très apprécié, surtout pour célébrer des Vikings illustrés par leurs exploits ou morts au loin (§ 164 et suiv.). Le modèle et le premier exemple tout à la fois de ces strophes runiques est offert par les quatre vers en *fornyrdislag* de la pierre de Rök, concernant Théodoric le Grand (ou Thierry Ier) : il se place vers le IXe siècle (No 47; cf. § 136). Le cadre ainsi tracé ne varia guère jusqu'au XIIe siècle.

On rencontre toutes les transitions, toutes les nuances, souvent difficiles à discerner sous les graphies runiques, depuis la simple allitération affectant un ou deux couples de mots, jusqu'aux strophes strictement construites dans un mètre difficile. Même dans les cas les plus favorables, le souffle des poèmes runiques reste assez court; ils se contentent en général d'un ou deux couples de vers et ne poussent qu'exceptionnellement jusqu'à une strophe et demie ou deux strophes, jamais au-delà [2]. Cela ne les empêche pas d'être parfois de vraies réussites, surtout dans le genre épique; mais cela n'autorise guère le maniérisme et la complexité où se complaisent volontiers les scaldes. Cependant les rencontres de style et de vocabulaire entre strophes runiques et strophes scaldiques ne sont pas rares [3]. Certains de ces passages métriques étaient apparemment quelque peu proverbiaux et

---

[1] Les inscriptions entièrement versifiées sont très rares (une seule par exemple au Danemark, *D. R.* 149).

[2] Sur tous les difficiles problèmes de la métrique runique, cf. Erik BRATE et Sophus BUGGE, *Runverser, undersökning af Sveriges metriska runinskrifter*, Stockholm, 1891 et FINNUR JÓNSSON, *Vers i gammelnordiske indskrifter*, A.N.F., XX, 1904, p. 76-84, en se souvenant que beaucoup des lectures admises alors ont été abandonnées depuis grâce à d'attentives revisions du matériel inscrit.

[3] L'une des plus typiques a été étudiée par Evert SALBERGER, à propos de l'adverbe *trikila* (*drængila*) et de ses composés (Kungl. human. vetenskaps-samfundet i Lund, Årsberättelse, 1956-1957, p. 145-158).

passe-partout [1] et n'ont donc pas le caractère de créations originales. D'autres apparaissent comme des citations de poèmes plus amples, transmis alors sous forme orale et depuis perdus : c'est sans doute le cas de la strophe en *fornyrðislag* de l'inscription de Rök et du vers presque eddique de Skarpåker. La plupart de ces strophes runiques offrent une signification assez transparente [2]; seuls quelques textes isolés présentent les savants entrecroisements, les *kenningar* recherchées et l'obscurité voulue qui font la vraie poésie scaldique.

Le mètre choisi, comme il convient à des textes surtout narratifs, est en général le *fornyrðislag*, et cela suffit à rapprocher nos poèmes runiques plutôt des chants eddiques que des strophes scaldiques. Les exemples de *dróttkvætt* sont exceptionnels (pierre de Karlevi, *D. R.* 411; boîte de Sigtuna). Aux XI^e^ et XII^e^ siècles on rencontre sur quelques inscriptions runiques les seules formes, de transition connues entre l'ancien vers allitérant et le nouveau vers rimé emprunté à l'Occident [3].

179. — C'est un tout autre problème de savoir dans quelle mesure les scaldes ont connu et utilisé les runes. Les spécialistes sont loin d'être unanimes sur ce point. Certains — tel Ivar Lindquist — affirment que toute une littérature runique gravée

---

[1] Le même *helming, eR a Ænglandi / aldri tyndi* « qui perdit la vie en Angleterre » figure par exemple sur deux inscriptions fort éloignées dans l'espace, *Sm.* 5 Transjö et *Vg.* 187 Vist; l'inscription de Transjö comporte un autre *helming* qui se retrouve sur *Sm.* 37 Rörbro (N° 107) et sur *D. R.* 68 Aarhus 6 (N° 118) : *hann var manna / mest úniðingr* « il était de tous les hommes le moins capable d'un acte honteux »; voir d'autres exemples au commentaire du texte N° 124 *bis* (*D. R.* 212 Tillitse). On voit que certains textes peuvent être de véritables centons. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ceci des observations de F. P. Magoun Jr. sur le « oral-formulaic character » de la poésie anglo-saxonne ».

[2] Par exemple, *Sö.* 34-35 Tjuvstigen, *Sö.* 338 Turinge, *U.* 225-226 Ballsta, *Ög.* 81 Högby, *Sö.* 179 Gripsholm; etc.

[3] Principalement sur un texte de l'église de Vallentuna (*U.* 214 = N° 54) et sur deux textes du Västergötland (*Vg.* 138 = N° 103 et *Vg.* 144); cf. Sv. B. F. Jansson, *Ny illustrerad svensk litteraturhistoria*, 1956, I, p. 31.

sur bois a existé à l'époque des Vikings et fondent d'abondantes conjectures sur quelques rares mentions de tablettes (*spjald*) écrites; ils pensent que « les scaldes, à l'heure de l'inspiration, tenaient le couteau et le bâton destiné à être gravé (*kefli*) en main » [1]. De fait, la saga d'Egill (écrite vers 1225) montre le plus illustre des scaldes dictant son *Sonatorrek* à sa fille Þorgerðr, qui la grave aussitôt sur un *kefli*. Quelle confiance mérite-t-elle? Le poème est très long (25 strophes) et nous ne connaissons aucun texte runique d'une étendue comparable. La saga de Grettir affirme que son héros grava quelques vers sur un *kefli* — mais il se trouve malheureusement que ces vers sont d'une fabrication évidemment tardive [2]. Aussi la plupart des runologues, sans professer pour autant un scepticisme total, estiment-ils qu'on ne peut rien bâtir de solide sur des sources qui sont toutes ou médiocrement informées ou trop tardives, et qui courent grand risque d'avoir inconsciemment projeté dans le passé les usages d'une époque où l'écriture latine était d'un emploi courant.

On foule toutefois un sol plus rassurant depuis que, en 1955, est intervenue la découverte du bâton runique de Ribe (§ 193) : la longueur du texte que porte ce *kefli*, la présence, au milieu de formules magiques, d'une strophe de type eddique, autorisent à penser que, malgré sa date tardive (XIII^e siècle), ce monument runique apporte une confirmation aux témoignages littéraires que nous venons d'évoquer. Il représente l'ultime survie d'un usage plus ancien (N° 176). Enfin les découvertes de Bergen, encore imparfaitement publiées (cf. § 199), multiplient les indices en ce sens.

Il est sûr, en tout cas, que la connaissance des runes faisait partie du bagage intellectuel du scalde accompli : il devait pouvoir bâtir

---

[1] Ivar LINDQUIST, *Religiösa runtexter*, II, *Sparlösa-stenen*, Lund, 1940, p. 21-24. Renvoyons une fois pour toutes, sur ces problèmes, à FINNUR JÓNSSON, *Runerne i den norsk-islandske Digtning og Litteratur*, Aarbøger..., 1910, p. 283-308 et à BÆKSTED, *Målruner*, p. 94-96.

[2] Egils saga, § 81; Grettis saga, § 67; on pourrait aussi alléguer un passage de l'Orvar-Odds saga.

une *kenning* sur le nom d'une rune. Cette exigence est encore présentée au XIIIe siècle par Snorri Sturluson [1].

180. — Hors du domaine proprement littéraire, les runes ont aussi joué un rôle assez notable dans l'élaboration et la conservation de documents juridiques. Nous avons déjà fait allusion à certains aspects de cette question, notamment aux inscriptions funéraires qui établissent de longues filiations (§ 155) ou aux « bâtons de convocation » (§ 175). Mais le matériel disponible permet d'aller beaucoup plus loin sur cette voie.

Assez fréquemment, l'auteur d'une inscription funéraire profite de la circonstance pour établir clairement et définitivement une origine de propriété qui lui importe, soit pour des biens meubles (nous en avons déjà cité plusieurs cas § 154), soit pour des patrimoines fonciers. Björn, fils de Finnvid, en gravant l'inscription de Nora (*U.* 130), n'eut pas pour seul souci de commémorer son frère Olaf, traîtreusement assassiné; il souligne fortement que le village où il dressait son monument était la pleine propriété (*óðal*) et le bien héréditaire (*ættarfé*) des fils de Finnvid résidant à Älgesta. Non moins qu'à la mémoire de Gerlög et des siens, la longue inscription de Hillersjö (*U.* 29 = N° 48) est consacrée à la transmission compliquée, en ligne féminine, d'un héritage (*arfi*), selon des modalités qui seront plus tard consignées dans la loi d'Uppland. Parfois le graveur établit de la même façon une limite territoriale (p. ex. *U.* 729 Ågersta = N° 67). Le tout à bon droit : la tradition littéraire montre à plusieurs reprises que des marques de propriété écrites en runes peuvent avoir une valeur probatoire en justice [2].

Bien plus, l'un des textes runiques les plus étendus, celui que l'on trouve, vers le début du XIIe siècle, sur les deux faces d'un anneau de fer conservé à la sacristie de Forsa (près de Hudiksvall

---

[1] Cf. Hans SCHWARZ, *Über skaldische Wortwahl*, Wirkendes Wort, VI, 1955-1956, p. 257-262.

[2] Les sagas font naturellement grand usage de ce commode artifice romanesque; voir les textes réunis par BÆKSTED, *Målruner*, p. 110-112.

en Hälsingland), constitue le plus ancien texte législatif scandinave qui soit connu. Autant qu'une interprétation encore incertaine l'autorise, il semble s'agir d'une série d'amendes édictées par un *þing* local pour sanctionner des infractions au droit ecclésiastique (inobservation de l'excommunication) [1]. La présence de ce document unique dans une province excentrique (et par là même, sans doute, plutôt conservatrice), peut être considérée, sans manquer à la prudence, comme un indice que les runes purent servir parfois à garder une trace écrite de la jurisprudence des *þing*. L'inscription gotlandaise de Fole, sur le piédroit d'une porte d'église, conserve, à une date plus tardive, le souvenir d'une transaction destinée à assurer un droit de passage (N° 93).

On a supposé que les runes purent jouer un certain rôle au XII^e^ siècle dans les premiers essais de rédaction des lois islandaises (par exemple Magnus OLSEN, A.N.F., LIII, 1937, p. 118, n. 3); cette hypothèse ne doit être acceptée qu'avec une extrême circonspection. Quant à la rédaction partielle en runes de la loi de Scanie, qui fut faite vers 1300 (cf. § 196), rien n'assure que ce n'ait pas été une simple fantaisie d'antiquaire, à une époque de « renaissance runique »; il est très douteux qu'elle représente l'aboutissement d'une tradition ancienne.

181. — Il faut enfin évoquer à nouveau, pour l'âge des Vikings, la question si débattue de la magie runique. Nous le ferons en adoptant une attitude volontairement sceptique, à la suite des recherches d'Anders Bæksted [2], sans oublier toutefois

---

[1] La bibliographie de l'anneau de Forsa est considérable; ses principaux éléments sont constitués par : Elis WADSTEIN, *Runinskriften på Forsaringen, vårt älsta lagstadgande,* Uppsala, 1898; Theodor HJELMQVIST, *Runinskriften på Forsaringen,* A.N.F., XXIV, 1908, p. 231-259; Gerhard HAFSTRÖM, *Ledung och marklandsindelning,* Uppsala, 1949, Exkurs, p. 230-255; du même, *Forsaringens lagabud,* Hälsingerunor (Västerås), 1954, p. 5-23. Les interprétations proposées oscillent entre : sanctions pour non-payement de la dîme et sanctions pour rupture de la paix ou de l'excommunication.

[2] BÆKSTED, *Målruner,* passim.

que le problème ne peut être considéré comme entièrement résolu.

Un scepticisme total doit frapper, à l'époque du nouveau *fuþark* comme à celle de l'ancien, toutes les exégèses recourant à l'hypothèse d'une « magie numérale » (cf. § 83). Dans les autres cas, on doit se souvenir que la source de documentation la plus vivante et la plus abondante est offerte non par le matériel archéologique, limité et d'interprétation souvent difficile, mais par les sagas. Or celles-ci n'ont pu prendre leur forme définitive qu'à une époque où l'écriture latine était devenue un moyen courant d'expression dans le Nord tout entier. Leur témoignage doit donc être accueilli avec une grande prudence : il a de fortes chances de porter la trace inconsciente des pratiques d'une période plus récente, ou au contraire, par réaction, d'avoir forcé la dose de couleur locale ou, plus exactement, de « couleur archéologique » en multipliant abusivement les emplois de l'écriture runique.

C'est sur les confins de la magie que se situe l'un des emplois des runes les mieux attestés par la littérature : le tracé de textes dérisoires ou insultants destinés à ruiner définitivement l'honneur d'un adversaire (pratique appelée *níð* en v. nor.). L'érection d'un « poteau d'infamie » (*níðstǫng*) est d'usage courant dans les sagas (Egils saga, § 57; Vatnsdæla saga, etc.) et est également prévue par une loi islandaise, la Grágás; elle s'accompagne toujours de la gravure d'un texte runique de caractère insultant et de contenu généralement limpide. Aucun exemple archéologique n'en est connu.

Plus nettement magique est l'usage des « runes d'amour », dont l'exemple le plus fameux se rencontre dans la saga d'Egill Skallagrimsson (chap. 72) : un amoureux, désireux de se faire bien voir d'une fille, cache dans son lit un os de baleine portant un texte runique; mais comme sa science runique est déficiente, la fille, au lieu de se rendre à ses sollicitations, tombe malade; Egill, par chance, intervient à temps, efface le texte erroné, en trace un autre, et rend la santé à la fille (cf. § 77). Le thème appartient au folklore universel et se retrouve dans de nombreux écrits nordiques, le plus souvent assez tardifs (Saxo Grammaticus, les *fornaldarsǫgur*, plus tard les *Folkeviser*). Il n'est guère

douteux qu'il corresponde à une réalité, bien que les témoignages archéologiques, ici encore, soient rares [1]. Les pays à écriture alphabétique offriraient d'ailleurs, dès l'Antiquité, d'innombrables parallèles.

L'emploi des runes pour tracer des conjurations introduites dans des tombes ou pour orner des amulettes (§ 176) appartient également aux traditions anciennes de toutes les civilisations usant de l'écriture; nous en évoquerons plus loin (§ 198) quelques exemples caractéristiques appartenant à l'époque où le recours à la langue latine est venu renforcer la valeur propre aux runes.

D'autres thèmes sont probablement des créations purement littéraires, comme ce récit de la saga d'Egill — encore elle — où l'on voit un texte runique, par sa seule vertu, servir à détecter le caractère vénéneux d'une boisson (*Egils saga*, § 46), ou ce passage de Saxo où un os gravé de « diris carminibus » sert au roi mythique Ollerus à traverser les mers (*Gesta Danorum*, III, 25). Il s'agit évidemment d'une extension arbitraire des vertus prophylactiques prêtées à certaines amulettes runiques, mais naturellement jamais vérifiées dans la pratique. Sur les runes comme thème littéraire, cf. BÆKSTED, *Målruner*, p. 49-117.

---

[1] Mais non absents; on peut relever par exemple ces deux textes norvégiens : le bâtonnet de bois enfoui sous le plancher de l'église d'Urnes en Sogn, *arne prestr uil hafa iggkk* « le prêtre Arne veut avoir Inga (?) », ou l'os de Trondheim « j'aimais la vierge.... ». Des formules amoureuses, parfois jointes à un *fuþark*, ont aussi été trouvées à Bergen (§ 199).

CHAPITRE V

LA FIN DES RUNES SCANDINAVES

L'introduction de l'alphabet latin

182. — Dès le premier siècle de notre ère, le Nord avait importé quelques objets fabriqués dans l'Empire romain, porteurs d'inscriptions en caractères latins ou grecs (cf. § 12). Nul n'avait cherché à les imiter. Il en alla de même des textes tout aussi insignifiants que portaient les armes achetées au IX^e^ siècle dans le monde carolingien ou les objets razziés par les Vikings.

L'ascendant exercé par les monnaies à légendes alphabétiques fut toujours bien plus considérable. On a vu (§ 91) les efforts des producteurs de bractéates pour reproduire à l'occasion les noms et les titres qu'ils trouvaient inscrits sur les sous d'or romains. Le même phénomène se répéta à l'époque des Vikings quand, par Hedeby, l'usage de la monnaie se naturalisa dans le Nord et y supplanta celui du métal précieux évalué au poids. Sans doute les premières répliques des légendes monétaires carolingiennes restèrent-elles pratiquement illisibles. Mais au X^e^ siècle les monétaires des rois scandinaves d'York et de Dublin s'habituèrent à signer leurs pièces en caractères latins. Cet exemple et celui des rois anglais amenèrent le Danemark, dans les dernières années du X^e^ siècle, à frapper ses premières pièces inscrites et déchiffrables, sous le roi Sven à la barbe fourchue. L'exemple fut bientôt suivi en Norvège, probablement sous Olaf Tryggvason, avant 1000, et en Suède, sous Olov Skötkonung et Anund Jacob, à partir de 1008. Toutes ces premières légendes, en dépit de nombreuses confusions graphiques et de profondes influences

anglo-saxonnes [1], sont et restent alphabétiques pendant deux générations au moins; les pièces à légendes runiques (§ 194) sont des innovations relativement tardives et de courte durée. Par la monnaie, qui circulait largement, l'alphabet avait établi une tête de pont solide dans le Nord.

La liturgie chrétienne fut évidemment la seconde voie d'accès, mais ses textes écrits ne touchèrent d'abord qu'une minorité de clercs, souvent étrangers. C'est à son influence qu'il faut cependant attribuer sans doute les premiers usages épigraphiques de l'alphabet en milieu nordique : les quelques caractères — dont la signification échappe — gravés au revers de l'inscription de Karlevi, à Öland (N° 94), vers l'an mil, ou le graffite mi-runique mi-alphabétique de Saint-Mochaoi de Nendrum en Ulster.

Ces premiers essais ne portaient que sur des textes en langues étrangères, en latin surtout (quelques mots anglais se glissent dans les légendes monétaires). Il en alla de même des premières tentatives d'écriture manuscrite, toutes latines, et en particulier du plus ancien document diplomatique conservé (en copie), la charte de Knut le Saint pour la cathédrale de Lund en 1085 [2].

De quand datent les premières applications de l'alphabet à des textes suivis en langues nordiques? Sans doute de la seconde moitié du XI^e siècle, et de Norvège, pour des gloses ou pour des notations de caractère juridique; mais ce n'est qu'une hypothèse [3]. Pour l'Islande, on possède quelques indices pour la fin du XI^e siècle, et des certitudes pour le premier tiers du XII^e siècle : les lois furent mises par écrit en vertu d'une décision de l'Alþing en 1117-1118 par Hafliði Másson, et les copies s'en multiplièrent sans doute rapidement entre les mains des chefs. Ainsi que le prouvent divers critères paléographiques et linguistiques, l'exemple anglais fut déterminant dans les deux pays.

---

[1] Jusque dans l'emploi du caractère ᚹ = *w*.

[2] Le plus ancien original est une charte du roi danois Erik Emune, de 1135; mais il y a des manuscrits plus anciens (le nécrologe de Lund a été copié avant 1123).

[3] Nous résumons ici les idées de D. A. Seip, *Hvordan latinsk skrift kom til Norge og Island*, Det norske vid. akad. i Oslo, Årbok, 1951, p. 20-21.

Nous possédons encore quelques épaves de trois ou quatre manuscrits norvégiens et d'une dizaine de manuscrits islandais en langue nationale pour la période 1160-1200. La Suède et le Danemark n'ont plus de manuscrits originaux écrits dans leurs langues avant le XIII^e siècle [1].

Les runes dans les textes alphabétiques scandinaves

183. — L'expérience acquise dans l'adaptation des runes aux langues nordiques fut à peu près négligée par les clercs qui notèrent pour la première fois ces langues en caractères latins. Ils ne songèrent pas aux runes scandinaves pour rendre les sons ignorés du latin, mais ils se reportèrent au seul précédent qu'ils connussent bien : celui des manuscrits en vieil anglais. C'est de là — et non du *fuþark* nordique — qu'ils tirèrent la seule consonne qu'ils ajoutèrent d'abord à l'alphabet, le *þ*. Ce signe fut en effet adopté sous son nom anglais de *þorn*, attesté dès la première moitié du XII^e siècle dans le « premier traité grammatical » islandais [2], et non sous celui, scandinave, de *þurs*. Il est probable qu'on l'emprunta sans grande conscience de son caractère runique, exactement comme l'on empruntait en même temps les formes typiquement insulaires de F et de V [3].

Le *þorn*, emprunté sans doute d'abord par la Norvège, fut employé dans les premiers textes islandais avec la double valeur de *þ* et de *đ*, de source également anglaise, ne se généralisa qu'au XIII^e siècle en Islande; certains *scriptoria* de Norvège avaient dès l'origine usé simultanément des deux signes. Ils ne pénétrèrent guère en Scandinavie orientale, où, sauf de rarissimes exceptions (surtout un manuscrit de la loi de Scanie), l'on se contenta toujours des graphies *th* et *d*. Au XV^e siècle, les influences

---

[1] Cf. *Nordisk Kultur*, vol. XXVIII, *Palæografi*.

[2] Cf. Anne HOLTSMARK, *En islandsk scholasticus fra det 12. århundre*, Skrifter utgitt av det norske vid. Akademi, II, Hist.-Fil.-Klasse, 1936, n° 3, p. 39-40.

[3] Sur tout ceci, cf. Harald SPEHR, *Der Ursprung der isländischen Schrift und ihre Weiterbildung bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts*, Halle, 1929.

étrangères amenèrent la Norvège à abandonner *þ* et *đ* : les deux caractères ne survivent plus qu'en Islande, où l'imprimerie les a régulièrement adoptés.

On soutient parfois que la rune anglaise ᚹ = *w* a été également empruntée en Islande et en Norvège. Cela n'est vrai qu'en un sens : ces deux pays usèrent au XII^e^ siècle d'une forme insulaire de V qui, en dernière analyse, remonte bien à cette rune; mais elle était devenue méconnaissable, et si proche de V latin qu'elle ne reçut pas de nom particulier et ne fut pas considérée comme un caractère indépendant. Les seuls emplois authentiques de la rune ᚹ dans un contexte alphabétique se trouvent sur des légendes monétaires (cf. § 194).

Même dans le domaine des abréviations, les signes latins furent constamment préférés aux runes. La seule rune qui joua quelque rôle fut, dans le milieu norvégien, ᛘ *maðr*, pour abréger le mot homonyme *maðr* « homme » : son homologue anglaise ᛗ *man* avait déjà tenu ce rôle, et c'est sans doute d'outre-mer que vint l'idée. Du moins la transposition opérée prouve-t-elle une nette conscience de l'origine runique du signe.

Le fuþark médiéval [1]

184. — L'introduction et le triomphe de l'écriture latine ne signifiaient pas nécessairement la mort des runes. Ce n'était pas à proprement parler leur ancien domaine que l'alphabet avait conquis, mais un domaine parallèle, jusque-là à peu près vierge. On aurait pu concevoir une sorte de *modus vivendi*, les runes conservant la faveur en épigraphie et les caractères latins régnant seulement dans les manuscrits sur parchemin. C'est sans doute ce qui se passa effectivement durant la majeure partie du XII^e^ siècle. Mais un tel équilibre ne pouvait être qu'instable : porté par la force irrésistible d'une nouvelle culture, fondée sur les livres et

[1] Il n'y a pas d'étude d'ensemble consacrée à l'épigraphie runique médiévale; voir toutefois, pour la Norvège, la dissertation de Magnus OLSEN, *Norsk runeskrift i middelalderen*, dans *N.Y.R.*, V, 1960, p. 238-245.

non plus sur la mémoire orale, l'alphabet ne tarda pas à envahir le secteur d'abord préservé pour les runes. Dès avant 1200 celles-ci ont subi une défaite décisive. Le *fuþark*, même s'il reste encore largement connu et utilisé dans certains domaines spéciaux, n'est plus qu'une écriture secondaire, reléguée en marge de l'évolution générale de la civilisation, comme l'avait été le *fuþorc* anglais après le VII^e^ siècle et davantage encore. Quelques tentatives, dispersées dans le temps et dans l'espace, furent bien faites pour le mettre en concurrence avec la nouvelle écriture; elles n'obtinrent de succès durable que dans des domaines marginaux, d'infime importance, avant tout la confection de calendriers perpétuels et de tables pascales. Malgré la fidélité de quelques lettrés ou de quelques paysans, la tradition runique, dès le XIII^e^ siècle, était moribonde. Son agonie sera cependant très longue, puisque certains de ses rameaux vivaient encore lorsque, à partir du XVI^e^ siècle, l'érudition moderne entreprit d'en recueillir les vestiges. Grâce à ces survivances, les runes n'ont jamais connu le sort de tant d'anciennes écritures : elles n'ont jamais été oubliées totalement ni totalement incomprises.

185. — Le *fuþark* subit au Moyen Âge trois ordres de transformations. Les unes sont purement graphiques et peu importantes; les autres reflètent l'évolution phonétique des langues nordiques; enfin d'autres ne sont que des réactions de défense en face des caractères latins : pour mieux résister, le *fuþark* se modela sur son adversaire; il tenta de se débarrasser de ses infériorités phonétiques (trop de sons exprimés par un même signe) et graphiques (absence de majuscules, de direction constante de l'écriture, etc.). Il essaya de devenir capable de transcrire même le latin.

Dans le domaine du graphisme pur, il faut surtout noter : 1° l'abandon des formes anciennes de la 4^e^ rune ᚼ en Norvège et au Danemark, au profit de formes à double barre transversale complète en Norvège, d'une forme inversée avec barres unilatérales à gauche au Danemark; 2° le triomphe de la forme de Rök de la 8^e^ rune, *n*, avec barre unilatérale à droite ᚾ; 3° l'abandon de la forme ancienne de la 10^e^ rune, *a*, au profit d'une forme avec barre unilatérale à gauche ᛅ; 4° l'abandon par la Norvège et

l'Islande et par bien des textes danois tardifs de la forme traditionnelle de la 11e rune, *s*, au profit d'une forme dérivée des runes de Rök, ᛋ; 5° l'abandon par la Norvège, l'Islande et certains textes danois de la forme ᛏ pour la 12e rune au profit d'une forme ᛚ à barre unilatérale à gauche, comme à Rök; 6° enfin les runes ᚱ et ᛒ se rapprochent décidément des formes latines R et B.

Plusieurs de ces transformations étaient sans doute inspirées par le désir d'obtenir plus de clarté dans la transcription phonétique. L'abandon des formes anciennes de la 4e rune va de pair avec la disparition du son *ą* dans les langues nordiques; sous ses formes nouvelles, elle servit à transcrire les valeurs *o*, puis (surtout en Norvège) *ö*, que le *fuþark* traditionnel n'exprimait que très imparfaitement. D'autres favorisaient le désir de calquer l'alphabet latin : la rune ᚼ, devenue disponible en Norvège par l'adoption de ᛋ pour le son *s*, servit à transcrire le *c* ou le *z* du latin, dont le *fuþark* n'avait pas l'équivalent.

186. — Mais tout cela ne conduisait pas bien loin. La transcription du vocalisme — qui évoluait alors rapidement — restait misérablement insuffisante; et celle même des consonnes était très médiocre, puisque l'on ne distinguait toujours pas entre sourdes et sonores. C'est entre 1050 et 1200 environ que fut accompli le principal effort d'adaptation, soit en spécialisant dans des emplois déterminés certaines variantes graphiques de signes à valeur multiple, soit en attribuant à des emplois nouveaux des runes que l'évolution phonétique rendait inutiles (*ą*, *R*), soit enfin en modifiant les runes existantes par l'adjonction d'un ou de plusieurs points (« runes pointées », dan. *stungne runer*). Ce vaste et lent remaniement, presque aussi obscur que celui qui avait donné naissance au *fuþark* récent, témoigne en tout cas d'un sens phonétique très réel chez les graveurs de runes et d'une capacité frappante à repenser les grands problèmes posés par l'écriture traditionnelle.

Examinons d'abord le cas des sept voyelles scandinaves. Le *fuþark* possédait déjà un *a*, la 10e rune; mais il n'y avait pas d'*e* : on en créa un en ajoutant un point à la haste de la 9e rune (ᛁ)

dès le début du XIe siècle (l'un des premiers exemples est *D. R.* 1, Haddeby 1); mais l'habitude d'utiliser soit la rune ᛁ tout simplement, soit quelque digraphe (*ai*, *ei*), persista fort longtemps. On a vu comment la 4e rune, devenue inutile pour rendre le son disparu *q*, était devenue disponible pour transcrire *o*, d'abord en Norvège, en Suède et à Bornholm (dès le XIe siècle), sensiblement plus tard au Danemark propre. La rune ᚾ, débarrassée de ses valeurs approximatives, ne servit plus qu'à exprimer le son *u*. La 16e rune ᛦ *R*, devint également superflue, vers le XIe siècle, la langue cessant peu à peu de distinguer les sons *r* et *R*; le principe d'acrophonie, appliqué à son nom (*yr*), amena naturellement à en tirer un signe vocalique qui manquait : en Götaland et occasionnellement aussi au Danemark, ᛦ exprime parfois *e*, en Svealand *i;* mais la solution la plus générale fut celle, élaborée dès le Xe siècle en Norvège, qui utilisait ᛦ pour rendre *y;* elle conquit au Moyen Âge toute la Scandinavie. Pour exprimer *y*, une autre solution consista à ponctuer la rune ᚾ (ᚿ); elle est ancienne (dès certains textes de l'âge des Vikings), mais n'eut qu'un succès limité [1]. Pour *æ*, longtemps confondue avec *e*, le besoin d'une rune spéciale ne se fit sentir que fort tard; on spécialisa alors dans cet emploi l'une des formes de la 10e rune : au Danemark, *æ* fut rendu par le caractère à barre transversale complète ᛏ. La création d'une rune pour *ø* fut également tardive : on utilisa en Norvège, puis au Danemark, une forme complète, à double barre transversale, de la 4e rune. On voit qu'il y eut de longs tâtonnements et que la transformation accomplie résulta plutôt d'innovations convergentes que d'une refonte méthodique.

187. — Pour le consonantisme, on dédoubla sans peine les sourdes et les sonores confondues par le *fuþark* traditionnel, grâce à l'adjonction de points. Un *p* fut créé en plaçant des points dans chaque panse de la rune *b* ᛒ (ou, exceptionnellement, en laissant ces panses ouvertes en haut et en bas). Un *d* naquit de la rune *t* ↑ ou ᛏ, en plaçant un point soit à mi-hauteur de la

---

[1] L'Islande adopta une forme particulière ⇕.

hampe, soit dans l'angle supérieur; ce *d* transcrivit aussi (concurremment avec le *þ*) le son *d*. Un *g* fut de même tiré de la rune *k* ᚴ en ponctuant son angle supérieur : ᚵ.

Ces runes pointées apparaissent vers l'an mil (d'une façon d'ailleurs très peu systématique) sur certaines inscriptions danoises; elles se répandirent largement au XII^e^ et surtout au XIII^e^ siècle dans toute la Scandinavie, mais d'une manière longtemps hésitante et incomplète : la même inscription juxtapose souvent runes ponctuées et non ponctuées pour exprimer les mêmes sons. D'où en vint l'idée première? On allègue en général une influence anglaise (le *fuporc* comportait une rune *y* ᚣ, bien proche de la nouvelle rune nordique de même valeur); mais cette thèse soulève de graves difficultés : les runes anglaises étaient moribondes quand le *fupark* subit cette transformation, le rapprochement culturel anglo-scandinave entrepris par Knut le Grand n'avait pas encore eu lieu, et la rune *y* ne paraît pas avoir été le point de départ de l'évolution, mais bien plutôt les runes *e* et *g*, les premières attestées, sur l'inscription de Haddeby 1 (*D. R.* 1)[1]. Il semble donc raisonnable de croire à un parallélisme dans l'innovation — une innovation au demeurant très simple — plutôt qu'à une influence directe.

A l'issue de cette évolution, vers le XIV^e^ siècle, on pouvait donc concevoir un « alphabet runique » capable de rivaliser avec l'alphabet latin; il se présentait comme suit, abstraction faite de quelques essais sans portée [2] :

ᚠ ᛒ ᛁ ou ᚼ ᛏ ou ᛏᚼ ᚠ ᚴ ᚼᛁ ᛚ ᛘ ᚾ ᛅ ou ᛆ

a b c d e f g h i k l m n o

ᛒ ᚱ ᛁ ou ᚼ ᛏ ou ᛚ ᚢ ᚱ ᛏᚼ ᛅ ou ᛦ

p r s t u y æ ø (ö)

---

[1] La rune *y* ne figure que sur trois inscriptions relativement anciennes, *D. R.* 62, 66 et 237.

[2] Nous le décrivons selon l'ordre de l'alphabet, et non selon celui du *fupark*, car la plupart des nouveaux signes ne se sont jamais vu assigner de place dans la suite des runes; les graveurs eux-mêmes, quand ils tenaient à prouver leur connaissance des runes, les disposaient selon l'ordre alphabétique : cf. *D. R.* 396, Øster Marie, fin du Moyen Âge.

Cela fait 22 ou 23 signes. D'autres séries sont beaucoup plus complexes et vont jusqu'à 31 signes (par exemple en introduisant une rune *f* ponctuée pour *v*, un *þ* ponctué pour *đ*, ou des signes pour *x* et *z*). Ces alphabets longs ne sont presque partout que de purs jeux d'érudits. A Gotland toutefois, ils trouvèrent un emploi pratique prolongé, dû peut-être à ce qu'ils permettaient de mieux exprimer les particularités phonétiques du dialecte local.

On y créa notamment, avec un raffinement qui rappelle les expériences northumbriennes du haut Moyen Âge, des runes pour exprimer les sons *ng*, *l* dental et *n* dental. L'un des plus remarquables exemples de leur emploi se rencontre sur la longue inscription des fonts baptismaux d'Åkirkeby à Bornholm, une importation gotlandaise du XII^e^ siècle (*D. R.* 373). Mais beaucoup de textes gotlandais se contentent d'un *fuþark* pointé bien plus simple.

Malgré l'abandon de l'ordre ancien (et de la répartition en *ættir*), il s'agissait encore bien d'un *fuþark*. On peut hésiter à attribuer ce nom aux formations plus tardives encore, plus directement imitées ou même copiées de l'alphabet latin, comme les « runes dalécarliennes » (cf. § 200) qui constituent la dernière phase de l'évolution. Il s'agit d'un abâtardissement, au sein d'une population de niveau intellectuel peu élevé, et non plus d'une transformation consciente de l'écriture runique pour lui permettre de tenir un rôle nouveau.

188. — Enfin, se modelant toujours sur l'alphabet latin, l'écriture runique tendit à adopter une seule direction — de gauche à droite et par lignes horizontales (mais l'épigraphie tout au moins continua à autoriser beaucoup de libertés). Lorsqu'on l'appliqua aux manuscrits, on essaya même d'y introduire la distinction entre majuscules et minuscules, comme dans le *codex runicus* de la Loi de Scanie (§ 196), mais cela n'eut guère de portée pratique.

La multiplication des ligatures paraît avoir été favorisée par l'exemple des lettres liées et incluses, si usuelles dans l'épigraphie latine à l'époque romane; c'est d'ailleurs dans des textes runiques en latin que cette pratique fut portée à son sommet, par exemple sur l'inscription danoise de Føvling (*D. R.* 25 = N° 169). Il faut également penser à une influence de l'alphabet latin pour expliquer la généralisation, dans les derniers *fuþark* fidèles à l'ordonnance ancienne, de l'ordre *tblmR* au lieu de *tbmlR* (cf. § 138).

Enfin l'influence de l'écriture latine n'est pas douteuse dans la révolution orthographique qui, à partir du XII^e siècle, conduisit à l'expression de plus en plus fréquente des consonnes doubles, alors que, depuis l'origine du *fuþark*, l'emploi d'un signe unique était une des règles les plus constantes de l'orthographe runique.

Les épitaphes runiques

189. — La fonction principale des runes à l'époque des Vikings était, on l'a vu, de servir à graver des textes de caractère funéraire sur des pierres dressées. Le triomphe complet, au XII^e siècle, des pratiques chrétiennes occidentales dans ce domaine — inhumation dans des cimetières ou des églises, en sarcophage ou sous dalle horizontale — tua les « pierres runiques » proprement dites, mais n'empêcha pas les runes de conserver longtemps encore d'importants emplois funéraires, quoique l'énorme majorité des textes de cette nature soit désormais alphabétique.

Bien entendu, après comme avant, seule une infime minorité de défunts jouit d'une sépulture inscrite, et cette minorité se restreint de plus en plus à certains éléments de la noblesse ou surtout du clergé. Cependant les monuments restent assez nombreux, jusque vers la fin du XIV^e siècle, pour constituer une série continue. Pour s'en tenir aux textes en langues nordiques (sur les textes latins, cf. § 198), on en compte une quinzaine au Danemark, dont la moitié de l'époque romane, et le reste des XIII^e-XIV^e siècles. Leurs formules sont d'une extrême simplicité et absolument conformes à l'usage occidental commun, comme aussi leur disposition et leur décor : « ci-gît Ketil Urne » (*ketil urnæ ligir hir*, *D.R.* 14 Bjolderup), « ici repose Thor fils d'Amdi » (*þorh amdis son huiler hæræ*, *D.R.* 156 Tisted). Plus rarement on relève une survivance des signatures de graveurs et de sculpteurs en usage à l'époque des « pierres runiques » (p. ex. *D.R.* 184 Bregninge).

En Suède, on enregistre au XII^e siècle une intéressante tentative pour créer un type original de monument funéraire

chrétien à inscriptions runiques. Il en reste surtout ce que l'on appelle les sarcophages du « type d'Eskilstuna », coffres formés de cinq pierres plates, dont les deux constituant la tête et les pieds s'élèvent en forme de gâbles. Chaque dalle porte une ornementation raffinée — des entrelacs jadis rehaussés de couleurs vives; un texte runique court le plus souvent sur les marges de chaque pierre. Ces monuments, encore passablement fidèles à l'ancienne esthétique runique, furent assez nombreux sans doute au début du XII^e siècle, mais ils passèrent rapidement de mode et presque tous furent détruits au XIII^e siècle [1]. La plus notable exception est le tombeau bilingue de Björn Svensson, le frère de saint Botvid, à l'église de Botkyrka en Södermanland, vers 1150; des formules latines, de tradition purement occidentale, y voisinent avec un texte runique, encore très proche par l'esprit des stèles du XI^e siècle (*Sö.* 286 = N° 172). Les simples dalles funéraires n'ont rien de très original; mais tandis qu'au Danemark la dernière épitaphe runique semble être celle de Lösen (en Blekinge, *D.R.* 366), de 1310 ou 1311, l'usage s'en prolonge longtemps encore en Suède, et spécialement à Gotland, jusqu'en plein XV^e siècle, parfois avec des textes fort développés (p. ex. les deux plates-tombes de Lye, datées de 1449). Certains Suédois tenaient tant à orner leur tombe d'un texte runique que l'on en trouve jusqu'à Orléans, sur la sépulture d'un étudiant décédé au XIV^e siècle.

En Norvège, sauf dans la région d'Oslo, les tombes runiques s'éloignent assez des modèles occidentaux. Elles comportent souvent la mention du jour du décès où doit se célébrer l'office anniversaire, *ártið* [2], mention qui se rencontre également, gravée au couteau, sur les planches formant les parois des

---

[1] Une seule église rurale, celle de Hov en Östergötland, a pu compter jusqu'à une vingtaine de ces monuments; cf. Sven B. F. JANSSON, *Stenfynden i Hovs kyrka* (Filologiskt arkiv, 9), Stockholm, 1962.

[2] Par exemple *N.Y.R.* 95 Tanberg : *her huilir guþormr slæikir litla gahndahadahr er artiþ hans* « ci-gît G. S., le 25 mars est son anniversaire »).

églises [1] : ce qui leur donne, dans une certaine mesure, le caractère d'un aide-mémoire pour le clergé et les fidèles (de telles églises rurales ne devaient pas avoir d'obituaires). Ces textes norvégiens ne dépassent guère le XIII^e siècle; mais on a vu (§ 172) que dans l'Ouest de l'Islande les épitaphes runiques avaient connu, du XIII^e au XVII^e siècle, une vogue tardive assez singulière; le dernier texte y est de 1681 (*I.R.*, p. 133 Breidabólstaðr). Leur contenu, calqué sur des formules latines, présente peu d'intérêt.

Les dédicaces runiques

190. — Sortant de leur domaine traditionnel, les runes partirent même, en certaines régions, à la conquête du secteur ecclésiastique. L'exemple le plus curieux en est offert par les inscriptions rappelant la dédicace d'une église : un certain désir de se rattacher à l'âge des missions se rencontre sans doute ici avec celui, plus banal, de faire étalage de son érudition. Ainsi, vers 1180, l'évêque de Hamar, Ragnar, fit graver sur une planche de l'église d'Atrå en Telemark quatre lignes de runes commémorant la dédicace qu'il en avait faite et rappelant les noms de ses compagnons (*N.Y.R.* 148). Puis, vers 1200, l'archevêque de Lund, Absalon, le protecteur de Saxo Grammaticus, invoquait en runes la protection du Christ à l'occasion de la construction de l'église de Norra Åsum en Scanie (*D.R.* 391 = N° 177). Des prêtres obscurs imitèrent leurs prélats : vers 1300 encore, l'église de Skjeberg en Østfold est dédiée à Notre Seigneur, à la Vierge et à saint Pierre au moyen d'une belle inscription runique de 4 lignes inscrustée dans le mur gouttereau méridional (*N.Y.R.* 7 = N° 179).

---

[1] Par exemple *N.Y.R.* 227 Klepp kirke : *artiþ er ikibiarhar kara totor þrim notom æpter krosmesso um varet* « l'anniversaire d'Ingibjǫrg Káradóttur est trois nuits (= jours) après la Sainte-Croix au printemps », c'est-à-dire le 6 mai (N° 185).

Marques de propriété et signatures d'artisans

191. — Dès les premières apparitions de l'alphabet latin dans le Nord, il avait été évident que l'un des domaines où les runes pourraient le mieux se défendre était celui des marques de propriété. Sur la fameuse croix d'ivoire de la princesse Gunhild, fille de Sven Estridsen, vers 1100 (*D.R.* 413), les textes religieux sont en capitales latines, mais la propriétaire avait fait graver son nom en runes. L'usage ne cessa d'être vivant tout au long du Moyen Âge, même chez les clercs. C'est ainsi que l'évêque d'Odense Giseke (1286-1304) inscrivit son nom en runes (et en latin) sur un reliquaire (*D.R.* 215). Des runes figurèrent presque jusqu'à nos jours dans les marques de propriété des paysans norvégiens (*bumerker*). C'est sans doute par ce biais que quelques signes runiques s'introduisirent sur certaines légendes de sceaux du XIV^e^ siècle. Au XIII^e^ siècle encore, beaucoup de marchands de Bergen étiquetaient leurs ballots de marchandises au moyen de signets de bois portant leur nom en runes (cf. § 199).

Plus remarquable est la survie des runes dans les signatures et les marques d'artisans. De récentes observations [1] ont prouvé qu'il ne s'agissait pas seulement des milieux relativement cultivés où se recrutaient fondeurs de cloches et fabricants d'accessoires liturgiques : en plein XIII^e^ siècle, les ouvriers charpentiers du Jutland signaient en runes (comme à Brøns) et utilisaient comme marques de tâcherons (et peut-être aussi comme marques d'assemblage des poutres) les signes runiques dans l'ordre du *fuþark*. C'est un des indices les plus probants que l'on ait d'une tradition populaire des runes, reliant l'âge des Vikings aux foyers rustiques que l'on retrouve plus tard en Telemark et en Dalécarlie (§ 200).

Citons au premier rang de cette catégorie les signatures que l'on trouve sur les fonts baptismaux romans, surtout dans la

[1] Erik MOLTKE, *Tømrer-runer*, Aarbøger, 1953, p. 151-156.

seconde moitié du XII^e siècle. Elles ont rendu les plus grands services à l'histoire de l'art. Ainsi le même maître Martin a signé les fonts de Lilla Harrie et d'Örtofta en Scanie de la formule + *marten mik giarþi* + « Martin m'a fait » (*D.R.* 320 et 322). Gotland, qui avait des ateliers spécialisés dans la fabrication des fonts baptismaux, en usa également : les fonts d'Åkirkeby, à Bornholm (*D.R.* 373), portent l'une des plus longues inscriptions runiques tardives (425 runes), qui joint à la signature du maître Sigraf un commentaire du décor. Mais on ne doit pas oublier que les signatures alphabétiques — le plus souvent en latin — sont encore plus fréquentes. Les fondeurs de cloches pratiquaient à peu près les mêmes usages : à côté d'une grande majorité de textes alphabétiques, généralement latins, on trouve sur leurs produits des textes runiques comportant, outre leur signature, les noms des donateurs, une courte formule de prière ou de consécration et parfois aussi une formule prophylactique [1]. Des forgerons ruraux, surtout en Norvège, ont largement employé les runes sur des garnitures de portes (*N.Y.R.* 154, 159, 179 = N° 183, etc.), des anneaux de portes (*N.Y.R.* 26, 254 et le fameux anneau de Forsa en Suède, § 180), des boucliers (*N.Y.R.* 189), etc., jusqu'en plein XIV^e siècle.

Les signatures de sculpteurs, d'architectes et de peintres ayant travaillé à la construction des églises ne méritent pas, en leur extrême simplicité, une étude spéciale [2]. Enfin d'assez

---

[1] Tous ces éléments sont purement et simplement la transposition de ceux qui se rencontrent sur les inscriptions alphabétiques; cf. BÆKSTED, *Målruner*, p. 155-159. Citons par exemple la signature assez développée de la cloche de Holmen (*N.Y.R.* 126) : *þissa kloko leto stæypæ aluer prestr i sigdala ok þordr bonde a haugum stæypti toue þordr son* « Ölvir, prêtre de Sigdal, et Tord Bonde de Haugan ont fait fondre cette cloche; Tove Tordson l'a fondue » (vers 1350).

[2] Par exemple celle de Skjeberg (N° 179) ou celle de Kragelund dans le Nord du Jutland (*D. R.* 73) : *æsi baþ uahn rist* « Æse a ordonné, Vagn a gravé » (vers 1150). Signature de peintre : *N.Y.R.* 69 Kjos; de dessinateur de tapisserie : *N.Y.R.* 70 Bilden.

nombreux propriétaires ont fait maçonner dans leurs constructions nouvelles des textes runiques pour rappeler la date et leur nom; l'un des derniers est de 1514 (Sproge, Gotland, N° 175).

Les graffites runiques

192. — Les graffites, peu nombreux au total, proviennent en majorité du monde norvégien. Leur grand intérêt est de montrer à quel point les runes restaient aux XII^e^ et XIII^e^ siècles un mode d'expression familier à beaucoup de laïcs. Les deux groupes les plus significatifs se rencontrent dans des abris utilisés par mauvais temps par des voyageurs ou des chasseurs; un abri sous roche des montagnes du Setesdal, à Storhedder, a donné 18 textes (*N.Y.R.* 190-207) et la galerie du tumulus de Maeshowe aux Orcades en a donné 24 (cf. § 170).

Dans les deux cas, les graveurs ont mis à profit leurs loisirs pour tracer la suite du *fuþark*, composer des textes cryptiques (non déchiffrés à Storhedder), inscrire leurs noms, exprimer leurs souhaits (par exemple à Storhedder, le n° 192 *ek uilta kusa may þa er fahst er i haiminum* « je voudrais choisir la fille qui est la plus belle au monde »), etc. On a vu que parmi les textes de Maeshowe, plusieurs ont une portée historique considérable.

Des graffites de toute nature, gravés à la pointe dans la pierre, sur des enduits ou sur des poutres, ou même peints au goudron (comme à Lom, *N.Y.R.* 49-51), se rencontrent dans de très nombreuses églises de Norvège, la cathédrale de Trondheim en compte 26 à elle seule; leur contenu, le plus souvent pieux, peut aussi être très profane. Avec les très nombreux bâtons runiques découverts à Bergen, ils forment la majorité du matériel inscrit de la Norvège et constituent, en l'absence de pierres runiques, un témoignage de premier ordre sur la civilisation de ce pays. La connaissance des runes n'y était évidemment pas le privilège de cercles restreints.

La magie runique

193. — La magie runique garde ses fidèles et accroît même leur nombre durant les premiers siècles du Moyen Âge. Une partie des praticiens, sous l'influence du contexte chrétien, a décidé de joindre aux vertus des runes celles de la langue latine : nous évoquerons plus loin (§ 198) leurs curieuses œuvres, qui constituent la seule vraie innovation de la période. Tout le reste n'est que continuation des traditions déjà en vigueur à l'époque des Vikings (§ 176). Signalons pourtant la faveur assez considérable que rencontre maintenant une forme renouvelée de l'antiquité classique et venue dans le Nord par l'intermédiaire de la magie alphabétique : les tablettes de métal inscrites, de cuivre, de bronze ou de plomb, comme celles de Högstena ou de S. Kvinneby (Öland).

Selon leur contenu, ces textes se laissent répartir en trois catégories [1]. Les uns, peu nombreux, restent fidèles à des formules nettement païennes; les autres, également assez rares, passent à des formules catégoriquement chrétiennes. Mais la grande majorité se réfugie dans une atmosphère purement magique, extérieurement indépendante de toute religion, et, dans ce groupe, les inscriptions consistant en la seule suite des caractères du *fuþark* gardent leurs adeptes jusque vers le XVI^e^ siècle. Naturellement, les textes mixtes ne manquent pas, comme ce fuseau islandais qui porte, en plein XIV^e^ siècle, la singulière suite *mariafuþorkhniastbmly* (*I. R.*, p. 205). Tout un bric-à-brac pseudo-grec ou pseudo-hébraïque, hérité de la magie hellénistique par une chaîne continue d'intermédiaires, trouve son chemin jusqu'aux marches extrêmes du monde nordique. Il est émouvant de retrouver des formules que n'eussent point désavouées les gnostiques des premiers siècles de notre ère sur une amulette

---

[1] Outre les références à Bæksted, il faut renvoyer à Wolfgang LANGE, *Studien zur christlichen Dichtung der Nordgermanen*, Göttingen, 1958, p. 195.

de bois de l'église de Borgund (Sogn, Norvège), et sur une tablette de Kilaussarfik / Sandnes, dans l'établissement oriental du Grønland : d'une part *emanuel sabaoþ aþonai usion agios oþannaþos ælæison alfa æþ o mæssias soter*, etc., de l'autre *gramaton saba ag migial gabril rafael* [1].

Très proches du domaine magique sont les exemples médiévaux de « bâtons runiques » portant un texte littéraire, trouvés à Ribe et à Bergen. Le bâton de Ribe, découvert en 1955, dans une couche datant sans doute du XIII^e siècle, présente un intérêt considérable, à la fois comme objet archéologique et par la valeur du texte qu'il porte : une strophe régulière de 8 vers en *fornyrdislag*, parfaitement fidèle au type métrique de l'Edda, mais de contenu chrétien (texte N° 176), lui sert d'introduction. La fin de l'inscription est une conjuration magique à l'effet de rendre la santé. L'ensemble forme l'une des plus longues inscriptions du Danemark (337 runes) et est gravé avec une sûreté de main remarquable pour une date aussi tardive [2]. A Bergen, une strophe du début du XIII^e siècle invoque encore, de façon surprenante, les noms de Tor et d'Odin (cf. § 199) et l'usage des bâtons à valeur semi-magique persiste jusqu'au milieu du XIV^e siècle

Les monnaies runiques

194. — Les runes ne se bornèrent pas à résister plus ou moins bien aux assauts d'une civilisation nouvelle dans quelques recoins de leur domaine traditionnel. Elles entreprirent, jusqu'aux derniers siècles du Moyen Âge, quelques opérations de conquête. Nous avons déjà fait allusion à un cas qui relevait de l'épigraphie monumentale, les inscriptions dédicatoires (§ 190) ; il faut maintenant en évoquer trois qui relèvent de l'épigraphie mobilière

---

[1] *Nordisk Kultur*, VI, *Runerne*, p. 109 ; Erik MOLTKE, *Greenland runic inscriptions*, IV, *Sandnes*, Meddelelser om Grønland, LXXXVIII, 1936, p. 223-232, n° 11.

[2] Erik MOLKTE, *Runepindene fra Ribe*, Nationalmuseets Arbejdsmark, 1960, p. 122-136.

ou de la paléographie : les monnaies, les calendriers, les manuscrits runiques.

On se souvient que les premières monnaies scandinaves portaient des légendes latines (§ 182). Pourquoi eut-on, au Danemark et en Norvège, dans la seconde moitié du XI^e siècle, l'idée de leur substituer des légendes runiques? [1]. Une réaction nationale contre les influences étrangères n'est pas à exclure, quoique beaucoup des monétaires soient toujours étrangers et que les coins eux-mêmes soient toujours imités du monde chrétien (Angleterre, parfois Allemagne, exceptionnellement Byzance). Il se peut qu'au Danemark — d'où le mouvement partit — il faille compter avec une intervention personnelle en ce sens du roi Sven Estridsen, dont on sait, par Adam de Brême, le goût pour l'histoire et les antiquités. Le problème reste à débattre.

Toutes les monnaies runiques danoises, qui sont relativement abondantes, semblent appartenir aux dix dernières années du gouvernement de Sven Estridsen (1065-1075), et proviennent des ateliers de Scanie et de Sjælland. Leur texte runique se limite en général au nom du monétaire et à celui de l'atelier, reliés par la préposition *i* (v. nor.) ou *on* (v. ang.), « à »; à l'avers, le nom et le titre du roi sont le plus souvent exprimés en caractères latins, plus rarement en runes, mais en langue latine (*suen rex tanorum*). Les confusions, les mélanges de lettres et de runes, les mots indéchiffrables sont légion [2].

Les monnaies runiques norvégiennes paraissent resserrées dans un espace de temps encore plus bref, les premières années sui-

---

[1] L'essentiel, outre les ouvrages de numismatique, est représenté par *D. R.*, col. 557-579 et 857-859; Erik MOLTKE, *De danske runemønter og deres prægere*, Nordisk numismatisk årsskrift, 1950, p. 1-56; pour la Norvège, voir aussi Brita MALMER, *A Contribution to the numismatic History of Norway in the 11th Century*, dans : Commentationes de nummis sæculorum IX-XI in Suecia repertis, I, Stockholm, 1961, spécialement p. 354-356.

[2] La confusion reste toutefois moins profonde que dans les légendes monétaires en capitales latines de la période immédiatement précédente. Il n'y a jamais eu mélange de runes anglaises et nordiques, même pour transcrire les noms anglais : le *w* n'est rendu par la rune ᚹ que dans les légendes latines, en runes on écrit ᚢᚢ.

vant 1070; leur caractère diffère peu des pièces danoises, dont elles paraissent s'inspirer.

En Suède, les runes n'apparaissent que sur quelques piécettes très tardives (début du XIII^e s.), uniquement pour former le mot *ulf*, nom du monétaire ou du jarl qui décida l'émission. Quant à l'Islande médiévale, elle ne frappa jamais monnaie.

Les calendriers runiques

195. — Dès les premières conversions, le Nord avait adopté pour l'essentiel le calendrier julien et le comput pascal en usage en Occident. Les tables pascales — qui faisaient appel à des signes alphabétiques — avaient d'abord été transcrites telles quelles [1]. L'intrusion des runes dans ce domaine assez inattendu est un fait tardif : on n'en connaît pas d'indices avant le XII^e siècle. Presque tous les documents conservés sont suédois ou finlandais.

Il s'agit avant tout des « calendriers runiques », fondés sur le principe des calendriers perpétuels (en caractères latins) du Moyen Âge occidental. Ils affectent le plus souvent la forme de baguettes ou de bâtons, parfois — vers la fin de leur emploi — celle de poignards ou même de cannes (elles furent à la mode dans l'aristocratie suédoise du XVIII^e s.), parfois aussi celle de tablettes, notamment en Dalécarlie. Le seul problème runologique que posait leur confection était celui de disposer de 19 caractères pour exprimer le nombre d'or : le *fuþark* récent ne comportant que 16 signes, il fallut y ajouter 3 runes composées (17 : ᛏ; 18 : ᚷ; 19 : ᛜ), assez artificielles; tout le reste pouvait se transcrire en runes ordinaires [2].

---

[1] L'une des plus anciennes pages manuscrites provenant d'Islande est précisément une table pascale de 1121-1139 (Copenhague, Bibl. Univ., AM 732 A, 4°).

[2] Le meilleur résumé de la question reste celui de Erik BRATE, *Sveriges runinskrifter*, 2^e éd., Stockholm, 1928, p. 95-104; voir aussi A. HOFF, *Vier Runenkalender... in Halle*, Runenberichte, I, 1939-1942, p. 135-160; Nils LITHBERG, *Computus med särskild hänsyn till runestaven*, Stockholm, 1953 (Nordiska Museets handlingar, 29) et Elisabeth SVÄRDSTRÖM, *Kalenderstickan från Lödöse*, Stockholm, 1963.

Le plus ancien « calendrier runique » sous forme manuscrite est celui que fit reproduire Ole Worm en 1626; il provenait de Gotland et remontait à 1328, mais on en a retrouvé récemment un exemplaire sur bois du milieu du XII^e siècle dans les fouilles de Lödöse en Suède (il est peut-être de provenance danoise). Plusieurs inscriptions gotlandaises du XV^e siècle comportent des éléments de datation visiblement empruntés à de tels calendriers (par exemple celles de Lye en 1449, de Kullands en 1487 et de Sproge en 1514, N° 175). Deux bâtons du musée national de Copenhague remontent à 1437 et 1457, mais presque tous les calendriers runiques — qui pullulent dans les musées — sont postérieurs à la Réforme et appartiennent aux XVI^e et XVII^e siècles. Leur popularité fut grande chez les paysans de la Suède intérieure et septentrionale, à Gotland et en Finlande; elle contribua certainement à préserver le souvenir des runes dans de larges couches de la population.

Resterait à déterminer l'origine de ces calendriers. Leur nature même, et la complexité des problèmes de comput, excluent qu'ils soient une création spontanée du milieu paysan. Ils n'ont pu naître que de cerveaux de clercs. Mais pourquoi substituer des runes aux lettres? Est-ce désir de se mettre à la portée de paysans ignorant l'alphabet, mais connaissant le *fuþark?* Mais y en avait-il vraiment encore au XIV^e siècle? Faut-il invoquer encore une fois — comme aux origines mêmes des runes — les avantages offerts par des signes anguleux pour la gravure au couteau? Ou songer, plus simplement, à une fantaisie de lettré familier des églises, comme dans le cas des inscriptions runiques sur objets liturgiques (§ 191)? Le débat reste ouvert; mais nous inclinerions personnellement vers la dernière solution.

Les manuscrits runiques

196. — Ces deux médiocres conquêtes ne furent pas suffisantes pour l'élite intellectuelle : auprès des fervents des runes, ce fut comme une idée fixe, du XII^e au XVII^e siècle, de les faire servir à l'écriture de *codices* capables de rivaliser avec ceux qui contenaient la littérature occidentale. Trois ou quatre fois remise sur le métier, cette tentative n'aboutit jamais qu'à des curiosités de portée tout éphémère.

Les *runica manuscripta* anglais avaient sans doute, depuis le VIII^e siècle, entrebaillé une porte (§ 114). Au XI^e siècle encore, la formule magique de Canterbury (§ 176), transcrite en runes

au milieu de documents alphabétiques sur le comput, appartient bien à la même tradition, qui se prolongera à travers tout le Moyen Âge, donnant des textes toujours aussi insipides et aussi brefs, mais, cette fois, scandinaves et non plus anglais. Ces essais, poursuivis hors du domaine nordique, n'eurent guère de portée; il n'est même pas certain que les utopistes dont nous allons nous occuper les aient connus.

Une première tentative est traditionnellement attribuée à un Islandais qui vivait vers 1120, Þóroddr Gamlason, surnommé Rúnameistari. Elle ne nous est connue qu'à travers des écrits grammaticaux du XIII^e^ siècle incorporés à l'Edda de Snorri. Ç'aurait été un essai de compléter le *fuþark* de 16 runes par assez de caractères nouveaux (en particulier pour les voyelles et les diphtongues) pour qu'il pût rivaliser avec l'alphabet latin; les signes nouveaux auraient été, semble-t-il, empruntés à certaines variantes runiques en usage dans le monde norvégien. On ignore absolument si des textes suivis furent effectivement écrits dans cet « alphabet runique »; il se peut que des formes comme ᚹ = *ey*, *øy*, que l'on rencontre parfois au XII^e^ siècle, aient été répandues par son intermédiaire [1].

Le second essai, et le plus important, se déroula à partir de 1300 environ dans un monastère de Scanie, peut-être à Herrisvad. Deux productions de ce *scriptorium* nous sont parvenues : le célèbre *codex runicus* de la loi de Scanie (qui contient aussi le droit ecclésiastique scanien, diverses pièces historiques et deux vers d'une poésie populaire), aujourd'hui conservé à Copenhague [2], et un fragment un peu plus tardif contenant les plaintes de Marie, conservé à Stockholm [3]. Tous ces textes sont en vieux danois et ont été, de toute évidence, transcrits de manuscrits

---

[1] Notons que pour BÆKSTED, *I. R.*, p. 16-18, il ne s'agit que d'une légende explicative échafaudée pour rendre compte des divergences entre le *fuþark* à 16 runes et celui du « 3^e^ traité grammatical ».

[2] Copenhague, Bibl. Universitaire, AM 28, 8°. On distingue deux mains, l'une de peu antérieure à 1300, l'autre de peu postérieure; cf. Lauritz NIELSEN, *Danmarks middelalderlige Haandskrifter*, Copenhague, 1937, p. 116-119, avec bibliographie.

[3] Stockholm, Bibl. Royale, A 120.

en caractères latins. Ils utilisent les « runes pointées » (§ 186), qui permettent de transcrire aisément tout l'alphabet, y compris les diphtongues. Phonétiquement et paléographiquement, le travail accompli est d'excellent aloi et supporte la comparaison avec les meilleurs manuscrits alphabétiques. Pourtant, après une ou deux générations au plus d'activité, on abandonna la tentative. Les runes ne servirent plus jamais à écrire des manuscrits entiers.

Il est inutile de s'étendre longuement sur les fantaisies runiques des antiquaires des XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Elles consistèrent surtout à donner en runes des éditions imprimées de textes médiévaux, authentiques ou supposés. Au Danemark, Ole Worm donna en 1636 dans sa *Danica literatura antiquissima* des versions en runes des *Bjarkamál* et du *Hǫfudlausn* d'Egill Skallagrimsson, puis en 1650, il publia le dictionnaire islandais de Magnus Olafsson en transcrivant en runes les mots islandais. En Suède, Lucas Halpap publia en 1690, à Uppsala, un prétendu fragment de la *Hjálmars saga* qui trompa des générations de runologues jusqu'à la démonstration de la supercherie en 1774, par C. G. Nordin. Même l'Allemagne du Nord suivit ce désastreux mouvement : c'est en Mecklembourg que prit naissance un autre faux retentissant, l'*Anthyrlied*, rédigé vers 1620. De tels amusements ont eu encore cours au XIX^e^ siècle : le futur runologue islando-danois Finn Magnussen s'y livra dans sa jeunesse (*Qvæþi i rúnom*, 1815) et ils n'ont pas encore entièrement disparu. On peut y voir la preuve d'une profonde incompréhension du premier et plus durable caractère du *fuþark*, écriture épigraphique avant tout.

Les runes chez les lettrés

197. — A plusieurs reprises, au cours du Moyen Âge, il arriva que les runes, menacées d'abandon, suscitassent un regain d'intérêt dans l'élite intellectuelle de la Scandinavie [1].

---

[1] Voir avant tout BÆKSTED, *Målruner*, passim; *Runerne, deres Historie og Brug*, Copenhague, 1943, p. 113 et suiv.; *Vore yngste Runeindskrifter*, Danske Studier, 1939, p. 119-138.

Le phénomène est surtout net au Danemark. C'est peut-être déjà une telle poussée qui explique la frappe des monnaies runiques (§ 194). Une seconde, beaucoup plus manifeste, se place à l'époque de Valdemar le Grand et d'Absalon, et coïncide avec l'apogée de la culture latine. Le métropolite de Lund ne dédaigna pas de commémorer une dédicace d'église faite peu avant 1200 par une inscription runique (Norra Åsum, cf. § 190), tandis que son clerc Saxo faisait dans ses *Gesta Danorum* tant de place aux runes qu'on peut le tenir pour le père de la runologie.

Dès son prologue, Saxo expose une thèse sur l'origine des runes qui n'est point si éloignée de celles qui ont encore cours, puisqu'il en fait le résultat d'une « *Romani stili imitatio* ». Puis, après avoir signalé pierres runiques et inscriptions rupestres, il évoque l'illustre — et imaginaire — inscription de Runamo, en Blekinge (ce n'est en réalité qu'un jeu de la nature) et la mission que Valdemar le Grand voulut y envoyer pour en prendre une copie sur des baguettes de bois [1]. Ailleurs, on voit Ragnar Lodbrog « attacher à des rochers un éternel monument de sa victoire » légendaire sur les Finnois et les Permiens [2]. Puis, en s'éloignant toujours plus de l'histoire authentique, c'est Hamlet qui intercepte des « *litteras ligno insculptas* » que le roi Fenge envoyait en Angleterre et les fait falsifier en y grattant des runes [3]; c'est le roi Frode célébré par une épitaphe métrique, puis son second successeur Fridlev qui porte un baudrier inscrit d'un poème [4]. Bref, historique ou mythique, le passé du Danemark ne peut être conçu par Saxo sans un usage étendu des textes runiques.

Vers 1240 encore, le roi danois Valdemar le Victorieux, au témoignage de son hôte, le scalde islandais Óláfr Þórðarson hvítaskáld, connaissait les runes et savait s'en servir [5]. A la veille

---

(1) Saxo, éd. Olrik et Ræder, p. 4 et 7; cf. aussi p. 206.
(2) *Ibid.*, p. 258.
(3) *Ibid.*, p. 81.
(4) *Ibid.*, p. 147; l'usage de tracer des runes sur cuir est attesté archéologiquement (fourreau de Lund, *D. R.*, Till. 7).
(5) Mais le texte écrit en runes qui nous a été transmis à ce sujet est inintelligible (*I. R.*, p. 213).

de la Réforme enfin, le grand sculpteur et architecte westphalien Adam von Düren, chargé, vers 1510-1520, de la restauration de la cathédrale de Lund, y gravait par deux fois en runes (mais en bas-allemand) la formule « Dieu aide » (*D. R.* 312 et 313, N° 178). Cette fantaisie d'un esprit que l'on sait avoir été original et curieux clôt vraiment l'histoire de l'épigraphie runique, quelques années avant que commence l'ère des antiquaires et des érudits : Olaus Magnus avait déjà 30 ans.

Ni en Suède, ni en Norvège les lettrés médiévaux ne semblent avoir prêté beaucoup d'attention aux runes [1]. Mais on sait déjà que l'Islande a été à contre-courant (cf. § 172) : elle ne commence qu'au XIV^e^ siècle à graver des épitaphes runiques, alors que l'usage en disparaît partout ailleurs, et tous ses écrivains, à commencer par Snorri, utilisent très fréquemment depuis le XIII^e^ siècle runes et messages runiques comme thèmes littéraires.

Quelques annotations et quelques essais de plume, des alphabets runiques surtout, disposés dans des blancs, indiquent que les copistes islandais, du XIV^e^ au XVI^e^ siècle, connaissaient les runes et s'y intéressaient [2]. Ils ne s'en servaient cependant jamais pour transcrire des textes suivis. Le grammairien Óláfr Þórðarson hvítaskáld, qui vivait vers 1250, connaissait les runes; dans le « troisième traité grammatical » il conforme son exposé phonétique à l'ordre du *fuþark* et non à celui de l'alphabet. Vers 1550 enfin, Þórunn, la fille du dernier évêque catholique de l'île, le célèbre Jón Arason, faisait graver son nom et divers textes latins en runes sur l'un des admirables sièges de bois qu'elle offrait à l'église de Grund (Eyjafjörður).

Aux Orcades enfin, le fameux Rögnvaldr Káli, à la fois jarl et poète (milieu du XII^e^ siècle), parmi les neuf talents qu'il se vantait de posséder, inscrivait en bonne place la science des runes.

---

[1] Le seul texte suédois médiéval qui fasse allusion à une pierre runique ne la cite que comme signe de délimitation (jugement de Magnus Ladulås, 19 mars 1287).

[2] Voir *I. R.*, p. 213-225.

La latinité runique

198. — Peu avant leur disparition, les runes, normalement réservées à la transcription de dialectes germaniques, firent une ultime, mais dérisoire annexion : on tenta de les appliquer à transcrire des textes latins. Après quelques essais très limités dans le milieu anglais des VII^e^-VIII^e^ siècles, l'idée se manifesta à nouveau vers 1065 chez quelques monétaires (§ 194); mais ce n'est pas dans ce domaine qu'elle enregistrera ses seuls succès assez durables. Le latin sera écrit en runes surtout pour trois usages : pour des inscriptions funéraires, pour des signatures ou des formules pieuses sur des objets liturgiques, enfin, et surtout, pour des textes magiques et prophylactiques (il arrivera, dans ce cas, que des bribes de grec et d'hébreu se mêlent à un latin corrompu) [1].

Les épitaphes, surtout danoises, n'offrent guère que des formules très banales, comme *anima famuli tui benedikti tekum sine fine rekuieskat in pace amen* (*D. R.* 340, Östra Hoby); exceptionnellement certaines sont versifiées (*D. R.* 25, Føvling = N° 169).

Les textes latins sont assez fréquents sur les cloches; leur valeur est le plus souvent prophylactique (Saleby, Västergötland, ou *D. R.* 299 Hardeberga = N° 170). Sur des encensoirs, on trouve des signatures (un artisan de Svendborg au début du XIII^e^ siècle, Jakob Rød, signait volontiers ses œuvres en latin, par exemple *D. R.* 173 Faaborg : *magistær iakobus ruffus fabær me feciþ. Guþ si*[*hn*]), et parfois des vers (*D. R.* 174 Heden : *...kras dabor toto diæ / sik ago kotidie*). Des formules voisines se rencontrent sur des reliquaires, des fonts baptismaux et un peu partout dans les églises. Une brique de l'église de Lösen en Blekinge (*D. R.* 367)

---

[1] Sur la latinité runique, voir Lucien MUSSET, *Du nouveau sur la latinité runique,* Revue du Moyen Âge latin, III, 1947, p. 369-372, et BÆKSTED, *Målruner,* p. 153-158.

porte cette indication assurément fort utile : *eko sum lapis!* Tout cela ne présente pas un grand intérêt.

Latin et runes associent enfin souvent leur double puissance de langue sacrée et d'écriture mystérieuse pour composer des amulettes particulièrement efficaces. Nulle part cela ne s'aperçoit plus distinctement que sur cette amulette de Bornholm, trouvée au XVIII^e^ siècle et qui mériterait la célébrité (*D. R.* 410) : ce dirhem sâmânide venu de Samarkand au X^e^ siècle reçut, au XI^e^ siècle sans doute, une invocation au Christ en caractères runiques, rédigée dans un latin tout imprégné de traits phonétiques allemands. Peu de documents replacent mieux dans l'atmosphère intellectuelle des temps de la conversion, quand l'archevêque allemand de Lund, Egino, venait de christianiser l'île...

Dans le même ordre d'idées, on utilisa volontiers la salutation angélique (*D. R.* 336 Allerum), le *Pater* (*N.Y.R.* 53 Ulstad), des litanies de saints plus ou moins exotiques (*Ög.* 248 Alvastra) pour préserver contre les périls de l'outre-tombe. La transcription en runes de ces textes n'enlève rien à leur orthodoxie, ni même, quoique plus discutable, l'usage, renouvelé des *defixionis tabellae* antiques, de les graver sur quelque lamelle de plomb ou sur un bâtonnet de bois furtivement introduit dans une tombe récente ou ancienne [1].

Mais on débouche en pleine magie, dans le domaine de l'illicite — d'autant plus attirant — avec ces textes de cimetières qui groupent, autour de brèves prières latines ou de noms divins, de véritables anthologies de vocables cabalistiques. L'usage en fut général dans le monde scandinave, mais plus particulièrement apprécié, semble-t-il, en cet inaccessible Grønland, abandonné sitôt par la hiérarchie à son triste sort et aux superstitions qu'il pouvait croire chrétiennes (cf. § 193). Au Danemark, une plaque de plomb du cimetière Saint-Knud d'Odense (*D. R.* 204), en Norvège, une tablette de bois de l'église de Borgund en Sogn, une autre de Tomstad en Vest-Agder (*N.Y.R.* 216), une croix de plomb du cimetière de Madla en Rogaland (*N.Y.R.* 248), enfin au Grønland deux croix du cimetière de Herjolfsnes et une tablette du cimetière de Sandnes sont couvertes, en runes pressées, de conjurations étranges mêlant oraisons en latin, vocables grecs ou hébraïques et termes fictifs

[1] On trouve jusque dans des tumulus de l'âge du Bronze des amulettes latines gravées en runes sur des croix de plomb : *N.Y.R.* 262-263 Bru.

chers à la gnose et à la cabale. On y voit le saint tétragramme (*tetrakrama*), les noms des apôtres et des archanges, vénérés dans un contexte effarant de basse superstition. Ultime et assez surprenant destin des runes que d'avoir porté aux extrémités du monde connu ces épaves abominablement corrompues de la culture méditerranéenne antique!

On voit que toute cette « latinité runique » ne se situe pas à un niveau intellectuel bien élevé. Si l'on écrivait en runes autour d'Absalon et de Saxo, c'était en danois, non en latin (§ 197). Nous sommes plutôt ici dans un milieu de curés de campagne, de sacristains, d'artisans à demi lettrés, de pauvres gens terrorisés par la peur du mal et de l'au-delà et s'offrant une protection à la mesure de leurs moyens [1].

Les dernières runes en milieu urbain

199. — Les très récents progrès de l'archéologie urbaine permettent de se faire une idée plus juste du rôle social des runes dans le monde nordique avant que s'y établisse la prépondérance hanséatique. Contrairement à ce que l'on pensait volontiers, elles ont été fort bien connues et largement utilisées en milieu urbain au Moyen Âge, plus activement peut-être que durant l'âge des Vikings. On a déjà mentionné le bâton runique de Ribe au Danemark et son texte littéraire, œuvre d'un homme certainement fort instruit (§ 193); Ribe a également donné une poignée portant une invocation runique en latin. Les récentes fouilles d'Århus ont révélé un peigne runique. Lödöse, au Nord de Göteborg, a offert, outre un calendrier runique du XII^e^ siècle (§ 195), une cuiller à beurre et un étalon de tonnelier en bois du XIV^e^ siècle, marqués aux noms de leurs propriétaires [2]. Alt-Lübeck, alors

---

[1] On notera comme une exception ce texte sur bois de Bergen où une poésie amoureuse en *dróttkvætt* se termine par une citation virgilienne (*Bucoliques*, X, 69) : *omnia vincit amor et nos cedamus amori* (début du XIII^e^ s.).

[2] Elisabeth SVÄRDSTRÖM, *Erik tunnbindares tolk, Ett runristat måttverktyg från Lödöse*, Fornvännen, 1964, p. 115-130.

domaine slave, a donné en 1943 à ses fouilleurs allemands un manche de couteau du XI^e ou du XII^e siècle avec une courte inscription danoise (marque de propriété) [1]. Il n'est pas jusqu'à la lointaine Aldejgjuborg, sur le lac Ladoga, qui n'ait donné un bâton runique (§ 174). Mais ce sont surtout les dernières fouilles des quais du port de Bergen qui nous ont instruit : elles ont révélé un imposant matériel de plus de 400 inscriptions mobilières, la plupart sur des baguettes de bois, 80 environ sur des signets servant à marquer des ballots de marchandises, quelques-unes sur os, une enfin sur une tablette ayant normalement servi à tracer des textes sur cire [2]. Elles appartiennent aux XIII^e et XIV^e siècles, surtout à la période 1190-1340, et relèvent des genres les plus divers.

La moitié seulement des textes de Bergen a fait jusqu'ici l'objet d'une interprétation sûre. On y trouve d'abord plus de 50 inscriptions consistant dans la suite des runes du *fuþark*, jointe ou non à une formule amoureuse, magique ou cryptique; deux ou trois textes latins, conjuratoires ou érotiques, et les formules dépourvues de sens auxquelles les trouvailles antérieures ont accoutumé. L'apport original des découvertes récentes consiste surtout en :

a. Des marques de propriété commerciale, montrant l'usage quotidien des runes chez les négociants de Bergen, milieu pourtant profondément influencé par les Allemands, par exemple : *rannra karn þætta*, en graphie normalisée *Ragnarr á garn þetta* «Ragnar possède ce fil». Il faut y joindre des documents commerciaux, notamment des quittances et des états de payement.

b. Trois lettres privées : une commande de grains adressée à un certain Eindride; une tablette relative à des affaires de famille à la fin du règne de Sverre (vers 1200); un brouillon de lettre adressée vers 1340 au *fehirde* (trésorier royal) de Bergen, Gunnar Kvit.

---

[1] Wolfgang LAUR, *Runendenkmäler in Schleswig-Holstein*, Neumünster, 1961, p. 42, n° 3.

[2] Outre divers articles de presse (notamment dans le journal d'Oslo *Dagbladet*, 11 janv. 1964), ces trouvailles ont fait l'objet d'une publication préparatoire d'Aslak LIESTØL, *Runer frå Bryggen*, Viking (Oslo), XXVII, 1964, p. 5-53, et d'un article de vulgarisation du même auteur, *Jeg rister bodruner, jeg rister bjærgruner*, Skalk (Aarhus), 1964, n° 5, p. 18-27.

Elles seront éditées intégralement dans le tome VI des *N.Y.R.*

c. Une lettre écrite par le fils du roi Sverre, Sigurd Lavard, à un habitant de Bergen, pour lui donner un ordre de mobilisation concernant un navire et son armement; elle est écrite sur les quatre faces d'une réglette longue d'un pied (vers 1194).

d. Surtout un ensemble considérable de textes poétiques, la plupart de la première moitié du XIII^e^ siècle, quelques-uns de la fin de ce siècle ou même du début du XIV^e^. Il s'agit en majorité de strophes scaldiques en *dróttkvætt*, de contenu conjuratoire ou amoureux (cf. § 77), mais on note aussi une strophe eddique en *ljóðaháttr*, type de vers qui n'était guère connu jusque-là que par des sources islandaises (or le document de Bergen est à peu près contemporain du *Codex Regius* de l'Edda) [1]. Cela révèle dans cette population marchande norvégienne un intérêt insoupçonné pour les formes anciennes de la poésie, intérêt que l'on ne connaissait jusqu'ici qu'au sein de l'aristocratie rurale islandaise.

On voit que ces trouvailles présentent, pour l'histoire littéraire comme pour la runologie pure, un intérêt presque révolutionnaire. La capitale médiévale de la Norvège, la cour et l'administration royales, et surtout le milieu marchand étaient beaucoup plus fidèles qu'on ne l'imaginait généralement à la culture scandinave traditionnelle, et cela malgré la présence de l'archevêché et surtout les apports du célèbre comptoir hanséatique. Cette fidélité dura jusqu'à la veille de l'Union dite de Kalmar et ne prit fin qu'avec la ruine de l'indépendance économique et politique de la Norvège.

Les dernières runes chez les paysans

200. — Le *fuþark* trouva des défenseurs encore plus tenaces au bas de l'échelle sociale, chez les paysans. S'il est difficile de savoir jusqu'à quel point il avait pénétré la classe proprement agricole (l'usage de bornes runiques pour les délimitations est

---

[1] Les trouvailles de Bergen ont été précédées dans ce domaine, en Norvège, par un bâton runique de l'église d'Årdal en Sogn (*N.Y.R.*, IV, p. 126) et par un os de Trondheim (*N.Y.R.*, V, p. 26).

cependant attesté en Norvège depuis le milieu du XI^e^ siècle : *N. Y. R.* 29 Nørstebø et 212 Huseby), il est certain que nombre d'artisans ruraux, menuisiers ou forgerons, l'employaient assidument (§ 191). Et c'est précisément dans les régions où l'artisanat rural maintint le mieux ses traditions que l'on trouve, jusqu'au seuil de l'ère contemporaine, les survivances les plus caractérisées de l'écriture runique : dans la Suède intérieure (Härjedal et surtout Dalécarlie) et dans les zones montagneuses de la Norvège (autour du Dovrefjell et surtout en Telemark). D'autres foyers, disparus plus tôt, présentent moins d'authenticité, en ce sens qu'ils paraissent avoir subi assez profondément l'influence de l'érudition runologique naissante. C'est le cas de Gotland et d'Öland en Suède, où les runes restèrent employées jusqu'au début du XVII^e^ siècle, et du pays de Møre en Norvège, où l'on en a des traces jusqu'au XVIII^e^ (avec parfois un aspect nettement archéologique, comme l'emploi de ᚼ pour *r*).

En Telemark une connaissance toute superficielle des runes a dû se maintenir jusque vers 1800. En Dalécarlie et en Härjedal, une trentaine de textes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, le plus récent de 1795, attestent une survie beaucoup plus active; des paysans isolés y ont compris les runes jusque vers 1900. Il s'agissait d'une écriture passablement abâtardie, mêlée d'une dizaine de signes alphabétiques, et l'ordre du *fuþark* semblait oublié. On ne s'en servait guère que pour graver des noms, des dates et quelques courtes formules pieuses; cette tradition semble s'être préservée jusqu'à sa fin de toute intrusion érudite.

Moins à l'abri sans doute des préoccupations d'antiquaires, mais elles aussi toutes rurales par leurs origines, sont les courtes inscriptions runiques tracées du XVII^e^ au XIX^e^ siècle en Islande sur quelques objets de bois, spécialement sur les outils à filer donnés aux femmes lors de leur mariage (*trafakefli*).

Quoi qu'il en soit, ces runes tardives ne constituent en aucune manière le support écrit d'une culture nordique restée autonome. Elles doivent être placées à côté de ces survivances artisanales si frappantes dans certains cantons norvégiens (Valdres, Telemark, etc.), ou suédois (Dalécarlie), où l'on fabriqua jusqu'au

temps de la monarchie absolue des sièges, des coffres ou des tasses de bois conformes aux modèles de l'âge des Vikings, sans que cela signifie que le monde intellectuel du IXe siècle vivait encore sous Christian VII ou Gustave III. Dans tous ces cas se manifeste seulement l'extrême retard avec lequel, en des régions isolées, la civilisation matérielle se modifiait : les runes étaient liées aux objets sur lesquels on les gravait traditionnellement, aux circonstances dans lesquelles, de temps immémorial, on les employait.

Cette ultime extinction, après environ dix-huit siècles d'usage, passa totalement inaperçue. Depuis longtemps les runes n'avaient plus aucune utilité réelle. L'invention de l'imprimerie, l'élan donné par la Réforme aux langues nationales écrites n'avaient profité qu'à l'alphabet latin, d'abord sous sa forme « gothique », empruntée à la minuscule des livres manuscrits du XVe siècle et conservée ensuite sous l'influence de l'Allemagne, puis, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle sous sa forme « romaine », héritée, en dernière analyse, de la minuscule carolingienne. L'occidentalisation du monde nordique s'achevait.

Les runologues [1]

201. — Tandis que l'emploi vivant des runes cessait, la runologie naissait [2]. Ses premiers représentants dignes de ce nom apparaissent au XVIe siècle, dans la Suède des Vasa, fière de ses succès et soucieuse de se trouver des titres de noblesse historiques

---

[1] Voir, entre autres, P. DIDERICHSEN, *Runer og Runeforskning i nordisk Belysning*, Nordisk Tidsskrift, XXI, 1945, p. 325-331; le chapitre terminal d'Erik BRATE, *Sveriges Runinskrifter*, 2e éd., Stockholm, 1928, et l'introduction des *D. R.*

[2] Le mot de « runologie » semble être devenu courant depuis l'ouvrage de l'Islandais Jón ÓLAFSSON, *Runologia*, rédigé en 1732 et publié à Copenhague en 1752.

et archéologiques. D'eux à nous, la filière est ensuite ininterrompue.

Les premiers runologues furent des enthousiastes, à l'imagination ardente, qui crurent voir dans les pierres runiques des témoignages contemporains du déluge, sans se laisser même arrêter par les croix qui ornaient la majorité d'entre elles. En Suède ce furent Johannes Magnus (1488-1544), le dernier archevêque catholique, et son frère Olaus Magnus (1490-1557) qui, dans leurs œuvres historiques, tentèrent d'éclaircir l'histoire des Gots à l'aide des « obélisques runiques » et en donnèrent les premières reproductions imprimées (en 1554 et 1555). Puis vint Johan Thomas Bureus (1568-1652), éditeur en 1599 du premier de tous les manuels de runologie (*Runekænslanes Lærespån*) [1] et auteur d'une première collection de 619 textes; enfin, leur travail fut couronné par le grand Olof Rudbeck (1630-1702), dont une œuvre imposante, l'« Atlantide » (*Atland eller Manheim*, 4 parties, 1679-1702), s'efforçait de démontrer que les descendants de Japhet, venus directement de Babylonie dans le Nord vers 2200 avant notre ère, en firent le foyer du peuplement de toute l'Europe : les textes runiques étaient un des éléments les plus importants de sa démonstration. Rudbeck trouva un écho prolongé et funeste; encore au début du XVIII^e siècle, Johannes Peringer (ou Peringskiöld) [1654-1720], soutenait sérieusement que les runes avaient été apportées d'Asie en Suède par Magog, fils de Japhet, et croyait lire le nom de Sodome sur une inscription suédoise. Au Danemark, dès 1591, apparaissait la première édition d'une des inscriptions de Jelling, puis Ole Worm (1588-1654) jouait un rôle comparable à celui des grands antiquaires suédois par sa *Danica literatura antiquissima* (1636), sa dissertation *De aureo cornu* (1641) et surtout ses *Danica Monumenta* (1643), qui publient 144 textes du Danemark, de Norvège et de Gotland. C'est à lui que l'on doit les premières publications de la corne

[1] Cf. El. SVÄRDSTRÖM, *Johannes Bureus' arbete om svenska runinskrifter*, Stockholm, 1936. Bureus publia aussi en 1611 un Abécédaire runique, en principe destiné à l'enseignement élémentaire (*Runa ABC-boken*).

d'or de Gallehus et du calendrier runique de 1328; il fit en 1637 l'acquisition du *codex runicus* de la loi de Scanie et en publia une partie en 1642. Sur son initiative, dès 1622, le roi demanda au clergé de réunir une documentation sur tous les monuments runiques subsistant au Danemark et en Norvège. Mais, comme ses confrères suédois, ce grand esprit croyait à l'origine asiatique et immémoriale des runes.

Cependant, la seconde moitié du XVII^e siècle avait vu naître, sur des bases infiniment moins critiquables, la philologie scandinave. Les grandes collections de manuscrits islandais constituées à Copenhague et à Uppsala, l'arrivée en Suède du célèbre *codex argenteus* de la Bible de Wulfila après la Guerre de Trente Ans, ouvrirent la voie à des études plus solides, mais plus austères que les visions des antiquaires. La runologie en recueillit lentement le fruit. L'essentiel était d'abord de rassembler des textes. En Suède ce fut surtout l'œuvre de J. Peringskiöld, dont les *Monumenta Sveo-Gothica*, commencés en 1710, restèrent partiellement inédits, et de Johan Göransson (1712-1769), dont le *Bautil* (1750) donne la reproduction infiniment précieuse de 1.173 monuments runiques d'après des gravures sur bois réunies depuis 1671 par Johan Hadorph, mais dont la chronologie reste pré-scientifique (il place encore certaines pierres en 2000 avant J.-C. et croit toujours à un modèle hébreu). Le grand physicien et mathématicien Magnus Celsius avait réussi en 1675 à lire les textes en « runes du Hälsingland »; il les publia en partie. Son fils Olof Celsius (1670-1756), en démontrant en 1726 dans son *De aetate runarum* que la plupart des textes étaient postérieurs à l'ère chrétienne, se montra un précurseur — et fut vivement critiqué. Au Danemark, l'élan donné par Ole Worm ne lui avait pas survécu et le silence se fit jusqu'au XIX^e siècle, presque complet. Passé 1750, l'engouement pour les runes se calma d'ailleurs partout dans le Nord.

Mais si les publications scandinaves étaient d'abord restées fort peu connues des autres historiens européens, dont on comprend la défiance devant des datations si hasardeuses, ce silence commença précisément à se dissiper vers le milieu du XVIII^e siècle; dès 1741, Voltaire s'enquérait « si la dissertation sur les monnaies

runiques éclaircit un peu l'histoire triste et obscure des peuples du Nord » [1].

202. — La linguistique et l'archéologie furent les deux sources de la renaissance runologique du XIXe siècle. Un pas décisif était franchi en 1822 grâce à une courte note du Danois Jakob Hornemann Bredsdorff, qui montra que le *fuþark* le plus ancien était celui à 24 signes, et non comme l'avaient admis tous ses prédécesseurs, celui à 16 signes, et qui eut l'intuition d'une origine gréco-romaine probable (il la comparait à la création de l'alphabet gotique par Wulfila). Ces vues restèrent longtemps discutées : ce n'est qu'avec le grand runologue danois Ludvig F. A. Wimmer (1839-1920) qu'elles triomphèrent définitivement. Son mémoire de 1874, *Runeskriftens Oprindelse og Udvikling i Norden*, peut être considéré comme le point de départ de la runologie moderne.

Le XIXe siècle vit naître de nouvelles grandes collections scientifiques d'inscriptions. On ne se sert plus guère aujourd'hui des impressionnants in-folios de l'anglais George Stephens, professeur à Copenhague (1813-1895), *The Old-Northern Runic monuments of Scandinavia and England* (5 vol., Copenhague, 1866-1901), à cause de ses erreurs linguistiques, de ses interprétations hasardeuses et du style vraiment trop original; mais ils mirent pour la première fois un immense matériel à la disposition des chercheurs. Les premiers recueils nationaux notables furent pour la Suède ceux de J. G. Liljegren (*Runurkunder*, Stockholm, 1833), qui rend toujours de réels services pour les provinces auxquelles les *Sveriges runinskrifter* n'ont pas encore touché; de Richard Dybeck (*Sverikes runurkunder*, 1860-1870) et de Carl Säve (*Gutniska urkunder*, Stockholm, 1859). Pour le Danemark, les *Danske Runemindesmærker* de P. G. Thorsen restèrent inachevés (1864-1880), mais Ludvig Wimmer, aidé du meilleur dessinateur de pierres runiques qui ait existé, J. Magnus Petersen, donna entre 1893 et 1908 un *Corpus* d'une qualité

---

[1] *Voltaire's Correspondence*, éd. Th. BESTERMAN, t. XI, p. 160, nº 2357.

encore jamais atteinte, *De danske Runemindesmærker undersøgte og tolkede* (Copenhague, 4 vol.). Ainsi s'ouvrait le chemin des recueils cités dans la bibliographie placée en tête de ce volume et qui sont le fondement de la science runologique contemporaine. L'année 1900, qui vit la parution du premier fascicule des *Sveriges runinskrifter* par l'Académie de l'Antiquité de Stockholm, marque donc le seuil d'un monde nouveau.

C'est à l'exemple des Scandinaves que le reste du monde germanique dut de s'intéresser aux runes; mais l'équipement runologique y porte toujours la marque d'un certain retard. Si, grâce à l'engouement dont la runologie jouit en Allemagne au temps du nazisme, il existe un *corpus* satisfaisant des textes runiques continentaux (A. Z., 1939), les textes anglais n'ont pas encore reçu d'édition générale acceptable, et il en va de même de ceux que les Vikings laissèrent, dispersés çà et là, dans les îles de l'Ouest. Les études scientifiques, du moins, n'ont pas manqué. Le branle fut donné dès le XVII[e] siècle en Angleterre comme en Allemagne.

En Angleterre, dès l'époque élisabéthaine, quelques antiquaires isolés avaient eu vent des recherches danoises et avaient observé des *fuþark* dans divers manuscrits anglo-saxons. En 1607, Camden donnait la première édition d'une inscription runique, celle de Bridekirk, puis, en 1615, le fameux antiquaire Robert Cotton prenait la première copie de l'inscription de Bewcastle. Les publications d'Ole Worm trouvèrent un assez profond écho en Angleterre. La runologie anglaise prit son essor autonome à partir des publications de George Hickes (1642-1715), et notamment de son *Linguarum veterum septentrionalium thesaurus*, écrit en collaboration avec Humphrey Wanley (paru en 1703-1705), ouvrage encore très précieux, puisque ses planches conservent des matériaux détruits en 1731 dans le grand incendie de la bibliothèque cottonienne, et notamment le poème runique anglo-saxon. Ce fut le vrai point de départ de l'étude des *runica manuscripta*. Le travail fut utilement constitué par le chanoine William Nicolson, découvreur de l'inscription de Ruthwell, puis par l'évêque de Sodor and Man, Wilson, qui publia, en 1722, les premières inscriptions runiques de Man. En Angleterre aussi, l'intérêt pour les runes se relâcha singulièrement dans la seconde

moitié du XVIII^e siècle, pour ne se ranimer vraiment qu'à la fin du XIX^e siècle [1].

En Allemagne, après quelques essais du XVIII^e siècle, plus ou moins inspirés de l'école suédoise, c'est avec Wilhelm Grimm, à partir de 1821 (*Über deutsche Runen*), que commence l'ère de la runologie scientifique. Vers la fin du XIX^e siècle s'y multiplient les fécondes recherches de détail, notamment la suite des *Beiträge zur Runenlehre* de Theodor von Grienberger (1855-1932) qui, sans les résoudre tous, posent du moins dans leurs termes corrects la plupart des grands problèmes de la recherche contemporaine.

Hors de ces pays où les runes avaient eu au haut Moyen Âge un emploi notable, la runologie n'a trouvé d'audience, avant le XIX^e siècle, que chez de rares isolés, comme l'érudit flamand Bonaventure Vulcanius, auteur en 1597 d'un *De literis et lingua Getarum*. Et, malgré son importance primordiale pour l'étude des langues et de l'histoire du haut Moyen Âge, elle reste peu cultivée dans les pays latins.

---

[1] J. A. W. BENNETT, *The Beginnings of runic Studies in England*, Sagabook of the Viking Society, XIII, p. 269-283; voir aussi ci-dessus, § 104.

ANTHOLOGIE RUNIQUE

AVANT-PROPOS

Le choix de textes qui suit a été composé pour illustrer les époques successives et les domaines divers de l'emploi du *fuþark*. Certains textes ont été retenus en raison de la forme des caractères employés, d'autres pour leur intérêt linguistique ou littéraire, quelques-uns pour des motifs archéologiques; la plupart de ceux qui se rapportent à l'ère du *fuþark* récent ont été choisis en raison de leur intérêt pour l'histoire de la Scandinavie et de sa civilisation. On s'est efforcé de faire leur place à toutes les grandes catégories d'inscriptions. Toutes les fois que cela a été possible, on n'a cité que des textes clairement déchiffrés et interprétés : une « introduction » ne peut s'offrir le luxe de discussions érudites approfondies [1].

On trouvera pour chaque inscription trois éléments fixes :

— une translittération en caractères latins, suivant en principe pour chaque pays (à l'époque du *fuþark* récent) le système adopté par les éditeurs des recueils nationaux d'inscriptions. Cette translittération étant destinée à des fins pratiques et non scientifiques, on a choisi entre les lectures possibles, résolu les ligatures, supprimé des signes de ponctuation et rectifié les coupures entre les mots sans prévenir le lecteur quand cela n'entraîne aucune discussion grave;

---

[1] Mais on ne se cache pas d'avoir eu une certaine prédilection pour des textes qui ne sont pas encore passés dans le domaine public des manuels, ou pour des textes dont l'intérêt proprement historique prime la portée runologique.

— une traduction française aussi littérale que possible, chaque fois que le texte est intelligible; elle facilitera la lecture des inscriptions et leur usage par les historiens [1].

— une bibliographie sommaire; pour les inscriptions comprises dans les recueils nationaux, on n'a pas cru devoir remonter plus haut que ceux-ci, sauf exception.

De plus, et selon les commodités, on trouvera dans de nombreux cas :

— une transcription en runes imprimées, pour permettre quelques exercices de lecture;

— une transcription en graphie normalisée, surtout pour des textes présentant des erreurs du lapicide ou offrant un intérêt littéraire;

— une traduction en langue scandinave moderne, permettant d'apprécier le rythme et la forme littéraire mieux qu'aucune traduction française;

— un commentaire plus ou moins étoffé, proposant des solutions aux principales difficultés runologiques et historiques.

En Scandinavie, les inscriptions en *fuþark* récent ont été classées selon les frontières médiévales des États : les textes scaniens sont donc — comme dans les recueils — sous la rubrique « Danemark », ceux du Jämtland sous la rubrique « Norvège », etc.

On se souviendra, à chaque page de cette anthologie, qu'elle est rédigée en vue de fins essentiellement pratiques et qu'elle repose dans sa presque totalité sur le travail critique de nos devanciers, avant tout sur celui des éditeurs des grands recueils nationaux d'inscriptions. Elle n'a d'autre ambition que de mettre un choix de documents exemplaires sous les yeux d'un public de langue française [2].

---

[1] On y a donné en général aux noms propres la forme qu'ils revêtent dans la langue moderne du pays considéré.

[2] La présente anthologie a été entièrement rédigée par L. Musset.

ANCIEN FUÞARK

TEXTES SCANDINAVES DU IIIe SIÈCLE

1. — *Fer de lance d'Øvre Stabu.* — Fer de lance à incrustations, très abîmé, trouvé en 1890 à Øvre Stabu (Østre Toten, Opland, Norvège), sous un tumulus, dans une tombe à incinération datée par les archéologues de la fin de l' « ancien âge romain du fer » (fin du IIe ou début du IIIe siècle ap. J.-C.). Le texte, sans doute incomplet, est encadré par une ligne de points.

TRANSCRIPTION : ᚱᚨᚢᚾᛁᛃᚨ[ᛉ]

TRANSLITTÉRATION : *raunija*[*R*]

TRADUCTION : (Celui qui) met à l'épreuve.

COMMENTAIRE. — Cette inscription, peut-être la plus ancienne de toutes (si l'on admet les dates proposées par le grand archéologue norvégien H. Shetelig), paraît donner le nom de l'arme sur laquelle elle est gravée. Pour le sens, cf. v. nor. *reyna* « essayer, éprouver qqch. »; **reynir* correspondrait exactement à *raunijaR*.

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 11; *N.Æ.R.*, I, 412; III, 252; C. J. S. MARSTRANDER, *Germanische Waffennamen aus römischer Zeit*, N.T.S., III, 1929, p. 218-235.

2. — *Bouterolle de Torsbjerg.* — Parmi les nombreuses offrandes, de dates variées, trouvées dans le marais de Torsbjerg (par. de Sønder Brarup, Slesvig allemand) entre 1858 et 1861 se trouvent deux fragments d'armes à inscriptions runiques : la bouterolle en bronze examinée ici et un *umbo* de bouclier, peut-être plus tardif (6 runes, non interprétées). Des bouterolles de forme semblable ont été trouvées dans des tombes romaines du *limes* de Germanie et d'Écosse à partir du milieu du IIe siècle. Une ligne sur chaque face.

TRANSCRIPTION : ᛟᚹᛚᚦᚢᚦᛖᚹᚨᚱ / ᚾᛁᚹᚨᛃᛖᛗᚨᚱᛁᛉ

TRANSLITTÉRATION : *owlþuþewaR* / *niwajemariR*

COMMENTAIRE. — Noter la forme ᛖ pour la rune *e*; elle se retrouve sur plusieurs textes très anciens (cf. § 42); la lecture

de la ligature *e* + *m* à la seconde ligne est infiniment probable. La première ligne contient presque sûrement un nom d'homme, qui doit être (avec une inversion difficile à expliquer) **wolƿupe-waR*, v. nor. Ullþer. La seconde ligne contient une défense, exprimée par *ni* + subj. présent, et un substantif au nominatif singulier; si *waje* représente *wa(g)je*, v. nor. *vægi*, de *vægja* « épargner », le sens est : « Illustre (nom de l'arme), n'épargne pas! » MariR = v. nor. *mærr* « glorieux, illustre ».

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 78; M. p. 10; *D. R.* 7; MARSTRANDER, *art. cité* sous le N° 1 (Stabu); H. NORLING-CHRISTENSEN, *Runedopskoen fra Torsbjerg Mose*, Aarbøger, 1945, p. 187-194.

3. — *Fibule 2 de Himlingøje.* — Fibule à rosettes en argent doré trouvée en 1949 dans le très riche mobilier d'une tombe féminine à Himlingøje (Sjælland, Præstø amt, Danemark), dans un site qui a donné plusieurs autres trouvailles d'une richesse exceptionnelle (dont une autre fibule, un peu plus tardive, portant le nom *hariso*, *D. R.* 232, sans doute un nom de femme). Datation archéologique : vers 200. Texte incomplet au début de 7 ou 8 runes, gravées sur le frein de l'ardillon.

TRANSCRIPTION : ᚹᛁᛞᚢᚺᚢᛞᚨᛉ

TRANSLITTÉRATION : *widuhudaR*

COMMENTAIRE. — Il paraît s'agir d'un nom d'homme, à lire Widu-hundaR « le chien du bois » (cf. *widugastiR* sur la pierre de Sunde); on connaît dans la poésie scaldique la *kenning vidar hundr* « le chien du bois » = le feu (Hákonarkviða, 9), ce qui pourrait cacher un jeu de mots sur le n. d'h. v. nor. très usuel *Brandr*. Mais à une époque aussi haute cette interprétation ne peut être avancée qu'avec les plus expresses réserves. Le nom pourrait être celui d'un donateur.

BIBLIOGRAPHIE. — M., p. 74; Erik MOLTKE, *Er runeskriften opstaaet i Danmark*? Fra Nationalmuseets Arbejdsmark, 1951, p. 47-56, à la p. 48.

4. — *Fibule de Værløse.* — Fibule à rosettes en argent doré trouvée en 1944 dans une tombe féminine à Værløse (Sjælland, København amt, Danemark). Le texte, complet et très lisible,

est suivi d'un svastika. Type identique à celui de la fibule de Himlingøje. Datation archéologique : début du IIIe siècle.

TRANSCRIPTION : ᚨᚱᚢᚷᛞ

TRANSLITTÉRATION : *alugod*

COMMENTAIRE. — La 3e rune a la forme d'un simple angle aigu (cf. § 42). Il semble s'agir d'un nom de femme, *Alugod(o)*, dont le premier terme est soit le mot « magique » *alu* (§ 81), soit *alu* = v. nor. *ǫl* « bière », et le second *god* « bon »; à rapprocher des anthroponymes v. nor. Qlbjorn, Qlvir, etc. Ce nom pourrait être celui de la propriétaire.

BIBLIOGRAPHIE. — M. p. 79; C. L. VEBÆK, *En sjællandsk kvindegrav fra 3. aarh*, Aarbøger, 1945, p. 74-83; A. BÆKSTED, *Værløse runefibula*, ibid., p. 84-91; E. MOLTKE, *art. cité* sous le N° 3 (Himlingøje), p. 48.

5. — *Fibule de Gårdlösa.* — Trouvée en 1950 dans une tombe féminine à Gårdlösa, près de Simrishamn (Kristianstads län, Scanie). Datation archéologique : IIIe siècle.

TRANSCRIPTION : ᚴᚲᚢᚾᚹᚱᛞᛉ (dernière rune incertaine).

TRANSLITTÉRATION : *ekunwodR*

COMMENTAIRE. — Même forme ᚴ pour la rune *e* qu'à Torsbjerg (cf. § 42). Il s'agit évidemment d'une formule commençant par *ek* « je ». *Unwod(R)* représente un nom propre avec préfixe négatif (cf. v. nor. *Ófeigr, Óspakr, Ótryggr*). Marstrander propose de lire *ek unwod(agaR) w(unju)*, en donnant à la rune *d* la valeur de son nom, *dagaR*, et en lisant la dernière rune comme *w*, abréviation de *wunju;* le tout signifierait alors « moi, Unwodag, j'apporte le bonheur »; cela paraît vraiment par trop conjectural.

BIBLIOGRAPHIE. — M. p. 109; Berta STJERNQUIST, *A Scanian grave with a Runeinscribed Brooch*, Meddelanden från Lunds Universitets historiska museum, 1950-1951, p. 67-71, avec commentaire runologique d'Ivar Lindquist.

6. — *Peigne de Vimose.* — Trouvé en 1865 dans le marais dit Vimose (paroisse de Næsbyhoved-Broby, Odense amt, Fionie, Danemark) au cours de la fouille d'un lieu d'offrandes des IIIe-IVe siècles, en même temps que 56 autres peignes ornés en os.

TRANSCRIPTION : ᚺᚨᚱᛃᚨ

TRANSLITTÉRATION : *harja*

COMMENTAIRE. — Nom d'homme, celui du graveur ou du propriétaire, cf. v.h.a. *Herio*, sans doute hypocoristique d'un type tel que *HariwulafR* (attesté sur les inscriptions de Stentoften et d'Istaby en Blekinge); le nom se retrouve (*harija*) sur la pierre de Skåäng (K. n° 65, M. p. 252). Les inscriptions sur peignes sont très communes des origines (Nedre Hov, Hadeland, Norvège) jusqu'à l'ère des Vikings.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 207; K. n° 81; M. p. 59.

TEXTES SCANDINAVES DES IVe-Ve SIÈCLES

7. — *Corne d'or de Gallehus.* — Corne d'or longue de 50 cm, pesant 3,660 kg, trouvée en 1734 à Gallehus, paroisse de Møgeltønder (Tønder amt, Sønderjylland, Danemark); le site avait déjà livré en 1639 une corne analogue mais non inscrite. Les originaux ont été volés et fondus en 1802. Le décor, formé de figures en relief et au pointillé, est disposé en cinq bandes, l'inscription formant frise au sommet de la plus large. Les archéologues estiment que les cornes d'or ont été fabriquées au Danemark dans la première moitié du ve siècle, à peu de temps l'une de l'autre; on ne sait s'il s'agit de cornes à boire ou d'olifants. Le décor reste très mystérieux (jeux et mascarades?).

TRANSCRIPTION : ᛖᚲ ᚺᛚᛖᚹᚨᚷᚨᛋᛏᛁᛉ ᚺᛟᛚᛏᛁᛃᚨᛉ ᚺᛟᚱᚾᛅ ᛏᚨᚹᛁᛞᛟ

TRANSLITTÉRATION : *ek hlewagastiR holtijaR horna tawido*

TRADUCTION : Moi HlewagastiR (descendant) de Holt, j'ai fait (cette corne).

COMMENTAIRE. — Les runes, sauf celles du dernier mot, sont tracées avec des traits doubles réunis par des guillochures obliques. Les mots (sauf les deux premiers) sont séparés par des rangées de points verticales.

La rédaction de l'inscription est extrêmement proche de celle du texte N° 8 (Stenmagle), qui seul a permis de préciser définitivement le sens de *tawido*, jusque-là très controversé. De plus,

c'est une « *Jeg-formel* », une signature d'auteur commençant par le pronom de la première personne (cf. § 87).

HlewagastiR est un nom d'homme, non attesté ailleurs, mais dont les deux éléments sont bien connus : cf. v.h.a. *Hleoberht*, v. nor. *Hlébarðr*, francique *Arbogast*, v. nord. *SalisgastiR* (inscr. de Berga, K. n° 72, M. p. 244), etc. La forme danoise moderne serait **Lægæst*. — *Holtijar* « de Holt », soit (descendant) de Holt, soit — mais c'est moins probable — (du lieu appelé) Holt. On connaît un n. d'h. v. nor. *Holti* et un substantif *holt* « bois, forêt ». — *tawido* : 1re pers. sg. prét. ind. de **taujan* « faire », verbe attesté en gotique (au sens « agir, traiter comme ») et en v.h.a. (*zauwen* « préparer »), mais qui a disparu en nordique plus récent (d'où des controverses, aujourd'hui périmées, sur la langue du texte de Gallehus, où certains se refusaient à voir du nordique). Le texte est marqué par des allitérations (*h* à l'initiale), mais ne paraît pas vraiment métrique.

Bibliographie. — Aucune inscription runique n'a été l'objet de commentaires plus abondants — et souvent aussi fantaisistes — que celle-ci. On se contentera de renvoyer à *D. R.* 12, à K. n° 76 et à M. p. 3, ainsi qu'à deux travaux récents : Johannes Brøndsted, *Guldhornene, en Oversigt*, Copenhague, 1954 (avec bibliographie étendue) et Harry Andersen, *Guldhornsindskrifften*, Aarbøger, 1961, p. 89-121.

8. — *Boîte de Stenmagle.* — Petite boîte en bois d'if avec couvercle à glissière trouvée en 1947 dans le marais de Garbølle (par. de Stenmagle, Sorø amt, Sjælland, Danemark). Pas de datation archéologique sûre; des boîtes analogues sont connues du IIe au VIe siècle. Texte gravé très nettement sur l'un des longs côtés; les mots sont séparés par des traits verticaux.

Transcription : ᚺᚨᚷᛁᚱᚨᛞᚨᛉ ᛏᚨᚹᛁᛞᛖ

Translittération : *hagiradaR tawide*

Traduction : HagiradaR a fait (la boîte).

Commentaire. — Noter la rune ᛖ pour *e*. L'importance essentielle de ce texte est qu'il éclaircit définitivement le sens de *tawido* dans l'inscription de Gallehus (N° 7); *tawide* : 3e pers. sg. prétérit de **taujan* « faire ». *HagiradaR* est un n. d'h.

correspondant à v. nor. *hagrádr* « qui donne de sages conseils »; pour la composition, cf. les n. d'h. v. nor. *Hagbardr*, et *Gunnrádr*. La médiocrité de l'objet, évidemment fait pour un usage quotidien, est fort utile pour une évaluation objective du « milieu runique », qui n'est point toujours secret, magique ni aristocratique.

BIBLIOGRAPHIE. — Anders BÆKSTED, *Stenmagle-æsken og Guldhorns-indskriften*, Danske Studier, 1946-1947, p. 50-57; du même, Acta archaeologica, 1947, p. 202-210; C. L. VEBÆK, *En Trææske med Runeindskrift fra en sjællandsk Mose*, Fra Nationalmuseets Arbejdsmark, 1948, p. 53-56; M. p. 83.

9. — *Amulette de Lindholmen.* — Os courbe travaillé trouvé en 1840 dans le marais de Lindholmen (près de Svedala, Malmöhus län, Scanie). Deux faces taillées en biseau portent des runes tracées avec des traits triples. Date probable : v^e^ siècle.

TRANSCRIPTION : ᛘᚬᛘᚱᛁᚠᚱᛉᛊᚠᚠᛁᚠᚱᚷᚱᛉᚺᚱᛏᛘᚬᚱ // ᚱᚱᚱᚱᚱᚱᚱᚱᛉᛉᛉᛋᛋᛋ×ᛒᛘᚢᛏᛏᛏ⁝ᚠᚱᚢ

TRANSLITTÉRATION : *ek erilaR sawilagaR hateka || aaaaaaaa RRRnnn×bmuttt alu*

COMMENTAIRE. — Texte écrit de droite à gauche. Noter la rune ᚬ pour *k*. Seul le dernier mot de la seconde face est séparé (par une ligne verticale de points). La première face offre une phrase clairement construite, la seconde une formule imprononçable (sauf le dernier mot), de caractère probablement magique (cf. § 79). Sur la formule *ek erilaR* « moi, Eril (n. d'h.) » ou « moi, le magicien », cf. § 80. *SawilagaR* peut être un n. d'h. **SaiwilaugaR* (de *saiwi-*, v. nor. *sæ-* « mer » et *laugr*, cf. *Gunnlaugr*); ou une épithète, v. nor. **sælágr*, cf. v. nor. *sjólægr* « (brume) qui repose sur la mer » (par allusion aux pouvoirs du magicien concernant le temps en mer?); soit encore *sa* « le » et *wilagaR*, adj. tiré du même radical que v. nor. *vél* « ruse », donc « le rusé » (mais on n'attend pas la forme forte de l'adjectif après *sa*). *-hateka*, à lire sans doute *haiteka*, forme attestée par deux autres textes (dont le N° 10 ci-dessous), 1^re^ pers. sg. ind. prés. de *haitan* « s'appeler ». La rédaction est très proche de celle du texte suivant.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 261; K. n° 38; M. p. 99; Harry ANDERSEN, *Har urnordisk haft navnet SaiwilaugaR?*, Namn och Bygd, XXXV, 1947, p. 166-176.

10. — *Bois de lance de Kragehul.* — Trouvé en 1877 dans un marais à Kragehul (par. de Flemløse, Odense amt, Fionie, Danemark) en même temps que de nombreuses offrandes déposées entre le IV^e^ et le VI^e^ siècle; brisé en 3 fragments. Date probable : vers 350-550.

TRANSLITTÉRATION : *ek erilaR asugisalas muha haitega gaga ginugahe ...lija... hagalawijubig*

COMMENTAIRE. — Comme sur le N° 9, les runes sont tracées avec des traits triples et la rune *k* a la forme ᛦ (mais en restant plus petite que les autres). La structure du début du texte est identique à celle du N° 9 : une phrase clairement construite commençant par *ek erilaR*, puis une formule incompréhensible; le texte a été rendu volontairement difficile par la multiplication des ligatures. *asugisalas* correspond au génitif d'un n. d'h. v. nor. **Ásgisl*, non attesté mais formé d'éléments très usuels, *ás-* « dieu » et *gisl-* « otage » (cf. *Ásmundr*, *Ásgautr* et *Þorgisl*); on a en v. h. a. *Ansigisl*, exactement parallèle. Aucune interprétation convaincante n'a encore été établie pour la suite, où l'on reconnaît seulement *haitega* « je m'appelle » (cf. N° 9), puis le préfixe *ginu-* qui sera discuté à propos de l'inscription de Stentoften (N° 27). On a proposé de lire la ligature *ga* comme *g(ibu) a(uja)* « donne le bonheur » et de restituer *ginugahe(l)lija*, cf. v. nor. *ginheilagr* « puissamment saint »; ce ne sont que des possibilités, car l'appartenance du fragment... *lija*... au même bois de lance que le reste est incertaine.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 196; K. n° 39; M. p. 26.

11. — *Pierre d'Einang.* — Inscription sur pierre provenant d'un tumulus trouvé en 1872 à Einang (par. de Vestre Slidre, Valdres, Norvège); un tumulus voisin a donné une épée à marque de fabrication romaine. Datation archéologique : deuxième moitié du IV^e^ siècle (?). Mutilé à droite.

TRANSLITTÉRATION : ... *dagastiR runo faihido*

TRADUCTION : (Moi...) dagast, j'ai peint (= tracé) les runes.

COMMENTAIRE. — Texte tracé de droite à gauche, assez dégradé (d'où des divergences de lecture; nous suivons E. Moltke). Le premier mot est un n. d'h. en *-gastiR* (cf. N° 7); *runo* : sans doute acc. sg. à sens collectif (l'acc. pl. serait *runor*); *faihido* : 1re pers. sg. prétérit de **faihian*, v. nor. *fá* « peindre », expression technique employée jusqu'à l'époque des Vikings au sens de « tracer des runes » (cf. § 41).

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Æ.R.*, I, 72 et 527; III, 228; K. n° 46; Erik MOLTKE note (dans un C.-R. de K.), A.N.F., LVI, 1941, p. 111.

12. — *Inscription rupestre de Kårstad.* — Texte gravé en pointillé sur une paroi de rocher baignant dans le Nordfjord (Nordre Bergenshus amt, Norvège), découvert en 1927; il est accompagné de plusieurs figures de navires et d'une croix gammée. Date probable : ve siècle (mais on a aussi proposé le IIIe s.).

TRANSCRIPTION : ᚴᚲᚨᛊᚨᛗᚨᚱᚲᛁᛉ // ᛒᚨᛁᛊᛁᛉ

TRANSLITTÉRATION : *ek aljamarkiR baijiR*

TRADUCTION : Moi, l'étranger boïen (?) [ou : guerrier?].

COMMENTAIRE. — Texte tracé de droite à gauche en deux lignes; lecture assurée. — *aljamarkiR*, cf. g. c. **alia-* « autre » et **markō* « territoire, limite »; *baijiR* reste obscur; M. Olsen l'avait rapproché du nom des Boïens, peuple celtique qui a laissé son nom directement à la Bohême et indirectement sans doute aux Bavarois; cette hypothèse, généralement jugée peu convaincante, n'a pas été remplacée par une solution vraiment assurée (W. Krogmann hasarde par exemple, à la suite de Pokorny, un rapprochement avec le slave *boj* « combat » et conjecture une forme g. c. **baiiaz* « guerrier »). La rédaction est très proche de celle des textes de Valsfjord (N° 13) et de Veblungsnes (N° 22).

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 44; M. OLSEN et H. SHETELIG, *Kårstad ristningen*, Bergens museums årbok, 1929; Willy KROGMANN, *Die Runeninschrift von Kårstad*, A. Ph. Sc., XXV, 1962, p. 151-160.

13. — *Inscription rupestre de Valsfjord.* — Texte trouvé en 1872 à l'entrée du fjord de Nidaros (Bjugn herred, Søndre Trondheims amt, Norvège). Lecture discutable sur quelques points. Date probable : v^e siècle (vers 400).

TRANSLITTÉRATION : *ek hagustaldiR þewar godagas...*

TRADUCTION : Moi, le (jeune) guerrier, membre de la suite de Godag.

COMMENTAIRE. — Texte écrit de droite à gauche; la fin (8 runes) est indéchiffrable. *hagustaldiR,* cf. v. ang. *hagusteald,* désignation du fils puîné exclu de la part principale de la succession; le mot se retrouve sur l'inscription de Kjølevik (Nº 17); *þewar,* cf. got. *þius* « domestique »; un thème *-þér* se retrouve dans de nombreux anthroponymes v. nor. (par exemple *Eggþér*).

BIBLIOGRAPHIE. — K. nº 43; J. DE VRIES, *HagustaldaR, in* Festskrift J. Sahlgren, Lund, 1944, p. 93-104.

14. — *Pierre de Tune.* — Trouvée en 1627 dans la clôture du cimetière de Tune, dans une île du Glommen près de Sarpsborg (Smålenenes amt, Østfold fylke, Norvège). Écrite sur deux faces en lignes verticales boustrophédon, d'un côté 2 lignes, de l'autre 3. Date probable : début du v^e siècle.

TRANSLITTÉRATION : *ek wiwaR after woduri|de witadahalaiban : worahto... // [runoR me]R woduride : staina|þrijoR dohtriR dalidun|arbijo [a]rjosteR arbijano* (lecture de Krause).

TRADUCTION (selon Krause) : Moi, WiwaR, j'ai fait (ces runes) à (la mémoire) de WoduridaR, le « donneur de pain ». [A moi] Wodurid les trois filles ont préparé (?) la pierre, (elles ont préparé) la fête funéraire, les plus nobles (?) des héritières.

COMMENTAIRE. — *wita(n)dahlaiban* est sans doute une épithète poétique; pour le sens cf. v. ang. *hlaford; dalidun :* 3^e pers. sg. prétérit d'un verbe **dalian,* non attesté, ou graphie erronée pour *dailidun,* de **dailian* « partager »?; *arbija* = v. nor. *erfi* « fête funéraire, libation funéraire »; *arbijano,* génitif pl. du même thème, au sens de « héritier »; l'interprétation de *(a)rjosteR* est très hypothétique; d'autres runologues lisent *asijosteR* « proche des Ases », ou même *si(bi)josteR.* On notera que le mot *witadahalaiban* comporte des ligatures de deux runes.

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 55.

15. — *Pierre de Rö.* — Trouvée en 1919 à Rö, île d'Otterö, Tanum socken, Bohuslän, Suède. 5 lignes verticales. Date probable : début du v^e^ siècle.

TRANSLITTÉRATION : *ek hra[R]aR satido [s]tain[a]/ana.../ swabaharjaR/s[a]irawidaR/stainawarijaR fahido*

TRADUCTION : Moi HraRaR, j'ai placé cette pierre à... SwabaharjaR. *SairawidaR(?).* Steinarr a peint (les runes).

COMMENTAIRE. — Si la composition générale paraît claire — le texte commence par une « rejserformel » et finit par une « risterformel » — la partie médiane reste fort obscure. L'interprétation par un n. d'h. de *sairawidaR* ne satisfait guère le sens ; d'autres hypothèses en font une épithète du nom précédent, mais aucune n'est tout à fait satisfaisante. Pour *faihido,* cf. N° 11. Le dernier nom propre, *stainawarijaR,* correspond au n. d'h. v. nor. *Steinarr,* bien connu.

BIBLIOGRAPHIE. — Otto VON FRIESEN, *Rö-stenen i Bohuslän och runorna i Norden under folkvandringstiden,* Uppsala, 1924; K. n° 56; M. p. 187.

16. — *Pierre de Nordhuglen.* — En remploi dans un pont de l'île de Huglen, Stord sogn, Hordaland, Norvège; la pierre a pu appartenir à une tombe. Date probable : début du v^e^ siècle.

TRANSLITTÉRATION : *ek gudija ungandiR ih...*

COMMENTAIRE. — Texte tracé de droite à gauche. *gudija* est probablement un mot proche de v. nor. *godi* « prêtre (païen) » ; *ungandiR* peut être soit une épithète négative « celui qui ne peut pas être touché par le *gandr* (instrument magique) », soit un nom propre de même signification (cf. *Ongendus,* nom d'un roi danois cité par la vie de S. Willibrord, vers 700).

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 45. Evert SALBERGER, *Runinskriften från Nordhuglen,* A.N.F., LXV, 1950, p. 1-16.

17. — *Pierre de Kjølevik.* — Trouvée en 1882, Strand sogn, Rogaland, Norvège. — Trois lignes verticales. Date probable : milieu du v^e^ siècle.

TRANSLITTÉRATION : *hadulaikaR/ek hagustadaR/hlaaiwido magu minino*

TRADUCTION : HadulaikaR (repose ici). Moi, Hagusta(l)daR, j'ai enterré mon fils.

COMMENTAIRE. — Les *h* ont la forme latine H avec barre horizontale; *hl* est représenté par une ligature et *d* est peut-être pris pour la ligature *d* + *l*. Pour le n. d'h. *Hagusta(l)daR*, cf. le N° 13; *magu :* acc. sg. du mot qui se retrouve en v. nor. sous la forme *mǫgr; hlaaiwido :* prétérit de **hlaiwian* « enterrer ».

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 61.

18. — *Pierre de Barmen.* — Trouvée en 1935 dans l'île de Barmen, Hove sogn, Sogn og Fjordane fylke, Norvège. Une ligne verticale descendante. Date probable : première moitié du v^e^ siècle.

TRANSCRIPTION : ᛗᚲᚦᛁᚱᛒᛁᛊᚨᛉᚱᚢ (dernier caractère indistinct).

TRANSLITTÉRATION : *ek þirbijaR ru* (?)

COMMENTAIRE. — Un exemple de plus de la « jeg-formel ». Le n. d'h. *þirbijaR* paraît correspondre à l'adj. v. nor. *þjarfr* « non fermenté, insipide ». La fin du texte pourrait être le début d'une formule telle que *ru(no faihido)*.

BIBLIOGRAPHIE. — Magnus OLSEN, *Runestenen på Barmen i Nordfjord,* Bergens museums årbok, 1936; K. n° 47.

19. — *Pierre de Sunde.* — Trouvée en 1945 dans l'île d'Askrova, sur la côte ouest de la Norvège.

TRANSCRIPTION : ᚹᛁᛞᚢᚷᚨᛊᛏᛁᚱ

TRANSLITTÉRATION : *widugastiR*

COMMENTAIRE. — Texte écrit de droite à gauche. *WidugastiR* est un n. d'h. d'un type fort courant à l'époque des plus anciennes inscriptions (cf. *hlewagastiR,* N° 7 Gallehus;... *dagastiR,* N° 11 Einang, etc.); le thème est attesté en francique dans le prologue de la Loi Salique (Vidugast). Tout un groupe de textes norvégiens et suédois se limite à un n. d'h. au nominatif.

BIBLIOGRAPHIE. — J. SIVESIND, *Sundesteinen,* N.T.S., XV, 1949, p. 397-405.

TEXTES SCANDINAVES DE L'ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

20. — *Pierre de Möjbro.* — Stèle haute de 2,45 m à Möjbro, Hagby socken, Uppland, Suède. Le champ principal, au-dessus de l'inscription, est occupé par un cavalier brandissant une arme et deux petits animaux. Date probable : VIe siècle ou début du VIIe.

TRANSCRIPTION : ᚠᚱᚨᚠᚨᚱᚨᛞᚨᛉ / ᚨᚾᚨᚺᚨᚺᚨᛁᛋᛚᚨᚷᛁᚾᚨᛉ

TRANSLITTÉRATION : *frawaradaR ana hahai slaginaR*

TRADUCTION (d'après W. Krause) : FrawaradaR a été tué à cheval.

COMMENTAIRE. — Deux lignes horizontales très lisibles, tracées de droite à gauche. Cette disposition, et le dessin de la figure équestre, ont été rapprochés par presque tous les auteurs des stèles funéraires de cavaliers de la Germanie romaine et de quelques stèles visiblement inspirées des premières trouvées dans la Germanie indépendante. La pureté du dessin, exempt de toute déformation spécifiquement nordique, paraît indiquer une certaine proximité des sources romaines. *FrawaradaR* est un n. d'h. non attesté en nordique, mais connu en germanique continental (cf. v. bavarois *Fraorat*); *slaginaR* est le participe passé du verbe qui est en v. nor. *slá*, part. pass. *sleginn* « frappé, tué » : sur ces deux mots, l'accord est général. Reste *anahahai*. Marstrander et Krause y reconnaissent d'abord *ana*, got. *ana*, v. nor. *á* « sur », puis soit un nom du dieu Odin (Marstrander), soit un thème **haha-* « cheval », dont le dérivé **hahista*, *hestr* est bien connu (Krause). Von Friesen prend une direction tout opposée : pour lui *Ana* est un n. d'h. et *hahai* est l'équivalent du got. *haihs* « borgne »; le tout se comprendrait alors : FrawaradaR (repose ici). Ane le borgne a été tué. La concordance entre texte et dessin est le meilleur argument en faveur de la thèse de Krause.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 877; K. n° 66; M. p. 258; Wilhelm HOLMQVIST, *Ryttaren från Möjbro*, Fornvännen, XLVII, 1952, p. 241-262.

21. — *Pierre de Noleby.* — Trouvée dans un mur en 1894 à Noleby, Fyrunga socken, Västergötland, Suède. Date probable : fin du VI^e^ siècle.

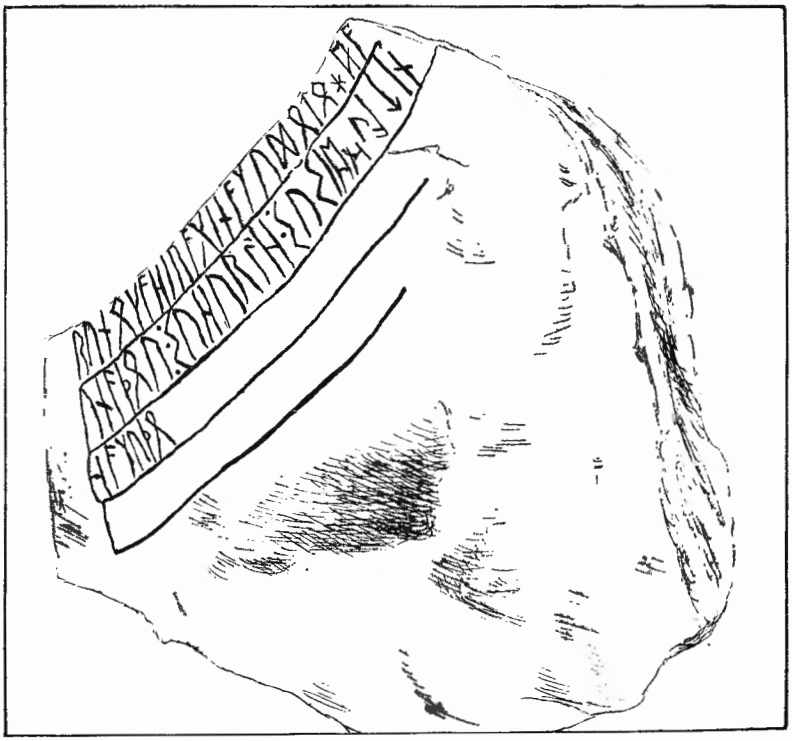


Fig. 8. — Pierre de Noleby. Västergötland

TRANSLITTÉRATION : *runo fahi raginakudo tojeka* (?) *unapou suhurah susihowatin* (?) *hakupo*

COMMENTAIRE. — Seul le début est susceptible d'interprétation : « je peins les runes qui viennent des dieux »; la suite est peut-être cryptique et, en tout cas, n'a jamais été expliquée de

manière convaincante. Sur la formule *runo raginakudo*, qui se trouve aussi dans l'Edda, cf. § 95.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 63; K. n° 52; M. p. 207.

22. — *Inscription rupestre de Veblungsnes.* — Sur un rocher du Romsdalsfjord (Norvège) qui s'est effondré en 1935. Date probable : fin du VI^e^ siècle.

TRANSCRIPTION : ᛗᛁᚱᛁᚠᚨᚱᚹᛁᚹᛁᚠᚨ

TRANSLITTÉRATION : *ek irilar wiwila*

COMMENTAIRE. — Les deux premières runes se réunissent en une ligature. Sur la formule initiale, cf. § 80 et N° 9. *Wiwila* est un n. d'h., sans doute diminutif de *WiwaR*, qui figure sur le N° 14 Tune; cf. v. nor. *Vífill.*

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 42.

BRACTÉATES

23. — *Tjurkö.* — Bractéate de type C, trouvée en 1817 à Tjurkö, Augerum socken, Östra härad, Blekinge, en même temps que deux autres bractéates de type C à texte inintelligible et une bractéate de type A, ainsi que deux pièces d'or de Théodose II (408-450) converties en bijoux. Légende circulaire en exergue.

TRANSCRIPTION : ᚦᚢᚱᛏᛖᚱᚢᚾᛟᛉᚦᚾᚦᚨᚨᚺᚨᚲᚢᚱᚾᛖ:ᚺᛖᚨᛞ ᚦᛉᚲᚢᚾᛁᛖᚢᛞᛁᚢ

TRANSLITTÉRATION : *wurte runoR an walhakurne, heldaR kunimudiu*

TRADUCTION : Hjald a fait les runes sur le « grain des Romains » pour Kunimund.

COMMENTAIRE. — La forme rythmique est certaine (cf. § 88). Sur la *kenning walhakurne* « le grain des Welches (Romains) » = l'or, cf. § 91.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* Br. 75; K. n° 86; Mogens B. MACKEPRANG, *De nordiske guldbrakteater*, Aarhus, 1952, p. 159, n° 221.

24. — *Sjælland.* — Deux exemplaires d'une même bractéate de type C trouvés ensemble vers 1850, sans doute près de Køge, Danemark. Légende circulaire en exergue.

TRANSLITTÉRATION : *hariuha haitika : farauisa : gibu auja*

TRADUCTION : Je m'appelle Hariuha, celui qui s'entend à (causer le) malheur; je donne le bonheur (?).

COMMENTAIRE. — *Auja,* qui se retrouve sur la bractéate de Skodborg, ne peut être traduit que d'une manière tout à fait conjecturale.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* Br. 61; MACKEPRANG, *ouvr. cité,* p. 114, n° 29.

25. — *Södra Åsum.* — La plus grande bractéate connue, de type C, trouvée en 1882 à S. Åsum, Färs härad, Scanie. Légende circulaire dans le médaillon central.

TRANSLITTÉRATION : *eikakaRfahi*

COMMENTAIRE. — Texte très voisin de celui de la bractéate de Femø (Maribo amt, Danemark, *D. R.* Br. 45; MACKEPRANG, p. 117, n° 46) : *ekfakaRf.* Dans les deux cas, il faut sans doute comprendre *ek fakaR fahido* « moi, FakaR (?), j'ai écrit ». L'application du verbe **faihian* à une pièce évidemment non peinte témoigne d'une extension de son sens premier (§ 41).

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* Br. 64; MACKEPRANG, *ouvr. cité,* p. 163, n° 239.

LES INSCRIPTIONS DU BLEKINGE

26. — *Pierre de Gummarp,* Gammaltorps socken, Listers härad. — Connue depuis 1623, détruite en 1728 dans l'incendie de Copenhague. Quatre faces inscrites; début probablement mutilé. Date probable : début du VII^e siècle.

TRANSLITTÉRATION : *hAþuwolAfA | sAte | stAbA þria | fff*

COMMENTAIRE. — Le premier mot est le n. d'h. *HaþuwolafR* « le loup du combat », v. nor. *Hálfr.* Il faut ou supposer la chute

d'un *R* final et comprendre « H. a placé trois runes », ou supposer la disparition au début de la préposition *aftr* « à (la mémoire de) » et admettre une construction parallèle à celle de l'inscription d'Istaby (N° 29). Sur *stAbA þria*, cf. § 79.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 358; K. n° 48; M. p. 153; BÆKSTED, *Målruner*, p. 26.

27. — *Pierre de Stentoften*, Gammaltorps socken, Listers härad. — 7 lignes verticales, partiellement recourbées pour suivre le contour de la pierre. Date probable : VII^e siècle.

Fig. 9. — Pierre de Stentoften

TRANSLITTÉRATION : *niuhA borumR | niuha gestumR | hAþuwolAfR gAf j | hAriwolAfR mAgiu snuhwe | hideR runono felAh-ekA hederA ginoronoR | herAmAlAsAR ArAgeu welAduds (s)A þAt | bAriutiþ*

COMMENTAIRE. — Le texte comprend évidemment deux parties, écrites en un style allitérant, sinon exactement métrique : la première (4 premières lignes) constitue la partie originale de l'inscription; la seconde (3 dernières lignes) est une formule

de malédiction que l'on retrouve à Björketorp (N° 28). Selon la conception la plus probable (rejetée par Marstrander), les deux datifs pluriels qui terminent les premières lignes, *borumR* et *gestumR*, forment un couple antithétique « aux habitants... aux hôtes (ou : aux étrangers) ». Mais qu'est-ce que *niuhA* ? Pour les uns c'est *ni* « neuf » + *ha-* « haut, élevé » ; pour les autres c'est une forme (aberrante) correspondant à v. nor. *nýr* « nouveau ». On notera le caractère allitérant des n. d'h. *Haþuwolafr* et *Hariwolafr* (ce dernier signifiant « le loup de l'armée »). *gAf j* est interprété à peu près unanimement comme *gaf j(ara)*, la rune *j* étant prise pour son nom (§ 67) : « donna une (bonne) récolte ». *magiu* paraît être (mais la lecture est incertaine) le datif de *maguR*, v. nor. *mǫgr* « fils ». On ne sait trop comment interpréter *snuhwe;* peut-être est-ce la 3e pers. sg. subj. prés. d'un verbe correspondant à v. nor. *snúa* « changer, tourner, commencer » (L. Jacobsen). Pour la formule de malédiction, cf. N° 28.

Bibliographie. — *D. R.* 357; K. n° 51; M. p. 114.

28. — *Pierre de Björketorp*, Listerby socken, Medelstads härad. — Deux faces gravées, l'une de 6 lignes horizontales, l'autre d'une. La stèle faisait partie d'un monument comprenant au moins deux autres pierres dressées anépigraphes. Date probable : milieu du VIIe siècle.

Translittération : *hAidR runoronu | fAlAh-Ak hAiderA g|inArunAR ArAgeu | hAerAmA-lAusR | utiAR welA-dAude | sAR þAt bArutR | uþArAbA sbA*

Commentaire. — La formule — sauf la dernière ligne — est substantiellement identique aux trois dernières lignes de l'inscription de Stentoften (N° 27). On examinera chaque membre de phrase à part.

hAidR est soit le v. nor. *heiðr* « honneur », soit un équivalent de v. ang. *hador* « éclat », soit encore (L. Jacobsen) un vocable inconnu signifiant « prêtre, magicien ». *runoronu* paraît signifier « la série des runes » (v. nor. *rúna*, gén. pl. de *rúnar* « runes », et *runu*, acc. sg. de *runa* « série »). *fAlAh-Ak* paraît être le verbe g. c. **felhan* « cacher », plus le pronom pers. de

la 1re pers., donc « je cache ». *hAiderA* = v. nor. *hedra* « ici ». *ginArunAR* « les runes puissantes », cf. § 77. *ArAgeu :* datif sg. d'un mot **argia*, cf. v. nor. *ergi* « mauvaise inclination ». *hAerAmA-lAusR* correspondrait à v. nor. **hjarmlauss* « sans repos », quoique la graphie *-Ae-* fasse difficulté. *utiAR*, qui manque à Stentoften, reste obscur; von Friesen proposait v. nor. *úti er* « est au-dehors ». *welA-dAude* « mort (tué) par ruse », cf. v. nor. *vél* « ruse ». *bArutR*, cf. v. nor. *brytr*, de *brjóta* « briser ». *uþArAbA*, gén. d'un adj. proche de v. nor. *úþorf* « malheur ». *sbA* = v. nor. *spá* « prédiction ». Le sens général est donc assez clair, mais la fin seule est susceptible d'une traduction suivie : « (que soit) tué par ruse celui qui brisera ceci. Prédiction de malheur ».

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 360; K. n° 50; M. p. 114.

29. — *Pierre d'Istaby*, Mjällby socken, Listers härad. — Deux faces gravées; 3 lignes verticales. Date probable : fin du VIIe siècle.

TRANSLITTÉRATION : *AfatR hAriwulafa / hAþuwulafR hAeruwulafiR / warAit runAr þAiAR*

TRADUCTION : A (la mémoire d')HariwulfR, HaþuwulfR (fils) de HaeruwulfR a écrit ces runes.

COMMENTAIRE. — On observera les trois noms allitérants.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 359; K. n° 63; M. p. 156.

30. — *Pierre de Rävsal*, Valla socken, Tjörns härad, Bohuslän, Suède. — Connue depuis 1746; une ligne verticale. Date probable : fin VIIIe ou IXe siècle.

TRANSLITTÉRATION : *hariwulfs stainaR* (ou : *hariþulfs stainaR*)

TRADUCTION : Pierres de Hariwulf (ou : Hariþulf).

COMMENTAIRE. — On a cru bon de rapprocher cette pierre de celles du Blekinge, comme constituant une transition entre celles-ci et les stèles de l'âge des Vikings. La rune *s* présente une forme aberrante en faucille qui marque la transition avec la forme du *fuþark* récent. On peut hésiter entre une lecture

ᚹ ou ᚦ dans le nom propre, soit entre des noms correspondant aux formes plus tardives *Herjulf* et *Hræiđulf*. Le pluriel s'explique sans nul doute par l'ancienne existence d'un ensemble comportant plusieurs pierres dressées.

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 70; M. p. 180; Harry ANDERSEN, *Rävsalstenens indskrift*, Fornvännen, 1947, p. 306-313.

TEXTES CONTINENTAUX : ÉPOQUE DES GRANDES INVASIONS

31. — *Fer de lance de Kowel* (Suszyczno). — Voir § 29. Texte rétrograde.

TRANSCRIPTION : ᛏᛁᚹᚱᚱᛁᛈᛊ

TRANSLITTÉRATION : *tilarids*

TRADUCTION : L'assaillant.

COMMENTAIRE. — La forme T pour la rune *t* est isolée, peut-être due à une influence latine; l'avant-dernier signe, non attesté ailleurs, est généralement interprété comme *d*, mais une déformation de *þ* n'est pas à exclure non plus.

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 8; A. Z. n° 2, p. 19.

32. — *Collier de Pietroassa*. — Voir § 29.

TRANSCRIPTION : ᚷᚢᛏᚹᚾᛁᛟᚹᛁᚺᚹᛁᚹᚷ

TRANSLITTÉRATION : *gutaniowihailag*

COMMENTAIRE. — Sauf Arntz, Krogmann et Gutenbrunner, tous les runologues contemporains acceptent la lecture proposée (Arntz veut lire *gutaniokmhailag* et Krogmann *gutaniomhailag*). Les coupures entre les mots diffèrent en revanche beaucoup : voici les principales solutions avancées : *gutani owi(h) hailag* (von Friesen), soit got. *Gutanē weih hailag* « trésor sacré du temple des Gots »; *gutan iowi hailag* (Loewe), soit got. *Gutan(ē) Jovi hailag* « consacré au Jupiter des Gots » (cette langue mixte serait bien surprenante!); *Gutani owi hailag* (Marstrander), soit got. *Gutanē awi hailag* « possession sacrée des Gots »; *gutani o(pal) wi(h) hailag* (Krause, Isbasescu)

« possession des Gots, sainte consécration » ou « possession héréditaire des Gots, sacrosainte »; *gutanio wi hailag* (Meissner) « consacré aux (divinités) gotiques »... Et il y en a bien d'autres, qui discutent même le sens de *gutan*... (Pipping y voit le radical de **giutan* « verser, fondre », Marchand suggère **gutan*, cf. v. nor. *gotnar* « guerriers, hommes », etc.). Les interprétations qui ne font appel qu'à une seule langue et ne supposent pas trop de caractères sous-entendus paraissent les plus raisonnables.

L'accord semble aujourd'hui à peu près réalisé sur *gutani* = got. *gutanē*, gén. pl. d'un thème en *-n*, et sur *hailag* « sacré », bien que ce terme manque dans le vocabulaire de Wulfila, peut-être en raison de ses implications païennes trop prononcées.

Bibliographie. — K. n° 75; A. Z. n° 4, p. 52; Mihăil Isbăşescu, *Der goldene Halsring von Pietroassa und seine runische Inschrift*, Beiträge zur Gesch. der deutschen Sprache und Literatur (Halle), LXXXII, 1961, p. 333-358; G. Müller, note complémentaire, *ibid.*, p. 359-363; S. Gutenbrunner, *Die Pietroassa-Inschrift und der gotische Kalender*, Z. f. dt. Ph., LXXXIII, 1964, p. 257-266.

TEXTES CONTINENTAUX : ÉPOQUE MÉROVINGIENNE

33. — *Fibule A de Weimar.* — Fibule arquée en argent doré trouvée vers 1902 dans un cimetière à tombes en rangées; une seconde fibule runique (Weimar B) se trouvait dans la même tombe. Les runes sont au revers du pied de la fibule et des trois boutons de la tête (ce dernier emplacement est unique). Date probable : début du VI^e^ siècle.

Transcription : ᚺᚨᚱᛁᛒᚱᛁᚷ / ᚺᛁᛒᚨ / ᛚᛁᚢᛒᛁ / ᛚᛖᛟᛒ

Translittération : *haribrig / hiba / liubi / leob*

Traduction : Haribrig. Hiba et Liubi (lui expriment leur) amour.

Commentaire. — L'authenticité du texte a soulevé certaines réserves. L'ordre des mots reste incertain; des lectures *hira*

et *liub* ne sont pas à exclure. Il semble s'agir de trois noms propres et du substantif *leob* « amour », sans verbe, formant un texte parallèle aux inscriptions dédicatoires latines du type *Amator Saturninae feliciter* (Baesecke). *Haribrig* est un nom de femme, cf. v. h. a. *Heripirg; Hiba* et *Liubi* doivent être des hypocoristiques; ce trio ne laisse pas que d'être un peu singulier; pourtant il rappelle la rédaction du N° 35 Schretzheim.

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 98 (3); A. Z. n° 33, p. 364; G. BAESECKE, *Vorgeschichte des deutschen Schrifttums*, Halle, 1940, p. 119-120.

34. — *Fibule de Freilaubersheim.* — Fibule arquée en argent trouvée en 1873 dans une tombe féminine à Freilaubersheim près de Kreuznach. Les runes forment deux lignes au revers du pied de la fibule. Date probable : vers 550-600.

TRANSCRIPTION : ᛒᛟᛊᛟ : ᚹᚱᚨᛖᛏᚱᚢᚾᚨ : / ᚦᚲ : ᛞᚨᚦᚨᛇᚾᚨ : ᚷᛟᛞᚨ

TRANSLITTÉRATION : *boso : wraet runa : þk : daþEna : goda*

TRADUCTION : Boso a écrit les runes. A toi, Dathena a offert (ceci).

COMMENTAIRE. — On a proposé également les lectures *DalEna* et *gionda* (Marstrander). Noter la forme de la rune *d*, semblable à celle que l'on trouve en Angleterre. *Boso* est un n. d'h. bien connu dans la Gaule franque, cf. v. nor. *Bósi; wraet :* 3e pers. sg. prétérit de *writan* « écrire »; *runa :* acc. sg. ou pl.; *þk* = *þik* (cf. fibule d'Etelhem, K. n° 85, M. p. 165 : *mk* pour *mik*); *DaþEna* ou *DalEna* est un n. de femme, cf. *Daþa* sur la fibule de Soest (A. Z. n° 30); *goda* = *godda*, v. ang. *godian* « offrir ».

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 93; A. Z. n° 15, p. 210; Carl J. S. MARSTRANDER, *Om innskriften på sølvfibulaen fra Freilaubersheim*, N. T. S., XVI, 1952, p. 355-364.

35. — *Boîte en bronze de Schretzheim.* — Petite boîte de 3,5 cm de diamètre trouvée en 1892 dans une tombe féminine du cimetière à tombes en rangées de Schretzheim, près de Dillingen, Bavière (dans un domaine qui fut sans doute primi-

tivement alaman). Les runes sont gravées sur le pourtour en deux endroits. Date probable : fin du VI^e siècle.

TRANSCRIPTION : ᚨᚱᛟᚷᛁᛊᛞ / ᚨᛚᚨᚷᚢᚦ ᚨᛗᚢᛒᚨ ᛞᛖᛞᚢᚾ

TRANSLITTÉRATION : *arogisd alaguþ leuba dedun*

TRADUCTION : Arogis (et ?) Alaguþ ont fait (ce signe d') amour.

COMMENTAIRE. — La rune *e* de *dedun* est incertaine. *Arogis :* n. d'h., cf. les nombreux noms lombards en *-chis* (*Adelchis, Ratchis,* etc.); *Arochis* est attesté; *Alaguþ :* n. d'h., cf. *Alatheus* (un Ostrogot); *leuba* = all. Liebe; *dedun* = v. h. a. *tatun,* all. *taten.* La seule obscurité est constituée par le *d* suivant *Arogis :* une abréviation de *andi* « et » (Arntz) ? Certains auteurs donnent à cette pièce une origine lombarde, possible.

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 97; A. Z. n° 29, p. 333.

36. — *Fibules de Bezenye* (Pallersdorf). — Deux fibules arquées trouvées en 1885 dans une tombe du cimetière à tombes en rangées de Bezenye, comitat de Mosony, Hongrie, au Sud de Bratislava. Les inscriptions forment sur chaque fibule deux lignes au revers du pied. Date probable : fin du VI^e siècle (donc une époque où la Pannonie était encore dominée par des influences lombardes).

TRANSCRIPTION : *a.* ᛫ᚨᚱᚱᛊᛁᛒᛟᛞᚨ / ᛊᛗᚷᚢᚾ

b. ᚢᚾᛃᚨ / ᚷᛟᛞᚨᚺᛁᛞ

TRANSLITTÉRATION : a. *karsiboda segun*

b. *unja godahid*

TRADUCTION : *a.* Moi, Arsiboda, (je souhaite la) bénédiction.

b. Joie (à) Godahid.

COMMENTAIRE. — Noter la forme particulière de la rune *k* (§ 42); les *s* sont inversés; la lecture de *unja* est discutable. *a*) Le *k* initial représente sans doute *ik; Arsiboda* est un n. de femme (cf. *Arsiulf,* n. d'h. lombard, et *Siboda,* n. de femme v. h. a.); *segun,* cf. v. h. a. *segan; b*) *unja* = v. h. a. *wunnia,* all. *Wonne; Godahid* est un n. de femme, à lire probablement *Godahild.*

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 95; A. Z. n° 27-28, p. 320.

37. — *Fibule A de Nordendorf.* — Trouvée en 1843 lors de la construction de la voie ferrée Augsbourg-Donauwörth, dans une tombe d'un cimetière à tombes en rangées, très probablement alaman. Le même cimetière a donné une seconde fibule runique, au texte non interprété (A. Z. n° 25). Les runes sont gravées en 3 lignes parallèles au revers de la tête rectangulaire de la fibule; une quatrième ligne est en sens inverse. Date probable : première moitié du VII^e siècle.

TRANSCRIPTION : ᚠᛟᚷᚨᚦᛟᚱᛖ / ᚦᛟᛞᚨᚾ / ᚨᛁᚷᛁᚦᛟᚾᚨᚱ / ᚨᚹᚨ ᛚᛖᛒᚹᛁᚾᛁᛇ

TRANSLITTÉRATION : *logaþore / wodan / wigi-þonar / awa leubwiniE*

COMMENTAIRE. — Les 3 premières lignes offrent peut-être des allitérations croisées (þ-w-w-þ) et un rythme vocalique (o-a, o-(a), o-a). On reconnaît aussitôt le nom divin *Wodan*, v. nor. *Óðinn; logaþore* peut être soit un second nom de divinité (cf. v. nor. *Lóðurr*), soit un équivalent de v. ang. *logþer, logaþer*, désignation du Malin et sans doute d'abord de Loki; *Wigiþonar* représente un composé semblable à v. nor. *Vingþórr* « Thor bénit ». Il s'agit donc de trois noms de divinités, ce qui suffit à faire du texte l'un des monuments les plus considérables du paganisme allemand. La seconde partie (ligne 4) consiste soit en deux n. d'h., *Awa* (attesté) et *Leubwinia* (v. h. a. *Liubwin*), l'un au nominatif, l'autre au datif, soit en une formule proche de celle du N° 33 Weimar : Awa (souhaite) amour à (son) ami (cf. v. ang. *wine*, v. nor. *vinr* « ami »).

BIBLIOGRAPHIE. — K. n° 90; A. Z. n° 24, p. 274-300; Jan DE VRIES, *Altgermanische Religionsgeschichte*, 2^e éd., Berlin, 1956, t. I, p. 310-311; Fr. VON DER LEYEN, *Zur grösseren Nordendorfer Spange*, Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur (Tübingen), LXXX, 1958, p. 208-213; K. SCHNEIDER, *Die germanischen Runennamen*, Meisenheim, 1956, p. 318 et suiv.

38. — *Caillou d'Arguel.* — Caillou de 6 cm de long trouvé en 1921 à Arguel, près de Besançon, publié scientifiquement en 1948. 4 lignes sur une face, une sur l'autre.

TRANSCRIPTION : ᚨᚱᛒᛁᛏᚨᚷ / ᚠᛟᛞᚨᚾ / ᛚᚢᛇᚷᛟᚦᚺᚨᛜ / ᛉᛖᛋ // ᚲᛁᛗ

TRANSLITTÉRATION : *arbitag* / *wodan* / *luEgoþhaŋ* / *Rej*// *kim*

TRADUCTION (J.-A. Bizet) : Arrache l'héritage, Wotan, enlève la lumière aux puissants.

COMMENTAIRE. — Il y a un léger doute sur la dernière rune de la quatrième ligne, *s* ou plutôt *j*, comme à Charnay. Voici l'interprétation de l'éditeur, M. J.-A. Bizet : *arbi* « héritage » (got. *arbi*); *tag*, impératif d'un verbe correspondant à got. *tahjan*, v. nor. *taka; luEgoþ*, à lire **luihoþ* « lumière », cf. got. *liuhaþ; haŋ*, impératif d'un verbe correspondant à got. *hahan*, v. nor. *hanga* « être suspendu »; *rejkim*, dat. pl. d'un mot proche de got. *reikeis* « riche, puissant ». La langue serait donc fort voisine du gotique, comme on peut l'attendre de celle des Burgondes, sans doute un dialecte ostique. Le texte serait une incantation rythmée (deux vers courts ?). Rien ne semble justifier les interprétations divergentes de Gutenbrunner, qui entrecroise arbitrairement lectures de gauche à droite et de droite à gauche.

BIBLIOGRAPHIE. — J.-A. BIZET, *L'inscription runique d'Arguel*, Études Germaniques, III, 1948, p. 1-12; S. GUTENBRUNNER, *Die alte Niebelungendichtung im Lichte der Runendenkmäler*, Festschrift D. Kralik, Horn, 1954, p. 72-93. Nous avons vérifié les lectures sur une photo très agrandie.

TEXTES ANGLAIS

39. — *Coffret d'Auzon.* — Sur l'objet, voir § 118 et 119.

a. Côté gauche.

TRANSCRIPTION : ᚱᚠᛗᚹᚠᚩᚢᚻ ᚠᚾᛞ ᚱᛗᚢᛗᚹᚠᚩᚢᚻ ᛏᚹᛟᚷᛗᚾ ᚷᛁᛒᚱᚠᚦᚨᚱ / ᚠᚠᛟᛞᛞᚨᚻᛁᚨ ᚦᚢᚩᛁᚠ ᛁᚾ ᚱᚠᛗᚨᚢᚻᛋᛏᚱᛁ / ᚠᚦᚨᚨ ᚢᚾᚾᛗᚷ

TRANSLITTÉRATION : *romwalus and reumwalus twœgen gibroþær* / *afœddæ hiæ wylif in romæcæstri* / *oþlæ unneg*

TRADUCTION. : Romulus et Remus, (les) deux frères : une louve les a nourris à Rome, loin de (ce) pays (ou : loin de leur pays).

COMMENTAIRE. — Le seul point obscur est l'interprétation d'*oþlæ unneg* : loin de leur pays, ou loin de ce pays-ci (=l'Angleterre). *Romwalus* est une latinisation arbitraire refaite à partir du v. ang. *Romwalas* « les Romains », et *Reumwalus* a été construit à partir de *Romwalus* (peut-être avec le souvenir de la forme latine rare Remulus). Le nom de Rome a été également anglicisé, par adjonction du terme représentant le latin *castra* qui figure à la fin des toponymes Rochester, Gloucester, etc. *Gibroþær* paraît être une forme northumbrienne.

BIBLIOGRAPHIE. — A. S. NAPIER, *The Franks casket*, An English Miscellany presented to Dr. Furnivall, Oxford, 1901, p. 362-385 (fondamental); Wilhelm VIËTOR, *Das angelsächsische Runenkästchen aus Auzon*, Marburg, 1901; Philip Webster SOUERS, *The Franks casket*, Harvard Studies and Notes in Philology and Literature, XVII, 1935, p. 163-179; XVIII, 1936, p. 199-209; XIX, 1937, p. 249-250; E. VAN K. DOBBIE, *The Anglo-Saxon minor Poems*, New York, 1942, p. CXXV-CXXX et CLXXVI-CLXXVIII; ELLIOTT, p. 103; MARQUARDT, p. 10.

b. Face antérieure.

TRANSCRIPTION : ᚺᚱᚠᛋᚨᚿ ᛒᚨᚾ / ᚠᛁᛋᚳ ᚠᛚᚩᛞᚢ / ᚠᚺᚨᚠᚠ ᚠᛋ ᚠᛖᚱᚷ / ᛖᛋᛒᛖᚱᛁᚷ / ᚹᚨᚱᚦ ᚷᚨᛋᚱᛁᚳ ᚷᚱᚩᚱᚾ ᚦᚨᚱ ᚺᛖ ᚠᛋ ᚷᚱᛖᚩᛏ ᚷᛁᛋᚹᚩᛗ

TRANSLITTÉRATION : *hronæs ban / fisc flodu / a hof on fergenberig / warþ gasric grorn þær he on greut giswom.*

COMMENTAIRE. — La dernière ligne est écrite en runes rétrogrades. Il paraît raisonnable de tenir les deux premiers mots pour une phrase distincte « os de baleine » — ce qui est effectivement la matière du coffret. Ensuite, la plupart des auteurs interprètent *fisc* comme un nominatif et *flodu* comme un accusatif, mais l'inverse est également possible : on peut donc comprendre soit « le flot a rejeté le poisson », soit, comme W. Krogmann, « le poisson rejeta le flot ». *Fergenberig* est un composé dont les deux termes signifient « montagne, roc », d'où probablement « côte

rocheuse, roc » (cf. v. ang. *fiergen*, got. *fairguni* « montagne », à rapprocher de v. h. a. *Fergunna*, ancien nom de l'Erzgebirge). *Gasric*, non attesté autrement, est le plus souvent interprété comme une déformation de *garsecg* « océan », ce qui ne va pas sans sérieuses difficultés; on a aussi proposé un adj. **gār-sik* « blessé par les épieux » (Wadstein), ou une forme de **gāst-rīk* « roi de la vie » (Krogmann). *Grorn* ou *gnorn* « triste, malheureux », plutôt que « agité ». Les traductions les plus vraisemblables paraissent donc être « Os de baleine. Le flot rejeta le poisson sur la côte rocheuse; (le poisson) blessé par les épieux fut malheureux quand il nagea sur la grève », ou « Os de baleine. Le poisson rejeta le flot sur la côte rocheuse, le roi de la vie (= la baleine) fut triste quand il nagea sur la grève ». Mais d'autres interprétations restent tout aussi probables. Ce distique décrit sans nul doute une scène bien connue par l'expérience quotidienne des habitants de la côte nothumbrienne : l'échouage d'une baleine.

BIBLIOGRAPHIE. — Ajouter aux références données ci-dessus, E. VAN K. DOBBIE, *ouvr. cité*, p. 116, 204-205 et CXXV-CXXX; P. H. BLAIR, *Anglo-Saxon England*, Cambridge, 1956, p. 308; ELLIOTT, p. 99; W. KROGMANN, *Die Verse vom Wal auf dem Runenkästchen von Auzon*, Germanisch-Romanische Monatsschrift, XL, 1959, p. 88-94.

40. — *Coffret de Mortain.* — Sur l'objet, voir § 118. L'inscription est gravée sur l'un des versants du « toit »; sur la face principale, les noms des saints personnages sont en caractères latins. 3 lignes horizontales tracées à la pointe.

Transcription : ᚾ ᚷᚠᚠᛗ ᚺᛖᚨᛈᛖ : ᚨᚠᛗᚠᚾ / ᚦᛁᛁᚠᛋᚾᛖ ᚳᛁᛁᛋᛗᛗᛖᚨ ᚷᛖᚹᚠᚱ / ᚠᚺᛏᚨ

TRANSLITTÉRATION : ᚾ *good helpe æadan* / *þiiosne ciismeel gewar/ahtæ*

TRADUCTION : Que Dieu aide Æada qui a fait ce chrismal.

COMMENTAIRE. — L'inscription appartient au type bien connu dans toute l'épigraphie runique, et spécialement dans le domaine anglais « N. a fait (cet objet) » (§ 87). *Æada* correspond peut-être au n. d'h. irlandais *Aedán*, ce qui confirmerait la provenance septentrionale du coffret; mais il peut aussi s'agir d'une graphie

ancienne de v. ang. *Ęada* (cet archaïsme se retrouve sur des légendes monétaires du XIe siècle). *Ciismeel* est une forme un peu aberrante du lat. *chrismale* « coffret à porter les saintes espèces ». Noter la conservation de la forme ᛞ pour la rune *d* (cf. § 107).

BIBLIOGRAPHIE. — M. CAHEN et M. OLSEN, *L'inscription runique du coffret de Mortain*, Paris, 1930; L. BLOUET, *Le chrismale de Mortain*, Coutances, 1953; J. TARALON, *Note technique sur le coffret de Mortain*, Les Monuments historiques de la France, IV, 1958, p. 83-93; J. HUBERT, *Le coffret de Mortain*, Bull. Soc. nat. des Antiquaires de France, 1958, p. 98-102; MARQUARDT, p. 108; L. BLOUET, *La collégiale Saint-Evroult de Mortain, Mortain*, 1965.

41. — *Inscription d'Overchurch*, co. Chester. — Sur le côté d'une pierre sculptée d'entrelacs trouvée en 1887 dans les ruines de l'église d'Upton; mutilée.

TRANSCRIPTION : ᚠᚠᚴᚦᚠᚱᚴᛞᚠᛋ ᛒᛖᚺ[ᚢᛋ]/[ᚷᛖ]ᛒᛁᛞᛞᚠᚦ ᚠᚠᛏᛖ ᚦᚦᛖᚴᛖᚢ[ᛋᛞᛖ]

TRANSLITTÉRATION : *folcæ ar*|*ærdon bec*[*un*] / [*ge*]*biddaþ fote æþelmu*[*nde*]

TRADUCTION : Le peuple (l'armée) a élevé ce monument; priez pour Æthelmund.

COMMENTAIRE. — Il faut supposer une erreur de gravure à la 2e ligne : *fote* pour *fore*. Le pluriel *folcæ* est inhabituel, peut-être dialectal. La formule de prière est l'une des plus usuelles de l'épigraphie anglaise.

BIBLIOGRAPHIE. — STEPHENS, IV, 53; R. W. ELLIOTT, *Two neglected english runic inscriptions, Gilton and Overchurch*, Mélanges F. Mossé, Paris, 1960, p. 140-147; MARQUARDT, p. 110.

42. — *Croix de Thornhill*, co. York. — Trois hampes de croix trouvées en 1875 et 1877 dans l'église; décor d'entrelacs. Date probable : entre 750 et 850.

TRANSLITTÉRATION : 1. † *eþelbe*|*rht settæfte*|*r eþelwini*

2. † *êadred* / *sete æfte* / *êateȝnne*

3. † *jilsuiþ arærde æfte | berhtsuiþe bekun on bergi gebiddaþ | þær saule*

TRADUCTION : 1. Ethelberht a posé (cette croix) à (la mémoire d') Ethelwin. 2. Eadred a posé (cette croix) à (la mémoire d')Eategnne (?). 3. Gilswip a élevé à Berhtswiþ (ce) monument sur (sa) tombe; priez pour son âme.

COMMENTAIRE. — On notera la présence des runes ᛇ et ᛯ, fort rares en épigraphie; la première n'apparaît qu'à Caistor, Urswick, Ruthwell et Douvres et sa valeur est très variable (§ 107), la translittération ȝ est toute hypothétique; la seconde, rendue par *j*, mais représentant sans doute un *g* palatal, n'apparaît qu'à Douvres et ici. La présence du même second élément, *-swiþ* dans les deux noms féminins de la 3e inscription rend probable un lien de famille. Le n. d'h. *Eategnne* reste mystérieux; il peut représenter *Eadþegne* ou *Eatinge* (fils d'*Eata*).

BIBLIOGRAPHIE. — STEPHENS, III, 209 et 414; M. OLSEN, *art. cité* ci-dessous au N° 44; B. DICKINS, *A System of transliteration...*, Leeds Studies in English, I, 1932, p. 156; L. WHITBREAD, *The Thornhill inscription*, Notes and Queries, 1948, p. 156; ELLIOTT, p. 87; MARQUARDT, p. 130.

43. — *Croix de Lancaster*, Lancashire. — Croix de type irlandais trouvée en 1807 dans le cimetière de Notre-Dame; l'inscription est au sommet de la hampe; 3 lignes. Date probable : début du VIIIe siècle.

TRANSCRIPTION : ᚷᛁᛒᛁᛞᚫᚦᚠᚩ / ᚱᚫᚠᚻᚢᚾᛁᛒᚠᚢᚦ / ᚦᚻᚢᚦᚦᛒᛖᚱᛖ

TRANSLITTÉRATION : *gibidæþ fo|ræ cynibal|þ cuþbere...*

TRADUCTION : Priez pour Cynibalth (fils de ?) Cuthber(t).

BIBLIOGRAPHIE. — STEPHENS, I, 375; B. DICKINS, *art. cité* sous le N° 42; ELLIOTT, p. 86; MARQUARDT, p. 87. Nous avons vérifié les lectures sur une photo communiquée par le British Museum.

44. — *Croix de Great Urswick*, Lancashire. — Hampe de croix trouvée en 1911 à l'église de Great Urswick en Furness. Date probable : vers 850-870.

TRANSLITTÉRATION : † *tunwini setæ | after toroȝ | tredæ bek|un æfter his b|æurnæ gebidæs þe|r sau|læ...*

TRADUCTION : Tunwini a posé (cette croix) à la mémoire de Torhtred, comme monument pour son seigneur. Priez pour son âme...

COMMENTAIRE. — La rune ᚻ est employée avec la valeur *h*, comme à Ruthwell. L'inscription a peut-être un caractère métrique; elle est incomplète : on lit après le texte transcrit les mots *lylþi swo*[interrompus par une cassure. *bæurnæ* peut être une forme de *beorn* « prince, chef » ou de *bearn* « enfant, fils ».

BIBLIOGRAPHIE. — W. G. COLLINGWOOD, *A rune-inscribed Anglian cross-shaft at Urswick*, Cumberland and Westmoreland Antiquarian... Society, Transactions, XI, N. S. 1911, p. 462-468; Magnus OLSEN, *Notes on the Urswick inscription*, N. T. S., IV, 1930, p. 282-286; B. DICKINS, *art. cité* sous le Nº 42; R. I. PAGE, *The Old-English rune Ear*, Medium Ævum, XXX, 1961, p. 77; MARQUARDT, p. 133.

45. — *Os runique du Derbyshire.* — Lamelle d'os travaillé de 9 cm × 2,3; peut-être un signet pour livre (?). Date probable : entre 700 et 1000.

TRANSCRIPTION : ᚷᚠᚻᚷᛖᚢᚠᚦᚠᚱᚨᚻᚠᚻᚻᚠᚦᛁᚦᛁᚾᚹᚱᚠᛏ

TRANSLITTÉRATION : *god gecaþ æræ hadda*[*n*] *þi þis wrat*

TRADUCTION : Que Dieu sauve par sa grâce Hadda qui a écrit ceci.

COMMENTAIRE. — Le sens proposé suppose que *gecaþ* est la 3e personne sg. ind. prés. de *geocian* « préserver, sauver » en dialecte anglien (forme normale *geocaþ*); on peut aussi comprendre « que Dieu augmente sa grâce à Hadda... » (en rattachant *gecaþ* à *ge-iecan* « accroître »).

BIBLIOGRAPHIE. — STEPHENS, IV, p. 47-49; ELLIOTT, p. 73 et pl. IX, fig. 25; MARQUARDT, p. 40; J. M. BATELY et V. I. EVISON, *The Derby bone piece*, Medieval Archaeology, V, 1961, p. 301-305.

46. — *Monnaies runiques d'Estanglie.* — Fin du VIIIe siècle.

TRANSCRIPTION : *a.* BEOᚾᚾᚠ / ᚱEX *b.* ᚨᚢᚨ EᛞᛁᚨBERH

TRANSLITTÉRATION : a. *Beonna* / *rex*; b. *Lul Edelberht*

COMMENTAIRE. — *a.* Beonna vivait en 758; le revers figure,

sous le mot *rex*, la louve allaitant Romulus et Remus. *b.* Æthelberht est mort en 794; le texte encadre un profil du roi à droite. Lul est le nom du monétaire.

BIBLIOGRAPHIE. — ELLIOTT, p. 42 et 78.

LA PIERRE DE RÖK

47. — *Pierre de Rök*, Röks socken, Östergötland, Suède. — Voir sa description § 136. On n'en donnera ici que les lignes 1-11 (face antérieure et tranche droite).

TRANSLITTÉRATION : *aft uamuþ stąnta runaR þaR // in uarin faþi faþiR aft faikiąn sunu // sakum* [*m*]*ukmini þat huariaR ualraubaR uaRin tuaR // þaR suaþ tualf sinum uaRin* [*n*]*umnaR at ualraubu // baþaR sąmąn a umisum* [*m*]*annum þat sakum ana//rt huaR fur niu altum ąn urþi fiaru // miR hraiþkutum auk tu//miR ąn ub sakaR raiþ* [*þ*]*iaurikR hin þurmuþi stiliR // flutna strantu hraiþmaraR sitiR nu karuR ą // kuta sinum skialti ub fatlaþR skati marika*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE (E. Wessén) : Aft Væmod standa runaR þaR. Æn Varinn fadi fadiR aft faigian sunu.

Sagum mogminni þat, hværiaR valraubaR vaRin tvaR þaR, svad tvalf sinnum vaRin numnaR at valraubu, badaR saman a ymissum mannum.

Þat sagum annart, hvaR fur niu aldum an urdi fiaru medr Hraidgutum, auk do medr hann umb sakaR.

Reð þioðrikR hinn þurmoði,
stilliR flutna strandu HraiðmaraR.
SitiR nu garuR a guta sinum,
skialdi umb fatlaðr, skati Mæringa.

TRADUCTION : A (la mémoire de) Vemod se dressent ces runes. Et Varin les a peintes, le père à (la mémoire de) son fils destiné à la mort.

Je dis ceci à la mémoire populaire : qui étaient les deux (objets pris en) butin, qui ont été pris douze fois comme butin, tous deux ensemble, d'un homme à l'autre.

Je dis ceci en deuxième lieu : qui, il y a neuf générations, débarqua sur la plage chez les Hraiðgutar, et mourut chez eux pour sa faute.

Þjóðrikr le hardi gouvernait,
le chef des Vikings, sur la rive de la mer de Hreið.
Maintenant il est assis, en armes, sur son palefroi,
le bouclier en bandoulière, le chef des Mæringar.

COMMENTAIRE. — Pour les données générales, voir § 136. Sur le sens de *faði*, cf. § 41. *sakumukmini* peut se lire *sagum ungmænni* « je dis aux hommes jeunes », ou, avec une haplographie comme la suite du texte en présente plusieurs, *sagum mogminni* « je dis à la mémoire du peuple » (*mog* « peuple » ?, cf. v. nor. *almúgi*, dan. *almue*); E. Wessén et L. Jacobsen retiennent la seconde interprétation. *ualraubaR*, nom. fém. pl. « butin du combat ». *an urþi fiaru* est interprété par Wessén comme correspondant à v. isl. *án* « sans », *urði* (de *verða*) « devint » *fjǫr* « vie » = « devint sans vie, mourut ». L. Jacobsen y voit v. isl. *á urði fiara* = « devint sur la plage », « débarqua sur la plage », interprétation que nous avons préférée, mais qui est liée, comme on le verra, à une identification précise de *þjóðrikr* cité au paragraphe suivant. Les *Hraiðgutar* ne sont mentionnés, en dehors de ce texte que par le *Widsiþ*; il faut sans doute comprendre « les Gots honorables », épithète qui semble avoir été appliquée en v. ang. aux Ostrogots (puisque le *Widsiþ* cite Ermanaric comme leur roi). *raiþ* peut représenter *reið*, imparfait de *riða* « chevaucher », ou *réð*, imparfait de *ráða* « gouverner »; le parallélisme avec l'Ynglingatal (cf. ci-dessous) nous a fait préférer ce dernier sens. *þjóðrikr* peut correspondre aussi bien au nom du roi ostrogot Théodoric le Grand qu'à celui du roi franc Thierry Ier; l'épithète *stiliR flutna* « chef des Vikings, des marins guerriers » est très conforme au style poétique, mais convient aussi mal à l'un qu'à l'autre de ces deux rois exclusivement terriens. On ne sait ce qu'est le *Hraiðmarr;* il s'agit d'un composé elliptique sur le nom des *Hraiðgutar* (**Hraiðgutnamarr*). Les *Mæringar* sont connus dans la poésie anglaise (Deor) comme le peuple d'un *þeodric* qui est sûrement identique à notre héros; dans la poésie nordique le mot signifie seulement « hommes

illustres ». La construction de la strophe sur Þjóðrikr est exactement parallèle à celle de la strophe 36 de l'Ynglingatal, consacrée au roi norvégien Óláfr Geistaðarálfr : « Réð Óláfr / ofsa forðum / viðri grund / ok Vestmari ... liggr gunndiarfr / á Geirstǫðum / herkonungr / haugi ausinn ».

BIBLIOGRAPHIE. — Voir § 136 et G. EKHOLM, *Var låg Rökstenens Hreidgotaland?*, Namn och bygd, XLV, 1957, p. 164-169; Sv. B. F. JANSSON, *The runes of Sweden*, p. 118-121. Otto HÖFLER, *Der Rökstein und die Sage*, A. N. F., LXXVIII, 1963, p. 1-121; Elias WESSÉN, *Teoderik, myt eller hjältesaga*, A. N. F., LXXIX, 1964, p. 1-20.

INSCRIPTIONS DE L'ÂGE DES VIKINGS

SVEALAND

48. — *Hillersjö*, Hillerhögs socken, Färentuna härad, Uppland. — Sur un rocher; quelques lacunes.

TRANSLITTÉRATION : *raþu kaiRmuntr (f)ik kairlauk maytumi þa finku þan sun aþ han truknaþi in sun to siþan þa fik hu(n)(ku)þrik ha(n)... þinsa þa finku þau barn ... in maR ain lifþi hun hit (in)ga ha(na) fik raknfastr i snutastaþum þa varþ han tauþr auk sun siþan in moþir kuam at sunar arfi þa fik hun airik þar varþ hun tauþ þar kuam gaiRlauk at arfi inku tutur sinar þurbiurn skalt risti runar*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Rað þu! Gærmundr fikk Gærlaug møydomi i. þa fingu þau sun að(an) hann druknaði. En sunn do sidan. þa fikk hon Guðrik. Hann ... þennsa. þa fingu þau barn. En maR æin lifði; hon het Inga. Hana fikk Ragnfastr i Snutastaðum. þa var hann dauðr, ok sunn sidan. En moðir kvam at sunaR arfi. þa fikk hon Æirik. þar var hon dauð. þar kvam Gærlaug at arfi Ingu, dottur sinar. Þorbiorn skald risti runaR.

TRADUCTION : Interprète (ce texte)! Germund eut (= épousa) Gerlög comme vierge. Puis ils eurent un fils, avant qu'il (Germund) meure noyé. Et le fils mourut ensuite. Puis elle épousa

Gudrik. Il ... Puis ils eurent des enfants. Une fille seulement vécut; elle s'appelait Inga. Ragnfast de Snottsta l'épousa. Puis il mourut, et le fils ensuite. Et la mère vint à hériter de son fils. Puis elle épousa Erik, puis elle mourut. Alors Gerlög vint à hériter d'Inga, sa fille. Torbjörn le scalde a gravé (ces) runes.

COMMENTAIRE. — Il s'agit de la plus longue inscription de l'Uppland (284 runes). C'est un document juridique destiné à établir une dévolution successorale inhabituelle : Gerlög, le personnage central, s'est mariée deux fois, avec Ragnfast et Erik, mais fils, fille, maris, gendre et petit-fils étant morts avant elle, elle réunit tous leurs héritages, dont faisait sans doute partie la terre de Hillersjö. Sans doute une succession recueillie par une femme avait-elle besoin de preuves plus convaincantes qu'une autre. Les pratiques successorales attestées ici sont conformes à celles qu'exprimera à la fin du XIII^e^ siècle la loi provinciale d'Uppland. Inga est aussi connue par deux inscriptions qu'elle fit graver à Snottsta (Markins socken, Seminghundra härad, Uppland) à la mémoire de son premier mari Ragnfast : *U.* 330 (construction d'un pont) et *U.* 331 (Ragnfast seul possesseur de Snottsta après son père). Sur le scalde Torbjörn, cf. § 178.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 29.

49. — *Hansta*, Spånga socken, Sollentuna härad, Uppland. — Avec une croix.

TRANSLITTÉRATION : *þisun merki iru gar eftR suni ikur hon kam þeira at arfi in þeir brþr kamu hnaa at arfi kiaþar breþr þir to i kirikium*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : þessun mærki æru gar æftiR syni InguR. Hon kvam þæira at arfi, en þæir brødr kvamu hænna(R) at arfi, Gærðarr brødr. þæiR dou i Grikkium.

TRADUCTION : Ces monuments sont faits à (la mémoire des) fils d'Inga. Elle est venue à hériter d'eux, mais (ses) frères — Gärdar et son frère — sont venus à hériter d'elle. Ils sont morts en Grèce.

COMMENTAIRE. — Comme le texte précédent, il s'agit d'un document juridique destiné à établir une succession. Inga hérite

de ses deux fils, morts en Grèce (on sait par *U.* 72 qu'ils se nommaient Ärnmund et Ingimund); puis les frères d'Inga (nommés Gärdar et Jorund sur *U.* 72) héritent du tout. Les « monuments » sont les deux inscriptions *U.* 72 et 73.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 73; RUPRECHT, n° 134.

50. — *Ed*, Eds socken, Sollentuna härad, Uppland. — Deux textes distincts.

TRANSLITTÉRATION : *rahnualtr lit rista runar eftR fastui moþur sina onems totR to i aiþi kuþ hialbi ant hena // runa rista lit rahnualtr huar a griklanti uas lis forunki*

TRADUCTION : Ragnvald a fait graver ces runes à (la mémoire de) Fastvi, sa mère, fille d'Onem, (elle) mourut à Ed. Que Dieu aide son esprit. Ragnvald a fait graver (ces) runes, (lui) qui en Grèce était le chef de la garde.

COMMENTAIRE. — La seconde partie est sûrement poétique, constituant deux vers allitérants : *R*unar *r*ista let *R*agnvaldr / var a Grikk*l*andi vas *l*ids forungi. Le terme *forungi*, isl. *foringi* est la désignation technique du chef d'une troupe de mercenaires sur la route de l'Est; on le retrouve en Russie (N° 86); *lið* désigne tout corps guerrier organisé pour la garde d'un chef, à l'Ouest comme à l'Est. Ragnvald a sans doute été chef de la garde varangienne à Byzance après Harald le Sévère; son nom et celui — très rare — de sa mère indiquent sans doute une haute extraction, proche de la royauté. Ragnvald n'est pas le seul originaire d'Ed à avoir fréquenté la Grèce : *U.* 104 cite un père et un fils, Sveinn et Thorir.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 112; RUPRECHT, n° 174.

51. — *Broby*, Täby socken, Danderyds skeppslag, Uppland. — Avec croix.

TRANSCRIPTION : ᛏᚼᛏᚱᛁᚦᚱ × ᚴᚾᛏ × ᚱᛏᛁᚺᛏ × ᚺᛏᚾᛁᚾᛏ × ᚦᚾᚼᛏ × ᛏᛏ × ᛏᚢᚺᛏᚾᛁᚾ × ᛒᚢᛏᚾ × ᚺᛁᚾ × ᛁᚴ × ᚺᚢᛏᛁ × ᛁᚢᚱᚺᛏᚴᛁᚱ × ᛏᚢᛦ ᛏᚾᛏᛏᚾᚦᛁᚺ ᚢᛒᛁ ᛦᛁᚱᛦᚢᛉ

TRANSLITTÉRATION : *astriþr lat raisa staina þasa at austain buta sin is suti iursalir auk antaþis ubi kirkum*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Æstriðr let ræisa stæina þessa at Øystæin, bonda sinn, es sotti JorsaliR ok ændaðis uppe i Grikkium.

TRADUCTION : Estrid a fait élever ces pierres à (la mémoire d') Östen, son mari, qui alla à Jérusalem et mourut là-bas en Grèce.

COMMENTAIRE. — L'un des deux textes suédois relatifs à un voyage à Jérusalem (avec *U.* 605). On a une autre pierre dédiée au même Östen par ses trois fils (*U.* 135) qui ont bâti un pont à sa mémoire; tous appartiennent au fameux lignage de Jarlabanke (§ 168).

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 136.

52. — *Väsby*, Österby-Garns socken, Vallentuna härad, Uppland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *alit raisa stain þin oftiR sik sialfan hon toknuts kialt anklanti kuþ hialbi hons ant*

TRADUCTION : Ali a fait élever cette pierre pour lui-même. Il a levé le (Dane)geld de Knut en Angleterre. Que Dieu aide son esprit.

COMMENTAIRE. — Noter les nombreuses haplographies : *alit* pour *ali lit*, *tuknuts* pour *tuk knuts*, *anklanti* pour *a anklanti*. Il s'agit sans doute du Danegeld de 1018 (cf. § 167 et N° 56).

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 194; RUPRECHT, n° 175; E. WESSÉN, *Historiska runinskrifter*, Stockholm, 1960, p. 11.

53. — *Veda*, Angarns socken, Vallentuna härad, Uppland. — Roc naturel, sans croix.

TRANSLITTÉRATION : *þurtsain kiarþiftiR irenmunt sun sin aukaubti þinsa bu auk aflaþi austr i karþum*

TRADUCTION : Torsten a fait (ce monument) à (la mémoire d') Ärnmund, son fils, et il a acheté cette ferme et a acquis (des richesses) à l'Est en Russie.

COMMENTAIRE. — Nombreuses haplographies; *þurtsain* est une erreur du lapicide pour *þurstain*, Fin peut-être métrique.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 209, RUPRECHT, n° 136.

54. — *Vallentuna*, Vallentuna härad, Uppland. — A l'église, trouvée en 1937; avec une croix.

TRANSLITTÉRATION : *uk inkiber eftiR buanta sin han troknaþi a holms hafi skreþ knar hans i kaf þriR eniR kamo af*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : ... ok Ingebær(g) æftiR boanda sin. Hann druknadi a Holms hafi. Skræid knarr hans i kaf. þriR æiniR k(v)amo af.

TRADUCTION : ... et Ingeberg à (la mémoire de) son mari. Il se noya dans la mer de Holm. Son navire coula bas; trois seulement en revinrent.

COMMENTAIRE. — Il manque la première partie du texte, gravée sur une autre pierre. Le début du texte conservé est en prose; la fin constitue 3 vers allitérants et rimés. Les runes *s* et *t* ont les formes de Rök. La mer de Holm est celle qui conduit à Holmgardr, Novgorod la Grande, donc le Nord-Est de la Baltique. Le nom du navire, *knarr*, désigne le navire de commerce (parfois de guerre) pour expédition lointaine. L'expression *skriða i kaf*, non attestée ailleurs, signifie sans doute « couler bas ». Ce texte appartient sans doute au début du XII^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 214; RUPRECHT, n° 129.

55. — *Fresta*, Vallentuna härad, Uppland. — A l'église; une croix.

TRANSLITTÉRATION : *kunar uk sasur þiR litu risa stin þina iftiR kiRbiarn faþur sin sun uitkars i su..unisi on trabu nurminr o kniri asbiarnaR*

TRADUCTION : Gunnar et Sassur, ils ont fait dresser cette pierre à (la mémoire de) Gerbjörn, leur père, fils de Vitkarl de Svalnäs (?). Les Norvégiens l'ont tué sur le navire d'Asbjörn.

COMMENTAIRE. — Pour *knarr*, cf. N° 54. On ignore tout de cet épisode militaire, qui doit appartenir au début du XI^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 258; RUPRECHT, n° 117.

56. — *Yttergärde*, Orkesta socken, Seminghundra härad, Uppland. — Deux inscriptions se faisant suite.

TRANSLITTÉRATION : *karsi uk ...rn þaiR litu raisas tai(n)*

þino aftiR ulf faþur sin kuþ hialbi hons ... aukuþs muþi // in ulfr hafiR onklati þru kialtakat þit uas fursta þis tusti ka(l)t þa ... þurktil þa kalt knutr

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Karsi ok ...rn þæir litu ræisa stæin þino æftir Ulf, faþur sin. Guð hialbi hans [ond] ok Guðs moði[R] //. En UlfR hafiR (a) Englandi þry giald takit. Þet vas fyrsta þets Tosti ga[l]t. Þa galt Þork[æ]till. Þa galt Knutr.

TRADUCTION : Karsi et ...rn, ils ont fait dresser cette pierre à (la mémoire d')Ulf, leur père. Que Dieu aide son esprit et la mère de Dieu. Mais Ulf a levé trois (Dane)gelds en Angleterre. Le premier (fut) celui que Tosti leva. Puis Torkel (en) leva. Puis Knut (en) leva.

COMMENTAIRE. — Ce texte, nettement apparenté à *U.* 194 et *U.* 241, est le plus développé que l'on possède sur le Danegeld. Le premier Danegeld cité est celui que leva le chef de Vikings Torkel le Haut peu après 1009; le dernier correspond à la distribution de butin faite par Knut le Grand (cf. § 167); on ne sait trop ce qu'est le Danegeld de Tosti. Peut-être ce Tosti est-il le Viking suédois Skǫglar-Tosti, dont Snorri Sturluson savait qu'il avait passé longtemps en expéditions lointaines; mais il n'est jamais mis en rapports avec l'Angleterre. Ulf, le héros de l'inscription, est connu par d'autres textes (*U.* 161, *U.* 336); il résidait à Bårresta, terre limitrophe de celle d'Yttergärde. La pierre a sans doute été gravée par Åsmund Kareson dans le second quart du XI^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 343-344; RUPRECHT, nº 120; E. WESSÉN, *Historiska Runinskrifter*, Stockholm, 1960, p. 14.

57. — *Ängby*, Lunda socken, Seminghundra härad, Uppland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *rahnfritr lit rasa stain þino aftiR biurn sun þaiRa kitilmuntaR kuþ mialbi hons ant aukuþs muþiR hon fil a uirlanti in osmuntr markaþi*

TRADUCTION : Ragnfrid a fait élever cette pierre à (la mémoire de) Björn, son fils et celui de Kättilmund. Que Dieu aide son

esprit, et la mère de Dieu. Il est tombé en Virland. Et Osmund a gravé.

COMMENTAIRE. — Il existe une réplique à peu près identique de cette inscription à Frösunda (*U.* 346). Une erreur du lapicide : *mialbi* pour *hialbi*. Sur le Virland (Estonie orientale), cf. § 165. Osmund est le fameux graveur de runes Åsmund Kareson.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 356; RUPRECHT, n° 137.

58. — *Sigtuna*, couvent des Dominicains. — Avec croix.

TRANSCRIPTION : ×ᚠᚱᛁᛋᚴ : ᚴᛁᛚᛏᛅᚱ·ᛚᛅᛏᚢ·ᚱᛅᛁᛋᛏ·ᛋᛏᛅᛁᚾ : ᚦᛅᛋᛋᛅ : ᛅᚠᛏᛁᚱ ᚦᚢᚱ...ᛅ·ᛒᛁᚴ : ᚴᚢᚦ : ᚼᛁᛅᛚᛒᛁ : ᛅᚾᛏ·ᚼᛅᛋᛒ : ᚦᚢᚱᛒᛁᚢᚱᛋ : ᚱᛁᛒᛏᛁ

TRANSLITTÉRATION : *frisa kiltar letu reisa stein þensa eftiR þur*[ ]*a sin kuþ hialbi ant hans þurbiurn risti*

TRADUCTION : Les (membres de la) guilde des Frisons ont fait élever cette pierre à (la mémoire de) Tor... leur (camarade ?). Que Dieu aide son esprit. Torbjörn a gravé.

COMMENTAIRE. — L'un des deux textes relatifs à la guilde des Frisons de Sigtuna, tous deux gravés par Torbjörn (l'autre est *U.* 391, cf. § 155). Ce document de la fin du XI^e^ siècle (noter l'emploi simultané de deux formes pour *s*) est la principale source pour l'histoire du commerce frison dans les plus anciennes villes scandinaves. Le n. d'h. incomplet *Tor-* est nordique, mais celui de *U.* 391, *Alboþ*, est bien frison.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 379.

59. — *Husby Lyhundra*, Lyhundra härad, Uppland. — A l'église.

TRANSLITTÉRATION : *tiarfr uki urika uk uiki uk iukiR uk kiRialmR þiR bryþr aliR litu risa stin þinu iftiR suin bruþur sin saR uarþ tuþr a iutlati on skulti fara til iklanþs kuþ ialbi ons at uk salu ukus muþiR betr þan an karþi til*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : DiarfR ok Orøkja ok Vigi ok IogæiRR ok GæiRhialmR þæiR brødr alliR letu ræisa stæin þenna æftiR Svæin, broður sinn, saR var dauðr a Iotlandi. Hann skuldi fara til Ænglands. Guð hialpi hans ant ok salu ok Guðs moðiR bætr þan hann gærði til.

TRADUCTION : Djärv, Orökja, Vige, Joger et Gerhjälm, tous frères, ont fait élever cette pierre à (la mémoire de) Sven, leur frère. Il est mort en Jutland (alors qu')il devait partir en Angleterre. Que Dieu aide son esprit et son âme mieux qu'il ne l'a mérité.

COMMENTAIRE. — On hésite sur l'expédition dont il s'agit, peut-être celle de Sven à la Barbe Fourchue, peut-être seulement celle de Knut en 1016; en tout cas le document appartient au début du XI^e siècle et il y a de fortes chances pour que Sven soit mort dans un des grands camps de l'armée danoise en Jutland, Aggersborg ou Fyrkat.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 539; RUPRECHT, n° 162; E. WESSÉN, *Historiska runinskrifter,* Stockholm, 1960, p. 10 et suiv.

60. — *Söderby-Karl,* Lyhundra härad, Uppland. — A l'église.

TRANSLITTÉRATION : *biarn huk ikulfriþ raistu stain aftR utrik sun sain han uaR tribin o finlonti*

TRADUCTION : Björn et Igulfrid ont élevé (cette) pierre à (la mémoire d')Otryg, leur fils. Il a été tué en Finlande.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 582; RUPRECHT, n° 143.

61. — *Torsätra,* V. Ryds socken, Bro härad, Uppland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *Una lit reisa þinsa stein aftR sun sin istn sum to i hoita uaþum kuþ hialbi salu hans*

TRADUCTION : Unna a fait élever cette pierre à (la mémoire de) son fils Östen qui est mort dans les « blancs habits ». Que Dieu aide son âme.

COMMENTAIRE. — Sur le sens de *i hvitavaðum* « dans les blancs habits », cf. § 153.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 613.

62. — *Bro,* Bro härad, Uppland. — A l'église, avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *kinluk hulmkis tutiR systiR sukruþaR auk þaiRa kaus aun lit keara bru þesi auk raisa stain þina eftiR asur bunta sin sun hakunaR iarls saR vaR uikika uaurþr miþ kaeti kuþ ialbi ans nu aut uk salu*

TRADUCTION : Ginnlög, fille de Holmger, sœur de Sygröd et de Göt, elle a fait faire ce pont et élever cette pierre à (la mémoire d')Assur, son mari, fils de Håkon jarl. Il était guetteur de Vikings avec Geter. Que Dieu aide maintenant son esprit et (son) âme.

COMMENTAIRE. — Sur la construction de ponts, cf. § 153. Le nom de *Geter*, v. suéd. *Gæiti*, est une interprétation assez incertaine de *kaeti*. La famille de Holmger apparaît aussi sur la fameuse inscription de Ramsundsberget en Södermanland (N° 82). Håkon jarl peut être le célèbre jarl de Lade (près de Trondheim), qui gouverna la Norvège à la fin du x^e^ siècle. La fonction de « guetteur de Vikings », v. nor. *víkinga vǫrðr*, n'est pas attestée ailleurs sous ce nom, mais les lois d'Uppland et de Södermanland organisent un service de garde contre les raids côtiers (*strandhǫgg*) des Vikings et les sagas montrent les rois de Danemark embauchant des Norvégiens pour occuper la fonction de *landvarnarmadr*.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 617; RUPRECHT, n° 180 et p. 114 et suiv.

63. — *Kålsta*, Häggeby socken, Håbo härad, Uppland. — Avec croix.

TRANSCRIPTION : ᛋᛏᚼᚱᚴᚼᚱ · ᚼᚢᚴ · ᛭ᛁᛦᚱᚢᚾᚱᚦᚱ · ᚹᚼᛏᚢ · ᚱᚼᛁᛋᚾ · ᚦᚼᚼᚢᚾᚾ · ᛋᛏᛁᚼᚾ · ᚼᛏ · ᚴᚼᚦᚢᚱ · ᛋᛁᚾ · ᚴᚼᛁᚱᚾ · ᛋᚢᛘ · ᚢᚼᛋᛏᚱ · ᛋᚾᛏ · ᛁ · ᚦᛁᚴᚼᛏᛁᚦᛁ · ᚴᚢᚦ · ᛭ᛁᚾᛒᛁ · ᛋᚾᚾᚢ

TRANSLITTÉRATION : *sterkar auk hioruarþr letu reisa þensa stein at faþur sin keira sum uestr sat i þikaliþi kuþ hialbi salu*

TRADUCTION : Stärkar et Hjorvard ont fait élever cette pierre à (la mémoire de) Gera, leur père, qui a été à l'Ouest dans la Thingalidh. Que Dieu aide (son) âme.

COMMENTAIRE. — La rune *t* a la forme des runes de Rök. Sur la Thingalidh ou thingmannalidh, cf. § 155 et 167. Le texte appartient à la période vers 1025 — vers 1066.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 668; RUPRECHT, n° 124; E. WESSÉN, *Historiska runinskrifter*, Stockholm, 1960, p. 11.

64. — *Sjusta,* Skoklosters socken, Håbo härad, Uppland. — Sur rocher, avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *runa lit kiara mirki at sbialbuþa uk at suain uk at antuit uk at raknaR suni sin uk ekla uk siriþ at sbialbuþa bonta sin an uaR tauþr i hulmkarþi i olafs kriki ubiR risti ru*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Runa let gæra mærki at Spiallbuða ok at Svæin ok at Andvett ok at Ragnar syni sin[a] ok Hælga ok Sigrid at Spiallbuða, bonda sinn. Hann vaR daudr i Holmgardi i Olafs kirki[u]. Öpir risti ru[naR].

TRADUCTION : Runa a fait faire ce monument à (la mémoire de) Spjallbude, de Sven, d'Andvätt et de Ragnar, ses fils et ceux de Helgi (?); et Sigrid (l'a fait faire) à (la mémoire de) Spjallbude, son mari. Il mourut à Novgorod dans l'église de (Saint-)Olaf. Öpir a gravé les runes.

COMMENTAIRE. — Plusieurs transpositions de runes : *kriki* pour *kirki,* sans doute *ekla* pour *elka.* L'inscription est l'œuvre de deux femmes : la mère de Spjallbude et de ses trois frères, et la femme de celui-ci. Il semble que tout l'élément masculin de la famille ait trouvé une mort assez précoce dans le monde turbulent des Vikings. L'église Saint-Olaf de Novgorod la Grande est bien connue par d'autres textes; ce devait être le centre de la colonie gotlandaise de la ville. Sur le graveur Öpir, cf. § 151. Date probable : dernier quart du XI^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 687; RUPRECHT, n° 131.

65. — *Amnö,* Veckholms socken, Trögds härad, Uppland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *ikilaif let rasa st... at bruna boanta sin han uarþ tauþr a tanmarku i huita uaþum bali rist*

TRADUCTION : Ingilæif a fait élever cette pierre à (la mémoire de) Brune, son mari. Il est mort au Danemark dans les « blancs habits ». Balle a gravé.

COMMENTAIRE. — Sur les « blancs habits », cf. N° 61 et § 153. Date : troisième quart du XI^e siècle, époque d'activité du graveur Balle.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 699; RUPRECHT, n° 132.

66. — *Folsberga,* Vallby socken, Trögds härad, Uppland. — Sans croix.

TRANSLITTÉRATION : + *akyti lit rita st(i)n þino yfti tumo ...istr lati kumo ot tumo i lus yk baratisi yk i þon em besta kristnum*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Aguti let retta stæin þenna æftiR Tumma ...[Kr]istr lati koma ant Tumma i lius ok paradisi ok i þann heim bæzta kristnum.

TRADUCTION : Agute a fait élever cette pierre à (la mémoire de) Tumme ... (Que) le Christ fasse venir l'esprit de Tumme dans la lumière et le paradis et dans le monde (qui est) le meilleur pour les chrétiens.

COMMENTAIRE. — L'une des inscriptions les plus explicites sur les conceptions chrétiennes. Tummi est un hypocoristique d'un nom tel que Þormundr.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 719.

67. — *Ågersta,* Löts socken, Trögds härad, Uppland.

TRANSLITTÉRATION : *uiþugsi lit raisa stain þiasn iftiR seref faþur sen koþan han byki agurstam hier mn stanta stan miþli bua raþi tekr þaR ryn si runum þim sum bali risti*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Vidhugsi let ræisa stæin þennsa æftiR Særæif, faður sinn goðu. Hann byggi i Agursta(ðu)m.

Hiær mun standa	stæinn miðli byia;
radi drængR	þaR rynn se
runum þæim	sum Balli risti.

TRADUCTION EN SUÉDOIS MODERNE (E. Wessén) : Vidhugse lät resa denna sten efter Särev, sin gode fader. Han bodde i Ågersta.

Här skall stenen	stå mellan byarna;
rade den man	som runvis är
de runorna,	som Balle ristat.

TRADUCTION : Vidhugse a fait élever cette pierre à (la mémoire de) Särev, son bon père. Il habitait à Ågersta. La pierre doit se dresser ici entre les villages. Que le (jeune) homme qui sait les runes interprète les runes que Balle a gravées.

COMMENTAIRE. — Texte métrique intéressant par la signature du graveur Balle qui permet de lui assigner une date (troisième quart du XI^e siècle).

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 729.

68. — *Tillinge kyrka*, Åsunda härad, Uppland. — Mutilée.

TRANSLITTÉRATION : *uifas[tr lit] risa stin þtino ub at k[u]þmunt bruþur sin han uarþ tuþr a srklant[i] kuþ halbi ant ans*

TRADUCTION : Vifast a fait élever cette pierre à (la mémoire de) Gudmund, son frère. Il est mort au Serkland. Que Dieu aide son esprit.

COMMENTAIRE. — Le Serkland est la désignation courante de l'Asie musulmane (extrême Sud-Est de la Russie, Turkestan, Iran, etc.), cf. § 165. Ce nom peut dériver du nom latin de la soie *serica* (*vestis*), v. nor. *silki*, de celui de la ville de Sarkel, sur le Don, ou encore du nom latin des Sarrasins (*Sarraceni*).

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 785; RUPRECHT, n° 165.

69. — *Ulunda*, Tillinge socken, Åsunda härad, Uppland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *kar lit risa stin þtina at mursa faþur sin auk kabi at mah sin fu[r] hfila far aflaþi uti kri[k]um arfa sinum*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Karr let ræisa stæin þenna at Horsa (?), faður sinn, ok Kabbi (?) at mag sinn.

For hæfila feaR aflaþi

ut i Grikkium arfa sinum.

TRADUCTION : Kår a fait élever cette pierre à Horse, son père, et Kabbe à celle de son parent. Il voyagea hardiment, acquit des richesses au loin en Grèce pour son héritier.

COMMENTAIRE. — Il règne une certaine incertitude sur l'interprétation des noms propres; *mah* désigne un parent par alliance plutôt que par le sang. Rapprocher ce document sur l'origine d'une fortune des N^os 48 et 49. La pierre se dresse

sur le bord de l'Eriksgata, la route que parcourait à travers les provinces le roi de Suède nouvellement élu.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 792; RUPRECHT, n° 166.

70. — *Uppsala,* Bredgränden. — Pierre découverte en 1951.

TRANSLITTÉRATION : *iurunt[r li]t risa stin eftiR k[a]rþaR sun ... .uþ sikni ys, kumna ualtiR hailakR turuin*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Iorundr let ræisa stæin æftiR Gærdar, sun sinn ...[G]uð signi oss, gumna valdr, hæilagr drottinn.

TRADUCTION : Jorund a fait élever (cette) pierre à (la mémoire de) Gärdar, son fils ... Que Dieu nous bénisse, le souverain des hommes, le seigneur saint.

COMMENTAIRE. — Inscription intéressante par la transposition dans un contexte chrétien de termes poétiques traditionnels dans les écrits eddiques, où l'on trouve par exemple *gumna stjóri, gumna dróttinn,* etc.; voir § 178.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 942 et les articles cités au § 178.

71. — *Söderby,* Danmarks socken, Vaksala härad, Uppland. — Pierre perdue.

TRANSLITTÉRATION : *þRu aRrukr fretr r[ist]u s... ...r helka bruþr sin en sasur trab han ouk kaþ niþiks uerk seik felka sin kuþ helb hut has*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : þau ØyrikR frændr ræistu stæin æftiR Hælga brodur sinn. En Sassurr drap hann ok gærði niðingsverk, sveik felaga sinn. Guð hialp and hans.

TRADUCTION : Erik (?) et ses parents ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Helge, son frère. Sassur l'a tué et a commis une action infâme, il a trahi son compagnon. Que Dieu aide son esprit.

COMMENTAIRE. — Le début du texte, connu seulement par de mauvaises copies, est d'une interprétation incertaine. Inscription importante pour la conception de l'honneur et des devoirs au cours d'une expédition. Le *niðingsverk* est l'action criminelle infamante et irrémissible; c'est un terme légal,

souvent employé dans les lois provinciales suédoises. Sur *félagi*, cf. § 155.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 954; RUPRECHT, n° 168.

72. — *Karberga*, Funbo socken, Rasbo härad, Uppland. — Endommagée; une croix.

TRANSLITTÉRATION : *ainkriþ auk inkikir litu risa stin auk kera aur uta i sunti iftiR þuri faþur sin þur.. [li]t kira siluaus iftR ink[i]þuru kunu sina auk iftR ...*

TRADUCTION : Ingrid et Ingegärd ont fait élever (cette) pierre et faire ce gué dans le détroit à (la mémoire de) Tore leur père. Tore a fait faire une « maison pour l'âme » à (la mémoire de) Ingetore sa femme et à (celle) de ...

COMMENTAIRE. — L'inscription, faite par deux femmes à la mémoire de leur père, rappelle ce que ce père avait jadis fait pour sa femme. Le texte renferme deux mots rares, *aur*, v. isl. *aurr* « grève », est attesté en scandinave oriental seulement dans le domaine toponymique; il semble s'agir ici d'un gué aménagé à travers un détroit aujourd'hui asséché dont le village voisin de Sundby a conservé le nom; *siluaus* est à lire *sæluhus;* « maison de l'âme », cf. § 153. Il s'agit donc de deux gestes pieux parallèles, accomplis par le père et les filles.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 996.

73. — *Fjuckby*, Ärentuna socken, Norunda härad, Uppland. — Mutilée à la fin; avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *liutr sturimaþr riti stain þinsa aftir sunu sina sa hit aki sims uti furs sturþi [k]nari kuam hn krikhafnir haima tu ...*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Liutr styrimaðr retti stæin þennsa æftiR sunu sina, sa het Aki, sem's uti fors. Styrði knærri kvam hann Grikkhafnir hæima do ...

TRADUCTION : Ljut le pilote a élevé cette pierre à (la mémoire de) ses fils; l'un s'appelait Åke, qui périt à l'étranger. Il dirigeait le *knarr*, il vint dans les ports de Grèce, il mourut chez lui ...

COMMENTAIRE. — La fin du texte, depuis *sa het*, est métrique, mais semble défigurée par l'omission d'un demi-vers (après *uti fors*) où figurait sans doute le nom du deuxième fils, nécessaire pour le sens. Sur *knarr*, cf. N° 54. *Grikkhafnir* est un composé elliptique, à comprendre *Grikklandshafnir;* ce nom peut s'appliquer à tous les ports de l'Empire byzantin, donc aussi à ceux de la mer Noire. Sur *styrimaðr*, cf. § 155.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 1016; RUPRECHT, n° 149.

74. — *Gillberga*, Tolfta socken, Örbyhus härad, Uppland.

TRANSLITTÉRATION : *raþulfr auk funtin auk anuntra bruþr ritu stain þinsa abtir kara faþur sin in malsbaka sun uks i suanobu*

TRADUCTION : Radulv, Funden et Anund, frères, ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Kare, leur père, l'éloquent, fils d'Ugg de Svanby.

COMMENTAIRE. — Des épithètes laudatives de même sens se retrouvent sur *U.* 703 et *U.* 739 (*málsrisinn*). Svanby est un village à 3 km de Gillberga.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 1146.

75. — *Altuna kyrka*, Simtuna härad, Uppland. — Pilastre carré, un angle endommagé, décor figuré important.

TRANSLITTÉRATION : *uifasþtr fulkahþr kuþar litu resa sþten Rþti sen faþur ulfasþ arfast beþi feþrkag burnu en ... bali fresþen liþ lifsþen ...*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Vifastr, Folkaðr, Kuþar letu ræisa stæin æftiR sinn faður Holmfast, Arnfast. Baðir fædrgar brunnu en [þæir] Balli, Frøystæinn, lið Lifstæin[s ristu].

TRADUCTION : Vifast, Folkad et *Kuþar* (?) ont élevé (cette) pierre à la mémoire de leur père Holmfast et d'Arnfast. Tous deux, le père et le fils, ont été brûlés (vifs). Et Balle et Frösten, les fidèles de Lifsten, ont gravé.

COMMENTAIRE. — Cas unique dans l'épigraphie runique d'une mort causée par un incendie, sans doute criminel, du genre de ceux familiers aux sagas islandaises. Balle, graveur de runes

illustre (§ 151) et Frösten, inconnu par ailleurs, se déclarent les disciples d'un autre graveur, Livsten, en des termes qui sont empruntés au vocabulaire du compagnonnage militaire. L'emploi de la rune þ sur cette inscription est souvent aberrant. Les autres faces du bloc inscrit comportent des scènes complexes dont une seule est sûrement interprétée (la pêche de Thor).

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 1161 et l'article cité p. 252, n. 2.

76. — *Rotbrunna,* Härnevi socken, Torstuna härad, Uppland.

TRANSCRIPTION : ᚼᛁᛋᛏᛁᚾ × ᛋᚢᚴ × ᚦᚢᚱᚾᛏᛅᛁᚾ × ᚱᛅᛁᚾᛏᚢ × ᛋᛏᛅᛁᚾᛅ × ᚦᛁᛅ × ᛅᚠᛏᛁᚱ × ᚼᚢᚴᛅ × ᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁᛁ × ᚼᛁᛋᛏ

TRANSLITTÉRATION : *hialmtis auk þurstain raistu staina þina aftiR nuka airikr hiuk*

TRADUCTION : Hialmdis et Torsten ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Nuke; Erik a gravé.

COMMENTAIRE. — Le nom du graveur, Erik, est écrit en cryptographie (*ísrúnar,* cf. § 115 et 140); c'est le seul exemple de son emploi qui soit connu en Uppland.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 1165.

77. — *Inscriptions relatives à l'expédition d'Ingvar* (cf. § 167).

a. *Steninge,* Husby-Ärlinghundra socken, Ärlinghundra härad, Uppland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *harlaif auk þurkarþr litu raisa stain þina at sabi faþur sin isturþi austr skibi maþ ikuari askalat*

TRADUCTION : Härlev et Torgerd ont fait élever cette pierre à Säbjörn leur père. Il commanda un navire à l'Est avec Ingvar en Estonie (?).

COMMENTAIRE. — *Sabi* est probablement un hypocoristique pour *Sæbjǫrn. Askalat* reste obscur, l'interprétation « Estonie » (*estlat,* normalement) est fort douteuse.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 439.

b. *Ekilla bro,* Yttergrans socken, Håbo härad, Uppland.

TRANSLITTÉRATION : *anuitr auk kiti auk kar auk blisi auk*

tiarfr þir raistu stain þina aftiR kunlaif foþur sin han fil austr miþ ikuari kuþ heabi ontini

TRADUCTION : Andvätt, Kiti (?), Kår, Bläse et Djärv, ils ont fait élever cette pierre à (la mémoire de) Gunnlev, leur père. Il est tombé à l'Est avec Ingvar. Que Dieu aide son esprit.

COMMENTAIRE. — La forme déterminée *ontini* (*andinni*) est absolument exceptionnelle dans la grammaire des inscriptions runiques. — La famille de Gunnlev apparaît également sur la longue inscription de Varpsund (*U.* 654), qui ajoute au sujet du père *es kunni val knærri styra* « qui savait bien conduire le navire ».

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 644.

c. *Svinnegarn kyrka,* Åsunda härad, Uppland.

TRANSLITTÉRATION : *þialfi auk hulmnlauk litu raisa staina þisa ala at baka sun sin is ati ain sir skib auk austr stu[rþi] i ikuars liþ kuþ hialbi ot baka askil raist*

TRADUCTION : Tjälve et Holmlög ont fait élever toutes ces pierres à Banke leur fils. Il possédait à lui seul un navire et (le) conduisit vers l'Est dans l'armée d'Ingvar. Que Dieu aide l'esprit de Banke. Eskil a gravé.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 778.

d. *Lundby,* Lids socken, Rönö härad, Södermanland.

TRANSLITTÉRATION : *sbiuti halftan þaiR raisþu stain þansi eftiR skarþa bruþur sin fur austr hiþan miþ ikuari o sirklanti likR sunR iuintaR*

TRADUCTION : Spjute (et) Halvdan, ils ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Skarde, leur frère, qui partit à l'Est avec Ingvar. En Serkland repose le fils d'Övind.

COMMENTAIRE. — La fin du texte, depuis *fur,* constitue une demi-strophe en *fornyrðislag*. Sur le sens de Serkland, cf. N° 68.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö.* 131.

e. *Gripsholm,* Kärnbo socken, Selebo härad Södermanland.

TRANSLITTÉRATION : *tula lit raisa stain þinsat sun sin haralt bruþur inkuars þaiR furu trikila fiari at kuli auk austarlarni kafu tun sunarla a sirklanti.*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Tola let ræisa stæin þensa at sun sinn Harald, broður Ingvars.

þæiR foru drængila	fiarri at gulli
ok austarla	ærni gafu
dou sunnarla	a Serklandi

TRADUCTION : Tola a fait élever cette pierre à (la mémoire de) son fils Harald, frère d'Ingvar. Ils sont partis avec courage au loin vers l'or; à l'Est ils ont donné à l'aigle (sa pâture); au Sud ils sont morts dans le Serkland.

COMMENTAIRE. — Nombreuses haplographies. — L'une des inscriptions runiques les plus remarquables par sa forme littéraire qui, dans la partie versifiée, atteint à la grandeur épique (cf. § 178). Le frère (ou demi-frère) d'Ingvar a suivi deux directions: celle de l'Est (Russie), où il a tué des ennemis (donné la pâture à l'aigle, *kenning* typique), et celle du Sud (pays caspiens du Serkland) où il a trouvé la mort avec ses compagnons.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö.* 179.

78. — *Inscriptions relatives au lignage de Jarlabanke* (cf. § 168).

a. *S. Sätra,* Sollentuna socken, Sollentuna härad, Uppland.

TRANSLITTÉRATION : *henmikr auk iarlabaki þaiR litu braut ryþia auk broaR kiara eftiR faþur sin auk estriþ eftiR suni sina inkifast auk inkuar ᛏ kuþ hialbi ant þaira*

TRADUCTION : Häming et Jarlabanke, ils ont fait ouvrir un chemin et faire des ponts à (la mémoire de) leur père, et Estrid (l'a fait) à (la mémoire de) ses fils Ingefast et Ingvar. Que Dieu aide leur esprit.

COMMENTAIRE. — Le chemin et les « ponts » (chaussées en terrain marécageux) existent toujours entre Hagby (par. de Täby) et Ed, jalonnés par les inscriptions *U.* 147 et *U.* 148.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 101.

b. *Fällbro,* Täby socken, Danderyds skeppslag, Uppland.

TRANSLITTÉRATION : *ikifastr lit raisa stain uk bro kera eftiR iarlabaka faþur s[in uk sun io]runa uk ketilau lit at bonta sin ybir risti*

TRADUCTION : Ingefast a fait élever (cette) pierre et faire (ce) pont à (la mémoire de) Jarlabanke son père, fils de Jorun; et Kättilö a fait faire (ceci) à (la mémoire de) son mari. Öper a gravé.

COMMENTAIRE. — Cet Ingefast, fils de Jarlabanke, est le petit-fils de son homonyme cité dans le texte précédent. La généalogie de la famille s'établit comme suit, en combinant les quinze textes runiques qui la concernent :

1re génération : Östen I, épouse Estrid.

2e génération : 5 fils, Gag, Ingefast I (marié deux fois, à Ragnfrid et à Jorun), Östen II, Sven I, Ingvar.

3e génération : Häming (fils d'Ingefast I et de Ragnfrid), Jarlabanke (fils d'Ingefast I et de Jorun).

4e génération : Sven II (fils de Jarlabanke et de Fastvi), Ingefast II (fils de Jarlabanke et de Kättilö).

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 142.

c. *Täby Tä*, Täby socken, Danderyds skeppslag, Uppland.

TRANSLITTÉRATION : *iarlabaki lit raisa stain þisa at sik kuikuan auk bru þisa karþi fur ont sina auk ain alan tabu kuþ hialbi ont hans*

TRADUCTION : Jarlabanke a fait élever cette pierre pour lui en son vivant et a fait ce pont pour son esprit, et il possédait à lui seul tout Täby. Que Dieu aide son esprit.

COMMENTAIRE. — L'une des plus typiques de l'orgueil d'un lignage, cette inscription fut exécutée en deux exemplaires, tous deux conservés. Sur l'usage de dresser des pierres runiques de son vivant, cf. § 155. — Sur les possessions foncières de Jarlabanke, voir le texte suivant.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 164, 165.

d. *Vallentuna kyrka*, Vallentuna härad, Uppland. — Avec croix; deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : 1. *iarlibaki lit raisa stan þina a[t sik kui]kuan han ati ain tabu alan kuþ hialbi ont hans* 2. *iarlabaki lit raisa stain þin[a] at sik kuikuan auk þinkstaþ þina karþi auk ain ati alt hu[n]tari þita*

TRADUCTION : 1. Jarlabanke a fait élever cette pierre à lui-même, de son vivant; il possédait seul tout Täby. Que Dieu aide

son esprit; 2. Jarlabanke a fait élever cette pierre à lui-même, de son vivant, et il a fait cet emplacement de *ting*, et à lui seul il possédait tout ce *hundari*.

COMMENTAIRE. — Le *ting* est l'assemblée des hommes libres, siégeant (en plein air) pour régler les affaires judiciaires et administratives du canton (*hundari*); il s'agit sans doute ici de l'actuel Vallentuna härad, qui groupe huit paroisses. Son *ting* siégeait peut-être à l'emplacement de l'église médiévale de Vallentuna. On a discuté sur la nature des droits que Jarlabanke possédait sur ce canton : unique propriétaire foncier? ou seul chef administratif? En tout cas, ce härad possédait déjà, depuis une génération environ, un autre emplacement de *ting*, aménagé à Bällsta par une famille rivale (*U.* 225-226) : le geste de Jarlabanke est donc surtout ostentatoire.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 212.

79. — *Stora Ryttern*, Snevringe härad, Västmanland.

TRANSCRIPTION : ᚴᚢᚦᛚᛁᚠᚱ ᛋᛁᛏᛏ ᛋᛏᚨᚠᚠ ᚼᚢᚴ ᛋᛁᚾᚾ ᚦᚼᛋᛁ ᚢᚠᛏᛁᚴ ᛋᚢᚼᚠᚢᚾ ᛋᚢᚾ ᛋᛁᚼ ᚾᛏᚼᚦᚱ ᚼᚢᛋᛏᚱ ᛁ ᚴᚼᚱᚢᛋᛘ

TRANSLITTÉRATION : *kuþlefR sete stff auk sena þasi uftiR slakua sun sia etaþr austr i karusm*

TRADUCTION : Gudlev a élevé (cette) stèle et ces pierres à (la mémoire de) Slagve, son fils. Il mourut à l'Est au Khwarezm (?)

COMMENTAIRE. — Inscription trouvée en 1938. — Son principal intérêt est le lieu de mort de Slagve. Si la lecture *karusm* est correcte, il s'agit du Khwarezm, aujourd'hui Uzbekistan, au Turkestan, le pays le plus lointain de l'Asie musulmane à être cité dans un texte runique. Mais les nombreuses erreurs du lapicide (*stff* pour *staf*, *sia* pour *sin*, *sena* pour *stena*) autorisent à se demander s'il n'y a pas une erreur de gravure *karusm* pour *karþum* : en ce cas, il s'agirait seulement de la Russie (*Garðariki*) souvent mentionnée dans l'épigraphie runique.

BIBLIOGRAPHIE. — Sv. B. F. JANSSON, *Några nyfunna runinskrifter*, Fornvännen, 1942, p. 225-230; T. J. ARNE, « *Austr i Karusm* » *och Särklandnamnet*, Fornvännen, 1947, p. 290-305; RUPRECHT, n° 183.

80. — *Åda,* Vagnhärads socken, Hölebo härad, Södermanland. — Sur rocher.

TRANSLITTÉRATION : *hermoþr lit hakua at barkuiþ bruþur sin h[an] truknaþi a lflanti*

TRADUCTION : Härmod a fait sculpter (ceci) à Bergvid son frère. Il s'est noyé en Livonie.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö.* 39; RUPRECHT, n° 97.

81. — *Djulefors,* Stora Malms socken, Oppunda härad, Södermanland. — Mutilée.

TRANSLITTÉRATION : *inka raisti stain þansi at ulaif sin... han austarla arþi barþi auk i lakbarþilanti* [*a*]*n*[*ta*]*þis* †

TRADUCTION : Inga a élevé cette pierre à Olof son (héritier?). Il a labouré à l'Est avec sa proue et périt au pays des Lombards.

COMMENTAIRE. — La fin du texte a une forme métrique fortement allitérante. La formule *erja barði* est attestée à plusieurs reprises dans la poésie islando-norvégienne. Le « pays des Lombards » est le thème byzantin de Longobardie, l'Apulie actuelle, où Olof servit sans doute comme soldat de la garde varangienne, soit contre les musulmans, soit contre les Normands.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö.* 65; RUPRECHT, n° 88.

82. — *Ramsundsberget,* Mora, Jäders socken, Östra Rekarne härad, Södermanland. — Sur rocher.

TRANSCRIPTION : ᛋᛁᚱᛁᚦᚱ ᚴᛁᛅᚱᚦᛁ ᛒᚢᚱ ᚦᛅᛋᛁ ᛉᚢᚦᛁᛦ ᛅᚴᚱᛁᚴᛋ ᛏᚢᛏᛁᛦ ᚢᚱᛉᛋ ᚴᚢᚱ ᛋᛅᚴᚢ ✱ᚢᚴᛉᚴᛁᚱᛋ ᚴᛅᚦᚢᚱ ᛋᚢᚴᚱᚢᚦᛅᚱ ᛒᚢᛅᛏᛅ ᛋᛁᛋ

TRANSLITTÉRATION : *siriþr kiarþi bur þosi muþiR alriks tutiR urms fur salu hulmkirs faþur sukruþar buata sis*

TRADUCTION : Sigrid a fait ce pont, la mère d'Alrik, la fille d'Orm, pour l'âme de Holmger, père de Sigröd, son mari.

COMMENTAIRE. — *bur,* métathèse pour *bru* « pont ». — Ce texte accompagne la fameuse gravure rupestre représentant l'histoire de Sigurd Fáfnisbani (voir § 149). — Voir le N° 62.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö.* 101.

83. — *Skarpåker,* Runtuna socken, Rönö härad, Södermanland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *kunar raisþi stain þansi at lyþbiurn sun sin iarþ sal rifna uk ubhimin*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Gunnarr ræisti stæin þansi at Lydbjörn sun sin; jörd s[k]al rifna ok uphiminn.

TRADUCTION : Gunnar a élevé cette pierre à Lydbjörn, son fils; la terre doit s'ouvrir et le ciel au-dessus.

COMMENTAIRE. — La première partie du texte est en runes ordinaires, le vers de type eddique (*iarþ... ubhimin*) est en runes du Hälsingland, sauf les caractères *himi*. Cette distinction entre un texte funéraire tout simple et un texte en runes sans hampes se retrouve sur *Sö*. 148, Innbergą; sur le vers eddique, cf. § 178.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö*. 154.

84. — *Grinda,* Spelviks socken, Rönö härad, Södermanland.

TRANSLITTÉRATION : *kriutkarþr ainriþi suniR kiarþu at faþur snialan kuþuiR uaR uastr a aklati kialti skifti burkiR a sahkslanti suti karla*

TRADUCTION : Grytgard (et) Ändride, les fils, ont fait (ceci) à leur père courageux. Gudver a été vers l'Ouest en Angleterre, y a partagé le (Dane)geld, a attaqué virilement les bourgs de la Saxe.

COMMENTAIRE. — L'interprétation **karla* « virilement » (cf. *drængila*), due à E. Wessén, est incertaine. — C'est le seul texte runique à citer un raid en Allemagne; on peut le rapprocher des rares indications que donne Adam de Brême sur ce sujet, à moins qu'il ne faille comprendre « pays des Saxons » comme un synonyme d'Angleterre. — Un autre texte de la même époque (début du XI^e^ siècle) mentionne la « troupe de Gudve » (*i liþi kuþuis*) sans dire où elle a combattu (*Sö*. 217); il peut s'agir du même personnage.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö*. 166; RUPRECHT, n° 91.

85. — *Mervalla,* Ytterselö socken, Selebo härad, Södermanland.

TRANSLITTÉRATION : *siriþ lit resa stan þina at suen sin bunta h[a]n uft siklt til simkala turu[m] knari um tumisnis*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Sigrid let ræisa stæin þenna at Svæin, sin bonda.

Hann oft siglt til Sæimgala
dyrum knærri um Domisnæs.

TRADUCTION : Sigrid a fait élever cette pierre à Sven, son mari. Il cingla souvent vers la Sémigallie, avec un navire précieux, contournant le Domesnäs.

COMMENTAIRE. — La fin du texte est une demi-strophe en *fornyrðislag*. Il s'agit sans doute d'un commerçant qui fréquentait la Sémigallie (Lettonie centrale, sur la basse Daugava) en contournant le cap Domesnäs (pointe Nord de la Courlande). Date probable : milieu du XI^e siècle. — L'expression *dyrum knærri* se retrouve dans une strophe attribuée à Egill Skallagrimsson.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö.* 198; RUPRECHT, n° 82.

86. — *Turinge kyrka,* Öknebo härad, Södermanland.

TRANSLITTÉRATION : *ketil auk biorn þaiR raistu stain þina at þourstain faþur sin anuntr at bruþur sin auk huskarlaR hifiR iafna ketilau at buanta sin bruþr uaRu þaR bistra mana a lanti auk i liþi uti hiltu sini huskarla ui[l] han fial i urustu austr i garþum lis furugi lanmana bestr*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Kætill ok Biorn, þæiR ræistu stæin þenna at þorstæin, fadur sinn, Anundr at brodur sinn ok huskarlar æftiR iafna, Kætiløy at boanda sinn.

Brødr vaRu þæiR bæstra manna
a landi ok i liði uti
heldu sina huskarla vel.
Hann fell i orrostu austr i Gardum,
liðs forungi, landmanna bæstr.

TRADUCTION : Kättel et Björn, ils ont élevé cette pierre à Torsten, leur père, Anund à son frère et les *huskarlar* à (la mémoire

de) leur égal, Kättilö à son mari. Les frères étaient parmi les meilleurs hommes du pays et parmi ceux de l'armée au-dehors; ils s'occupaient bien de leurs *huskarlar*. Il est tombé au combat à l'Est en Russie, le chef de l'armée, le meilleur de ses compatriotes (ou : le meilleur des représentants du roi).

COMMENTAIRE. — Inscription d'un intérêt exceptionnel, tant par la qualité de sa gravure que par celle de son texte poétique. — Les *huskarlar* (cf. ang. *housecarles*, mot d'emprunt danois) sont les hommes d'armes membres de la *lið*, du corps de troupe qui a juré fidélité à un chef; le terme — qui n'a pas survécu en suédois — se rencontre à la fois chez les Vikings et chez les Varègues. — *Landmanna bæstr* « le meilleur de ses compatriotes » ou (Ljunggren) « le meilleur des agents royaux » et non, comme on l'a cru longtemps, « le meilleur des paysans ». — *iafna* est interprété ici dans son sens ordinaire, mais il peut aussi s'agir d'un surnom de Torsten (« celui qui a le caractère égal » ou « celui qui est impartial »). — *Liðs forungi* est le terme technique pour un chef de corps de mercenaires à l'Est, cf. N° 50.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö.* 338; RUPRECHT, n° 79; K. G. LJUNGGREN, *Landman och boman i vikingatida källor*, A. N. F., LXXIV, 1959, p. 115-135.

87. — *Järvsö*, Hälsingland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *unulfr auk fiuluar ristu stin þinsa iftiR tiuRo faþur sin hripulfsun auk at haurlau muþur sina fiuluars tutur o uitkuþ staþum.*

TRADUCTION : Unnulv et Fjolvar ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Djure, leur père, fils de Redulv, et à (celle de) Hornlaug (?) leur mère, fille de Fjolvar de Viksta (?).

COMMENTAIRE. — Nous donnons ce texte comme exemple des rares inscriptions de la Suède du Nord. Son intérêt est surtout onomastique : les deux fils de Djure portent l'un le nom d'Un*nulv*, variation du nom de leur grand-père paternel Red*ulv*, et l'autre celui de Fjolvar, hérité de leur grand-père maternel. *Vitkuþstaþir* doit être Viksta, Forsa socken. Date probable : vers 1030.

BIBLIOGRAPHIE. — Sven B. F. JANSSON, *Järvsöstenen*, Fornvännen, XLVII, 1952, p. 97-111.

88. — *Malsta*, Rogsta socken, Hälsingland. — Deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : [1] *frumunt riti staina þinaftiR fikiulfa brisa sun in brisi uas lina sun in lini uas unaR sun in un uas ufak sun in ufakR uas þuri sun krua uas muþiR fikiulfis in þa bar lafu in þa kuþrun frumuntr fikiulfasun faþi runaR þisaR uir sutum stin þina (a) nuri an balastin//kiulfiR uarþ um lanti þisu in þa nuriuka i þrim bium in þa lanakri (i)n þa fiþrasiu*

TRADUCTION (d'après O. von Friesen) : Frömund a élevé cette pierre à (la mémoire de) Gylfe le Riche, fils de Bräse. Et Bräse était fils de Line, et Line était fils d'Ön, et Ön était fils d'Ofeg, et Ofeg était fils de Ture. Groa fut la mère de Gylfe le Riche, et ensuite elle donna naissance à Ladvi (?), puis à Gudrun. Frömund, fils de Gylfe le Riche a tracé ces runes. Nous avons dressé cette pierre sur (le bord du) bras d'eau à Balsten. Gylfe a acquis cette localité et aussi plus au Nord (des terres) dans trois villages, et aussi à Lönnåker et enfin à Färsjö.

COMMENTAIRE. — Texte entièrement rédigé en runes du Hälsingland. — Le début est un remarquable document généalogique, remontant à 6 degrés en ligne masculine ; puis vient une indication sur la parenté en ligne féminine, et enfin des précisions sur la fortune foncière de *Fé-Gylfi* « Gylfe le Riche ». On ne saurait préciser — l'expression *verða um landi* est un hapax — s'il s'agit d'acquisitions par héritage, par achat ou autrement. Une inscription voisine, celle de Sunna à Rogsta, a aussi été élevée par Frömund à Gylfe le Riche. Date probable : milieu du XI[e] siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — O. VON FRIESEN, *Runorna*, p. 160-162 ; *Runorna i Sverige*, 3[e] éd. 1928, p. 39 ; K. G. LJUNGGREN, *art. cité* sous le N° 86, p. 126-127 ; Sven B. F. JANSSON, *The runes of Sweden*, p. 79-80.

---

[1] Pour plus de clarté, on a introduit la coupure logique des mots dans ce long texte ainsi que quelques compléments indispensables tirés de la résolution des haplographies.

ÎLES SUÉDOISES DE LA BALTIQUE

89. — *Pointe de lance de Svenskens,* Endre socken, Gotland.

TRANSLITTÉRATION : face 1 : *rani aąþnuikur;* face 2 : *but fus faii*

TRADUCTION : Rane possède ce javelot; Botfos a gravé (les runes).

COMMENTAIRE. — La seule pointe de lance inscrite de l'époque des Vikings. Le libellé est archaïque (notamment *faii* pour désigner la gravure des runes, au lieu de l'usuel *ristaþi*). Date probable : début du XI^e^ siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — O. VON FRIESEN, *Gotländska studier tillägnade Richard Steffen,* Gotländskt Arkiv, 1942; Hanna RYDH, *Kring en vikingatida spjutspets med runinskrift,* Runer og Rids, Festskrift til Lis Jacobsen, Copenhague, 1952, p. 27-32.

90. — *Pilgårds,* Boge socken, Gotland. — Pierre de petites dimensions; 7 lignes verticales.

TRANSLITTÉRATION : *biarfaa statu siso stain /]hakbiarn bruþr / ruþuisl austain imu[n]r / isafa staina stata aft rafa / suþfuri ru[f]staini kuamu / uitiaifur uifil / bauþum*

TRADUCTION (d'après W. Krause) : Cette pierre peinte de couleur claire, Hegbiarn et (ses) frères Rodvisl, Øystain et Emund l'ont placée. Ils ont placé les pierres à (la mémoire de) Rafn, au Sud de Rufstain; ils ont pénétré loin dans Aifor. Vifill a donné l'ordre.

COMMENTAIRE. — *biarfaa* = *bjartfán; siso :* acc. sg. de *sisi,* forme non attestée, mais correspondant à l'usuel *sasi; isafa* = *es hafa.* Le texte, d'une forme assez singulière, est destiné, plutôt qu'à commémorer directement un mort, à rappeler l'édification d'un premier monument en Ukraine, sur le cours du Dnjepr. Les noms de lieux se rapportent tous aux rapides (*porogi*) du Dnjepr; le premier, *Rufstain,* n'est pas autrement attesté, mais *Aifur* figure (sous la forme Ασιφορ) dans un passage bien connu du *De administrando imperio* de l'empereur byzantin

Constantin Porphyrogénète en tant que nom « russe » (c'est-à-dire scandinave) de la cataracte qui se nomme *Neasit* en slave. Il est remarquable que ce soit dans les mêmes parages qu'ait été trouvée l'inscription de Berezanj (N° 109), aux traits gotlandais bien caractéristiques. — Qui est Vifill, et quel ordre a-t-il donné, celui de construire le monument, ou celui d'aller jusqu'au rapide *Aifur ?* Le plus probable est qu'il était le chef d'une troupe gotlandaise (le nom de *Roþvisl* est typique) et qu'il commanda la pénétration vers le Sud. — Date probable : peu après l'an mil.

BIBLIOGRAPHIE. — Wolfgang KRAUSE, *Der Runenstein von Pilgårds,* Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, I. Philol.-hist. Klasse, 1952, nr. 3, Göttingen, 1952; RUPRECHT, n° 193.

91. — *Stenkumla kyrkogård,* Gotland. — Mutilée.

TRANSLITTÉRATION : *butmuntr auk butraifR auk kunuar þaiR raistu stain ... auk sunarla sat miþ s[k]inum auk han entaþis at ulfshala þa hin helki...*

TRADUCTION : Botmund, Botraif et Gunnar, ils ont élevé (cette) pierre... et resta (?) au Sud avec des fourrures et il mourut à Ulvshale quand le saint...

COMMENTAIRE. — Ce texte fragmentaire présente un vif intérêt pour l'histoire du commerce gotlandais; le défunt était sans doute un marchand qui achetait des fourrures sur le continent (sur la côte polonaise?); il mourut à Ulvshale, péninsule qui forme la pointe nord de l'île danoise de Møn. Une inscription voisine, encore plus mutilée, a été élevée par les mêmes personnages à leur père, dont le nom est perdu.

BIBLIOGRAPHIE. — Sune LINDQVIST, *Gotlands Bildsteine,* Stockholm, 1941-1942, t. II, p. 113; RUPRECHT, n° 191 (I).

92. — *Sjonhem,* Gotland. — Deux pierres; avec croix.

TRANSLITTÉRATION : 1. *Roþuisl auk roþalf þau litu raisa staina eftir syni sina þria þina eftir roþfos han siku blakumen i utfaru kuþ hielbin sial roþfoaR kuþ suiki þa aR han suiu;* 2. *þina eftir... ... liknat han ...rþ taupr a uitau systriR tuaR*

lifþu eftiR bryþr þria roþanþr auk roþkutr roþar auk þorstain þiR iRu faþur bryþr

TRADUCTION : 1. Rodvisl et Rodälv, ils ont élevé (ces) pierres à (la mémoire de) leurs trois fils. Celle-ci à (la mémoire de) Rodfos; les Valaques le (tuèrent) par trahison alors qu'il était en expédition lointaine. Que Dieu aide l'âme de Rodfos. Que Dieu trahisse ceux qui l'ont trahi. 2. Cette (pierre) à (la mémoire de)? il trouva la mort à Ventspils (?). Deux sœurs vécurent après les trois frères, *Roþanþr* (?) et Rodgot; Rodar et Torsten sont les frères du père.

COMMENTAIRE. — Texte important de plusieurs points de vue : comme document généalogique (encore que les parentés ne soient pas absolument claires); comme document onomastique (prépondérance dans cette famille des noms en *Roþ-*); comme document sur le commerce et l'émigration des Gotlandais. Rodfos rencontra des Valaques, c'est-à-dire des populations de langue latine des Balkans, sans doute alors qu'il servait dans l'armée byzantine engagée dans la reconquête du premier empire bulgare. *Vitau* est peut-être Ventspils, en allemand Windau, sur la côte de Lettonie.

BIBLIOGRAPHIE. — S. LINDQVIST, *Gotlands Bildsteine*, II, p. 111; RUPRECHT, n° 192.

93. — *Fole kyrka*, Gotland. — Sur le jambage de la porte du chœur.

TRANSLITTÉRATION : *þeta ier uitni kirkiur presta ok sokna manna et halhuis boar aihu kauptan med einn kirkiur taueh ginum litlu folboa garþa.*

TRADUCTION : Ceci est le témoignage du prêtre de l'église et des paroissiens que les habitants de *halhuis* ont acheté pour toujours le droit de passage de l'église à Lilla Folbogård.

COMMENTAIRE. — Texte tardif : emploi de runes pointées pour *þ, g;* ligatures assez nombreuses. Document juridique non sans analogie avec l'anneau de Forsa, mais d'une interprétation plus aisée.

BIBLIOGRAPHIE. — Carl SÄVE, *Gutniska urkunder*, Stockholm,

1859, p. 41, n° 50; G. STEPHENS, *The old-northern runic monuments*, II, p. 683.

94. — *Karlevi*, Vickleby socken, Öland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : + *stain sasi ias satr aiftir siba ... kuþa sun fultars in hąns liþi sati at u tausaiþ ... fulkin likr hins fulkþu flaistr uisi þat maistar taiþir tulka þruþar traukr i þaimsi huki munat raiþ uiþur raþa ruk starkr i tanmarku ąintils iarmunkruntar urkrąntari ląnti*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE (scandinave occidental) : Steinn sási es settr eptir Sibba [hinn] góða, son Foldars. En hans liði setti at ey dauds eid[svari] (?)

Folginn liggr hinns fylgþu
— flestr vissi þat — mestar
dæþir dolga þrúþar
draugr í þeimsi haugi.
Munat reiþ-Viþurr ráþa
rógstærkr í Danmarku
Endils iarmungrundar
ørgrandari landi

TRADUCTION (d'après M. Olsen) : Cette pierre est placée à (la mémoire de) Sibbe le Bon, fils de Foldar. Et ses fidèles placèrent (une pierre) sur l'île, les amis jurés du mort (?). Il repose caché, celui que — la plupart le savent — suivaient les plus grands exploits, l'arbre de þrúþr du combat (*kenning* = le guerrier), sous ce tumulus. Jamais Odin du chariot, sur le large sol d'Endil (*kenning* = le chef du navire) ne dominera plus, fort dans le combat, d'une façon plus silencieuse, le pays de Danemark.

COMMENTAIRE. — Quoique trouvé en Suède, ce texte fut gravé pour le tumulus d'un chef danois et il est rédigé en grande partie en norvégien. Il se compose d'une épitaphe en prose (pour laquelle nous adoptons l'interprétation de Magnus Olsen) et d'une strophe en *dróttkvætt* qui est un exemple typique de poésie scaldique, avec ses entrecroisements et ses *kenningar*. Magnus Olsen a cru pouvoir attribuer cette strophe au scalde Vígfúss

Vígaglúmsson, dont on sait qu'il prit part à des raids en Baltique au cours des dernières années du x^e siècle, à la suite des jarls Erik et Håkon.

Le tumulus était encore visible en 1822. — *Sibbi* est hypocoristique de noms tels que Sigbrandr. Résolution des principales *kenningar* (d'après Lis Jacobsen) : *þrúþr*, fille de Thor; *dolga þrúþr* = la Valkyrie; l'arbre (*draugr*) de la Valkyrie = le guerrier. *Viþurr* = nom d'Odin; *Endill*, roi de la mer; *Endils iarmungrund* = le vaste sol d'Endil = la mer; Odin du chariot sur le large sol d'Endil = le roi du navire sur la large mer = le chef du navire. Une autre face du même bloc porte un fragment non interprété d'inscription en capitales latines : ... NINONI... EH † (peut-être un texte pieux mal interprété par le lapicide, du genre de *in nomine domini Jhesu* †). Date probable : vers l'an mil. Voir § 168.

BIBLIOGRAPHIE. — E. BRATE, *Ölands runinskrifter*, p. 14; *D. R.* 411; Magnus OLSEN, *Karlevi-stenen*, Avhandlinger utg. av det norske videnskaps-Akademi i Oslo, II. Hist.-filos. Klasse, 1956, n. 1, Oslo, 1957; Sv. B. F. JANSSON, *The runes of Sweden*, p. 124-126.

95. — *Gårdby kyrkogård*, Öland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *harþruþr raisti stain þinsa aiftiR sun sin smiþ trak kuþan halfburin bruþiR ans sitr karþum brantr riti iak þu raþa khn*

TRADUCTION : Härtrud a élevé cette pierre à (la mémoire de) son fils Smed, un bon *dreng*. Halvboren, son frère, est en Russie. Brand sculpta correctement, donc on peut interpréter.

COMMENTAIRE. — *Halfburin* est un surnom « demi-frère », plus qu'un vrai nom propre; *Karþum* = *Garðum*, cf. *Garðaríki* « la Russie », plutôt que le nom ancien de Gårdby, encore que cette dernière hypothèse ne soit pas à écarter tout à fait; *khn* : erreur du lapicide pour *kan; dreng* : cf. § 155.

BIBLIOGRAPHIE. — E. BRATE, *Ölands runinskrifter*, p. 91; Sv. B. F. JANSSON, *Till tolkningen av Gårdby-stenen på Öland*, A. N. F., LXII, 1947, p. 186-195; RUPRECHT, n° 190.

GÖTALAND

96. — *Bjälbo*, Göstrings härad, Östergötland.

TRANSLITTÉRATION : *trikiaR rispu stin þisi aft krib kilta sin lufi rist runaR þisR iuta sunr*

TRADUCTION : Les *drengs* ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Grep, leur compagnon de guilde. Lofe a gravé les runes, le fils de Jute.

COMMENTAIRE. — Sur *dreng*, cf. § 155; la mention d'une guilde en milieu rural vers le milieu du XI^e^ siècle est un fait capital pour l'histoire des institutions; peut-être s'agit-il d'une guilde réunissant les *drengs?*

BIBLIOGRAPHIE. — *Ög.* 64; RUPRECHT, n° 64; S. B. F. JANSSON, *article cité*, p. 268, § 155.

97. — *Högby kyrka*, Göstrings härad, Östergötland. — Deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : 1. *þukir respi stin þansi eftiR asur sin muþur bruþur sin iaR eataþis austr i krikum;* 2. *kuþr karl kuli kat fim syni feal o furi frukn treks asmutr aitaþis asur austr i krikum uarþ o hulmi halftan tribin kari uarþ a tuti auk tauþr bui þurkil rist runaR*

TRADUCTION EN SUÉDOIS MODERNE (Sv. B. F. Jansson) : Torgärd reste denna sten efter Assur, sin morbroder. Han ändades österut i Grekland.

Söner fik Gulle, en god bonde, fem.
Vid Fyris föll Asmund, den orädde kämpen.
Assur omkom i öster i Grekland,
Halvdan blev på Bornholm dräpt,
Kåre dog ..., död är ock Boe.
Torkel ristade runor.

TRADUCTION : Torgärd a élevé cette pierre à (la mémoire d') Assur, son oncle maternel, qui périt à l'Est en Grèce.

Gulle, un homme de bien, engendra cinq fils :
A Fyris tomba Asmund, le guerrier sans peur;
Assur périt à l'Est chez les Grecs;

Halvdan fut tué à Bornholm (ou : en combat singulier),
Kåre mourut (?) à *tuti* et Boe aussi est mort.
Torkel a gravé les runes.

COMMENTAIRE. — Deux fautes de gravure : *sin* est répété à tort, *treks* est pour *trekR*. Ce texte représente sans doute le sommet de la poésie épigraphique de l'âge des Vikings. *Fyris* est le nom de la plaine d'Uppsala, traversée par le Fyriså; un combat illustre, plus ou moins mythique, s'y livra vers 980-990 : s'agit-il de lui ici? (voir aussi N° 128 et § 158). *Tuti* a été interprété par plusieurs auteurs comme Dundee en Écosse et parfois comme l'île d'Anholt (*Andundi*) au Danemark; cela reste très incertain. *Holm* est susceptible de deux interprétations également satisfaisantes : soit (Born)holm, soit *holm(gang)* « le combat en duel ». Date probable : vers 1010.

BIBLIOGRAPHIE. — *Ög.* 81; RUPRECHT, n° 60-61; K. G. LJUNGGREN, *Minnestrofen på Högbystenen*, A. N. F., LXXIX, 1964, p. 43-62.

98. — *Stora Ek*, Eks socken, Vadsbo härad, Västergötland.

TRANSLITTÉRATION : *utr skalt raisti stain þinsi aftir þurstain sun sin auk stain bru karþi firir is ati þria buia i homri auk þria tiauku marka at airiki*

TRADUCTION : Udd le scalde a élevé cette pierre à (la mémoire de) Torsten son fils et fit une chaussée pavée pour (lui). Il possédait trois fermes dans le *hammarskifte* et 30 marcs chez Erik.

COMMENTAIRE. — Document financier curieux. Le *hammarskifte*, connu par les lois suédoises médiévales, est un mode de partage des terres du village, caractérisé par une grande irrégularité.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 4.

99. — *Råda kyrka*, Kållands härad, Västergötland.

TRANSLITTÉRATION : *þurkil sati stin þasi itiR kuna sun sin iR uarþ tuþr i uristu iR bþiþus kunukaR*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Þorkell satti sten þannsi æftiR Gunna, sun sinn, eR varð dødr i orrostu eR barðusk kunungaR.

TRADUCTION : Torkel a placé cette pierre à (la mémoire de) Gunne, son fils; il trouva la mort dans la guerre que se livrèrent les rois.

COMMENTAIRE. — On peut penser à la bataille de Svolder, en 1000, ou à celle du Helgeå en 1025; voir une discussion analogue pour le N° 117.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 40.

100. — *Härlingstorp,* Edsvära socken, Skånings härad, Västergötland.

TRANSLITTÉRATION : *tula sati sten þ[ensi eft]iR kR sun sin harþa kuþon trok sa uarþ tuþr o uastr uakm i uikiku*

TRADUCTION : Tole a placé cette pierre à (la mémoire de) *GeR* (?), son fils, un « très bon *dreng* », qui a trouvé la mort sur la route de l'Ouest en expédition de Viking.

COMMENTAIRE. — Sur *dreng*, cf. § 155; sur *vîking*, fém. « expédition de Viking », cf. § 152.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 61; RUPRECHT, n° 37.

101. — *Backgården,* Bolums socken, Valle härad, Västergötland.

TRANSLITTÉRATION : *suen gislar sun let gira bro þæsa firir sial sina ok [fa]þur sins þat ær ret h[u]ærium at biþia batær*

TRADUCTION : Sven Gislarson a fait faire ce « pont » pour son âme et celle de son père. Il est correct pour chacun de prier (ici) son *Pater.*

COMMENTAIRE. — Texte tardif (XII^e siècle), intéressant par la transcription d'un mot latin.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 76.

102. — *Ås kyrka,* Åse härad, Västergötland et *Hobro 2,* Onsild herred, Jutland, Danemark.

TRANSLITTÉRATION : 1. *þuri risti stn þansi efti karl sin fEla[ka] hrþa kuþon [t]rk.* 2. *þuriR risþi stin þaqsi aufti karl hin kuþqa fElaka sin harþa kuþqan trEk*

TRADUCTION : 1. Tore a élevé cette pierre à (la mémoire de) Karl, son compagnon, un très bon *dreng.* 2. Tore a élevé cette

pierre à (la mémoire de) Karl le Bon, son compagnon, un très bon *dreng*.

COMMENTAIRE. — Les deux inscriptions se répondent, élevées l'une (1) au lieu d'origine de Karl, l'autre au lieu de son décès (2). Toutes deux présentent des traits suédois. Nous avons unifié les translittérations selon le système des *D. R.* Sur *dreng*, cf. § 155.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 112; RUPRECHT, n° 40; *D. R.* 127.

103. — *Vårkumla kykogård*, Frökinds härad, Västergötland. — Pierre tombale romane.

TRANSLITTÉRATION : † *hær liggia faþhar tver hiþinn ok enarr hæto þer*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Hær liggia fæðgar tver Heðinn ok Enarr heto þer.

TRADUCTION : Ici reposent le père et le fils, tous deux; Hedin et Enar sont leurs noms.

COMMENTAIRE. — XII^e^ siècle. L'un des premiers exemples de vers rimés en suédois (cf. § 178), mais l'allitération initiale est conservée.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 138.

104. — *Timmele kyrkogård*, Redvägs härad, Västergötland.

TRANSLITTÉRATION : *seytr sati stein eftiR ystin kuþ hialbi saul hans auk kus muþiR hilakR kristr i himin riki*

TRADUCTION : Seytr (?) a placé cette pierre à (la mémoire d') Østen. Que Dieu aide son âme, et la mère de Dieu et le saint Christ dans le royaume des cieux.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 186.

105. — *Dalum kyrka*, Redvägs härad, Västergötland.

TRANSLITTÉRATION : *tuki auk þiR bryþr ristu stin þesi eftiR bryþr sina eR uarþ tuþr uestr en anar austr*

TRADUCTION : Toke et ses frères ont élevé cette pierre à (la mémoire de) leurs frères. L'un trouva la mort à l'Ouest et l'autre à l'Est.

BIBLIOGRAPHIE. — *Vg.* 197; RUPRECHT, n° 43.

106. — *Nöbbele*, Östra Torsås socken, Konga härad, Småland. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *rostein auk eilifR aki auk hakun reisþu þeiR sueinaR iftiR sin faþur kubl kenilikt* [e]*ftiR kala tauþan þy mun ko...m kitit uerþa meþ sin lifiR auk stafiR run*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE (en nordique occidental) :

H]róðstein ok Eilifr
Áki ok Hákon
reistu þeir sveinar
eptir sinn fǫður
kumbl kenniligt
eptir Kala dauðan
þvi mun gó[ðs mans]
[u]m getit verða
meðan steinn lifir
ok stafir rún[a].

TRADUCTION : Rosten et Eiliv, Åke et Håkon, les jeunes gens, ont élevé à (la mémoire de) leur père Kale, qui est mort, un monument facile à reconnaître. C'est pourquoi il doit être rappelé comme un homme de bien tant que vivront la pierre et les traits des runes.

COMMENTAIRE. — L'un des très rares textes entièrement versifiés. Pour l'avant-dernier vers, cf. N° 124 *bis*.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sm.* 16.

107. — *Rörbro*, Nöttja socken, Sunnerbo härad, Småland.

TRANSLITTÉRATION : *asur karþi kubl þesi eftiR uit faþur sin han uaR mana mestr uniþikr uaR* [in]*tr mataR uk umun hats kuþr þi*[k]*n kustru kuþa hafþi*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE (nordique occidental) : Qzurr gerði kumbl þessi eptir Eyvind, fǫður sinn.

Hann var manna mestr úníðingr,
var yndr matar ok ómunr hatrs,
góðr þegn Guds trú góða hafði.

TRADUCTION : Assur a fait ce monument à (la mémoire d') Eyvind son père. Il était de (tous) les hommes le moins capable d'infamie, il se plaisait à (donner) la nourriture, mais n'aimait pas la haine. Bon *þegn*, il avait foi en Dieu (qui est) bon.

COMMENTAIRE. — Sur *þegn*, cf. § 155. Remarquable alliance des vertus du chef de l'époque païenne et de celles du chrétien; pour *uniþikr*, cf. Nº 118.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sm.* 37.

108. — *Tuna*, Ryssby socken, Sunnerbo härad, Småland.

TRANSCRIPTION : ᛏᚢᛘᛁ ᚱᛁᛋᛏᛁ ᛋᛏᛁᚾ ᚦᚨᚾᛋᛁ ᛁᚠᛏᛁᚱ ᚨᛋᚢᚱ ᛒᚱᚢᚦᚢᚱ ᛋᛁᚾ ᚦᚨᚾ ᚨᚱ ᚢᚨᚱ ᛋᚴᛁᛒᚨᚱᛁ ᚼᚱᚼᛚᛋ ᚴᚢᚾᚢᚴᛋ

TRANSLITTÉRATION : *tumi risti stin þansi iftiR asur bruþur sin þan aR uaR skibari hrhls kunuks*

TRADUCTION : Tune a élevé cette pierre à (la mémoire d')Assur son frère, celui qui était chef de navire du roi Harald.

COMMENTAIRE. — On hésite sur l'identification du roi Harald : Harald le Sévère, roi de Norvège (1047-1066); Harald Harfot, roi d'Angleterre (1035-1040) ou Harold, roi d'Angleterre (1066)? Le second est le plus vraisemblable.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sm.* 42; RUPRECHT, nº 52.

EXPANSION SUÉDOISE EN RUSSIE

109. — *Berezanj*, Ukraine, sur le Dnjepr inférieur.

TRANSLITTÉRATION : *krani kerþi ha[l]f þisi iftir kal filaka si[n]*

TRADUCTION : Grane a fait ce tombeau pour Karl, son camarade.

COMMENTAIRE. — C'est le seul texte runique intelligible trouvé sur l'*austrvegr*. — *half* est sans doute *hválf*, suéd. mod. *valv* « voûte », au sens de « caveau, sarcophage »; la pierre inscrite devait être l'une des extrémités d'un caisson en pierres. Sur *félagi*, cf. § 155. Date probable : fin du XIe siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — T. J. ARNE, *Den svenska runstenen från ön Berezanj*, Fornvännen, 1914, p. 44-48; notices de E. WESSÉN sous *U.* 170 et *U.* 379; RUPRECHT, nº 194.

DANEMARK

110. — *Hedeby 1,* Haddeby Kirchspiel, Kr. Gottorf, Schleswig-Holstein. — Deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : *þurlf rispi stin þąnsi himþigi suins eftiR erik filaga sin ias uarþ // tauþr þą trekiaR satu um haiþa bu ian han uas sturi matr tregR harþa kuþr*

TRADUCTION : Thorulv, fidèle de Sven, a élevé cette pierre à (la mémoire de) Erik, son compagnon, qui trouva la mort quand les *drengs* assiégèrent Hedeby; et il était pilote, un très bon *dreng.*

COMMENTAIRE. — La fin du texte (depuis *ian*) est écrite en *samstavsruner,* ligatures runiques où les caractères de chaque mot sont combinés autour d'une haste verticale commune; on n'en retrouve que sur une seule autre inscription danoise (*D. R.* 220). Les runes *s* présentent les deux formes ᛋ et ᛊ; ce texte offre les premiers exemples connus des runes pointées ᚽ *e* et ᚴ *g* (cf. § 187).

Texte important par les lumières qu'il donne sur l'organisation de la *hirð* et sur l'histoire de Hedeby, la métropole du Jutland méridional qui a précédé Slesvig. *himþigi* est un équivalent danois de *hirðmaðr* ou *huskarl,* cf. § 155; *félagi* et *drengr* ont déjà été commentés. Le *styrimaðr* est le pilote d'un navire de guerre. Le siège de Hedeby par Sven peut être soit l'un des sièges de la ville par Sven Tveskæg, dans les dernières années du x^e^ siècle, soit celui fait par Sven Estridsen en 1051, les défenseurs étant dans le premier cas des Allemands et dans le second des Norvégiens. La première hypothèse est la plus vraisemblable. On a vu dans la nécropole à stèles inscrites de Hedeby (*D. R.* 1 à 4) une imitation des stèles royales de Jelling (N^os^ 114 et 115) dues au père de Sven Tveskæg (Jankuhn).

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 1; S. GUTENBRUNNER, *Die gebundenen Runen des Eriks-steins,* Offa, IX, 1951, p. 77 et suiv.; H. JANKUHN, *Haithabu,* 2^e^ éd., Neumünster, 1955, p. 84-88; RUPRECHT, n° 12; W. LAUR, *Runendenkmäler in Schleswig-Holstein,* Neumünster, 1961, p. 34.

111. — *Hedeby 2* et *4*. — Deux pierres concernant le même personnage.

TRANSLITTÉRATION : 1º *ąsfriþr karþi kumbl þaun ąft siktriku sun sin qui knubu*; 2º *ąsfriþr karþi kubl þausi tutiR uþinkaurs ąft siktriuk kunuk sun sin auk knubu kurmR raist runaR*

TRADUCTION : 1º Asfrid a fait ces monuments à (la mémoire de) Sigtryg, son fils et (celui de) Gnupa; 2º Asfrid, fille d'Odinkar, a fait ces monuments à (la mémoire du) roi Sigtryg, son fils et (celui de) Gnupa. Gorm a gravé les runes.

COMMENTAIRE. — Ces deux textes sont le témoignage le plus sûr que l'on possède sur la dynastie suédoise qui gouverna au cours du xᵉ siècle Hebedy et ses environs. La première inscription montre d'ailleurs des traits graphiques suédois : formes ᛋ et ᚿ pour les runes *a* et *n*. On sait que le roi Gnupa fut vaincu et contraint au baptême par le roi allemand Henri Ier en 934. La mort de Sigtryg se place donc sans doute vers la fin du xᵉ siècle. L'usage d'élever plusieurs stèles au même mort paraît être une tradition suédoise (cf. Nºs 78 et 102). — *qui*, erreur pour *quk*.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 2 et 4; JANKUHN, *ouvr. cité*, p. 81-83; LAUR, *ouvr. cité*, p. 32.

112. — *Hebedy 3*. — Deux faces inscrites; près d'un tumulus.

TRANSLITTÉRATION : *suin kunukR sati stin uftiR skarþa sin himþiga ias uas farin uestr iąn nu // uarþ tauþr at hiþa bu*

TRADUCTION : Le roi Sven a placé (cette) pierre à (la mémoire de) Skarde son fidèle, qui avait été en expédition à l'Ouest, mais a maintenant trouvé la mort à Hedeby.

COMMENTAIRE. — Le texte de la première face comporte 4 lignes verticales alternativement montantes et descendantes. Pour *g*, rune pointée comme sur le Nº 110. Le roi Sven est sûrement Sven Tveskæg, mort en 1014, et l'expédition à l'Ouest doit être un de ses raids contre l'Angleterre à partir de 994, car on ne faisait plus de tumulus sous Sven Estridsen. Pour *himþigi*, cf. Nº 110; c'est le seul monument élevé par un chef à son fidèle, alors que l'inverse est la règle.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 3; JANKUHN, *ouvr. cité*, p. 83-84; RUPRECHT, n° 16; LAUR, *ouvr. cité*, p. 36.

113. — *Læborg*, Malt herred, Ribe amt, Jutland. Deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : *rhafnuka tufi hiau runaR þasi aft // þurui trutnik sina*

TRADUCTION : Tue, descendant de Rafn, a sculpté ces runes à (la mémoire de) Thyre, sa reine.

COMMENTAIRE. — Pierre étroitement apparentée à celle de Bække (*D. R.* 29) : « Tue, descendant de Rafn, Funden et Gnyble, eux trois ont fait le tumulus de Thyre ». Elle pose le même problème historique : Thyre est-elle la reine, femme de Gorm l'Ancien, célébrée sur l'inscription de Jelling (N° 114)? L'identification est fort vraisemblable, bien que *trutnik* (dan. mod. *dronning*) puisse certainement désigner une dame noble et non pas uniquement l'épouse d'un roi, et bien que Thyre soit un nom de femme assez fréquent. Voir le commentaire de l'inscription suivante.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 26; K. M. NIELSEN, *Bække-Læborg stenene og den lille Jelling-sten*, Aarbøger, 1954, p. 252-264.

114. — *Jelling 1*, Tørrild herred, Vejle amt, Jutland. Deux faces inscrites; trois lignes verticales remontantes sur la première, une sur la seconde.

TRANSLITTÉRATION : *kurmR kunukR k[ar]þi kubl þusi aft þurui kunu // sina tanmarkaR but*

TRADUCTION : Le roi Gorm a fait ce monument à (la mémoire de) Thyre, sa femme, l'« amélioration du Danemark ».

COMMENTAIRE. — C'est, avec le suivant, le texte le plus fameux de toute l'épigraphie runique danoise; cf. § 157. Il n'y a aucun doute sur l'identité du roi Gorm, qui est Gorm l'Ancien, le dernier roi païen du Danemark, qui vivait dans le second tiers du X^e^ siècle, ni sur celle de sa femme, la reine Thyre. Mais il existe toute une littérature sur le sens de la dernière expression, *tanmarkaR but*. Première question : à qui se rapporte-t-elle? est-ce à la reine Thyre, comme l'unanimité des runologues l'admit

jusqu'en 1927, ou au roi Gorm, comme le proposa alors Hans Brix? La syntaxe peut admettre les deux solutions (simple épithète ou « encadrement », cf. Nº 116); l'histoire connaît des « améliorations » à porter au crédit de Gorm — avant tout l'unification du pays —, la légende seule en attribue à Thyre — la construction du Danevirke. Seconde question, commandée par la solution donnée à la première : quel est le sens exact de *but* (dan. mod. *bod*)? S'agit-il d'un progrès matériel ou d'une gloire accrue? d'une « amélioration » ou d'un « ornement »? Le débat reste ouvert.

En tout cas, cette pierre forme, avec la suivante, deux tumulus, des alignements de pierres levées et une église, un élément d'un grandiose ensemble funéraire et cultuel, d'abord païen, puis chrétien, dont la véritable signification archéologique n'a été éclaircie qu'en 1941 par les recherches d'Ejnar Dyggve.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 41; K. M. NIELSEN, *Kan Danmarkar bot betyde Danmarks bødning?* Aarbøger, 1946, p. 267-275; Ejnar DYGGVE, *La fouille du tertre royal Sud à Jelling*, Acta Archaelogica, XIII, 1942, p. 65-99, et *Jellingkongernes mindesmærker*, Festskrift i Anledning af Vejle Amts historiske Samfunds 50-aars Jubilæum, Kolding, 1956; A. BÆSKTED, *Jyllands Runestene*, Copenhague, 1948, p. 28; E. DYGGUE, *Mindesmærkerne i Jelling*, Copenhague, 1964.

115. — *Jelling 2.* — Grand bloc de pierre triangulaire; une face porte l'image d'un dragon au-dessus d'un navire stylisé; la seconde une Crucifixion; l'inscription occupe entièrement la troisième face (4 lignes horizontales) et se continue par une ligne horizontale au bas de chaque autre face.

TRANSLITTÉRATION : *haraltr kunukR baþ kaurua kubl þausi aft kurm faþur sin auk aft þqurui muþur sina sa haraltr ias sąR uan tanmaurk // ala auk nuruiak // auk tani karþi kristną*

TRADUCTION : Le roi Harald a ordonné de faire ce monument à (la mémoire de) Gorm son père et à (celle de) Thyre, sa mère, ce Harald qui a gagné pour lui tout le Danemark et la Norvège et qui a rendu les Danois chrétiens.

COMMENTAIRE. — L'ornementation du bloc (en particulier le style du dragon où J. Brøndsted a reconnu « the anglian beast ») et la disposition du texte en lignes horizontales (et non verticales, comme sur le N° 114) révèlent très vraisemblablement une influence anglo-saxonne venue avec la mission chrétienne. On a reconnu, de façon moins convaincante, des influences venues de l'Allemagne ottonienne dans la scène de la Crucifixion. Certaines graphies, comme *tanmaurk* (cf. *tanmarkaR* sur le texte précédent) et *þąurui* (en face de *þurui*) ont paru être des indices d'une influence norvégienne. Ainsi ce monument insigne de la fierté nationale danoise serait un témoignage du cosmopolitisme régnant dans le Nord à la fin du x^e siècle.

Harald « à la dent bleue», fils de Gorm et de Thyre, a régné dans la seconde moitié du x^e siècle, jusque vers 985. Si l'unification du Danemark et sa conversion sont des faits certains, la conquête de la Norvège est présentée par l'inscription d'une façon bien trop catégorique : le roi danois n'acquit qu'une sorte de suzeraineté, au reste assez éphémère, sur certaines régions du Sud.

Plusieurs auteurs ont soutenu que l'inscription avait dû être gravée en deux fois (depuis Sune Lindqvist, 1931) : le début seul, l'inscription dédicatoire, daterait des années immédiatement postérieures à la mort de Gorm (soit vers 950); l'éloge de Harald aurait été ajouté après la mort du roi (soit vers 985). De fait, les signes de division entre les mots ne sont pas les mêmes dans les deux parties du texte : deux points superposés jusqu'à *sina*, un seul ensuite. Il ne s'agit, au mieux, que d'une possibilité.

La fin du texte est probablement en prose rythmée avec des allitérations voulues : *sa*... *sąR* et *tan*maurk... *tani* (observation de G. Schütte). L'inscription de Jelling serait alors dans une certaine mesure conforme au schéma de tant de textes funéraires suédois (plus récents, il est vrai) : dédicace prosaïque, éloge plus ou moins poétique.

Sur le contexte archéologique, voir le commentaire de l'inscription précédente et le § 157.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 42; Gudmund SCHÜTTE, Danske Studier, 1941, p. 107; Harry ANDERSEN, *Har en Nordmand ristet Indskriften paa den store Jelling-sten?* Sprog og Kultur,

XIV, 1945, p. 49-55; Hans CHRISTIANSSON, *Jellingstenens bildvärld,* Kuml, III, 1953, p. 72-101; Sune LINDQVIST, *Den stora Jellingstenen,* Kungl. humanistiska vetenskapssamfundet i Uppsala, Årsbork, 1952, p. 197-205; BÆKSTED, *ouvr. cité,* p. 30.

116. — *Sønder Vissing 1,* Tyrsting herred, Århus amt, Jutland. — 4 lignes verticales.

TRANSLITTÉRATION : *tufa lEt kaurua kubl mistiuis tutiR uft muþur sina harats hins kuþa kurms kuna sunaR*

TRADUCTION : Tove, fille de Mistivoj, a fait faire (ce) monument à (la mémoire de) sa mère, (elle), la femme de Harald le Bon, fils de Gorm.

COMMENTAIRE. — La construction stylistique du texte est un exemple frappant d'« encadrement » (*omramning*), à rapprocher de celui qui se trouve peut-être sur la petite pierre de Jelling (N° 114); mais la place de *kuna* (en tête de la dernière ligne) reste une singularité : peut-être est-ce un renvoi à insérer entre *sina* et *hara(l)ts*. Harald le Bon est Harald « à la dent bleue », héros du texte précédent. Mistivoj, père de Tove, est un prince slave, roi des Obodrites, mort vers 990. Texte rythmé, mais non régulièrement versifié.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 55; BÆKSTED, *ouvr. cité,* p. 34.

117. — *Århus 4,* Jutland. — Trois faces gravées; masque de troll sur celle qui porte la dernière ligne du texte (cf. § 149 et N° 129).

TRANSLITTÉRATION : *kunulfR auk augutr auk aslakR auk rulfR rispu stin þansi eftiR ful felaka sin iaR uarþ... tuþr þą kunukaR barþusk*

TRADUCTION : Gunulv, Øgot, Aslak et Rolf ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Ful, leur compagnon, qui trouva la mort... quand les rois combattirent.

COMMENTAIRE. — Il peut s'agir de la bataille de Svolder en 1000 ou de tout autre combat entre des rois (par exemple Helgeå, 1025) ou des « rois de la mer »; expression semblable sur le N° 99.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 66; RUPRECHT, n° 19; BÆKSTED, *ouvr. cité,* p. 48.

118. — *Århus 6.* — Deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : *[t]usti auk hufi auk þiR frebiurn risþu stin þąnsi eftiR ąsur saksa filaka sin harþa // kuþan trik saR tu mana mest uniþikR saR ati skib miþ arną* +

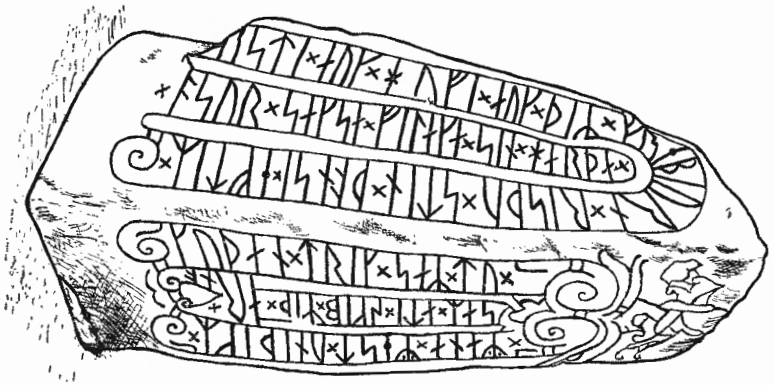


Fig. 10. — Pierre d'Århus 6

TRADUCTION : Toste et Hove et (avec) eux Frebjørn ont élevé cette pierre à (la mémoire d')Asser Saxe, leur compagnon, un très bon *dreng*, qui mourut de (tous) les hommes le moins capable d'infamie, (et) qui possédait un navire avec Arne.

COMMENTAIRE. — Le libellé de cette inscription est proche de celui de nombreux textes du Götaland. Le vers *saR do manna mæst uniþingR* se retrouve sur deux inscriptions du Småland (*Sm.* 5 et *Sm.* 37 = N° 107) et une de l'Östergötland (*Ög.* 77); cf. § 178. Sur *dreng*, cf. § 155; sur le partage des navires, cf. N° 129.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 68; RUPRECHT, n° 13; BÆKSTED, *ouvr. cité*, p. 50.

119. — *Ålum 3* et *4*, Sønderlyng herred, Viborg amt, Jutland.

TRANSLITTÉRATION : 1° *uikutr risþi stin þąnsi iftiR ąski sun sin kuþ hialbi hąns silu uil;* 2° *þurui uikuts kuną lit risa stin þąnsi eftiR þurbiurn sun sibu sustlik sin is hun hukþi bitr þąn suasum suni*

TRADUCTION : 1º Vigot a élevé cette pierre à (la mémoire d')Esge, son fils. Que dieu aide bien son âme; 2º Thyre, femme de Vigot, a fait élever cette pierre à (la mémoire de) Thorbjørn, fils de Sibbe, son cousin, qu'elle aimait mieux qu'un fils à elle.

COMMENTAIRE. — Les deux pierres, trouvées en 1890 et 1902 à proximité de l'église d'Ålum, se rapportent à la même famille; la première porte sur une autre face l'image d'un cavalier tenant un gonfanon. Il est probable que la seconde inscription est postérieure à la première et garde le souvenir d'une adoption intervenue après la mort du fils. *sustlik* (*systlingr*) désigne sans doute le « fils de la sœur du père »; *suasum* (dat. de *suas*) *suni* a été interprété comme « un fils à elle » ou « un fils cher ». Les deux textes paraissent gravés par le même lapicide.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 96-97; BÆKSTED, *ouvr. cité*, p. 66-68.

120. — *Asmild*, Viborg amt, Jutland. Pierre trouvée en 1950 en remploi dans un clocher du XII^e^ siècle. Deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : *þurkutr þurkus tutiR þkuþulfs sunar sati stin þąsi iftiR busa // uir sin tiþita mąn muaR h... tutur*

TRADUCTION : Thorgund, fille de Thorgot, fils de Thjodulv (?), a placé cette pierre à (la mémoire de) Bose, son mari, *tidendamaðr* chez Mø, fille de H... (?).

COMMENTAIRE. — Interprétation encore partiellement incertaine. — *þkuþulf* peut correspondre soit à *þiuþulf* (Thjodulv), soit à *kuþulf* (Godulv). *tiþita mąn* peut être un titre en *-mand* non attesté ailleurs, mais on a aussi proposé de comprendre *tiþita mąn munR h*[*arma þurkus*] *tutur* « la grandeur de l'événement causera le deuil de la fille de Thorgot » : c'est un bon exemple des difficultés que peut offrir un texte dont le déchiffrement est cependant aisé.

BIBLIOGRAPHIE — E. MOLTKE, Politiken, 10 octobre 1950; Gerd HØST, *To danske runeinskrifter*, N.T.S., XVI, 1952, p. 334-341; K. M. NIELSEN, *Runestenen i Asmild*, Runer og Rids, Festskrift til Lis Jacobsen, Copenhague, 1952, p. 19-25.

121. — *Egå*, Øster Lisbjerg herred, Randers amt, Jutland.

TRANSLITTÉRATION : *alfkil uk hns suniR rispu stin þansi*

ift mana sin frinta þans uas lantirþi kitils þis nuruna

TRADUCTION : Alvkil et ses fils ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Manne leur parent, qui était garde de la terre (?) chez Kjeld le Norvégien.

COMMENTAIRE. — Le sens de *lantirþi* (*landhirðir*) est discuté; cf. *féhirðir* « personne qui a l'argent d'autrui en sa garde »; mais il peut s'agir aussi d'une sorte d'agent royal.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 107; K. G. LJUNGGREN, *art. cité* sous le N° 86.

122. — *Mejlby,* Støvring herred, Randers amt, Jutland. — 4 lignes verticales alternativement montantes et descendantes.

TRANSCRIPTION : ᚴᚾᛁ ᚱᛁᛋᛒ ᛋᛏᛁᚾ ᚦᛅᚾᛋᛁ ᛅᚠᛏ ᚴᛋᚴᛚ ᛋᚢᚾ ᛋᛁᚾ ᛁᚼᛋ ᛏᛅᚢᚦᚱ ᚢᛅᚱᚦ ᛘᛅᚦ ᚠᚢᚱᛁ ᛁ ᚢᚱᛅ ᛋᚢᛏᛁ

TRANSLITTÉRATION : *ąni risþ stin þansi aft ąskl sun sin ias taupr uarþ maþ þuri i ura suti*

TRADUCTION : Âne a élevé cette pierre à (la mémoire d')Eskil, son fils, qui trouva la mort avec Thore dans l'Øresund.

COMMENTAIRE. — Événement inconnu. On rappellera ici que certains historiens admettent que la bataille de Svolder s'est livrée dans l'Øresund, mais cette thèse est improbable. Date probable : x^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 117; BÆKSTED, *ouvr. cité*, p. 74; RUPRECHT, n° 1.

123. — *Rønninge,* Åsum herred, Odense amt, Fionie.

TRANSLITTÉRATION : *suti sati stain þansi aft ailaif bruþur sin sun ąskaus rauþum skialta*

TRADUCTION : Sote a placé cette pierre à (la mémoire d')Elev, son frère, fils d'Asgot au rouge bouclier.

COMMENTAIRE. — Cf. § 159. Sote a aussi gravé l'inscription suivante.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 202.

124. — *Glavendrup,* Skamby sogn, Skam herred, Odense amt, Fionie. — Le bloc inscrit forme la proue d'un alignement de pierres en forme de navire et se dresse sur un petit tertre; les fouilles

n'ont cependant pas révélé de tombe correspondant à l'époque probable de ce monument funéraire (début du xᵉ s.). Le site comporte un tumulus de l'âge du Bronze et la pierre elle-même porte des cupules de cette époque. Trois faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : *raknhiltr sati stain þąnsi auft ala saulua kuþa uia liþs haiþuiarþan þiakn // ala suniR karþu kubl þausi aft faþur sin auk hąns kuna auft uar sin in suti raist runaR þasi aft trutin sin þur uiki þasi runaR // at rita sa uarþi is stain þansi ailti iþa aft ąnąn traki*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Ragnhildr satti sten þænsi æft Alla sǫlwa, goþa wea, liþs heþwarþan þægn. Alla syniR gærþu kumbl þøsi æft faþur sin ok hans kona æft wær sin. Æn soti rest runaR þæssi æft drottin sin. Þor wigi þæssi runaR. At rita sa wærþi æs sten þænsi *ailti* æþa æft annan dragi.

TRADUCTION : Ragnhild a placé cette pierre à (la mémoire d')Alle le blême (?), desservant des sanctuaires, *þegn* de haut rang dans la *liđ*. Les fils d'Alli ont fait ce monument à (la mémoire de) leur père, et sa femme à (la mémoire de) son mari. Et Sote a gravé ces runes à (la mémoire de) son seigneur. Que Thor bénisse ses runes. Que devienne un infâme (?) celui qui détruirait (?) cette pierre ou la déplacerait à (la mémoire d')un autre. (D'après L. Jacobsen.)

COMMENTAIRE. — L'une des plus longues inscriptions danoises (210 runes). Inscription étroitement apparentée à celle de Tryggevælde (ci-dessous Nº 125) : toutes deux ont même auteur, Ragnhild, et ont été gravées par le même lapicide.

NOTES TEXTUELLES : *saulua* peut être un nom d'homme, Sølve (isl. Sǫlvi), un nom de peuplade (inconnue) ou un surnom, « le blême ». *uia* a été interprété soit comme *via* « des sanctuaires » (gén.), soit comme *eyja* « des îles », et en ce cas, complément de *liþ* : « le contingent des îles », soit encore comme le début de *vi(g)aliþ* « troupe des guerriers ». Sur *þegn* et *liđ*, cf. § 155. *trutin* (*drottin*) est le terme technique qui désigne le chef d'une *hirđ*, d'un groupe de fidèles armés qui lui ont prêté serment. *rita* : le mot, attesté sur 4 inscriptions danoises, est une expression d'infamie dont le sens précis est inconnu : « infâme? hors

la loi?». *ailti* est la 3e pers. présent subj. sg. d'un verbe dont le sens est inconnu; on a suggéré « détruire par le feu », « entailler, bûcher ».

Ce texte ancien (sans doute du début du xe s.) est important par les lueurs — encore imprécises — qu'il donne sur la structure de la classe supérieure à l'époque païenne.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 209; Harry ANDERSEN, *Runedansk «ailti»*, A.N.F., LXI, 1946, p. 171-181 et LXXI, 1956, p. 248; Eric ELGQVIST, *Vad betyder det runedanska «ailti»?*, A.N.F., LXXII, 1957, p. 25-29; H. ANDERSEN, *Hvad betyder « uialiþs haiþuiarþan þiakn »?*, A. Ph. Sc., XXV, 1960, p. 1-30; Erling ALBRECTSEN, *Til en ræde vorde den*, Skalk (Aarhus), 1959, 3, p. 19-27.

124 *bis*. — *Tillitse*, Sønder herred, Maribo amt, Lolland. — Avec croix; 3 faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : *eskil sulka sun let resa sten þena eft sialfan sik e mun stanta meþ sten lifiR uitrint su iaR uan eskil // kristr hialbi siol hans aok santa migael // toki risti runaR eftiR [þ]oru stiubmoþur sina kunu koþa*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Eskil Sulkasun let resa sten þænna æft sialfan sik.

E mun standa
mæþ sten lifiR
witrind su
ær wan Eskil.

Kristi hialpi siol hans ok santa Michael. Toki risti runar æftiR þoru, stiuþmoþur sina, konu goþa.

TRADUCTION : Eskil fils de Sulke a fait élever cette pierre à lui-même. Toujours durera, tant que la pierre vivra, ce témoignage qu'Eskil a fait. Que le Christ et saint Michel aident son âme. Toke a gravé (ces) runes à (la mémoire de) sa belle-mère Thora, une femme de bien.

COMMENTAIRE. — La pierre porte en réalité deux inscriptions indépendantes. L'inscription d'Eskil détonne en milieu danois : pierre élevée à soi-même (cf. § 156), comme en Suède; invocation à saint Michel, comme à Bornholm (cf. N° 132); enfin le *helming*

« *mæþ sten lifiR* » se retrouve presque identique sur une pierre du Småland (Nº 106). Notons cependant que le premier *helming* se retrouve sur une pierre danoise (*E mun san*[*nas*], *D. R.* 229 Sandby 3) : c'est un bon exemple des lieux communs de la poésie runique évoqués, § 178. L'inscription de Toke est en revanche parfaitement banale.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 212.

125. — *Tryggevælde*, Karise sogn, Fakse herred, Præstø amt, Sjælland. — 3 faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : *raknhiltr sustiR ulfs sati stain þnnsi auk karþi hauk þąnsi auft auk skaiþ þaisi kunulf uar sin kląmulan man sun nairbis faiR uarþa nu futiR þąi betri // sa uarþi at rita is ailti stain þąnsi // iþa hiþan traki*

TRADUCTION : Ragnhild, sœur d'Ulv, a placé cette pierre et a fait ce tumulus et ce navire à (la mémoire de) Gunulv son mari, un homme à la forte voix (??), fils de Nærve. Peu d'hommes naissent aujourd'hui qui soient meilleurs que lui. Que devienne un infâme (?) celui qui détruirait (?) cette pierre ou l'emporterait d'ici.

COMMENTAIRE. — Le texte a même auteur, même graveur, même style et même clause finale que le Nº 124, auquel on se reportera. *skaiþ* désigne à proprement parler le navire de guerre des Vikings (isl. *skeið*); ici il s'agit d'un alignement de pierres en forme de vaisseau, comme celui qui est encore bien visible à Glavendrup (il a disparu à Tryggevælde). *klamul* est un adjectif, non attesté ailleurs, qui se rattache au même radical que dan. mod. *glam* « bruit, aboiement »; cette « voix forte » servait-elle à commander, à faire des proclamations, à quelque opération magique ou religieuse, on l'ignore. La construction de la première phrase est incorrecte, avec un retour en arrière destiné sans doute à réparer un oubli. Date probable : x^{e} siècle; cf. § 159.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 230; voir aussi les titres cités au Nº 123.

126. — *Fuglie 1*, Skytts härad, Malmöhus län, Scanie.

TRANSLITTÉRATION : *autr risþi stin þąnsi auftiR aupa brupur sin han uarþ taupr ą kutlati kuþ hialbi hans silu*

TRADUCTION : Ønd a élevé cette pierre à (la mémoire d')Øde son frère; il a trouvé la mort à Gotland. Que Dieu aide son âme.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 259; RUPRECHT, n° 30.

127. — *Sövestad,* Herrestads härad, Malmöhus län, Scanie.

TRANSLITTÉRATION : *tuna sati stain þansi aftiR bram bunta sin auk askutr sunR hans han uaR bastr bumana auk miltastr mataR*

TRADUCTION : Tonne a placé cette pierre à (la mémoire de) son mari Bram et (en même temps qu'elle) Asgot, son fils (à lui). Il était le meilleur des notables (?) et le plus généreux en nourriture.

COMMENTAIRE. — Le sens de *bomannr* a été discuté : agriculteur? propriétaire foncier? chef de famille? variété de notables ruraux? ou d'administrateurs royaux? On ne sait.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 291; K. G. LJUNGGREN, *Landman och boman i vikingatida källor,* A.N.F., LXXIV, 1959, p. 115-135.

128. — *Hällestad,* Torna härad, Malmöhus län, Scanie. — 3 pierres inscrites.

TRANSLITTÉRATION : 1° *askil sati stin þansi iftiR tuka kurms sun saR hulan trutin saR flu aigi at ubsalum // satu trikaR iftiR sin bruþr / stin ą biarki stuþan runum þiR // kurms tuka kiku nistiR;* 2° *ąskautr ristþi stin þansi iftiR airu brþur sin ian saR uas himþiki tuka nu skal statą stin ą biarki;* 3° *ąsbiurn himþaki tuka sati stin þasi iftiR tuka bruþur sin*

TRADUCTION : 1° Eskil a placé cette pierre à (la mémoire de) Toke fils de Gorm, son gracieux seigneur, qui n'a pas fui à Uppsala. Les *drengs* ont placé à (la mémoire de) leur frère cette pierre sur la colline, (elle) tient solidement avec (ses) runes. Ils étaient (litt. : allaient) les plus proches de Toke (fils) de Gorm; 2° Asgot a élevé cette pierre à (la mémoire d')Ærre son frère, qui était membre de la *hirð* de Toke. Maintenant la pierre doit se dresser sur la colline; 3° Esbern, membre de la *hirð* de Toke, a placé cette pierre à (la mémoire de) Toke, son frère.

COMMENTAIRE. — Ces trois pierres, élevées par trois de ses compagnons, célèbrent le même défunt. Elles renseignent sur la structure de la *hirð* d'un chef scanien du début du XI^e^ siècle, autrement inconnu, Toke Gormsson, qui avait combattu en Suède. Les membres d'une même *hirð* se nommaient entre eux « frères », ce qui n'implique aucune parenté selon le sang; mais il est remarquable que les trois compagnons aient des noms allitérants, *askil, ąskautr, ąsbiurn,* comme on en trouve souvent dans les vraies familles (ils correspondent aux trois noms normands usuels Anquetil, Angot, Osbern). Sur *trutin,* cf. § 155; *ubsalum :* ce combat d'Uppsala est à rapprocher de celui de Fyris sur le N° 97, mais un lien avec la défaite légendaire de Harald Gormsson à Fyrisvold au X^e^ siècle est peu probable; *trikaR :* sur *dreng,* cf. § 155; *biarki :* c'est, par exception (le nom ordinaire est *høj*), le tumulus funéraire qui est désigné ici par *bjærg; himþiki :* cf. N° 110. La fin du texte 1 (depuis *saR flu aigi*) et celle du texte 2 (depuis *nu skal*) sont en vers (*fornyrðislag*).

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 295 à 297; RUPRECHT, n° 26.

129. — *Västra Strö,* Onsjö härad, Malmöhus län, Scanie. — Deux pierres inscrites, formant avec 5 pierres anépigraphes un cercle autour d'un tumulus.

TRANSLITTÉRATION : 1° *faþiR lit hukua runaR þisi uftiR ąsur bruþur sin is nur uarþ tuþr i uikiku;* 2° *faþiR lit hukua stin þansi uftiR biurn is skib ati miþ anum*

TRADUCTION : 1° Fader a fait sculpter ces runes à (la mémoire d')Asser, son frère, qui au Nord a trouvé la mort en expédition de Viking; 2° Fader a fait sculpter cette pierre à (la mémoire de) Bjørn, qui possédait un navire (en commun) avec lui.

COMMENTAIRE. — La pierre 2 porte, outre le texte, deux gravures; l'une est un masque semblable à celui qui figure sur le N° 117, l'autre est indistincte. Le n. d'h. *faþir* est à proprement parler un surnom, « père ». La mention d'une expédition au Nord paraît se rapporter à un raid en Suède, comme celui du N° 128.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 334-335; RUPRECHT, n° 24.

130. — *Valleberga,* Ingelstads härad, Kristianstads län, Scanie. — Deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : *suen auk þurgutr kiaurþu kuml þisi eftiR mana auk suina || kuþ hialbi siaul þeRa uel ian þeR likia i luntunum*

TRADUCTION : Sven et Thorgot ont fait ce monument à (la mémoire de) Manne et Svenne. Que Dieu aide bien leurs âmes. Mais ils reposent à Londres.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 337; RUPRECHT, n° 25.

131. — *Ny Larsker 1,* Vester herred, Bornholm. — Avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *sasur lit resa sten eftiR aluarþ faþur sin truknaþi han uti meþ ala skibara etki i kristr habi siolu has sten þesi stai eftir*

TRADUCTION : Sasser a fait élever (cette) pierre à (la mémoire de) Hallvard, son père; il se noya au loin avec tout l'équipage. Que sans fin (?) le Christ aide son âme. Cette pierre se dresse à (la mémoire de ce fait).

COMMENTAIRE. — Graphies assez incertaines : *habi = hialbi; etki = ændgi* (ou *helgi?*). Date probable : XI^e^ siècle tardif.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 379; RUPRECHT, n° 188.

132. — *Ny Larsker 2,* Vester herred, Bornholm.

TRANSLITTÉRATION : *kobu suain raisti stain þina aftir bausa sun sin tri[k kuþa]n þan is tribin uarþ i urostu at utlankiu kuþ trutin hialbi hans ont auk sata mikial*

TRADUCTION : Sven au manteau (?) a élevé cette pierre à (la mémoire de) Bøse son fils, un bon *dreng,* qui fut tué au combat d'Utlängan. Que le Seigneur Dieu aide son esprit ainsi que saint Michel.

COMMENTAIRE. — Sur *dreng,* cf. § 155. Utlängan est une petite île au Sud-Est du Blekinge, près de Karlskrona; on ignore quel est ce combat. L'auteur de l'inscription, Kåbe-Sven, peut être un descendant de Sigurd Kåbe, personnage de la Jómsvíkinga saga qui vivait au X^e^ siècle et était originaire de Bornholm. Pierre de la fin du XI^e^ siècle, du même atelier que la précédente.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 380; RUPRECHT, n° 189.

EXPANSION DANOISE EN ANGLETERRE

133. — *Londres,* cimetière de Saint-Paul. — Trouvée en 1832; la pierre porte, en outre, un magnifique relief dans le style dit « du Ringerike ».

TRANSLITTÉRATION : *kina let lekia stin þensi auk tuki*

TRADUCTION : Ginne a fait placer (à plat) cette pierre ainsi que Toke.

COMMENTAIRE. — Le style du décor permet d'attribuer cette pierre à la première moitié du XIe siècle, sans doute au règne de Knut le Grand (1014-1035). Londres a donné deux autres monuments du même type, l'un très mutilé, l'autre non inscrit. Ginne est un nom de femme.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 412; MARQUARDT, p. 93.

NORVÈGE

134. — *Nørstebø,* Lesja prestegjeld, Opland fylke.

TRANSLITTÉRATION : *þair finr auk skofti raistu stin þena þa es þair skiptu lantom sinum sayner uala*

TRADUCTION : Finn et Skofte ont élevé cette pierre quand ils ont partagé leurs terres, les fils de Vâle.

COMMENTAIRE. — Date probable : seconde moitié du XIe siècle. La pierre semble avoir été érigée sur la limite des deux fermes, sans doute dans une clôture; cf. Nº 184.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 29.

135. — *Fåberg,* Opland fylke. — Texte vertical, sur la tranche d'une pierre haute de 3 m.

TRANSLITTÉRATION : *ruar raisti stain þąną aftir alui faþur sin*

TRADUCTION : Roar a élevé cette pierre à (la mémoire d')Olve, son père.

COMMENTAIRE. — Date probable : début du XI^e siècle. Lecture très conjecturale.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 59.

136. — *Alstad I,* Hof sogn, Østre Toten herred, Opland fylke. — Texte vertical, sur la tranche et un côté d'une pierre haute de 2,70 m et couverte de gravures en « style du Ringerike ».

TRANSLITTÉRATION : *iurun raisti stain þina aftir au[ ]aun[ ] is hana h[a]ti auk furþi af hrikariki u[ ]an uruląau[ ]*

TRADUCTION : Jorun a élevé cette pierre à (la mémoire de)? qui la possédait (= qui était son mari) et l'avait emmenée du Ringerike?

COMMENTAIRE. — Lecture difficile et extrêmement discutée. Le défunt pourrait se nommer *aularni* = Øl-Arne (L. Jacobsen) ou *aulaunt* = Øl-Øyvind (Marstrander); l'objet du transport du Ringerike à Alstad peut être la mariée ou, à la rigueur, la pierre; la fin est indéchiffrable. Date probable : vers mil.

BIBLIOGRAPHIE. — Lis JACOBSEN, *Evje-stenen og Alstad-stenen,* Oslo, 1933; *N.Y.R.* 61; Anders BÆKSTED, A.N.F., LVII, 1944, p. 266-268; C.J.S. MARSTRANDER, *Jorunsinnskrif-ten på Alstadstenen,* N.T.S., XIV, 1947, p. 236-292.

137. — *Alstad II.* — Second texte vertical sur la même pierre.

TRANSLITTÉRATION : *auk munta stain hai[ ]r þusi*

COMMENTAIRE. — Tout est douteux au sujet de ce texte. Faut-il le considérer comme la suite du précédent (M. Olsen) ou l'en distinguer (C. Marstrander)? Faut-il comprendre le début *ok mynda-steinn* (Olsen) « et la pierre à images » ou *Ogmunda steinn* (Jacobsen, Marstrander) « la pierre d'Øgmund »? Faut-il lire à l'avant-dernier mot *haitir, maitir* ou *mailir?* Ceci est cité comme exemple des difficultés que peut offrir l'interprétation d'un texte bref.

BIBLIOGRAPHIE. — Cf. N° 136.

138. — *Alstad III.* — Texte horizontal en 3 lignes (à lire de bas en haut) sur une face large de la même pierre.

TRANSLITTÉRATION : *ikli reisti stein þana eftir þoralt sun sin is uarþ taupr i uitaholmi miþli uitaulms auk karþa.*

TRADUCTION : Engle a élevé cette pierre à (la mémoire de) Torald, son fils, qui a trouvé la mort à Vitaholm, entre Vitaholm et Garðar.

COMMENTAIRE. — Bon exemple de seconde appropriation d'une pierre existante; peut-être le texte a-t-il été tracé en deux fois, avec une adjonction destinée à préciser le lieu du décès. *Vitaholm* est inconnu; *Garðar* désigne la Russie. Date probable : premier tiers du XI^e siècle; cf. § 160.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 62; références citées sous le Nº 136; C.J.S. MARSTRANDER, *Breddsideinnskriften på Alstadstenen*, Avhandl. utg. av det norske videnskaps Akademi i Oslo, 1947, II, H.-Fil. kl., p. 105-144.

139. — *Dynna*, Gran sogn, Opland fylke. Texte vertical sur la tranche d'une pierre haute de 2,80 m et couverte de gravures qui paraissent imitées pour le style de celles d'Alstad.

TRANSLITTÉRATION : *kunuur kirþi bru þririkstutir iftir ąsriþi tutur sina su uas mar hanarst ą haþalanti*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Gunnvǫr gerði brú, Þrýðriks dóttir, eptir Ástriði, dóttur sina
sú vas mær hǫnnurst
á Haðalandi.

TRADUCTION : Gunnvor a fait (ce) pont, la fille de Trydrik, à (la mémoire d')Astrid, sa fille. Elle était la jeune fille la plus capable du Hadeland.

COMMENTAIRE. — Atmosphère proche de celle de nombreux textes suédois : pont pour le salut d'une âme, éloge du défunt en vers à la fin du texte. Date probable : vers 1040.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 68.

140. — *Egge*, Haug sogn, Buskerud fylke. — 3 lignes verticales appartenant à deux textes différents.

TRANSLITTÉRATION : 1. *þa ræist mik oak ræisti amundi ormstæins sun a sotrange*; 2. *hær er ændimærki or austær i langæ fosn*

TRADUCTION : 1. Alors m'a gravée et dressée Amund fils

d'Ormstein de Sætrang; 2. Ici est le point de départ de la limite vers l'Est (jusqu')à Langefossen.

COMMENTAIRE. — La ferme de Sætrang est sise à Norderhov, terroir tout proche de celui d'Egge. La pierre porte encore quelques mots d'une interprétation incertaine et dont l'appartenance aux textes transcrits reste douteuse.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 103.

141. — *Vinje kirke I,* Telemark fylke. — Sur un linteau de bois.

TRANSLITTÉRATION : *sigurþr ialssun ræist runar þesar lougar dagen æftir botolfs mæso er an flyþi higat ok uildi ægi gaga til sætar uiþ suærri foþur bana sin ok brøþra*

TRADUCTION : Sigurd Jarlsson a gravé ces runes le samedi après la saint Botolv (= 17 juin), alors qu'il avait fui ici et qu'il ne voulait pas s'accorder avec Sverre, le meurtrier de son père et de (ses) frères.

COMMENTAIRE. — Texte historique du plus vif intérêt. Sigurd Jarlsson, fils du chef de la Norvège de l'Ouest, le jarl Erling Skakke, fut le chef du parti des *bagler* (soutiens de l'épiscopat) contre le roi Sverre, chef des *birkebeiner,* dans la grande guerre civile de la fin du XII^e^ siècle. Sverre avait tué Erling Skakke en 1179 et ses fils Magnus Erlingsson en 1184 et Finn en 1185. Le texte date sans doute de 1197 ou d'une année voisine, en tout cas d'avant 1202 où mourut Sverre.

BIBLIOGRAPHIE. — *N. Y. R.* 170.

142. — *Galteland,* Evje sogn, Aust-Agder fylke. — Sur la tranche d'une pierre dressée, aujourd'hui brisée. Deux lignes verticales.

TRANSLITTÉRATION : *arnstin risti stin þina iftir bior sun sin sa uar tuþr i liþi þąs knutr soti ikląt...*

TRADUCTION : Arnsteinn a élevé cette pierre à (la mémoire de) Bjor, son fils; il trouva la mort dans la *liđ,* quand Knut conquit l'Angleterre.

COMMENTAIRE. — Une troisième ligne porte un fragment de texte non interprété avec sécurité. Sur la *liđ,* cf. § 167.

Bjor est donc mort en 1014-1015; c'est la seule pierre runique norvégienne datée avec précision.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 184; L. JACOBSEN, *ouvrage cité* sous le N° 136.

143. — *Oddernes II,* Vest-Agder fylke. — Sur la tranche d'une pierre dressée qui porte aussi une autre inscription.

TRANSLITTÉRATION : *ayintr karþi kirkiu þisa kosunr olafs hins hala a oþali sinu*

TRADUCTION : Øyvind a fait cette église — le filleul d'Olaf le Saint — sur son *óðal.*

COMMENTAIRE. — La pierre se dresse dans le cimetière de l'église d'Oddernes. On a beaucoup discuté pour savoir si *Olafs hins hala* doit bien être compris *Ólafs hins helga* « de saint Olaf » (le roi de Norvège mort en 1030); c'est l'interprétation la plus vraisemblable. L'*óðal* est la pleine propriété héréditaire du droit foncier norvégien. Le baptême des paysans détenteurs d'*óðal* et la construction d'églises ont été parmi les préoccupations dominantes de saint Olaf.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 210.

144. — *Skollevoll,* Vanse prestegjeld, Lister og Mandal amt, Vest-Agder fylke.

TRANSLITTÉRATION : *ranuauk raisti stain aftir akmunt hrabisun uar sin skokr barþi*

TRADUCTION : Rannveig a élevé (cette) pierre à (la mémoire d')Øgmund fils de Hreppi, son mari. Skog a gravé.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 213.

145. — *Stangeland,* Høiland sogn, Rogaland fylke.

TRANSLITTÉRATION : *þurbiurn skalt raisti stn þąna aft sąi... þuri sun sin is ą tąnmarku fil*

TRADUCTION : Torbjørn le scalde a élevé cette pierre à (la mémoire de) S...-Tore, son fils, qui est tombé au Danemark.

COMMENTAIRE. — Le nom du fils est mutilé. C'est le seul scalde graveur de runes attesté en Norvège. Date probable : fin du x^e^ siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 239.

146. — *Helland II,* Sola sogn, Håland prestegjeld, Rogaland fylke.

TRANSLITTÉRATION : *skarþi risti stin þana iftir biafa sun sin harþa kuþan man*

TRADUCTION : Skarde a élevé cette pierre à (la mémoire de) Bjalve, son fils, un homme très bon.

COMMENTAIRE. — Formule à rapprocher de *harþa kuþan dreng* (ou *þegn*), si usuel sur les inscriptions danoises et surtout suédoises. Date probable : milieu du XI^e^ siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 244.

147. — *Skadberg,* Sola sogn, Håland prestegjeld, Rogaland fylke.

TRANSLITTÉRATION : [*o*]*lhusmin ræisto stæin þana æftir skarþa æn þæir truko* [*æ*]*rfi hans*

TRADUCTION : Les participants à la libation de bière ont élevé cette pierre à (la mémoire de) Skarde, quand ils ont bu la bière de son héritage.

COMMENTAIRE. — Il s'agit sans doute du même Skarde que sur le texte précédent, ou d'un descendant homonyme. Texte important qui renseigne sur l'ancienne institution de l'*arveøl,* la bière que l'on boit en commun à la mémoire d'un mort; c'est le seul qui rattache à cette cérémonie encore prévue par les lois norvégiennes de l'époque chrétienne l'érection d'une pierre runique. Date probable : début du XII^e^ siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 247.

148. — *Stavanger III,* Rogaland fylke. — Au revers d'une croix dressée sur un chemin. Très dégradée.

TRANSLITTÉRATION : *alf*[ ]*ir bristr raisti stain þina aft arlik trotin sin*[ ]*is han bariþisk uiþ olaif*

TRADUCTION : ? le prêtre a élevé cette pierre à (la mémoire d')Erling, son seigneur ... quand il combattit avec Olaf.

COMMENTAIRE. — La lecture (par A. Liestøl) comporte de nombreux éléments conjecturaux. Les personnages cités sont connus par l'histoire : Erling Skalgsson de Sola fut tué en combattant saint Olaf dans le Boknfjord le 21 décembre 1028.

BIBLIOGRAPHIE. — *N.Y.R.* 252.

149. — *Borgund kirke*, Sogn. — Sur une poutre de la galerie, graffite à la pointe.

TRANSCRIPTION : ᚴᚢᚦ ᛋᛏᚨᚦᛁ ᚼᚢᛅᚾ ᛁᚱ ᛘᛁᚴ ᛋᛏᚨᚦᛁᚱ ᛏᛁᛚ ᚢᛏᚠᛅᚱᚦᛅᚱ

TRANSLITTÉRATION : *kuþ styþi huæn er mik styþer til utfærþar*

TRADUCTION : Que Dieu soutienne celui qui me soutiendra pour (mon) voyage au loin.

COMMENTAIRE. — Plusieurs autres souhaits pieux ont été gravés à l'église de Borgund; il s'agit sans doute ici d'un pèlerinage.

BIBLIOGRAPHIE. — M. OLSEN, *Runeinnskriftene i Sogn*, dans *Norske Bygder*, IV, Sogn, 1937, p. 111, nº 28.

150. — *Borgund kirke*, Sogn. — A l'entrée de la galerie, graffite à la pointe.

TRANSLITTÉRATION : *þorir ræist runar þissar þan olaus messo æppan r han for her um bæþe gerþo noner uæl ok illa mikla møþe skapaþu þær mer*

TRADUCTION : Tore a gravé ces runes le soir de la saint Olaf (= 29 juillet) quand il passa par ici. Les Nornes lui ont fait à la fois du bien et du mal; elles m'ont causé de grands ennuis.

COMMENTAIRE. — Nombreuses ligatures, résolues dans la présente translittération. Texte gravé par un lettré au courant de la mythologie, dans des conditions sans doute voisines de celles du Nº 141. Borgund est sur la grande route menant de l'Østland dans le Sogn. *r*, lire *er*.

BIBLIOGRAPHIE. — M. OLSEN, *art. cité* sous le Nº 149, nº 42.

151. — *Frösö*, Jämtland. — Pierre dressée de style suédois, avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *austmąþr kuþfastaRsun lit rai[sa stain] þiną auk [k]irua bru þisa [a]uk h[an li]t kristną eątaląnt ąsbiurn kirþi bru triun raist auk tsain runąR þisaR*

TRADUCTION : Østman, fils de Gudfast, a fait élever cette pierre et faire ce pont et il a fait christianiser le Jämtland. Asbjörn a fait le pont, Tryn et Sten (ont gravé) ces runes.

COMMENTAIRE. — Quelques négligences de gravure (haplographies et inversions). Bien que le Jämtland ait appartenu à la Norvège jusqu'au XVII^e siècle, tout ici est de style suédois : le « serpent runique », la croix, le libellé de l'inscription. C'est que le Jämtland a été converti, au milieu du XI^e siècle, par des missionnaires dépendant du diocèse d'Uppsala. Ce texte constitue avec l'inscription de Jelling la seule mention épigraphique de la conversion d'un pays. Sur la construction de ponts, cf. § 153.

BIBLIOGRAPHIE. — O. VON FRIESEN, *Runorna i Sverige*, Stockholm, 1928, p. 66; Anders BÆKSTED, *Runerne*, Copenhague, 1943, p. 89.

DOMAINES DE L'EXPANSION NORVÉGIENNE OUTRE-MER

152. — *Andreas I*, île de Man. — Croix nimbée.

TRANSLITTÉRATION : *... þina if[t] ufaik faupur sin in kautr karþi sunr biarnar fra kuli*

TRADUCTION : N. a élevé cette croix à (la mémoire d')Ofeig son père. Mais Gaut (l')a faite, le fils de Bjørn de *kuli*.

COMMENTAIRE. — *kuli* est un toponyme, soit Cooley dans l'île de Man, soit et plutôt l'île de Coll aux Hébrides. Gaut est le plus ancien sculpteur de croix connu à Man; cf. § 171.

BIBLIOGRAPHIE. — P. M. C. KERMODE, *Manx crosses*, Londres, 1907, n° 73; *R. I. G. B.*, p. 183; C. MARSTRANDER, N. T. S., X, 1938, p. 375; L. ALFVEGREN, A. N. F., LXXIV, 1959, p. 218 et suiv.; MARQUARDT, p. 57.

153. — *Andreas II*, île de Man. — Croix nimbée.

TRANSLITTÉRATION : *santulf hin suarti raisti krus þąna aftir arinbiaurk kuinu sina*

TRADUCTION : Sandulf le noir a élevé cette croix à (la mémoire d')Arinbjørg sa femme.

BIBLIOGRAPHIE. — KERMODE, n° 103; *R. I. G. B.*, p. 184; MARQUARDT, p. 58.

154. — *Michael II*, île de Man. — Croix nimbée.

TRANSLITTÉRATION : *mailbrikti sunr apakans smiþ raisti krus þaną fur salu sina sin brukuin kaut kirþi þaną auk ala i maun*

TRADUCTION : Maelbrigde, fils d'Athakan le forgeron, a élevé cette croix pour son âme... ? ... Gaut a fait cette (croix) et toutes à Man.

COMMENTAIRE. — Les mots *sin brukuin* ont été interprétés soit comme [*auk*] *sin*[*ar*] *bruþ*[*ur*] *kuin*[*u*] « et les frères de sa femme », soit comme *sinbrukuin* = isl. *syndbruggvin* « prompte au péché »; malgré la plus grande vraisemblance de cette seconde traduction, le débat reste ouvert. On notera l'oubli de la désinence du génitif, *smiþ* pour *smiþs*, qui est peut-être un trait dialectal. Le sculpteur Gaut exagère évidemment sa part dans l'art funéraire manx.

BIBLIOGRAPHIE. — KERMODE, n° 74 et p. 86; *R. I. G. B.*, p. 209; C. MARSTRANDER, N. T. S., VIII, 1935, p. 248; L. ALFVEGREN, A. N. F., LXXIV, 1959, p. 218 et suiv.; MARQUARDT, p. 74.

155. — *Michael III*, île de Man. — Croix nimbée.

TRANSLITTÉRATION : *mal lumkun raisti krus þena efter mal mura fustra sine totir tufkals kona is apisl ati betra es laifa fustra kuþan þan son ilan*

TRADUCTION : Mael Lomchon a élevé cette croix à (la mémoire de) Malmura, sa mère adoptive, fille de Dufgal, la femme qu'Adils avait. Il vaut mieux laisser un bon fils adoptif qu'un mauvais fils.

COMMENTAIRE. — Texte important : onomastique aux trois-quarts celtique, coutume à la fois scandinave (cf. N° 119) et celtique du « fosterage », forme proverbiale de la sentence finale. Le n. d'h. Adils est plutôt scandinave oriental que norvégien; Dufgal, irl. *Dubh-gall* « étranger noir », est un nom appliqué couramment par les sources irlandaises aux Danois : il s'agit sans doute ici d'un groupe danois installé à Man.

BIBLIOGRAPHIE. — KERMODE, n° 104 et p. 87; *R. I. G. B.*, p. 216; MARQUARDT, p. 76.

156. — *Fibule de Hunterston,* West Kilbride, Ayrshire, Écosse. — Fibule de style celtique.

TRANSLITTÉRATION : *malbriþa a stilk...*

TRADUCTION : Melbrigda possède (cette) broche...

COMMENTAIRE. — On n'a transcrit que la moitié du texte; la suite reste indéchiffrable. Melbrigda est un nom de femme celtique (proche du n. d'h. *mailbrikti,* N° 154).

BIBLIOGRAPHIE. — *R. I. G. B.*, p. 170; MARQUARDT, p. 53.

157. — *Grotte de saint Molaise VIII,* Holy Island, Arran, Argyllshire, Écosse. — Graffite.

TRANSCRIPTION : ᚢᛁᚴᛚᛅᛁᚴᛦ ᛋᛏᛅᛚᛚᛅᚱᛁ ᚱᛅᛁᛋᛋᛏ

TRANSLITTÉRATION : *uiglæikr stallare ræisst*

TRADUCTION : Vigleik le connétable a gravé.

COMMENTAIRE. — L'auteur est un personnage connu : connétable du roi de Norvège Hâkon IV Hâkonsson, il l'accompagna en 1263 dans son expédition contre Alexandre III, roi d'Écosse.

BIBLIOGRAPHIE. — Magnus OLSEN, *Runerne i St. Molaise's celle på Holy Island,* Videnskapsselskapets skrifter, II, 1912, n° 1, Kristiania, 1912, n° 1; MARQUARDT, p. 52.

158. — *Kilbar,* île de Barra, Hébrides, Écosse. — Base de croix de type manx, brisée.

TRANSLITTÉRATION : [*eft*]*ir þurkirþu stinar* [ ]*r is kurs sia restr...*

TRADUCTION : A (la mémoire de) Þorgerd, fille de Steinar, cette croix est élevée...

BIBLIOGRAPHIE. — *R. I. G. B.*, p. 175; MARQUARDT, p. 83.

159. — *Maeshowe XXII, XVIII* et *XVI,* île de Mainland, Orcades. — Graffites.

TRANSLITTÉRATION : 1. *tryhr ræist runar þesar*; 2. *þisar runar rist sa maþr er runstr er fyris uæstan haf*; 3. *mæþ þæire øhse er ati køukr trænilsonr fyrir sunan lant*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : 1. Tryggr ræist rúnar þessar; 2. (en vers) þessar rúnar / ræist sá maðr / er rýnstr er / fyrir vestan haf; 3. (en vers) með þæirri øksi / er átti Gaukr / Trandils sonr / fyrir sunnan land.

TRADUCTION : 1. Tryggr a gravé ces runes; 2. Ces runes a gravées l'homme qui est le plus expert en runes à l'Ouest de la mer; 3. avec la hache que posséda Gaukr, fils de Trandil, du pays du Sud.

COMMENTAIRE. — Ces trois inscriptions, sans doute de la même main, sont surtout un exercice de virtuosité littéraire et runologique fait par un Islandais dans le désœuvrement d'un séjour aux Orcades au XII^e siècle. Les textes 1 et 2 comportent de larges parties cryptiques. Dans 1, il n'y a que 3 signes runiques ordinaires; le reste est en signes secrets qui n'ont été déchiffrés qu'en 1903 par Magnus Olsen. Dans 2 les deux premiers mots sont en signes numériques 3/3, 2/3, 2/5, 2/4, 3/5, 3/5, 3/2, 2/2, 2/4, 3/5, indiquant (avec des transpositions entre groupes de runes) la place de chaque rune dans les sections du *fuþark* (cf. § 140). *Maðr ... rynstr* est un éloge que se décernent volontiers les graveurs de runes (cf. *Sö.* 56 Fyrby : *menr runasta a miþkarþi*); « à l'Ouest de la mer » : il s'agit de la mer de Norvège; Gaukr Trandilsson est un Islandais connu par la saga de Njal; il vivait à la fin du X^e siècle; le « pays du Sud » est la plus méridionale des quatre grandes divisions de l'Islande. Voir, pour le contexte, le § 170.

BIBLIOGRAPHIE. — J. FARRER, *Notice of runic inscriptions discovered... in the Orkneys,* 1862, nos XXII, XVIII, XVI; Magnus OLSEN, *Tre orknøske runeinsdkrifter,* Videnskabselskabs forhandlinger, Christiania, 1903, nr. 10; du même, *Rúnar er ristu rýnastir menn,* N. T. S., V, 1932, p. 168-188; R. DEROLEZ, *Runica manuscripta,* Bruges, 1954, p. 143 et suiv.; MARQUARDT, p. 96, 103, 104 et 106.

160. — *Greenmount,* co. Louth, Irlande. — Au revers d'une plaque de bronze ayant fait partie d'une garniture d'épée, dans une tombe scandinave.

TRANSCRIPTION : ᛏᚾᛉᚦᚾᛚ ᚾᚨᛚᚴᛁᚠᛅᚦ ᛅ ᚾᛅᛁᚱᚦᚨᛏᛏ

TRANSLITTÉRATION : *tomnal selshofoþ a soerþeta*

TRADUCTION : Dufnall Tête-de-phoque possède cette épée.

COMMENTAIRE. — La graphie du n. d'h. irlandais est conforme à l'orthographe irlandaise, et non à la prononciation, que les

textes islandais rendent par *Dufnall*, *Dufniall*. Haplographie au dernier mot. XI^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — STEPHENS, t. III, p. 307; *R. I. G. B.*, p. 181; MARQUARDT, p. 47.

161. — *Killaloe*, co. Clare, Irlande. — Fragment de croix en pierre remployé dans le mur d'enceinte de la cathédrale, découvert en 1916.

TRANSLITTÉRATION : *þurkrim risti krus þina*

TRADUCTION : Thorgrim a élevé cette croix.

COMMENTAIRE. — L'absence de désinence du nominatif dans *þurkrim* est à rapprocher du fait signalé sous le N° 154. Date probable : première moitié du XI^e siècle. La pierre porte aussi un texte en ogam difficile à lire, probablement *beandacht* [*ar*] *Toreaqr*[*im*] « une bénédiction pour Thorgrim » : témoignage unique sur la fusion de deux cultures.

BIBLIOGRAPHIE. — *R. I. G. B.*, p. 181; MARQUARDT, p. 84.

162. — *Porte de Valþjófsstaðir*, Islande. — Porte en bois sculptée d'épisodes de la légende de Théodoric, offerte vers 1200 par le propriétaire local Sigmundr Ormsson.

TRANSLITTÉRATION : ... *rikia konong hergrapin er ua dreka þenna*

TRADUCTION : (Voici le) roi des royaumes enterré (ou : gravé ?) ici qui vainc le dragon.

COMMENTAIRE. — Noter les runes ᚫ = *o* et ᚴ = *p*.

BIBLIOGRAPHIE. — *I. R.*, p. 181.

163. — *Höskuldsstaðir*, Islande. — Inscription funéraire sur pierre, vers 1383.

TRANSLITTÉRATION : *her huilir sira marteinn prestr*

TRADUCTION : Ici repose l'abbé Martin, prêtre.

COMMENTAIRE. — *Sira* est un terme de politesse qui se place devant le nom des ecclésiastiques (franç. *sire*), comme « abbé » en français moderne.

BIBLIOGRAPHIE. — *I. R.*, p. 147.

164. — *Drápuhlíð*, Islande. — Inscription funéraire sur prisme basaltique, vers 1500.

TRANSLITTÉRATION : *hier liggur undir gamaliel þorleifs son*

TRADUCTION : Ci-dessous gît Gamaliel fils de Thorleif.

COMMENTAIRE. — Le personnage est connu : c'est un *bóndi*, qui fut *lögréttumaðr* et habitait Drápuhlíð, dans le Helgafellsveit.

BIBLIOGRAPHIE. — *I. R.*, p. 132.

165. — *Herjólfsnes*, aujourd'hui Ikigait, Eystribygð, Grønland. — Baguette de bois taillé, deux faces inscrites.

TRANSLITTÉRATION : ᚴ *þæsi kona uar lagþ firi borþ i grönalas hafi er guþuih hit*

TRADUCTION : ᚴ Cette femme a été jetée par-dessus bord dans la mer du Grønland, qui s'appelait Guðveig.

COMMENTAIRE. — Baguette introduite dans une tombe du cimetière de Herjólfsnes et assurant ainsi une sépulture chrétienne par procuration à une femme morte en mer.

BIBLIOGRAPHIE. — Finnur JÓNSSON, *Interpretation of the runic inscriptions from Herjolfsnes*, Meddelelser om Grønland, LXVII, 1924, p. 274; P. NØRLUND, *De gamle Nordbobygder ved Verdens Ende*, Copenhague, 1935, p. 48.

166. — *Brattahlíð*, aujourd'hui Kagsiarssuk i Tunugdliarfik, Eystribygð, Grønland. — Pierre tombale, XII^e^ siècle.

TRANSLITTÉRATION : *laiþi inkibiarkar*

TRADUCTION : Tombe d'Ingebjǫrg.

BIBLIOGRAPHIE. — P. NØRLUND, M. STENBERGER, *Researches into norse culture in Greenland, Brattahlid*, Meddelelser om Grønland, LXXXVIII, 1934, p. 45.

167. — *Kingigtorssuaq*, 72° 58′ lat. N., Grønland. — Pierre placée sur un cairn.

TRANSLITTÉRATION : *ellikr sikuaþs sonr ok bianne tortarson ok enriþi osson laukartakin fyrir gakndag hloþu uarda te ok rydu...*

TRADUCTION : Erling, fils de Sigvat, Bjarni, fils de Þórð et Eindridi, fils d'Odd, le samedi avant les Rogations (= 25 avril) ont bâti ce cairn et déblayé...

COMMENTAIRE. — Texte trouvé en 1824, aujourd'hui perdu; il témoigne de l'hivernage de chasseurs venus des colonies du Grønland méridional dans les Nordrsetr, sans doute au XIV^e siècle. Le texte offre d'assez nombreuses ligatures. La référence au *gangdag* comme date se retrouve sur deux textes norvégiens, Tanberg I et Bore (*N. Y. R.* 232). L'inscription se termine par 6 runes secrètes dont le sens n'a pu être déterminé (on y a souvent vu une date, qui pourrait être 1135 ou 1333, la seconde plus acceptable).

BIBLIOGRAPHIE. — M. OLSEN, *Kingigtorssuak-stenen og sproget i de grønlandske runeindskrifter,* N. T. S., V, 1932, p. 189-257.

QUELQUES TEXTES TARDIFS
LATINITÉ RUNIQUE

168. — *Ekerö kyrka,* Färentuna härad, Uppland. — Dalle funéraire ornée d'une croix de Malte et d'une couronne.

TRANSCRIPTION : ᛭ ᛁᚠᚠᛅᛒᛅᚱᚠ ⁝ ᚠᛁᚿᛁᛋ : ᛅᚱᛘᚢᚿᛏᛁ : ᛁᛁᚳᛏᛁ : ᛫ᛁᚳ

TRANSLITTÉRATION : ᛭ *iggeborg filia ermundi jacet hic*

COMMENTAIRE. — Noter les formes des runes *c* et *d;* les *r* sont identiques à R latin. Date probable : vers 1150; Ermund est sans doute un noble mentionné dans la vie de saint Botvid.

BIBLIOGRAPHIE. — *U.* 15.

169. — *Føvling kirkegard,* Malt herred, Ribe amt, Jutland. — Dalle funéraire avec croix.

TRANSLITTÉRATION : *p. æsbirnik langsum kubaþ in kristo rekuiescæns*

COMMENTAIRE. — Nombreuses ligatures. Le texte formait un hexamètre : Esbirn hic langsum cubat in Christo requiescens.

On ignore le sens du *p* placé en tête du texte ainsi que l'identité de cet Esbern le lent.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 25; L. MUSSET, *Du nouveau sur la latinité runique,* dans *Revue du Moyen Âge latin,* III, 1947, p. 369-372.

170. — *Cloche de Hardeberga,* Torna härad, Malmöhus län, Scanie.

TRANSLITTÉRATION : *pær krucis ok sihnum fgiaþ prokul omne malihnum*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : Per crucis hoc signum fugiat procul omne malignum.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 299.

171. — *Sandnes II,* aujourd'hui Kilaussarfik, Eystribygd, Grønland. — Bois.

TRANSLITTÉRATION : *ave maria grazia blna*

BIBLIOGRAPHIE. — Erik MOLTKE, *Greenland runic inscriptions,* IV, *Meddelelser om Grønland,* LXXXVIII, 2, 1936, p. 223-232, n° 2.

TEXTES SUÉDOIS TARDIFS

172. — *Botkyrka,* Svartlösa härad, Södermanland. — Sarcophage roman, vers 1150. Texte bilingue.

TRANSLITTÉRATION : *karl kærþi stin iftiR biorn frenta sæn suens sun ok benkfriþa i haimarbu ... ubu hans har likr han ynti steni þeimi bankfriþi at kar ... ... sun sin*

TRADUCTION : Karl a fait (cette) pierre à (la mémoire de) Björn, son parent, fils de Sven et de Bänkfrid, de Hammarby, son ? Il gît sous cette pierre. Bänkfrid... ... son fils.

COMMENTAIRE. — Texte mutilé, l'inscription latine, en vers, est peu explicite et ne permet pas de combler les lacunes. Le défunt est un frère de saint Botvid, mort au milieu du XII^e^ siècle. Cf. § 189.

BIBLIOGRAPHIE. — *Sö.* 286.

173. — *Södra Ving*, Västergötland. — Inscription funéraire de la fin du XIII^e siècle.

TRANSLITTÉRATION : *botildær læt gæra hualf þænna ifir suen dyrmoson haraldær stenmæstari gærþi*

TRADUCTION : Botild a fait faire cette tombe à (la mémoire de) Sven fils de Dyrmod (?). Harald le sculpteur a fait.

COMMENTAIRE. — Sur le revers de la pierre, texte suédois en capitales latines : *Botilder let gera hvalf denna ifir Sven Dermoson, Ave Maria gratia.* Sur *hvalf*, cf. N° 109.

BIBLIOGRAPHIE. — E. BRATE, *Sveriges runinskrifter*, 2^e éd., Stockholm, 1928, p. 88; O. VON FRIESEN, *Runorna i Sverige*, 3^e éd., Uppsala, 1928, p. 81.

174. — *Hellvi kyrka*, Gotland. — Sur l'arc triomphal à l'entrée du chœur de l'église.

TRANSLITTÉRATION : *lafranz botvidarsun maistera gerdi kirkiu þisa af üskilaim*

TRADUCTION : Laurent fils de maître Botvid a fait cette église, (il était) d'Eskelhem.

COMMENTAIRE. — L'église fut construite vers 1275. Noter l'emploi d'un þ pointé pour d, caractéristique gotlandaise.

BIBLIOGRAPHIE. — O. VON FRIESEN, *De svenska runinskrifterna*, Nordisk Kultur, t. VI, p. 235.

175. — *Sproge*, Gotland. — Pierre au pignon d'une maison.

TRANSLITTÉRATION : † *betar* [*y*]*fir gudarfa han lit gerra tissan mur ok stuvona ok paþe sendr lyftaþ a tos dahinom fy*[*ri*] *katrino meso ta uar f sunudahr ok l brimstafr i fiurtando rado i taflone*

TRADUCTION : Pierre d'Övre Gandarve, il a fait faire ce mur et (cette) chambre et tous deux ont été en même temps terminés le jeudi avant la sainte Catherine; c'était alors *f* la lettre dominicale et 1 le nombre d'or dans la quatorzième rangée sur la table (pascale).

COMMENTAIRE. — On peut lire autrement le nom de l'auteur. La date donnée avec un luxe de précisions coutumier à Gotland,

durant les XV^e et XVI^e siècles, correspond au 23 novembre 1514. Noter l'emploi de la rune ᚠ pointée pour exprimer *v*.

BIBLIOGRAPHIE. — E. BRATE, *ouvr. cité* (sous le Nº 173), p. 104; O. VON FRIESEN, *Nordisk Kultur*, p. 238-239.

TEXTES DANOIS TARDIFS

176. — *Bâton runique de Ribe*, Jutland. — Réglette longue de 30 cm, en bois de sapin, trouvée en 1955 dans la Grønnegade, au milieu d'une couche archéologique du XIII^e siècle. Cinq faces écrites.

TRANSCRIPTION (ligatures résolues) :

a. ᛏ ᛁᚪᚱᚦ : ᛒᛁᚦᚪᚴ : ᚢᚪᚱᚦᛏ : ᚪᚴ : ᚢᛒᛅᛁᛘᛏᚾ : ᛅᚪᚢ : ᚪᚴ : ᛅᚪᚾᛚᛏ : ᛉᚪᚱᛁᚪ : ᚪᚴ : ᛅᚪᚢᚦᛏᚾ : ᚴᚢᚱᚪᚾᛚᛏᚾ : ᚦᛏᚾᛅᚪᚾ : ᚦᛏᛘᛁᚴ : ᚦᛏᚴᚾᛏᛅ : ᛅᚪᚾᚢᚦ : ᚾᚢᚴᚴᛏ : ᚪᚾᚢᚢᚢᛏ :

b. ᚢᛁᚢᛁᚾᚾᚾᛏ : ᚦᛏᚱ : ᛒᚪᚾᛏ : ᚦᚪᚱᚴ : | ᚪᚱ : ᛒᚪᚴ : ᚪᚴᚪᚱᛒᚱᚣᛅᚾ : ᚪᚱᚦᛏᚴᛏ : ᚪᚴᚪᚱᚢᛁᛘ : ᚪᚱᛅᚢᚾᛏᚾ : ᚪᚴᚪᚱᛅᚱᚾᚾ : ᚪᚱ : ᚪᚢᚾᛏᚦᛏ : ᚦᛏᚱ : ᛁᚢᛏ : ᚴᚪᚾᛁᚪᚾ :

c. ᚴᚢᛘᛏ : ᛅᚢᚪᚱᛏ : ᛋᚾᚾᛏᚱ : ᛅᚾᚾᚾ : ᛋᚾᚾ : ᛅᚾᛏᚱ : ᛁ : ᛋᚾᚴᛏ : ᚢᚾᛏ : ᚦᛏᚱ : ᚢᛁᚴᚾᚱ : ᚾ : ᚦᚾ : ᚦᛁ : ᚦᚪᚢᚦᛏᚱ : ᚦᛏᚱ : [ ] ᚦᚦᚾᚦᛅᚴᚢᚢᚴᚢᛏᚱᚴᛁ

d. ᛅᚴᚢᚢᛏ : ᛋᚢᚾᚱᚴᛁ : ᛅᛋᚾᚾᚾ : ᛅᚪᚴᛏ : ᚾᚦ : ᚢᚪᚱᛉᚾᚾ : ᚢᚪᚴᛏ : ᚴᛋᚱᚱᚾᚾ : ᚦᚢ : ᚦᛏᛅᛅᛏ : ᛒᚪᚾ : ᛒᛁᚦᚾᚱ : ᚦᛏᚱ : ᛚᚴᚪᚱᚦ : ᚾᚾᚴᚾᚦᛏ : ᚱᚪᚾᛁᛚ : ᚾᛉᚾᚾ : ᚪᚴ

e. ᚦᛏᚾ : ᛅᚾ ᛏ

TRANSLITTÉRATION :

a. ᛏ *iorþ biþak uarpæ ok uphimæn sol ok santæ maria ok salfæn gudrotæn þæthan læmik læknæs hand oklif tuggæ atliuæ*

b. *uiuindnæ þær botæ þarf | or bak okorbryst orlækæ okorlim orøuæn okorøræn or allæþe þær ilt kaniat*

c. *kumæ suart hetær sten han stær i hafæ utæ þær ligær a þe ni nouþær þær*[ ] (*þþæþeskulhuærki*)

d. *skulæ huerki søtæn sofæ æþ uarmæn uakæ førræn þu þæssæ bot biþær þær akorþ atkæþæ ronti amæn ok*

e. *þæt se* ᚿ

Traduction en danois moderne (E. Moltke) : Jorden beder jeg tage vare på og himlen, solen og sankta Maria og selve Gud Drotten, at han låner mig lægehånd og helbredelsestunge (til) at helbrede Bævende, når den behøver helbredelse. Ud af ryg og ud af bryst, ud af legeme og ud af lem, ud af øjne og ud af øren, ud af alt det, hvor ondt kan trænge ind. Sort hedder en sten; han står ude i havet. Derpå ligger ni *Nouþær*. De skulle hverken sove sødt eller våge varmt, førend du får bod for denne, for hvem jeg har runet ord at kvæde. Amen. Og det være.

Traduction française (d'après l'interprétation d'E. Moltke) : ᚿ Je prie la terre de prendre garde, et le ciel qui est en haut, le soleil et sainte Marie, et le Seigneur Dieu lui-même, afin qu'ils me donnent la main qui soigne et la langue qui guérit, pour guérir « la tremblante », quand elle a besoin de guérison. Hors du dos et hors de la poitrine, hors du corps et hors des membres, hors des yeux et hors des oreilles, hors de partout où le mal peut pénétrer. Il y a une pierre qui se nomme Noire, elle se dresse dans la mer. Sur elle se tiennent neuf Nécessités. Elles ne doivent ni dormir agréablement, ni veiller au chaud tant que tu n'auras pas obtenu guérison de ce (mal) pour lequel j'ai (tracé en) runes des formules à prononcer. Amen. Ainsi soit-il. ᚿ

Commentaire. — Nous avons affaire à un admirable *compendium* des formules et des méthodes de la magie médicale germanique; les analogies avec certaines formules runiques ou surtout alphabétiques sont nombreuses. Mais le début (lignes *a-b*) présente de plus une originalité formelle exceptionnelle.

Le texte commence par une strophe en *fornyrðislag*, dont voici, côte à côte, la forme danoise attestée par le texte gravé, et la normalisation islandaise proposée par Magnus Olsen :

Iorþ biþ ak uarþæ	Jorþ biþ ek varþa
ok uphimæn	ok upphimin
sol ok santæ Maria	sól ok santa Maríu
ok sialfæn Gudrotæn	ok sjálfan Guþ dróttin
þæt han læ mik læknæs hand	at hann lé mér læknis-hǫnd
ok lif-tungæ	ok lyftungu
at liuæ biuindæ	at lyfja bifandi
þær botæ þarf.	þar (er) bóta þarf.

Ces vers sont de saveur eddique indéniable, tant par la forme métrique que par la langue dans laquelle ils sont écrits, qui comporte des expressions caractéristiques (cf. les vers de l'inscription suédoise de Skarpåker, Nº 83 où figure également *uk ubhimin*) et des vocables norvégiens toujours inconnus au danois (comme *læknæs hand*). La strophe a sûrement pris forme dans un milieu nordique occidental, puis a été tant bien que mal adaptée à la phonétique danoise. Quant au contenu, il rappelle une formule magique anglaise du VIIIe siècle.

Après un trait vertical, qui marque bien le changement de style, vient une conjuration de style beaucoup plus banal. Le graveur des runes — qui s'identifie sans doute au « médecin » — s'y adresse tantôt au mal qu'il veut expulser et tantôt au malade. Le tout s'achève sur ce que Moltke nomme une « formule épique », avec menaces dirigées contre le démon qui cause la maladie; des récits mettant de même en scène des puissances surnaturelles sont insérés de façon voisine dans certaines des « formules de Merseburg ».

Sur la forme, on observera que le graveur, ayant commis des erreurs à la fin de la ligne *c* l'a partiellement effacée (passage que nous avons mis entre parenthèses) et a repris son texte au début de la ligne *d*. — *uiuind*, v. nor. *bifandi* « la tremblante », désigne la maladie, une fièvre qui cause des frissons, peut-être le paludisme. *nouþær* correspond au nom de la rune *n*, *naudr* « besoin, nécessité » et présente une forme archaïque (diphtongue) qui

indique une intention spéciale; le mot — sous des formes différentes — se retrouve sur d'autres formules magiques (amulette de Sigtuna); il paraît s'agir ici d'une personnification des génies qui doivent chasser la fièvre. *stær* est une forme caractéristique du dialecte jutlandais.

BIBLIOGRAPHIE. — Erik MOLTKE, *Runepindene fra Ribe,* Nationalmuseets Arbejdsmark, 1960, p. 122-136.

177. — *Norra Åsum,* Gärds härad, Kristianstads län, Scanie. — Serpent runique formant 2 lignes verticales.

Transcription : ᛭ ᚴᚱᛁᛋᛏ ᛘᛅᚱᛁᚮ ᛋᚢᚾ ᚼᛁᚮᛒᛁ ᚦᛅᛘ ᛅᚱ ᚴᛁᚱᚴᚢ ᚦᛅ[ ]ᛅᚱᚦᚮ ᛅᛒᛋᛅᛚᚢᚾ ᛅᚱᚴᛁᛒᛁᛋᚴᚢᛒ ᚮᚴ ᛅᛋᛒᛁᚮᚱᚾ ᛘᚢᛚᛁ

TRANSLITTÉRATION : ᛭ *krist mario sun hiapi þem ær kirku þe*[*g*] *erþo absalon ærkibiskup ok æsbiorn muli*

TRADUCTION : Christ, fils de Marie, aide ceux qui ont fait cette église, l'archevêque Absalon et Esbern Mule.

COMMENTAIRE. — Absalon fut archevêque de Lund de 1178 à 1201; le noble scanien Esbern Mule mourut avant 1215; cf. § 190.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 347.

178. — *Lund,* Scanie. — Sur le socle d'un pilier de la cathédrale.

TRANSLITTÉRATION : *kot help* [ADAMS børn]

COMMENTAIRE. — Le texte entre crochets est en lettres gothiques. Cette invocation en bas-allemand (accompagnée d'une longue sentence en bas-allemand, sans runes) est l'œuvre de l'architecte et sculpteur allemand Adam van Düren et date de 1525.

BIBLIOGRAPHIE. — *D. R.* 312.

TEXTES NORVÉGIENS TARDIFS

179. — *Skjeberg kirke I et II,* Østfold fylke. Dans les maçonneries de l'église.

TRANSLITTÉRATION : 1. *þætta hus er uikt dtrotne uarom ok modor hans mariu ak petre postola.* 2. *stein þænna gærde botolfr steinmeistaræ*

TRADUCTION : 1. Cette maison est dédiée à Notre Seigneur et à sa mère Marie et à l'apôtre Pierre; 2. Botolv, le maître maçon, a fait cette pierre.

COMMENTAIRE. — Emploi des runes ᚦ et ᛏ pointées pour rendre *đ* et *d*. L'église a sans doute été construite vers 1300.

BIBLIOGRAPHIE. — *N. Y. R.* 7 et 8.

180. — *Oslo V.* — Sur l'emplacement de l'église Notre-Dame; pierre tombale.

TRANSLITTÉRATION : + *stæin þena let auhmuntr skialhe lækia ifir kunu kuþustotor æn artiþ henar lykas meso*

TRADUCTION : Ogmund le bigle a fait poser cette pierre à (la mémoire de) Gunna fille de Gudulv. Et son anniversaire est la saint Luc (= 18 octobre).

COMMENTAIRE. — Inscription entièrement écrite de droite à gauche. La mention de l'anniversaire est caractéristique des inscriptions funéraires norvégiennes. Date probable : fin du XIII^e^ ou début du XIV^e^ siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *N. Y. R.* 19.

181. — *Rauland*, Uvdal sogn, Buskerud fylke. — Sur la porte d'une maison en bois transportée en 1898 au Norsk Folkemuseum de Bygdøy (Oslo). Date probable : XIII^e^ siècle.

TRANSLITTÉRATION : *þorgautr fifil mik gerþe*

TRADUCTION : Torgaut « le pissenlit » m'a fait.

BIBLIOGRAPHIE. — *N. Y. R.* 130.

182. — *Bondi*, Sande sogn, Vestfold fylke. Sur un coffre à farine en bois.

TRANSLITTÉRATION : *haluoar a mik*

TRADUCTION : Hallvard me possède.

BIBLIOGRAPHIE. — *N. Y. R.* 133.

183. — *Rauland*, Telemark fylke. — Sur les pentures en fer d'une porte.

TRANSLITTÉRATION : *hake beanar sun a mik suæn osmundar sun slo mik osofar ræst mik auk læiste oþesndhen nesta eptir olafsfoku a seta are rikes fos firþulhs hæra mahnusar norihs konohs*

TRANSCRIPTION EN GRAPHIE NORMALISÉE : : Haki Bjarnarson á mik. Sveinn Ásmundarson sló mik. Ásolfr reist mik ok læsti ódinsdaginn næsta eptir Ólafsvǫku á setta ári ríkis várs virðulegs herra Magnúsar, Noregs konungs.

TRADUCTION : Hake, fils de Bjørn, me possède. Sveinn, fils d'Åsmund, m'a forgé. Asolf m'a gravé et a fait la serrurerie (?) le mercredi après la saint Olaf en l'an sept du règne de notre digne seigneur Magnus, roi de Norvège.

COMMENTAIRE. — Emploi systématique de * *h* pour rendre le son *g*. *læsti*, littéralement «a fermé la serrure», sens peu probable ici, malgré Magnus Olsen. La date correspond au 31 juillet 1325, sous le roi Magnus VII Eriksson.

BIBLIOGRAPHIE. — *N. Y. R.* 179.

184. — *Huseby*, Farsund sogn, Vest-Agder fylke. — Pierre dressée dans une clôture. Date probable : XII^e^ siècle (?).

TRANSLITTÉRATION : *her skipter mørkone*

TRADUCTION : Ici se séparent les champs.

BIBLIOGRAPHIE. — *N. Y. R.* 212.

185. — *Klepp kirke*, Rogaland fylke. — Planche de l'église, perdue.

TRANSLITTÉRATION : *artiþ er ikibiarhar kara totor þrim notom æpter krosmesso um uaret huær sa maþer runar þesar ser þa synke bater noster fyrer sǫl hennar hialbe kuþ þæim er sua kerer*

TRADUCTION : L'anniversaire d'Ingebjørg fille de Kåre est trois nuits (= jours) avant la Sainte Croix de printemps (= 6 mai). Chaque homme qui verra ces runes, qu'il chante Pater Noster pour son âme. Que Dieu aide ceux qui feront ainsi.

COMMENTAIRE. — Noter la rune ᚽ pour rendre ǫ. Date probable : fin du XII^e^ siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — *N. Y. R.* 227.

TABLE DES INSCRIPTIONS

On a indexé ci-dessous toutes les inscriptions mentionnées nominativement dans le texte ou publiées dans l'anthologie. L'ordre alphabétique suivi est celui des langues scandinaves modernes. Les identifications géographiques ont été réduites au minimum, les textes ou l'anthologie donnant toutes les indications nécessaires et les renvois aux grands recueils d'inscriptions. Les chiffres renvoient aux paragraphes (et non aux pages), ceux précédés de « n° » à l'anthologie.

Allerum, Danemark : § 198.
Alstad, Norvège : nos 136 à 138; – § 152, 160, 161.
Alt-Lübeck, Allemagne (Holstein) : § 199.
Altuna, Suède (Uppland) : n° 75; – § 149, 151.
Alvastra, Suède (Östergötland) : § 198.
Amnö, Suède (Uppland) : n° 65.
Andreas, Man : nos 152 et 153.
Arguel, France (Doubs) : n° 38; – § 33, 35.
Arum, Hollande (Frise) : § 121, 122, 123.
Asmild, Danemark (Jutland) : n° 120.
Aspa bro, Suède (Södermanland) : § 154.
Atrå, Norvège : § 190.
Auzon, France (Haute-Loire) : n° 39; – § 112, 113, 118, 119.
Aylesbury, Angleterre : § 118.

Backgården, Suède (Västergötland) : n° 101.
Badelunda, Suède (Västmanland) : § 141.
Balingen, Allemagne : § 35.
Balingsta, Suède (Uppland) : § 149.
Ballsta, Suède (Uppland) : § 178.
Barmen, Norvège : n° 18; – § 89.
Beginish, Irlande (Kerry) : § 170.
Berezanj, Ukraine : n° 109; – § 146, 155, 174.
Berga, Suède (Södermanland) : § 25; – § 167.
Bergen, Norvège, bâtons runiques : § 77, 179, 192, 198, 199.
Beuchte, Allemagne : § 33.
Bewcastle, Angleterre : § 108, 110, 113, 119.
Bezenye, Hongrie : n° 36; – § 33, 35, 87.
Bilden, Norvège : § 191.
Birka, Suède (Uppland), plaque d'argent : § 176.
Bjolderup, Danemark : § 189.
Bjälbo, Suède (Östergötland) : n° 96; – § 155.
Björketorp, Suède (Blekinge) : n° 28; – § 25, 77, 79, 125, 127.
Björklinge, Suède (Uppland) : § 166.
Björkö, Suède (Uppland) : § 136; – cf. Birka.
Blasket, Irlande (Kerry) : § 170.
Bondi, Norvège : n° 182; – § 161.

Borgund, Norvège : amulette, § 193, 198; – inscriptions, nos 149 et 150.
Bornholm, Danemark, amulette de : § 198.
Botkyrka, Suède (Södermanland) : nº 172; – § 189.
Bratsberg, Norvège : § 80.
Brattahlið, Grønland : nº 166; – § 173.
Bregninge, Danemark : § 189.
Breiðabólstaðir, Islande : § 189.
Breza, Yougoslavie : § 33, 35, 49.
Bridekirk, Angleterre : § 104, 170.
Britsum, Hollande (Frise) : § 121, 122.
Bro, Suède (Uppland) : nº 62.
Brodgar, Écosse : § 170.
Broby, Suède (Uppland) : nº 51; – § 165, 168.
Brøns, Danemark (Jutland), marques de charpentiers : § 191.
Bülach, Allemagne : § 35.
By, Norvège : § 80.
Bække, Danemark : § 141, 157.
Bällsta, Suède (Uppland) : § 147, 153.

Caistor-by-Norwich, Angleterre : § 113, 118.
Canterbury, Angleterre, formule de : § 176, 196.
Carlisle, Angleterre : § 170.
Charnay, France (Saône-et-Loire) : § 33, 34, 35, 49.
Chessel Down, Angleterre : § 113, 118.

Dahmsdorf, Allemagne : § 10, 29, 30, 37.
Dalum, Suède (Västergötland) : nº 105.
Derbyshire, Angleterre, os runique du : nº 45.
Djulefors, Suède (Södermanland) : nº 81; – § 165.
Douvres, Angleterre : § 107, 118, 119.
Drápuhlíð, Islande : nº 164.
Droppsta, Suède (Uppland) : § 166.
Drävle, Suède (Uppland) : § 149, 150.
Durham, Angleterre, cercueil de saint Cuthbert : § 107.
Dynna, Norvège : nº 139; – § 134, 161.

Ed, Suède (Uppland) : nº 50; – § 155, 165.
Egge, Norvège : nº 140.
Eggjum, Norvège : § 25, 26, 79, 88, 89, 94, 125, 127, 130.
Egå, Danemark : nº 121.
Einang, Norvège : nº 11; – § 3, 24, 86, 87, 89.
Ekerö, Suède (Uppland) : nº 168.
Ekilla bro, Suède (Uppland) : nº 77 *b*.
Ellestad, Suède (Östergötland) : § 79.
Eskatorp, Suède (Halland) : § 41.
Esta, Suède (Södermanland) : § 165.

Falstone, Angleterre : § 119.
Fenwerd, Hollande : § 121, 122.
Fittja, Suède (Uppland) : § 165.
Fjuckby, Suède (Uppland) : nº 73.
Flemløse, Danemark : § 79.
Fole, Suède (Götland) : nº 93; – § 180.
Folsberga, Suède (Uppland) : nº 66; § 153.
Fonnås, Norvège : § 79.
Forsa, Suède (Hälsingland) anneau de : § 131, 135, 180, 191.
Forsheda, Suède (Småland) : § 166.
Franks Casket, voir Auzon.
Freilaubersheim, Allemagne : nº 34; – § 3, 107.
Fresta, Suède (Uppland) : nº 55.
Frugården, Suède (Västergötland) : § 165.
Frøihov, Norvège : § 7.
Frösunda, Suède (Uppland) : § 165

Frösö, Suède (Jämtland) : n° 151; – § 160.
Fuglie I, Suède (Scanie) : n° 126.
Fåberg, Norvège : n° 135.
Fåborg, Danemark : n° 198.
Fällbro, Suède (Uppland) : n° 78 *b*.
Føvling, Danemark : n° 169; – § 188, 198.

Gallehus, Danemark (Sønderjylland) : n° 7; – § 24, 44, 87.
Galteland, Norvège : n° 142; – § 160.
Gamla Uppsala, Suède (Uppland) : § 166.
Gandersheim, Allemagne : § 118, 119.
Gardar, Grønland : § 173.
Gillberga, Suède (Uppland) : n° 74.
Gilton, Angleterre : § 113, 118.
Glavendrup, Danemark : n° 124; – § 141, 152, 159.
Greenmount, Irlande (Louth) : n° 160 – § 170, 175.
Grinda, Suède (Södermanland) : n° 84; – § 166, 167.
Gripsholm, Suède (Södermanland) : n° 77 *e*; – § 154, 178.
Grumpan, Suède (Västergötland), bractéate de : § 49.
Grund, Islande : § 197.
Gummarp, Suède (Blekinge) : n° 26; – § 25, 79, 127.
Gunhild, croix de : § 191.
Gursten, Suède (Östergötland) : § 136.
Gårdby, Suède (Öland) : n° 95.
Gårdlösa, Suède (Scanie) : n° 5; – § 10.
Gök, Suède (Södermanland) : § 149, 150.
Gørlev, Danemark : § 124, 127, 138.

Hackness, Angleterre : § 103, 109, 112, 115.
hada, sou d'or : § 110, 120.
Hallfreda, Suède (Gotland) : § 165.
Hamwich, Angleterre : § 118.
Hansta, Suède (Uppland) : n° 49.
Hantum, Hollande (Frise) : § 121, 122.
Hardeberga, Suède (Scanie) : n° 170; – § 198.
Hartlepool, Angleterre : § 118.
Hedeby 1, Allemagne (Slesvig) : n° 110; – § 48, 138, 186, 187; – *H. 2* et *4* : n° 111; – *H. 3* : n° 112.
Heden, Danemark, encensoir de : § 198.
Heilfingen, Allemagne : § 34.
Helland, Norvège : n° 146; – § 152.
Hellvi, Suède (Gotland) : n° 174.
Helnæs, Danemark : § 127.
Herjólfsnes, Grønland : n° 165; – § 173, 198.
Hillersjö, Suède (Uppland) : n° 48; – § 150, 152, 155, 178, 180.
Himlingøje, Danemark : n° 3; – § 7, 10, 12, 87.
Hobro, Danemark : n° 102 (2).
Holmen, Norvège : § 191.
Horne, Danemark : § 157.
Hov, Suède (Östergötland) : § 189.
Hovgården, Suède (Uppland) : § 164.
Hunnestad, Suède (Scanie) : § 149.
Hunterston, Écosse : n° 156; – § 175.
Husby-Lyhundra, Suède (Uppland) : n° 59; – § 166.
Huseby, Norvège : n° 184; – § 200.
Hällestad, Suède (Scanie) : n° 128; – § 158.
Härlingstorp, Suède (Västergötland) : n° 100.
Högby, Suède (Östergötland) : Ög 81 : n° 97; – § 164, 166, 178; – Ög 83 : § 166.
Högstena, Suède (Öland) : § 193.
Høje Tåstrup, Danemark : § 127.
Hønen, Norvège : § 134, 160.
Hørning, Danemark : § 145.
Höskuldsstaðir, Islande : n° 163.

Inchmarnock, Écosse : § 171.
Ingelstad, Suède (Östergötland) : § 67, 127, 129.
Innberga, Suède (Södermanland) : § 137.
Istaby, Suède (Blekinge) : n° 29; – § 25, 89, 127.

Jelling 1 et *2*, Danemark (Jutland) : n^{os} 114 et 115; – § 141, 147, 149, 152, 157.
Järsberg, Suède (Värmland) : § 3, 25, 80.
Järvsö, Suède (Hälsingland) : n° 87.

Karberga, Suède (Uppland) : n° 72.
Karlevi, Suède (Öland) : n° 94; – § 168, 178, 182.
Kattnäs, Suède (Södermanland) : § 166.
Kensington, Minnesota, faux célèbre : § 173.
Kilbar, Écosse : n° 158; – § 171.
Killaloe, Irlande (Clare) : n° 161; – § 170, 171.
Kingigtorssuaq, Grønland : n° 167; – § 140, 173.
Kinneved, Suède (Västergötland) : § 44.
Kirkheaton, Angleterre : § 119.
Kirkjubø, Fær-Øer : § 172.
Kjølevik, Norvège : n° 17; – § 24, 89.
Kjos, Norvège : § 191.
Klepp, Norvège : n° 185; – § 189.
Kowel, Pologne : n° 31; – § 10, 29, 30, 37.
Kragehul, Danemark : épieu, n° 10; – § 48, 79, 80, 82; – tablette : § 88.
Kragelund, Danemark : § 191.
Krogsta, Suède (Uppland) : § 35, 149.
Kromsta, Suède (Småland) : § 166.
Kullands, Suède (Gotland) : § 195.
Kylver, Suède (Gotland) : § 26, 35, 49, 52, 79, 89, 92.
Kålsta, Suède (Uppland) : n° 63; – § 167.
Kårstad, Norvège : n° 12; – § 80.
Kälvesten, Suède (Östergötland) : § 136.
Kärnbo, Suède (Södermanland) : § 155.

Lagnö, Suède (Södermanland) : § 165.
Lancaster, Angleterre : § 119.
Landeryd, Suède (Östergötland) : § 167.
Laurbjerg, Danemark : § 135.
Ledberg, Suède (Östergötland) : § 169.
Lellinge, Danemark : bractéate, § 79.
Lena, Suède (Uppland) : § 152.
Lilla Harrie, Suède (Scanie) : § 191.
Lincolnshire, Angleterre, peigne runique du : § 169, 175.
Lindholmen, Suède (Scanie) : n° 9; – § 79, 80, 87, 122.
Lindisfarne, Angleterre : § 118, 119.
Lom, Norvège : § 192.
Londres, Angleterre, pierre de Saint-Paul : n° 133; – § 149, 169.
Lousgård, Danemark : § 130.
Loveden Hill, Angleterre : § 118.
Lund, Suède (Scanie) : navette, § 79, 176; – fourreau, § 197; – pierre de la cathédrale : n° 178; § 197.
Lundby, Suède (Södermanland) : n° 77 *d*.
Lundegårde, Danemark : § 7, 10, 87.
Lye, Suède (Gotland) : § 189, 195.
Lyrestad, Suède (Västergötland) : § 149.
Langtora, Suède (Uppland) : § 175.
Læborg, Danemark : n° 113; – § 157.

Lödöse, Suède (Västergötland) : § 195, 199.
Lösen, Suède (Blekinge) : § 189, 198.

Madla, Norvège : § 198.
Maeshowe, Orcades : n° 159; – § 140, 170, 192.
Malsta, Suède (Hälsingland) : n° 88; – § 137, 155, 168.
Maughold II, Man : § 171.
Mejlby, Danemark : n° 122.
Mervalla, Suède (Södermanland) : n° 85; – § 165.
Michael, Man : *II*, n° 154; – *III*, n° 155; – § 169.
Monkwearmouth, Angleterre : § 119.
Mortain, France (Manche) : n° 40; – § 110, 118, 119, 169.
Mos, Suède (Gotland) : § 10, 31, 87.
Möjbro, Suède (Uppland) : n° 20; – § 25, 44, 47, 89, 148, 149, 162.
Mønsted, Danemark : § 138.

Negau, Autriche (Styrie) : § 5, 87.
Nendrum, Irlande (Ulster) : § 170, 182.
Niesdrowitz, Pologne (Silésie) : § 6.
Noleby, Suède (Västergötland) : n° 21; – § 3, 89, 92, 95.
Nora, Suède (Uppland) : § 180.
Nordendorf, Allemagne : n° 37; – § 33, 34, 87.
Nordhuglen, Norvège : n° 16; – § 80.
Nordre Hov, Norvège : § 10.
Norra Åsarp, Suède (Västergötland) : § 149.
Norra Åsum, Suède (Scanie) : n° 177; – § 190, 197.
Norrsunda, Suède (Uppland) : § 147.
Norum, Suède (Bohuslän) : § 140.
Nydam, Danemark (Sønderjylland) : § 10, 40, 82, 92.
Ny Larsker, Danemark (Bornholm) : n^{os} 131 et 132.
Näs, Suède (Uppland) : § 154.
Næsbjerg, Danemark : § 10.
Nöbbele, Suède (Småland) : n° 106.
Nørstebø, Norvège : n° 134; – § 200.
Nøvling : cf. Lundegårde.

Ockelbo, Suède (Gästrikland) : § 149.
Odense, Danemark : § 198.
Oddernes, Norvège : n° 143; – § 161.
Oklunda, Suède (Östergötland) : § 136.
Orléans, France (Loiret) : § 189.
Oseberg, Norvège : rame d', § 67, 135, 161.
Oslo V, Norvège : n° 180.
Osthofen, Allemagne : § 34.
Overchurch, Angleterre : n° 41; – § 119.

pada, sou d'or : § 110, 113, 120.
Pallersdorf : cf. Bezenye.
Pennington, Angleterre : § 170.
Pietroassa, Roumanie : n° 32; – § 29, 30, 31, 37.
Pilgårds, Suède (Gotland) : n° 90; – § 136, 165.
Pirée (Le) : cf. Venise.

Ramsundsberget, Suède (Södermanland) : n° 82; – § 149, 150, 153, 168.
Rauland, Norvège : *N.Y.R.* 130, n° 181; – *N.Y.R.* 179, n° 183, § 161.
Ribe, Danemark (Jutland) : bâton runique, n° 176; – § 179, 193, 199; – poignée runique : § 199.
Roes, Suède (Gotland) : § 26, 94, 127.
Roskilde, Danemark : § 140.
Roslags bro, Suède (Uppland) : § 165, 178.

Rotbrunna, Suède (Uppland) : n° 76; – § 140.
Rozwadów, Pologne : § 10, 29, 30.
Runby, Suède (Uppland) : § 153.
Rute, Suède (Gotland) : § 165.
Ruthwell, Angleterre : § 108, 110, 119.
Råda, Suède (Västergötland) : n° 99.
Råsbo, Suède (Uppland) : § 166.
Rävsal, Suède (Bohuslän) : n° 30; – § 25, 89, 94, 127.
Rö, Suède (Bohuslän) : n° 15; – § 25.
Rødven, Norvège : § 140.
Rök, Suède (Östergötland) : n° 47; – § 79, 88, 129, 131, 136, 140, 152, 178.
Rønninge, Danemark : n° 123; – § 159.
Rörbro, Suède (Småland) : n° 107; § 178.

Saint-Molaise, Écosse, grotte de : n° 157; – § 170.
Saleby, Suède (Västergötland) : § 198.
Sandavágr, Fær-Øer : § 172.
Sandnes, Grønland : n° 171; – § 173, 193.
Sandsjö, Suède (Småland) : § 155.
scanomodu, sou d'or : § 113, 120.
Schretzheim, Allemagne : n° 35; – § 87.
Sedschütz, Pologne (Silésie) : § 6, 30.
Selsey, Angleterre : § 118.
Senja, Norvège : § 160.
Setre, Norvège : § 26, 127.
Sigtuna, Suède (Uppland) : amulette, § 68, 176, 178; – boîte en cuivre, § 165, 176; – pierres runiques : n° 58, § 155.
Sikahällen, Suède (Uppland) : § 150.
Simris, Suède (Scanie) : § 158.
Sjonhem, Suède (Gotland) : n° 92; – § 152, 165.
Sjusta, Suède (Uppland) : n° 64; – § 165.
Sjælland, Danemark, bractéate de : n° 24.
Sjörup, Suède (Scanie) : § 158.
Skadberg, Norvège : n° 147.
Skarpåker, Suède (Södermanland) : n° 83; – § 137, 178.
Skelton, Angleterre : § 170.
Skjeberg, Norvège : n° 179; – § 190, 191.
Skodborg, Danemark, bractéate de : § 67.
Skollevoll, Norvège : n° 144.
Slesvig, Allemagne (Slesvig) : § 135.
Smedby, Suède (Uppland) : § 166.
Snoldelev, Danemark : § 127, 132, 138.
Snottsta, Suède (Uppland) : § 154.
Soest, Allemagne : § 33.
Sparlösa, Suède (Västergötland) : § 95, 127, 131, 133, 136, 149, 152.
Sproge, Suède (Gotland) : n° 175; – § 191, 195.
Stangeland, Norvège : n° 145; – § 160, 178.
Staraïa Ladoga, Russie : § 174, 199.
Stavanger, Norvège : n° 148; – § 160.
Steindorf, Allemagne : § 34.
Steninge, Suède (Uppland) : n° 77 *a*.
Stenkumla, Suède (Gotland) : n° 91.
Stenmagle, Danemark, boîte de : n° 8; – § 10, 44, 87.
Stenstad, Norvège : § 44.
Stentoften, Suède (Blekinge) : n° 27; – § 25, 44, 67, 77, 79, 127.
Stora Ek, Suède (Västergötland) : n° 98.
Stora Ramsjö, Suède (Uppland) : § 149, 150.
Stora Ryttern, Suède (Västmanland) : n° 79; – § 165.
Storhedder, Norvège : § 192.

Strarup, Danemark : § 87.
Stäket, Suède (Uppland) : § 165.
Sunde, Norvège : n° 19.
Sunnå, Suède (Hälsingland) : § 137.
Svenskens, Suède (Gotland), lance de : n° 89; – § 175.
Svinnegarn, Suède (Uppland) : n° 77 *c*; – § 167.
Szabadbattyán, Hongrie : § 29, 30, 31.
Sälna, Suède (Uppland) : § 147.
Söderby, Suède (Gästrikland) : § 165, 167.
Söderby, Suède (Uppland) : n° 71.
Söderby-Karl, Suède (Uppland) : n° 60; – § 165.
Södra Betby, Suède (Södermanland) : § 167.
Södra Kvinneby, Suède (Öland) : § 193.
Södra Sätra, Suède (Uppland) : n° 78 *a*.
Södra Ving, Suède (Västergötland) : n° 173.
Södra Åsum, Suède (Scanie), bractéate de : n° 25; – § 41.
Sölvesborg, Suède (Blekinge) : § 25, 127.
Sønder Vissing, Danemark : n° 116; – § 157.
Sövestad, Suède (Scanie) : n° 127.

Tamise, Angleterre, couteau de la : § 106, 118.
Tanberg, Norvège : § 189.
Tanem, Norvège : § 44, 148.
Thornhill, Angleterre : n° 42; – § 107, 119.
Thurso, Écosse : § 171.
Tibble, Suède (Uppland) : § 167.
Tillinge, Suède (Uppland) : n° 68.
Tillitse, Danemark : n° 124 *bis*; – § 178.
Timmele, Suède (Västergötland) : n° 104.
Tirsted, Danemark : § 152.
Tisted, Danemark : § 189.
Tjurkö, Suède (Scanie), bractéate de : n° 23; – § 88, 89.
Tjuvstigen, Suède (Södermanland) : § 146, 178.
Tjängvide, Suède (Gotland) : § 162.
Tomstad, Norvège : § 198.
Torsbjerg, Allemagne (Slesvig), bouterolle de : n° 2; – § 7, 12, 48.
Torsätra, Suède (Uppland) : n° 61; – § 165
Transjö, Suède (Småland) : § 178.
Trondheim, Norvège : § 181, 192.
Tryggevælde, Danemark : n° 125; – § 141, 159.
Tullstorp, Suède (Scanie) : § 149.
Tuna, Suède (Småland) : n° 108; – § 167.
Tune, Norvège : n° 14; – § 24, 25, 47.
Turinge, Suède (Södermanland) : n° 86; – § 155, 178.
Tystberga, Suède (Södermanland) : § 164.
Täby Tä, Suède (Uppland) : n° 78 *c*.
Törnevalla, Suède (Östergötland) : § 155.
Tørvika B, Norvège : § 92.

Ubby, Suède (Uppland) : § 164.
Ulstad, Norvège : § 198.
Ulunda, Suède (Uppland) : n° 69; – § 154.
Ulvsta, Suède (Västmanland) : § 165.
Uppsala, Suède (Uppland) : n° 70; – § 178.
Urnes, Norvège : § 181.
Urswick, Angleterre : n° 44; – § 113.

Vadstena, Suède (Östergötland) : bractéate de : § 49, 53, 79.
Valleberga, Suède (Scanie) : n° 130.
Vallentuna, Suède (Uppland) : *U.* 212, n° 78 *d*, § 153, 155, 168; – *U.* 214, n° 54, § 178.
Vallstena, Suède (Gotland) : § 195.

Valsfjord, Norvège : n° 13.
Valþjófsstaðir, Islande : n° 162; – § 172.
Vang, Norvège : § 134, 161.
Vansta, Suède (Södermanland) : § 167.
Veblungsnes, Norvège : n° 22; – § 80.
Veckholm, Suède (Uppland) : § 165.
Veda, Suède (Uppland) : n° 53; – § 154.
Vedyxa, Suède (Uppland) : § 166.
Venise, Italie : § 174.
Vetteland, Norvège : § 86.
Viborg, Danemark, fibule de : § 175.
Vimose, Danemark : peigne, n° 6; – § 10, 87; – rabot : § 10, 24.
Vinje, Norvège : n° 141; – § 160.
Vist, Suède (Västergötland) : § 178.
Vårkumla, Suède (Västergötland) : n° 103; – § 178.
Værløse, Danemark : n° 4; – § 7, 10, 12, 87.
Väsby, Suède (Scanie), bractéate de : § 41, 80.
Väsby, Suède (Uppland) : n° 52; – § 155, 167.
Västra Strö, Suède (Scanie) : n° 129.

Weimar A, Allemagne : n° 33; – § 33, 87.
Westeremden, Hollande : § 121, 122, 123.
Whitby, Angleterre : § 118.
Wijnaldum, Hollande : § 121, 122.

York, Angleterre, peigne runique : § 169, 175.
Yttergärde, Suède (Uppland) : n° 56; – § 151, 167.

Zirchow, Allemagne (Poméranie) : § 33.

Åda, Suède (Södermanland) : n° 80; – § 165.
Ågersta, Suède (Uppland) : n° 67; – § 150, 180.
Åkirkeby, Danemark (Bornholm) : § 187, 191.
Ålum, Danemark : n° 119.
Århus, Danemark : n^{os} 117 et 118; – § 178.
Ås, Suède (Västergötland) : n° 102 (1).

Ängby, Suède (Uppland) : n° 57; – § 165.

Örtofta, Suède (Scanie) : § 191.
Øster Marie, Danemark (Bornholm) : § 187.
Östra Höby, Suède (Scanie) : § 198.
Øvre Staby, Norvège : n° 1; – § 7, 10, 30, 31, 87.

INDEX DES MATIÈRES

On a indexé ci-dessous les principaux sujets évoqués dans le texte, les principaux termes techniques de runologie, les grandes divisions de l'anthologie ainsi que les noms des personnages et des lieux ayant joué un rôle particulièrement important dans l'histoire de la science runique. Les termes scandinaves sont indexés selon l'ordre alphabétique scandinave. Les chiffres renvoient aux paragraphes du texte (et non aux pages), ceux précédés de « n° » à l'anthologie.

Abecedarium Nordmannicum : § 59, 61, 124.

abréviations : runes employées comme — dans des manuscrits, § 34, 116, 183; – cf. runes idéographiques.

AGRELL (Sigurd) : théorie sur l'ordre des runes, § 51, 73, 85; — sur la magie numérale, § 83.

alphabet, runes incorporées à l'— : § 117, 183.

« *alphabet runique* » : § 187, 196.

alu, terme magique (?) : § 81.

Angleterre : *a.* runes anglaises, § 104 à 120, nos 39 à 46; – *b.* mentions de l' — dans les inscriptions runiques, § 158, 160, 166; – cf. aussi danegeld; – *c.* inscriptions runiques scandinaves en —, § 169, 170, n° 133.

armes inscrites : § 10, 31, 82, 87, 175; – nos 1, 2, 10, 31, 89, 160.

bâtons runiques : § 41, 175, 193; – nos 165, 176, 199; – cf. « kefli ».

bautastene : § 141.

Baltes (*Pays*) : inscriptions runiques relatives aux —, § 165.

Bergen, trouvailles runiques de : § 199.

bijoux runiques : § 10, 31, 86, 175; — nos 3 à 5, 32, 33, 34, 36, 37, 156.

Blekinge, pierres du : § 25, 130, 141; – nos 26 à 30.

bractéates : § 82, 91; – nos 23 à 25.

cachées, inscriptions : § 26, 79 *c*, 89.

calendriers runiques : § 195.

CHILPÉRIC Ier et les runes : § 39.

christianisme, et inscriptions runiques : § 153, 163.

compagnonnage, sur les inscriptions runiques : § 155.

croix runiques, en Angleterre : § 118, 119; — à Man : § 171; — en Irlande : § 170.

cryptographie runique : § 92, 112, 115, 140, 150.

CYNEWULF, signatures runiques de — : § 116.

dalécarliennes runes : § 187, 200.

danegeld, et inscriptions runiques : § 151, 154, 167.

Danemark, inscriptions runiques du — en nouveau fuþark : § 157-159; – nos 110-132 et 176-178.
datation des inscriptions en fuþark récent : § 151.
décor des pierres runiques : § 148-149, 151, 159, 162.
dédicaces runiques : § 190.
De inventione litterarum : § 55, 85, 115.
digraphes : § 132.
direction de l'écriture : § 20, 35, 43, 112, 188.

Écosse : inscriptions runiques d'—, § 170; – nos 156 à 159.
églises, et inscriptions runiques : § 146, 189.
énigmes runiques : § 116.
erilaR : § 80.
érudition runique : § 179, 197.
Eskilstuna, tombes du type d'— : § 148, 189.
étrusque, alphabet : § 4; – cf. « nord-étrusque ».

forme des runes : a. ancien fuþark, § 2, 35, 42; – *b.* nouveau fuþark : § 124, 133-134, 137; – *c.* Moyen Âge : § 185; – *d.* Angleterre : § 106, 107.
Friesen (Otto von) : théorie sur l'origine des runes, § 14.
Frise, inscriptions runiques de : § 121-123.
funéraires, inscriptions : § 89, 146, 189.
Fær-Øer : inscriptions runiques, § 172.

généalogies runiques : § 155.
géologie des pierres runiques : § 147.
Gotland : inscriptions runiques de, § 162; – nos 89-93.
Gots, et runes : § 37-38, 58.
graffites runiques : § 170, 192.
grammaire des textes runiques : § 28.
gravures rupestres et runes : § 13, 27.
grec, alphabet — et runes : § 4, 14.
Grèce : inscriptions runiques trouvées en —, § 174; – relatives à la —, § 165.
Grønland : inscriptions runiques du, § 173; nos 165-167; – inscriptions relatives au —, § 160.
guildes et inscriptions runiques : § 155.
Götaland : inscriptions du, § 162; – nos 96 à 108.

Hammarström (Magnus) : théorie sur les origines des runes : § 15.
Helnæs et Gørlev, groupe de : § 127, 130.
historiques, inscriptions : § 90, 151, 157-158, 160, 164-168.
hälsingerunor : § 135, 137.

idéographiques, runes : § 67, 116; – cf. abréviations.
impressions runiques : § 196.
Ingvar, son expédition vers l'Est : § 151, 167; – nos 77 *a-e.*
inintelligibles, inscriptions : § 79 *b,* 82, 150.
Irlande, inscriptions runiques d' — : § 170; – nos 160-161.
Islande, inscriptions runiques d'— : § 172; – nos 162-164.
Isruna tract : § 56, 115.

Jarlabanke, chef d'une famille d'auteurs d'inscriptions : § 168; – no 78 *a-d.*
Jeg-formlen : § 82, 87.
Jérusalem, inscriptions citant : § 165, 167.
juridiques, inscriptions : § 180.
Jæder-Man, runes de : § 134, 171.

kefli, bâton runique : § 41, 175.
kenning, en poésie runique : § 178.
kortkvistruner : § 134.

latin, alphabet — et runes : § 4, 14, 182.
latinité runique : § 198; – nos 168, 171.
laþu-, terme magique (?) : § 81.
laukaR, terme magique (?) : § 81.
ligatures : § 48, 112, 139, 188.

magie, et runes : § 76 à 84, 119, 176, 181, 193, 198; – magie numérale : § 83.
Man, inscriptions runiques de l'île de —; § 169, 171; – nos 152 à 155; – cf. aussi Jæder-Man.
manuscrits runiques : § 196; – cf. aussi runica manuscripta.
Marstrander (Carl J. S.) : théorie sur les origines des runes : § 15.
mérovingienne, époque, textes continentaux de l'— : § 32-36; – nos 33-38.
messages runiques : § 88, 175.
monnaies runiques : a. anglaises : § 120; – no 46; — *b.* scandinaves : § 182, 194.
mythologie des runes : § 95.

noms des runes : § 57 à 75, 111, 128.
nord-étrusque, alphabet — et runes : § 4, 5, 15, 18, 19, 20.
Northumbrie, croix runiques de : § 118.
northumbriennes, runes : § 108, 110.
Norvège, inscriptions en nouveau fuþark : § 160-161; – nos 134 à 151 et 179 à 185.

ogam et runes : § 96 à 103, 110.
Olsen (Magnus) : thèses sur la magie numérale : § 83.
oracles et runes : § 85.
ordre des runes : § 49 à 52, 106.
orthographe runique : § 20, 47, 132, 188.

paganisme et inscriptions runiques : § 33, 149, 153.
peinture des inscriptions : § 41, 131, 147, 189.
phonétique, valeur — des runes : § 45, 46, 125, 132, 186; – anglaises : 107, 108.
pierres runiques : § 25, 89, 94, 141, 146 à 150, 189.
plates-tombes runiques : § 189.
poèmes runiques : § 59 à 66; — anglais : § 62; — norvégien : § 64; — islandais : § 65.
poésie eddique et inscriptions runiques : § 178, 179, 193, 199.
poésie scaldique et inscriptions runiques : § 177 à 179, 199.
pointées, runes : § 138, 186, 187.
ponctuation runique : § 20, 44, 131.
préruniques, signes : § 40, 67.

rejserformel : § 147, 152.
risterformel : § 152.
rune : a. sens et étymologie, § 3, 78; – *b.* emploi du mot : § 41.
runica manuscripta : § 103, 114, 196.
runologie, histoire de la : § 201-202.
rupestres, inscriptions : § 27.
Russie : inscriptions runiques trouvées en —, § 174; no 109; – inscriptions relatives à la —, § 165.
Rök, runes de : § 133.

Saxo Grammaticus et les runes : § 90, 181, 197.
Scandinavie, textes runiques primitifs, nos 1 à 25.
Serkland, mention dans les inscriptions runiques : § 165.
serpent runique : § 148, 149.
signatures : a. de graveurs de runes, § 151, 171, 189; – *b.* d'artisans : § 87, 161, 191; – *c.* littéraires : § 116.
Silésie, urnes de : § 6.

skibssætninger : § 141.
stafr, nom des runes : § 41.
statistique des inscriptions runiques : *a.* avant le IVe siècle, § 7, 22; – *b.* du IVe au Ve siècle : § 22; – *c.* du VIe au VIIIe siècle, § 22; – *d.* époque des Vikings, § 142; – *e.* continent : § 29, 33; – *f.* Angleterre : § 118.
stungne runer : cf. pointées (runes).
stylistique des inscriptions en ancien fuþark : § 88; — des inscriptions funéraires de l'âge des Vikings : § 152-155; – cf. aussi poésie.
Suède, inscriptions runiques de — en nouveau fuþark : § 162 à 168; – nos 48 à 108 et 172 à 175.
suédoises, runes : cf. hälsingerunor.
suédo-norvégiennes, runes : cf. Rök (runes de).
supplémentaires, runes, en anglais : § 107, 108, 110, 111, 123.
survivances des runes : § 200.
Svealand, inscriptions runiques du — en nouveau fuþark : § 162; – nos 48 à 88.

typologie des inscriptions : *a.* primitives : § 24-27, 31, 33; – *b.* en ancien fuþark : § 76 à 94; – *c.* des pierres runiques : § 141, 161, 162; – *d.* des textes mobiliers de l'âge des Vikings : § 175-176; – *e.* des textes anglais : § 113, 118.

urnes silésiennes : § 6.

vénète, écriture : § 4, 15, 18, 19.
versification runique : § 88, 178, 199.
Vikings, textes relatifs aux — danois : § 158; — norvégiens : § 160; – suédois : § 164-167; – textes runiques laissés par les — § 169-174.
villes, inscriptions runiques dans les — : § 144, 199.
Vinland et textes runiques : § 160, 173.
vocabulaire de l'écriture runique : § 41, 147.

Wimmer (Ludvig F. A.) : théorie sur l'origine des runes, § 14, 202; — sur la magie numérale : § 83.
Wulfila : § 37, 38.

ættir : § 53, 109, 128.

Öland, inscriptions en nouveau fuþark : nos 94-95.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT..... 7
AVANT-PROPOS..... 9
Abréviations et caractères spéciaux..... 11
Bibliographie générale..... 15

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Les origines de l'écriture runique et les premiers textes..... 19

I. Préliminaires (§ 1-3).
Qu'est-ce que l'écriture runique? § 1-2. — Le mot « rune », § 3.

II. Les origines de l'écriture runique (§ 4-21).
Le contexte européen, § 4. — La progression de l'écriture chez les Germains; les inscriptions pré-runiques : *a.* Le casque de Negau, § 5; *b.* Les urnes silésiennes, § 6. — Les premières traces du *fuþark*. Récentes acquisitions de l'archéologie scandinave, § 7. — L'hypothèse danoise et ses implications logiques, § 8. — De la Méditerranée à la Baltique : itinéraires archéologiques, § 11-12. — La controverse sur les origines de l'écriture runique, § 13-17. — Autour de l'hypothèse nord-étrusque, § 18-20. — Géographie sommaire de l'emploi des runes anciennes, § 21.

III. Les textes scandinaves en ancien *fuþark* (§ 22-28).
Vue d'ensemble, § 22-23. — Les grands traits de l'évolution, § 24-28.

IV. Les runes chez les Germains du continent (§ 29-39).
L'époque des grandes invasions, § 29-31. — L'époque mérovingienne, § 32-36. — Les runes et l'écriture gotique, § 37-39.

CHAPITRE II. — Structure et emplois du *fuþark*..... 87

I. Le style de l'écriture (§ 40-44).

II. Valeur phonétique des runes et orthographe runique (§ 45-48).

III. L'ordre des runes (§ 49-53).

IV. Les noms des runes (§ 54-75).
Les listes de noms, § 55-58. — Les poèmes runiques, § 59-66. — Emplois idéographiques des runes, § 67. — Autres documents, § 68. — Interprétation des noms, § 69-75.

V. Les emplois anciens des runes (§ 76-95).
Les emplois magiques, § 76-84. — L'emploi oraculaire, § 85. — Les emplois profanes, § 86. — Marques de propriété et signatures d'artisans, § 87. — Lettres, messages, usages littéraires, § 88. — Textes funéraires, § 89. — Textes historiques, § 90. — Bractéates, § 91. — La cryptographie runique, § 92. — Conclusion, § 93-94. — Annexe : La mythologie des runes, § 95.

VI. Runes et ogam (§ 96-103).

CHAPITRE III. — Les runes anglaises..... 181

I. Introduction (§ 104-105).

II. Les formes et le nombre des runes (§ 106-109).

III. Questions de chronologie (§ 110-113).

IV. Les emplois (§ 114-117).

V. Les documents épigraphiques (§ 118-120).

Annexe : Les runes frisonnes (§ 121-123).

CHAPITRE IV. — Le nouveau *fuþark* scandinave : l'âge des Vikings..... 213

I. La nouvelle écriture (§ 124-132).
Constatations phonétiques, § 125. — La réduction du nombre des signes, § 126. — Les formes nouvelles, § 127. —

Classement et noms, § 128. — Portée et origine de la réforme, § 129-130. — Lecture et interprétation des textes, § 131-132.

II. Les runes de Rök et les autres variantes du *fuþark* récent (§ 133-140).
Les runes de Rök, § 133-136. — Les Hälsingerunor, § 137. — Autres variantes, § 138. — Ligatures runiques, § 139. — Les runes cryptiques, § 140.

III. Les monuments runiques de l'âge des Vikings (§ 141-155).
Les pierres runiques, § 141-150. — La datation des textes, § 151. — Le style et le contenu des inscriptions, § 152-155.

IV. Les provinces de l'épigraphie runique (§ 156-168).
Le Danemark, § 157-159. — La Norvège, § 160-161. — La Suède, § 162-168.

V. Sur les routes des Vikings : géographie des inscriptions runiques hors de Scandinavie (§ 169-174).
Le secteur danois, § 169. — Le secteur norvégien, § 170-173. — Le secteur suédois, § 174.

VI. Les inscriptions mobilières (§ 175-176).

VII. Les textes runiques et la vie intellectuelle du Nord à l'époque des Vikings (§ 177-181).

CHAPITRE V. — La fin des runes scandinaves..... 311
L'introduction de l'alphabet latin, § 182. — Les runes dans les textes alphabétiques scandinaves, § 183. — Le *fuþark* médiéval, § 184-188. — Les épitaphes runiques, § 189. — Les dédicaces runiques, § 190. — Marques de propriété et signatures d'artisans, § 191. — Les graffites runiques, § 192. — La magie runique, § 193. — Les monnaies runiques, § 194. — Les calendriers runiques, § 195. — Les manuscrits runiques, § 196. — Les runes chez les lettrés, § 197. — La latinité runique, § 198. — Les dernières runes en milieu urbain, § 199. — Les dernières runes chez les paysans, § 200. — Les runologues, § 201-202.

SECONDE PARTIE

ANTHOLOGIE RUNIQUE

AVANT-PROPOS 347

ANCIEN FUÞARK

Textes scandinaves du IIIe siècle (nos 1-6) 349
Textes scandinaves des IVe-Ve siècles (nos 7-19) 352
Textes scandinaves de l'époque mérovingienne (nos 20-22) ... 360
Bractéates (nos 23-25) 362
Les inscriptions du Blekinge (nos 26-30) 363
Textes continentaux : époque des Grandes Invasions (nos 31-32) 367
Textes continentaux : époque mérovingienne (nos 33-38) 368
Textes anglais (nos 39-46) 372
La pierre de Rök (no 47) 378

INSCRIPTIONS DE L'ÂGE DES VIKINGS

Svealand (nos 48-88) 380
Iles suédoises de la Baltique (nos 89-95) 405
Götaland (nos 96-108) 410
Expansion suédoise en Russie (no 109) 415
Danemark (nos 110-132) 416
Expansion danoise en Angleterre (no 133) 431
Norvège (nos 134-151) 431
Domaines de l'expansion norvégienne outre-mer (nos 152-167). 438

QUELQUES TEXTES TARDIFS

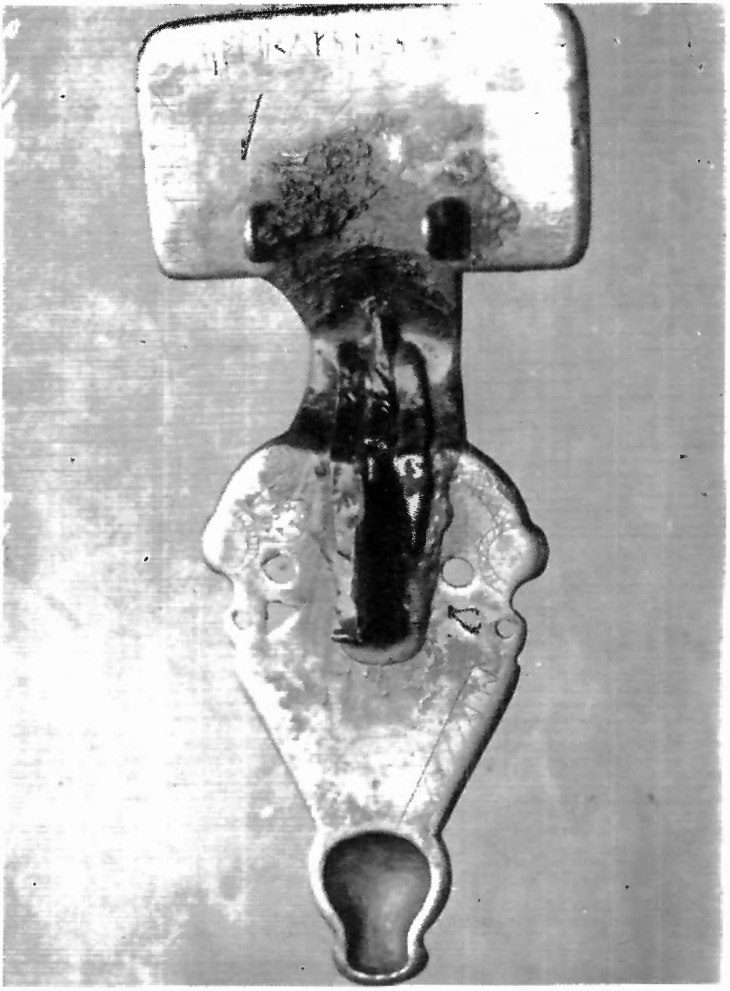
Latinité runique (nos 168-171) 444
Textes suédois tardifs (nos 172-175) 445
Textes danois tardifs (nos 176-178) 447
Textes norvégiens tardifs (nos 179-185) 450

TABLE DES INSCRIPTIONS 453
INDEX DES MATIÈRES 461
PLANCHES I à XX 469

1 et 2. — *Fuþark* gravé sur la colonne de Breza (Yougoslavie) [cf. § 35].

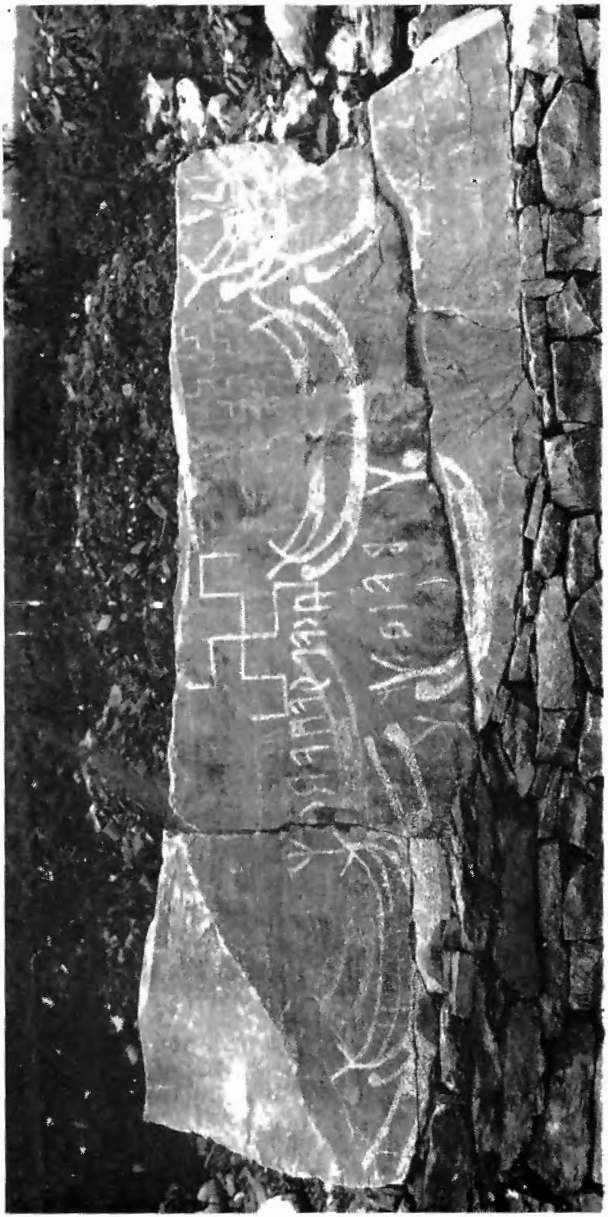
3. — Bractéate de Grumpan (cf. § 49).

4. — Plaque-boucle de Szabadbattyán (cf. § 29)



(Cliché *Musée des Antiquités Nationales*, Saint-Germain-en-Laye)

5. — Fibule de Charnay (cf. § 35).



Cliché *Universitet i Bergen, Historisk Museum*)

6. — Inscription rupestre de Kårstad (N° 12).

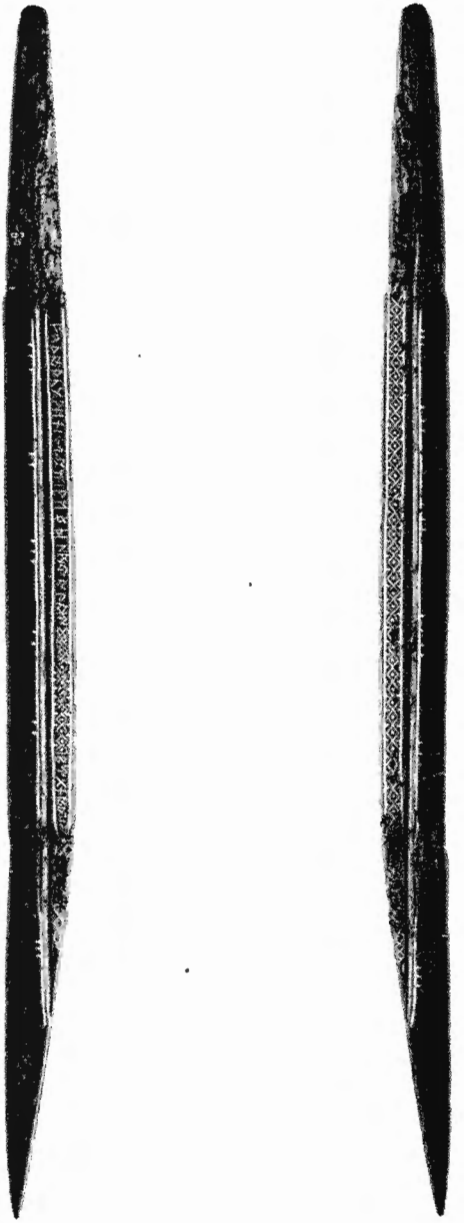
(Cliché *Universitetets Oldsaksamling*, Oslo)

7. — Pierre de Tune (N° 14)

(Cliché *Universitetets Oldsaksamling*, Oslo)

8. — Pierre de Kjølevik (N° 17).

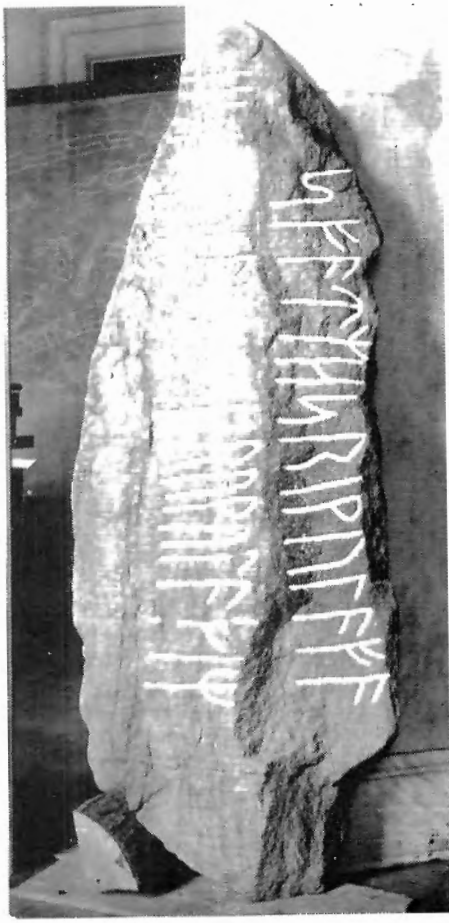
9. — Pierre de Möjbro (N° 20)



(Cliché *British Museum*)

10. — Scramasaxe de la Tamise (cf. § 106).

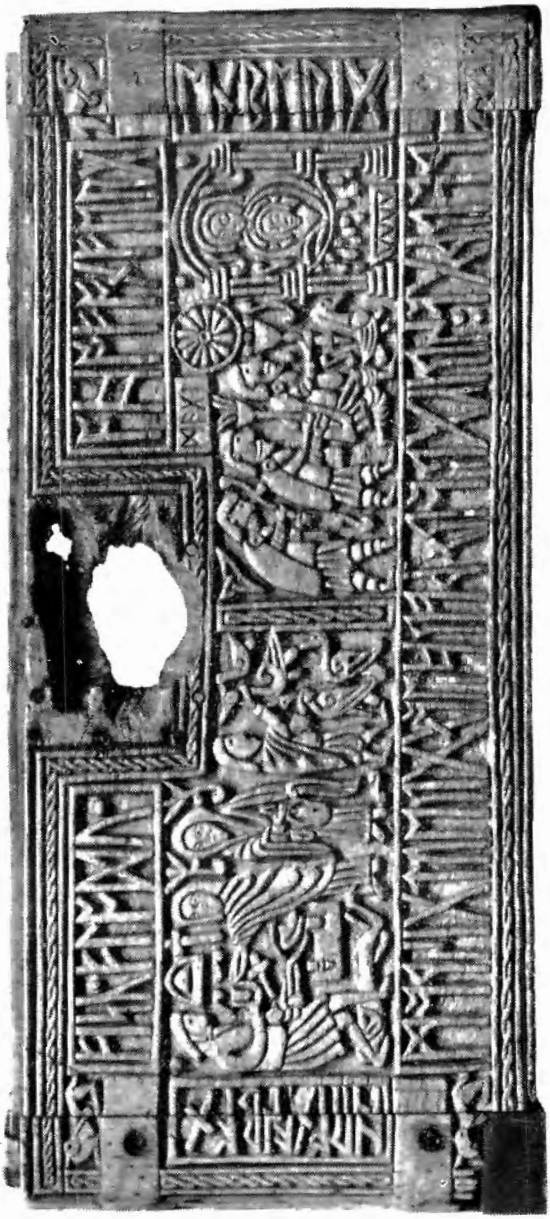
11. — Pierre de Björketorp (N° 28)
première face.



12. — Pierre d'Istaby (N° 29)
première face.

(Cliché *British Museum*)

13. — Coffret d'Auzon, côté gauche (N° 39 *a*)



(Cliché *British Museum*)

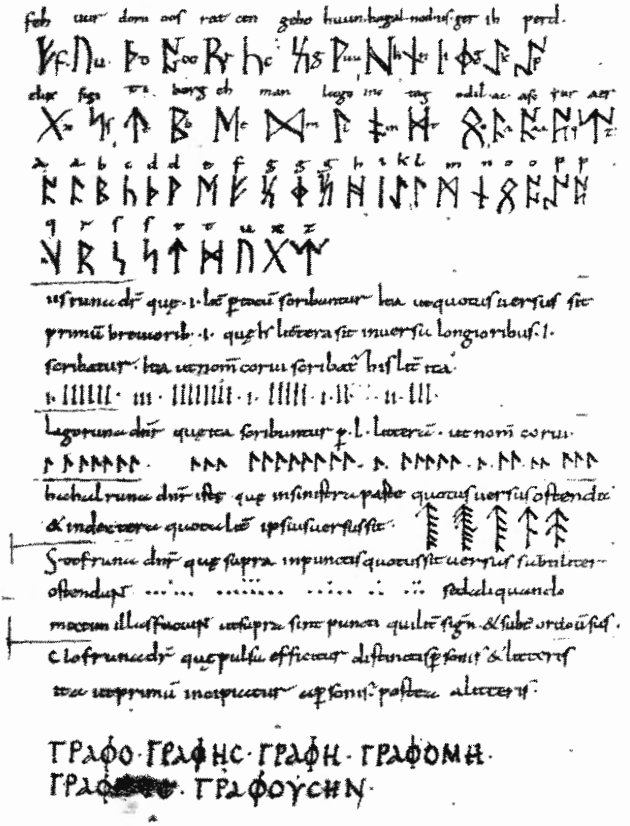
14. — Coffret d'Auzon, face antérieure (N° 39 *b*)

(Cliché A. Gardner, Harrow-on-the-Hill)

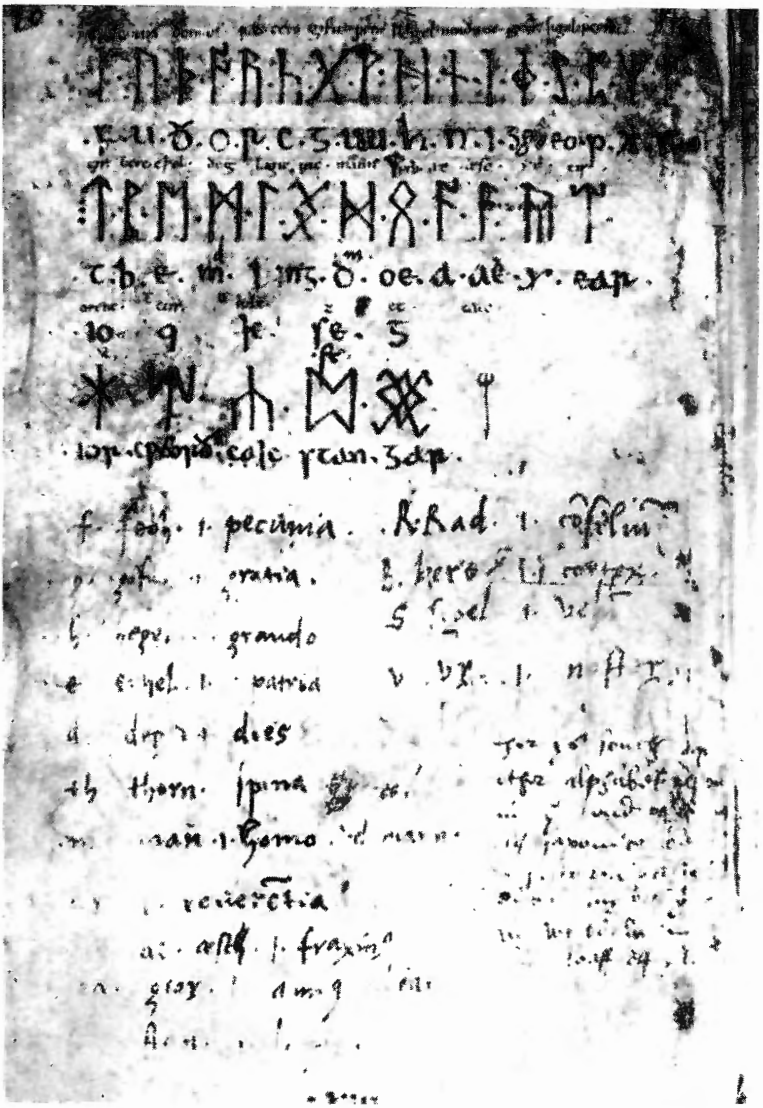
15. — Croix de Ruthwell, faces Nord et Ouest (cf. § 119)

15. — Coffret de Mortain (N° 40)

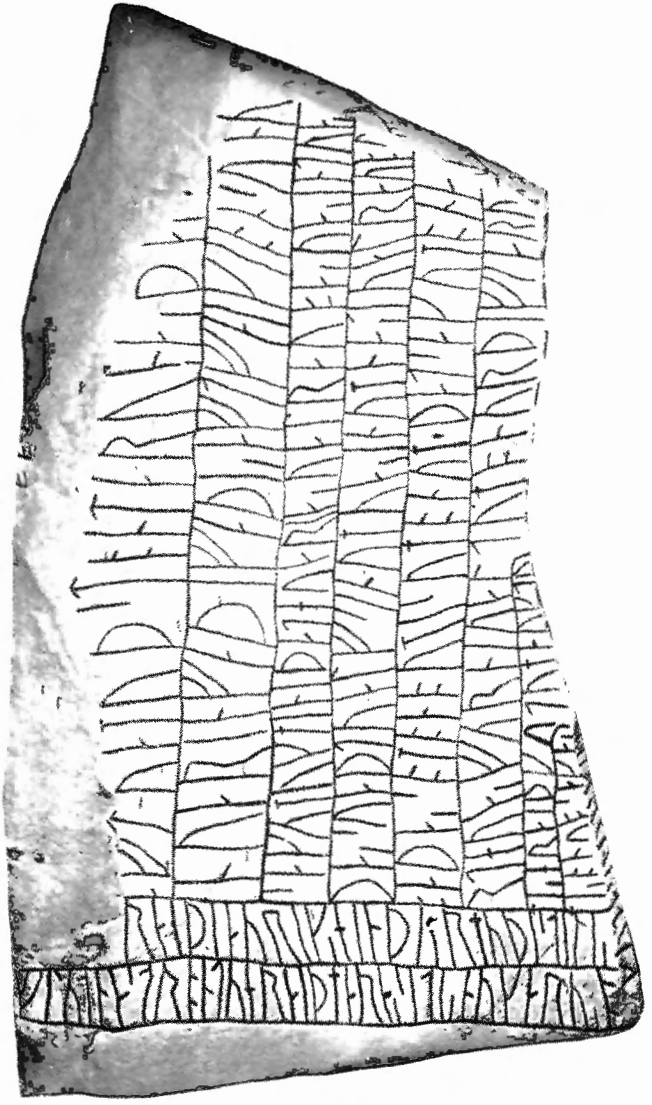
(Cliché L. Blouet, Sourdeval)



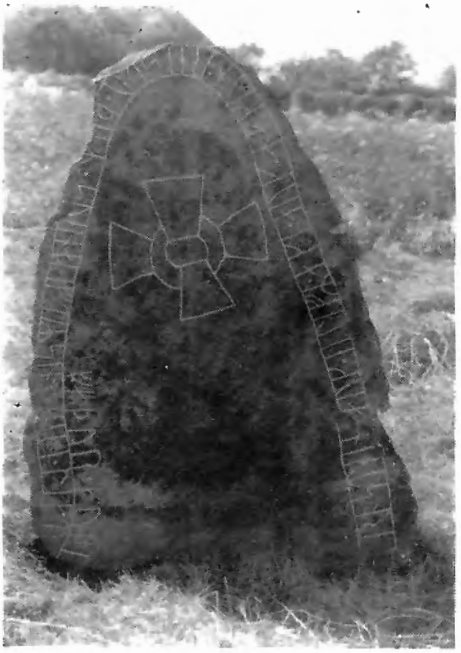
16. — Ms. 270 de Saint-Gall, p. 52 (cf. § 56) :
fuporc manuscrit et runes cryptiques (*Isruna tract* de R. Derolez)



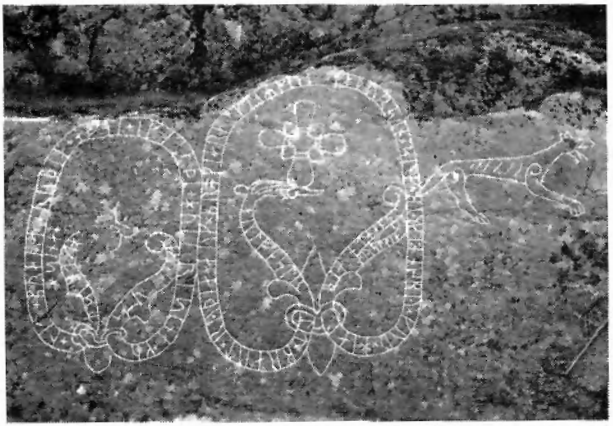
17. — Ms. Cotton Domitianus A 9, f° 11 v° (cf. § 56) :
fuþorc manuscrit et interprétation latine des noms des runes



18. — Pierre de Rök. Face antérieure (N° 47)



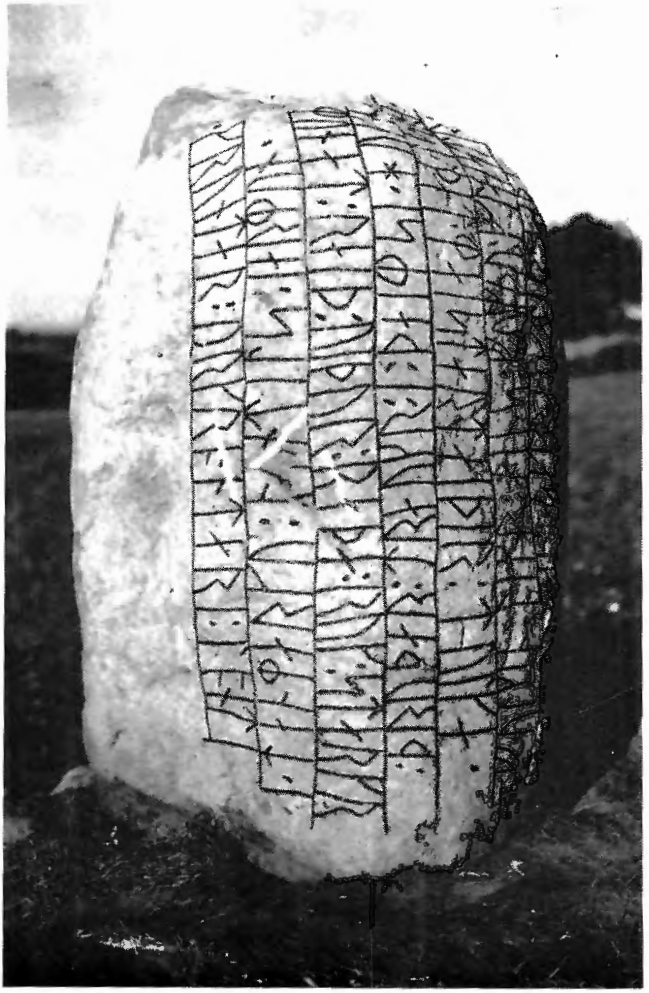
19. — Développement du serpent runique suédois
a. Nöbbele, face 1 (N° 106)



20. — *b*. Södertälje, inscription rupestre (*Sö*. 311-312)

21. — *c.* Tibble (U. 791). — Pierre sculptée par Livsten
Texte : *Frysten lit arka (haggva) sten Rfti (= æftiR) estulfr sun sin yk bru kera*

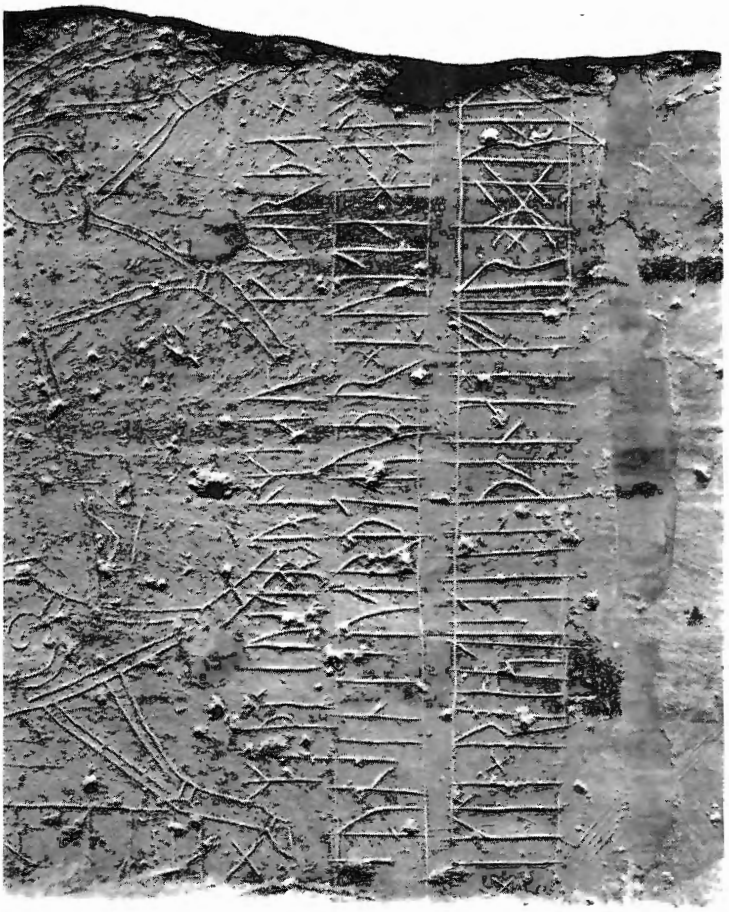
22. — *d.* Ramsundsberget. Légende de Sigurd (N° 82)



23. — Pierre de Karlevi (N° 94). Face principale

(Cliché *Universitetets Oldsaksamling*, Oslo)

24. — Pierre de Dynna (N° 139)



(Cliché *Universitetets Oldsaksamling*, Oslo)

25. — Pierre d'Alstad. Inscription III (N° 138) [à lire de bas en haut]

26. — Pierre de Jelling 2 (N° 115). Face principale

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le 29 octobre 1965
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
pour
AUBIER - MONTAIGNE — PARIS
N° d'imp. : 64 9902 0 95 008 1
N° d'édition : 1087
Dépôt légal : 4e trimestre 1965